

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

LA RHETORIQUE, OU L'ART DE PARLER, PAR LE R. P.
BERNARD... Bernard Lamy Digitized by Google

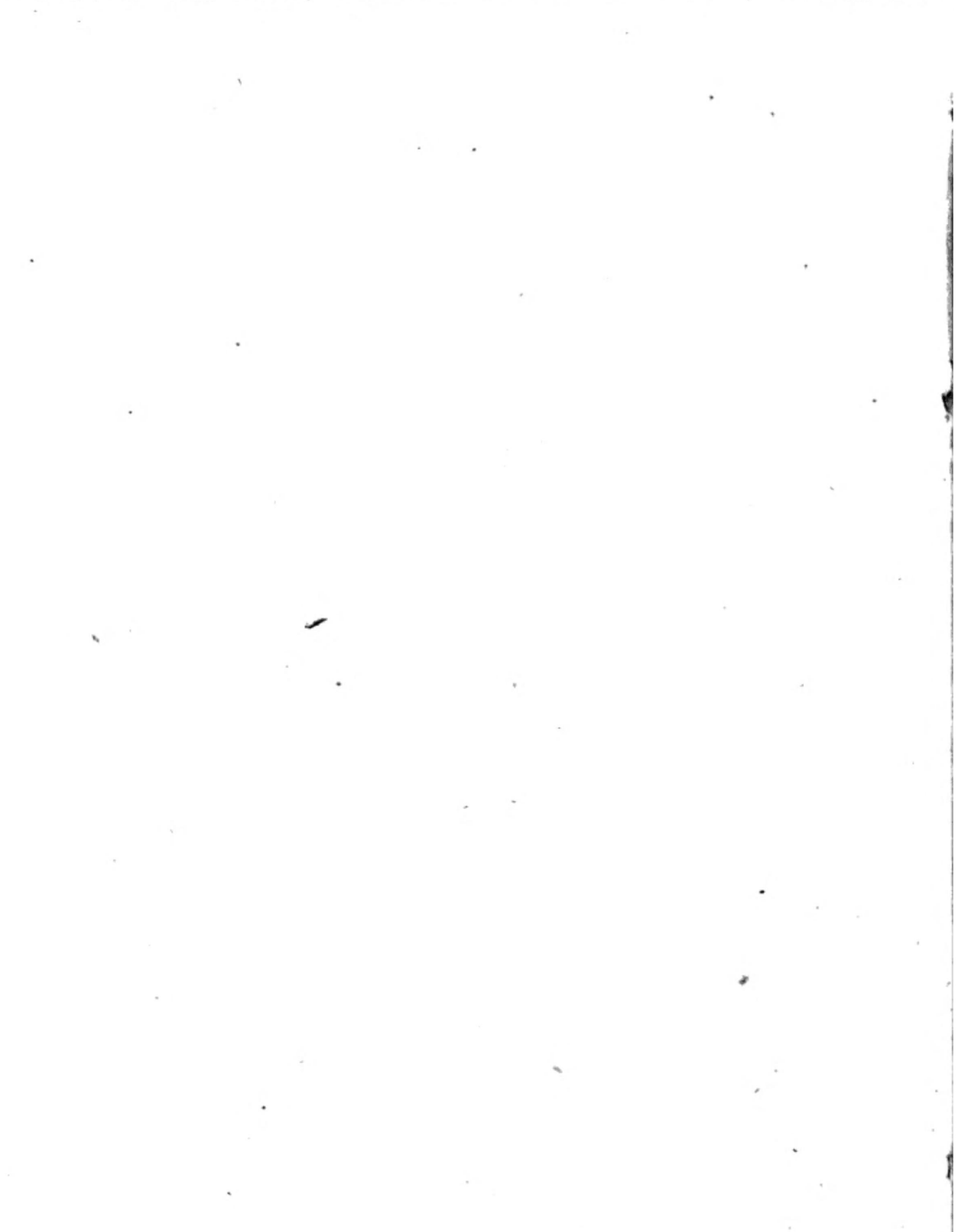
The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

4 ! / 5~, 8. m

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

V Digitized by Google

Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

L A RHETORIQUE, o u L'ART DE PARLER, Par le R. P.
BERNARD LAMT f Prêtre de V Oratoire* SIXIEME EDITION,
Augmentée d'un DISCOURS PRELIMINAIRE SUR SON USAGE, & de
fes Réflexions sur vArt Poétique. A LA HATE, Chez PIERRE PAUPIE, M.
D C C, XXXVII.

The text on this page is estimated to be only 22.33% accurate

Digitized by Goog

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header, which is mostly illegible due to blurring and fading.

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

•/ [fc iff* ^ T£ A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR
LE DUC DE CHARTRES*. jN^L ONSE IGNE UR9 m m » Si Ventreprife
tiavott pas été au défias de mes forces, au lieu de VArt de Parler Jaunis
offert à VOTRE ALTESSE ROYALE celui défaire des aïïiom digrus de [on
rang. Mais Elle' peut voir Elle mêmedans laperfonne du Prince
incomparable fur lui a donné la naijfance* une image des vertus héroïques
de (es illujlres A^cux, & en même temps les grands exemples quelle doit:*
* fuiC\Ù prtfcntement Mr. le Duc d'Orléans,

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

E P I T R E fuhre. Le feul fouvenir de la famcufe journée de
Mont-Cajfel^peut fufjire pour lui représenter ce que la prudace (à la valeur
peuvent faire ce qu'elle doit faire lorfqu'elle fera un jour à la tête des armées
du Roi. Il efi donc plus à propos , MONSEI* G N EU Ri que je me contente
d% offrir à VOTRE ALTESSE ROTA LE l'Art m de Parler , à prefent
qu'elle s'applique à l'étude des belles Lettres- Je traite cet Art d'une manière
particulière : & ceux qui voudront bien jet ter les yeux fur mon Ouvrage,
recon- # noteront que le deffcin que j'ai pris ^peut être utile pour former
l'cfprit , faire prendre l'habitude de juger des chofes par des principes clairs
£5? folides. Ce tiefi pas un grand mal de prendre dans la Profe ou dans les
Fers , pour une véritable beauté ce qui n'efl qiï un faux brillant \ mais*
MONSEIGNEUR , il rij a rien de « plu* important à un Prince, que de s
accoutumer de benne heure à juger des chofes par ♦ des principes folides. Je
n avance rien dont jç 72e recherche les caufes^dont je ne tâche de rendre
raifon, Peut* être que nies réflexions paroîtront trop élevées pour ceux
qu'on instruit dans les Collèges-, fnats, Mon!eigneury. FOÏRE ALTESSE
R02ALE cfl aufi Digitized by Google

E P I T R E. au/ſi diſtinguée de ceux de ſon âge par ſon jugement
£5? par ſa vivacité, que par ſa naiſſance : ce que je ne diſ pas pour la louer.
Je fai quelle ri aime pas les louanges > & qu'elle eſt perſuadée qu'un Prince
les doit mériter % mais qu'il en doit faire peu de cas , puifque la plupart de
ceux qui le louent y quand il fait bien , ſer oient fouvent pèſ à lui donner
les mêmes loiianges ſ'il faifoit mal. Mais qu'il nous /oit au moins permis
d'admirer dans V.A.R. ces belles inclinations qui nous ſont concevoir de ſi
grandes eſperances. lime fem* ble voir dans un agréable Printemps des
arbres couverts de fleurs. On ne ſe peut rien imaginer de plus beau. Ces
fleurs néanmoins ne ſont pas encore les fruits qu'on attend* Il y a bien des
accidens à craindre. Monſieur > V. A. R* eſt élevée trop chrétiennement
pour ne pas /avoir que ſi ſa condition V élevé , elle Texpoſe à de grands
dangers. Les obligations des Grands ſont grandes. Dieu ri a pas fait le reſſe
des hommes pour ſervir à leur grandeur. Ils ne ſe doivent regarder que
comme de grands inſt rumens dont il ſe fert pour faire de grandes choſes.
Ses deſſeins ſur eux ſont admirables , puifque pour ſanſſifier tout un
Royaume , en bannir les, duels , ÿhercfiCy Tinjuſtice^ il ſuffit qu'il \ * l fàſſe

The text on this page is estimated to be only 23.41% accurate

v. E P I T R E. ' f*JTe *af*re un Prince qui ait de la pitié, ffous le voyez de près , Monfeigneur , dans le plus parfait modèle que F. A.R.fe puisse fropofer, &pour peu £ attention qtCElîefaJfi fur [es propres lumières, Elle ver va Elle-même toutes les veritez quElte doit connaître. C'efl là fon principal devoir, d'écouter Dieu qui Vinfruit intérieurement. Tout tire un trince hors de lui-mime , les affaires, les diwertiffemens; cependant ce nef que dans le fond du cœur que s'entend la Vérité : les hommes l'ignorent, ou ils la cachent , il faut Té

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

% ■ PREFACE. r % LE mot de Rhétorique n'a point d'autre idée dans la langue Grecque d'où il est emprunté, qu: c'est l'Art de dire ou déparier. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que c'est l'Art de bien porter & persuader. Il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentimens ceux qui nous écoutent; mais puisqu'il ne faut point d'Art pour mal faire, & que c'est toujours pour aller à ses fins qu'on l'employé, le mot d'Art dit suffisamment tout ce qu'on voudroit dire de plus. Rien de si important que de savoir persuader. C'est de quoi il s'agit dans le commerce du monde aussi rien de plus utile que la Rhétorique; & c'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans le Barreau & dans les Chaires de nos Églises. J'avoue qu'elle éclate en ces lieux. C'est le plaisir d'entretenir un grand auditoire dont on est admiré, qui fait; qu'on l'étudié, & qu'on recherche avec empressement les Livres qui l'enseignent. On s'en dégoûte bien tôt de ces Livres quand on reconnoît que pour les avoir lus, on n'est pas devenu plus éloquent; préoccupez mal-à-propos que cela devroit être, après avoir compris les préceptes de la Rhétorique; comme s'il suffisoit de lire un Livre de peinture pour être un excellent Peintre. * 4 Une

The text on this page is estimated to be only 20.13% accurate

PREFACE. Une Rhétorique peut être bien faite sans qu'on en recire du fruit, lorsqu'on ne joint point à la leçon de ces règles celle des Orateurs, & l'exercice. Néanmoins on ne peut diffimuler que de la manière qu'on la traite, elle est presque inutile; car outre qu'on n'y rend point le raisonnement de ce que l'on enseigne, il semble qu'elle ne soit faite que pour ceux qui parlent dans un Barreau, à qui même elle sert peu, n'ouvrant leur esprit que pour trouver des choses triviales qu'ils auroient pu ignorer, & qu'il faudroit taire, car nous le remarquons en expliquant sommairement les Livres Communs, qui font la plus grande partie des Livres de Rhétorique. Quoi qu'il en soit de ces Livres, l'Art de parler est très-utile, & d'un usage fort étendu. Il renferme tout ce qu'on appelle en François Belles Lettres : en Latin & en Grec Philologie, ce mot Grec signifie l'amour des mots. Savoir les Belles Lettres, c'est l'art de parler, écrire, ou juger de ceux qui écrivent. Or cela est fort étendu ; car l'Histoire n'est belle & agréable que lorsqu'elle est bien écrite. Il n'y a point de Livre qu'on ne lise avec plaisir quand le style en est beau. Dans la Philosophie même, quelque austère qu'elle soit* on y veut de l'élégance. Ce n'est pas sans raison ; car, comme je crois l'avoir dit ailleurs, l'éloquence est dans les Sciences ce que le Soleil est dans le monde. Les Sciences ne sont que ténèbres, si ceux qui les traitent ne savent pas écrire. L'Art de parler s'étend ainsi à toutes choses. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

PREFACE. tes. Il est utile aux Philosophes , aux Mathématiciens. La Théologie en a besoin , puisqu'elle ne peut expliquer les vérités spirituelles, qui font son objet, qu'en les revêtant de paroles fenêbées. Certainement nous aurions un plus grand nombre de bons Ecrivains si on avoit découvert les véritables fondemens de cet Art. Ce qui est d'une grande considération, c'est que l'Art de parler, traité comme il le doit être, peut donner de grandes ouvertures pour l'étude de toutes les langues, pour les parler purement. & poliment, pour en découvrir le génie & la beauté. Car quand on a bien conçu ce qu'il faut faire pour exprimer ses pensées, & les différents moeurs que la nature donne pour le faire, on a une connoissance générale de toutes les langues , qu'il est facile d'appliquer en particulier à celle qu'on voudra apprendre. Cela se verra évidemment dans la lecture de l'Ouvrage que je donne au public, dont voilà le plan. J'explique d'abord comme se forme la parole; & pour apprendre de la nature même la forme que doivent avoir les paroles pour exprimer nos pensées, & les mouvemens de notre volonté, je me propose des hommes qui viennent nouvellement de naître dans un nouveau monde , sans connaître l'usage de la parole. J'étudie ce qu'ils feroient , & je montre qu'ils s'apercevraient bien-tôt de l'avantage de la parole, & qu'ils se feroient un langage. Je recherche quelle fortune ils lui donneroient, & par cette recherche je découvre

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

t R E FAC EL trele fondement de tomes les langues, & je rends
raifon de toutes les règles qu'ont prefcrit les Grammairiens. Cette recherche
paroîtroit peu confiderable , fi l'on n'appercevoit pas quelle eft utile pour
apprendre les langue? avec plus de facilité, & pour juger

The text on this page is estimated to be only 21.59% accurate

P R EmF A C E. que je faisois donc que ces hommes eussent dû articuler, c'est-à-dire, prononcer les diverses lettres de l'alphabet > question que je n'examinâis point alors , j'ai dû considérer quelle forme ils auroient donné à leurs paroles, pour marquer leurs différentes pensées* Il est constant , & je le prouve, que ce n'est point le hasard qui a fait trouver aux hommes l'usage de la parole. Je fais voir néanmoins que le langage dépend de leur volonté, "

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

PRE FA C E tare nous porte pareillement à prendre de certains
tours'en parlant , capables de produire dans l'efprit de ceux à qui nous
parlons., les effets que nous fdubaitons, foit que nous voulions* les
enflammer de colère, ou les calmer. Ces tours fe nomment Ftgurs. Je traire
de ces Figures avec foin , ne me contentant pas de propofvT leur? noms
avec quelques exemples, comme on le fait ordinairement: je tais connoître
la nature de chaque Figure, & l'ufage qu'on en doit faire. J'entre dans un
grand détail dans le troîfienie Livre. J'explique encore avec plus de foin que
je n'ai pas fait dans le premier Livre, comment ft forme la parole & le fon
de chaque lettre. Ce n'eft pas que je croie que fins cette connoilânce on ne
puiflè ^>oînt parler. On apprend la langue de fon pais fans Maître, & il clt
plus facile d'en prononcer les termes, que de concevoir comment fe fait
cette prononciation. Cependant les réflexions que je fais font utiles éc
neceifaires pour avoir une ce nn)iiTance parfaite de l'Art de parler. Je
conlidere donc dans ce Livre la parole entant qu'elle eft fon. Je traite de
l'arrangement des mots qui eft neceflaire, afin qu'ils fe prononcent
facilement. Je parle des périodes: j'explique l'Art Poétique, c'eft-à-dire,
l'artdelier le difeours à de certaines mefures qui lerendenc harmonieux. Il
n'y a rien dans cette matière dont je ne fafle voir les caufes avec aflfcz
d'evidenecj ce que je n'aurois pas pû faire fi je n'étois entré dans un détail
qu'on jugera utile* *>rfqu'on appercevra combien il peut donner d'où>
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

PREFACE d'ouvertures pour l'Art de parler. La douceur de la prononciation est la cause de ce grand nombre d'irrégularitez qu'on voit dans toutes les langues. Je le fais voir, & je découvre en même temps comment les différentes manières de prononcer, corrompent une langue, & font que d'une il s'en fait plusieurs. Le quatrième Livre traite des fautes ou manières de parler que chacun prend, selon les inclinations & les dispositions naturelles qu'il a. Je fais voir qu'il faut que la matière règle le fautive qu'on doit s'élever ou s'abaisser selon qu'elle est relevée, ou qu'elle est basse, & que la qualité du discours doit exprimer la qualité du sujet. J'examine quel doit être le fautive des Orateurs > des Poètes, des Historiens, des Philosophes. Après quoi je traite des ornemens; & je montre que ceux qui sont naturels, solides, véritables, font une suite de l'observation des règles qui ont été approuvées; qu'un discours est orné lorsqu'il est exact. La fin de la Rhétorique Vost de persuader comme on l'a dit. L'expérience fait connaître qu'il y a des manières de dire les choses qui gagnent les cœurs. J'explique ces manières dans le dernier Livre; & c'est là que je rapporte en abrégé tout ce qui fait le gros des Rhétoriques ordinaires. On y traite avec étendue des choses peu importantes. Je les passe légèrement, & je m'arrête à d'autres plus nécessaires, dont on ne parle point. Je m'assure voir que l'Art de persuader demande des connaissances particulières qu'il faut apprendre des autres Sciences. Mais, quoi que je reconnoisse " ?7

The text on this page is estimated to be only 20.96% accurate

PREFACE qu'oa ne petit traiter cet Art à fond dans une Rhétorique, cependant j'indique les fources, & peut-erre que ce que j'en dis , fatisfera autant que bien de gros volumes qu'on a fait fur cette matière. Quand cette nouvelle Rhétorique ne donneroit que des connoilTances fpeculatives qui ne rendent pas -cloquent celui qui les po/Tede, la lecture n'en feroit pas inutile. Car pour découvrir la nature de cet Art, je fais plusieurs réflexions importantes fur notre efprît, dont le difcours eft l'image, qui pouvant contribuer à nous faire entrer dans la connoiffancede ce que nous fommes, méritent que l'on y faffe attention. Outre cela, je fuis perfaadé qu'il n'y a point d'efprit curieux qui ne foit bien aîfede connoître les raifons que l'on rend de toutes les règles que l'Art de parler preferit. Lorfi^ue je parle de ce qui plaît dans le difcours, je ne dis pas que c'eft un je nef al quoi, qui n'a point de nom; je le nomme, & conduisant jufques à la fource de ce plaifir, je fais apercevoir le principe des règles que fuivent ceux qui font agréables. Cet Ouvrage fera donc mile aux jeunes gens qu'il faut accoutumer d'aimer la Vérité", de confulter la Raifon pour penfer & agir félon fa lumière. Les raifonnemens que je fais ne font point abftraits. J'ai tâché de conduire l'efprit à la connoiffance de l'Art que j'enfeigne, par une fuite de raifonnemens faciles ; c'eft que les Maîtres ne font pas avec aflez de foin. L'on fe plaint tous les jours qu'ils ne travaillent point à rendre jufte l'efprit de leurs difciples

Uigitizeo by

The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate

PREFACE 4ifcîple9^ îls les iurtruifent comme Ton feroit
déjeunes Perroquets : ils ne leur apprennent que des noms; ils ne cultivent
point leur jugement, en les accoûtumant à raifonner fur ies petites chofes
qu'ils leur enfeignent ; d'où vient que les Sciences gâtent fou vent l'efpiit, au
lieu de le former. Les exemples feroient fleceiTa'res ; j'en turois donné
davantage (i je n'avois craint de groflir mon Ouvrage. Les Maîtres pourront
aifémenty fuppléer, & ils le doivent faire; car, comme faint Auguftiu le
remarque tres-judicieufement, quand on a un peu de feu ,on profite
beaucoup plu*en lifant une pièce d'éloquence, qu'en apprenant par cœur des
préceptes. Si ■ékutum & jervens adftf ingenium , facilms adharet
éloquenti* legentibus & audicMÛbus tlojucntes ^quam eloc/uentia pracepta
fectantibus. Il faut donc que les Maîtres faifent lire à leurs dilciples les
excellentes pièces d'éloquence, & qu'ils ne fe fervent de la Rhétorique que
pour leur faire remarquer les traits éloquensdes Auteurs qu'ils leur font voir;
ce qui ne fe peut bien faire qu'en lifant les pièces toutes entières. Les parties
détachées qu'on en propofc pour exemple, perdent leurs grâces quand elles
font hors de leur place : feparées du reûe du corps, elles font > pour ainfi
dire, fansvie. MonOuvrage, comme je l'ai infinué, ne regarde pas feulement
les Orateurs, mais généralement tous ceux qui parlent & qui écrivent, les
Poètes, les Hiftoriens , les Philofophes, les Théologiens. Quoiquej'écrive en
François ,j'efperequemon travail fera utile pour toutes les langues. m ' Au

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

PREFACE Au reflc ce n'eft pas feulement une nouvelle Edition , mais un Ouvrage tout nouveau que je publie. J'ai refondu l'ancien, je Pai retouché par-tout , augmenté de nouvelles réflexions, d'exemples. Depuis l'Edition précédente, qui étoit la quatrième, il a paru plusieurs excellens Livres dont j'ai profité. Je publiai Ja première Cois cet Ouvrage lorfquej'ctois jeune. Ce fut peut- c*tre pour m'animera travailler avec plus d'application, que des perfonnes d'un mérite rare en approuvèrent les premiers elfais. Mais enfin cela me donna la hardieffè de le faire paroître. C'eft un avantage à un Livre que fon Auteur furvive allez de temps après les premiers Editions, pourqu'il lepuillè corriger iuivant les avis de fes amis , les fentimens du public ; & ce que lui-même il peut penfer ayant atteint un âge où il doit être plus capable déjuger. TABLE # Googl

f LIVRES LIVRE PREMIER. Chapitre î. T\£* organes de 4t
 voix. Ccf* XJment fe forme la parole. Pag . i . Ch. li. La parole ejî un
 tableau de nvs penfies. Avant que de parler il faut former dans fon efprit U
 deffein de ce tableau. 5 Ch. III. La fin v la perfeclion de V Art de parler
 eonfiftent à repréfenter avec jugement ce tableau qu'on a formé dans l
 'efprit. 7 Ch IV. La manière la plus naturelle de faire cori~ noltre ce qu'en
 penfe , c'eft par les différent fons de la voix. Comment le fer oient des
 hommes qui naiffant dans un âge avancé , mais fans favoir Ce qu\$ celt, que
 parier , fe trouveraient enfemblt. 13 Ch. V. Ces nouveaux hommes pour r
 oient trouver une manière d'écrire. Celle que nous avons eft dite aux anciens
 Patriarches. v 17 Ch. VI. four marquer les dijferens traits du tableau) dont
 on a formé le deffein dans ï efprit , on a befoin de mots de diffèrent ordres*
 23 Cil. VII. Réflexion fur la manière dont en chaque lamue on Je fait des
 termes pour s'exprimer, Ces réflexions conviennent à l'Art de parler. 2 8 Ch.
 VIII. Des Noms Subflantifs ejr Adjeclifs , des articles, du nombre ey des
 cas des Noms. 3 3 Ch. IX. Des Verbes, de leurs per formes, de leur temps ,
 de leurs modes 9 de leur voix aelive er yaffive. 3 3 Ch. X. Ce grand nombre
 de déclinaifons de noms , de conjugaifvns des verbes n'eft peint abfolument
 nectjfaire. Propofithn d'une nouvelle langue, dont la Grammaire fepourr oit
 apprendre éh moins d'une heure. Ch, XI. Comment Von peut exprimer mtet
 les ope.

The text on this page is estimated to be only 20.30% accurate

TABLE DES CHAPITRES
rations de notre esprit 9 y les palpons
eu affections de notre volonté, 53. Çu. XII. Conflrudion des mots enfrmbîe.
Iljaut exprimer tous les traits du tableau qu'on a formé dans fon esprit. , 57
Ch. XIII. De l'ordre y de l'arrangement des mots. 64 Ch. XIV. De la netteté,
y des vices qui lui font oppofez. j 70 Çh. XV. l)e la véritable origine des
langues, y g Ch. XVI. L'ufage tft le maître des langues. Eltes s'apprennent
par l'u 'J âge. 88 Ch. XVII. Il y a un bon y un mauvais ufage. Règles pour
en faire la difflintTion. 93 Ch» XVI II. -P' S pureté du langage. En quoi elle
çonjifh. Ce que c'e'Jlque l'élégance. .9b Çh. XIX. De la perfeclion des
langues^ L'Hébraïque a été parfaite dès fa première origine. C'ejl à elle que
• toutes Us au.rts doivent leur première perfeclion* Quand vr comment la
Grecque s*efi perfecl'wnnée. 1 o Ç Chapitre I.TT Es mêmes chofes peuvent
être conçues à JLi différemment : ce que U parole , qui eft V image de V
efprit , doit .marquer. 1 11 Cm. II. Il n'y a point de langue affez riche v ajfez
abondante pour fournir des termes capables d'ixprinier toutes les différentes
faces fous Uf quelles Vefprit peut fe reprefenter une même chefe. Il faut
avoir recours à de certaines façons de parler qu'on apftlîe Tropes , dont en
explique ici la nature w V invention. 117 Ch. m. IÀfte des efpeces de
Tropes qui font Us plus confiderables. 1 1 9 Ch. IV. Les Trajet doivent être
clairs. iij Ch. V. Les Tropes doivent être proportionnez à l'idée qu'on veut
donner. Cette idée doit être raifonanble. 1 3 1 Ciu VI- Utikté des Tropes.
134 d by Google

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

TABLE DES CHAPITRES. Chah. VII. Les pajfions ont un langage particulier. Les exprejffions , qui font Us caractères des pajfions » font appelléet ligures, 1 3^ «Ch. Vin. Les figures font utiles cr neceffaires. 140 •Ch. ÎX. Lifte des Figures. 143 Ch. X. Le nombre des Figures e/i infini. Chaque Figure fe peut faite en cent différentes manières. 16} •Ch. XI. Les Figures font comme les armes de l'ami. Parallèle d'un Soldat qui combat , avec un Orateur qui parle. ~ 17 * •Ch . XII. Les Figures éclair a fient les veniez objeur rts % ^ rendent refprit attentif, Il\ Ch. XIII. Les Fautes font propres a txciter les pajfions. ----- -g Ch. XiV. Réflexion fur le 4 on ufage. des Figures. i-8« LIVRE TROISIE'MEv ChàpITRB. \.Tf^F(fein de ce Livre. On y traite de \J la partie matérielle de la parole , ceft-à dire, des fins dont les paroles font compofies, On décrit ctmment fe forment ces font» 187 Ck« II. Vas lettres dont les mets font compofez. Premièrement des voyelles. Comment leur fin je forme. 197 Ch. III. Des Confines. Comment elles fe forment. 201 Ch. IV. De l arrangement des mots. Ce qu'il y faut obferver ou éviter. 114 ■Ch. V. En parlant la voix fe repofe de temps en temps. On peut commettre plufieurs fautes en plaçant mal les repos de la voix* 220 Ch. VI. Les mots font des fins. Conditions neeejfai'res aux fins pour être agréables. 22 S £b. VII. Ce que Us o^ilks d'tfiinguent dans le fin des paroles » Ç? ce quelles y peuvent appercevoifÂ. vjc plaifir. 134 Ch. VIII. Comment il faut diftribtter les' intervates de la refpiraûon , afin que les repos de la voix fient proportionne «. Comptien des Perioodesl 239

The text on this page is estimated to be only 23.05% accurate

TABLE DES CHAPITRES Chap. IX. De V arrangement figure des mots. En quoi confie cela- 24^ Ch. X. De la me far e du temps qu'une fylabe fi peut prononcer. De la firuâlure des Vers. • 253 Ch. XL Des tnefures , ou pieds dont les Créés V 5* Latins composent leurs Vers. 257 Ch. XII. confie V égalité des mefures des Vers Grecs e-? Latins, ou ce qui fait cette égalité. 261 Ch. XIII. De la variété des mefures, es1 de l'alliance de V égalité avec cette variété. Comme fe trouve Tune V l'autre chofe dans les Vers Grecs o " Latins. 264 Ch. XIV. Les premières Poéfies dê4 Hébreux* v d% ■ toutes les autres Nations , n'ont été vrai femblablement que des rimes dans leur commencement. 269 Ch. XV. De la Po'ëfie Francoifey de celle de toutes les autres Nations qui ont des rimes. 17\$ Ch. XVI. Il y a une fympathie mervtilleufe entre no• tre ame la cadence du difeours , quand cette cadence convient à ce qu'il exprime. i%q Ch. XVII. Moyens de donner à un difeours une cadence gui réponde aux chofes qu'il fignife. 286 ; LIVRE QUATRIEME. Chapitre I. QUjet de ce quatrième Livre. Des dif&ferensftiUs. Ce que c'efi que fiile. 595 Ch. II. Les q a alitez du fiile de chaque Auteur dépendent de celles de fon imagination , de fa mémoire , k CiT de fon efprit* 297 Ch. III. Qualitez de la /n'y/lance du cerveau y çr des efprit s animaux, necej] aires pour faire une bon* ne imagination. ^ 199 Ch. IV. De ce qui rend la mémoire heureufe. 303 Ch. V. Qualités de Vefprit necejjatres pour l'éloquence. t 205 Ch. VT. La diverfité des inclinations £?* du temperatnsnt diverfifie le fiile. Chaque perfonnt ,
chaque d by Google

The text on this page is estimated to be only 15.90% accurate

TABLE DES CHAPITRES. Étimat a [on fiile gui lui eft
particulier, jof Ch. VII. chaque fiecle a Jon fiile. 311 Ch. VIII. La matière
que l'on traite doit déterminer* dans le choix du fiile. 3 ! ^ Ch. IX. Règle
pour le Jiile /ublime. 3,1\$ Ch. X. Du fiile % ou caractère /impie» 313 Ch.
XL Du fiile médiocre. 32. ^ Ch. XI L St îles propres a certaines -matières.
Qualité z. t0TM] TMn* s à tous cesjhles 3 30 Ch. XIII. ^yeldoit être le pie des
Orateurs. 33 3 Ch. ^^'j^^ ^it être le fi île des Hifioriens. 33S Ch. y^âj^ doit
être le fit le D)gmati]ue. 3^5 C» *V[- doit être le fiile des Poètes 34Z Ch-
XVII. Del ernemens. Premièrement de ceux qlfon t&SFTHjmmr naturels.
347 Ch. XVII L Des ernemens artificiels. 349 Ch. XIX. Des /aux ornement,
3 5 z Ch. XX. Règles qu'on doit Jutvre dans la difiributen des ernemens
artificiels. 357 LIVRE CINQUIEME. Chapitre I. rfEfl un art que de /avoir
parler de - • - . ^ maî2t^ q*on per/uade. Ce quil îa iJJalre P°'4r gji. Projet de
ce Livre. 365; Ch. IL Première partie de l'Art de parler , qui e fi —
^tnvTMnt'Jn*_ 368" Ch. III. Les Lie ix Cemmuns a" où Von peut tirer des
preuves générales. #1 37Q Ch- IV» -PfJ lieux propres * certains fujets , £ou
fe peuvent tirer des preuves. ' C"- V^llefcxijn jur cette Méthode des lieux.
376' Ch. VI. // 7i y q (jUC ia Verlîi ? cu japparence £ ^ ^rc^gui per/uade.
37g Ch. VIL Comment on peut trouver la Vent é , la jai* ie cy^j;frf > &
découvrir V Erreur. 3^3 Cm. VIIL L attention ejl necejjatrt pour co»noitrt la

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

TABLE DES CHAPITRES. Vfrué. Comment on peut rendre attentif un Auditeur. 386 Ch. IX. Ce qui fait la différence de l'Orateur d'avec le Philofophe. * 391. Ch. X. Des manières de s'influencer dans l'esprit de ceux à qui l'on parle. 393 Ch. XI. Qualitez requises dans la personne de celui qui veut gagner ceux à qui il parle. 395. Ch. XII. Ce qu'il faut observer dans les choses dont on parle, pour s'influencer dans l'esprit des Auditeurs. 399 Ch. XI IL Les qualités nécessaires à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle, ne doivent pas être feintes. * 404, Ch. XIV. Manières d'exciter dans l'esprit de ceux à qui l'on parle, les passions qui Us peuvent porter où on Us veut conduire. 406 Ch. XV. Où faut faire pour exciter les passions. 410 Ch. XVI. Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de respect. 414 Ch. XVII. Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la disposition. Elle a quatre parties. De la première qui est l'Exorde. 418 Ch. XVIII De la seconde partie de la Disposition, qui est la Proposition. 420 Ch. XIX. De la troisième partie de la Disposition, qui est la Confirmation, ou de l'établissement des preuves, & en même temps de la réfutation des raisons des adversaires. 425. Ch. XX. De l'Epilogue*, dernière partie de la Disposition. 428 Ch. XXI. Des trois autres parties de l'Art de persuader; qui sont l'élucubration, la mémoire, & la prononciation. 430 Ch. XXII. De la Disposition qui est particulière aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons. 431 ? Fin de la Table des Livres & Chapitres-
* L A Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.10% accurate

~ ' _ " LA RHETORIQUE o u L'ART DE PARLER. LIVRE
PREMIER. Chapitre Premikr. Des Organes de la yoïx Comment fe forme U
parole. IL n'y auroit point de focieté entre les hommes , s'ils ne pouvoient fe
donner les uns aux autres des fignes fenfibles de ce qu'ils penfent 6c de ce
qu'ils veulent. Ils le peuvent faire avec les yeux & les doigts , comme font les
muets : mais outre que cette manière d'exprimer Tes penfées eft très-
imparfaite , elle eft encore incommode; car l'on ne peut point, fans fe
fatiguer, taire connoître avec les yeux 6c les doigts - toutes les différentes
cliofes qui viennent dans . l'efprit. Nous remuons la langue aiféir.ent ; &
nous pouvons diverfifier le fon de notre voix en diffitentes manières faciles
& agréables: c'eft pourquoi, la Nature a porté les hommes à fe fervir des
organes de la Voix, A L* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.83% accurate

% La Rhetorkiub, oir l'Art La difpolition de ces organes eft merueilleufe. La Trachée-artère , ou l'àpre-artcre, qui vient des poulinons & répond aux racines de la langue, eft comme un tuyau d'orgue. Les poulmons fervent de fouffrets; car ils attirent l'air en s'étendant , & le repouffent en fe refterrant. LapartiedelaTrachée-artere qui eft proche de la racine de la langne , s'appelle le Larynx , qui eft entouré de cartilages ck de mufcles, qui fervent à l'ouvrir & à le fermer. C'eft en ce lieu la que fe forme le fon delà voix. Quand l'ouverture du Larynx eft étroite, l'air fortant avec violence fe froiffe, 6c reçoit un tremouffementou une certaine agitation qui fait le fon de la voix, mais qui n'eft point encore articulée. Cette voix eft reçue dans la bouche , où la langue la modifie , & lui donne diverfes formes , félon qu'elle la pouffe ou contre les dents, ou contre le palais; qu'elle l'arrête ou la laiffe couler; que la bouche* eft plus ou moins ouverte. i Les hommes trouvant tant» de facilité à exprimer leurs fentimens par la voix , fe font appliquez à confiderer toutes les différences qu'elle reçoit par les difterens mouvemens des organes de la prononciation. Ils ont marqué chacune de ces modifications particulières par une lettre ou caractère. Ces lettres font appellées les Elemens du langage, parce qu'il en eft compofé. L'union de deux ou de trois lettres qui peuvent fe prononcer de compagnie distinctement & facilement, fait un fyliaoe. Une ou plufieurs fylلابes font un mot ou une parole. Dans la fuite de cet Ouvrage je parlerai des lettres, & de leur nombre , plus exactement que je ne fais pas ici: cependant je remarquerai en paiffant, que quoi que le nombre des lettres foit petit , elles fuffifent néanmoins pour compofer les termes, je ne dis pas feulement des langues qui fe parlent aujourd'hui dans tout le monde, mais de celles qui ont

DE PARLER. LIV. I. Chap. ii. J ont été vivantes , & de celles qui pourront naître dans la suite des siècles. Car quand il n'y auroit que vingt-quatre lettres différentes , l'on peut démontrer qu'en les combinant en toutes les manières possibles, Ton peut premièrement faire cinq cens septante-fix mots de deux lettres; qu'en prenant ces vingt-quatre lettres trois à trois , Ton peut faire un nombre de mots de trois lettres, qui fera vingtquatre fois plus grand, c'est à dire 13824. & qu'en les prenant quatre à quatre, cinq à cinq , six à six, le nombre des mots de six lettres fera vingt-quatre fois plus grand que celui de quatre: celui des mots de six lettres fera vingt-quatre fois plus grand que celui des mots de cinq lettres. Ainsi le nombre des mots de six , de sept , de huit lettres , & des autres suivans augmente dans la même proportion : ce qui va si loin que l'imagination se confond, & qu'elle ne peut comprendre ce nombre prodigieux de différens mots qui se peuvent faire de la combinaison de vingt-quatre lettres. Il est vrai que l'on ne pourroit pas se servir de tous ces mots , parce qu'il y en auroit plusieurs qui ne se pourroient pas prononcer distinctement, & facilement ; mais enfin le nombre de ceux dont on pourroit se servir , est presque infini, & nous donne sujet d'admirer la sagesse de Dieu , qui ayant donné l'usage de la parole aux hommes , pour exprimer leurs différentes pensées, a voulu que la fécondité de la parole répondît à celle de leur esprit. Les hommes auroient pu marquer ce qu'ils pensent, par des gestes. Les muets du Grand-Seigneur se parlent & s'entendent , même dans la plus obscure nuit, s'entretenant de différente manière. Mais, comme on a dit, la facilité qu'il y a de parler, les a portés à n'employer pour signes de leurs pensées , que des paroles , lorsqu'ils ne sont point contraints de garder le silence. On appelle signe une chose qui outre cette idée qu'elle donne quand on la voit, en A 2 donne

The text on this page is estimated to be only 25.16% accurate

4 La Rhétoriquji, ou L'Ai t donne une feconde. Commelorfqu'on voit à la porte d'une maifon une branche de lierre; outre] idée

The text on this page is estimated to be only 20.61% accurate

* 1 parler. Lh. I Chaf. 11. f blable en eux-mêmes à ces idées, nclaiifent pas de les lignifier, font la partie matérielle, ou le corps des paroles, i\ ri On ne pourroit pas croire , fi l'expérience ne le faifoit voir, que les hommes ne parlent fouvent que comme des perroquets.""" Ils fe fervent de mots dont ils ne connuiïent pas le fens. En parlant, ou entendant parler, ck en lifant les livres ils rte s'appliquent qu'à la partie matérielle du difeours, fans faire de reflexion fur les idées dont Jes paroles qu'ils difent ou qu'ils entendent , font les fignes. De là vient que peu de personnes parlent raifonnablement. Chapitre. II. La farole eft un tableau de nos penfees. Avant que de parler il faut former dans fon efprit le dejjein de ce tableau. PUisque les paroles font des fignes qui repréfententles choies qui fe paifent dansl'efpnt,on peut dire qu'elles font comme une peinture de nos penfées,que la Langue eft le pinceau qui trace cette pemttire,&que les motsfontles couleurs.Ainfi comme les Peintres ne couchent leurs couleurs qu'après qu'ils ont fait dans leur efprit l'image de ce qu'ils veulent repréfenterfur la toile, il faut avant que de parler, former en nous-mêmes une image réglée des chofe* que nous penfons , & que nous voulons peindre par nos paroles.Ceux qui nous écoutent ne peuvent pas appercevoir nettement ce que nousvoulons leur dire, li nous lie l'apperccvons nous-mêmes.Notre diicourj eft la copie de l'original qui eft en notre tête: Il nV a point de bonne copie d'un méchant original. C'eft donc à cet original qu'il faut d'abord travailler. Avant que de remuer le pinceau, c'eft-à-dire , la lanA 3 gue ,

'€ La Rhetortqui, ou l'Art gue, 8c que d'appliquer les couleurs qui
 font les paroles , il faut favoir ce qu'on veut dire , & le difpofer d'une
 manière réglée; de forte que dans le difcours qui exprimera nos penfées , les
 Le&eurs voyent un tableau bien ordonné de ce que nous avons voulu leur
 repréfenter. C'eft à ceux qui traitent Y Art de penfer , de parler de cet ordre
 naturel qu'il faut garder dans l'arrangement de nos penfées. Chaque Art a fes
 bornes qu'il ne faut pas pafler ; je n'entreprendrai donc pas de preferire ici
 des règles touchant l'ordre* qu'on doit donner aux chofes qui font la matière
 du difcours. S'avertirai feulement , qu'il faut méditer fon fujet, faire deflus
 toutes les reflexions necelfaires pour nQ rien oublier qui puiffe contribuer à
 fon éclairciffement; prenant garde auffi de ne pas accabler l'efprit des
 Le&eurs par une trop grande multitude de chofes , & de ne pas rendre fon
 difcours confus par des explications trop étendues. L'Abondance caufe
 fouvent la flerilité. Les Laboureurs la craignent ; ils la préviennent , &
 quand les blez font trop durs , ils font manger la pointe de l'herbe à leurs
 troupeaux. Nous ne concevons jamais une feience , un raifonnement , fi
 notre efprit ne fupplée les chofes neceflaires , & s'il ne retranche celles qui
 font fuperflus. Un Auteur doit épargner cette peine à c eur qu'il entreprend
 d'inflruire. Un Livre qui ne dit quela moitié des chofes , ne donne que des
 connoiffances imparfaites ; mais auffi un grand volume eft un grand mal ,
 piy* £i/3*/«f , fuyu On s'y égare» on s'y perd, à peine a-t-on la patience de
 le feuilleter. Après avoir donc ramaffé avec exactitude toutes les chofes
 qui regardent la matière que l'on traite , il faut les re(Terrer, leur donner de
 juftes bornes, & faire un choix feverede ce qui eft abfolument néceffaire ,
 & rejeter ce qui eft fuperflu. Il faut envifager continuellement le terme où
 l'on veut arriver» J^i^i^»^ ~" Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

BI parler. Lh. I. Chap. 111. ? & prendre le chemin le plus court, évitant tous les détours. Sironnepaflevîtepardeflus les chofes de peu d'importance , & qui ne font pas eflenticlles , l'efprit du Lecteur eft diverti de l'application qu'il doit donner à celles qui le font. Cette brièveté fi néceflaire pour rendre un Ouvrage net & fott, ne confifte pas dans le feul retranchement de tout ce qui eft inutile ; mais dans le choix de certaines circonftances qui tiennent lieu de plufieurs chofes que Ton neditpas. A peu près comme fit Timanthe. ce fameux Peintre de l'antiquité, pour repréfenter dans une petite table la grandeur prodigieufe d'un Gean. Il le peignit couché par terre, dormant au milieu d'une troupe de Satyres, qui fejoioient autour de lui. L'un meuroit fatête , un autre appliquoit un Thyrfes à fon pouce , faifant connoître par cette invention ingenieufe quelle étoit la grandeur de ce corps, dont les plus petites parties étoient mefurées avec le Thyrfes d'un Satyre. Ces inventions demandent de l'efprit & de l'application. C'eft pourquoi un Auteur * fort célèbre qui avoit cette addrelTe de renfermer beaucoup de chofes en peu de paroles, s'excufe agréablement de ce que l'une de fes Lettres eft trop longue , fur ce qu'il n'avoit pas eu le loifir de la faire plus courte. * Mr. PafcaL Chapitre III. La fin la perfection de l'Art de parler confident à repréfenter avec jugement ce tableau qu'on a forme dans Vefprit. AVant que de palier outre , arrêtons-nous ici pour confiderer quelle eft la fin & la perfection de l'Art que nous traitons , ou quelle idée nous devons avoir de la beauté naturelle d'un difcours* Je ne A 4 dirai Google

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

La Rhktoii^ui, ou l'Art dirai point que la beauté en général coniiſte dans un je ſe fat quoi, car il me ſemble que je puis dire ce que c'eſt. La beauté plaît, & ce qui eſt bien ordonné plaît ; ce qui me perſuade que l'ordre & la beauté ſont preſqu'une même choſe. Ce n'eſt pas ici le lieu de rechercher la cauſe du plaifir qui ſe lent lorsqu'on voit les choſes bien rangées, comme un parterre bien ordonné. L'homme étant fait pour être heureux en poſſédant Dieu qui eſt eſſentiellement l'ordre , il falloit que tout ce qui approche de l'ordre , commençât ſon bonheur. Or l'idée que nous avons de l'ordre , c'eſt que les choſes ne l'ont bien ordonnées que lorsqu'elles ont un rapport à leur tout , & qu'elles conſpirent pour atteindre leur fin. Quand cela arrive , les choſes deviennent agréables quoi qu'elles ne le ſoient pas d'elles-mêmes ; ce qui marque que nous ſommes portés par une inclinaſion naturelle à aimer l'ordre, La peinture le fait voir : il y a des tableaux qui ne repréſentent que des objets dont on a de l'averſion. Cependant comme la fin de cet Art eſt de repréſenter les choſes au naturel, il faut que chaque trait qu'on ſ'apperçoit , exprime la penſée du Peintre , & que tout ſoit poſé à ſon deſſein , ſon ouvrage charme*. Ce n'eſt pas la vûe d'un ſerpent qui eſt peint ; on frémit quand on en voit un ; ce qui plaît donc , c'eſt l'eſprit du Peintre qui a dû atteindre la fin de ſon Art. Aufſi ne prend-on plaifir à conſidérer ſon ouvrage qu'à proportion que ſe découvre cette addreſſe. Sans cela on n'eſt fatigué que de la vivacité des couleurs, qui ſont des impreſſions agréables ſur les ſens. Il en eſt de même de l'Architecture. La vûe d'un Palais fait ſelon toutes les règles de l'Art , ne plaît que lorsqu'on apperçoit la fin que l'Architecte ſ'eſt propoſée : qu'on voit qu'il rapporte toutes choſes avec eſprit à cette fin : qu'on conçoit qu'il ne pouvoit pas y arriver par des voyes plus limples, »

The text on this page is estimated to be only 25.60% accurate

The text on this page is estimated to be only 28.81% accurate

fo La Rhétorique, ou l'A** des termes qui les portent à l'esprit de celui qui écoute , telles qu'on les pense. Personne ne parle bien » n'écrit bien qu'à proportion qu'il approche de cette fin. Il plaît à ceux qui découvrent qu'il ne pouvoit pas trouver des termes qui distinguassent mieux ce qu'il falloit marquer : qu'il ne pouvoit pas placer ces termes dans un lieu où ils faisoient un plus grand effet; où ils s'accommodaient mieux pour rendre la prononciation facile & coulante : qu'il a pris le tour le plus naturel & le plus court. Car outre qu'il ne faut rien faire d'inutile , il est certain que l'esprit n'aime pas qu'on l'amuse. Quelque vitesse qu'ait la langue , ses mouvemens sont encore trop lents pour suivre la vivacité de l'esprit. Ainii c'est une grande faute que de dire plusieurs paroles lorsqu'une suffit. Je ne puis donner d'avis plus important dans ce commencement , que celui-ci , que l'on n'est éloquent qu'après avoir acquis une grande justesse d'esprit : qu'on doit faire une attention continuelle en parlant, si l'on ne s'écarte point de la fin où l'on doit aller, si on y va effectivement. La Raïson nous éclaire , il faut marcher dans la lumière : tout ce que nous dirons dans la suite de cet ouvrage ne fera que pour faire remarquer ce qu'elle dicte. Je fouhaite-rois qu'avant que de quitter ce Chapitre on le lût plus « Une fois , & qu'on examinât si ce que je dis est solide , en fait. » apt l'esprit fut quelque expression qui passe pour élégante , comme est celle-ci du commencement de la Genèse : Dieu dit : Que la lumière soit faite , & la lumière fut : que la terre soit faite & la terre fut faite.. Longin, ce célèbre Rhéteur, donne cette expression pour exemple d'une expression sublime. Or pourquoi l'est-elle sublime , c'est à dire, excellemment belle, si ce n'est parce qu'elle donne une haute idée de la puissance du Créateur; & que Moïse vouloit faire : c'étoit là la fin? [Comme nous l'avons dit , j] faut avoir de l'imagination

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

OT PARI.tR. LÏV. I. Chap. M A lî gination pourfe bien reprcfenter ce qu'on veut exprimer. Il faut favoir la langue dans laquelle on écrit. Mais ce qui fait qu'entre ceux qui entendent: parfaitement une Langue >& qui ont une imagina-* tion vive 6c délicate , il y en a peu qui réiiflOcnt , c'eit qu'on n'écrit pas avec tout le jugement qui fe~ roit néceflaire. Pour faire un difcours , quand il ne feroit que d'une page , il faut y employer un grand nombre de mots qu'il faut placer à propos. Il n'y a que ceux qui l'ayent expérimenté, quicoraprennent combien il faut d'étendue d'efprit> combien il faut d'application , à combien de chofes il faut faire attention en même tems : combien il faut faire de reflexions différentes pour ne rien dire que de raifonnable. Il y a toujours quelque petite chofe qui échappe. Auiii on ne fait rien qui mérite d'être lu, à moins que de pafler les yeux plufieurs fois fur ton ouvrage , & de confulter en differens tems la RaL~ fon.pour voir fi on a bien compris cequ'onacrtt qu'elle diéloit. Rien ne nous dok plaire que ce qu'elle approuve. Pour rendre plus fenfible cet avis important "9 confiderons que ii aujourd'hui nous admirons les anciens Auteurs , c'eit parce qu'après un examen de plulieurs iêdes on a trouvé qu'ils font raifonnables ? aulieu qu'on fe laifle aflez ibuventfurprendre-, eftimant dans les Auteurs modernes ce qu'on nepourroit fourlrir li on les examinait à loifir. Ce n'eft pas parce qu'Homère & Virgile font anciens, que tous les gens d'efprit les admirent c'eit qu'en efter, comme le dit le célèbre Traducteur de Longin : lî n'y a que l'approbation de la p fteritê qui puijfe étA? hlir le vrai mérite des ouvrages. Quelqiîéilat qu'aie f*it un Ecrivain durant fa vit , quelques éloges qu'il ait reçus , on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que fes ouvrages foient excellens. De faux brillons , la nouveauté du file , un tour d'efprit qui 4 6 m*

The text on this page is estimated to be only 24.83% accurate

1% ^ La Rhitoriqui, ou l'Akt éto'tt à la mode -, peuvent les avoir fait valoir ; &* il arrivera peut - être que dans le fiecle fuivant on ouvrira les yeux , cr qu'on méprifera ce que ton a, sdmiré. Çe fera fans doute auflî-tôt qu'on appercevra ce qui y choque le bon fens, raen ne pouvant plaire longtemps que ce qui eft raifonnable. Car enfin Tillufion ne dure pas toujours Chaque Auteur l'expérimente dans fes propres ouvrages. Dans la chaleur de la compolition qui n'eft pas content de foi-même?L'imagination eft-elle refroidie , on eft chagrins parce qu'alors on juge mieux , & qu'on s'apperçoit de fon illulîon. C'eft pour cela qu'on ne doit pas fe hâter de publier un ouvrage : il faut le revoir cent & cent fois; car je ne le puis trop dire, la difficulté de ne rien dire contre le bon fens eft inconcevable à tous ceux qui ne l'ont pas expérimenté. C'eft ce qui nous oblige de confulter nos amis. Nous avons, beau être éclairés, par nous mêmes i Les yeux d'au* trui voyent toujours plus loin que nous dans nos dé* faut s, ejr un efprit métiocre fera quelquefois apperce** voir le plus habik homme a" une méprife erCtl ne voyoit pas. Aufiices excellens Peintre* que l'Antiquité » admirez, les Apelles,. les Polyétetes , félon la remarque de Pline, mettaient des infcriptions à leurs, puvragesqui marquoient qu'ils nétoient point en^ core achevez, & que fi la mort ne les furprenoit, ils eiTaceroient & corrigeaient ce qu'on y trou* voit de défectueux. Pline appelle ces. infcriptions : Pendentes tituks, comme celle-ri : ApelUs facicbat aut Polycletus: tamquam inchoata fimper arterjrtm*perfetta , ut contra judiciorum varietates fupereffet ArtiHci regrefus ad veniam* velut emendaturo quidr f*td defideraretur , fi non effet interceptus. i

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

M PARXIR. Liv. I. Chap. TT. TJ Chapitre IV. ta manière la plus naturelle de faire connaître ce qu'on pense, c'est par les différents sons de la voix.. Comment le feroient des hommes qui naissant dans un âge avancé, mais sans [avoir ce que c'est que parler], se trouveroient ensemble*. COMME l'on ne peut pas achever un Tableau avec une seule couleur, & distinguer les différentes choses qu'on y doit représenter avec les mêmes traits : il est impossible aussi de marquer ce qui se passe dans notre esprit, avec des mots qui soient tous d'un même ordre. Apprenons de la Nature même quelle doit être cette distinction ; voyons comment les hommes formoient leur langage, & la Nature les ayant fait naître séparément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. Un son de la liberté des Poètes ; & faisons sortir de la terre ou du Ciel une troupe de nouveaux hommes qui ignorent l'usage de la parole. Ce spectacle est agréable : il y a plaisir de se les imaginer parlant entr'eux avec les mains, avec les yeux, par des gestes, & des contorsions de tout le corps ; mais apparemment ils se la (feroient bien-tôt de toutes ces postures, & le hasard ou la prudence leur enseignerait en peu de temps l'usage de la parole. Il n'est pas possible de dire précisément ce que feroient ces hommes, en se formant un langage : quels sons ils choisiroient pour être le signe de chaque chose. Il n'en est pas des hommes, comme des animaux, qui ont un cri semblable, tel que fait le cerf, en sortant de la même manière de leur gîte. Tous les bœufs beuglent, les brebis bêlent, les chevaux hennissent, les lions rugissent*
Ainsi * < • »

r4 La Rhe toriqjte, ou l'Art les loups hurlent. Il y a des oifeaux qui articulent, qui imitent la voix de l'homme : mais ce n'est qu'une imitation machinale. Les organes de l'ouïe êc de la parole font liez; d'où vient qu'il est facile de prononcer ce qu'on entend. Les oifeaux dans iefquels cette liaifon est plus parfaite, fc drefflent aifement à prononcer par ordre un certain nombre de mots. Ils le font, mais il est évident que ce n'est qu'une impreilion corporelle qui les y détermine. Auffi la parole est une preuve fenible de ladiſtinction de lame & du corps. Les mots ne lignifient rien par eux-mêmes , ils n'ont aucun rapport naturel avec les idées dont ils font les lignes , & c'est ce qui caufe cette diverſité prodigieufe de différentes langues. S'il y avoit un langage naturel , il feroit connu de toute la terre, & en uſage par tout. C'est une fable ce qu'Hérodote rapporte , ou fi c'est une hiftoire , on n'en peut rien conclure. Il dit qu'un Roi d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans par des chèvres dans unemaifon ſeparée, au bout de deux ans ces enfans en tendant la main à& celui qui entra le premier dans le lieu où ils étoient, ils prononcèrent ce mot lieccos , qui chez les Phrygiens , dit le même Auteur , ſignifie du pain : d'oîr le Roi d'Egypte conclut que le langage des Phrygiens étoit naturel , & que par confequent ils étoient les plus anciens peuples du monde. Ce Roi raifonnoit mal; car il y a de l'apparence que ces enran» n'ayant jamais entendu d'autre voix que le cri des chèvres qui les avoient allaités , ils imitoient ce cri, auquel ce mot Phrygien ne reffembloit que par feazard. Les Grecs nomment p*xn Bêché une chèvre , fans doute à caufe de fon cri. Quel rapport y a-t-il entre la plus grande partie des chofes & leurs noms £ Peut-on, par exemple, appercevoir une fi grande liaifon entre ce mot Stkil & la chofe qu'il flgnifier que ceux qui ont

The text on this page is estimated to be only 26.51% accurate

» e parler, i/v. /. cfor/. ir; rû cctAftre ayent été déterminez à prononcer plutôt Ce mot Soleil qu'un autre ? Tout le rapport qu'il peut y avoir des noms aux chofes , c'eft par leur fon. En cherchant un nom pour une choie , fi elle fait un fon , il le peut qu'on l'oît porté à lui en trouver un , dont la cadence exprime en quelque façon la nature. Comme lorfqu'on a voulu donner un nom Latin au Canon , on a choifi ce mot Bombarda, dont le fon imite celui que fait le canon. Mais ces mots ne peuvent être qu'en très-petit nombre,, parce qu'il y a peu de choies qui raflent fon. Celui de ces lix lettres S.o. I. e.i. Z.fi les hommes ne IV voient établi pour être le ligne de cet Aftre , reveilleroitautî-tôt l'idée d'une pierre. Deux perfonnes fe communiquent leurs penfées avec toutes fortes de mots barbares , quand une fois ils font convenus de ce qu'ils veulent taire lignifier à ces mots. Platon dans fon Cratyle dit qu'en impofant les noms, il faut choifir ceux qui expriment véritablement la nature des chofes quKon veut qu'ils lignifient. Cela eft fort bien , & pofEble en quelque manière ,. prenant les noms qu'on fait de nouveau, des chofes mêmes avec lefquelles celle qu'on veut noïrmer a du rapport , & diftinguant le nouveau Bom par quelque changement, afin qu'il devienne propre. Mais la queftion eft fi les premiers noms cfune langue , qui font comme les racines des autres, expriment naturellement ce qu'ils lignifient, , Cela fe peut trouver en quelques-uns, comme nous' l'avons dit. Les noms font des fons ; ainfi lorfqu'ils ne fe peuvent prononcer qu'en faifant le fon de lak :hofe qu'ils lignifient , on peut dire que ces noms ont naturels , comme beuglement , bennijfement , igiffement , beugler, hennir, rugir; mais je l'ai' cja dit , le nombre de ces noms eft très-petit, "out ce qui ne fonne point n'a point d'expreflion tfmelle ence.fens». Outre que de quelque mot" ^u'on

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

iS La Khitoii qjt i , mv t'À*r qu'on feferve pour marquer ce qui a un Ton; o* pourra toujours en reveiller l'idée,, fi l'ufage l'a autorifé. Celle du cri l'un anima! fe peut réveiller par un nom dont la prononciation n'a aucun rapport a\$&ç.cc cri, fi les hommes l'ont établi pour le fignifier. La peine que prend Platon pour éclaircir cette queftion eft donc inutile. Les étymologies ou véritables origines qu'il prétend donner de plüiieur» noms Grecs font fautes. Îl lui auroit été plus facile de les dériver de la langue fainte s'il l'avoit connue. mèVqu'il y a de certains nom&qui fe doivent rete les élemens de la langue , dont on le. Il ignoroit l'origine de l'homme que,)it formé de fes propres mains, & à qui il avoit donné un langage , dans lequel les Savans prétendent qn'on peut trouver l'origine de toutes 1er langues. Quoiqu'il en foit de ce fentiment , qui s'accorde avec cette vérité confiante, que tous les peuples du monde tirent leur origine des trois enfans de Noé, il eft évident que ces hommes fortis nouvellement delà terre ou descendus du ciel fe feroient pû faire un langage dont chaque mot nauroit point d'autre idée que celle avec laquelle ils Tauroient lié; fansqu'on pût dire que quelque impreffion corporelle les y eût obligez , ou que la feule . difpofition de leur organe les leur eût fait prononcer ; ainfi que la voi^cm le cri qui fort du goïier d'ua* cheval eft un henniffement. Concluons donc qu'il fiifhroit que celui qui fe> • roit leplus.fage ou le plus autorifé de notre nouvelle troupe , nommât , par exemple , ce mot Soleil dans le tems qn'on feroit tourné vers cet A (Ire, & qu'on y feroit attention , pour faire qu'il devînt le nom de cet Afre ; après quoi cen'auroit plus été un vain fon. Mais il faut avouer que cette convention gt difficUe. Le\$Kûlofopkes & les Hiftoriens qui, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

1È pàhlek. L'rv. I. Chap. K ij veulent que les hommes foient nez de la terre comme des champignons , ont beau nous dire que la neceffité de s'entr'aider les obligea de s'aOTembler , & de fe faire uu langage. Je nefaifi ne s'entendant point les uns les autres , ils ne fe feroient pas plutôt difperfés; aimant mieux demeurer avec des bêtes , comme faint Auguftin dit qu'on aime mieux converferavec fon chien qu'avec des hommes dont on n'eft point entendu. Tant il eft vrai qu'il fautreconnoître que ce n'eft point le hazar^J qui a formel les hommes : qu'ils ont une première origine : qu'ils, viennentd'un premier homme qui étoit l'ouvrage de Dieu; ce que nous dirons dans h: fuite avec plusdétendue. Cependant demeurons dans notre hypothefe; confideron^la comme po4Hble. -y v«*jfrs'&* ■ * • ~ . y _ — Chapitre V. » " ' . ' .1 Cet nouveaux hommes pourr oient trouver une m*~ niere d'écrire. Ctlle aux anciens Patriarches^ . . * -i SI ces hommes pouvoient fe faire un langage , il* pourraient aufli trouver des caractères , lignes dece langage. C'eft ce qu'il faut conliderer ici. Le»: langues ne fe font perfectionnées qu'après qu'on aw trouvé l'écriture , & qu'on a tâché de marquer parx quelques lignes permanens ce que l'on avoitditde. vive voix , ou ce que l'on a voit feulement penlé.Le ton , les geltes, l'air du vifage de celui qui parle, fourien n en tfes paroles, & marquent une partie de ce qu'il penfe; ainli en l'entendant parler on conçoit ufément ce qu'il veut dire. Un. difeours écrit eft nort; il eft privé de tous ces fecours. C'eft pourjuoi à moins qu'il ne marque exactement tous les raits de lapenféede celui qui écrit; que toute*

18 La Rretoki^{ue}, op i'Akt les paroles ne foienr liées , & ne
 portent des marques du rapport qu'ont entr'elles les chofes qu'elles lignifient
 , ce difeours eft imparfait , obfcure , inintelligible. C'eft récriture qui fait
 appercevoir ce qui manque à une langue pour être claire* : on voit en
 écrivant ce qu'il y faut fuppléer , ce qu'il y faut changer. Les langues
 barbares peuvent fuffire, quand il n'eft queftion que des befbins de la vie
 animale , de la vente ou achat de quelques marchandifes , mais elles ne
 feroient pas capables d'un ftile réglé dans lequel on pût expliquer les
 Sciences. Or il en eft de récriture comme du langage , & généralement de
 tout ce qui dépend du choix des hommes. Tous les animaux font la
 mêmechofe; Sarce que c'eft le mouvement de la Nature , qui eft i même en
 tous, qui les fait agir; mais entre plusieurs hommes qui entreprennent une
 même chofe > ils la font chacun d'une manière particulière. Comme ils
 peuvent choifir quelque fon que ce foit pour être le figne de leurs penfées ,
 ils peuvent pareillement marquer ce fon par quelque figne qu'il leur plaira ,
 & cela fort différemment. La manière dont nous écrivons , qui confifte dans
 les differens arrangemens d'un petit nombre de lettres , eft une invention
 admirable qui fe doit rapporter aux premiers Patriarches. Les peuples
 barbares , j'entends tous ceux qui fe féparèrent des enfans de Dieu &
 errèrent en differens coins du monde , n'eurent l'ufage de l'écriture telle que
 nous l'avons, que fort tard, Ainfi que les Américains , avant que nous les
 connuffions, avoient feulement des figures ou images pour marquer
 certaines chofes ; ce qui eft bien différent de notre écriture. Avec vingt-
 quatre differens fignes , ou lettres différentes , nous marquons ce que nous
 voulons. Ces lettres fbntfimples, faites d'un ou de deux traits,ou au plus de
 trois.En les combinant il n'y a point de chofe qui ait un nom qu'elles
 Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

r « . » * » > ► » DE PARLER. Lh. 1. Chap.V. in les ne marquent. Mais il n'en est pas de même de ces images des Américains , qui étaient proprement des. symboles & non des démens; manière d'écrire fort imparfaite , & qui ne mérite pas le nom d'écriture. Celle des Chinois l'est encore plus : dirons hardiment qu'Us ne savent point écrire. Il leur faut quarante ou soixante mille caractères, & même jusqu'à quatre-vingt mille, comme l'affirment ceux qui ont été à la Chine. Combien faut-il de différents traits pour former & distinguer ces calli, J ^ moyen de se les mettre tous dans la tête : de se souvenir en les voyant de ce qu'ils peuvent signifier; & lorsqu'on les voit point & qu'on veut exprimer la chose qu'ils signifient , comment pouvoir tirer tous leurs traits? L'Impression qu'ont ces Peuples, est aussi fort imparfaite, car pour chaque page de leurs livres il faut qu'ils gravent sur une planche de bois les caractères qu'ils y veulent représenter ; laquelle ne peut servir que pour faire cette page ; ainsi il faut autant de différentes planches qu'il y a de pages. Une planche ne se grave pas aussi facilement qu'on assemble des lettres outre que celles qui ont servi à une page, peuvent servir tout un livre. Faut-il donc de plus imparfait que toute la littérature

The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

%o La Riitori qjj ĩ , ou i'Àit qu'une de nos lettres , comme à fon principe ; ainff , que toutes les choies matérielles fe reduifent aux premiers élemens. & / En parlant de la véritable origine des Langues r nous verrons en quel tems à peu près l'ufage des lettres a été connu. Nous verrons la preuve de ce que nous avons avancé , que c'eft aux Patriarches qu'on eft redevable de l'invention des lettres. Mais il faut remarquer que cette invention s'eft beaucoup perfectionnée dans la fuite des fiecles. Si ce n'eft qu'on «veuille dire que dans les premiers commencement on fe contentoit d'écrire ce qui étoit abfolument neccfTaire , & qu'on fupprimoit ce qui fe peut fuppléer. On n'écrit dans une langue que pour ceux qui la favent;ainfi en voyant les principales lettres d'un mot, il eft facile à celui qui connoît ce mot de deviner les autreslettresquinefont point marquées. Les lettres qu'on nomme cenfones , ne fe peuvent prononcer qu'on ne rafle en même tems fonner une lettre voyelle. Ainfi un homme qui fait parfaitement Thebreu , quoi qu'il ne voie pas dans l'écriture toutes les voyelles , il les fupplée aifément. Que cela foit poffible, on n'en peut pasdouter, puis qu'encore aujourdhuiles Docteurs Juifs neles expriment pas dans leur écriture , & que cependant ils s'entendent bien,& lifent couramment l'écriture les uns des autres.. C'eft un fait appuyé fur de bonnes preuves, que jufqu'au cinquième ilecle après la Naiffance de J ss os-C huist, lesHebreux n'avoient point l'ufage de ce qu'ils appellent points, qui tiennent parmi eux lieu de voyelles. Ils en avoient des voyelles, mais celles-là ils les mettent au nombre des confonnes; & en les lifant, ils font iouvent entendre le fon d'une véritable voyelle qui eft tout différent. Aufli il n'y a que ceux qui fa vent l'Hébreu qui le puiffent lire fans points. Dieu le vouloit ainfi,afin \$ue â les Livres de l'Ecriture venoient à tomber entre ■ - — : " Digitized by Google

il p A U L I R. L'rv. L Chap. V. u tré les mains des nations étrangères, ils ne furent point entendus : De sorte que non seulement l'intelligence, mais la lecture même de ces Livres dependoit d'une Tradition vivante; l'Ecriture couvrant de cette manière des mystères qui ne dévoient pas être connus de tout le monde. Autrefois dans l'Hébreu & presque dans toutes les Langues on écrivoit tout de suite, on ne distinguoit point les différents mots, par des points, par des virgules, qui marquent quand un nouveau sens commence, quand il est achevé. On ne faisoit ce que c'étoit de séparer les mots, de commencer toujours un nouveau sens par une grande lettre : de distinguer de même les noms propres. Dans les langues qui ont des tons différents, qui ont des accents, comme la langue Grecque; l'on n'a commencé de les marquer ces tons, ces accents, ces aspirations que depuis que la langue a commencé de se corrompre; que la prononciation s'est changée; & qu'on a cherché des moyens de conserver l'ancienne prononciation. On a mis des notes sur chaque mot, qui ne se voyent point dans les anciennes inscriptions, dans les Manuscrits de la première antiquité. En écrivant on ne doit rien négliger de ce qui peut contribuer à la clarté du mien. Il y a des mots qui ont différentes significations, selon leurs différentes notes ou accents. Il faut profiter de tout ce qu'on a trouvé dans la suite des siècles pour perfectionner l'écriture. Quant à la manière de la ranger, elle n'est pas la même dans toutes les langues. Les Chinois rangent leurs caractères par colonne*. Ils n'écrivent pas sur une ligne transversale, mais de haut en bas sur une perpendiculaire : mettant les caractères qui se suivent non côte à côte, mais les uns sur les autres; ce que ceux de l'Inde de Taprobane qui se nomme aujourd'hui Zeilan, faisoient du temps de Diopore de Sicile.

il La Rmbtok.i qjj s, ou l'Art Toutes les autres Nations mettent
 leurs mots côte à côte , mais elles commencent ditFeremment. Les Hébreux
 , les Caldéens, les Syriens , les Arabes écri▼oient & écrivent encore de la
 droite à la gauche. Heredote dit que c'étoit la manière des Egyptiens. Les
 Grecs, les Latins dans la fuite des iiecles commencèrent de la gauche à la
 droite ; car il y a bien de l'apparence que dans les commencemens , comme
 c'elt des Hébreux que leur eft venu l'Art de l'Ecriture, ils en avoient toutes
 les manières. Ils ne les quittèrent pas d'abord pour en prendre de contraires.
 Ils conferverent la première en même tems qu'ils en prirent une nouvelle;
 car ils écrivirent de la droite à la gauche , & de la gauche à la droite ,
 joignans ces deux manières. Ils faifoient comme les laboureurs , qui ayant
 commencé de la gauche à la droite ; quand ils font au bout du champ qu'ils
 labourent, ils recommencent de la droite à la gauche , & continuent de
 même. C'eft à dire que les Grecs écrivent par filions, ou comme les bœufs,
 qui en labourant recommencent où ils finilTent; d'où les Grammairiens
 Grecs appellent cette ancienne manière d'écrire &KÇfa\$}69. On pourroit
 dire que les hiéroglyphes des Egyptiens étoient une cinquième manière
 d'écrire; car ces hiéroglyphes font différents caractères des Chinois , qui ne
 reprefentent rien. Ce font de fimples traits; au lieu que les hiéroglyphes des
 Egyptiens étoient des images d'animaux , fymboïes des myfteres que ces
 peuples vouloient fignifier. Les caractères du Pérou , du Mexique, étoient
 plus femblables à ceux des Egyptiens qu'à ceux de la Chine; car c'étoient
 des images , des repréfentations , des peintures. Enfin nous pourrions
 compter entre les différentes écritures ces notes ou abrégés dont fe fervoient
 les Romains, avec lefquelles ils écrivoient avec tant de célérité , que leur
 main étoit plus prompte que la langue

The text on this page is estimated to be only 29.92% accurate

DE PARLER. LtV . I. Ch*p. VI. 1) le celui qui recitoit Je difeours qu'ils copioient , n'é:out agile. Ils avoient des notes pour chaque chofe , pour chaque nom, comme les Chinois. On en compte jufqu'à \$000. Gruter en a fait imprimer une partie. Chapitre VI. * * Pour marquer les différent traits du Tableau dent on a formé le deffein dans Vefprit , on a befoin de mots de différent ordres. NE confierons pas feulelement ce que feroient ces nouveaux nés,fans doctrine & groffiers. Voyons ce que la Raifon preferit ; ou , ce qui en la même chofe, ce que ces hommes auroient fait s'il avoient été Philofophes, s'ils avoient confultéla Raifon , & écouté ce qu'elle peut preicrire pour marquer tous les traits de nos penfées , leur ra port , leur fuite. Supp ofons donc qu'ils foient raifonnables ; car des Barbares qui ne vivent que félon l'impreffion des fens , fans reflexion, fans jugement, fans raifonnement, fans entretien,ne forment aucune penfée réglée. Suppofons,dis-je, que ces hommes font Philofophes. Les opérations de notre efprit fur fes idées fe reduifent à trois ou à quatre. Il apperçoit ce qui eft en lui-même,comme font les premières vérité* avec Idquelles nous naiffons,;& les chofe s qui font hors de lui, comme les aftres, les plantes , les animaux , par la porte des fens du corps où il eft renfermé. Cette première opération de l'efprit fe nomme dans les écoles de Philofophie , fertefùon. Lorfque nous avons apperçû un objet , que nous y faifons quelque attention , que nous reflechiffons fur ce que nous y découvrons , nous en jugeons ; c'eft à dire que nous lui attribuons quelque qualité en aflurant qu'il eft tel , ou qu'il n'eft pas tel Cette féconde opération de l'efprit s'appelle.

The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

14 La Rhétorique, ou l'Art de Jugement, laquelle est suivie d'une troisieme qui tire des consequences de ce qu'on a connu d'un objet par les deux premières opérations. C'est ce qu'on appelle raisonner. Enfin selon la nature & les qualités de l'objet de nos pensées nous Tentons dans la volonté des mouvemens d'estime ou de mépris, d'amour ou de haine, de colère, d'envie, de jalousie; ce qui le nomme passion. Ainsi tout ce qui se passe dans notre esprit, est art ou passion. Nous verrons dans la suite comment les passions se peignent elles-mêmes dans nos paroles. L'on appelle idée la forme d'une pensée qui est l'objet d'une perception, c'est à dire d'une pensée qu'on a à l'occasion de ce qu'on contioit par la première opération de l'esprit. Par exemple, lorsque le Soleil frappe mes yeux par sa lumière, ce qui est pour lors présent à mon esprit, & ce que j'apperçois en moi-même, est l'idée du Soleil, laquelle demeure dans ma mémoire, lorsque cet astre disparaît. Ainsi nous avons l'esprit plein des idées d'une infinité de choses matérielles que nous avons vues. Nous avons aussi les idées de plusieurs veritez que nous n'avons point reçues des sens. Sans doute que ces nouveaux hommes donneroient leurs premiers soins à faire des mots pour être les signes de toutes ces idées, qui sont les objets de notre perception, ou de la première opération de notre esprit. Pour juger de ce qu'ils feroient dans l'établissement de ces signes, considérons que ces noms, quels qu'ils soient, entant qu'ils sont prononcés ou qu'ils le peuvent être, sont des sons qui forment les organes de la voix. Or entre ces sons il y en a de simples, j'en lesquels on peut réduire tous les autres, qui en sont ainsi comme les premiers élémens. Nous diuons dans la langue Françoisse, comme dans la Latine, vingt-quatre sons simples qu'on marque par autant de lettres de différente figure. Ce mot Dieu est composé de quatre lettres différentes ou lettres qui ont chacune*

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

T)£ PARIER. ZÏV. I. Cktp. VI. 1C cune leur fon. Les difpoihions des organes de la voix peuvent être différentes & dans leur fubftance , & dans leur ufage, ce qui fait que la même lettre a un Ton différent félon qu'elle eft prononcée par différentes Nations. C'eft pourquoi fi on vouloit confiderer toutes les varietez & différences qui peuvent être entre les fons qu'on appelle fimples , ou élemens de la parole , on trouveront bien plus de vingt-quatre lettres ; car il y en a qui ne font ufitées que par certaines Nations qui les multiplient , &ymettentdes différences aflez confiderables , pour pouvoir être marquées par differens caractères. Nous avons par exemple trois fortes de e qui ont des fons differens , & à qui nous pourrions donner differens caractères , & ainfi augmenter le nombre de nos lettres. Entre les fons qui font fimples, il y en a qui ne font pas également faciles 3c agréables à tout le monde. Pour cela les uns les évitent, pendant que d'autres s'en fervent. C'eft pourquoi il ne faut pas s'étonner que tous les peuples du monde n'ayent pas un égal nombre de caractères , que leur Alphabet foit plus grand ou plus petit que le nôtre. Parlons de ces hommes que nous introduirons furlafcene , comme fi le hazard faifoit qu'ils fe ferviffent des fons où lettres de notre Alphapet. Nous ne comptons que vingt-quatre lettres ou vingt-quatre fons fimples , ainfi cette nouvelle troupe ne pourroit fe fervir des fons fimples que pour marquer vingt quatre chofes différentes : à moins qu'ils: ne fçulfent differentier chacun de ces fons par differens tons, par l'élévation ou la pofition delà voix, comme dans le chant on prononce différemment la même vovelle félon qu'elle eft notée , ce qui n'eft ni impoffible ni incroyable; car nous verrons qu'il y a eu des peuples, & que les Chinois le font encore aujourd'hui , qui chantoient en quelque maniefe en parlant. Mais enfin fi notre nouvelle B " trou* y* - * » « fe «te r *

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

c< 26 La Rhétorique, ou l'Art troupe prenoit nos manières qui font naturelles , elle ne pourroit faire des vingt-quatre lettres que vingt-quatre noms. Encorapofantdesnomsde deux lettres , elle en feroit vingt-quatre fois davantage , c'eft à dire, cinq cent foixante & feize; & vingt-quatre fois encore davantage , c'eft à dire , treize mille huitN'cens vingt-quatre en faifant des noms de trois lettres, comme nous l'avons dit. Ainii il leur leroit facile dans cette infinie variété de trouver des flânes particuliers pour marquer chaque idée , ôc lui donner un nom. Comme on fe fert naturellement de ces premières onnoilânces , nous pouvons croire que Jorfque d'autres chofesfe préfenteroientà leur efprit, qui feroient femblables à celles à qui ils auroient donné un nom propre , ils ne prendroient pas la peine de faire de nouveaux mots; ils fe ferviroient des premiers noms en les changeant un peu, pour marquer la différence des chofes auxquelles ils les appliqueroient. L'expérience me le perfuade : lorfque le mot propre ne vient pasalîez-tôt à la bouche, on fe fert du nom d'une autre chofe qui a quelque rapport a celle-là* Dans toutes les langues les noms des chofes a peu près femblables différent peu entr'eux. Plufieurs mots prennent leur racine d'un feul , comme on le voit dans les Dictionnaires des langues qui font connues. Un même mot fe peut diverfifier en plufieurs manières, parla tranfpofition , par le retranchement de quelqu'une des lettres qui le compofent, ou par l'addition (Tune voyelle ou d'une confone; ;par le changement de la terminailbn: de forte qu'il n'ell pas difficile , lorfqu'on communique le nom propre d'une chofe à toutes celles qui lut font femblables, de marquer par quelque petit changement , ce que ces chofes ont de particulier, &en quoi elles différent de celles dont elles ont pris le nom. C'eft à dire qu'il

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

PE parier, Liv. t Chap. VI. 27 qu'il n'eit pas difficile de leur donner des lignes particuliers. Après cet étabiissement , les mots qu'ils auraient choilis , & qui par eux-mêmes ne fignifioient rien , auraient la force d'exciter les idées des chofes aux* quelles ils les auraient appliquez. Car les ayant prononcez , & entendu prononcer fouvent lorſque ces choies leur ctoient préſentes , les idées de ces chofes & de ces mots ſe feroient liées : de forte que l'une ne pourrait pas être excitée fans l'autre. Comme quand nous avons vu fouvent une perſonne avec un certsiri habit , d'abord que nous penſons à elle , l'idée de cet habit ſe prefente à nous ; & la ſeule idée de cet habit fait que nous penſons à cette perſonne. L'on ne peut point ſa voir li ces hommes garderaient quelque règle en cherchant des termes pour ſ'exprimer; ſ'ils ne compoſeroient ces termes que d'un certain nombre de ſyllabes. Tous les mots des ■ Chinois n'en ont qu'une. Les racines Hébraïques , & celles de la langue Grecque n'ont que trois confones. La Nature porte à cette ſirſplicité. Plus le diſcours eſt court , il repond mieux à l'ardeur que nous avons de dire vite ce que nous penſons : & il ſatisfait en même-tems au deſir impatient qu'on a quand on écoute , de ſavoir ce que veut dire celui qui parle. Lorſque les langues ont commencé à ſe corrompre , les mots ſe font pour l'ordinaire allongez, line fert de rien qu'un mot ait un plus grand nombre de ſyllabes , lorſque deux ou trois iuffiſent pour le faire diſtinguer de tout autre mot. S'il étoit queſtion à préſent de faire de nouveaux mots pour en compoſer une nouvelle langue,il ferait bon d'obſerver quelque s règles. La première devrait être de les compoſer d'un très-petit nombre de ſyllabes. La féconde, de choiſir les ſyllabes dont le fou aurait quelque rapport avec la choſe qu'on voudrait lignifier ; car lorſqu'on cherche un ſigne , il eſt plus B 1 rai

The text on this page is estimated to be only 22.28% accurate

*8 La Rhetoki qjj e , o tj l'A k t raifonnabl de prendre les chofes qui femblent faites pour cela : c'elt ce qu'on a fait pour exprimer le cri des animaux; on a dit boare , htmiire , balare , beugler, hennir, bêler: ces termes ont un fon qui approche de celui qu'ils fignifient. La troifieme règle îernit de faire que les mots euflent une liaifon ensemble , félon que les chofes qu'ils lignifieroient auroient des liaifons Se des rapports. Il ne fandroit que les compofer de lettres qui euflent un fon approchant , qu'il n'y eût entr'eux de différence que d'une mi de deux lettres; ou que ce fuflent les mêmes lettres, mais rangées d'une autre manière, comme on en voit plu fleurs exemples dans la langue fainte. ïvhis il eQ inutile de donner ces règles, ii ce n'eft que cela nous fait comprendre en quoi peut confiltor h Simplicité & la beauté d'une langue. Nous ne Savons pas ce que feroient ces nouveaux hommes. Apparemm ent îîsnephilofopheroient pas beaucoup. L'emprefiementqu'ils auroient de parler feroit qu'ils fe ferviroient des premiers termes qui fe prefenteroient; & quand un terme eft une fois établi, on ne s'avife guère d'en chercher un autre. Chapitre VII. Réflexions fur la manière dont en chaque langue on fe fait des termes pour s exprimer. Ces reflexions conviennent à l Art de parler. NOus ne prétendons pas apprendre l'Art de parler de cette feule troupe de nouveaux hommes que nous avons introduits ici. Nous ne pouvons favoir que par conjecture ce qu'ils feroient. Nous voyons ce que les hommes ont fait en toutpaïs & dans tous les fiecles , & il eft bon de le confiderer; car ileftde la dernière' importance, pour connoître à *v fond . » * »**f-.t ... • *• Digitized)y Gô

The text on this page is estimated to be only 12.61% accurate

fond h Nature du langage.de remarquer les manières de par c;- de
chaque Nation. Bien des gei.sfe trompent qui \$ imaginent que la Rhétorique
ne confine oS ,T^! du <3«e des reflexZn'nr " " S"? ^ n°US al!°"S fsire "e
conviennent qu aux Grammairiens. Ils jugent de l'éloquence comme ceux
qui ignorant la Peinture, p?n%lXli Cn°lon* cn * la f**** choie, Je ne . P- '
a Lcurs ^emens; & quoi que je naye pasdeuem défaire une grammaire
générale , Ur ceP?nd*nt mcs reflexions fur ies manières qu font
particulières à de certaines langues : lori.iue je croirai qu'il fera neceiTaire
de le lire pour de! couvrir les rbndemensd.- l'Art de parler. P Wons avons vù
comme la necclf.té auroit obligé uTf"Tt]kîr0Urc irdrablir les ter^cs pour
toubien tvf d°nt 11 ftut Pailerfouvent; inais ii y fort ftel a?p4"ence

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

30 La Rhetori q_u e, ou l'Art raux d'herbe, de plante , de /impie , leur iuffifenr. Les Médecins qui ont des idées diitinétes de chaque k fimple en particulier, n'ont pïi s'en contenter; ils ont cherché des noms propres à chaque efpece* Selon que les peuples ont donc fait plus d'attention aux chofes , leurs termes ont des idées plus diiïinctes , & ils font en plus grand nombre. Une même chofe peut avoir plufieurs degrez. Elle fera dans fbn efpece , ou une des plus grandes, ou une des plus petites. C'ell pour exprimer ces degrez qu'on a fait les diminutifs, comme en Latin de homo on a fait hom:mcio. Les Italiens ont un grand nombre de diminutifs. Les Efpagnols ont des diminutifs & des noms qui augmentent. De afne nous faifons afnon i eux de afno font afnillo un petit afne , & afnazo un grand afne. On peut regarder une même chofe - d'une manière générale , fans faire attention à ce qui la diftingue de toute autre , & s'en former ainfi une idée abftraitc. Les noms qui marquent ces idées s appellent abfiraiis , comme ce mot humanité , qui marque l'homme conlideré en général fcns qu'on: penfe à aucun homme en particulier. Toutes les langues n'unt pas également des diminutifs ou des augmentatifs , & de ces termes qu'on nomme abjlr.ùts. Il ne faut pas juger des langues étrangères par la nôtre. Les uns peuvent obferver ce que les au-, très négligent , & voir une chofe par un endroit que nous n'appercevions point. C'eft pourquoi en tra^ duifant iln'eft pas poiTible d'exprimer toujours mot pour mot ce qui eft dans l'original ; car chaque peuple confidere les chofes d'une manière particulière , & comme il lui plaît : ce qu'il marque par un terme propre, qn'on ne peut par conféquent expliquer que par des circonlocutions & avec un grand nombre d'épitetes. Pour éviter cela , on cft obligé de recevoir des termes étrangers , comme nous avons reçû l'incognito des Italiens. u

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

DE PAR LE R. LtV. T. Cb.lp. VU. 3 X Il dépend de nous de comparer les choses comme nous voulons , ce qui fait cette grande différence qui est entre les langues qui ont une même origine. Ce que les Latins appellent fenestra, les Espagnols l'appellent ventana, les Portugais janella. Nous nous servons aussi de ce mot fenestra pour marquer la même chose. Tenebra, ventus, janua font ces mots Latins. Le François, l'Espagnol, le Portugais viennent du Latin, mais les Espagnols considérant que les fenêtres donnent passage aux vents, ils les appellent ventana de ventos. Les Portugais ayant regardé les fenêtres comme de petites portes, ils les ont appelées janella de janua. Nos fenêtres étoient autrefois partagées en quatre parties avec des croix de pierre: on les appeloit pour cela des croisées de croix. Les Latins ont considéré que l'usage des fenêtres est de recevoir la lumière, le mot fenestra vient du Grec fenestra qui signifie reluire. C'est ainsi que les différentes manières de voir les choses portent à leur donner différents noms. La facilité & la douceur de la prononciation demandent une grande abondance de termes pour choisir ceux dont le concours soit moins rude; sans cela un petit nombre de termes suffiroit, qu'on pourroit accroître, ajoutant à quelques-uns de certaines syllabes, pour faire, par exemple, d'un primitif des dérivés, ainsi que le font les Géorgiens peuples de l'Asie. Tous les noms dérivés dans leur langue ne diffèrent des primitifs que par cette terminaison. Si ce sont des noms de dignité, de charges, de quelque Art, les dérivés ajoutent aux primitifs m. Avec cette syllabe fa qu'ils mettent devant le nom d'une chose, ils font un dérivé qui marque le lieu de cette chose. haredi signifie colombe, & fahredi un colombier, cbutli fromage, fach.ueb le lieu où l'on garde le fromage. Les mêmes Géorgiens font généralement un substantif d'un primitif qu'ils terminent par jcelif,

The text on this page is estimated to be only 22.43% accurate

3* La Rhétorique, ou l'Art jectif, en lui ajoutant^; de jciani noir , fcianob* noirceur. Des adverbes primitifs ils font des adjectifs avec maeli: leurs comparatifs avec la fyllabe fi Les Turcs font à peu près la même choie , ce que je rapporte pour montrer qu'on pourroit bien diminuer ce grand nombre de termes , &: rendre les langues plus aifées. Mais il faut contenter les oreilles qui ne s'accomodent pas dans toutes les occasions ci? certains termes , & qui ne peuvent souffrir quand elles font délicates , la répétition trop fréquence des mêmes sons. v *^\\n favant Anglois qui a fait une Grammaire Aflgloife raifonnée, montre comme les noms Anglois fe forment aifément les uns des autres avec un léger changement, comme de brafft qui lignifie airain , il font to brazey en Latin obtrart. En ajoutant y au nom d'une chofe , ils en font un qui marque l'abondance de cette même chofe. A infi à wtalth qui fignifie riebefff, ajoutant y, ils font wealti abondant en richeffe. jgi* ■• " i h marque reffemblance , coi C d Dieu , & Godly qui eft conforme à Dieu : i) xl\ une terminâifon qui marque diminution. Car cet Auteur Anglois prétend que parmi les mots qui font Anglois d'origine , plufieurs font compofei de lettres dont le fon convient aux chofes qu'ils figniiient ;

The text on this page is estimated to be only 18.31% accurate

BE PARLER LIV. I. Chap. VIII 33 Are maître , qu'on les veut apprendre , 5c s'en fervir. Ainfi ce que nous difons ici eſt de conféquence quoiqu'il ne le paroiffe pas. Chapitre VII î. ' •« .1 « »• . Des Noms Subſtantifs & Adjeſtifs, des Articles* Du nombre a* des ſas des noms, LE s mots qui ſignifient les objets de nos penſées , c'eſt-à-dire les chofes , font appellez noms. On confulere en chaque choſe ſon être , ou ſa manière d'être. L'être d'une choſe , par exemple , l'être de la cire, c'eſt la ſubſtance de la cire. La figure ronde ou quarrée, laquelle ſe peut changer ſans qu'elle ce (Te d'être cire , font ſe» manières d'être. Etre ignorant ou ſavant , font des manières de notre être. Il faut necelfairement qu'entre les Noms, les uns ſoient dettmez à ſignifier la ſubſtance de l'être -, & que les autres expriment la manière d'être. Nous appellons pour cela noms Subſtantifs, ceux qui marquent l'être abſolud'une choſe & Adjeſtifs, ceux qui n'en marquent que la manière; parce qu'ils ne ſubſiſtent que par le n^rn ſubſtantif auquel on les ajoute. Dans ces deux mots Terre, ronde, le premier eſt un nom ſubſtantif, & le fécond qui ne ſignifie que la manière de l'être de la terre , cil adjectif. Les noms ſubſtantifs deviennent adjectifs* ou plutôt les* chofes qui font des êtres abſolus & des ſubſtances, ſont exprimées par des noms adjectifs , quand elles ſont appliquées à d'autres êtres , dont elles deviennent la manière d'être.. Les Métaux font des ſubſtances , mais par cequ'on les applique à d'autres ſubſtances , on en fait des adjectifs , co l'ime font ces adjectifs , doré, argenté, eRamU Scies autres. Au contraire les adjectifs deviennent ſubſtantifs B 5, * » + - / •

The text on this page is estimated to be only 21.99% accurate

34 La Rhétorique, ©>u l'Art tifs , lorfqu'une manière d'être fe
conlidere d'unemanière abfolue. Ainii Couleur eft un nom fubftantif; & ces
noms adjeétifs blanc, noir, deviennent fubftantifs quand on les conlidere en
général fans les fubllances qui les foutiennent. Le blanc, le noir font des
fubftantifs; comme font en général tous les noms qui ont une idée qu'on
peut coniidérer abfolument fans rapport ; comme le boire, le manger, le
dormir. Les Grecs, les Liatins , en quoi nous les imitons , font leurs adjeétifs
du fubftantif, en changeant la terminaifon. Les Anglois font obligez de
joindre au fubftantif un fécond nom. Ainfi Tull qui lignifie plein, leur ferr à
faire plufieurs adjectifs :vpar exemple , Joy fu II , plein de joye , ' pour
joyeux. Care full, plein de foin, pour follicitus inquiet. Some Signi-. fie
quelvie chofe; Deligth , deleStatim ; ils difent eleliyh forne , pour
deleffable: le mot lejfc' fignifiétncins, petit , ainii Care UJfeceft la même
chofe que• t;e^îi;e>:t. Les noms fignifient ordinairement les chofes Tune
manière vague & générale. Les articles, dans les langues où ils font en
ufage, comme dans la nôtre, & dans la Grecque, déterminent cette
fignrlication , & l'a piquent à une chofe particulière. Quaud on dit, c'elt une
bonne chofe que d'être Roi, cette exfreffim eft vague, mais il. vous ajoutez
l'article le, devant Ror, en difant , c'CÔ un bonheur que d'être leR'i, cette
exprefiion eft déterminée , & ne fe peut entendre que du Roi de quelque
peuple particulier dont on a déjà parlé. Ainii les articles contribuent
merveîleufement à la clarté du difeours; parce qu'ils déterminent la juſte
idée qu'a celui qui parle. Aufli la langue "Grecque & notre langue font fans
doute les plus propres à traiter le Sciences qui demandent plus de précifion.
— t » # Digitiled by*

The text on this page is estimated to be only 20.94% accurate

jy E parle*. Lh. I. Chap. VIIj, 3 Les différentes manières de terminer un nom peuvent tenir lieu d'un autre nom. Nous voyons dans toutes les langues que les noms ont deux terminaisons, dont Tune fait connoître que la chose dont on parle est singulière, c'est-à-dire seule en nombre ; l'autre , qu'elle n'est pas seule , mais qu'elle fait partie d'un nombre : ce qui fait dire que les noms ont deux nombres le singulier, & le pluriel. Ce mot, terminant avec la terminaison du nombre singulier, marque un seul homme; mais avec la terminaison du nombre pluriel , hommes, il signifie tous ou plusieurs hommes. La consonne s qu'on ajoute à la terminaison du nombre singulier, tient lieu dans cette occasion de ce mot tous , ou plusieurs. Ain M le singulier & le pluriel des noms servent à abrégé le discours , & le rendre distinct. Les Hébreux , les Grecs, & encore aujourd'hui les Polonois ont un troisième nombre , dans lequel le nom marque que la chose qu'il signifie est double. Nous ne considérons pas toujours simplement les choses qui sont les objets de nos pensées, nous les comparons avec d'autres ; nous faisons réflexion sur le lieu où elles sont , sur le temps de leur durée, sur ce qu'elles ont sur ce qu'elles n'ont pas , & sur tous les rapports enfin qu'elles peuvent avoir. Il faut des termes particuliers pour exprimer ces rapports & la suite & la liaison de toutes les idées que la considération de ces choses excite dans notre esprit. Dans quelques langues les différentes terminaisons d'un même nom , qui sont que les chutes ou finales en sont différentes , suppléent à ces mots- qui sont nécessaires pour exprimer les rapports d'une chose. Le Grec & le Latin en font de ces terminaisons différentes: notre François & les langues vulgaires, excepté la Polonoise , qui est une dialecte de l'Italien, n'ont point ces terminaisons. Elles marquent les rapports d'un nom avec des particules, Ces rapB é

The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate

3<5 La Rhétorique, ou l'Aur ports font infinis. Les Latins les expriment avec fix chutes, ou cas auxquels ils ont donné les noms des i apports les plus ordinaires. Ils ont, par exemple, appelé Nominatif le nom considéré absolument sans autre chute que celle qu'il a. Un nom au Nominatif marque simplement que la chose qu'il signifie est nommée : au Génitif, que cette chose engendre, ou est engendrée. Ce sont les Grammairiens qui ont donné ces noms aux différents cas pour les distinguer : mais ces cas ont d'autres usages que ceux que signifient ces noms de Génitif & de Datif. Il y a fix cas en chaque nombre, dans le singulier, & dans le pluriel. Le Nominatif, le Génitif, le Datif. L'Accusatif, le Vocatif & l'Ablatif. Un même nom, outre sa principale idée de la chose qu'il signifie, enferme un rapport particulier de cette chose avec quelqu'autre, selon qu'il est ou au Génitif, ou au Datif, &

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

BE PAKtİR. Liv. T. Chap. VIIT. jf mairiens r parce qu'ordinairement on les joint avec un Verbe , comme courir vite* parler fagement, par* 1er lentement. lis tiennent lien d'un nom ,6c d'une particule qui marque un certain rapport ; c'est : pourquoi dans des langues qui ont des cas, il n'est pas nécessaire que les Adverbes en aient , parce que par eux-mêmes , sans chute , ils signifient la chose & Ton rapport : par exemple , parler lentement. Dans toutes les langues les Adverbes font d'un très-grand usage. Ce sont de petits mots qui ne le déclinent point , & qui tiennent lieu de plusieurs paroles : comme en Latin ces Adverbes de tems . diu, cras, nunc , dudum \ ceux-ci de lieu , hic , ibi , foris ; de quantité , valde , fere , perquam. Les différents rapports que les choses ont entr'elles , de Lieu , de situation , de mouvement , de repos , de distance , d'opposition , de comparaison , sont infinis. On ne peut parler un moment sans avoir besoin d'en exprimer quelqu'un à l'occasion des choses dont on parle. Nous ne pouvons donc pas douter que ces hommes que nous faisons trouver de compagnie , n'aient bien-tôt des moyens de marquer ces rapports , ou particules , comme dans notre langue dont les noms n'ont point ces chutes différentes, ou par les différentes terminaisons des noms des choses mêmes , comme dans la langue Grecque , dans la Latine. Ils inventeroient des Adverbes, c'est-à-dire ces petits mots qui par eux-mêmes marquent des circonstances qu'autrement on ne pourroit signifier qu'en plusieurs paroles: aussi les Adverbes donnent beaucoup de force au discours en l'abrégant. Les Latins, les Grecs pour cela font presque des Adverbes de tous leurs noms, par une terminaison qui leur est propre ; ainsi de justus les Latins font juste, comme de jupe nous disons justement. Notre langue qui ne veut pas -être si ferrée, ne fait pas tant d'usage des adverbcs. Elle aime mieux mettre le nom avec la.

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

\$8 La Rhétorique, ou L'Art de propoſition ; ainſi en François on dit plus élégamment avec ſageſſe* avec prudence , avec orgueil, avec modération t que ſagement , prudemment , orgueilUufe • ment , modeſtement . Celr, comme je le crois, que la terminaifon des Adverbes dans notre langue les allonge trop, ainſi on ne gagne rien. Outre que le fon de cette terminaifon #«7// ordinaire aux Adverbes,, n'eſt pas agréable». Aujourd'hui on la change ; car au lieu de purler juſtement , parler raifonnablement , on dit parler juſte , parler raifon , mettant le nom au lieu de l'Adverbe. Les Hébreux n'ont point de déclinaifons comme les Grecs & les Latins, mais auſſi ils ont ce qui n'eſt point dans ces langues, favoir des affixes, c'eſt. à-dire certaines terminaifons qui tiennent lieu des prônes , ce qui abrège & rend le diſcours plus net; ainſi Thalmidi c'eſt mon diſciple , & Thalmido ſon diſciple. *irl :v ■ * " *- * ^MmeS^^^r^ Chapitre IX. Des Verbes , de leurs perſonnes , de leurs tems , de leurs modes » de leur voix ailive w paſſive. . ■ r. - • -< r SI nous faiſons attention à ce qui ſe paſſe dans notre eſprit , nous remarquerons que l'on conſidère rarement les choſes ſans en faire quelque jugement. Après que ces nouveaux hommes auroient trouvé des mots pour ſignifier les objets de leurs perceptions , ils chercheroient donc des termes pour marquer leurs jugemens, c'eſt-à-dire cette action de l'eſprit par laquelle on juge , en aſſurant qu'une choſe eſt telle , ou qu'elle n'eſt pas telle. La partie du diſcours qui exprime un jugement, «appelle propoſition. Or une propoſition enferme neceſſairement deux termes-, Tun appellé ſujet , qui eſt celui dont on affirme ; Je. fécond qui eſt ce qui eſt; r.

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

d i f a *-l i ut Liv. I. Cbap. IX. 39 (Tjrmé , qui fe nomme l'attribut -, comme dans, ctte propoiition , Bien efl jufie \9 Dieu eft le fujet ; tfté qui eft. le fécond terme , efl appelé attribut , ui eft ce qu'on affirme , ou ce qu'on attribue au fuit de la propolitiun. Qutre cela une propoiition eft mipofée d'un troiiieme terme qui lie le fujet avec attribut , qui marque cette aétion de l'efprit par quelle il juge , affirmant l'attribut du fujet. Dans, uêtes nos langues nous appelions Verbes , les mots ji marquent cette action. Les Verbes, comme ,uteur de la Grammaire générale & raifonnée l'a dicieut'ement remarqué , font des mots qui iigni-:nt l'affirmation. Uu feul mot fuffiroit pour marquer- toutes les perations fembiabks de notre entendement, tel .l'eft ce Verbe Etre , qui eft le figne naturel & ornaire de l'affirmation ; mais fi nous jiigepns de ces juveaux hommes*par ceux qui ont vécu dans tous . s iiecles partez, le delîr d'abrèger leur difeouïss porteroit fans doute à donner à un même mot force de fignifier l'affirmation & l'attribut, comme m a fait prefque dans toutes les langues , qui ont le infinité de mots qui marquent l'affirmation , & qui eft affirmé; par exemple > celui-ci , je, lis, irque une affirmation , & en même tems l'aCtion e je-fais lorfqueje lis. Ces mots, comme nous 3ns dit, font appellez Verbes. Quand on leur * la force de fignifier l'affirmation , ils rentrent ns la nature des noms ; auffi on en fait le même ge ,; comme quand on dit le boire , le manger , ces >ts font de véritables noms. La répétition trop fréquente des mêmes noms efl "agréable & choquante; cependant on eft obligé parler fou vent des mêmes choies. On a donc bli de petits mots pour tenir la place de ces ns qu'il faudroit repeter trop fouvenr. Ces pemots font pour cela.. appellez pronoms. On, compte r * • * :

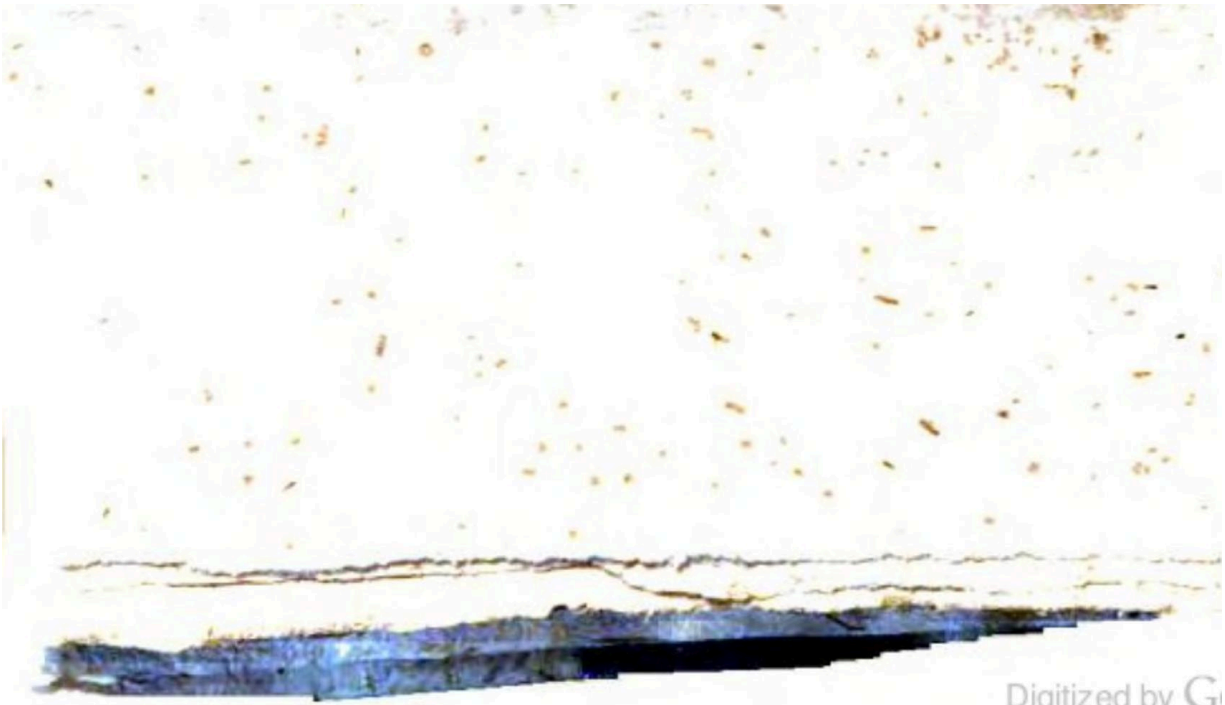
The text on this page is estimated to be only 28.32% accurate

40 La Rhetor i qjj e, ou l'A r t compte trois Pronoms ; le pronom de la première perfonne tient lieu du nom de celui qui parle , comme Moi y je. . Le Pronom de la féconde perfonne tient Heu de celle à qui l'on parle, comme T«, Toi. Celui de la troifieme perfonne tient lieu de la perfonne , ou delachofe dont on parle , comme //, Elle. Ces Pronoms ont deux nombres , comme les noms; le Pronom de la première perfonne au pluriel tient la place des noms de ceux qui parlent , comme Nous. Celui de la féconde perfonne au pluriel tient la place des noms de ceux à qui on parle , comme Vous-, & le Pronom de la troifieme perfonne anpluriel tient la place des noms des personnes & des chofes dont on parle , ils , Elles. Pour éviter encore la répétition ennuyeufe de ces Pronoms qui reviennent fouvent, dans les anciennes langues on ajoute aux Verbes quelque terminaifon qui tient lieu de ces Pronoms* C'eit pourquoi un teul Verbe peut faire une propofition entière. Ce Verbe Verbtro comprend le fens de cette propofition : Ego Çum verherans. Outre qu'il marque l'affirmation & lachofe affirmée, il lignifie encore la perfonne qui frappe, qni eft celle qui parle d'ellemême: parce que ce Verbe a une rtrminaifon qui tient lieu du Pronom de la première perfonne. Toutes les langues ont été très-fimples dans leur commencement. Ceft le defir d'abrèger qui a fait que de deux ou plufieurs mots on n'en a fait qu'un. Il y a de l'apparence qu'en Hébreu on a dit d'abord fakad ata, comme nous difons tu as^ifité, d'où enfuite oh a fait pakadta, comme pakadti pourrihad aniy j'ai vifité. Notre langue & les langues des nations voifiaes font obligées d'exprimer à part les pronoms. Les Hébreux ont cet avantage par delfus la langue Grecque 6c la Latine , que non feulement leurs Verbes marquent par leur terminaifon le pronom qtiî

The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate

en est le nominatif , mais encore celui qui en est le cas. Ainsi pekado signifie die visitavit mm. Comme il n'y a point de noms qui reviennent Ci souvent que les pronoms, les Hébreux donnent pareillement à leurs noms une terminaison qui en tient lieu. Ainsi lhalmid signifiant disciple-, Thaïmidi signifie mon disciple. Ce que l'on appelle du sujet d'une proposition est ou présent, ou futur. Les différentes inflexions des Verbes ont la force de marquer la circonstance du temps de la chose qui est affirmée. Les circonstances du temps sont en grand nombre. On peut considérer le temps par rapport au présent, comme lorsque nous disons: Je lisais lorsqu'il entra dans ma chambre, L'action de ma lecture est comparée au regard du temps auquel je parle; mais je la marque présente au regard de la chose dont je parle, qui est l'entrée d'un tel. On peut considérer le temps parlé par rapport à un autre temps parlé. J'étais lorsque l'enfant est entré , ces deux actions sont passées Tune au regard de l'autre. Nous pouvons considérer le temps parTé en deux manières, ou comme défini, ou comme indéfini: marquer précisément, quand une action s'est faite , ou dire simplement qu'elle s'est faite ; s'il y a quelque temps, ou Ci c'est aujourd'hui, ce que nous distinguons. Pierre est venu à moi., il m'a parlé , n'est pas la même chose que Pierre vint à moi , il me parla. Ces dernières expressions marquent qu'on parle d'un temps parTé indéfini. Les premières défini font ce temps , & donnent à entendre qu'on parle d'un temps parTé depuis quelques heures, ou depuis un jour. Nous pouvons considérer le futur en la même manière, envisageant un terme précis & défini dans le futur, & quelquefois n'y mettant aucunes bornes. Nous ne pouvons avoir li dans cette nouvelle langue / Google

4i La Rhetorique, ou l'Art que dont nous parlons, toutes ces différentes circonstances des tems y feroient marquées par autant d'inflexions particulières ; car nous ne voyons pas que les peuples ayent distingué avec la même exactitude toutes ces circonstances du tems. Les verbes chez les Hébreux n'ont que deux tems, le prétérit ou le passé, & le futur ; ils n'ont que deux inflexions différentes pour exprimer la diversité du tems. Les Grecs sont plus exacts, leurs verbes ont tous les tems dont nous avons parlé. Je ne doute point que les termes de ce nouveau langage ne portaient au moins les signes de quelqu'une de ces circonstances, puisque dans toute proportion il faut déterminer le tems de l'attribut, & que le desir d'abrégier le discours est naturel à tous les hommes. Quand je dis j'aimerai, l'inflexion du tems futur que je donne à ce Verbe aimer, me délivre de la peine de dire cette longue phrase : il arrivera un tems que je ferai aimant. Quand je dis.- j'ai aimé, cette inflexion du prétérit m'épargne ce grand nombre de paroles, il a été un tems passé qu'il fut aimant. Les Verbes ont des modes, c'est-à-dire qu'ils signifient, outre les circonstances du tems, les manières de l'action. Le premier mode est l'Indicatif, qui démontre & indique Amplement ce que l'on sçait. Le second mode est l'Impératif, dont le nom marque l'office, qui est de faire connoître que Ton ordonne à celui à qui l'on parle, de faire une telle chose. Le troisième est l'Optatif, qui ne se trouve que chez les Grecs : celui-là exprime le desir ardent qu'on a qu'une chose arrive. Le quatrième mode est le Subjonctif, ainsi nommé, parce qu'il y a toujours quelque condition jointe à ce que l'on sçait ; je l'aimerois s'il m'aimoit : si cette condition n'étoit exprimée par le Subjonctif, le sens seroit suspendu. Le cinquième mode est l'Infinitif. Un Verbe dans ce mode a une signification



Digitized by G

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

DE parler. Ltv. h Chap. IX, 43 fort étendue & fort indéterminée, comme boire > manger, être aimé, être frappé. Nous verrons dans la suite que les Infinitifs ont la force de lier deux proportions, & que c'est leur principal usage. Le fixieme mode est le Participe. Un verbe dans k participe ne marque que la chose affirmée, il ne signifie point l'affirmation. C'est pourquoi les participes sont ainsi appelés, parce qu'ils tiennent du verbe & du nom, signifiant la chose que le verbe affirme, & étant en même temps dépouillés de l'affirmation. Le participe frappé, marque la chose que signifie le verbe frapper : mais qui dit frappé, n'affirme rien, s'il n'ajoute ou ne sous-entend il en a eu jappe. Tous les verbes, excepté le verbe Etre, Sum9es9 \$H9 renferment deux idées, celle de l'affirmation» &: de quelque action affirmée, Or une action a ordinairement deux termes, le premier celui dont elle part, le fécond celui qui la reçoit. Dans une action on considère celui qui en est auteur, qui agit, & celui à qui on agit, qu'on appelle communément le patient. Il est nécessaire de déterminer quel est le terme de l'action dont on parle: li c'est le sujet de la proportion dont on affirme cette action qui est agissant ou patient. C'est pourquoi dans les langues anciennes les verbes ont deux terminaisons & in* flexions différentes qui marquent si le verbe se prend dans une signification active ou passive. Petrus amat, wPctrus amatur : Pierre aime, & Pierre est aimé. Dans la première proposition le verbe qui est à l'actif, marque que c'est Pierre qui a de l'amour; dans la féconde ce même verbe avec l'inflexion du passif, marque que c'est Pierre qui est le terme de l'affection dont on parle. Il le pourroit donc faire que les verbes de la nouvelle langue auroient aussi deux inflexions, une active r & l'autre passive. Peut-être qu'on y néglige..

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

nefa44 LaRhktori^!,oui'Ait geroit de comprendre dans un feul
verbe nlun^urs autres circonftances d'une action: fi clli a ce faite avec
diligence, 0 l'auteur de cette action agit fur lui-même , s'il l'a fait faire par
quelqu'autre ; ce que les Hébreux fignjfent par leurs verbes , félon
lesinflexions qu'ils leur donnent. Ils ont huit compilons ou leurs verbes ont
différentes lignifications ; car ce n'eft pas comme chez les Grecs & les
Latins \ dont les différentes conjugaïbns n'ont aucune forcé particulière,
&quïtte conjuguent les verbes différemment , que parce qu'on ne pourroit
pas leur donner a tous les mêmesinflexinnsfansen rendre la prononciation
difficile. Le même verbe Hébreu, félon la conjugaïfon oui, en\ afept ou huit
fignifira'ior.s différentes. Par exemple , ce verbe Hébreu ma far. trader* %
ielon qu'on le conjugue , (îgnifie i. iradiJt* Z'n l™duus efi' 3- Tradidit
ddigenter. 4. Tr*tittiseftddiçenter. La cinquième conjugaïfon repond a ce qu
on appelle le médium chez les Grecs, où le verbe a une lignification active
& paffive. 6, Fecit trader*. 7. Tatlns efl vd juifus eft trader e. 8. Tradidit
Jeipfum. Il y a cent manières de s'exprimer qui ne font pas eflenrielles, &
qui font particulières à certaines langues. Je ne puis pas favoirfi notre
nou▼elle troupe les négligeroit, & fe contenteroit de celles qui
fontefTentielles, & fans lefquelles on ne peut fe faire entendre. Nous
voyons tant de différence parmi les Nations en cela,
quenousnepouvonsfavoir à quoi ilsfedetermineroient, fi ce n efl qu'étant
encore fans doctrine , il y a de l'apparence qu'ils prendroient les manières de
s exprimer les plus fimples & le* plus faciles. Les Turcs ont cela de
particulier, que par l'infertionde quelques lettres ils multiplient leurs
confiions des verbes , & leur donnent plus de force que ne Le même verbe,
félon îaconjugaïionouil eft, marque l'affirmation ou la • » yk r* A 3

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

t)E PARLE*, ttv. 7. Chap. IX. 45; négation, la possibilité ou l'impossibilité de Talion qu'il signifie. Les Persans ont avec l'impératif un autre mode qui défend, comme l'Impératif commande. Les Arabes ont aussi une conjugaison qui marque le rapport de deux personnes qui agissent ensemble. Ces différentes conjugaisons, & tous ces modes abrègent les discours. Les Grecs & les Latins n'ont point tant de conjugaisons que les Orientaux ; mais aussi par le moyen des prépositions qu'ils lient avec les verbes, ils expriment une infinité de rapports de l'action ou de l'action qui peut signifier un verbe, comme de feribo ils font ces perbes adferibo, circumferibo, deferibo, exferibo, inferibo, inter feribo, perferibo & transferibo, qui marquent nettement des rapports particuliers de l'action que signifie feribo. Avec les verbes (impies, nous avons pris de la langue Latine les verbes composés. Nous disons écrire, récrire, circonferire* décrire, inscrire, préférer, transcrire. Notre particule re est d'un grand usage pour la composition des verbes. Quelquefois elle ne change rien en leur signification : repaître signifie la même chose que/a/V*. Elle donne quelquefois plus de force; reluire dit plus que luire. Souvent elle marque une action qui se fait une seconde fois; reconquérir, c'est conquérir de nouveau Elle donne aussi d'autrefois un sens tout contraire à celui du verbe /Impie, reprouver a un sens tout autre que prouver. Les Grecs qui ont un plus grand nombre de semblables particules ou prépositions, sont encore plus féconds que les Latins. On le voit dans les Dictionnaires Grecs qui sont par racines. D'un même verbe on en fait une infinité d'autres. Les Hébreux n'ont point de verbes composés : ils ne joignent point à leurs verbes, ainsi que le font les Grecs & les Latins, des prépositions dont le nombre est petit en cette langue. Aussi il s'y trouve souvent des arrangements, parce que les prépositions déterminent précisément

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

46 La Rhétorique, ou l'Art cilément les rapports de ce qu'on juge , de ce qu'on affirme, & les manières qu'on juge , qu'on afiure, ou qu'on nie. • Chaque langue a fes avantages. Les Latins avec leurs Gérondifs marquent la néceffité d'une aérion. Amanda virtus eft la même chofe quenecejfarium eft , ou oportet amart virtutem. Leur fupin marque l'intention de foire une action. Eo lufum, je vais dans l'intention dejoier. Ces différentes manières de s'exprimer qui font toutes belles & ingenieufes, font des preuves fenfibles de la fécondité de l'efp rit humain , de fa fpirituaîité 8c de fa liberté. Les 'oiféaux d'une même efpece n'ont pas un chant difrerent, ôc prefque autant qu'il y a de différentes na- * tions, il y a de différentes langues , non feulement dans les termes, mais dans les manières de s'exprimer. 11 n'y en a aucune qui n'ait quelque chofe de particulier. Chapitre. X. Ce grand nombre de declinMtfons des noms, t?de ton. jugaijons des verbes riefit point absolument nécejjaire. Proportion d'une nouvelle Langue* dont la Grammaire fe pourroit apprendre en moins d'une heure. LEs hommes veulent s'exprimer d'une manière prompte & facile: ce qui leur a fait introduire dans le langage cette grande diverfité de déclinaisons des noms, & cette multitude de différentes conjugaifons. Ils ont voulu qu'un même mot marquât plufieurschofes , afin qu'ils pulfent s'exprimer plus promptement : pour cela ils ont donné pluieurs inflexions à un même verbe , comme nous venons de le voir. Ils ont eu auflî égard à la facilité 6c à la douceur de la prononciation , ce quia caufé dans les Digitized by Google

de paille*, tiv. I. Chap. X, 47 les langues une infinité de chofes dont on fe pourroit parler , s'il n'étoit queftion que de. dire ce qu'on penfe. Les noms & les verbes ne peuvent pas «tre tous compofez des mêmes lettres. Or les mots qui ont des lettres différentes , ne peuvent fbuffrir fans violence les mêmes chutes & les mêmes indexions. C'eft pourquoi dans la langue Latine & dans la Grecque où les noms ont de différentes chutes ou cas , on voit plufieurs manières de décliner les noms. Dans ces mêm es langues, & prefque

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

I 48 La Rhetoii^uï, ou L'Art point marquées par des inflexions particulières; on joint pour les distinguer les pronoms avec le verbe. Les noms n'ont point d'autre changement dans leur déclinaison que celui qui marque la différence du singulier au pluriel. Mourir un cheval, Mourir les chevaux. Les comparatifs se forment en ajoutant la particule Totata, qui signifie plus. Le Mien, le Tien, s'exprime de la sorte > Mouririni, ou Matiai meurt 9 mon cheval. Kjnai mourir, ton cheval Teanai mourir, son cheval. Les noms des ouvriers se terminent en Gi. Les diminutifs se forment en ajoutant Gane. Mourir, un cheval. Mourigane, un petit cheval. L'on peut apprendre toute cette Grammaire en moins d'une heure. On a proposé quelquefois de faire une nouvelle langue, qui pouvant être apprise en peu de temps, devînt commune à tous les peuples du monde, ce qui feroit très-utile pour le commerce, Pour faire cette langue, il ne faudroit point établir d'autre Grammaire que celle de la langue des Tartares; auî avant que d'avoir vu une Relation de cette langue, dans le Recueil des Relations curieuses que Monsieur Thevenot a fait imprimer, en parlant de cette proposition d'une nouvelle langue; voilà ce que j'en avois dit dans la première édition de cet Ouvrage, „ On a quelquefois proposé, fé de faire une nouvelle langue, qui pouvant être „ apprise en peu de temps, devînt commune à toute „ la terre. Je conjecture que le dessein de ceux qui „ faisoient cette proposition, „ consistoit à faire que „ cette langue n'eût qu'un petit nombre de mots. Ils auroient marqué chaque chose par un seul terme, „ & auroient fait que ce seul terme, avec quelque „ petit changement, eût pu signifier toutes les autres choses qui se rapportent à celles-là. Ils auroient fait tous les noms indéclinables, marquant % leurs différents cas par des particules, & les trois * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

V 5> DE PARLER. L/V. I. Chnp. X, 49 ^, genres par trois terminaifons. Ils n'auroient fait que deux conjugaisons , l'une pour l'actif , Se l'autre pour le paiiif. Encore chaque tems n'aiiroit point eu ces différentes terminaifons , qui tiennent lieu de pronoms : de forte que toute la Grammaire de cette langue fe pourroit apprendre en très peu de tems. La langue qu^oruappelle le Franc eft à peu près fcrablabê pour la Grammaire. Elle s'apprend aifément, & s'entend dans toutes les côtes de la merMediterranée. Elle ne coniiſte que dans un peut nombre de mots Italiens, François, qui font néceſſaires pour s'exprimer groſſierement dans les affaires du commerce. Ces mots -n'ont ni genre, ni nombre , ni cas , ' ni declinaifons , niconjugailbns , ni fyntaxe: ainſi elle eft bien-tôt appriſe. Il y a autant de ſimplicité dans la Grammaire Chinoiſe, félon que Waltonle rapporte après Alvarès Semedo. Les Chinois n'ont que trois cens vingt lrx mots , qui font tous d'une ſyllabe. Ils ont cinq tons diſſerens , félon leſquels un mœpie mot figriific cinq choies différentes; ainſi la diver* filé des cinq tons fait que leurs 316. monofyllabes fervent autant que cinq fois 316'. mots, c'eſt-à dire 1630. Walton dit néanmoins qu'on ne compte en tome la langue que vocables, c'eût-à-dire , noms qui diſtinguez par leurs lettres ou par leurs tons , ayent des ſignifications différentes. Comme ils n'ont pas l'ufage des lettres, chaque nom a ſon caractère; ainſi autant de nom. autant de caractères; dont on fait monter le nombre juſqu^s à izoobo. Quand les Pères Jefuites allèrent prêcher à la Chine , 6c en eurent appris la langue , ils trouvèrent bien-tôt le moyen d'en écrire tous les noms n\cc les lettres de notre Alphabet. Ainſi ils ſe délivrèrent de l'embarras de tant de caractères , ce qui furphi les Chinois. Pour les cinq tons , félon, leſquels C ' un Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.30% accurate

50 La Rhf.tohiq.ue, ou l'Art un mêfîc mot a cinq figuirclations différentes, fls les di'îingucrcnî par ces chic] noues ~ * % ' * Ainfi le monofylVabe Ta, félon qu'il eft notté de Tune de ces cinq notes, il a cinq différentes lignifications. Ta (le îs , y à marks , ^ ex celle» s, yâ/lupor, y a an» fer. Il n'y a gueres que ceux du pais quipuiflent prononcer diftinéïement ces diffeiens tons. Les Chinois n'ont ni genre , ni cas , ni déclinaïsons. Le: mots lignifient félon qu'ils fontplacez. De deux mots mis enfemble , celui qui eft le premier eft regardé comme adjeétii* , ainii attrum domus\ c'eft, aurta âomus\ & hemo bonus, c'eft, homtitU homtas. Les mots ont aufij la force du verbe , félon qu'ils font placez; un nom qui lignifie une a clion ; tient lieu du verbe quand il eft fuivi d'un aune nom , comme fi l'on difoit^ amor tu, pour dire enaricnt de plufieurs pehbnnnes. Le préfent,le prétérit &c le futur , les modes comme l'impératif, l'optatif, &c. le marquent par des particules. Le paflif fe marque auïïi par une particule,& quelquefois par la feuïe place que tient un nom ; les nom; fervent auïïi de prépoſitions. Ainlî il n'eft pas difficile de comprendre comme les Chinois peuvt nt .ivec un 11 petit nombre de termes s'expliquer fin toates chofirsj car les Grecs, dont la langue eii li féconde, lumt pas deux mille racir.es. Cerf une quetlion fi l'abondance des mots eft une choie avantageuse. A quoi fert, dit le Pere TlioroaiTm dans la préface de fon Gioffaire , d'avou mille Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.74% accurate

DE PARLER. LtV. I. Chap. X. J t mille noms pour ûgnifier une épée , & quatre-ving pour un Lion , comme ont les Arabes J Mais il me femble que l'abondance dans une langue auiii bien qu'en toute autre chofe eft un bien. Car en premier lieu il eft certain que ics chofes de même efpece, de même genre , peuvent avoir une différence qui leur eft propre; Veau, Taureau , Vache , Bœuf, font les noms d'une efpece d'animal , mais cependant ces quatre noms marquent quatre chofes fort différentes. Selon qu'on confidere de plus près les chofe? , qu'on en fait différons ufages, on en connoît mieux les différences , qu'on ne peut exprimer qne par differens noms. Ainii les mêmes Arabes qui fe fervent beaucoup de chameaux , leur donnent plus de trente différens noms . qui dillinguent les differens états d'un chameau. Lorfqu'il eft dans le ventre de fa mere , quand il eft né , & qu'il tete , fi c'eft un mâle , fi c'eft un pre* mier né , lorfqu'il commence à marcher , quand il eft fevre , lôrfqu'il fe met a genoux pour recevoir fa charge , & félon d'autres particularités fembiâbles. Cette grande abondance de termes qû'onadaas la marine pour s-'expliquer eft-elle inutile? Et cpmment fe pourroit faire la manœuvre d'unvaiffeau, fi chaque manœuvre n'avoit fon nom ? C'eft une nceffité d'avoir des termes differens pour exprimer des chofes différentes; c'eft donc la délicate fle^ du génie de chaque Nation qui diftingue mieux la différence des chofes qui font trouver tant de differens termes. Les Arts en fe fervant d'un plus grand nombre de differens înftrmmens , ont befoin d'un plus grand nombre de differens termes. AuiTi les peuples qui les cultivent ont une plus grande abondance de termes. Mais on réplique, à quoi bon tant de fynonymes ou termes qui ne difent que la même chofe ? Cette multitude de mots d'une même lignification C z que

The text on this page is estimated to be only 13.52% accurate

— \ ft La. TIhetori qjj !, ou l*A * t tj'ic quelques langueife
vantent d'avoir, en marque plutôt , dit-on, la pauvreté que l'opulence ; car
elles S 'auraient point tant de divers mots pour dire une mêmechofe, fi elles
avoierîllemot propre pour la lignifier. Je répons en premier lieu, qu'une
langue t\t véritablement pauvre, quand cl^e ne fournit pas d:s termes
propres pour s'expliquera ceux qui écrivent en cette langue. En fécond .ieu
je dis > que fi on n'avoit point de Synonymes on ne pourroit pas rendre un
difeours poli ce coulant ; car il y a des mots qui ne fe peuvent joindre
eniembîe fans en troubler la douceur. Li faut donc avoir à choilir entre des
termes fynonymes ceux qui s'accommo- . dent mieux. En troifieme lieu , il
n'y a rien défi ennuyeux que d'entendre trop fou vent les iremes termes s'ils
font remarquables. La variété dans le difeours fait qu'on ne s'apperçoit
prefque pa> qu'on entend parler, on croit voir les choies mêmes. Qaand cela
arrive , un difeours eft parfait ; comme la perfection de la Peinture, c'efl:
qu'on h prenne pour les chofes mêmes qui font peintes. Or la validé dépend
de la fécondité d'une langue. — Chapitre XL Ce/mrnani Von peut exprimer
toutes les oiïerathm de noire çffrit , les ps.Jhns ou ajfetfûms de notre vohnti.
• NOus avons vû comment fe marquent les deux premières opérations de
l'efprit, nos perceptions ounosidées. & les jugeinens que nous faifons de ce
que nous avons apperçu.Voyons de quelle manière nous pouvons exprimer
la troifieme opération qui elt le raifoniement. Nous raifonnons lorfque
d'une ou de deux propofitions claires & évidentes, nous

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

TiE PAKtîR. Llv. I. CLlb% Xî. <3 nous concluons la vérité ou la faulcté d'une troisieme propolition obfcure & contefiée. Comme il pour montrer que Milon eft innocent , nous dirions : Il cft permis de repouffier la force par U force ; Milon en tuant Clodius , n'a fait que repoufferla force parla force; donc Milon* a pû tuer Clodius. Le rationnement n'eft qu'une extenfion de la féconde opération, 6c un enchaînement de deux ou de plufieurs propofitions. Ainfi il eft évident que nous n'avons bdbiri que de quelques petits mots pour marquer cet enchaînemern , comme/ font les particules d>r:c , enfin , «r, partant , pilf* que t &c. Quelques Phiîofophes reconnoiflênt une quatrième opération de l'efprit , qu'Us appellent' Methaie. Par 'Cette opération on difpofc Se on ordonne plajieurs raifonneaiens. On peut de même exprimer cette difpofition & cet ordre par quelques petites particule*.-* Toutes les autres aérions cfe notre efprit, comme font celles par lesquelles nous diilinguons , nous divifons, nous comparons , nous allions le* chofes, fe rapportent à quelqu'une de ces quatre opérations, & fe marquent avec des r -tiailes qui reçoivent différons noms, félon leur différent office. Celles qui unifient font appliéc-s conjincl'ivts comme w ; celles qui diviiient mrat'rn ik adver» fatives, commet, mms. Les autres font ccmlitiohneiles, commet, &c. Il y a des langues qui ont un plus* grand nombre de ces particules. Il y en a pour l'affirmation , la négation, le jurement , la feparation , la collection. Il y a des particules de lieu, detems, de nombre, d'ordre, de commandement, de défenfe, de vœux, d'exhortation , qui marquent fi on interroge , fi on repond. Ces particules ont une tres-grande force ; elles ne figniflent point les objets de nos penfées, mais quelqu'une de ces actions C 3 « dont

The text on this page is estimated to be only 20.39% accurate

s. * f 4 54 LaRhstor^{ui}, ou l'Art dont nous venons de parler.
Plufieurs d'entr'elles fervent auii à marquer les mouvemens de Taine*
l'admiration , la joye , le mépris , la colère , la douleur. Notre hâ maïque la
douleur. Ha , ha, he > la joye. Ces particules s'appellent interjections. O en
eft une qui fert à exprimer quelque mouvement de l'ame, une furprife,
l'admiration, O quel malheur ! O la bellt chtfel Ces particules he , ho l'ont
aufii des interj celions qui fervent à exprimer des mouvemens de l'ame ;
quand on interroge avec action , qu'on exhorte : He de grâce dites -moi, Ho
répondez, mei Nous avons plufieurs particules Semblables qui ont
differensufages. Toutes ne s'employent guercs que dans quelque
mouvement[^] comme quand en nous plaignant nous difons ,haié hai , vous
me bleffez. Cette particule fe prononce" auii lorlqu'on le met à rire. Fi
marque qu'une chofe eft. dégoûtante & vflîioeî qu'on n'en veut point. Nous
nousfei vons de cette particule Hilas dans les lamentations. Le difeours n'eft
qu'un ti (Tu de plufieurs propofitions; c'eft pourquoi les hommes ont
cherché les moyens de marquer la liaifon (de plufieurs proportions i qui fe
fuivent. Notre François qui repond à l'#n des Grecs fait cet office.
Commequand on dit Je [aï que Diej eft bon , il eft évi[^] dent que ce mot ^{ue}
unit ces deux proportions, \$*pu, & Dieu eft mar(3ue <3ue refPrit les lie
enfembê. Pour abrégér, on met le verbe de la féconde propofition à
l'infinitif; & c'eft un des plus grands ufages de l'mfinitf de lier ainfi deux
propofitions : par exemple, Pierre croit tout [avoir , pour Pierre croit qu'il
[ait tout , , y.-i[^]ynt fé{£3# Nous favons de quelle manière on peut lignifier
les aclions de notre ame; voyons à prefent ce que la Nature feroit faire à
cette troupe de nouveaux Dy Google

The text on this page is estimated to be only 12.75% accurate

DE PARLER. Liv. I. Chap. X. ^yeaux hommes , pour donner des lignes de leurs panions. Confultons-nous nous mêmes fur ce qu'elle nous fait faire quand elle nous porte à donner des lignes de l'cftime ou dû mépris , de l'amour ou delà haine que nous avons des chofes, qui font les objets de nôt penJees 8c- de nos affections. Le difeours cfl: imparfait ,lorfq'il ne perte pas !es marques des mouvemens de notre volonté; & il ne relfemble à notre efprit , dont il doit être l'image, que comme des cadavres reucinWent aux corps vîYans. Il y a des noms qui ont deux idées. Celle qu'on doit nommer l'idée principale, reprefente la cliofe qui eft lignifiée ; l'autre que nous pouvons nommer acce'Joire , reprefente cette chofe rev "tue de certaines circonftances. Par exemple, cemn lenteur fi^nifie bien une perfonne queî'bn reprend à n'avoir pas dit la ventes mais outre cela il tait connoître qu'on lui reproche de vouloir cadrer la vérité par une malice honteufe , & que par conféquent on le croit digne de haine c< de nréprisÀ Ces leçon les i dées que nous avons nom-nées acceffioires, s'arrachent elles-mêmes nux notas des choies , & fe lient avec lear idée principale ;, ce qui fe fait ainfi. Lorfque la coutume s'elt i: -réduite de parler avec de certains termes de ce que l'on efrime, ces termes acquièrent une idée de grandeur : de forte qu'aufii-tôt qu'une perfonne les employé , l'on conçoit qu'elle efrime les chofes dont c'le parle. Quand nous parlons étant animez de quelque paillon , l'air , le ton de la voix , & plusieurs autres circonftances l'ont affei connoître les mouvemens de notre cœur. Or les noms dont nous nous ftrvons dans ces occalions, peuvent dans la fuite du tems renouveler par eux-mêmes l'idée de ces mouvemens : comme lorfque nous avons yû plufieurs fois un ami vêtu d'une, certaine maC 4 mère

The text on this page is estimated to be only 20.13% accurate

56 La Rhétorique, ou L'Art niere, cetttefortcde vêtement est capable de nous donner l'idée deectami. De là vient eue prefque tous les noms propres des choies naturelles ont des idées acceffoires fales, parce que les débauchez ne pariant de ces choies eue d'une manière infoïenre & deshonnête, les (aies images de leur esprit le font attachées à ces noms; comme un fage Payen s'en est plaint il y a long-tems : Nous n'avons, ditil, prefque plus de me ts chartes & honnêtes. Ho~ ntfia rumina perdidimus. Et c'est aufsi ce qui nous fait comprendre pourquoi avant la corruption univerrdie des hommes, ou dans le tems qu'on vivoit plus fi m pleine nt, on a voit plus de liberté de nommer les chofes par leur nom, coy ne le font ceux qui ont écrit les Livres de l'Ecriture. Ce n'est pas que ces Auteurs iacrez furtent moins chartes, mais c'est que les hommes font devenus plus malins, & qu'ils ont attache de fsles idées aux chofes naturelles, dont on ne peut plus parler innocemment qu'en fe fervant de détour, c'est-à-dire, d'un long difcours, qui en même tems qu'il fait connoître les choies, en fait concevoir idées honnêtes. Les mots contractant d'eux-mêmes des idées ce (foires, comme nous venons de le dire, c'est-à-dire les idées des chofes, & de la manière dont ces chofes font conçues, notre nouvelle troupe n'auroit pas la peine de chercher des noms pour marquer ces idées acceffoires. Il se trouveroit fans artifice, que dans cette nouvelle langue il y auroit des termes, qui outre les idées principales des objets qu'ils signifient, marqueroient encore les mouvemens de ceux qui se fervent de ces termes; comme on connoît que celui qui traite un autre de menteur le méprife, & l'a en aver•lion. Outre cela, comme nous ferons voir dans U fuite de ce: Ouvrage, les parties se peignent

The text on this page is estimated to be only 15.80% accurate

DE PARIER, Ltv. J. Chap. XT'T. \$J l«s-mêmes dans le difcours ;
8c elles ont des caractères qui fe forment fans étude & fans Art. Chapitre.
XI L Conjlr lift ton des mots enfemble. Il fa it exprimer tous les traits di
tableau quon a for mi dans [on efprit. APre's avoir trouvé tous les termes
d'une langue, il fautpenferà l'ordre & à l'arrange snciît de ces termes. Si les
mots qui renferme ai un fens, ne portent des marques de la liaifon qu'ils
doivent avoir, lin , le fécond le ge ire féminin. La bizirre rie de i'ufa^e eft
étrange dans cette dillributi on, tantôt il a détermine h genre par le fexe ,
raifant der masculin les noms d'hommes T èt tout cequi appartient à
l'homme : fe. de genre féminin les noms de femmes, & ce qui regardé ce
fexe, n'ayant' égard' qu'à la feule figniflcation : & tantôt ftms'confidorerrùla
teyninailbn , nila figninVahon, iia donné Ç

The text on this page is estimated to be only 20.10% accurate

58 La Rhétorique, ou l'Ait aux noms le genre qu'il lui a plu. Les noms adjectifs > & les autres noms qui lignifient plutôt les manières des choses que les choses, ont ordinairement deux terminaisons, une masculine, l'autre féminine. Cela est ordinaire dans le Grec & dans le Latin, & dans les langues qui en dépendent; ce qui contribue à rendre ces langues claires, de quelque manière qu'on range le discours, comme nous le dirons. Les noms Anglois n'ont ni cas, ni genre, comme si tous étoient adjectifs, ce qui doit causer de l'obscurité dans leur langue. La langue Hébraïque a cet avantage, que les verbes, aussi bien que les noms, sont capables de différents genres. On voit ici c'est d'un homme ou d'une femme dont il s'agit. La différence de genre sert à marquer la liaison des membres du discours. On voit ici dépendance qu'ils ont les uns des autres. On donne toujours aux adjectifs le genre de leur substantifs; c'est-à-dire, que si le nom substantif est masculin, son adjectif a une terminaison masculine; & c'est cette terminaison qui fait connaître à qui il appartient.. Lorsque un être est multiplié, ses manières le sont aussi; il faut donc encore que les adjectifs suivent le nombre singulier ou pluriel de leur substantif. Les verbes ont deux nombres, comme les noms: au singulier ils marquent que le sujet de la proposition est un seul nombre: au pluriel leur signification enferme la pluralité de ce sujet; par conséquent les verbes doivent être mis dans le nombre du nom exprimé ou sous-entendu qui est le sujet de la proposition. Les hommes font quelquefois si occupés des choses, qu'ils ne font pas réflexion sur leurs noms; ils ne prennent pas garde quel est le genre de ces noms, quel est leur nombre; ils règlent leurs discours par les choses: ils placent le verbe au pluriel, quoique le nom auquel il se rapporte soit

The text on this page is estimated to be only 18.45% accurate

* DE PARLER. Liv.T. Chap. .YÎL 59 fiaguîier, parce qu'ils
conçoivent par ce nom m

The text on this page is estimated to be only 18.59% accurate

Co L \ Rhétorique, ou l'Art manières de parler extraordinaires» Il y a des figures de Rhétorique, il y a des figures de Grammaire. Les premières expriment les mouvemens extraordinaires dont l'ame est agitée dans les parties, où elles forment une cadence agréable. Les figures de Grammaire se font dans la construction, lorsque l'on s'éloigne de règles ordinaires : Par exemple cette manière de s'exprimer, par exemple j'entreprendrais, n'est-ce pas, nous venons de parler, est une figure que les Grammairiens appellent Syllepse, ou Concoction ; parce que pour lors l'on conçoit le sens autrement que les mots ne portent, puisqu'ainsi l'on fait la construction selon le sens, & non selon tes paroles, Triquetrus lupus fabulis, est ce qu'on appelle tautologie, c'est-à-dire répétition ou oubli de quelque chose, comme ici de ce nom, républicain. On appelle hyperbate le renversement de la manière ordinaire d'arranger les mots. Ainsi transtulsa per cetera revivis, pour faire transulsa cetera nimos, est une hyperbate. On peut quelquefois se servir d'expressions différentes qui donnent une même idée ; de sorte qu'il sembleroit indifférent de se servir de l'une plutôt que de l'autre, comme dans effusus atque effusus ou 4are chiffres aujourd'hui, exposer les navires aux vents, ou leur faire recevoir le vent, sont deux expressions peu différentes. Lorsque de ces deux façons de parler on choisit celle qui est moins ordinaire, cela, s'appelle Enallage ou changement. Le discours doit avoir tous les traits de la forme des pensées de celui qui parle, comme on vient de le dire. Il faut donc, quand nous parlons, que chacune de nos idées que nous voulons faire connaître, ait dans le discours un signe qui la représente. Mais aussi il faut observer qu'il y a des mots qui ont la force de signifier beaucoup de choses, & qui outre leurs idées principales, peuvent en réveiller, plusieurs autres, du nom desquelles ils sont par con-

The text on this page is estimated to be only 19.61% accurate

9 B parier. Liv. T. Clfap. XII 6B Jétjuent l'office. Lorfque toutes nos idées font exprimées avec leur liai.pn , il cil impoilîbîc que l'on, n'apperçoive ce que nous penfons , puifque nous en. donnons tous les lignes néceffaires. C'enl pourquoi: ceux-là parlent clairement qui parlent finalement,, qui expriment leurs penfées d'une manière naturelle , dans le même ordre, dans la même étendue quelles font dans leurefprit. Il eft vrai qu'un diicourfeit ianguillant quand on donne des termes particuliers à chaque chofe qu'on veut figñider. On. ennuyé ceux qui écoutent , s'ils ont l'efprit prompt. Outre cela , Tardent defir de raire connoître ce qu'on penfe , ne fouffre pas ce grand nombre de paroles. On voudroit , s'i4 étoit polTible, s'cx-> jilicucr en un feul mot ; c*cft pourquoi on choilit des termes qui puiffent exciter plufieurs idées* 6e par conféquent tenir la place de plufieurs paroles; & l'on retienche ceux qui étant oubliez,, ne peuvent caufer d obfcùritéjta règle -, c'eft d'avoir égard à la qualité de l'efprit de ccu,x à qui. on parle: fi ce font des perfonnes Amples,, il ne faut rien leur laiffer à deviner , & leur dire les chofes au long. L'Eiiipic, cette figure de Grammaire qui fupprime quelques paroles, eft fort commune dans les, langues Orientales : les peuples d'Orient font chauds & prompts; ainfi l'ardeur avec laquelle ils parlent,, ne leur permetpasdediie.ee qui fe peut fous-entendre. Notre langue ne fe fert point de cette figure* ni de toutes les autres figures de Grammaire. , Elle aime la netteté & la. naïveté ; c eft pourquoi elle exprime les chofes, autant qu'il fe peut , dans l'ordre le. plus naturel & le plus fimple. En parlant , nous devons avoir un foin particulier, des chofes principales > & choifir pour elles des, Opreffions qui fadent de fortes impreiîlons , foit par la multitude des idées qu'elles contiennent, foit

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

6i La Rhétorique , ou l'Art par leur étendue. Les Peintres groffient les traits principaux de leurs Tableaux, ils en augmentent les couleurs , 8c arToiblilient celles des autres traits , afin que l'obfcurité de ces derniers relevé l'éclat de ceux qui doivent paroître. Les petites chofes , & qui ne font pas de l'eITence d'un difcours, neveulent être dites qu'en parlant. C'eft une faute de jugement bien grande d'employer pour elles de longues phrafes: c'eft détourner les yeux du Lecteur de ce qu'il eft important qu'il confidere, & les attacher à une bagatelle. On peche en deux manières bien différentes contre le juſte choix que l'on doit faire d'exprefſions ferrées ou étendues, félon que la matière le demande. Les uns font diffus , les autres font fecs; les uns prodiguent îcs paroles , les autres les ménagent trop ; les uns font iteriles, les autres font trop féconds. Les premiers ne repréſentent que la carcaſſe des chofes , 8c leurs ouvrages font femblabies aux premiers de freins d'un Tableau , dans lequel le Peintre n'a fait que marquer par un léger crayon la place des yeux , de la bouche & des oreilles du Portrait qu'il veut faire. La trop grande fécondité des dernières étouffe lec chofes. Il tant apporter un julte tempérament. Après que! è Peintre a tiré tous les traits néce flaires , ceux qu'il ajoûte enſuite gâtent les premiers. Les paroles fnperflué's obſcurciflent le difcours; elles empêchent qu'il ne fbit coulant; elles laifent les oreilles, 6c s'échappent de la mémoire. Omne fitfirvi uum fient de peſtere manat. La politeffe conſifte en partie dans un retranchement feveré de toutes ces paroles perdues qui en font comme les ordures. Un corps n'eſt poîi qu'après qu'on ? . ô c avec la lime lee petites parties qui rendoient fa lurface rabote uik..

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

ï> E PARLER. Liv, L Ch.*p. VÎT. 63 Les Grammairiens appellent ToHtMgie cette répétition des mêmes chofes , qui ne fert qu'a rendre le difeours plus long & plus ennuyeux, tprfquele difeours ell ainli chargé de paroles fuperfluës , ce défaut fe nomme aulîi Pcriffologi*. Néanmoins on n'eft pas obligé de ménager fes paroles avec tant de fcrupuîle, que ronnepuilTemettrequelquemot de plus qu'il ne faut, comme quand ou dit en Latin, riverse zham , auribus audire. Cette manière déparier qui efk figurée, fe nomme pleonifme ou abondance. Pour éviter les deux extremitez de dire trop ou de ne dire pas allez, il faut méditer fon fuj et avec beaucoup d'application , pour s'en former une image nette , qui ait tous les traits qui lui font propres & eifentiels. Dans le premier feu delà compofition il ne faut point ménager les paroles, mais après qu'on a dit tout ce qu'on pouvoit dire,, il faut, s'il m'eit permis de parler ainfi , mettre toutes ces paroles dans le preJibir pour en exprimer le lue , & en retrancher le marc. C'eft-à-dire qu'il faut retrancher ce qui eft inutile, avec cette précaution qu'en coupant des chairs fuperfluës , on ne coupe point quelque nerf. Un difeours doit être lié; ung particule retranchée fait que la liaifon ne paroît plus.. La délicaterTe , 8c en même teins la force du ftite confilte dans l'union 8c dans la liaifon des parties du difeours. Il ne faut point laifler aux lecleir s à deviner cette liaifon; 6c ce ne font, comme je l'ai dit , que de petits mots qui la font ; il faut donc bien prendre garde de ne pas les retrancher. Mais auflî jl'fiaut avouer que lorfque le difeours eft clair par lui-même , ces mots étant inutiles , ils ne font que remba:aiïer. ' C'eiUpourquoi on a raifon de condamner notre car en pluieurs occafions ; par exemple en celle-ci, il Jait jour, car k Soleil eft levé. Cette confe'-jumceeft trop claire pour qu'il foitbefoin de h marquer Cousine un Lecteur tft bien

The text on this page is estimated to be only 20.46% accurate

64 La Rhetoii qjt*e , o u l'A R t affe qu'on ne l'oblige pas de deviner, auffi tout ce qu'en lui dit de trop, l'importune. Il ne faut rien oublier poar atteindre la fin , mais ce qui ne fert de rien eft un embairas qui retarde..
c Chapitre XIII. De V

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

DE parier. Liv. L Chap. TUT. &Ç ment fans art leurs penfées, fe font affujettis à cet ordre. Les anciens laines parlaient comme iis penfoient. Ils ne cherchaient point d'autre ordre que celui des chofes mêmes, & les exprimant félon qu'elles fe préfentoient à leur efprit, ils rangeoient leurs paroles comme leurs penfées fe trouvoient difpofées dans leur conception. On penfe d'abord au fujet d'une propofition : l'efprit en fuite le compare, &c en autre quelque chofe, ou- il nie cette chofe félon le jugement qu'il fait; ainfi le fujet t'occupe la première place, en fuite l'action de l'efprit qui juge eft avant la chofe qui eft niée ou affirmée. Dans notre langue le nom qui exprime le fujet de la proportion va devant: après on place le verbe, &c le nom qui marque l'attribut fuit. Cet ordre eft naturel, & c'eft un des avantages de notre langue de ne point l'ouffrir qu'on s'en écarte. Elle veut qu'on parle comme Von penfe. Pour parvenir raifonnablement il faut confulter les chofes avec cet ordre, que premièrement on s'applique à celles dont la lumière fert à faire découvrir les autres. Il faut donc que les paroles foient placées félon que leur fens doit être entendu, afin qu'on puiffe appercevoir le fens de celles qui fuivent. Le génie de notre langue, c'eft qu'un difcours François ne peut être beau, fi chaque mot ne réveille toutes les idées l'une après l'autre félon qu'elles fe fuivent. Nous ne pouvons imaginer qu'on éloigne aucun mot, qu'il faille attendre pour concevoir ce qui précède; ennemis pour cela des parenthefes & des longues périodes. Auffi notre langue eft propre pour traiter les fuit énoncés, parce qu'elle le fait avec une admirable clarté, en quoi elle ne cède à aucune autre. Il ne s'agit donc en enfeignant que d'être clair. Mais auffi il faut avouer que ce n'eft pas tant une vertu qu'une néceffité à notre langue de fuivre l'ordre naturel; ce qui lui eft commun avec toutes les ■jAtT lajv

The text on this page is estimated to be only 24.16% accurate

66 LaRhétorique, où l'on voit l'usage de ces langues dont les noms n'ont ni genre ni cas. Il faut dire un discours qu'il paroisse où se doivent rapporter les parties dont il est composé. Nous ne parlons des choses que pour marquer ce que nous en jugeons, à quoi nous les rapportons. Si cela ne paroît, le discours est confus. Qu'on dise en Latin : Deus fecit hominem, ou hominem fecit Deus, il n'y a aucune ambiguïté. On voit bien que ce n'est pas l'homme qui a fait Dieu, parce que hominem est un infinitif qui marque que Deus qui est au nominatif agit sur l'homme ; mais dans notre langue, Dieu a fait l'homme y 6:1 homme a fait Dieu, n'est pas une même chose. C'est le seul ordre qui distingue ce-, lui qui agit d'avec celui qui est le sujet de l'action ; quand on dit, Dieu a fait l'homme, l'on marque que c'est Dieu qui agit. Sans cet arrangement ces mêmes mots ont un sens contraire ; au lieu qu'en Latin hominem facit Deus, ou hominem Deus facit, ou facit hominem Deus, ou Deus facit hominem, c'est une même chose. Les Latins & les Grecs ne font donc pas obligation de s'astreindre comme nous à l'ordre naturel. Il y a même lieu de conjecturer si c'est un défaut dans leur langue de s'en dispenser ; car outre que ce renversement, comme on l'a fait voir, quand il est réglé, ne cause point d'obscurité, on peut dire que le discours en est même plus clair & plus fort. Lorsqu'on parle, on ne veut pas seulement marquer chaque idée qu'on a dans l'esprit par un terme qui lui convienne ; on a une conception qui est comme une image faite de plusieurs traits qui se lient pour l'exprimer. Il semble donc qu'il est à propos de présenter cette image toute entière, afin qu'on considère d'une seule vue tous ses traits. les uns avec les autres comme ils le font ; ce qui se fait dans le Latin : tout y est lié, comme les choses sont liées dans l'écrit. Dans cette expression, homi

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

DE PARLER. LIV. 1. Ch.lp. XIII. ^ hom'mem fecit Deus , on voit que ce mot hominem n'est pas la fans fuite , qu'il se doit rapporter à quelque nom; &: toute l'exprefTion hominem fecit Dext 9 repréente la penfée de celui qui parle , non par parties brifées, mais toute entière, & f.ù fan t un corps comme elle le fait. Ce premier mot hominem , ne fignifie rien; il faut pour découvrir ce qu'il lignifie, envifager toute l'exprefTion ; ce qui oblige de confiderer l'exprefTion entière. On peut dire qu'en François chaque mot fait un fens. Dieu a fût; cela a un fens, mais ces mots hominem fecit , n'en ont aucun qu'après qu'on y a joint ce qui fuie. En quelque langue que ce foit , on n'apperçoit jamais parfaitement le fens d'une exprefTion qu'après l'avoir entendue toute entière; ainfi Tordre naturel n'est pas fi abfoûment néceffaire qu'on fe l'imagine , pour faire qu'un difcours foit clair. Celui qui dit hom'mem fecit Dext , ne confidere l'homme que dans ce rapport qu'il a avec Dieu qui est fon Créateur. Cet aceufatif marque ce rapport. Ajouter que le retardement que fouffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une fuite, le rendent beaucoup plus attentif. L'ardeur qu'il a de découvrir les chofes s'augmente , & cette attention fait qu'il les conçoit plus facilement. Auflî les exprefTions Latines font plus fortes étant plus liées. Le renverfeirent qu'on y fait lie une propoition , tk la ramaffe en quelque manière; car le Lecteur est obligé pour l'entendre d'envifager toutes les parties enfemble, ce qui fait que cette propoition le frappe plus vivement. Encore une fois , tout est coupe en François Nos paroles font détachées les unes d'avec les autres; c'est pourquoi elles font languiffantes , à moins que les chofes dont on parle n'en foutiennent le fens. Je l'ai dit , il ne faut pas s'imaginer que l'esprit forme les penfées avec tant de lenteur , que les chofes auxquelles il penfe ne se prefentent à lui que fucceffivement

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

68 La Rhetorik[^]jî, ou l'Art vement. D'une feule vûe il voit plufieurs chofes*. On peut donc dire qu'un [^]arrangement eft naturel , lorsqu'il prefente toutes les parties d'une proportion unies entre elles comme elles le font dans l'elprir. Cela s'accommode mieux à notre vivacité naturelle. On perd patience lorfqu'on ne nous dit les chofes que l'une après l'autre, d'une manière interrompue, & par conféquent ennuyeufe à un efprit qui voudroit qu'on lui dit les chofes tout d'un coup , comme il les voit. Celui qui a écrit des avantages de notre langue n'avoit pas fait cette reflexion , lorsqu'il condamne la manière dont les Latins pouvoient arranger leurs paroles. Il tâche de les rendre ridicules. Il rapporte ces paroles de Cice> ron : C[^]cm enim noftrxm ille moriens apud Mantineum Epaminondas non cum quadam miÇeraticr.e deletfat ! Ce qu'il traduit ainfi : Lequel car de mus lui mourant à Mantinée Epaminondas ne avec quelque compaffion deleSfe-t-il point ? Sans doute que ce François eft choquant , parce que . ce n'eft point ainfi qu'on parle en François , & que c'eft l'ordre, comme nous avons dit, qui fait conhoître où chaque chofe doit fe rapporter; au lieu qu'en Latin ce font les cas , les genres. Aufu* quelque renverfement qu'on trouve dans les paroles Latines de Ciceron , à moins qu'on n'ignore le Latin , on ne peur y trouver d'obfcurité. C'cft en vain que cet Auteur dit que les Romains penfoient en François avant que de parler en Latin. Car un Frafi-* çois même ne tiendrait guère du çe nie de fa nation , s'il penfoit fticcefli vement & diflin&emcnt à toutes les chofes qu'il ne peut exprimer que les unes après les autres. On le fait fi bien qu'un tour trop régulier rend le difeours languiffant. Quand on le peut on s'en écarte , Se avec grâce. // pérît ce Germanicus fi cher aux Rcmains , dans une armée ok il eut eu moins à craindre Us ennemis de V Empire , qu'un

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

DE PAKIIH, Lîv. I. Chap. XIIL 6o Empereur qu'il avoit
fibienfervi. Cela a bien plus de grâce que ce tour régulier : Ce Ge/manicus
fi cher aux Romains périt dans une armée , ce Néanmoins il ne faut pas
conclure de tout cela qu'il foit permis aux Latins & aux Grecs de tranfporter
leurs mots fansaucune modération. Il n'y a que de foibles Ecrivains qui
prennent cette liberté , les bons l'ont condamnée ; car fans difficulté un mot
ne doit jamais être trop élpigné du lieu où il fe rapporte. Quand on y
manque , c'est un défaut qui fe pardonne, mais c'efl lorfqu'il eft rare; 8c
alors les Grammairiens, comme nous l'avons dit, en font une figure qu'ils
appellent hyperbate , c'est-à-dire tranfpofition , telle qu'eft ceÙe-ci dans ces
vers de Virgile : • Furit immifis Vidcanus habwis Tranfira par w remos.
Difons encore en faveur de la langue Latine > que cette liberté qu'elle a , lui
donne moyen de rendre le difcours plus Coulant & plus harmonieux. Elle
peut déplacer un mot de fon lieu naturel , fans <5-ue ce déplacement caufe
du defordre, pour le mettre ailleurs où fa prononciation s'accommodera
mieux avec celle des mots qui le précéderont ou qui le fuivront. Nous
Tommes extraordinairement gênez en François, Comme ce n'eft que le feul
ordre qui fait la conffruction , c'est-à-dire qui fait connoître où chaque chofe
fe doit rapporter, le génie de notre langue nous affujettit à l'ordre qui eft
ufité, quand même il n'arriveroit aucune obfcuredité fi on ne le fuivoit pas:
c'est une même chofe que blanc bonnet ou bonnet blanc , noir chapeau ou
chapeau, noir , blanche robe ou robe blanche^ cependant on ne peut pas dire
l'un & l'autre. On eft contraint de dire toujours un bonnet bla?u, un cha~
peau

The text on this page is estimated to be only 20.98% accurate

70 La Rhétorique, ou i'Aet, peau noir , une robe blanche , ce m
me au contraire il luit dire une belle femme, il neft jamais permis de dire
une femme belle. L'arrangement même, ce qui n'eft point en Latin, change
le fens des mots, car fage femme, & femme fage , greffe femme , &c femme
yoffe \ mûrt bois . & bxs mort , ne font pas une même chofe. Il y a pourtant
de certaines occallons où îe renverlement de Tordre naturel eft une beauté.
Cette exprellîon, comme d'tfent les Phdofaphes , eft plus élégante que celle-
ci , comme les Philofophes difeat. Ce qui fait voir que ti l'on ne peut fouffrir
les chan^emens qui ne caufent point d'ûbfcarité, c'ell fouvent un caprice.
Les Italiens ne font pas fi exacts obfervatenrs de l'o dre naturel que nous.
C'eft une beauté de leur langue que de~dire , il m'io amore, pour Vamore
mio\ ils ne fc mettent pas en peine que cela faife quelque équivoque. Ils
difent Jlejfandro tira vince: ce qui peut avoir deux fens. La coutume fait
beaucoup. On conçoit aifément ce qui eft dans les manières ordinaires; ce
qui fait qu'elles deviennent naturelles. Les Anglois arrangent leurs
fubftantifs autrement que nous. The Kings Court , comme s'ils diibient du
Roi la Cour. Chapitre XIV. De la netteté w des vices qui lui font opofez..
L'Arrangement des mots mérite une application particulière, & Ton peut
dire que c'eft par l'art de bien placer les parties du difeours que les excellens
Orateurs fe dillinguent de la foule ; car enfin les mots font dans la bouche
de tout le monde, les Orateurs ne les font pas; il n'y a que la difpo.

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

DE parler. Liv. I. Chap. XIV, 71 Reddiderit juniura novum. Je ne parle pas encore ici de cet arrangement qui rend le discours harmonieux, mais de celui qui le rend net. La netteté ôc la clarté font une même chose. Un discours est net lorsqu'il présente une peinture nette & claire de ce qu'on a voulu faire concevoir. Pour peindre un objet nettement il en faut représenter* les propres traits, donnant pour cela* les seuls coups de pinceau nécessaires. Ceux qui sont inutiles gâtent l'ouvrage. La clarté dépend en premier lieu de l'arrangement des paroles. Lorsqu'on s'attache à l'ordre naturel on est clair: ainsi le renversement de cet ordre, ou la transposition des mots, /ra/tf/w verborum, est un vice opposé à la netteté. Notre langue ne souffre point de transpositions que rarement. Ce n'est pas parler François, dit Vaugelas, que de dire; // n'y en a point qui plus que lui Je dois jurement promettre la gloire '. Il faut dire, Il^ n'y en a point qui plus jurement que lui se doit promettre la gloire. C'est une transposition que d'éloigner trop un mot de celui qu'il doit suivre immédiatement, comme dans cet exemple: félon le sentiment du plus capable d'en juger de tous les Grecs, au lieu de dire, félon le sentiment de celui de tous les Grecs qui étoit le plus capable d'en juger. Il faut placer chaque mot dans le lieu où il répand plus de lumière. C'est une espèce de transposition que d'éloigner deux mots qui doivent s'éclaircir. Afin que cela n'arrive pas, il faut couper une phrase lorsque la fin est trop écartée du commencement; autrement quand le Lecteur est à la fin, il ne se souvient presque plus du commencement. Le

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

72 La Rhétorique, ou l'Art Le fécond vice contre la netteté est un embarras de paroles superflues. On ne conçoit jamais nettement une vérité qu'après avoir fait le discernement de ce qu'elle est d'avec ce qu'elle n'est pas \$ c'est-à-dire , qu'après qu'on s'en est formé une idée nette qui le peut exprimer en peu de paroles. Le froment tient peu de place après qu'il est séparé de la paille. Aussi les paroles qui ne servent de rien retranchées le discours est court & net ; par exemple, ôtant de l'expression suivante les paroles inutiles qui l'embarraissent : En cela tu feras abuser tous les jours la terre vaine de leur manière d'embarassée qu'était cette expression vous la rendrez nette , la réduisant à ces termes: En cela place

The text on this page is estimated to be only 28.13% accurate

Ut PARLER Ltv. I. Chdp. XIV. 7 J? que la fuite du difcours
éclaircit , & où perfbnne ne peut être trompé, il en donne des exemples pris
de la langue Latine. Vttanda in prirnis ambiguitas , non h&c folum qu&
incertum intelle Slum facit ; ut , Chremetem audivi percujfijfe Demeam ,
fed Ma quoque q*& etiam fi turban non poteft fenfum , m idem tamen
verborum vit mm incidit , ut fi qui s dicat , vifum à fi hominem libt um
fcribentem : nam etia?3% fi librurn au homine fcribĩ pateat , mate tamen
cornpofiterat , feceratque ambiguum , quantum in ip[\$ fuit. . Comme dans
le François nous ne marquons point les rapports des noms par des genres 6c
par des cas , nous ferions à tous momens des équivoques, fi nous
n'employions les articles qui fervent à déterminer le fens du difcours> Ce
feroit une équivoque de dire, V amour de la vertu v Philofophte ; car on ne
marque point le rapport de ce mot Ph'dofophk , s'il le faut joindre avec la*
Vertu, ou avec amour. Cette ambiguïté n'eft point en Latin: quand on dit
amor Virtutis PhilofophU , on voit que Pbilofophh étant au genitir comme
Virtutis , il faut joindre ces deux chofes enfembîe. Pour ôter cette équivoque
dans cette expreffion Françoisfe , il faut mettre l'article ; l'amour de U Vertu
cr de la Phllofophie. Dans l'ufage des articles il faut diftinguer l'article
indéfini d'avec celui qui eft défini , & ne pas mettre l'un pour l'autre. C'eft
mal parler que de dire je n'ai point de Urgent , lorfqu'on veut dire en général
qu'oa eft fans argent. En cette occafion il faut écrire jê n'ai point d'argent.
Au contraire quand on ne parle pas en gênerai , mais qu'on indique une
chofe déterminée , c'eit une faute de fe fervir de cet article indéfini pour
celui qui eft défini : Dire , par exemple, donnez-moi d'argent, pour donnez-
moi de l'argent. # s D » C'eft

The text on this page is estimated to be only 21.98% accurate

< La Rhetor^{ic}ps, ou l'Art C^{il} la néce^{ss}itéq^uily a d'éviter les équivoques qui nous fait rejeter les participes autant qu'on le peut: je dis autant qu'on le peut, car on est souvent obligé de s'en fervir, parce qu'ils abrègent \c difcouis. Le sens des participes est indéterminé dans r\otre langue, ils n'ont ni cas, ni genre: ainii comme leur rapport ne paroît pas , il n'y a que la fuite qui le rafle appercevoir ; c'est pourquoi ils caufent des ambiguïtés /comme dans cet exemple : jfe i'ay appercu for tant de l'Egltfe , on ne fait fi c'est moi qui fortois , ou celui dont je parle. Cette équivoque ne fc fait point en Latin, car félon ce que je voudrai signifler, je dirai, vīdi i nn egredientem Ecclefia , ou vidi eum līcclefia egrediem* Pour éviter donc l'équivoque on est obligé de dire la chofe d'une autre manière. Je Vai apperfH hrfyue je fortois de l'Eglifg , ou lorqu'il fertoit deVEglife, félon le sens qu'on veut marquer. Vaugelas remarque fort bien que ce n'est pas allez de fc faire entendre , mais qu'il faut faire en forte qu'on ne puilîe point n'être pas entendu. Il n'y a rien de plus oppofé à la netteté, que le font certaines expreffions que ce même Auteur appelle louches, parce que l'on croit qu'elles regardent d'un côté, & elles regardent de l'autre, comme est ce .Vers de l'Oracle, Aïo U y JEacida , Romanos vincere pojfe. • » Pyrrhus , fils d'iīacidas , à qui s'adreflbit cet Oracle , l'entendoit de cette manière : Ofilsd'AEacidas, je dis que tu pourras vaincre les Romains , & le sens étoit que les Romains remporteroient fur lui la viétoire. Les Grecs appellent ce vice Ampkibclogit. Les oarenthes trop longues Ôtrop fréquentes font aufi. ODpoféesà la netteté: les exemples n'en font pas : ares dans les Auteurs. # L'avis 9i Digitized by Google i

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

T)E PARLER. LIV. I. Chaf. XV. 7f L'avis que j'ai donné de placer les particules dans les lieux où elles font neceflaires , eft trèsconliderable. Comme nos membres ne feroient pas un corps , s'ils n'étoient liez les uns avec les autres d'une manière imperceptible : aufli des paroles & des phrafes ne font pas un difcours , fi elles ne font lices fi étroitement , que le Lecteur foit conduit du commencement jufques à la fin, presque fans qu'il s'en apperçoive. Ce font ces petites particules qui font cette liaifon , qui font un corps de toutes les parties du difcours , & en uniifent les membres. Elles font la beauté & la délicateffe du langage : elles rendent le difcours coulant & fuivi : fans elles il eft femblable à un corps difloqué, coupé & mis en pièces, à du fable fans chaux , Arena fine calce , comme l'Empe* reur Claude le difoit du ffile de Seneque. Ce défaut rend & lahguiffant & defagréable tout ce que l'on dit. Le ménagement des particules eft un des grands fecrets de l'éloquence , particuliéremelit dans «'langue Grecque & dans la Latine. Chapitrb XV. ■ . » -* De la véritable Origine des Langues. SI ce que Diodore de Sicile a écrit de l'origine des langues étoit véritable , ce que nous avons! dit de ces nouveaux hommes qui fe font formc7i; une langue, ne feroitpas une fable , mais une véritable Hiftoire. Cet Auteur propofe le fentiment de quelques Philofophes touchant le commencement du monde. Après que les élemens curent pris leur place dans l'Univers , & que les eaux fe furent écoulées dans la mer , Ja terre , difent-lls, qui ctoit encore humide, fut échauffée par la chaleur duSoD i kil,

The text on this page is estimated to be only 24.84% accurate

76* La Rhétorique, ou l'Art de le dire, & devenant féconde, produisit les hommes & les autres animaux, comme elle produit encore aujourd'hui des rats, des grenouilles, & la plupart des infectes, qui naissent, comme on le pense, de pourriture. Tout est faux dans ce que dit Diodore. Quel mouvement pourroit remuer les parties du limon, de sorte qu'en se froissant, en se glissant, elles produisent des figures justes pour composer la machine d'un animal? Je ne parle pas seulement de l'homme, je dis qu'il n'y a point d'infecte qui ne soit composé d'un nombre de parties qui ne se pourroient compter, quand ils seroient assez gros pour être sensibles. Si on ne peut donc nous faire comprendre que le hasard puisse former une machine d'une centaine de parties différentes, comment nous expliqueroit-on la composition d'un animal qui a des millions de parties? Mais achevons d'écouter cette fable que Diodore raconte. Il dit donc que les hommes nés de la terre, comme les herbes dans un jardin, les grenouilles dans un étang; que ces hommes, dis-je, qui étoient dispersés de côté & d'autre, apprirent par expérience, qu'il leur étoit avantageux de vivre ensemble pour se défendre les uns les autres contre les bêtes; Que d'abord ils s'étoient servis de paroles confuses & grossières, lesquelles ils polirent ensuite, & établirent des termes nécessaires pour s'expliquer sur toutes les matières qui se présentoient: Et qu'enfin, comme les hommes n'étoient point nés dans un seul coin de la terre, & que par conséquent il s'étoit fait plusieurs sociétés différentes, chacune ayant formé son langage, il étoit arrivé que toutes les Nations ne parloient pas une même langue. C'étoit là l'opinion des Grecs les plus polis, qui s'imaginoient être effectivement nés dans les pays qu'ils habitoient, se glorifiant d'être enfans de leur terre. 4 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.94% accurate

»! PAMIR. Liv. T. Chnp. X\ r. 77 leur propre terre, «ûri^fcnf, indigent. Si la terre ne peut pas produire un infeéle, ou qu'on ne puiffie pas concevoir comme elle le pourroit faire » on ne concevra pas que l'homme loir forti de la terre, ou qu'il fe foit fait. Tous les anciens monumens de l'Hiftoire s'accordent avec l'Ecriture , qui nous apprend que Dieu créa le premier homme. Les Grecs n'avoient aucune véritable connoiffance de l'Antiquité, comme Platon le leur reproche dans l'un de fes Dialogues, où il fait dire à Timée, que les Egyptiens avoient coutume d'nppeller les Grecs des enfans, parce qu'ils ne favoient, non plus que de petits enfans, d'où ils étoient fortis, & ce qui s'étoit pafle avant leur naiifance; ainfi nous ne devons pas nous arrêtera leurs centes. Tous les anciens monumens de l'Antiquité , comme je l'ai dit, rendent témoignage à la vérité de ce que Moïfe raconte dans la Genefe, de la naiiffanee du Monde, & des premiers hommes. Nous apprenons dj ce Livre divin, de l'autorité duquel perfonne ne peut douter, que Dieu forma Adam le premier de tous les hommes ; il le créa pa rait , avec une compagne; il lui donna donc un langàgt qu'ils parlèrent l'un avec l'autre. C'eft cette langue qui doit être regardée comme la première. Les Savans croient avoir des preuves que c'eft la langue' Hébraïque dont Dieu s'eft fervi en parlant aux Patriarches, &: dins laquelle Moïfe & les autres Ecrivains jfacrcft ont écrit les Saintes Ecritures. On croit donc que ce premier langage , qui fut enfuite ceVu des Hébreux , fe conferva après le Déluge jufqu'à la confusion qui furvint dans le langage de ceux qui bâtirent la Tour de Babel. Cen'ett pasle fentiment d'un certain Auteur*, dont le Livre a été imprimé à Venife il y a quelques années. Il fouD 3 ti.nt

The text on this page is estimated to be only 24.37% accurate

'78 La Rhétorique , ©u l'Ar t tient que la langue Grecque eft la première de toutes les langues: qu'Adam a parlé Grec. Ces preuves font, qu'auflitôt que ce premier Homme ouvrit les yeux , il admira la beauté des ouvrages de Dieu , & s'écria, O; qu'ainli il trouva l'i Grec; enfuitc F», lorſqu'après qu'Eve fut fortie de fon côté , en la fentant il, prononça 5 î. Il dit que le premier né d'Adam ayant pleuré en nailTant , il fa entendre iiiî. Comme le fécond enfant qui a voit , dit l'Auteur, la voix plus gicle , en criant prononça i \$ 't l Cefť par femblables raifons qu'il prétend prouverque la langue Grecque eft aulli natu- relie que certains chants à une certaine efpece d'oifcaux. Il tombe ainfi dans l'opinion de ces Phiïofophesdont nous us fommes mocquez. Rien de plus ridicule ni de plus faux qu'un femblable fentiment. Les Grecs mêmes , comme Hérodote , ne font pas difficulté de croire que leur langue vient d'une langue plus ancienne. Reprenons la fuite confiante de l'Hiftoire des langues. L'Hébreu , ou la langue des ancien* Patriarches fut celle de toute la terre. Avant que les enfans de Noé euſſent entrepris de bâtir la, Tour de Babel, il n'y avoit qu'une feule langue. Le deflein de ceux qui voulurent élever cette Tour , ctoit de ſe defendre contre Dieu même, ſ'il vouloit encore punir le Monde par un Déluge , qu'ils eſperoient ne leur pouvoir plus nuire lorſqu'ils auroient achevé cet ouvrage. Dieu voyant cette entrepriſe téméraire , mit une telle contuſion dans leurs langues & dans leurs paroles , qu'il leur étoit impoſſible de comprendre ce qu'ils ſ'entrediiſſent les uns aux autres. Cefť ce qui les contraignit de laifſer imparfait cet ouvrage de leur vanité , & de ſe ſéparer en divers pais. L'opinion la plus commune touchant cette coi> fuſion, eft que Dieu ne confondit pas tellement le lan-4

The text on this page is estimated to be only 15.87% accurate

Il E hī ier. Liv. I. Cbap. XV. 70 langage de ces hommes, qu'il fit autant de différentes langues qu'ils étoient d'hommes. L'on croit feulement qu'après cette confufion chaque famille fe fervit d'une «langue particulière ; ce qui fit que les familles s'étant réparées , les hommes lurent diftinguez aufli-bien par la différence de leur langage, que par celle des lieux où ils le retirèrent. Il fe pou voit faire que cette confufion ne confiilâ't pas en de nouveaux mots , mais dans le changement ou tranipoiition , dans Eaddition ou rçtranchement de quelque^ lettres de celles qui composent les termes qui étoient en ufage avant cette confufion. Ce qui le fait croire , c'elt qu'on tire facilement delà langue Hébraïque, qui a été celle d'Adam , & qui s'eft toujours confervée , l'origine des anciens noms des Villes , des Provinces , & des Peuples qui les onl premièrement habitées , comme phiiiieurs favans hommes l'ont très- bien prouvé , mais particulièrement Samuel Bochart dans fa Geographie facrée. Il y a des Auteurs qui prétendent que ce que M'.-ife die de la confufion des langues de ceux ui bâtiffoient la Tour de Babel, le peut eintenre d'une mes-intelligence qui fc mit entre eux. I-Kui* rajfon , e'çft que les Orientaux api \ difperfion fe font fer vis de diverfes Dialectes piùrot que de diverfes langues : Que fans une confufion miraculeuie de langues, rãoignement des peuples, l'établi (fe ment de? Empires & des Républiques, la diveriité des loix & des coutumes , le commerce des Nations déjà féparées , purent caufer du changement dans le langage : Que h Grèce, pai triple , a été habitée par les Phéniciens &c les Ègyr*îtens , de la langue desquels le Grec s'eit formé : Que la langue des Perfcs , des Scythes , & celle des peuples Septentrionnaux , ont beaucoup de rapport lçj unes avec les autres, & tirent toutes leur D 4 o:i

The text on this page is estimated to be only 17.27% accurate

*o La Rhetorik i^u, ou l'Art origine de l'Hébreu. C'est ce que le
Pere Thomafli* prouve dans son Glossaire. Ainsi ce n'est point le ha7ard qui
a appris aux hommes à parler; c'est Dieu qui leur a donné leur premier
langage > c'est de la langue qu'il donna à Adam, que toutes les langues sont
venues, celle-là ayant été, pour ainsi dire, divisée & multipliée. De quelque
manière que cela se soit fait, la confusion que Dieu mit dans les paroles «*e
ceux qui vouloient élever la Tour de Babel, n'est pas la seule cause de cette
grande diversité & multiplicité des langues. Celles qui sont en usage
aujourd'hui par toute la terre, sont en bien plus grand nombre que n'étaient
les familles des enfans de Noé lorsqu'elles se séparèrent. & bien différentes
de leur langage, il se fait dans les langues* aussi-bien que dans toutes les
autres choses, de si grands changemens insensibles, qui sont qu'après quelque tems
elles paroissent tout autres qu'elles n'étoient dans leur commencement.
Nous ne doutons pas que le François que nous parlons maintenant ne vienne
de celui qui étoit en usage il y a cinq cents ans; cependant à peine pouvons-
nous entendre le François qui se parloit il y a deux cents ans. Il ne faut pas
s'imaginer que ces changemens n'arrivent que dans une langue. Quintilien dit
que la langue Romaine de son temps étoit fort différente de celle des premiers
Romains, que les Prêtres n'entendoient presque plus les Hymnes que les
premiers Prêtres de Rome avoient composés pour être chantés devant les
idoles de leurs Dieux. Platon dans le Cratyle dit la même chose de l'ancien
Grec; eue vû les grands changemens qui s'y étoient faits, il ne falloit pas
s'étonner qu'il différât autant du nouveau, que celui-ci du Barbare. Platon
appelle Barbare

The text on this page is estimated to be only 22.66% accurate

r» £ fARLEK. Lh. I. Cbap. XV. 8i tare le langage des peuples qui n'ont aucune poJiteffe , qui ne cultivent point ni les Arts, ni les Sciences. m { . La différence du langage , ou la férocité des premiers hommes qui croient corrompus , comme l'Ecriture le déclare, firent qu'eu peu de temps ' après la confufion de la Tour de Babel, ils fe féparerent, ne pouvant vivre les uns avec les autres. Chacun fe retira dans les lieux qui n'étoient point encore habitez, où il pouvoit vivre avec fes femmes & fes enfans, & regnerfeul. C'eftlegrand' npmbre d'idées, la diverfitédes affaires, le trafic, les Arts, les Sciences, qui ont fait trouver ce nombre prpdigieu* de mots*

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

8i La Rhetoxiojti , ou l'Art des autres, & ne fe connoissant plus. Cest ainfi qu'il y eut fur la terre autant de différentes langues qu'il y a de contrées. Cela devoit arriver quand il n'y auroit point eu de confusion miraculeufe des langues parmi les entrepreneurs delà Tour de Babel; & que tous les hommes dans le temps qu'ils fe difperferent, fe fuient entendus. Il ont pu dans la fuite changer fi fort leur premier langage , qu'il s'en foit formé de nouvelles langues. L'inconftance des hommes en eft une des principales caufes. L'amour qu'ils ont pour la nouveauté leur fait établir de nouveaux mots en la place de ceux qu'ils rebutent , & introduire des manières nouvelles de prononcer, qui changent entièrement le langage, & qui en font un nouveau dans la fuite des années. Chaque peuple a fes manières de prononcer félon la qualité du climat. Ceux du Nord font portez à fe fervir de mots compofez de confonnes fortes, qui fe prononcent du fond du gofier. Les Saxons changent les confonnes , que les Grammairiens appellent tenue y , dans les moyennes , & celles-ci en afpirées i ainfi au lieu de bibimus , ils prononcent biimus, pour bonum ils difent bonum, pour vinum y Jinum. Il y a des Nations entières qui ne peuvent prononcer de certaines lettres, comme les Luthériens ne pouvoient prononcer le fchm, des Hébreux , & pour fchibboleth , ils difent fibbolth. Les Gafcons & les Efpagnols n'aiment point la lettre F. Ceux-ci difent h arma pour fuma . habulate pour fabu : les Gafcons difent hille pour fille. Cest ce qui fait que chaque Nation déguife tellement les mots qu'elle emprunte d'une langue étrangère , qu'on ne les connoit plus. Auffi ceux qui recherchent l'Étymologie ou l'origine des nouvelles langues , pour faire com^ jrendre Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate

BE PA1LER. Liv, l. Cha£. XT". 83 prendre comment elles viennent des anciennes , ont foin de rapporter quelles ont été les manières différentes de prononcer en differens teins, &c comment par ces différentes manières les mots ont été changez de telle forte , qu'ils paroi tfernt tout differens de ce qu'ils étoient dans leur première origine. Par exemple , il n'y a pas grande conformité entre écrire , & le mot Latin (cribere , d'où il vient ; entre établir , 6c Jiabilire : voilà la caufe de cette différence. Nos François a voient coutume en prononçant cette lettre S , de faire fohner devant elle un E , comme on le fait encore au-delà de la Loire. Ainli au lieu de fsri* bere , ils prononçoient eferibere : ejhùilire , pour Jiabilire. L'on a pris la coutume eniuite de ne point prononcer la lettre S ,. après E r au commencement des mots : ainli on a dit écribere , h*bilire \ ôc enfin en abrégeant ces mots , font venus ces mots François , écrire , établir. Les chan* gemens qui fe font faits de cette manière dans la* prononciation , ont tellement déguifé les mots Latins, qu'il s'en eft fait une nouvelle langue. Il en eft de toutes les langues comme de la Françoisfe. Notre langue ,. l'Efpagnole , & l'Italienne viennent du Latin. Le Latin vient du Grec. Le Grec vient en partie de l'Hébreu, comme le Guida ïque & le Syriaque. L'ons'étonne d'aboid, quand on fait venir d'une langue plus ancienne quelque mot d'une nouvelle langue, par exemple, un mot Latin d'un mot Hébreu, fi leur différence eft confiderable. Cet étonneraent vient de ce que l'ôn ne: prend pas garde que ce mot Latin , avant que d'» voir la forme qu'il a , a paffé par plufieurs païs a & qu'il a été prononcé en différentes manières qui l'ont défiguré.. Les peuples ont des inclination* particulière» pour de certaines lettres , pour de certaines rer* D 6 »i~

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

A 84 La RHETORiciti, ou L'Art minafons , foit par caprice ou par raibn , trouvant que la prononciation de ces lettres & de ces terminations eft plus facile, & quelle facconunode mieux avec leurs difpofuions naturelles. Cela fe remarque particulièrement dans la langue Grecque; & c'eft ce qui a introduit dans l'ufage^ commun de cette langue ces particularité?, qu'ont nomme Dialettts. Les Attiques , par exemple , au lieu de r mettent |î , { * . nZ. Ils ajoutent cettefyllabe h , à la fin de beaucoup de mots : ils joignent fouvent , à la fin des adverbes : ils abrègent les mots , au contraire les Ioniens" les allongent. Les Dores , ou Doriens font dominer la , prefque par tout. Les Eoliens mettent un £ avant p; de deux ^u, ils font deux rv, ils changent le I , en 9. Il en eft de même de la langue Chaldaïque , au regard de la langue Hébraïque. Les Italiens , les François , & les Efpagnols ont kurs lettres & leurs terminaifons particulières ^ comme on le peut voir dans les Grammaires, &c dans les Dictionnaires de ces langues; Ces particularité! , comme il eft manitdle , changent beaucoup les langues , Se mettent de grandes différences entr'elles } de forte que bien quelles viennent d'une même mere , s'il m'eft permis de parler ainfi , elles ne paroiflent point fœurs. Les lngues Françoisfe , Efpagnok , & Italienne femblent être forties de langues toutes diffe^ rentes. Si chaque canton de terre a eu dans fon commencement un langage particulier , comment % medira-t-on, ces langues générales , étendues, & qu'on a nommé des langues mères , fe feroient çiles pû former ? Cela eft arrivé lorfqu'un hom* nie qui avoit plus d'cfprit & de force de corps ^ foit par fon favoir-faire , foit par la force de fe* anses y a raffemblé plufieurs peuples qu'il a oblk

Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

B I parler. Liv. I. Chty. XV. 85gel de vivre fous des Loix. C'a été une néceffité qu'ils convinflent d'un langage. Les vaincus prirent celui des victorieux , à qui ils voulurent faire leur cour, & dont ils recherchèrent les faveurs. Alors vivant enfemble , s'entr'aidant , bâtiflant des maifons, exerçant les Arts, trafiquant; la néceffité , le plaifir , l'utilité , les ornemens , les affaires , les jeux , les conventions , rirent qu'il leur étoit néceffaire d'avoir plufieurs termes pour s'expliquer. Soit par hazard , foit par choix , ils fe fervirent des termes les plus propres pour s'exprimer fanséquivoques& avec agrément. Or quand un terme eft une fois reçu & autorifé, il devient propre : l'ufage en eft plus facile. Ce qui eft facile plaît: on agit félon les habitudes. Ainfi dans un Etat il s'eft établi une forte de langage qu'on a parole plus volontiers. La Terre ayant été comme partagée en différent Etats & Empires , il s'eft fait différentes langues. Il n'étoit plus poffible que des peuples éloignés % fous de différentes dominations' , fous différent climats , inventaffent les mêmes termes, fe formaffent un même langage. Chaque peuple s'eft fervi des mêmes mots qu'il a trouvé établis : qu'il a allongez , abrégés , changez pour fignifir des chofes à peu près femblables , félon qu'il s'eft plié à certains fons , à certaines lettres j ce qui eft remarquable en toutes les langues ; le feul fou ou la feule terminaifon d'un mot faifant juger de quelle langue il peut être.. C'eft toujours félon une certaine analogie ou proportion que les hommes forment leur langage. On fait plus volontiers ce qu'on a coûtume de faire ; on le fait plus aifément ; & enfuite prefque néceffairement.. De là vient que chaque langue a fes mots d'ur* certain, fou * fes termes particuliers, , un certain teur. x

The text on this page is estimated to be only 24.68% accurate

S6 La RtfETotiQjtrt, l'Art L'établiflement des Empires a été fuivi , comme nous venons de le dire , de l'établi ffement des langues mères.. Ce font auflî les changemens qui font arrivez aux Etats , qui ont caufé des changemens dans le langage. Car dans ces changemens plufieurs peuples fe lient enfemble, d'où l'on voit naître un langage bizarre. Ainfi notre François ne vient pas feulemment du Latin , il eft compofé de plufieurs mots ulirez aux anciens Gaulois , avec lefquels les Romains fe mêlèrent dans les Gaules. La langue Angloife a plufieurs mots François; ce qui vient de ce que les Anglois ont longtems demeuré dans la France, dont ils poffédoient une partie très-confiderable. Les Efpagnols ont plufieurs mots Arabes , fournis qu'ils ont été pendant plufieurs liecles aux Maures qui parlent Arabe. Les termes des Arts viennent pour l'ordinaire des lieux où ils ont été cultivez. Ainfi les Grecs ayant travaillé avec plus de foin à perfectionner les Sciences , les termes des beaux Arts viennent prefque tous du Grec. L'art de naviger a été fort cultivé dans le Nort ; plufieurs de nos termes demarine viennent du Nort. La langue Latine s'eft corrompue , &c de fa décadence font venues les langues Italienne,. Efpagnole, &: François; ce qui s'eft fait de cette manière. Les Romains perdirent l'Empire par leur moleffe. En dégénérant de la valeur de leurs pères , ils corrompirent leur langage avec leurs mœurs. Outre cela les Barbares s'étant rendus maîtres de l'Italie , de l'Efpagne & des Gaules,, il fe fit un mélange de mots barbares avec la Latin qu'on parloit dans tout l'Empire. Les peupless devinrent groffiers & ignorans ; ils ne penferent plus à parler correctement.. La langue Latine nele peut bien parler fan? une attention particulière,, à. caufe de tous fe&> différent genres. & différentes-, dédic Digitized_by GoOQle

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

T>E PAMER. LÏV. I Ck/lp. XV\ ^7 déclmaifons. Nous voyons que dans notre langue qui eft il radie, le petit peuple ne peut s'aflujettir aux règles; il dira plus fou vent j* aillions , je fi/mes* que nous allions , nous fifmes \ ainii la langue Latine ne devint plus qu'un jargon ; on prit les manières des Barbares qui n'avoient point de déclinaifons. Lorfque les, Italiens , les Efpagnols les François commencèrent à fe relever, ôc qu'ils furent maîtres chez eux , ils travaillèrent à dégroffirce jargon qui s'étoit introduit après la décadence de l'Empire & de la Latinité. Chacun commença à fe faire des règles , & à s'y affujettir. Cequi a fait les trois langues italienne, Efpagnole & Françoife. Les Colonies ont fort multiplié les langues. On voit que les Tynens qui trafiquoient autrefois par toute la terre , avaient porté leur langage de tous côtez. On parloit à Carthage , Colonie des Tyriens, la langue Phénicienne , qui eit une dialecte de l'Hébreu , comme on le peut démontrer par plufieurs argumens , mais particulièrement par les Vers écrits en langage Punique ou Carthaginois , qui fe lilent dans Plaute. Or ces Colonies, multiplient une langue, comme nous venons de le dire, & d'une elles en font plufieurs. Car outre que ceux qui vont en ces Colonies ne favent pas. allez exactement la langue de leur pats, pour kit conferver fans la corrompre : cette langue recevant dans deux differens pais où on la parle des. changemens differens , elle fe divife & fe multiplie néceiTairement. Il n'eft pas difficile de trouver la véritable origine des langues , pourvu quel'on connoiffe un peu l'antiquité ; mais mon deffein ne me permet pas de m'arrêter plus long-tems fur cette matière.. De ce que nous avons. dit y il fuit clairement. que l'Ufage change les langues y qu'il le* fait ce quelles. fout*. & qu'il exerce;

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

88 La Rhétorique, ou l'Art» ce fut elles un souverain empire ,
comme nous le ferons voir plus amplement dans le Chapitre suivant.
Chapitre XVI. Usage et le maître des langues. Elles s'apprennent par
Usage» IL ne s'agit pas de faire une nouvelle langue mais d'entendre
celles dont on se sert , & de se parler purement Nous avons vu
qu'originellement les hommes furent maîtres du langage ; qu'il dépendoit
d'eux de choisir comme il leur plaisoit des sons pour signes de leurs pensées
; mais que c'est de la première langue que Dieu forma lui-même, que toutes
les langues sont venues. Je ne peux donc m'empêcher de combattre ici
l'impertinence d'Épicure, quoique je l'aie déjà fait. Il prétendait que les
hommes étoient nez de la terre comme des champignons , & que les mots
dont ils se sont servis étoient naturels , & qu'il ne dépendoit pas de leur
liberté d'en choisir. Voilà comme le langage se forma selon ce mauvais
Philosophe : • ainsi que les animaux à la vue de quelque objet
extraordinaire , sont de certains cris , les hommes ayant été frappés par les
images des choses qui se présentèrent à eux , l'air qui étoit renfermé dans
leurs poumons ayant été déterminé à sortir d'une certaine manière , forma,
une voix qui devint le nom de ces choses. Il est très-certain qu'il y a des voix
naturelles, & que dans les paroles l'air sort des poumons d'une manière
particulière et forme les soupirs, & plusieurs exclamations , qui sont des
voix véritablement naturelles,. Mais il y a, bien, de la différence Digitized
by Google

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

DE PAKXEtt. Ziv. I. Chap. XVI. 8? entre ce langage qui n'est pas libre , & celui dont nous ufons pour exprimer nos idées. Il y a. plusieurs preuves pour prouver que les mots ne font point naturels. Premièrement ils ne font pas les mêmes en toutes les langues , ce qui devroit être si la nature avoit trouvé elle-même les mots dont nous nous fervons. Car les Turcs qui ne parlent pas François , ne foûpirent pas d'une autre manière que les François Toutes les brutes d'une même espece font le même cri ; & communément nous ne voyons rien faire à un homme qui foit différent de ce que nous faifons,. que dans ce qui dépend de sa liberté. La nature agit delà même manière en tous les hommes; les peuples ayant donc differens langages , c'est une marque assurée que le langage n'est point l'ouvrage de leur nature , mais de leur liberté, L'expérience le montre. Tous les jours on fait des mots nouveaux ; on en tire quelques-uns des autres langues ; mais on en invente qui n'ont jamais été. Ce n'est donc point la Nature que nous devons confier pour apprendre d'elle quels termes on doit employer. L'Uſage est le maître & l'arbitre souverain des langues, perſonne ne lui peut conteſter cet empire. Or cet Uſage n'est rien autre choſe que ce que les hommes uſant de leur liberté, ont coutume de faire. Un particulier s'avife de propoſer un certain terme; ſi plusieurs veulent bien prendre la coutume de ſervir de ce terme, c'en est fait, ce n'est plus un ſon confus qui ne lignifie rien , mais un véritable mot qui a une idée qui ſe lie avec lui par la coutume que l'on a de penſer à la choſe qu'il lignifie, en même tems qu'on le prononce & qu'on l'entend prononcer. La Raifon & la neceſſité nous obligent de fuivre l'Uſagé; car il est de la nature du ſigne d'être connu parmi ceux qui b'en fervent. Les mots n'étant donc les

The text on this page is estimated to be only 24.02% accurate

ço La Rhetori q^u e , © u l'A r t les signes de nos idées, que parce qu'ils ont été liés par l'usage à certaines choses , on ne doit les employer que pour signifier celles dont on est convenu que les mots leroient les lignes. On pouvoit appeller cet animal que nous appelions Cheval , lin Chien } & celui que nous appelions Chien , un Cheval: mais l'idée du premier étant attachée à ce mot , Cheval , & celle du fécond à cet autre mot , Chien , on ne peut les confondre & les prendre l'un pour l'autre , sans mettre une entière confusion dans le commerce cJes hommes, femblable à celle qui s'éleva parmi ceux qui voulurent bâtir la Tour de Babel. On méprise la bizarrerie de ceux qui ne fuivent pas les modes qu'une longue coutume autorise ; c'est une bizarrerie bien plus grande, & qui tient de la folie de s'écarter des manières ordinaires de parler. Se fervir de termes inconnus, c'est envelopper de ténèbres ce qu'on veut expliquer. Il arrive dans le langage la même chose que dans les habits; il y en a qui pouffent les modes jusques à l'excès ; d'autres prennent plaisir à s'opposer au torrent de la coutume. Il y a des personnes qui affectent de ne se servir que des termes & des expressions qui sont reçues depuis fort peu de temps ; Les autres détestent le langage de leurs bifayeuls , & parlent avec nous comme s'ils conversoient avec ceux qui vivoient il y a deux cents ans. Les uns & les autres pêchent contre le bon sens. Lorsque l'usage ne fournit point de termes propres pour exprimer ce que nous voulons dire , on a droit de rappeler ceux que l'usage a rebutés mal à propos. Un homme est excusable quand pour se faire entendre il fait un nouveau mot ; pour lors on doit blâmer la pauvreté de la langue , & louer la fécondité de l'esprit de celui qui l'a enrichie. Datur venta verbomm novitati , ebfcuntati rerum Digitized by Goo

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

DE PARLER. LiV. I. Cfolp. XVI. ÇI rttm fervienti. Pourvu toutefois que ce nouveau mot foit habillé à la mode ,& qu'il ne paroisse point étranger ; c'est-à-dire qu'il ait un ion qui ne soit pas entièrement différent de celui d-cs mots usitez; qu'en le faisant venir, par exemple, du Latin , on le change félon l'analogie, c'est-à-dire , en la manière qu'on change les mots Latins qui ont une terminaison semblable , comme de Aïacer on fait alaigre , de macer on fait maigre. Au lieu que les noms en er⁹ qui n'ont pas c devant r, comme tentr , Akxander , se changent autrement : nous disons tendre , Alexandre. Les langues s'apprennent par l'usage sans étude & sans art. Le fils d'un artisan , d'un laboureur, parle le langage de son pere , il le fait des mêmes mots, des mêmes manières de parler, & il les prononce avec le même ton , sans que son pere l'en instruisse. On n'a besoin de maîtres que pour les langues étrangères. Celles-là même s'apprennent sans peine aucun dessein d'apprendre , sans écouter aucune leçon , en les entendant parler seulement. La Nature est une excellente maîtresse, qui instruit efficacement. Les organes de nos sens sont presque tous liés les uns avec les autres. Lorsque les oreilles sont remuées par un certain mouvement* la langue est déterminée à un mouvement proportionné à celui qui se fait dans les oreilles. De là vient qu'entendant chanter ou prononcer quelque parole , nous faisons dans les organes de la voix une disposition à chanter le même air, à prononcer la même parole, L'Homme est porté par la Nature à imiter tout ce qu'il voit faire. Si nous, voyions ce qui se parle dans le mouvement des nerfs , ou petits filets qui viennent du cerveau , nous verrions sans doute cette admirable liaison , & communication des organes. Nous y remarquerions que par le chant d'une personne les nerfs des "oreilles

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

DE PARLER. Liv. I. Chaf. XV IL 93 ayant fait connoître que
lorfcju'il prononce ce mot on lui en donne» C'eft ainhque pluieurs oifeaux
apprennent à parler; mais il y a bien de la différence entre les enrans & les
oifeaux , qui n'ayant point d'efprit , ne prononcent jamais le petit nombre de
mots qu'ils ont appris avec beaucoup de peine , que dans le même ordre &
dans la même occafion où ces organes ont reçu cette difpoiition pour les
prononcer; au lieu qu'un enfant arrange en différentes manières les mots
qu'il a appris , & en fait mille ufages differens. Il fait des difeours fuivis ,
qui ne peuvent être l'effet d'une impreffion corporelle, ainfi que Virgîledit
que les oifeaux chantent d'une manière particulière , félon la difpofition de
l'air. La parole eft l'appanage de l'homme. \ V I Chapitre XVII. il y a un bon
& un mauvais Vfage. Règles four en faire la diftinttivn. QUand nous
élevons l'Ufage fur le trône , & que nous le faifons l'arbitre fouverain des !
langues , nous ne prétendons pas mettre le feeptre entre les mains de la
populace. Il y a un bon & un mauvais ufage ; & comme les gens de bien
fervent d'exemple à ceux qui veulent bien vivre , auffi la coûtume de ceux
qui parlent bien , eft la règle de ceux qui veulent bien parler. Ufum qui fit
arbiter dicendi , vecamus confenfum eruditorutn , ficut vivendi , confenfum
bonorum. Or il n'eft pas difficile de faire le difeernement du bon ufage
d'avec celui qui eft mauuais ; des manières de parler de la populace qui font
baffes , d'avec celles des perfonnes favantes , & que la condition • \ r I
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

P4 La Rhétorique, ou l'Art d'instruire ou le mérite élevé au dessus du commun. Il y a trois moyens de faire ce discernement Le premier est l'expérience. On peut confondre par un doute ceux qui parlent bien : remarquer de quelle manière ils s'expriment : quel tour ils donnent à leurs paroles ; ce qu'ils affectent ; ce qu'ils évitent. Si on ne peut avoir leur conversation , on a les Livres, où l'on parle ordinairement avec plus d'exactitude , parce qu'on a le tems & le loisir de corriger les mauvaises façons de parler qui se glissent dans le discours. La mémoire étant pleine des médiocres mots qu'on entend continuellement, il est difficile qu'il n'en échappe quelqu'un dans la conversation. Dans la composition en revoyant son ouvrage , on fait sortir les manières de parler mauvaises, qui s'y étoient glissées sans qu'on s'en aperçût. Le fécond moyen que nous avons pour connaître le bon Usage, est la Raïson , comme je vais le faire voir. Toutes les langues ont les mêmes fondemens , que les hommes établissent , si par une aventure semblable à celle que nous avons feinte , ils étoient obligés de se faire une nouvelle langue. Il est facile, avec les connoissances que nous avons données de ces fondemens , de se rendre maître & juge d'une langue , condamner les loix de l'usage qui sont opposées à celles de la Nature & de la Raïson. Si l'on n'a pas droit d'en établir de nouvelles, on a la liberté de ne se pas servir de celles qui sont mauvaises. Les langues ne se polissent que lorsqu'on commence à raisonner, qu'on bannit du langage les expressions qu'un usage corrompu y a introduites , qui ne s'aperçoivent que par des yeux sages , & par une connoissance exacte de l'Art que nous traitons. Or par ce choix d'expressions justes, les langues se renouvellent, & le non-usage , s'il m'est permis de parler ainsi* , des médiocres

de PAiim. liv. I. Chaf. XVII. 9j chantes manières de parler , établit l'ufage de celles qui font raifonnables. C'elrde cette manière que la langue Grecque s'eft polie , & qu'elle eft devenue , fans, contredit , la plus belle & la plus parfaite de toutes les langues. On fait que les Grecs s'adonnerent entièrement à la fcience des mots ; leurs Philofophes mêloient la Grammaire avec la Philo* fophie , & en faifoient une partie de leur étude. Ainfi remarquant dans leur langue ce qui choquoit la Raifon & les oreilles , ils tâchoient de l'éviter en cherchant des expreffions plus raifonnables & plus commodes. Ce langage qu'ils fe formoient dans leur cabinet & dans leurs écoles , paflbit bien-tôt dans les conventions du peuple : car les Grecs , fur tout les Athéniens , avoient une paffion prodigieufe pour l'éloquence. Ceux qui leur préparoient des difcours étudiez , étoient écoutez favorablement. C'étoit là un des grands divertiflemens d'Athènes Ainfi ce peuple étant accoutumé à entendre parler d'une manière belle & polie , ht parloit que poliment. Dans l'établilTement du langage , la Raifon , comme nous l'avons vû dans les Chapitres précédens, ne preferit qu'un petit nombre de loix; les autres dépendent de la volonté des hommes. Tout le monde ne fe propofe qu'une même fin en parlant ; mais comme on y peut arriver par differens chemins, la liberté de choifir ceux qui plaifent, caufe les différences quife remarquent entre les manières de s'exprimer d'une même langue. Néanmoins quelque liberté que les pères de cette langue ayent pris en h formant, on y apperçoit une certaine uniformité qui règne dans toutes fes expreffions , & des règles confiantes qui y font obfervées. Les hommes fuivent ordinairement les coûumes qu'ils ont une fois cmbrafTées; c'eft pourquoi , bien que la parole dépende prefque entièrement du caprice des hom

The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

©6 La RHE TotiiQjTE ,otr l'Art mes, on remarque, comme il a été dit, une certaine uniformité dans son usage. Si on fait donc ■ que les noms qui ont un tel son , sont de tel genre, quand on doutera du genre de quelqu'autre nom , il faudra le comparer avec ceux qui se terminent de la même manière , & dont le genre est connu. Lorsque je veux être assuré si la troisième personne du parfait finit d'un verbe qui est proposé, se doit terminer en a , je considère son infinitif. S'il est en re, je n'ai plus de difficulté , sachant que dans notre langue tous les verbes qui ont un féminin infinitif, terminent en a la troisième personne de ce temps. Nous voyons que les noms en al ont au pluriel aux , comme cheval , chevaux -, animal, animaux. Cette manière de connaître l'usage d'une langue par la comparaison de plusieurs de ses expressions, & par le rapport que l'on suppose qu'elles ont entr'elles, s'appelle Analogie, qui est un mot Grec, qui signifie proportion. C'est par le moyen de l'Analogie que les langues ont été fixées. C'est par elle. que les Grammairiens ayant connu les règles & le bon usage du langage , ont composé des Grammaires qui sont très-utiles , lorsqu'elles sont bien faites , puisque l'on y trouve ces règles que l'on ferait obligé de chercher par le travail ennuyeux de l'Analogie. De tous les trois moyens pour reconnaître le bon usage, le plus assuré est l'expérience. L'Usage est toujours le maître. On doit choisir les expressions • les plus raisonnables & c'est par ce choix que les langues se purifient de ce qu'elles ont d'impur. Mais lorsque l'usage ne nous présente qu'un seul terme & qu'une seule expression , pour exprimer ce que nous sommes obligés de dire , la raison même veut que nous cédions à la coutume qui lui est contraire , & nous ne péchons point en employant cette expression. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.63% accurate

I T>E parler. Liv. I. Chap. XVU. 07 exprefiion , quoique mauvaife. Car en cette occaïion la maxime des Jurifconfultes fe trouve véritable ; Communs error facit jus. L'Analogie n'eft pas la maitreirc du langage. Elle n'eft pas defeenduë du Ciel pour en établir les loix. Elle montre feulement celles de l'ufage. Non eft lex hquendi , fed obfervatio , comme le dit Quintilien. Pour apprendre parfaitement l'ufage d'une langue , il en faut étudier le génie, & ; remarquer les idiomes , ou manieres^de parler quilui font particulières. Le génie d'une langue confifte en de certaines qualitez que ceux qui la parlent affectent de donner à leur ftile. Le génie de notre langue eft la netteté & la naïveté. Les François recherchent ces qualité* dans le ftile, & font fort differens en cela des Orientaux, qui n'ont de l'eftimeque pourle* ex preffions myvrièreufes , & qui donnent beaucoup à penfer. Les idiomes diftinguent les langues les unes des autres auffi-bien que les mots. Ce n'eft pas alTez pour parler François de n'employer que des • termes François; car iî on tourne les termes, 8c qu'on les difpofe,comme feroit un Alleman ceux de* fa langue , c'eft parler Alleman en François. L'on appelle Hcbraïfmes les idiomes de la langue Hébraïque , Hellenifmes ceux de la langue Grecque ; & ainfi des autres langues. C'eft un Hebraïfme que de dire vanité des vanité*., au lieu de dire la plus grande de toutes les vanitez ; & de marquer une diilribution par la répétition d'un même mot, comme dans ce difcours : Noé* fit entrer dans l'Arche fept , & fept , de tous les animaux; pour dire , Noë fit entrer fept paires de tous les animaux. C'eft une Hellenifme que de fe fervir de l'infinitif au lieu des noms; mais cet idiome fe trouve aulfi dans notre langue , qui a une très-grande conformité avec la Grecque. Les exprefiions

The text on this page is estimated to be only 16.90% accurate

«0\$ Lia Hhetori QJU 1 1 OU t'A AT tontainfi particulières aux
anciens Auteurs,fe nom* ment Archmfmes. Chaque Province a Ton idiome
✓ qu'il n'eft pas racile de quitter. Tite-Live dont l'éloquence eft fi pure, n'a
pû purger fon ftile des manières de parler de Padouë, comme l'a remarqué
Afrnius Polho, félon Quintilien. înTuoLrvlo mkd faemdh viro , putat inejje
PoUio Afinuu c^u andam PataiirMdtem* X i'ofage, nous devons étudier
avec foinfcloix •pour les obferver religieufement. La première t?tude doit
être des mots particuliers , dont il faut rechercher avec exactitude les idées,
pour ne les employer que dans leur propre fignification ; c'eftà-dire , pour
fignifier exactement les idées auxquelles ils ont été attachez par l'ufage.
Outre cela il faut faire attention à toutes celles qui font acceftoites de cette
principale idée qu'ils ont , de crainte de prendre le noir pour le blanc , en
donnant une idée baffe d'une chofe qu'on a deffein de relever & de ôire
paroître. Pour bien parler il ne fuffit pas feulement d'employer des mots qui
fotent autorifez par l'ufage : il faut que ce foit dans la lignification précife
que leur donne l'ufage , comme nous venons de le dire. Pour faire îe Portrait
du Roi , ce n'eft pas aflez de représenter un vifage avec deux yeux , un nez ,
une "touche; il faut exprimer les traits du vifage du Roi. On s'imagine
devenir éloquent, pourvu yden charge ia .mémoire de phrafes jramaffees
Chapitre. XVIII. dans v Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.23% accurate

BS PARLER. Lsv. 1. Chap. XV III. 99 dans les Livres de ceux dont l'éloquence est estimée. On se trompe fort, & ceux: qui fuivent cette méthode, ne parlent jamais juste. Car ils accommodent les choses qu'ils traitent à ces phrases, sans se fâcher du lieu où les Auteurs de qui ils les ont prises, les avoient appliquées: ainsi leur discours est semblable à ces habits qu'on achète chez, les frippiers, qui ne sont jamais si justes que ceux que l'on fait faire pour soi. Leur style est bizarre, semblable à ces grotesques qui sont faits de mille pièces rapportées, de coquillage de différentes figures, de différentes couleurs, de rocaillies qui n'ont aucun rapport naturel avec la figure qu'elles représentent. Les phrases sont une marque de pauvreté dans le style, comme les pièces dans un habit; elles y remédient en remplissant les places vides du discours; car enfin, quand on est garni de phrases, on ne demeure jamais court. C'est pourquoi un de nos Poètes se plaint agréablement du chagrin de {a Muse qui rejettoit un secours si favorable. Encore si pour rimer dans ma verve indiscrète Ma Muse au moins fouffroit une froide épithète; Je fer ois comme un autre, sans chercher si lo'm l J'aurois toujours des mots pour les coudre au bon foin. Si je louois Philis en miracles féconde, je trouverais bien-tôt, A nulle autre féconde» Si je voulois vanter un objet nonpareil, Je mettrois à son flanc, Plus beau que le Soleil. Enfin parlant toujours O l'œuvre d'art de merveilles, De Chef d'oeuvres des Cieux, de beautés sans pareil. U les y Avec tous ces beaux mots souvent mis au bazar d % Je pourrais aisément, sans génie, sans Art, JF.t transposant cent fois le nom, et le verbe, Dans mes Vers recueillis mettre en pièces Malherbe*

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

:3 La Rhetorî qjo e o u L'A * t Ce n'est pas aller de choisir des termes u fi tez & propres, leur liaison doit être raisonnable; sans cela \in discours n'aura aucune forme , non plus que les lettres d'Imprimerie qu'on jetteroit au hazard sur une table; caries idées de chaque mot en particulier peuvent être très-claires , & Défaire cependant aucun sens jointes ensemble ; parce que les idées auxquelles ils ont été joints par l'usage , sont incompatibles. Ces deux mots carré , & rond , sont trèsbons , leurs idées sont claires. On conçoit bien ce que c'est q u'être carré , ce que c'est qu'être rond ; mais unifiant ces deux mots en disant un carré rond, on dit une chose qui ne peut pas être conçue. On ne peut pas comprendre qu'on chauffe des gens , cependant ces deux mots chauffer , tkgans , sont trèsinçois; ni qu'on descende à cheval, quand on y monte. Lorsque la répugnance de deux idées n'est pas si manifeste, & que la liaison de deux termes n'est pas si clairement condamnée par l'usage que celle de ceux-ci, chauffer des gens , de/cendre à cheval, elle n'est apperçûe que par un petit nombre de personnes. La plupart de ceux qui entendront prononcer ifces paroles s'en vanteront , seront surpris par leur éclat ; & n'apercevront pas qu'elles ne forment aucun sens raisonnable. De nobles journées qui portent de hautes dejiinees au delà des mers. N'est-ce pas là une confusion de belles paroles qui ne signifient rien ? Le Vers suivant est encore un galimatias. Le comble des grandeurs fâche leur fondement. Qui pourroit. s'imaginer ce que dit l'Auteur de ce Vers? Les idées de comble, & de fapper , se combattent, il est impossible de les allier. On fait bien ce que veut dire le Poète , mais assurément il ne le dit pas. Cette faute est plutôt une faute de jugement, qu'une ignorance du langage; ce qui fait voir que r pour Digitized by Cogl

The text on this page is estimated to be only 20.98% accurate

DE PARLER. LtV. I. Chap. XVIII. XOf pour parler juſte , on doit travailler pour le moins autant à former Ton jugement que la langue. Pour le rang qu'il faut donner aux mots lorsqu'on les lie enfemble, les oreilles inÇruifent fi fenſiblement de ce qu'il y faut obſerver , qu'il n'elt pas beſoin que j'en parle. L'ufage ne garde pas toujours l'ordre naturel dans certains mots : il veut qu'on place les uns les premiers, il veut qu'on éloigne les autres. Les oreilles qui ſont accoutumées à cet arrangement , en apperçoivent les moindres cliangemens, & elles en ſont bleſées. Nous ſommes pluſtouchés de ce qui choque nos ſens, que de ce qui choque la raifon. On fera moins < bloqué d'un mauvais raifonnement , que de cette tranÇpoſition tête ma , pour ma tête. Ce défaut-elt fi viſible , qu'il n'eſt pas beſoin d'avertir que l'on y prenne garde. Le diſcours eſt pur l'orſque l'on ſuit le bon uſage : ſe fervant de ce qu'il approuve , & remettant ce qu'il condamne. Les vices oppoſés à la pureté ſont le barbariſme & le ſolecifme. Les (Grammairiens ne ſont pas d'accord touchant la définition de ces deux vices. Vaugclas dit que le barbare eſt aux m >rs, aux phraſes & aux particules, ite que le ſolecifme eſt aux déclinaifons, aux conjugaiſons , & en la conſtruction. On commet un barbariſme en diſant un mot qui n'eſt point François, comme fâche , pour paâ+\\ ou un mot qui eſt François en un ſens , & non pas en l'autre, comme lent , pour humide y en ſe fervant d'un adverbe pour une prépoſition; comme deſſus la table, pour ſur la table ; en uſant d'une phraſe qui n'eſt pas François, comme élever les mains vers le Ciel, au lieu de dire lever les mains au Ciel ; je m'en ſuis fait peur cent piſtoles* ah jeu , comme diſent les Gaſcons , au lieu de dire , j'ai perdu cent piſtoles au jeu. C'eſt un barbariſme de Jailler les particules qu'il faut mettre, ou de
uut;E 3 tre

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

ioï La Rhétoriqu* , ev l'Art txc celles qu'il faut laifler.
Pourlefolecifme qui a lieu dans les déclinaifons , dans les conjugaifons , 6c dans la conftruétion ; voici des exemples de tous les trois. Lis ima'tls , pour les émaux : il allit , pour il alla : je ri aï pùint de t argent , pour je ri ai feint d'argent : Un grand erreur , pour une grande krreur : j'avons fait cela , pour nous avons fait €ela Vaugelas remarque qu'il y a bien de la diffe* rence entre la netteté dont nous avons parlé cideflus, & la pureté dont nous parlons préfentement. Un langage pur eft ce que Quintilien appelle emendata oratio; & un langage net ce qu'il appelle dilucida matto. Ce font deux choies fi différentes , dit Vaugelas , qu'il y a une infinité des gens qui écrivent nettement ; c'err-à-dire , qui s'expliquent li bien, qu'à la ftraple le ftute on conçoit leur intention; & néanmoins il n'y a rien de fi impur que leur langage, comme au contraire il Len a qui écrivent purement} c*eft-à-dire, fani rbarifme & fans folecifme , & qui néanmoins arrangent fi mal leurs paroles & leurs périodes, & embarrasfent tellement leur ftile.qu'à peine conçoit* en ce qu'ils veulent dire. Les plus belles expreffions deviennent baffTes,lorf* qu'elles font prophanées par Pufagedela populace qui les applique à des chofes baffes. L'application qu'elle en fait , attache à ces expreffions une certaine Idée de baffeffe; defortequ'on nepeuc s'en fervir fans fouiller , pour ainfi dire , les chofes que l'on en revêt. Ceux qui écrivent poliment, évitent avec foin ces expreffions, & c'eft de là en partie que vient ce changement continuel dans la langage, XJt 'fylvâ. foliis ptonos tnut&ntur in annot , Trima cadunt ; ita verhorum vêtus interit œtas 9 Mt juvtnum rittê jUrent modo nata> vigentque. Digitized by"Google

The text on this page is estimated to be only 19.52% accurate

*E PAH.LER. LtV. I. Chap. XVI If. lOJ Les perfonnes de qualité, & les favans tâchent de s'élever audeffus de la populace. Pour cela ils évitent de parler comme elle, & ils n'employent jamais ces expressions qu'elle gâte par le mauvais usage qu'elle en fait. Les hommes imitent volontiers ceux dont ils effluent la qualité ; ainli on voit qu'en très-peu de tems les mots que les riches ou les favans bannissent de leur convention , ne font ensuite reçus de personne. Ils font obliger de quitter la Cour & les villes , & de se retirer dans les villages pour n'être plus que le langage des peuples. Mais enfin, outre cette exactitude à garder les loix de l'usage , 8c ce soin à n'employer que des façons de parler pures ; il faut avouer que ce qui élevé au dessus du commun ceux qu'on admire , est un certain Art, ou un bonheur qui leur fait trouver des expressions riches Scingénieuses pour dire ce qu'ils pensent. Avec un peu de soin & d'étude" on évite la censure des Critiques; mais on ne peut plaire que par un bonheur qui est très-rare. Que peut-on blâmer dans les paroles si vantées: C'est à Catulle que l'Art Grèce est redevable de l'invention des caractères : celui de lui quelle a appris l'Art de l'Ecriture. On ne peut , dis- je , blâmer cette expression , mais on est charmé lorsqu'on entend la même chose exprimée de cette manière noble & spirituelle : C'est de lui que nous vient cet Art ingénieux De peindre la parole , et de parler aux yeux , Et par les traits divers de figures tracées, Donner de la couleur au corps aux pensées. * • Ce choix d'expressions riches & heureuses, fait ce qu'on appelle l'élégance ; mais outre cela , pour rendre un discours élégant , il est nécessaire que l'on y fasse appercevoir une certaine facilité qu'on remarque dans ces belles statues qu'on appelle en Lat

4 tin

The text on this page is estimated to be only 25.76% accurate

io4 La Rhetori qjt e , o ir i/Â k ï tm Eleganti* figna. Cette facilité plaît à la vûe , en ce quelle imite de plus près la Nature , dont les opérations n'ont rien de gêné. Les ftatuësgroflieres donr les membres font roides, & collez les uns contre les autres , rigemia ftgna , choquent les yeux. Quand un homme a peine à s'exprimer, on travaille avec lui, &on re(Tent une partie de fa peine. S'il s'exprime d'une manière naturelle & facile , de forte qu'il femble que chaque mot foit venu prendre faplace, fans qu'il ait eu la peine de l'aller chercher , cela plaît infiniment- La vûe d'un homme qui fe Cette facilité fe fait fentir dans un ouvrage lorsque Tonfe fert d'exprefllons naturelles; que l'on évite celles qui femblent recherchées , & qui portent les marques fenfibles d'un efprit qui fait les chofes avec peine. Ce n'eft pas que pour le fervir de termes naturels & propres , il ne foit befoin de travail; mais ce travail ne doit pasparoître. Il faut fe donner la toiture en compofant il l'on veut bien faire , mais il faut que le Lecteur conçoive, à la facilité qu'il trouve d'entendre ce qu'on lui dit , qu'on étoit ce fort boune humeur loi fau'on écrivoir. Lndtnth fpeciẽm dabit , ertorquebitur. Autant qu'on le peut, & que la matière qu'on traite le permeyil faut donner à fon difcours le toi r libre des converfations. Lorfqu'uneperfonne parle avec un air facile & enjoué , cela ne fert pas peu à faire entrer dans fes ientimens ; le plaifir de fa converfation rend les chofes aifées. relâche elque manière refprit de ceux

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

de parier, Ltv . I. Cbap. XIX. iof — — Chapitre XI Xi f • j •-•..!
... . * De la perfeSlion des langues. L'Hébraïque a été parfaite des fa
première origine : Cest a elle que toutes Us autres doivent leur première
perfeSîioi?» Quand , & comment la Grecque s'efi perfetfionnée. NOus
avons compris dans ce premier Livre ce qu'il y a de plus eflTentiel à FArt de
parler ; .fe\$ principales règles font fondées fur la Raifon ; ce n'a donc été
que lorfque les hommes ont commencé cfêtre raifonnabîes , que les langues
fe font polies & perfectionnées : qu'il s'eft trouvé des perfonnesd'esprit qui
les ont cultivées : qui ont confulté3 la. Raifon fur les manières de s'exprimer
clairement & noblement. Puifqu'Adam avoit été créé raifénn.\bie , fage , on
ne peut pas douter qu'il n'ait parlé raifonnablement & fagement : ainli ln
langue qui eft l'Hébraïque , fut parfaite dès fa première origine. Dans le
temps que Moïfe écrivoît en Hebreu r îe Grèce étoit un païs barbare, Se tel
que pouvoir être l'Amérique lorfque nos Navigateurs la découvrirent. Toute
l'Antiquité témoigne que ce fut Cadmus qui apprit aux Grecs l'ufage des
lettres.. Les uns le font Egyptien , les autres Phénicien ; mais tous
conviennent que ce fut de la Pheniciequ'il alla en Grèce, Se que les lettres
qu'il donna aux Grecs étoient Phéniciennes. Il auroit fallu dire qu'elles
étoient Hébraïques, car les noms des lettres de l'Alphabet Grec font» les
mêmes que ceux d: l'Alphabet Hébreu; & ce qui démontre que ce ne font
pas les Grecs qui ont donné cet Alphabet aux Hébreux ,. c'eft (jue ces noms
en Grec nefigni£ 5 fiepf

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

106 La Rhétorique ou l'Art fient rien , 6c qu'en Hébreu , ou dans la langue Phe-[^] nicienne , ils ont une fignification : comme Plutarque le remarque. Ainfi ils font barbares au refard des Grecs, & naturels aux Hébreux. Une autre preuve , c'eft que les Grecs s'étant fervis de l'Alphabet pour compter, quand ils ont cefiedtffefe*vir de quelques-unes des lettres Hébraïques pour çonferver aux autres leur valeur , ils ont fubftitué un figne en la place de l'ancienne lettre ; par exemple,, après avoir rejetté/f î/jw, qui eft le digame Eolique ♦ & la lettre F des Latins , ils ont mis en fa place cette notre c pour figne du nombre fix , dont le nu Hébreu eft le figne, étant latixieme lettre de l'Alphabet Hébraïque. De même ayant' rejette le Tzadt , & le Koj>h des Hébreux , ils ont fubftitué fignes des nombres que marquoient ces lettres» que les fuivantes conferva/ient leur première :ur. C'cft donc une vçmé confiante que l'Aigiabet Grec a été forme' fur l'Alphabet Hcbreu. r, comme nous l'avons remarqué, les langues ne fe font perfectionnées que quand on a commencé de les écrire: c'eft donc àHebreu que les Grecs doivent la première perfection de leur langue, qui ne pouvoit être que très-groffiere avant l'arrivée de Cadmus dans la Grèce, vçrs ietems que laRépuHique Judaïque étoit gouvernée par des Juges. La Grèce avoit été entièrement barbare jufques à ce tems-là , pendant deux mille cinq cens aas , ou deux mille fix cens. Cadmus porta la Science des Egyptiens chez les Grecs; au moins leur donna-t-il plufieurs connoiffan ces qu'ils n'avoient point ; il leur donna des loix i il les auemMa ; il le* gouverna. Ce fut vers ce temslà qu'ils commencèrent d'obéir à des Princes , de bâtir des Villes, L'Hiftoire Grecque nous apprend eue la Grèce eut differens Princes, qu'il feformfc jiifiercûs Etats , différentes Républiques* 5\$ >

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

parier. Zh. T. Chap. XIX. 107 De là est venu que tous les Grecs ayant conçu de l'amour pour l'éloquence, & chacun travaillant à polir la langue de son pays, la langue Grecque se parla différemment. Il s'en forma plusieurs dialectes, ou différentes manières de parler : chaque peuple se fit des termes. Les principales dialectes furent l'Afrique, l'Ionique, la Dorique, l'Eolienne. La Grèce n'en eut pas fort étendue : les Athéniens, les Ioniens, les Doriens, les Eoliens ne furent pas éloignés les uns des autres ; ainsi le commerce qu'ils avoient ensemble faisoit que toutes ces dialectes, ou manières de parler ne leur étoient pas inconnues ; leurs Ecrivains purent donc prendre la liberté d'employer de toutes les dialectes, de tous les termes de chaque Etat, ce qui donna une merveilleuse fécondité à leur langue. Ce qui contribua particulièrement à dégrossir : à polir la langue Grecque, & la rendre la plus capable de toutes les langues d'exprimer toutes choses avec énergie, & harmonie furent, ce fut l'amour qu'ils eurent pour la Musique. Les instrumens de Musique furent en usage parmi eux de fort bonne heure. Ce n'étoient pas seulement des airs qu'ils chantoient en pinçant leurs Luths, ou Guitares. Et touchant les cordes ils prononçoient des paroles, Se il paroît que leurs premiers Docteurs, Philosophes, Théologiens, Historiens, étoient des Poètes ou des Chantres. Dans le premier Livre de l'Odyssée, Phénix chanta sur la Guitare les actions des Héros des hommes, comme le font les Chantres : ils étoient aussi les premiers à chanter les faits des Héros, ils expliquoient la Religion, les Mythes, la Généalogie des Dieux. Ils rendoient raison de ce qui se observe dans le Ciel. ~Ge n'eût point une Conscience si dure

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

108 La Rhetori qjj e , ou i'Axt jeéture en l'air. Strabon en parlant d'Homère dans* ,, le premier Livre de sa Géographie , après avoir ,, dit qu'il y a deux espèces ou fortes de discours étudiés, l'un mesuré, & l'autre libre, c'est-à-dire que ,, tout discours est Vers ou Prose: il soutient, que les ,, premières pièces étudiées furent des Vers: wçân* n -m m ix* x*.7us~*tv* nvfnMi* tu *« pire. ,, Que les Vers ayant plu, Cadmus, Pherecydes, ,, Hecatæus qui écrivirent en Prose , conservent les manières des Poètes , à la réserve des autres, furent. Strabon ajoute que ceux qui écrivirent après eux , quittant davantage les manières Poétiques, changèrent enfin entièrement le premier style , & réduisirent la Prose à l'état où elle est, l'ayant dégradée, comme si en changeoit le style Tragique dans celui de la Comédie. Dire & chanter, c'est autrefois la même chose, ce qui montre que ,, la Poésie est la source de l'éloquence. (C'est tout-à-jours Strabon qui parle.) Tous les Vers étoient ,, des chants, on ne les recitoit qu'en chantant; doit ,, venir que toutes les pièces de Poésies se nomment ,, chant , Rapfod'tt , Tragedie , Comédie , ce mot Grec «7» signifiant chant. Enfin Strabon dit que le nom ,, Grec μέτρον qu'on donne à la Prose (en Latin elle se nomme pedestris,) est une preuve que les discours écrits , de Poétiques qu'ils étoient autrefois, ,, élevez, & comme portez dans un chariot, ont été ,, abaissés. & réduits à marcher à pied. Ce passage de Strabon étoit trop confusable pour ne le pas rapporter tout entier. Il est facile de comprendre comment les Poètes purent changer la langue Grecque , en la perfectionnant, & en faire comme une nouvelle langue toute différente de ce qu'elle étoit dans sa première origine. Les Romains la Musiquèrent indulgents ceux qui écoutent. On souffre que les Musiciens prennent la liberté de «couper, à allonger le discours, iclunque cela s'accorde».

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

»B par r n, Lh.L Chaf. XIX. ie\$ tommode avec leur chant. Ces premiers Hiftoriens, Théologiens, Philofophes, qui étoient eafemble Poètes & Mullciens , furent les maîtres de h. langue. Ils la polirent comme il leur plut; ainû "en peu de tems ils en firent le langage le plus parfait. Ailleurs c'cftl'ufage qui a été le maître de la langue. C'ett un tyran, comme nous l'expérimentons en France , qui fouvent commande fans raifon> à qui il faut obéir aveuglément. Pour bien parler François il faut parler comme on parle. Nos Poètes mêmes n'ont guère plus de liberté que ceux qui écrivent en profe. D'abord qu'on s'apperçoit qu'un Poète employé dans fes vers un terme , une.expref* fiorihors de Tufage , & qu'il paroît que c'eft pour attraper une rime* on neputle fouffrir ni lui, ni fes vers. Cen'étoit pas cela dans la Grèce , fur tout dans, les premiers, tems. Les favans furent les mattres d'ajouter à un mot des lettres , d'en retrancher, de l'allonger , de le couper. La Grèce eut des efprits excellens qui voyageoient en Egypte, en Phenicie , detouscôtez, pour profiter de la doctrine & des expériences, de tous les peuples. En toutes chofes ils étudioient la Raifon : ils écoutoient ce qu'elle preferir. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils réunirent. Ils fe formèrent un goût admirable pour l'éloquence , pour les arts. Aufi tout ce qu'on a pu faire dans la fuite des tems , c'eft de les imfe* ter. Nous n'avons ni Peintre , ni Sculpteur qui les. git fuTpifiez, Les Architectes n'onl-réuffi qu'autant qu'ils ont fuivi les belles proportions que la Grèce a voit trouvées» On voit dans la conduite des poèmes Epiques & Dramatiques,, combien les Grecs, font raifonnables.. Toute la Grèce avoit un amour, une eflime infinie pour ceux qui réiiffiïfbient , & uae déférence entière. Une langue qui a donc itf formée avec une pleine liberté & autorité par

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

» îio La Rhetorijub , o.u l'Ait des Maîtres fi raisonnables , comment n'auroit-elle pas été la plus parfaite ? Toutes les autres langues ne fe font perfectionnées dans la fuite , que lorfque les Ecrivains ont pris les Grecs pour modèles de l'art de bien écrire. On peut dire que la langue Grecque étoit déjà dans fa perfeélion du tems d'Homère, trois mille ans après la création du monde , lorfque Salomon regnoît en Judée. Rome fût bâtie environ deux cens cinquante ans après ce tems-là. Alors la langue Latine étoit fortgroffiere. Ce ne fut que dans lefixieme fiecle depuis que cette ville fut bâtie , qu'elle eut des Poètes confiderables, Livius, Nevius, Plaute. Ils tâchoient d'imiter les Grecs; ils ne raifoient prefque que traduire en Latin leurs ouvrages. Ceux qui vouloient profiter voyageoient dans la Grèce > y demeuroient long-tems pour y acquérir la contooi fiance des arts , c'étoit la fin de leur voyage. Ad mercaturam bonarum art'um , comme parle Cicerpn. Enfin la langue Latine a acquis fa perfection fous ce Prince des Orateurs , & fous le fiecle d'Augufte , après la mort duquel la langue ne fit plus que fe gâter , & perdit fon éclat , aufii-biert que l'Empire Romain fon luftre & fa grande puit lance On n'eut plus le bon goût de Ckeron , de Virgile , d'Horace. On ne confulta plus , comme ils le fâifoient , le bon fens ; au moins on ne le fit pas avec tant de foin, ni tant defuccès. Les peuples qui ruinèrent l'Empire Romain , & fe mirent en leur place , étoient groffiers , barbares. Ce rut Dlphilas qui apprit aux Goths l'ufage des lettres ver* k fin du quatrième fiecle. Ils étoient encore barbares quand ils fejetterent fur l'Empire Romain. Vers ce tems-îà il fe fit plufieurs Etats, plufieurs Royaumes du débris de cet Empire. Il s'y forma des langues particulières que chacun tâcha de polir. Dans k fiecle pafie » communément nos habiles ne s'apS Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.91% accurate

DE PAILLEE. Liv. I. Chap. XIX. in pîiquoient qu'à bien écrire en Latin. Notre langue .ne s'eft perfectionnée que dans ce fiecle, où no* écrivains s'étant défaits des mauvais préjugex qu'on avoit contre la bonne éloquence , & formé le goût> lifant les Auteurs Grecs & Latins , ils ont rendu le François fi beau , fi clair , fi coulant > que quoiqu'il n'ait pas tous les grands avantages de la langue Grecque & de la Latine , il engage tous les étrangers à l'étudier. On imprime, & on lit hors de France nos bons Auteurs François. A quoi doit-on cette perfection de notre langue , qu'à ce foin qu'ont eu enfin nos Auteurs d'examiner leurs comportions à la lumière delà Raifon, & de chercher les véritables fondemens de V Art de parler ? Il eft important pour l'honneur de la Religion , qu'on foit bien perfuadé que c'eft aux Hébreux que les Grecs doivent leur premieie politefle. Hérodote le déclare nettement; car après avoir dit que ce fut Cadmusqui apporta les Lettres& les Sciences dans la Grèce , il ajoute qu'avant lui les Grecs n'avoient point l'ufage des lettres : que les premières dont ils fe fervirent étoient Phéniciennes ; ■& qu'ils eh changèrent le fon & la figure dans la fuite du tems.. Selon Paufanîas les Grecs écrivoient de droit à gauche > preuve que c'eft des Hébreux qu'ils avoient appris l'écriture. Il parle (Lh. 5.) d'une Statue ancienne où le nom d'Ag^memnon étoit arafi écrit de droit à gauche. Cette ancienne manière n'avoit donc changé que depuis, la prife de Troie. Il dit avoir vûi dans, une ancienne Archeou Coffre, quife gardoit jeligieuferaent dans un Temple, une Infcription, dont les caractères étoient rangez comme des fillons , qui recwnmençoient où ils flnifloient , tantôt de droit à- gauche > tantôt de gauche à droit; ma?; j&iere donxuons avons parlé ci-deffus, LA

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

in La Rhetorique ou l'Art de Parler. LIVRE SECOND. Chapitre Premier. Les mêmes choses peuvent être conçues différemment et ce que la farce, qui est l'image de l'esprit, "marquer. Si les hommes concevoient toutes les choses qui se présentent à leur esprit Amplement comme elles font en elles-mêmes, ils en parleroient tous de la même manière. Tous les Géomètres tiennent le même langage, quand ils démontrent ce Théorème : Les trois angles d'un triangle [ont égaux à deux angles droits* 11 se fervent des mêmes expressions, parce que la nature nous détermine à parler comme nous pensons, & que quand on pense de même, on tient le même langage. Mais il s'en faut bien que toutes les pensées des hommes soient semblables > c'est-à-dire qu'ils re

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

DE PARLEK LtV. IL Chdp. 7. H3 gardent toutes choses d'une même façon. Ils en jugent différemment , & félon le bien ou le mal qu'ils y découvrent , ou qu'ils croient y découvrir; ils ont différents mouvemens de mépris ou de haine, d'amour ou d'aversion , qui font que chacun a des idées différentes. La même chose ne paroît jamais la même à toutes les hommes. Elle est aimable aux uns > les autres ne la peuvent regarder qu'avec des sentimens d'aversion. Après qu'on a une fois regardé un homme comme son ennemi , on ne prend plus plaisir à considérer ses bonnes qualités. Cette considération augmenteroit la douleur qu'on a de le voir opposé à ses prétentions, parce qu'elle feroit voir sa puiffance. On prend donc plaisir au contraire de se former des idées extraordinaires de ses défauts. On trouve de la facilité à le concevoir foible & méchant. Ses moindres défauts se présentent sous une forme monstrueuse ; comme ses vertus paroissent toutes petites & imparfaites: On ne fait attention qu'à ce qui peut en donner du mépris. Ce n'est pas encore allez; à l'occasion de ses imperfections dont on s'occupe volontiers, parce que nous voulons toujours justifier nos passions , on se représente tous ceux qui se font signaler par leurs crimes : joignant ainsi dans l'esprit cet ennemi avec tous les criminels qui ont jamais été. La finesse des renards, la malice des serpents , l'avidité des loups, la cruauté des tigres, la fureur des lions , ne manquent point de venir à l'esprit : de sorte qu'on se forme une image terrible de cette personne dont on a fait l'objet de son aversion & de sa colère. ? Je fais ici ce que feroit un Peintre qui n'enseigne pas à son élève ce que les choses doivent être pour qu'elles soient parfaites , mais qui ne s'applique qu'à les lui faire bien représenter telles qu'elles sont. Ce n'est pas à un Rhéteur à former l'esprit & le cœur de

The text on this page is estimated to be only 19.20% accurate

r*4 La Rhétorique, oïr l'AfcT de celui qui étudie la Rhétorique, & à lui apprendre qu'il ne doit pas concevoir les choses autres qu'elles sont, qu'il n'en doit avoir que des idées raisonnables, & qu'il ne lui est pas permis d'entretenir dans son cœur des raouvemens injurieux. Cela n'est pas du reflbrt de sa profession. Tout ce qu'il doit faire, c'est de l'avertir que si ses pensées ne sont pas réglées, si le jugement qu'il fait des choses est extravagant, le discours qui en fera la peinture, fera paroître son cM^avagance. Je puis néanmoins faire cette réflexion, qu'il n'est pas possible que nous regardions indifféremment toute sorte de choses. Les passions ne sont mauvaises que par le mauvais usage qu'on en fait. Elles nous ont été données par l'Auteur de la Nature pour nous mouvoir vers le bien, & pour fuir le mal. C'est une lâcheté de regarder le bien froidement sans s'y porter, & de confiderer le mal sans horreur & sans un vident desir de le fuir. Ain il n'y a qu'une ame molle, & qui n'a aucun sentiment de la Nature, qui puisse être indifférente à l'égard de toutes choses bonnes ou mauvaises. Une ame genereuse qui a du feu, s'excite félon la qualité de l'objet qui l'occupe; elle en conçoit les idées qu'il en faut avoir, & elle reflent les mouvemens qui ne manquent point de fuivre lorsque la nature est vive, & qu'elle est bien réglée; de sorte qu'il se fait une image dans son esprit, où les choses se trouvent représentées avec les traits qui leur sont propres, & avec leurs couleurs naturelles. ~

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

de P arI En. Liv. II Ch*p. I. rrç faire des efforts pour ne pas fuivre ceux qui vont devant nous, ôcpour ne pas marcher avec eux de compagnie. Je dis cela pour faire comprendre que tout le fecret de la Rhétorique , dont la lin eft de perfuader , confifte a faire paroître les chofes telles qu'elles nous paroiffient ; car fi on en fait une vive image femblableà celle que nous avons dans l'efprit , fans doute que ceux qui la verront , auront les mêmes idées que nous; qu'ils concevront pour elles les mêmes mouvemens, & qu'ils entreront dans tous nos fentimens. Il s'agit donc maintenant d'apprendre comment par le fecours de la parole on peut faire une image de notre efprit , où l'on voye la forme de nos penfées, c'eft-à-dire, comnaent on peut faire que les chofes qui font la matière du difcours , foient ieprcfentées avec les traits avec les couleurs fous lefquelles nous voulons qu'elles ibient vues. Il eft certain que nous parlons félon que nous fommes touchez. Les mouvemens de Tarne ont leurs caraderes dans les paroles, comme furie vifage. Le ton de la voix, & le tour qu'on prend, lait connoître de quelle manière on regarde les chofes dont on parle, le jugement qu'on en fait , & les mouvemens dont on eft animé à leur égard. Ce font ces caractères qu'il faut étudier & dans la pratique du monde , & dans les livres. Les Auteuïs qui excellent dans ces manières vives de peindre les mouvemens de l'ame , n'ont réuffi que parce qu'ils ontobfervé ce que chacun fait, & de quelle manière on parle dans l'émotion. On donne de grandes louanges à Ariftote pour avoir marqué dans fa Rhétorique le caractère de chaque paffion, & les mœurs de chaque âge, de chaque condition. Je confens qu'il mérite ces louanges; maisjefoutiens qu'il eft plus utile de s'étudier foi-même , & remarquer comme chacun parle & agit. On pro

The text on this page is estimated to be only 28.97% accurate

ii6 La* Rhétorique , ou i'Art fite bien davantage lorfqu'on litle quatrième Livre de l'Enéide , où Ton voit des peintures naturelles des panions; ou que fans s'amufer à lire des Livres on étudie le monde même. On ne peint jamais bien une paffion qu'après l'avoir vue en original , c'eft-à-dire , qu'après avoir étudié ceux qui étoient animei de cette paffion. Les Auteurs fc trompent , & ce qui lait qu'on eft peu touché eri hfant leurs Livres , c'eft qu'ils ne peignent pas les mouvemens qu'ils veulent infpirer, avec des traits naturels. Ils ne veulent employer que de riches couleurs , des paroles magnifiques , ils rejettent les expreffions ordinaires qui font pourtant les traits naturels de ces mouvemens ; c'eft-a-dire , que k>rfqu'on eft ému, on ne parle point comme ils le font. Il en eft des figures que les Declamateurs employent, comme de ces raifonnemens en forme des Philofophes qui dégoûtent , parce que ce n'eft point la manière naturelle de raifonner. Il fout encore remarquer que quoique les hommes fages n'entrent pas fans de grands fujets en des mouvemens de colère impétueux , cependant ils ne parlent jamais fans quelque feu; c'eft pourquoi dans l'Hiftoire même, l'on ne doit point raconter les chofes froidement. Il y a des tours figurez de converfation : quand on les fait prendre , la Leéfceur ne eroit pas lire un Livre ; il croit voir les chofes , ou qu'un homme vivant lui raconte ce qu'il lit. Tous ces traits qui peignent les mouvemens de notre ame , l'eftime , le mépris , la haine , l'amour, confirment en trois chofes : Premièrement , dans le ton; il y a un ton railleur & de mépris; il y a un ton d'admirateur. Dans l'empreflement de trouver la vérité, ou de la faire connoître, onprefle ceux à qui on parle, de la déclarer. On leur fait de vives interrogations d'un ton animé. En fécond lieu, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.90% accurate

*t>E parler. Liv. IL Chap. IL 117 Heu, on donne un tour extraordinaire , tout différent de celui qu'ont les paroles d'un homme tranquille. Enfin , comme nous allons voir dans le Chapitre fuivant, dans lesgrands mouvemens on employé des mots extraordinaires , parce que la paffion nous fait concevoir les chofes tout autres qu'elles ne paroiffent quand ou les conlidere tranquillement. Chapitre IL Il n'y a point de langue ajfez riche & ajfèz abondante pour fournir des termes capables d'exprimer toutes les différentes faces fous Ufquelles l'efprit peut fe prefenter une même ebofe il faut avoir recours à de certaines façons de parler qu'on appelle Tropes , dont on explique ici la nature & l'invention. LA fécondité de refprit des hommes eft fi grande , qu'ils trouvent fteriles les langues les plus fécondes. Ils tournent les chofes en tant de manières , ils fe lesrepresentent fous tant de faces différentes , qu'ils ne trouvent point de termes pour toutes les diverfes formes de leurs penfées. Les mots ordinaires ne font pas toujours juftes , ils font ou trop forts, ou trop foibles. Ils n'en donnent pas la juftte idée qu'on en veut donner. C'eft néanmoins ce que ceux qui parlent avec art recherchent avec plus d'empreffement; car c'eft en cela que confifte l'éloquence. On prend les fentimens de ceux qui nous parlent, lorfque leurs paroles les marquent vivement , comme nous l'avons remarqué. Si l'on veut donc exprimer les fentimens â!êftime & d'amour qu'on a pour la chofe dont on parle , il ne **ut emPlov cr aucun terme qui ne contri

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

Si La Rhétorique, ou l'Art de donner des idées de grandeur & de perfection: c'est-à-dire qu'il faut choisir des termes qui fassent paraître cette chose grande & parfaite. Ce choix demande un grand discernement, ; / ceux qui n'ont qu'un médiocre génie, se contredisent à tous moments. Il y a dans leurs discours cent choses qui sont contraires à leur dessein, & qui font pleurer lorsque leur principal dessein est de faire rire, & qui ne donnent que du mépris de ce qu'ils ont entrepris de faire estimer. Celui qui fait attention à ce défaut, & qui tâche d'éviter, trouve stériles les langues les plus fécondes. Ainsi pour exprimer exactement ce qu'il pense, il est obligé de se servir de cette adresse dont on use quand ne sachant pas le nom propre de celui que l'on veut indiquer, on le fait par des signes & par des circonstances qui sont tellement attachées à la personne, que ces signes & ces circonstances excitent l'idée qu'on n'a pu finir par un nom propre. C'est un soldat, dit-on, c'est un Magistral, c'est un petit homme. On voit, on, brevis pedet, Umine U{ns. t 0 Les objets qui ont entre eux quelque rapport & quelque liaison, ont leurs idées en quelque manière liées les unes avec les autres. En voyant un soldat, on se souvient facilement de la guerre. En voyant un homme, on se souvient de ce qu'on a remarqué les mêmes traits. Ainsi l'idée d'une chose peut être excitée par le nom de toutes les autres choses avec lesquelles elle a quelque liaison. Quand pour figurer une chose on se sert d'un mot qui ne lui est propre, & que l'usage a voit appliqué à un autre sujet; cette manière de s'expliquer est fautive, & vicieuse qu'elle est. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.34% accurate

E PARTli. LivuILChap. Uï. itç h çhofe qu'ils lignifient proprement, à une autre qu'ils ne lignifient qu'indirectement, font appellez Tropes,' c'eft-à-dire termes dont on change & on renverfe l'ufage; comme ce nom Tropes, qui eft Grec , le fait affeï connoître , r{ir« , vert. Les Tropes ne lignifient les chofes auxquelles on les applique , qu'à caufe de la liaifon & du rapport -que ces chofes ont avec celles dont ils font le propre nom;.c'eft pourquoi on pourroit compter autant d'efpeces de Tropes, que l'on peut marier de dirTerens rapports; mais il a plû aux prc*miers Maîtres de l'Art de n'en établir qu'un petit nombre. Chafxtub III. Lifte des efpeces de Tropes qui font Us plus confi- > derables. METONYMIE. JE donne , entre les efpeces de Tropes , la première place à la Métonymie , parce que c'eft le Trope le plus étendu; & qui comprend fous lui plufieurs autres efpeces. Métonymie lignifie un nom •pour un autre. Toutes les fois qu'on fe fert d'un *utre nom que de celui qui eft propre , cette manière de s'exprimer s'appelle une Métonymie; comme quand on dit: Cefar a ravagé Us Gaules; ■tout U monde lit Ciceron s Parts eft allarmé; il eft évident que l'on veut dire que l'armée de Cefar a ravagé les Gaules ; Que tout le monde lit les ouvrages de Ciceron; Que lepeuple de Raris eft dans une grande crainte. Il y a une û grande liaifon entre le Chef* fen armée, entre un Auteur & f*s écrits , entre use ville & fo citoyens ,

The text on this page is estimated to be only 22.78% accurate

no La Rhe TORIQ.UÉ, ou l'Akt peut penfer à l'un , que l'idée de l'autre ne fe prcfente auffi-tôt. Ainfi ce changement de nom ne caufe aucune confufion. STNECDOCHE. • LA Synecdoche eft une efpece de Métonymie , par laquelle on méfie nom du tout pour celui delà partie, ou celui de h partie pour le nom du tout: comme quand on dix l'Europe , pour la France , ou la France pour VEurope : le rofignoï pour un oifeau en gênerai , ou* oifeau pour rojfigncli arbre pour une efpece d'arbre en particulier , ou une efpece d'arbre pour toutes fortes d'arbres. On dira: La peſte eft en Angleterre, quoiqu'elle nſoit qu'à Londres ; -qu'elle eft à Londres, quoi qu'elle ſoit dans toute l'Angleterre. On dit en parlant d'un rbffignolcn particulier, d'un chêne en par• ticulier : Voilà un bel oifeau : voilà un bel arbre : fe fervant avec cette liberté du nom de la partie pour lignifier le tout, &4unom du tout pour ſignifier la partie. On rapporte à cette efpece de Trope la liberté «que l'on prend de mettre un nombre certain & déterminé pour un nombre qu'on ne fait pas précifé* ment. On dira : Cette maifon a cent belles avenues lorſqu'elleen a pluſieurs, & qu'cnn'en fait paslc nombre. Quand àuſſi pour faire un compte rond> on ajoûte ou l'on retranche ce qui empêcheroitque le compte ne fût rond. S'il y a quatre-vingts dixïieuf ans , trois mois , quinze jours : on dira librement , il y a cent ans. * , • • ANTONOMASE.* m - » é * * • • LVAntonomaſe eft une efpece de Métonymie. Elle fe fait lorſqu'on applique le nom propre d'une Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.91% accurate

Il y a une chose à plusieurs autres ;
ou au contraire rare que Ton donne à quelque particulier un nom commun à
plusieurs. Sardanapale étoit un Roi voluptueux ; Néron un Empereur cruel ;
c'est par Annanase qu'on appellera un voluptueux un Sardanapale , & que
Ton donnera le nom de Prince cruel. Ces mots d'Orateur, de Poète
> : Philophe font des noms communs, & qu'on applique à tous ceux qui font
d'une même profession : cependant on applique ces mots à des particuliers,
comme s'ils leur étoient propres. On dit d'un orateur, l'Orateur donne
ce précepte de Rhétorique. Le Poète a fait la description d'une tempête
dans le premier Livre de son Énéide, pour dire; Virgile a fait, &c.
Le Philophe a dit dans sa Métaphysique, au lieu de dire,
Dans chaque état ceux qui excellent
parde. Il s'en approprient la gloire & le nom. Je
fois qu'on a rié de l'éloquence , on pense facilement à Cicéron , & par
conséquent l'idée d'Éloquence & de Cicéron se lient, de sorte que l'un fait
l'autre. METAPHORE* Les Tropes font des noms que l'on transfère de la
chose dont ils font le nom propre , pour les appliquer à des choses qu'ils ne
signifient qu'indirectement ; ainsi tous les Tropes font des Métaphores • parce que
ce mot qui est Grec , signifie transférer. Cependant on donne le nom de
Métaphore à une espèce de Trope , & pour lors on définit
la Métaphore un Trope , par lequel on met un nom étranger pour un nom
propre , que on emprunte d'une chose semblable à celle dont on parle. On
appelle les Rois les Chefs de leur pays , parce que , comme le Chef
commande à tous *

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

ni La Rhétorique, ov l'Art à tous les membres du corps, les Rois commandant a leurs fujets. L'Ecriture Sainte appelle élégamment îe Ciel durant une fecherefle , un Ciel o airain. On dit d'une maifon qu'elle eft riante, îorfque la vue en eft agréable , & femblable en quelque manière à cet agrément qui paroît furie vifage ce ceux qui rient. ALLEGORIE. L'Allégorie fe fait lorfqu'en parlant on femble dire toute autre chofe que ce que l'on dit en effet , comme letymologic de ce mot le marque.

The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate

1>B farLIU. Liv. IL Chap. T I III le plan auquel il prenoit ses déliés : J'ai attendu qu'ils fissent des actions justes. Saint Prosper nous donne l'exemple d'une Allégorie qui est encore fort éloquente , lorsqu'il décrit les effets de la Grâce: C'est elle qui survient fin immuable loi , Sème en l'esprit ce grain dont doit naître la foi , Lui fait prendre racine , V parfois douces fiâmes Tait pousser puissamment fin germe dans nos omet, C'est elle quidenhaut veille pour le nourrir , G}ui le garde sans cesse, cjr qui le fait mourir. Elle a soin que l'y vraie , ou les après épines N'étouffent en croissant ses finences divines * Qu'un vent de complaisance , un souffle ambitieux Ne renverser si l'épi qui monte vers les cieux\ Qjc le torrent bourbeux des charnelles délices Ne l'entraîne avec si dans le torrent des vices. Qiiun Ikche amour de l'or ne le fiche au dedans Par l'invisible feu de ses desirs ardents ; # Ou aue , lorsqu'il est élevé sur sa tige superbe , Il dédaigne de se laisser aller de l'herbe, Un tourbillon d'orgueil , comme un foudre soudain% Ne lui donne en sa chute une honte fin. - 3 " * Prenez garde que dans l'Allégorie il faut finir comme l'on a commencé, & prendre toutes les Métaphores des mêmes choses dont on a emprunté les premières expressions. Ce que vous voyez que Saint Prosper observe exactement prenant toutes ces Métaphores des choses qui regardent les bleds. Quand ces Allégories sont obscures , & qu'on n'aperçoit pas d'abord le sens naturel des paroles de l'Auteur, elles peuvent être appelées Enigmes , telle qu'est celle-ci. Le Poète décrit les agitations du fané pendant la fièvre. ■• : . * . ' - \ F a ce

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

ti4 Rhetoriclub , ov l'Axt Ce fang chaud & bouillant , otff flame
liquide + -Cette four ce de vie à 6e coup homicide , En [on lit agité nefé
peut repofer, Et confurne le champ qu'elle doit arrvjer. Dans fes canaux
troublez, fa courfe vagabonde Porte un tribut mortel au Roi du petit monde;
* Ce dernier Vers particulièrement eftfort Enigmatique., ^ tout d'un coup on
ne découvre pas que ce Roi eft le coeur qui eft îe principe de la vie , par
lequel tout le fang du corps pafie continuellement' « Il faut faire reflexion
fur ce qu'on dit que l'homme eftun petit monde. LITOTE. 4 JC\J U Cl JL*
on dit moiî s qu'on ne penfe, comme quand on dit : Jejie puis vous louer :
laquelle expreflion eft la i*arq*iî d'un reproche fecreL jfe ne mêprifè jpas
vos préfet*: au lieu de dire : Je les reçois volontiers, On peut rapporter à
cette figure les manières extraordinaires de repréfenter la baifelTexl'une
chofb , coïnme le fait Ifaïe en repréfentant ce qu'etfl le monde entier au
regard delà grandeur de Dieu, chap. 40* %ui efl celui , dit-il, qui a mefuré
Us êdux .dam Je creux de fa main ; & qui la tenant étendue , a pefe les deux
? foutient/de trois doigts toute la maffe de la terre , qui pefe *Us
mottUignes » vr met les collines dans la balance ? Et dans le même
Chapitre ce Prophète parlant encore de la grandeur de Dieu : CV/Î lui , dit-il
f pâ s\ajfied JtW le giobe de la terre , e-r qui ccit tous les hommes quelle
renferme comme des fautet elles; qui a fufpendu les deux comme une toile ,
cr qui Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate

73 E r ar L mt. Liv. II. Chap. III. T: ? qui les étend comme un pavillon qu'on drejje pour s'en retirer. HYPERBOLE., L'Hyperbole est un Trope qui représente les choses ou plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans la vérité. On employé les Hyperboles lorsque les termes ordinaires sont ou trop faibles, ou trop forts; & qu'ils ne se trouvent pas proportionnez à notre idée: ainsi craignant de ne pas assez dire, on dit plus. Comme si je veux exprimer la vitesse d'un excellent coureur; je dirai qu'il va plus vite que le vent. Si je parle d'une personne qui marche avec une extrême lenteur; je dirai qu'il marche plus lentement qu'une tortue. On peut dire que ces expressions sont des mensonges; mais ces mensonges sont fort innocents, puisque leur fin c'est la vérité; comme le dit Seneque: In hoc omnis hyperbole extenditur ut ad verum mendacio veniat. Ces Hyperboles, comme il paroît dans les exemples que nous venons de proposer, sont concevoir que la vitesse de l'un est bien grande, & que la lenteur de l'autre est extrême, puisque l'on dit du premier, qu'il va plus vite que le vent-, & de l'autre, qu'il marche plus lentement qu'une tortue. On pardonne ces excès; parce qu'en se servant de termes ordinaires, on ne diroit pas assez, il est à propos de dire plus que moins. Conceditur amplius dicere, quia d'ici quantum est, non potest esse melius ultra, quam titra fiat oratio. C'est pourquoi Saint Jean n'a pas fait de difficulté de dire à la fin de son Evangile ? J'ai fait tant d'autres choses, que si on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde entier pût contenir les Livres qu'on en écriroit.

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

%l6 La Rhétorique, ou l'Art IRONIE. IRonie est un Trope par lequel on dit tout le contraire de ce que Ton pense; comme quand on appelle homme de bien une personne dont les vices sont connus. Le ton de la voix avec lequel on prononce ordinairement les Ironies, & la qualité de la personne à qui on fait que le titre qu'on lui donne ne convient pas, sont connoître la pensée de celui qui parle, comme lorsque le Prophète Elie disoit aux Prêtres de l'Idole de Baal, qui invoquoient à haute voix cette Idole qui ne les ^ pouvoit entendre : Criez, plus haut , car votre Dieu Baal parle peut-être à quelqu'un , ou il est en chemin , ou dans une Hôtellerie : il dort peut-être , & il a besoin qu'on le réveille. L'effet de l'Ironie c'est de faire faire attention à la bêtise de celui qu'on veut faire mépriser, en lui donnant des louanges, & disant des choses qui ne lui conviennent point, & ne font que préparer à sentir sa bassesse. Ce feroit un mensonge que l'Ironie, si le faux à sa faveur ne devenoit vrai, dit un célèbre Auteur. C'est elle qui a introduit ce que nous appelions , contre-vérité , & qui fait que quand on dit d'une femme libertine & scandaleuse , que c'est une très-honnête personne ; tout le monde entend ce qu'on dit , ou plutôt ce qu'on ne dit pas, intelligitur quod non dicitur. Les contre-vérités sont ce que les anciens Rhéteurs nommoient Antiphrase. C A T A C H R E S E. C A t a c h r e s e est le Trope le plus libre de tous": on prend la liberté d'emprunter le nom d'une chose toute contraire à celle qu'on veut lignifier , , v nç

The text on this page is estimated to be only 14.87% accurate

DE PARLER. // Chaf. IV. Ilj ne le pouvant taire autrement; comme lorfqu'on dit , un cheval ferré d'argent. La Raifon rejette cette exprefiion ; mais la neceffité oblige de s'en fervir. Aller achevai fur un bâton ; Equitare intirundiuc hngà. Un bâton n'eft pas un cheval. Ces expreffions enferment une contradiction , mais s'entendent bien. Voilà les efpères de Tropes les plus confiderables ; & c'eft à ces efpeccs que les Maîtres rapportent tous les Tropes dont on fe peut fervir. Je n'ai pas prétendu enfeigner la manière d'en trouver. Outre que l'ufage en fournit un très-grand nombre ; dans la chaleur du difcours , on fait fe fei vir de tout ce que l'imagination préfente & comme clans la paillon on ne manque jamais d'armes, parce que la colère donne l'adreffe de s'armer de tout ce que l'on rencontre, Turor arma tmnifirat\ lorfque l'on a l'imagination échauffée , on fe fert de tous les objets qui fe trouvent dans la • mémoire pour fignifier ce que Ton veut dire. Il n'y a rien dans la Nature que l'on n'applique à la chofe dont on parle, & qui ne fourfuffite des Tropes au befoin , lorfque le* termes propres manquent. Chapitre IV, Les Tropes doivent être clairs. C'Est particulièrement dans les Tropes que cortrillcnt les riche iFes du langage. Aulii comme le mauvais ufage des grandes riche fies caufe le dérèglement des Etats , le mauvais ufage d:s Tropes eftla ource de quantité de fautes -que l'on commet dans le difcours ; ^eft pourquoi il eit important de le bien régler, Premièrement l'on ne doit employer F 4 le» W3m «r 'A ' Aêd by Google

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

'1*8 La Rhitoriqjji , ou t'AivT v les Tr.opes que pour exprimer ce qu'on n'auroitpû représenter qu'imparfaitement avec des termes ordinaires ; & lorsque la néceffité oblige de s'en fervir, il faut qu'ils ayent ces deux qualitez; en premier lieu qu'ils foknt clairs, & falfent entendre ce qu'on veut dire, piufqi-el'on ne s'en fert que pour rendre le difcours plus exprefsiif. La féconde qualité, c'est qu'ils foient proportionnez à l'idée qu'ils doivent réveiller. Trois chofes empêchent les Tropes d'être clairs , la première s'ils font tirez de trop loin , & pris de chofes qui ne donnent pas occafion à l'ame de penfer d'abord à ce qu'il faut qu'elle fe représenter » pour découvrir la penfée de celui qui parle: comme fi on appelloit une maifon de débauche , les* fyrtes de la jeunefle, on ne pourroit pénétrer le iens de cette Métaphore , qu'après avoir rappelé dans fa mémoire que les fyrtes font des bancs de fable proche de l'Afrique fort dangereux , ce que tout le monde ne fait pas ; au lieu qu'en nommant cette maifon l'écueil de la jeunefle, ce que: Ton a voulu lignifier, eft aufli-tôt apperçû. Il n'y a. personne qui ne comprenne d'abord ce qu'on a vou* é lu dire. Four éviter ce défaut , on doit tirer les Métaphores de chofes fenfibles qui foient fous les yeux f & dont l'image par conféquent fe préfente d'ellemême fans qu'on la cherche. En voulant indiquer une perfonne, dont le nom ne m-'eft pas connu, je me rendrois ridicule fi je me fervois de certains fignes obfcurs qui ne donneroient aucune occafion facile à ceux qui m'écouteront , de fe former une idée de cette perfonne. Mais ce défaut que l'on évite avec tant de foin dans la converfation, eft recherché comme une vertu par un rrès-grand nombre d'Auteurs. Il y a des perfonnes qui prennent pîaifir à faire venir de loin toutes leurs Met* phores ,

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

DE MRLER itV. II. CffAp. IV. 11\$ phofts , & qui les empruntent de chofes inconnues, pour faire paroître leur érudition. S'ils pirlent d'une Province , ils lui donnent par Synecdoche le nom d'une de fes parties qui fera la moins connue. Leurs Tropes viennent tous du fond de l'A fie, de l'Afrique. H faut pour les entendre fivoir le nom des plus petits villages, de toutes les fontaines, de toutes les collines du païs dont ils parlent. Ils ne nomment jamais une perfonne par fon nom , mais par celui de l'ayeulde fes ayeuls , faifant une vaine montre des connoiifances qu'ils ont de l'Antiquité. LaSagefle divine qui s'accommode à la capacité des hommes , nous donne un exemple dans les divines Ecritures de ce foin qu'ondoit avoir de fe fervir des chofes connues à ceux qu'on infiruit , lorsqu'il eft queftion de leur faire comprendre quelque chofe de difficile, Ceux qui ont l'eiprit petit , & qui cependant ofent critiquer l'Ecriture , condamnent les Merhaphores & les Allégories qui y font prifes des champs , des pâturages , des brebis , des chaudières & des marmites. Ils ne prennent pas garde que les Ifraeiites étoient tous bergers , & qu'ainfi il n'y avoit rien qui leur fût plus connu que le ménage de la campagne, Les Prêtres , à qui l'Ecriture s'adreffoit particulièrement , étoient perpétuellement occupez à tuer des bêtes dans le Temple , à les écorcher , & à les faire cuire dans les grandes cuifines qui étoient autour du Temple. Les Ecrivains facrez ne pourvoient donc pas choifir des chofes dont les images fe préfentaient plus facilement à l'efprit des Ifraeiites. 2. L'idée du Trope doit être tellement liée avec celle du nom propre , qu'elles fe fuivent , & qu'en excitant Tune d'^s deux , l'autre foit renouvellée. Ge drût deliaifon eft la féconde chofc qui rend F £ lès

The text on this page is estimated to be only 25.69% accurate

Î30 La Rhétorique , ou l'Art des Tropes obscurs. Cette liaison est ou naturelle ou artificielle. J'appelle liaison naturelle celle qui se trouve lorsque les choses signifiées par les noms, propres , & par les Métaphoriques , ont un rapport si naturel, qu'elles se ressemblent , & qu'elles dépendent les unes des autres ; comme quand on dit d'un homme , qu'il a les bras d'airain % pour dire que ses bras sont forts: on peut appeler naturelle : l'â liaison qui est entre ce Trope & le nom propre. J'appelle liaison artificielle celle qui a été faite par l'usage. C'est la coutume d'appeler un Arabe uûj^ ime avec lequel on ne peut traiter : c'est un terufité , la coutume qu'on a de s'en servir dans, fait que l'idée de ce mot Arabe, réveille l'un homme intraitable. Une liaison artificielle est plutôt aperçue qu'une liaison naturelle, que cette première ayant été établie par l'usage, on y est accoutumé. 3. L'usage trop fréquent des Tropes est la chose qui les rend obscurs. Les Métaphores les plus claires ne signifient les choses qu'indirectement. L'idée naturelle de ce que l'on n'ex-^ prime que par Métaphore, ne se présente point à l'esprit qu'après quelque réflexion ; on s'ennuie de toutes ces réflexions , & Ton souhaite que celui que l'on écoute épargne la peine de deviner ses pensées. Mais quand nous condamnons le trop fréquent usage des Tropes , nous parlons de ceux qui sont extraordinaires. Il y en a qui ne sont pas moins utiles que les termes naturels; ainsi ils ne peuvent jamais obscurcir le discours. L'on ne doit jamais se servir d'expressions Métaphoriques qui ne soient pas ordinaires , sans y avoir préparé les Lecteurs. Un Trope doit être précédé de choses qui les empêchent de prendre le change & la suite du discours leur doit faire connaître qu'il ne faut pas s'arrêter à l'idée naturelle.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.94% accurate

D E p AiLER, Liv. II. Chap. V. r 5 1 relie que présentent ks termes que l'on employé. A moins que d'être extravagant , ou de vouloir prendre plaisir à n'être pas entendu , on ne continue* point depuis le commencement d'un discours ou d'un livre jusqu'à la fin, dans de perpétuelles Allégories. Nous ne pouvons connoître la pensée d'un homme que lorsqu'il nous en donne*,. 1 % au moins quelquefois, des lignes naturels , & qui ne font point équivoques. Comment lavons-nous qu'une personne se joue , & ne parle pas sérieusement , sinon parce que nous l'avons vu sérieux dans d'autres occasions ? Comment dirait-on un bateleur qui fait le fou , d'avec un fou véritable ? N'est-ce pas parce que l'on voit que ce 4 bateleur ne joue ce personnage que pendant un peu de temps , & qu'un fou est toujours fou ? Quand donc on prétend qu'un Auteur n'a jamais exprimé ses pensées que par des Métaphores , on le juge capable d'une extravagance qui est presque insupportable , à moins que quelque trait de politique ne l'obligeât à obscurcir son discours. ? Chapitre. V, les Tropes doivent être proportionnés. à l'usage qu'on veut donner. Cette idée doit être raisonnable. L 'Usage des Tropes est absolument nécessaire , parce que, comme nous, avons dit, les mots ordinaires ne suffisent pas toujours. Si je veux donner l'idée d'un rocher dont la hauteur est extraordinaire ; ces termes grand , haut , élevé , oui se donnent aux rochers d'une hauteur commune , n'en feront qu'une peinture imparfaite : F 6 mais ■ . Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.00% accurate

13*. La Rhe toriqjje, ou l'Art mais difent que ce rocher femble menacer le C/W» Tidée du Ciel qui eft la chofe la plus élevée de toute la Nature , Tidée de ce mot menacer , qui convient à un homme qui eft au-defliis des au? très , forme l'idée de la hauteur extraordinaire que je ne pouvois exprimer d'une autre manière que par cette hyperbole. On dit plus, de. crainte de ne pas dire aflez. Mais il faut apporter beaucoup de tempérament dans ces expreCions , & prendre garde qu'il y ait toujours quelque proportion entre l'idée naturelle du Trope, & celle que l'on a deflein de donner ; autrement ceux qui écoutent s'imaginent toute autre chofe que ce que penfe l'Auteur. Si en parlant d'une vallée médiocrement profonde, on dit qu'elle va jufques aux Enfers j fi en parlant d'un rocher qui eft peu élevé , on dit qu'il touche les C'teux î qui ne croira pas que l'on parle d'une vallée d'une profondeur prodigie.ufe , & d'un rocher d'une me.rveiUeufe. hauteur ? Il faut fur tout prendre garde que le Trope ne donne une idée toute contraire à celle qu'on veut donner, & que voulant faire pleurer , on ne raiferire, fi la Métaphore dont on fe fert donnoit une idée ridicule , comme celle-ci : Morte Catonis Republica taflrata eft. • Il y a mille moyens de tempeier les expjeffions hardies, dont on eft quelquefois contraint de fe fervir. On y peut apporter ces adouci rTemens : Tour ainfi dire 5 fi j'ofe me fervir de cet termes ; pur m exprimer plus hardiment 5 prévenant ainfi le Leéteur , lorfqu'on a foin de fa réputation : car il eft évident que le mauvais ufage des Tropes eft une marque d'une imagination dérégulée. Ces grandes expreffions font les marques de nos jugemens & de nos pafilons. Lorfque ks , objets noua ParoiiTejtf rares , & quç nous 9 - 1

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

MA BB PARLÉ*. Liv. II Chaf. V. 133 nous les jugeons tels , foit pour leur baffefie , fort pour leur extrême grandeur, pour lors nous reflentons des mouvemens d'eftime ou de mépris , de haine on d'amour , que nous exprimons par des paroles proportionnées à. notre jugement & à notre paffion. Si le jugement que nous avons formé de ces objets eft donc mal fondé, files fentimens que nous en avons conçus font déraifonnables f notre difcours nous trahit, & découvre notre foibleffe. Ainfi ce n'eft pas aflez que les Tropes foient proportionnez à nos idées ; mais il faut que ces idées foient juftes. Les hommes n'aiment queles grandes chofes; c'eft pourquoi les Auteurs, qui prennent pour fin & pour règle de leur art la, fatisfadion de leurs Lecteurs, afteélent de n'employer que- de grands mots, que de riches Métaphores, que des Hyperboles hardies; mais ils paroiffent ridicules à ceux qui faventjuger. Les 'perfonnes raifonnablesne peuvent fouffrir qu'un hom* me regarde d'un même œil les petites & les grandes chofes; que tout lui paroiffe grand; qu'il éflime auffi-bien une bagatelle , que la chofe la plus ferieufe & la plus importante , & qu'il parle de tout avec un Mile égal. Il faut néanmoins diftinguerfi c'eft dans la paffion qu'il parle; car c'eft avecfujet que Plutarque Ta dit, que la paffion eft comme un nuage, au travers duquel les chofes paroiffem plus grandes. Ainfi les Hyperboles les plus hardies peuvent être proportionnées à l'idée de celui que la paffion fait parler. Mais encore une fois , fon idée doit être raifonnable; c'eft pour cela qu'on ne peut exeuter l'Hyperbole de l'Epigramme fuivante de Martial fur le Palais de Pomitien ; c'eft une flatterie déra>. fonnable. m*

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

m La Rhetoieiq^{ue}, ou t'ÀRT ■ Quand js vois ce Palais qtu tout le monde admire > Loin de Vadm 'tnr , je foupire De le voir ainfi limite. Quoi ! prefcrire à mon Prince un lieu qui le rejferre ? Une fi grande Majefté A trop peu de toute la terre.. t Chapitre V I. ^ Utilité des Tropes. LEs Tropes font une peinture fenfibîe de la . . chofe dont on parle. Quand on appelle un grand Capitaine un foudre de guerre , l'image du foudre repréfente fenfiblement la force avec laquelle ce Capitaine fubjugue des Province» entières , la •vitefle de fes conquêtes , & le bruit de fa réputation[^] de fes armes. Les hommes pour l'ordinaire ne font capables de comprendre que les chofes qui entrent dans l'efprit parles fens. Pour leur faire concevoir ce qui eft fpirituel , ilfe faut fervirde comparaifons feniibles, qui font agréables, parce qu'elles foulagent l'efprit , & l'exemptent de l'application qu'il faut avoir pour découvrir ce qui ne; tombe pas fous les fens. C'eft pourquoi les expreffionsMethaphoriques prifes des chofes fenfibles[^] font tres-frequentes dans les faintes Ecritures. Lurfque les Prophètes parlent de Dieu , ils fe ferrent continuellement de Métaphores tirées de chofes expofées à nos fens , comme nous l'avons déjà remarqué. Ils donnent à Dieu des bras, des mains, des> yeux , ils l'arment de traits, de carreaux , de foudres, pour faire comprendre au peuple fa puiffan[^] ce invifible Spirituelle parues chofes fenfibles êc corporelles. Saint Au^{ftia} dit poux cette raifon . que. • r

Digitized by GoogI

The text on this page is estimated to be only 18.99% accurate

DI parler. Liv. IL Chap. V L i que la fagelfe de Dieu n'a pas dédaigné de jouer en quelque manière avec nous qui fommes des enfansk aux paraboles & aux iimilitudcs, SapUntia Dei qu& cu?n infantiâ nnfirâ parabolis ejr fimiltudinibus qua~ àammodo ludere non dedignata eft * Prophetas voluh humano more dedivinis loqui , ut hebeies hominum ani-* mi divina cœleftia , terreflrium Jimilltudine intelligèrent. Une feule Métaphore dit fouvent plus qu'un long difeours. Quand on dir , par exemple , qua les feiences ont des recoins er des enfoncemans fort peu utiles ; cette feule Methaphore renferme un lens que plufieurs expreffions naturelles ne peuvent faite comprendre d'une manière auffi feniible. Outre cela par le moyen des Tropes on peut diverlifier le difeours. Parlant long-tems fur un mêmemfujet, pour ne pas ennuyer par une répétition trop fréquente des mêmes mots , il eft bon d'emprunter les noms des choies qui ont de la liaifon avec celle qu'on traite > &: de les fignifier ainfi par des Tropes qui fourni ffent le moyen de dire une même chofe en mille manières diiferentes. La plupart de ce qu'on appelle expreffions choilies , tours élégans , ne font que des Métaphores , des Tropes , mais naturels , & il clairs , que les mots propres ne le feroient pas davantage. Âufli notre langue, qui aime la clarté & la naïveté, donne toute liberté de s'en fervir; & on y eft ellement accoutumé , qu'à peine les diftingue-t-on des exprellions propres , comme il parok dans celles-ci qu'on donne pour des exprefflions choifies: Il faut que la complaifânce ote à la feverite ce qu'elle a d'amer , & que la fe vérité donne quelque chofe de piquant a ïx complaïfance , &c. La fageffe la plus aufterc ne tient pas longtems contre de grandes largeHes , & les ames vénales fe hiflfent éUmr par l'éclat de l'or, Les dépits délient la lan• •*. .W- V Al . *

•**_ ^îV

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

136 La RaETOR 1 oy 1,0c" l'A r t langue des amans. Ces Métaphores font un grand ornement dans le discours; mais , comme je lai dit, il faut en ufer avec retenue, autrement on tombe en ce qu'on appelle discours précieux , affecté, qui ne confrfte que dans un mauvais ufage des Tropes , comme dans cette exprefilon d'une précieufc ridicule , qui en parlant de ceux qui ont du goût & du difcemement, difoit des gens qui favent faire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage 9 cr par de chatouillantes approbations vous régaler de. vctre travail. C'eft le vice des petits génies, qui ne fe pouvant diftinguer par des penfées nobles , tâchent de le faire par des manières de parler extraordinaires.. Chapitre VII. L'espajjions ont un langage particulier. Les exprejfwns qui font les caractères des pajfions , font appellez, figures» OUtre ces expreffions propres & étrangère* que l'ufage & Fart fourniflent pour être les fignes des mouvemens de notre volonté auffi-bierr que de nos penfées, lespaffions ont des caractère* particuliers avec lefquels elles fc peignent elles-mêmes dans le discours. Comme on lit fur le vifage d'un homme ce quifepalTe dans foncœur; que le feu de fesyeux , les rides de fon front , le changement de couleur de fon vifage , font les marques évidentes des mouvemens extraordinaires de ion ame; les tours particuliers de fon discours, les manières de s'exprimer éloignées de celles que Ion garde dans la tranquillité, font les lignes & les caractères des agitations dont fon efprit eftcimtdans le tems qu'il parlé, . 1 ■

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

©E PAKLBR. lh. IL Chap. VU. \yf Les paffions font que l'on confidere les choies d'une autre manière que l'on ne fair dans le repos & dans, le calme de lame: Elles gro (liftent les objets, elles y attachent l'efprit; ce qui fait qu'il ea eft entièrement occupé , & que ces objets font presque autant d'impreffi on fur lui , quileschofes mêmes. Les panions produifent fouvent des effets contraires; elles emportent lame, & la font pa (Ter en un iitfUnt par des changemens bien differens. Tout d'un coup elles lui font quitter la conîideration d'un objet- pour en voir un autre qu'elles lui prefenteut ; elles la précipitent; elles l'interrompent; elles la tournent; en un mot , les giflions font dans le cœur de l'homme ce que font les vents fur la nier, qui tantôt pouffent fes eaux vers le rivage, tantôt les font rentrer dans fon fein ; & prefque dans le même instant 1 élèvent jufqu'au Ciel , & fcmblent la faire defeendre jufques au centre de la terre. Ainfi les paroles repondant à nos penfées , le difeours d'un homme qui eft ému ne peut être égal. Quelquefois il eft diffus , & il fait une peinture exacte des chofes qui font l'objet de fa paffîon : il dit la même chofe en cent façons différentes. Une autre fois fon difeours eft coupé , les expreffions en font tronquées ; cent chofes y font dites à la fois : il eft entrecoupé d'interrogations , d'exclamations ; il eft interrompu.par de fréquentes di* greffions; il eft divernfië par une infinité de tours particuliers, & de manières de parler différentes. Ces tours & ces manières de parler font aufli faciles à diftinguer d'avec les. façons de parler ordinaires , que les traits d'un vifage irrite d'avec ceux d'un vifage doux & tranquille. On voit facilement dans le difeours de Didon combien elle eft animée. Cette Reine parle à Enée^ après qu'il lui a déclaré fa réfolution de quitter ' Car

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

ij8 LàRhétoriⁱ, ou l'Art Carthage, que les Dieux lavoient obligé
de prendre. Un de nos Poètes la fait ainfi parler en François. * pEndant
qu'il parle ainfi, Bidon de toutes parts yette confufément mille incertains
regards , Et fans daigner jamais baijfer fur lui la vue' , Elle entrevoit
pourtant fin ame toute nue ; Mais ne voyant plus rien qui le put arrêter , Le
dépît en ces mots la force d'éclater : Non , cruel , tu n'es point le fils d'une
Déejfe , Tu fucas en naijfantle lait d une tygrejfe: r Et le Cautfe affreux
t'engendrant en ccuroux , Te fit ïame zsr le cœur plus durs que fes cailloux.
Car qu'ai-je à ménager , qu'ai je plus à cra'mdre I A quoi bon deguifer , O*
pourquoi me contraindre? Mes plaintes , mes regrets , & tout de mon
déplaifir Ont-ils pu de fin cœur arracher un foupir f Mes yeux noyez de
pleurs pour toutes mes allarmes, Ont- ils vu de fes yeux couler les moindres
larmes/ Et fin ame infenfible aux traits de la pitié A-t-eUe d'un regard flatté
mon amitié,* Grands Dieux , pourrex.-vous voir de la vôte étoi» Ue, — La
Toi fi lâchemznt à vos yeux violée} Helasl en qui pe Ht on s*ajfurer
déformais f Ah ! qu'on fe fie à tort à la foi des bienfaits ? Qui l'eut jamais
penfé qu'un traitement fi rude Eut payé mes faveurs de tant d'ingratitude t
Ne te fiuvient il plus , perfide , de ce jour Que pale ejrtout tremblant tu
parus à ma Cour * Qtten* * Boil-au, Conttoîtur de l'ÀrjfiuerU

The text on this page is estimated to be only 26.54% accurate

f DE PARLER. L'ij. IL Chap. VIL 139 Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage , Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage : Et que me demandant secours en ton malheur , Avecque ce secours je te donnai mon cœur ? O ciel ! qu'il ne ferait transporté de furie , Quand à l'impiété joignant la raillerie, . Il veut pour colorer son départ de ces lieux Rendre de son forfait coupables tous les Dieux j Et lorsqu'il veut pour aider à couvrir l'impefture Il vient nous effrayer des ordres de Mercure ? Certes , les Dieux si haut feroient bien de loi ftre Si des fouets si bas altéraient leur plaisir. Hé bien , ingrat , hé bien , fuis donc ces vains Oracles y 'y confens de bon exur , & n'y fais plus d'obflacles. * 'en* Va malgré les hyvers wtes lâches ferment, Exposer ta fortune à la merci des vents. Peut-être que la mer ouvrant cent précipices A ta punition offrira cent fupplices. Alors en vain , ah ! fur la fin de tes vœux Tu voudras appeller Didon à ton secours. Des feux de mon bûcher j'irai jufqu'en l'abîme Allumer dans ton cœur les remords de ton crime y Et mon ombre par tout te fuivant pas à pas Te montrera par tout ton crime ej? mon trépas -, Et jufques dans l'Enfer faifant vivre ma haine , Mon ame chez les morts jouira de ta peine. 3k Ces tours qui font les caractères que les poëtes fions tracent dans le difcours, font ces figures célèbres dont parlent les Rhéteurs , & qu'ils définiffent des manières de parler éloignées de celles qui font naturelles ejr vrd'maires : c'est-à-dire différentes de celles qu'on employé quand on parle fans émotion. Cette définition n'a rien d'obfcure , & qui & mérite une plus longue explication. Nous allons Voir P Mil 4 , il) rÿ -..HT m* ■ Di.

The text on this page is estimated to be only 29.56% accurate

%4o La RHETORrojiE, •v l'Ait voir l'avantage & la néceffité de l'ufage de ces figures. . * — — — ■ ■-■ — - *~- ■ Chapitre VII f. les figures font utiles ejr nécejfaircs. • TROis raifons obligent particulièrement à s'en fervir. Premièrement, quand on fait parier une perfonneémûe de quelque paflion, fi on veutfâi»re une peinture exacte de cette paflion , on doit donner à fon difcours toutes les figures propres, & le tourner en la manière qu'une perfonne animée 4* un mouvement femblable , figure & tourne Ton difcours. Les habiles Peintres , pour exprimer les penfées & les mouvemens de ceux dont ils font le portrait, donnent à leurs images tous leftraits qui ne manquent jamais de fuivre ces penfées , & ces mouvemens , dont par confequent ils font les in* dices. Les pallions^ comme nous avons dit , fe peignent elles mêmes dans les yeux & dans les paroles. Les expreffions de la colère & de la gaieté ne peuvent être femblables i ces pallions ont des caractères differens. Cefl donc en vain qu'on prétend les représenter ou par des couleurs , ou par des paroles , il l'on n'exprime dans la peinture & dans le difcours les traits & les figures par lefquelles elles fe diftinguent elles-mêmes les unes des autres. . La féconde raifon eft encore plus forte pour prouver l'avantage & la neceffité de l'ufage des figures. On ne peut pas toucher les autres, u on ne» paroît touché. Si vis me fier* dolendum eft Primùm iffî tib 'u Les

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

1>I parle*. Z'rv. IL Chaf. VIII. 141 lies hommes ne peuvent remarquer que nous -Tommes touchez, s'ils n'apperçoi vent dans nos paroles les marques des émotions de notre ame. Jamais on ne concevra des fentimens de compaffion pour une perfonne dont le vifageeft riant; il faut . avoir des yeux abbatusou baignez de larmes pour oufer ce fentiment. Il faut par la même raifon que le difcours porte les marques des panions que nous reffentons , & que nous voulons communiquer à ceux qui nous écoutent. . Les hommes font liez les uns avec les autres par une merveilleufe fympharie, qui fait que naturellement ils fe communiquent leurs pallions, com. me notis l'avons déjà obfervé. Nous nous revêtons des fentimens & des affections de ceux avec qui nous vivons , à moins qu'il n'y ait quelque ohflacle qui arrête le cours de la nature ; & cela fe fait, parce que notre corps elt tellement difpofé , que la feule idée d'une perfonne en colère remué notre fang, &nous donne quelque mouvement de colère. Une perfonne qui fait paroître de h trifteffe fur fon vifage , donne de la triftefle ; fi elle donne quelque marque de joie, ceux qui s'en apperçoivent prennent part à fa joie. C'eft un effet merveilleux de la fageffe de Dieu , qui nous a faits premièrement pour lui ; & en fécond Keu , les ^ uns pour les autres. Car comme les paillons font agjr l'ame pour rechercher le bien & éviter le mal, la nature par cette fympathie nous porte à combattre le mal qui attaque ceux avec qui nous vivemsy êrà leur procurer le bien qu'ils fouhaitent» Ainfi puisque nous ne parlons prefqùe jamais que pour communiquer nos affections auffi-bien que nos idées , il cil évident que pour rendre notre difcours efficaceil faut le figurer: c'eil-à -dire qu'il lui faut donner les caractères de nos affections 9 qui fe communiquent, comme nous venons de le

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

La Rhétorique, ou L'Art le dire , à ceux qui nous entendent parler lorsqu'elles paroissent. Outre cela , comme les mouvemens des passions font toujours agréables, quand ils font modérés, c'est-à-dire, qu'ils ne font point accompagner de quelque grande douleur, on aime un discours animé , qui remué l'ame , & lui inspire différens mouvemens. Un discours dépouillé de toutes fortes de figures , est froid & languit (Tant. Une troisième raison considérable prouve l'utilité des figures Les animaux savent se défendre, & acquiescer ou conserver par la force ce qui leur est utile. Ceux qui croient que ce ne font que des machines montrent ingénieusement comment leur corps est tellement organisé , que sans avoir besoin d'un esprit qui les dirige , ils peuvent se défendre , & combattre pour leur conservation. Nous-mêmes nous expérimentons que nos membres, sans la participation de l'ame , se disposent en la manière qui est propre pour éviter les injures. Le corps prend des postures propres à attaquer & à se défendre; les mains & les pieds s'exposent pour conserver la tête. Les pieds s'affermissent ' pour soutenir le corps & le rendre capable de résister aux efforts de notre adversaire: Les bras se raidissent pour frapper avec force: Tout le corps se plie, se courbe, se ramasse , soit pour éviter les coups qu'on lui porte , soit pour se porter lui-même sur son ennemi , & le terrasser. Tout cela se fait naturellement, & presque sans aucune réflexion. On ne faut pas s'imaginer que les figures de Rhétorique soient feintes de certains tours que les Rhéteurs aient inventés pour orner le discours. Dieu n'a pas refusé à l'ame ce qu'il a accordé au corps: si le corps fait se tourner , & se disposer adroitement pour repousser les injures, l'ame peut aussi Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

DE PARLER. Liv. IL Chdp. IX. I43 auffi fe défendre : la nature ne l'a pas fait immobile lorfqu' on l'attaque. Toutes les ligures qu'elle employé dans le difcours quand elle eft dm uc, font Je même effet que les poftures du corps; ii celleslà font propres pour fe défendre des attaques des chofes corporelles , les figures du difcours peuvent vaincre ou fléchir les efprits. Les paroles font les armes fpirituelJes de l'ame, qu'elle employé pour perfuader ou pour dilTuader. Je ferai voir l'efficacité & la force de ces figures dans ce combat , après que j'aurai donné la définition de chacune en particulier. L'on ne peut j>as marquer toutes les pofiures que les pallions font prendre au corps. Il eft auffi impoffible d'exprimer toutes les figures dont un homme fefert dans la paillon pour tourner fon difcours. Je parlerai feulement des plus remarquables , qui font celles dont les Maîtres de l'art traitent ordinairement. Chapitrb IX. Lifte des figures. POur entrer dans une véritable connoiffance de toutes les figures dont nous allons faire la lifte , il fuffit de remarquer que ce font des tours ou manières de parler que la paflion fait prendre , comme nous venons de le dire. Ces tours étant differens , les Maîtres de l'art leur ont donné des 10ms differens. Il eft peu important pour la pratique de l'éloquence de fa voir le nom de toutes ces figures , comme il n'eft pas neceffaire pour bien combattre que l'on fâche le nom de toutes les poftures qu'un corps adroit & bien exercé prend dans le combat. Cependant comme c'eft un langage ordinaire dans les Sciences, il y. a quelque neceflité de

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

144 La Rhétorique ou l'Ait ne pas ignorer ce que veulent dire tous
*ce\$nom\$5 ainli l'on ne doit pas trouver mauvais si je m'arrête à les
expliquer. Les réflexions que j'ajoute à ces explications ne feront pas
inutiles. • EXCLAMATION. • L'Exclamation doit être placée, à mon avis ,
la première dans cette liste des figures, puisqu'elle commence par
elle à le faire paraître dans le discours. L'exclamation est une voix poussée
avec force. Lorsque l'âme vient à être agitée de quelque violent mouvement
, les esprits animaux courans par toutes les parties du corps, entrent en
abondance dans les muscles qui se trouvent vers les conduits de la voix , &
les font enfler ; ainsi ces conduits étant rétrécis, la voix sort avec plus de
vitesse & d'impétuosité au coup de la passion dont celui qui parle est frappé.
Chaque flot qui s'élève dans l'âme est suivi d'une exclamation. Le discours
d'une personne passionnée est plein d'exclamations semblables ? HtLui ah!
mon Dieu à Ciel ! Il n'y a rien de si naturel. Nous voyons qu'au moment
qu'un animal est blessé , & qu'il souffre, il se met à crier, comme si la nature
lui faisoit demander du secours. DOUTE. * Esmouvements des passions ne
font pas moins JL changeans & incertains que les flots d'une mer agitée :
ainsi ceux qui s'abandonnent à la violence de leurs passions, sont dans une
perpétuelle inquiétude. Tantôt ils veulent, tantôt ils ne veulent pas. Ils
prennent un dessein , & puis ils le quittent; ils l'approuvent , & ils le
rejettent presque en même temps

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

Il E PAU l £K> Llv.ïL Chap. IJt. 14? tems. En un mot , Y
inconfiance des mouvemens de leur pafiôn poufle leurs efprits de diffrens
cotez. Elle les tient fufpendus dans une irrefolution continuelle, & fe joue
d'eux comme les vents fe jouent des vagues de la mer. La figure qui
repréfente dans le difcours ces irréfolutions , eft appellée Doute , dont vous
avez un bel exemple dans la peinture que fait Virgile des inquiétudes de
Didon fur ce qu'elle devoit faire, quand elle fe vit abandonnée par Enée. • •
• t Hélasf s'écria-t elle au fort de fa mifere, Quel projet déformai* me refte-
t-'tl à faire? Chez, les Rois mes voifins mon coeur humble & confus] Ira- 1 -
il s'expefer au bazard à un refus: Eux dont j'ai tant de fois avec tant
d'mfoknce Méprifé la recherche , CT bravé la puiffance ? Irai-
jeenfupptiante, à la honte des miens* Jmphrer la pitié des fuperbes Trayens
? \ Trop aveugle Bidon, puis fe après cette injure \ Ne pas connoitre encor
cette race parjure ? Et comment mes foùpirs pour nient -ils retenir Ceux de
qui mes bien-faits n'ont pu rien obtenir f Ou bien irai- je enfin jufquau bout
de la terré Avec tous mes fujets leur déclarer la guerre ? M

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

T46 Là Rhétorique, ou L'Art mande , chap. 63. Où est celui qui les a tirez de la mer avec Us P a fleurs de fon troupeau ? Ou est celui qui a mis au milieu d'eux VEfprit de fon Saint t g/ii a fris Motfe par la main droite , v Va fou tenu par le bras de Sa Majesté? Qui a divisé les flots devant eux pour s'acquérir un nom éternel ? Qui les a conduits dans le fond des abîmes comme un cheval qu'on mène dans une campagne sans qu'il fasse un faux pas. EPANORTHOSE. UN homme irrité ne se contente jamais de ce qu'il a dit U de ce qu'il a fait l'ardeur de son mouvement le pousse toujours plus loin: ainsi les mots qu'il employé ne lui semblaient point assez dire ce qu'il voulait dire , il condamne ses premières expressions , comme trop faibles , & corrige son discours , y ajoutant des termes plus forts. «• " Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Israhélite\$ Tu fucas en naissant le lait d'une thyrsifère : Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux , le fit l'âme et le cœur plus durs que ses cailloux. Le nom de cette figure est Grec , & signifie réitération. C'est une espèce d'Epanorthose que ces paroles du Fils de Dieu aux Juifs touchant Saint Jean. Qu'êtes-vous donc ailé voir? Un Prophète? Oui certes je vous le dis , et plus que Prophète. ELLIPSE. UNE passion violente ne permet jamais de dire tout ce que l'on voudrait dire. La langue est trop lente pour fuir vite les idées nouvelles; ainsi Google

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

DEPARIER. Iw. IL Chip. IX. i\ dans le difcours d'un homme que la colère anime , Ton ne trouve qu'autant de mots que la langue en a pû prononcer dans la promptitude de l* paffion. Quand le mouvement de cette paffion eft interrompu , ou tourné d'un autre côté , la langue qui le fuit profère d'autres paroles qui n'ont plus de liaifon avec celles qui précèdent. Dans Terence, ce pere irrité contre fon fils , ne lui dit que ce mot omnium , que le Traduteur François a rendu heureufement par ce mot le plus. Car la colère de ce pere eft fi forte, qu'il n'achevé pas ce qu'il vouloit dire ; que fon fils étoit le plus méchant de tous les hommes. Ommum hominum pefmws. Eïitpfe dit. la même chofc qu'OmiJpon. A P O S I O P E S E. APofiopefe eft une efpece d'Ellipfeou d'omiffion? Elle fe fait lorfque venant tout d'un coup à changer de paffion, ou à la quitter entièrement, on coupe tellement fon difcours , qu'à peine ceux qui écoutent peuvent-ils deviner ce que l'on vou* loit dire Cette figure elt fort ordinaire dans le* menaces. Si je vous , &c. Mais , &c Quos ego.,... Sed motos frtftat componere flufturi HT P E RB AT E. L'Hyperbate n'eft autre chofc que k tranfpofition des penfées ou des paroles dans l'ordre & la fuite d'un difcours. Nous en avons parlé dans le premier Livre comme d'une figure de Grammaire ; mais nous la devons regarder ici comme une figure qui porte le caractère d'qjie paffion forte & violente. ■En effet, comme le dit Longin , voyez tous ceux qui font émus a* colère, de frayeur, de dépit, de jalone* G x eu

The text on this page is estimated to be only 22.44% accurate

14\$ La Rhétorique que, ou l'Art on de quelque 'autre passion que ce f&it : car il y en a tant que l'on n'en fait pas le nombre , leur offrit eul dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein, qu'ils en conçoivent aussitôt un autre, w au milieu de celui-ci s'en proposant encore de nouveaux , ou il n'y a ni raison , ni rapport , ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux effle comme un vent le*er a l'inconstant qui les entraîne , eul les fait tourner sans cesse de côté & d'autre: Si bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de sentiments opposés. ils changent à tous momens de pensée & de langage, ne gardent ni ordre, ni suite dans leurs discours. . PARALIPSE. Cette figure n'est qu'une feinte que l'on fait de vouloir omettre ce que l'on dit , mais une feinte qui est naturelle. Quand on est animé , les raisons se présentent en foule à l'esprit. Il sembleroit qu'il se feroit de toutes, mais il craint d'ennuyer, outre que l'activité des agitations empêche qu'il ne s'arrête à toutes; ainsi il produit en foule les raisons qu'il propose , témoignant qu'il ne prétend pas en parler, c'est-à-dire , s'y arrêter autant de tems qu'elles le demanderoient. Je ne veux pas parler , Meilleurs , du tort que m'a fait mon ennemi. J'oublie volontiers les injures qu'il m'a dites de lui. Je ferme les yeux à tout ce qu'il machine contre moi. Paraît pfe est un mot Grec qui signifie Omission, Il y en a un bel exemple dans l'Épître aux Hébreux, où Saint Paul en faisant le dénombrement de ceux dont la foi avoit été forte , après en avoir nommé plusieurs, il ajoute; §*ê dirai -je davantage? le tems me manquer a fit je veux tirer encore de Gedeon, Je Barac, de Samson, de Jephté , de David , de Sa- ^ P>u*l> tr Jtj Prophètes. . l j RE-^gitized brGoog[e

The text on this page is estimated to be only 19.80% accurate

ÏE parler. Ltv. IL drap. IX. t4ç - REPETITION. LA Répétition efl: une figure fort ordinaire dans le difcours de ceux qui parlent avec chaleur, & qui défirent avec paffion qu'on conçoive les chofes qu'ils veulent faire concevoir. Quand on eftaux prisesavec fon ennemi , on ne fe contente pas de kii faire une feule blcfure , on lui porter plusieurs corps , & de crainte qu'un feul ne hiT& pas l'effet qu'on attend , on lui en donne plusieurs Auffi en parlant, filon craint que les premières paroles n'ayent pas été entendues, on les répète , ou bien on dit les mêmes chofes en différentes manières. La paffion occupe Kefprit de ceux dont elle s'eft rendue maîtrefle. Elle imprime fortemenr les chofes qui l'ont fait naître dans l'ame; ainfi » ne faut pas s'étonner qu'en étant plein , on reparle fouvent des chofes. La répétition fe fait en deux manières , ou en répétant les mêmes mots , ou en répétant les mêmes chofes en differens termes. Ces Vers de David, où il parle de l'aflurance qu'il a danslespromeffesqueDieuluia faites de le fecourir, fervitont d'exemple de la première efpece de répétition. , - -, :* ar» '.i Les loix de fon amour font des hix éternelles r Toujours dans mon malheur je V aurai pour appui * Toujours fon bras puisant vannerà mes querelles * Il me fera toujours ce qu'il m'eft aujourd'hui. %Pour exemple de la féconde efpece , j'aichoilt ces beaux Vers de Saint Profper , dans !efquels*îî? exprime en différentes manières cette feulé vérité ,: ue nous ne feifons aucun bien que par le fecours e la Grâce divine. » • G 3 Grand

The text on this page is estimated to be only 25.04% accurate

ÏJO La Rhetoai^{ue}, ou l'Art Or and Dieu 9 quoi que t'oppofe une
erreur téméraire , Si l'homme fait le bien, Toi feulle lui fais faire; Ton efprit
pénétrant dans tes replis du cœur Pouffe la volonté vers [on divin Moteur.
Ta bonté nous donnant ce que tu nous demandes, Pour accomplir nos vœux
forme encor nos demander. Tu conferves tes dons par tonpuiffaut fecours ,
Tu fais notre mérite , ejr l'augmentes toujours : Et dans ce dernier prix qui
tout autre furpaffe , Couronnant nos travaux , tu couronnes ta Grâce. En
répétant les mêmes paroles, on les peut difpofer avec tant d'art , que fe
répondant les unes aux autres , elles raflent une cadence agréable aux
oreilles. Je referve à parler dans le Livre fuivant de ces répétitions , qu'on
peut nommer des repetj[^] tions harmonieufes. P A R O N O M A S C'Eftune
répétition du même nom, mais après y avoir fait quelque changement , foit
en ajoutant , foit en retranchant. L* exemple fuivant eft une Paronomafe
très-belle & très-vive. El* le eft tirée de Ciceron. Après avoir dit à Céfar :
Vous avez, déjà vaincu tous Us autres vainqueurs pan votre équité ejr par
votre clémence , mais vous vousites aujourd'hui vaincu vous-même: il
ajoûte : Vont avez. , ce femble , vaincu la victoire même , en remettant aux
vaincus ce qu'elle vous avoit fait remporter fur eux , car votre démence
nous a tous fauvez, , nous, que vous aviez, droit , comme victorieux , de
faire périr. Vous êtes donc le feul invincible , par qui la victoire mime, toute
fore & toute violente qu'elle eft de fa nature, 4 été vmcuë. PLEQ-. 3
Diailized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.30% accurate

>E PARLER. LtV. 21. Ch*p% IX. I5* PLEONASME.

PLeonafme , c'est quand on dit plus qu'il n'étoit nécessaire , comme quand on dit : Je rai entendu de mes oreilles. Ce mot vient d'un verbe Grec qui signifie furabmder^ Or il ne faut pas que ce qu'on ajoute soit entièrement superflu. UnPleonafvne qui ne feroit pas une plus grande imprecision , ou s'il n'en a pas nécessaire d'en faire une plus grande , est vicieux : ainsi dans ce discours: „ Comme je „ suis Auteur , il faut que je réponde en homme „ du métier, c'est-à-dire que j'examine félon les „ règles que nous ont donné nos Maîtres; sans ,f cela on ne me distingueroit pas du commun peu,, pie. L'Auteur des Réflexions sur l'élégance & la politesse du siècle , remarque fort bien que c om* wun en cet endroit est un Pleonafme inutile, puisque peuple tout court fait le même effet que. cm* man peuple. Lorsque ce que Ton ajoute dit plus, &c qu'on monte comme par degrés , cela fait une figure que tantôt on appelle CWx , tantôt Auxefe , qui sont des mots Grecs. Le premier signifie gradation élévation qui se fait de degré en degré. Le fécond Mgnmmm. ST N O N X M E. * , ... SYnonyme, c'est quand on exprime une même chose par plusieurs paroles qui n'ont qu'une me* me signification : ce qui arrive quand la. bouche ne suffisant pas au cœur, on se sert de tous les noms qu'on fait pour exprimer ce que l'on pense. Aèit, ruafit 9 erupn : 11 s%en est allé , il a pris la fuite , ib s'est échappé. Les Synonymes sont comme autant de coups G 4 de

The text on this page is estimated to be only 23.03% accurate

tfi La Rhétorique, ou t'A r t de pinceau. Mais quand ils font
inutiles ils font vicieux, comme le fécond pinceau ne fait que gâter ce qui
eft fini. Auffi on critique ce vers ; "Fuir d'un fi grand fardeau la charge trop
pefante. Parce qu'il n'y a pas de différence entre fardeau & charge. Si ces
fortes de Synonymes font vicieux , il faut condamner ce grand nombre
d'épithetes inutiles dont les mauvais Orateurs chargent leurs difcours,
comme font ces épithetes : V éclatant embarras de plus fuperbes équipages.
Le pompeux fracas de ces grands divertiffemens. ■ H Y P O T T P O S E.
LEs objets de nos panions font prefque toujours préfens à l'efprit. Nous
croyons voir & entendre ceux à qui l'amour nous attache» Nous penfons
auffi fortement à ceux que nous croyons nous vouloir nuire. Je les vois , je
les vois s'apprêter au carnage i Comme des lions rugiffans, wc. C'eft
pourquoi toutes les deferi prions que l'on fait de ces objets font vives &
exactes, comme celle que fait Orefle dans Euripide , des furies de l'Enfeo .
qu'il craint. Mere cruelle , arrête , éloigne de mes yeux- * Ces filles de l
enfer , ces fpetlres odieux. Ils viennent, je Us vois- mon fupplke t apprête,
horribles fe*pens leur fifflent fur la tête. Ce& I -Bigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

DE PARIER. Liv. IL Ch/lp. IX. 1^3 Ces deferiptionsqui font fi
vives , fc diflingumt des defciptions ordinaires. Elles font appellccsl.
ypotypofes , parce qu'elles figurent les chofes , & en forment une image qui
tient lieu des choies mêmes ; c'efteeque lignifie ce nom Grec Hypotypcfe.
David parlant du fecours que Dieului devoit donner contre fes ennemis, 8c
que fa foi&fon eſperancc lui rendoient prefent , il s'explique, comme fifet
ennemis étoient déjà abatus à fes pieds. Tu mentens, les voili qui' tombent
Ces hommes pleins d'iniquité : Tu confonds leur témérité , Et malgré leur
orgueil fous ta main ils fuccombentl DESCRIPTION.. L'Hypotypofe eft une
efpece d'enthoullafine qui fait qu'on s'imagine voir ce qui n'eft point préfent
, tk qu'on le repréfente fi tivement devant les yeux de ceux qui écoutent,
qu'il leurfemble vok ce qu'on leur dit. La defeription eft une figu* re affcz
femblable ; mais qui n'eft pas fi vive» Elle parle des chofes abfentes comme
abfentes, cependant elle le fait d'une manière qui fait une grande impreffion
, comme il paroît dans cette defeription qu'Ifaïe fait d'une Nation que Dieu
devoit appeller pour punir les Juifs de leur rebet L'on. Ce Prophète parle
ainû , chap. 5. Dieu tlt* uera fon étendard pour fervir de ſignal à un peuple
très éloigné: il l'appellera d'un coup de fiHet des extrémités de la terre , C71
il accottrera aujf-tot avec une viteſſe prodigieufe. il ne fentira ni la laffitude
ni U travail; il m dormira ni fie fommeilltra, • peint ; //. n& quittera jamais
le beaudrier dont il eft ceint , o1 un> feul cordon de fes fouliers ne fe/ompra
dans fa, m an*» il*. Toutes fes flèches ont une pointe perçante , Ç c tétts

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

i\$4 La Rhétorique, ou l'Art tous fis arcs font toujours bandez. La corne du pied de fes chevaux eft dure comme les cailloux , l* roué de fes chariots eft rapide comme la tempête, il rugira comme un lion , // pouffera des hurlemens terribles comme les lionceaux. Il frémira , il fe jettera fur . fa proye , v U l'emportera fans que perfonne la lui futffe ôter. Voilà l'exemple d'une defcription fort vive à qui ou pourroit donner le nom à'hypotypofe. C'eft le Soleil qui décrit ^ Phaëton la route qu'il devoi* tenir. Aufft-tot devant toi s'offriront fept étoiles jT>rejje par-là ta courfe , ejr fuis le droit chemin. Phaëton à ces mots prend les rênes en main ; T>e fes chevaux aixx. il bat les flancs agiles. Les courfters du Soleil à fa voix font dociles. As vont i le char s'éloigne , ey plus prompt qu'un éclair, Pénètre en un moment les vaftes champs de Voir. te pere cependant plein d'un trouble funefte , Le voit rouler de loin fur la plaine celefte , Lui montre encor fa route, ejr du plus haut des deux Le fuit autant qu'il peut de la voix cr des yeux» Va par-là , lui dit- il i reviens j détourne i arrête.. . Ne diriez- vous , pas , dit t-ongin , que l'ame du. Poète monte fur le char avec Phaëton j, qu'elle par-», tage tous fes périls, & qu'elle vole dan s l'air, avec les, chevaux ? Car s'il ne les fuivoit pas dans les Cieux K s'il n'aflifioit à tout ce qui s'y pafTe , pQjurroiHl. peindre la chofe comme il le fait;. LA Diftribution eft encore une efpece d*Hypof typofe ; I on s'en fert lorf^uçrou fait un do. Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

DE PARLER. L'IV. IL Chap. IX. ICf nombre ment des parties de
l'objet de fa pafiôn. David nous en fournit un exemple , lorfque dans le
mouvement de Ton indignation contre les pécheurs, il fait une vive peinture
de leur iniquité. U>ir gnfier eft comme un fepulcre ouvert : ils ft font ferails
Je leur langue pour tromper avec adrejfe , ils ont fur leurs le vres un ventn
d'afpic , leur bouchêr eft rem: lie de malediHien rjr d'aigreur, leurs pieds
Je?::; vîtes

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

156 La Rhe toriqjue, ou l'Ajlt Leur ame en cet état recule en s'avançant ; Ce paffage du Chapitre troificme d'Ifaïe , que vous allez lire, contient de fort belles Antitheses , Parce ctue les filles de Sion fie font élevées , quelles ont. marche la tête haute en faifant des figes des yeux , V des gefies des mains , quelles ont mefiuré tons leurs pas , étudié toutes leurs démarches , le Seigneur rendra, chauve la tête des filles" de_ Sion , il arrachera tous leurs cheveux. En ce jour- là le Seigneur leur ôtera leurs chauffures magnifiques ,• leurs croiffans d'or, leurs celliers y leurs filets de perle , letrs brajfelets , leurs coeffes , leurs rubans de chevenx , leurs jarretières , leurs chaînes d'or , leurs boctes de parfum , leurs pen- . dans d'oreilles , leurs bagues, les pierreries qui leur, fendent fur le front, leurs robes magnifiques, leurs efcharpes , leurs beaux linges , leurs poinçons de diamans , leurs miroirs , leurs chemifes de grand prix , leurs bandeaux, ey leurs habillcmens lezers contre le chaud de l'été. Et leur parfum fera changé en puanteur; leur ceinture d'or en une cordes leurs cheveux frifez en une tête nue v fans cheveux , leurs riches corps de juppe en un cilice. Le Sonnet fameux de l'Avorton contient de fort belles Antitheses ou oppolitions. Une fille enceinte, pour fauver fon honneur fit mourir fon fruit dans fon fein. Le Poète parle. On fait parler cette filleà cet Avorton. Toi qui meurs avant que de naître , Affemblau confus de iêtre cr de néant, Tri fie Avorton , informe enfant , Rebut du néant cy de l'être^ Toi •* 1 Digitized by

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

DE PARLER. Llv. IL Chap. IX. rj^ Toi que V Amour fit par un crime , Et que l'Honneur défait par un crime a fin tour , F une fie ouvrage de V Amour , De L'Honneur f une fie ùSltmt.. Laijfe-moi calmer mon ennui ,) Et du fond du néant où tu rentre aujourd'hui , Ke trouble point l'horreur dont ma faute efl fidvkt Deux tyrans- oppofez. ont décidé ton fort : V Amour malgré l'Honneur te fit donner la vie , V Honneur malgré l' Amour te fait donner la mort. Je ne voidrois pas fôutenir que ce Sonnet fort, également beau en toutes fes penlees, & à couvert d'une critique raisonnable S I M; I L I T U D E. POur la Similitude , je ne puis choifir un plus*bel exemple que celui que ;e rencontre dans la: Earaphrafequ'a faite MonfieurGodeaudu premier, des Pfeumes de David, ouil efl parlé du bonheur desjurks.. Comme fur le bord des rulfieux Un grand arbre planté des mains de la Nature , Malgré le chaud brûlant confier ie fa verdure , Et de fruit tous les ans enrichit fes rameaux : Alnfi cet homme heureux fleurira dans le monde > . il ne trouvera rien qui trouble Je s pUifirs , > Et qui confamment ne reponde ■ A fies nobles projets \ à fes juftes defirs. ■ C O M P A R A I 'S O N. IL n'y a pas grande différence entre la fi m Bit u Je.. .» & la comparaifon , fi ce.n'eft que celle-ci efly plus animée , comme il paroît dans cette compa* C* 7 tti

The text on this page is estimated to be only 19.47% accurate

%\$9 La Rhrtoriq5tb, ùb i'àrt raifon oà David fait connoître qu'il
prefcre lesLoix de Dieu à toutes chofes.. L*or me parolt moins defirable
Que fes divins Commandement t Pour moi les riches diamant K'ont rien qui
leur foit comparable; Et le miel le plus doux eft fans douceur four mol,
Après de fa divine LoL Voici plufieurs exemples de cette figure tirez dlfaïe
: on ne peut rien voir de plusarfiné , ch. u Le bœuf eonnott celui à qui il eft
; Vont teftable de fon maître i mais Jfraël ne m*a point connu , C7* mon
peuple a été fans entendement. Et dans le chap. 10. ce Prophète reprime
Tinfblence de ceux qui s'élèvent contre Dieu même, à caufe de la puhTance
qu'il* leur a donnée pour châtier fon peuple, La coignée fe glorifie t elle
contre celui' qui s'en fert ! La fait fe foulrv-t elle contre lot main 'qui
ïemtdoye ? Cest comn.ejï la verge skie* voit contre celui qui la leva- J? U
bat on. fe glorifioit , quiivue cent foit que du bois. Et chap, 4\$. Malheur à
vhimme qui difpute contre celui qui l'a créé, lui qui n'eft qtfun peu £ argile ,
^rquunvafedr urre. Vargile dit-elle a» Potier : Qv'avezsvous fait t
Remarquez deux chofes dans les comparaisons.. La première , que l'on rte
doit pas- rechercher un rapport exaét entre toutes les parties d'une compa^
raifon & le fujet dont on parle. 0»y fait entrer de certaines chofes qui n'y
font placées quepour rendre ces comparaisons phis vives ; comme dans!»
comparaifoa que Virgile fait de ce jeuneLigurien. vaincu par Camille , avec
une Colombequi eft entre les ferres d'un Epervier: après avoir dit ce qui; eft
de principal &. fur quaUomJ* la comparaifon , 2L ajoute.: 1 •1 Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

DE PAUER, Zh. JET. C&ff. IX. Tum cruor , a1 vulfe labuntuK ah
ethere plume. 11 n'étoit pas néceflaire de dire qu'on voit le fang; ^ui coule,
& les plumes qui tombent, celan'eft point de la comparaifon , & ne fert qu'à
raire une peinture fenfible d'une Colombe qui eft déchirée par un Epervier.
Je fais la féconde remarque en faveur de cet admirable Poète , pour le
défendre contre la critique de ceux qui condamnent fes comparaifons
comme étant baffes. Mais c'eft avec bien de l'art que dans fon Eneïde il tire
fes comparaifons de chofes fimples : il veut délafler l'efprk de fon Lecteur,
que la grandeur & la dignité de fa matière avoit tenu dans une trop forte
application. Et pour reconnoître qu'il a eu ce deflèin , on n'a qu'à confiderer
les comparaifons de fes Georgiques , qui font au contraire grandes &
relevées» 8VSPEKS10S. T Orfqu'on commence un difcours de telle forte
JLique l'Auditeur ne fait pas ce que doit dire celui qui parle ; & que l'attente
de quelque chofe de grand le rend attentif , cette figure eft appelée
Sufpenfion.. En voici une de Brebœuf dans m Entretiens Solir taires. Îi
parle l Dieu.. Les ombres de la nuit a> la cîartl du jour, Lej transports de la
rage aux douceurs de Vamom* A iktrÀte amitié. la diforde ou l'envie.; , Le
plus bruiant orage au calme U plus doux z £a douleur au plaifir , le trépas à
la vk Sont bien moins oppofez. que le. pécheur, à vous. Autre- exemple»
L'œil n*a point- vâ , foreiUi H> point cnttflduj çr k coeur de Lhomme. n*a
ja* mais;

The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate

\ I roo La Rhétorique , ou l'ajl t mais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui Pai~ me/tt. v i • % PROSOPOPEE.. y Uand une paffion cft violente, elle rend inQuand une pamon eu violente , eue rend înfenfez en quelque façon ceux qu'elle pofle-^ de ; "pour lors on s'entretieut avec les morts & avec les rochers . comme avec des perfonnes vivantes: on les fait parler comme s'ils étoient animez. Cefl de là que cette figure s'appelle Profipfite , parce qu'on fait une perfonne de ce qui n'en cft pas une : comme dans l'exemple fuivant, \ où un Etranger ayant été aceufé d'homicide, parcequ'on le trouva feul enterrant unhommemort , ce que la charité lui avoit fait faire : Jufle Dieu, dit-il , protecleur des innocens , permettez, qtte l'ordre de la nature foit troublé pour un moment , v que. ce cadavre déliant fa langue , reprenne Vufve de la voix, il me femhle que Dieu accorde ce miracle: à mes prières : Ne l'entendez vous pas , Mtjfeurs , tomme il publie, mon innocence , C7* déclare les auteurs de fa mort ? Si cefl un jufte reffentiment , dit4 il , contre celai qui m'a mis dans le tombeau* qui vont anime , tournez, votre colère contre ce calomniateur* qui triomphe maintenant dans une entière afjurance , après avoir chargé cet innocent du poids de fon. crime. Quintilien dit que cette figure doit fe faire avec beaucoup d'art, & qu'il faut qu'elle touche beau-) coup , ou qu'on en foit extrêmement rebuté : Magna qmdam vis ebquentia defideratur. Falfa». tnm C7* incredibile natura neccjfe eft , aut magis me- * veint , quia fupra ver a fùnt , aut pro vanis accipiantur quia vera non funt. Ce Maître des Orateurs dit qiiil faut adoucir cette figure , comme re fait Ciceron dans cet exemple, Etemmftmecunx farria g v Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

DE PARLER, th. Il Ch.zp. IX, TÔl patrut qmmihivitâ me.i m:tlto
eft charior , fitwtâfa Italia , fi omms Kefpublka fie loquatur , M. Tulli "quid
agis f La figure que Ton appelle en Latin fermocinatio, c'eft-à-dire diahgue,
entrethn , cft une efpece de Profopopée. L'Orateur feint de fe taire pour
faireparler celui qui eftlefujetde fon difeours. En voilà un riche exemple : ce
font des vers que Patris compofa peu de jours avant fa mort. Je fonçons
cette nuit- que de mal cmfûme , Côte à côte d'un pauvre on mavoit inhumé ,
Et que n'en pouvant pas fouffrir !e voifinage , En mort dt qualité je lui tins
ce langage : Retire toi , coquin , va pourrir loin d'ici :• il ne t'appartient pas
de m' approcher a'infî. Coquin, je me dit-il, d'une arrogance extrême \ Va
chercher tes coquins ailleurs , coquin toi-même. Ici tous font égaux } je ne
te dois plus rien : 3* fuit fur mon fumier comme toi fur le tm^ \ • *
SENTENCE. • • LE Sentences ne font que des réflexions que Fora fait
fur une chofe qui furprend, & qui mérite d'être confiderée. Une fentence fe
fait en peu de paroles , qui' font énergiques , & qui renferment un grand
fens ; comme eft celle-ci : n'y a point de déguifément qui puiffe l'ong-4ems
cacher l'amour oh il eft , ni le feindre ou il neft pas. On peut mettre au
nombre des fenten ces toutes ces exprcflîons ingenieufes , qui renferment
en peiv de paroles de grands fens , ou qui difent plus de chofes que de
paroles. Néanmoins leur prix ne confifte pas tant dans les chofes que dans
le tour des paroles, ou l'art avec lequel on peut avec peudô paroles dire
beaucoup. Il y a des feutences dont le

The text on this page is estimated to be only 18.69% accurate

I ■ r t6z La RhetorIq^ui, ou l'Ait fbns tait la beauté; n'importe que
cefeusfoit ejrprimé avec étendue'. La réflexion que Lucain fait, fur l'erreur
des anciens Gaulois , qui croyoientque les ames ne fortoient d'un corps que
pour rentrer dans un autre, fervira d'exemple d'une efpecedc j fentence qui
eft plus étendue. Officie t v menfonge\ agréable impofturel La frayeur de la
mort , des frayeurs la plus dure, N'a jamais fait pâlir ces fer es Nations * -
Qui tro uvent leur repos dans leurs illufions. De là nait dans leur coeur cette
bouillante envie D'affronter une mort qui donne une autre vie, s De braver
les périls , de chercher les combats V Oh Von fe voit renaître au milieu du
trépas. EP1PHONEME. m . « EPiphonêrae eft une exclamation qui contient
quelque fentence ou quelque grand fens que l'on place à la fin d'un difcours
; c'eft comme le dernier coup dont on veut frapper les Auditeurs, & une
réflexion vive & preriante furie fuj et dont on parte. Cet Hcmiftiche de
Virgile eft un Epiphonème. Tantane animis cxleflibus irur* V » Lucain finit
par une efpece d'Epiphonêrae cette plainte qu'il fait faire aux habitans de
Rimini con-, tre la fituation de leur Ville , qui étoit expofée aux premiers
mouvemens. de toutes ks guerres civile» & étrangères. Et Rome n'a jamais
vu tonner de tempêtes , §ve leur premier éclat riat fondté fur nos têtes.
2NDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.14% accurate

9 t parle». Lh. IL Chap. IX. lôj INTERROGATION, Interrogation
règne prefque partout dans un lement vers ceux quel'on veut perfuader , &
fart qu'on leur adrefse tout ce que Ton dit. Auffi cette figure eft
merveilleufement utile pour appliquer les Auditeurs à ce qu'on veut qu'ils
entendent. Voici l'exemple d'une interrogation très-animée ; c*eft David qui
fe plaint à Dieu dans le neuvième Pfeume, de ce qu'il femble avoir
abandonné les iniu^ cens affligez. Quoi ? Seigneur , eft-ce ainfi que tu veux
féUiigmr Du juſte en fa mifere t Eft-ce ainfi que tu veux d'un Sauveur &
d'un Son ennui le conjume; Taudis que le méchant plus fier que de coutume
i Rit & triomphe de fes pUurs. • Cef par une figure femblable que J i \$ u i£
Christ fait faire attention aux Juifs qu'il cft le Meſſie , putſque Jean Baptiſte
, qu'ils avoten* regardé comme l'Ange du Seigneur, le leuravoit déclaré.
Cétoit un fait auquel il étoit important que les Juifs fifleot attention ; car en
leur feifant confiderer que lean étoit le Précurſeur , il leur faifoit
appercevoir qu'il étoit le Meſſie , fuivaitſe témoignage qu* Jean lui avoit
rendu, Cef pour cela , dis-je , que Jefus-Cbrift employé cette figure qui eft
fi propre pour rendre un eſprit attentif à 1% vérité qu'on lui veut fairç fentûv
Quêtes-vous dit La paſſion porte continuel. Pere Les tendres foins lui
témoigner ? Il gémit fous le faix de fes vives doukurti

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

I 164 L a Rhe t'o riche ôxj t'A*r chercher dans le defert ? Un rofeau agité du ventî @uêtes-vous\$. dis je , allé voir? Un homme vêtu avec luxe er avec mollefe ? Fous favex, que ceux qui s habillent de cette forte , font dans les maifons des Rots. }* Quetes-vous donc allé voir ? Un Prophète} Oui ceri / tes je vous le dis , ey plus que Prophète j car cest de lui qu'il a été écrit: J'envoye devant vous mon Ange qui vous préparera la voye. Naturellement quand on parle avec chaleur, dans l'envie qu'on adeperfuader & detre écouté , on agit de la main auflibien que de la voix , & on tire celui à qui on parle S' J J par fes habits : on lui frappe le bras afin qu'il foit attentif. Cest l'effet de l'interrogation, APOSTROPHE. L'Apofrophe fe fait lorqu'un homme étant ertraordinairement ému , il fe tourne de tous cotez, il s'adrefle au Ciel, à la terre, aux rochers, aux forets -, aux chofes mfenfibles , auffi-bien qu'à celles qui font fenfibles. Il ne fait auciui difcernement dans cette émotion ; il cherche du fecourt de tous cotez* il s'en prend à toutes chofes comme un enfant qui frappe la terre où il eft tombé, Cest ainh que David au r. chapitre du 2. Livre desRois, étant vivement affligé delà mort de Saitf & de Jonathas,fait des imprécations contre les morv tagnesdeGeiboë , qui avoient été le théâtre funefte de cet accident. Et vous montagnes de Gelboë , que jamais la rofér V la pluyc ne vous rafraichifent , que jamais on ne trouve de moiffons fur vos funeftes coteaux qui ont vu la fuite de tant de Capitaines d*Ifraël , & qui ent été teints de leur fang. L'Apofrophe lignifie converfion* Ifaïe apofrophe le Ciel & la terre pour les -prier Redonner leMeflie qu'il attendoit avec tant d'im(paDigitizecfby Google

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

D~~É~~ PARLER LtV. II. Chap. IX. 16\$ patience, deux , envoyez d'enhaut votre rofie , V que les nuées fassent de/cendre le jujle comme une pluye i que la terre s'ouvre , ey quelle germe le Sauveur. *v U* £ P I S TRO P H E. NOtre langue n'a point de termes propres pour exprimer le nom que les Rhéteurs Grecs donnoient à cette figure. UEpiftrophe cft Une espece de converfion , ou plutôt d'une reverfion ou retour lorsqu'on répète le même mot d'une manière fort énergique, comme dans ce raifonnement de faint Paul : Sont-ils Hébreux? Je le fuis aufjt. Sont-tls Jfra'Hhes ? Je le fuis aufft. Sont -ils de la race dy Abraham? yen fuis auffi, &c. Elle a beaucoup de force , ôcrendfenfible • ce qu'on veut faire concevoir; comme quand Ciceron veut perfuader qu'Antoine étoit la caufe de tous les maux de la Republique. Doletis très exercitas pnpuli Romani interfeûiôs ? Interfecit Antonius. Defideratis clariffimos cives ? Eos quoque eripuit vobis Antonius. Aucloritas hujus ordinis affliôia efi ? Afflixit Antonius 9 vc. Quis Itgem tulit ? Rullus. Quis majorem populi partem fuflragûs privavit ? Rullus. Quis commis prdfuit ? Idem Rullus. PROLEPSE, ET UPOBOLE. * * * . ON appelle Prolepfe cette figure que Ton fait lorfqe l'on prévient ce que tes Adverfaircs ,pourroient objecter ; & upobole la manière de répondre à ces objections que l'on a prévenues. Je trouve dans faint Paul un exemple de ces deux figures. Ce Saint parlant de la Refurreclion future , s'objecte une difficulté qu'on pou voit lui pro« pofer,

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

166 La Rhet oui que , oc l'Art pofer, & il y répond : Mais
quelqu'un me dirai en quelle manière tes morts reffufcitent-ils , ejr quel fera
le corps dans lequel ils reviendront f Inferfez que vous êtes , ne voyez-vous
fas que ce que vous femez dans la terre ne reprend point de vit s'il ne meurt
auparavant -9 ct* quand vous femez vous ne femez pas le corps de la
plante qui doit naître , mais la graine feulement , comme du bled, ou
quelque osé' tre chofe. COMMUNICATION. LA Communication fe fait
lorfqu'on délibère avec fes Auditeurs , qu'on demande quel eft leur
fentiment. Que feriez -vous, Mefieurs , dam une occafion femblable ?
Quelles mefures prendriezvous , autres que celles qua prifes celui que je
défens. C'eft une efpece de communication que fait Saint • Paul, lorfque
dans le lixieme Chapitre de l'Epître aux Romains, après leur avoir rapporté
les avantages de la Grâce , & les miferes qui fuivent le péché , il leur
demande : Quel fruit tiriez* vous donc alors de ces defordres dont vous
rougiffez maintenant , puifqu'ûs navoient pour fin que la mortî
CONFESSION. * » . .. C'ette figure eft un aveu de fes fautes , qui engage
celui à qui on le fait de pardonner fa faute que l'efperance de fa douceur
donne la har* diefle d'avouer. C'eft une figure fort ordinaire dans les
Pfeaumes de David i l'exemple fuivant eft beau, il parle à Dieu dans le
vingt-quatrième Pfeaume ; Digitized by Google

Ne

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

»B PARLER. 2jv. IL Ckap. IX, î6i Ne regarde point mes forfaits,
Je [aïs que du far don ils me rendent indigne \$ Regarde ta bonté qui ne tarit
jamais. Plus les péchez, font grands , fus la Grâce eft in* figne: Pour V
amour de toi, Jêul, non peur mon repentir Fais-m'en les effets rejfentir.
EPITROPHE, eu CONSENTEMENT. Quelquefois on accorde libéralement
ce que Ton peut refufer , afin d'obtenir ce que Ton demande. Cette figure eft
fouvent malicieufe , comme celle-ci. Cefl Mluftre Poète Satyrique qui
répond à ceux qui le repren oient d'avoir cenfuré avec trop d'aigreur les vers
d'un honnête homme. Ma Mufe en l'attaquant charitable cr diferete , Sait de
l'homme d'honneur diftinguer le Poète. Qu'on vante en lui la foi, l honneur ,
la probité, Qu'on prife fa candeur &» fa civilité : §}u'il fott doux ,
complaifant , officieux , fine ère 9 On le veut : fy fouferis , tir fuis prêt de
me taire. Mats que pour un modèle on montre fes écrits: Qu'il fait le mieux
rente de tous Us beaux Efprits: Comme Rci des Auteurs qu'on V élevé à ?
Empire ; Ma biU alors i échauffe, & je brûle d'écrire. Cefl encore par cette
figure que pour toucher ua ennemi , & lui donner horreur de fa cruauté, on
l'invite quelquefois à faire tout le mal qu'il peut faire. Elle eft auffi ordinaire
dans les plaintes qui fe font aux amis, comme dans celle que fait Ariftéc
dans Virgile à fa mère Cyrene. - * 4

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

jrés La Rhétorique , ou t'A** âge , w ipfa manu felices erue
fylvas. Ter ftabulis inimicum ignem atque interfice mejfes. Ure fat a 9
validam in vîtes mettre hipennem: TmtA me& fi te ceperunt t&dia laudis. Je
puis donner pour exemple de cette figure le Sonnet fuivant , qui eft
admirable. . Grand Dieu , tes jugemen s font remplis d'équité i Toujours tu
prends plaijtr à nous être propice : Mais fat tant fait de mal que jamais ta
bonté 2\e me pardonnera fans choquer ta juflice. • « • * Oui y mon Dieu, la
grandeur de mon impiété Kc laiije à ton pouvoir que le choix du fupplice:
Ton '.nterêt s'oppofeà m/ifilicité, I Et ta clémence mime attend que je
perijfe. » Contente ton defr puifqu'il ieft glorieux : Ojjenfe tei des pleurs qui
coulent de mes yeux: Tonne , frappe , // eft tems j rends-moi guerre pour
guerre : J'adore en periffant la raïfon qui f aigrit. Mais dejfus quel endroit
tendra ton tonnerre Qui ne fou tout couvert du fang de Jésus-Christ ? j .
PERIPHRASE. LA Periphrafe eft un détour que Ton prend pour éviter de
certains mots qui ont des idées choquantes, & pour ne pas dire de certaines
hofes qui produiroient de mauvais effets. Ciceron étant obligé -d'avouer
que Clodius avoit été tué par Milon , il fe fert dadrefle. Les ferviteurs de
Milon, dit-il , étant empêchez de fecourir leur tâattre, que Clodius fe vançoit
d'avoir tué , le croyant y ils Digitized by Gopgl^.,

de pariek. Liv. IL Chap. X. 109 ils firent dans [on absence, fans fa participation, & fans fon aveu , ce que chacun aurait attendu de fes fervite.'frs dans une occafion femblable. Il évite ces noms odieux de tuer ou de" mettre à moit. La Pheriphrafe eft particulièrement d'ufage lors* qu'on eft contraint de parler de chofes qui pourroient falir l'imagination fi on les exprimoit naturellement. Il faut les défigner par des circonftances & des qualitei qui leur font propres , & qui ne . laiflent point de mauvaifes imprelfions dans l'efprit. Il n'étoit pas fort nécellaire de traduira cet endroit d'une des Odes d'Anacreon, où ce Poète fait le portrait de Venus qui fe baigne , ou qui traverse quelque bras de mer à la nage. Mais l'Abbé qui a fait cette traduction, le fait avec toute la circonfpection poffible, ufant de Periphrafe. Sur fa mer il la rebréfenu Tout auft belle , anjfi charmante Qu'elle eft Iz haut parmi les Dieux , Sans que de fa beauté celefte Il cache aux regards curieux Que ce qu'un ufage modefte Dérobe d'ordinaire aux yeux. Chapitre. X. \ Le nombre des figures eft infini. Chaque figure fi put faire en cent différentes manières. 1E n'ai point rapporté dans cette Lifte des Hyperboles, les grandes Métaphores, &c plufieurs autres Tropes , parce que j'en ai parlé ailleurs : ce font néanmoins de véritables figures; & quoique ladifette des langues oblige d'employer a fiez H fou

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

s^o La Rhétorique, ou l'Art fouvent ces expr^{cl}ions tropiques ,
lors même que l'on eil tranquille; cependant on ne s'en fert ordinairement
que durant la paillon, Cest elle qui fait quo les objets nous paroiiTent
extraordinaires , & que par confequent on ne trouve point de termes dans
l'uiage ordinaire qui les repréfont auffi grands 6c auffi petits qu'ils nous
paroiflent Outre cela, je n'ai pas prétendu parler de toutes les figures; il
faudroitd'auffi gros volumes pour marquer le* caradercs des panions dans le
difeours , que pour exprimer ceux que les mêmes paillons peignent fur le
vifage. Les menaces , les plaintes, les reproches, les prières ont en chaque
langue leurs figures. Il n'y a point de meilleur Livre que fon propre cœur ;
& c'en une folie de vouloir aller chercher dans les écrits des autres ce que
l'on trouve chez foi. Si on defire favoir les figures de la colère, qu'on
s'étudie quand on parle dans le mouvement de cette païTion. Enfin, il ne
faut pas s'imaginer que les figures doivent être toutes femblabîes aux
exemples que j'en ai donné, & que ces exemples foient comme des modèles
fur lefqueîs on doive former toutes les figures que l'on fera. L'Apoftrophe ,
L'Interrogation, l'Antithefe fe peuvent faire en cent manières : ce n'eft point
l'Art qui les règle ; ce n'eft point l'étude qui les doit trouver , ce font des
effets naturels de la païïion , comme nous lavons déjà remarqué. Je le ferai
voir encore plus amplement dans le Chapitre fuivarU. s. ■fi ' • * . . ^ - •
Chal

The text on this page is estimated to be only 22.99% accurate

DE PA1LER. Ltv. ÎL Chap. XI. ifi Chapitre XL Les figures font comme les armes de lame. Parallèle d'an Soldat qui combat , a vec Un Orateur qui parle. POur faire comprendre encore plus clairement ce que j'ai dit ci-deflus , que les figures font les armes de lame, je ferai ici le parallèle d'un Soldat qui combat les armes à la main , & d'un Orateur qui parle. Je coniidere un Soldat en trois états: le premier eft lorfqu'il combat avec forces égales, & que fon ennemi n'a aucun avantage fur lui : dans le fécond , il eft environné de dangers : & dans letroifieme, étant obligé dé céder à la force, il n'a plus recours qu'à la clémence de fon vainqueur." Dans le premier état ce Soldat eft appliqué à trouver les moyens de gagner la victoire ; tantôt il attaque, tantôt il repouffe, tantôt il recule, tantôt il avance j il fait mine de fuir pour retourner avec plus d'impetuolité ; il redouble fes coups, il menace, \j fe rit des efforts de fon adverfaire. Quelquefois il s'excite lui-même, & combat avec plus d'ardeur. Il prévoit tous les defTeins de fon ennemi. Il s'empare des lieux qu'il juge lui être avantageux y en un mot, il eft dans un perpétuel mouvement; toujours difpofé , foit à fe défendre', foit à attaquer. Lorfque l'anie combat par les paroles, les paffions dont elle eft échauffée ne la portent pas avec moins de chaleur à fe tourner de tous cotez, pour trouver des raibns & des preuves des veritez qu'elle foûtient, Dans l'ardeur que l'on a de fe défendre , & de faire valoir ce que l'on dit , on répète les mêmes choies, on les dit en différentes H i ma

The text on this page is estimated to be only 26.84% accurate

Tft La Rhétorique, © u l'A a t manières: On en fait des deferitions, des hypotypofes ; on fe fert de comparaifons , de fimilifudes ; on prévient ce que l'adverfaire doit objecter , & Ton y répond. Quelquefois pour marque de confiance l'on accorde tout ce qu'on demande : & Ton témoigne que l'on ne veut pas fe fervir de toutes les raifons que la juftice de la caufe pourroit fournir. Un Soldat tient fon ennemi en haleine ; les coups qu'il lui porte continuellement , les affauts qu'il lui livre de tous côtez le tiennent éveillé/ Un Orateur entretient l'attention de fes Auditeurs. Lorfque leur efprit s'éloigne ; il les rappelle à lui par des Apollrophes , par des Interrogations , qui obligent ceux à qui elles font faites de répondre à ce qu'on leur demande. Il les réveille, & les fait re- , venir de leur arToupifTement par des exclamations fréquentes & réitérées. Un Soldat environné d'ennemis, fans fecours, il s'en plaint , il reproche à fes ennemis leur lâcheté. La colère le porte contre eux , la crainte le rappelle aufO-tôt : il demeure immobile & plein d'irrefolutions ; cependant le defir d'éviter le péril qui le menace, leprefle & l'échauffé: il tente enfuire toutes fortes de voyes, il s'anime , il s'excite; la paffion le rend adroit & ingénieux; elle, lui fait trouver des armes; & il employé tout ce qu'il rencontre pour fa défenfe. Un Orateurpeut étouffer les fentimens de douleur qu'il retient , & ne les point témoigner par des exclamations, par des plaintes, par des reproches , lorfqu'il apperçoit que la Vérité eft combatuëoù obfcuree ? Dans ces occafions l'ardeur quM a de la garantir des ténèbres dont on veut Toffulquer . fait qu'il avance preuves fur preuves. Tantôt il les explique , tantôt après les avoir feulement propofées , il les abandonne , pour répondre aux objections des adverfaires. Il demeure quelque tems* dans le lilence 8c dans i'ir

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

DE PARLER. Liv. II Chap. XL 173 résolution sur le choix de ses preuves. Il avance quelque chose, aussitôt il censure ce qu'il a avancé, comme n'étant point assez fort. Quand les preuves lui manquent, ou que celles qu'il produit ne sont pas suffisantes, il apostrophe toute la Nature, il fait parler les pierres, il fait sortir des tombeaux les morts, & il oblige le Ciel & la terre à fortifier par leur témoignage la vérité pour laquelle il parle avec tant d'ardeur, & qu'il veut établir. Pour achever le parallèle que j'ai commencé, je considère ce Soldat dans le troisième état auquel il est réduit, lorsqu'il ne dispute plus la victoire, & qu'il est obligé de céder à son ennemi. Pour lors il n'emploie plus les armes qui lui sont inutiles, les traits de son visage n'ont plus rien de menaçant; il n'oppose que des larmes, il s'abaisse encore davantage que son ennemi ne l'a abaissé; il se jette à ses pieds, & embrasse ses genoux. L'homme est fait pour obéir à ceux de qui il dépend, Se donc il est soumis, & pour commander les intérieurs qui reconnaissent sa puissance. Il fait l'un & l'autre avec plaisir. Deux personnes se lient fort étroitement ensemble, quand l'une a besoin d'être foulagée, qu'elle le délire, & que l'autre la peut fouaiger. Dieu ayant fait les hommes pour vivre ensemble, il les a formés avec ces inclinations naturelles. Une personne affligée prend naturellement toutes les postures humiliées qui la font paraître au-dessus de ceux à qui elle demande du secours; & nous ne pouvons sans résister aux sentiments de la Nature, refuser à ceux que nous voyons humilier le secours qu'ils nous demandent. Nous les secourons avec un plaisir secret, qui est comme le prix qui nous paye du foulagement que nous leur donnons: Et c'est cette espèce de récompense qui entretient un commerce entre les malheureux & ceux qui les foulent. H 3 Dans

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

1 74 La Rhetorique, ou l'Art Dans le discours il y a des figures qui répondent à ces postures d'affliction & d'humilité, auxquelles les Orateurs ont souvent recours. Les hommes étant libres, il dépend d'eux de se laisser persuader. Ils peuvent détourner leur vue pour ne pas appercevoir la vérité qui leur est proposée, ou dissimuler qu'ils la connaissent; ainsi un Orateur est presque toujours dans ce troisième état où nous considérons ce Soldat. Lorsqu'un homme se voit contraint de céder, quelque desir qu'il a de se conserver l'oblige à s'abaisser, ôc à gagner par ses prières ceux qu'il ne peut vaincre par la force de ses raisons; pour lors il est éloquent à persuader le malheur de l'état auquel il est réduit. Les prières ordinairement sont pleines de descriptions de la misère de celui qui les fait. Job dit en parlant à Dieu, qu'il n'est qu'une feuille dont les vents se jouent, une paille sèche. *Contra folium quod vento rapiunt ostendis potentiam tuam, vni palam flectam perfrangeris** Et David, . • Je soupire le jour sous les rudes atteintes De mes longues douleurs : Le repos de la nuit est troublé par mes plaintes i Et mon lit agité nage presque mes pleurs. En un mot, comme il y a des figures pour menacer, pour reprocher, pour épouvanter; il y en a pour prier, pour fléchir, pour flatter.

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

I>B PARLER. Liv. IL Chap. XII. tjf , Chapitre XII. Les figures éclairciffent les veritez. obfcuritez , & rendent l'efprit attentif. ■ i ON ne peut douter d'une vérité connue. On peut bien la combattre de bouche, mais le cœur lui eft véritablement aflujetti. Ainfi pour triompher de l'opiniâtreté ou de l'ignorance de ceux qui refiftent à la Vérité , il fuffit d'exposer à leurs yeux la lumière, & de l'approcher de fi près que la forte impreffion les réveille , & les oblige d'être attentifs. Les figures contribuent merveilleufement à lever ces deux premiers obftacles qui empêchent qu'une vérité ne foit connue , l'obfcurité & le défaut d'attention. Elles fervent à mettre une proportion dans fon jour, à la développer, à l'étendre. Elles forcent un Auditeur d'être attentif, elles le réveillent , & le frappent fi vivement, qu'elles ne lui permettent* pas de dormir, & de tenir les yeux de fon efprit fermés aux vérités qu'on lui propofe. Comme j'en aie déja rapporté dans la Logique que j'ai donnée des figures , que celles que les Rhéteurs y placent ordinairement , je n'y ai pas voulu parler des Syllogifmes , des Enthymêmes, des Dilemmes , & des autres efpeces de raifonnemens que Ton traite dans la Logique; cependant il eft manifefte que ce font de véritables figures, puifque ce font des manières de raifonner extraordinaires , qu'on n'employé que dans l'ardeur que l'on a de perfuader ou de dilHuer ceux à qui on parle. Ces raifonnemens ou figures ont une force merveilleufe, qui confifte en ce que joignant une propofition claire & inconH 4 teih

The text on this page is estimated to be only 28.44% accurate

~fj6 La Rhetôriq^{ub}, oit l' A k t testable avec une autre qui n'est pas si claire , Se qui est contestée, la clarté de l'une dissipe Tes ténèbres de l'autre; & comme ces deux proportions sont étroitement liées; il ce raisonnement est bon, o.n ne peut consentir que l'une soit véritable t que Ton ne demeure d'accord que l'autre l'est aussi. Mais la chaleur de la passion ne permet pas que l'on s'assujettisse entièrement aux règles que la Logique présente pour faire ces raisonnemens en forme. Un raisonnement solide accable & défait les plus opiniâtres : les autres figures n'ont pas à U vérité tant de force , mais elles ne sont pas inutiles. Les Répétitions & les Synonymes éclaircissent une vérité: lî on ne l'a pas comprise par une première expression , la féconde la fait concevoir. Ce sont comme autant de féconds coups de pinceau qui font paroître les traits qui ne sont pas assez formés. Quelles ténèbres peuvent obscurcir la vérité d'une chose qu'une personne éloquente explique, dont il fait de riches descriptions , des dénombrements qui nous mènent, s'il est permis de parler de la sorte , par tous les recoins & les enfoncements d'une affaire , des Hypotyposes qui nous transportent sur les lieux , &c qui par un enchantement agréable font que nous croyons voir les choses mêmes ? Les Antitheses ne sont pas de vains ornemens ; les oppositions des choses contraires contribuent à l'éclaircissement d'une vérité , comme les ombres relèvent l'éclat des couleurs. Notre esprit n'est pas également ouvert à toutes vérités. Nous comprenons bien plus facilement les choses qui se présentent à nous tous les jours , & qui sont dans l'usage commun des hommes , que celles qui en sont éloignées , & dont nous n'entendons parler que très- rarement, C'est pou/

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

Pf par il R. Ltv. II. Chap. XII. 7 77 quoi îes comparaîTons & les iîmilitudes que l'on tire ordinairement des chofes fenfibles , font entrer facilement dans l'intelligence des veritez les plus abftraites. Il n'y a rien de fi relevé & de fiAibtil qu'on ne puifle taire comprendre aux efprits les plus petits, pourvû qu'entre les chofes qu'ils connoiffent, ou qu'ils peuvent connoître, on en trouve adroitementife femblables à celles qu'on veut leur expliquer. Nous trouvons un exemple merveilleux de cetre adrefTe,dans un difeoursque rit Monfieur Pafchal à un jeune Seigneur , pour le faire entrer dans la véritable connoiffance de fa condition, Il lui propofa cette Parabole, ^ Un homme eft jette par la tempête dans une Ifla inconnue , dont les habitons Si oient en peine de trouver leur Roi qui étoit perdu j CT ayant beaucoup de reffemblance de corps ejr de vifage avst ce Roi , // eft pris pour lui , tr reconnu en cette qualité de tout ce feuple. D'abord il ne favoit quel parti prendre j mais il fe refolut enfin de fgprêter à fa bonne fortune, il reçut tous les ref? pecls qu'on lui voulut rendre , & il fe laijfa trahir de Roi. Mais comme il ne pouvoit oublier fa condithn naturelle, il fonçeoit , en même tems qu'il recevait (es refpecls , *qu'il ne toit pas ce Roi que ce peuple cherchait , que ce Royaume ne lui appartenait pas. Ainfi il avoit une double penfee ; l'une par* laquelle il agiffoit en Roi , Vautre par laquelle il tr— connoijfoit fn état véritable , es* que ce n'étoit que la hazard qui l avoit mis en la place où il étoit. il" cachoit cette dernière penfee , ejr découvrait F autre. Cet oit par la première quil trait oit avec le peuple , p* par la dernière qu'il traitoit avec foimême. Dan* cette image- Moniêur Pafchai fait confiH s dcxejer

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

17\$ La Rhétorique, ou l'Art d'arriver à ce jeune Seigneur , que c'est le hazard de la naissance qui la l'a fait grand; que c'est l'imagination des hommes qui a attaché à la qualité de Duc une idée de grandeur , & qu'en effet il n'est pas plus grand qu'un autre. Il lui apprend de la sorte quels sentimens il devoit avoir de sa condition , & lui fait comprendre des vérités qui eussent été au dessus de son âge , s'il ne les avoit rendus sensibles par un tour si ingénieux. Chapitre XIII. Les figures sont propres à exciter les passions. Si les hommes aimoient la vérité, il suffiroit de la leur proposer d'une manière vive & sensible pour les persuader; mais ils la haïssent, parce qu'elle ne s'accorde que niement avec leurs intérêts, * & qu'elle n'éclate que pour faire paroître leurs crimes; ils fuient donc son éclat , & ferment les yeux, de crainte de l'appercevoir. Ils étouffent cet amour • , naturel que nous avons pour elle, & ils s'endurcissent contre les bienfaits salutaires que sont les traits dont elle frappe la conscience. Ils ferment toutes les portes des sens , afin qu'elle n'entre pas. dans leur esprit; ou ils la reçoivent avec tant d'indifférence, qu'ils l'oublient aussitôt qu'ils l'ont apprise. L'éloquence ne ferait donc pas la maîtresse des cœurs, & elle y trouverait une forte résistance (lance si elle ne les attaquoit par d'autres armes que celles de la Vérité. Les passions sont les ressorts de l'ame , ce sont elles qui la font agir. C'est ou l'amour , ou la haine , ou la crainte , ou l'espérance , - Digitized-by Google

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

III PARLER. Liv. ÎT. Chip. XIII. 179 rancc , qui confeillent les hommes , qui l's déterminent; ils fuivent ce qu'ils aiment, ils s'éloignent de ce qu'ils haïffent. Celui qui tient les refforts d'une machine , n'est pas tant le maître de tous les effets de cette machine , que celui-là Tell d'une perfonne dont il connoît les inclinations , c'eft à qui il fait inhérent la haine ou l'amour, félon qu'il faut le faire avancer vers, un objet, ou l'en éloigner. Or les pallions font excitées par la préfence de • leur objet: le bien préfent donne de l'amour, 6c de la joye. Lorfqu'on ne le poffède pas encore,, mais qu'on le peut pofféder, il brûle l'âme de defirs , dont il entretient le feu par l'efperance. Le mal qui eft préfent caufe de la haine ou de l'atouement; s'il eft abfent, l'âme eft tourmenrée par des craintes & par des terreurs qui fe changent en dcfefpoir , lorfqu'on n'apperçoit point le moyen de l'éviter. Pour donc allumer les pallions dans le cœur de l'homme, il faut lui en préfenter les objets, & c'eft-à quoi fervent merveilleufement les; figure! Nous,avons vu comme les figures impriment fortement une vérité, comme elles la développent, comme elles l'expliquent. Il faut les employer en la même manière pour découvrir l'objet de la paffion que l'on délire infpirer, & pour faire une vive peinture qui exprime tousies traits de cet objet. Si on parle contre un fceîerat qui mérite la haine de tous les Juges,, on ne doit point épargneries paroles, ni éviter les répétitions , & les fynonymes , pour frapper vivement leur efprit de l'image de fes crimes. Les Amithefes font néceffaires pour faire concevoir l'énormité de la vie, par l'oppofition de l'innocence de ceux qu' il aura perfecutez. On peut le comparer aux feelerats qui ont vécu.. avant lui, H 6 ,

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

x80 LaRhétorique qui est ou t*Art & faire voir que la cruauté est plus grande que celle des tigres & des lions. C'est dans la description de cette cruauté, & des autres mauvaises qualités de ce scélérat que triomphe l'éloquence. Ce sont particulièrement les Hypotyposes, ou vives descriptions, qui produisent l'effet que l'on attend de son discours, qui font élever, dans l'âme les flots de passion dont on se sert pour faire aller les Juges où l'on veut les mener. Les exclamations fréquentes témoignent la douleur que cause la vue de tant de crimes si énormes, & font refléter aux autres les mêmes, sentimens de douleur & d'aversion. Par les Apostrophes, par les Protopées, on fait qu'il semble que toute la Nature demande avec nous la condamnation de ce criminel. Chapitre XIV. Reflexion sur le bon usage des figures. Les figures étant comme nous avons vu, les; i caractères des passions, quand ces passions. sont déréglées, Les figures ne servent qu'à peindre leurs déreglemens. Elles sont les instrumens, dont on se sert pour ébranler l'âme de ceux à qui on parle. Si ces instrumens sont maniez par un esprit animé de quelque passion injuste, ces figures sont dans la bouche ce qu'est une épée>

The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate

" 1>E PAILER, LtV, II Chap. XIV. *8l plus criminel & le plus abominable de tous les hommes. Les Déclamateurs , à qui ce défaut est ordinaire , ne trompent jamais deux fois. On s'accoutume à entendre leurs exclamations , & il leur arrive la même chose qu'à ceux qui ont coutume de feindre qu'ils font mar lades. Quand ils le font effectivement on ne les croit pas.. Nff femel irrifus trtvm attoll'ere curât, Fratto entre planum : Ucet illi plurtma mane* Lachryma : per fancum juratus dicat Ofirim** Crédite : non ludo : crudeles, tollite claudum. Qu&re peregrinum , vicinia rauca réclamât. lice, & dans les autres de légèreté a extra*vagance. Cest une malice lorsqu'on prend plaisir à combattre la vérité ; que Ton ne desire pas éclairer l'esprit de ses Auditeurs , mais le troubler par les nuages de quelque injuste passion qui leur dérobe la vue de la vérité. On ne doit pas toujours accuser les Declamateurs de cette malice : souvent ils ne prennent pas garde aux impressions que peuvent faire leurs figures ; leur dessein n'est pas de persuader , mais seulement de paraître éloquens. Pour cela ils s'échauffent , & ils emploient toutes les plus fortes figures de la Rhétorique, quoiqu'ils n'aient point d'ennemis à combattre ; semblables à un phrène--. tiffue qui se fût de sa épée pour combattre un ennemi phantastique que son imagination troublée lui fait voir en l'air. Ces Déclamateurs entrent dans des Enthousiasmes , qui leur font perdre l'usage de la Raïson , & leur font voir les choses tout d'une autre manière qu'elles Afont pas,. • H 7 En

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

f lîz La Rhétorique, ou tAtt ■ » Et folm.gemimm, '

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

DE PARLER. Liv. IL Chap. XIV: 1 83 ballet , au regard de celles qui se font dans un combat. L'étude & l'art qui paroissent dans un discours peigné, ne font pas le caractère d'un esprit qui est vivement touché des choses dont il parle , mais plutôt d'un homme qui est dégagé de toutes affaires, H qui se joue. Auffon appelle ces figures mesures, qui ont une cadence agréable aux oreilles , des figures de Théâtre, Théâtrales figura. Ce font des armes pour la montre , qui ne sont pas d'allez bonne trempe pour le combat. Les figures propres pour persuader ne doivent point être recherchées, c'est la chaleur dont on est animé pour la défense de la vérité, qui les produit, qui les trace elle-même dans le discours , de telle sorte que l'éloquence n'est que l'effet de ce zèle. C'est ce que dit saint Augustin du fâcheux éloquent de saint Paul: D'où vient, dit -il, que les Epîtres de ce grand Apôtre sont si animées , qu'il se fâche, qu'il reprend, qu'il fait des reproches,, qu'il blâme , qu'il menace , qu'il marque les divers mouvemens de son esprit par le changement de sa voix ? L'on ne peut pas dire qu'il se soit étudié puérilement , comme font les Déclamateurs , à faire des figures : néanmoins son discours est très- figuré; c'est pourquoi , comme nous ne pouvons pas dire que saint Paul ait recherché l'éloquence , nous ne pouvons pas nier que l'éloquence n'ait suivi son discours. -g*/V/ se indignatur Apostolus in Epistolis suis se corripit , se exprobrat , se increpat , se increpat ? 6}uid est quoJ animi sui affectum tam crebra tam aspera vocis mutatio testatur ? Nullas dixerit more Sophistarum pueriliter or confulto fingere orationem suam. Tamen in multis figuris distincta est ; quæ propter fieri Apostolus præ-

tS* La Rhétorique, ou L'Art de l'éloquence n'est point un art de paroles
dicemus , ira quod est usus sapientissimi facta fit eloquentia non denegamus.
Mais ce n'est pas seulement dans les grandes occasions que les figures
doivent être employées. Les passions ont plusieurs degrés. Toutes les colères
ne sont pas également grandes : Toutes les figures n'ont pas aussi la même
force. Il y a des Antithèses pour les grands mouvemens , il y en a pour de
légères émotions ; c'est pourquoi on ne doit pas condamner toutes fortes de
figures dans un discours qui est fait sur une matière qui semble ne donner
aucune occasion d'émotions justes & raisonnables. L'ardeur que Ton a de se
bien exprimer , & de faire concevoir les choses que l'on enseigne , a ses
figures comme les autres passions. Dans la conversation la plus douce ,
quoiqu'on ne trouve aucune résistance dans l'esprit de ceux avec qui Ton
s'entretient , cela n'empêche pas que pour une plus grande explication on ne
répète quelquefois les mêmes mots , qu'on ne se serve de différentes
expressions pour dire la même chose. Il est permis d'en faire des
descriptions exactes, de chercher dans les choses naturelles & sensibles des
comparaisons & des images de ce que Ton dit. On peut demander le
sentiment de ceux qui écoutent , les interroger pour les rendre plus
appliqués , ou pour retenir leurs esprits dans l'attention nécessaire , & leur
faire faire des réflexions sur ce que l'on a dit. Ainsi la conversation , comme
nous avons dit , a ses figures aussi bien que les déclama-
tions. On appelle froid le style de ces Orateurs qui font un mauvais usage
des figures , parce que quelques efforts qu'ils fassent pour animer leurs
Auditeurs , on les écoute avec une certaine froideur

The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate

DE PARLER. Liv. II. Chap. XIV. ĩ8f deur, qui eft d'autant plus fenilble , que l'on n'elt agité d'aucune des émotions qu'il avoient voulu exciter. Car enfin on fe rit d'un homme & de les larmes quand on le voit pleurer fans fujet. S'il entre en colère fans que perfonne s'oppofe à fes defleins , cette païïion paffe pour une véritable folie. On ne peut donc être touché quand on voir quelqu'un ému , fl l'on ne trouve qu'il y a fujet de l'être. Un homme qui pleure dans un péril évident , oblige ceux qui le voyent de pleurer avec lui. La colère d'un miferable qu'on voit accablé injufteement , engage dans fon parti ceux qui font témoins de cette injufteice. Ainfi pour toucher , ou pōur faire que les figures qu'on employé faifent leur effet, il faut que les paffior.s qu'elles peignent foient raifonnables , c'eft-à-dire , que l'Orateur doit faire paroître les chofes qu'il traite fous une telle forme, qu'on ne les puifTe voir fans en être ému. Il faut difpofer le cœur da Lecteur, n'entreprenant jamais d'y exciter aucun mouvement qu'après l'y avoir préparé. Si on veut le porter à la compaffion , il faut lui faire voir une grande mifere > gardant ce tempérament que la paffiōn qu'on exprime par des figures ne foit pas plus grande que ne le mérite lefujet , & que ce foit toujours la paffion qui faflè produire les figures extraordinaires au milieu de quelque grande circonfteance. Cela demande une grande prudence ; c'eft aufi , comme nous difons très-fouvent , le jugement qui fait les grands Orateurs. Les François font particulièrement ennemis de ces figures qui font trop fortes. On a en France de la douceur & de la politeffe ; on ne peut fournir les humeurs chaudes & violentes. On eftime & l'on aime ceux qui favent fe modérer ; c'eft pourquoi les figures extraordinaires nous

The text on this page is estimated to be only 17.69% accurate

i86 La Rhétorique, ou i/Art nous paroiffent ridicules , fi ce n'eft dans certaines occafions qui font rares. Car il n'arrive pas fouvent que la Raifon permette de laiffer agir les mouvemens d'une paffion. Cet avis bien médité* donnera de grandes lumières pour l'éloquence. » > £ ^ f % T • t < •
t L A Goo

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

DE PARLER. LtV. III. Chap. I. 187 L A RHETORIQUE o u
L'ART DE PARLER. LIVRE TROIS! E' ME. » Chapitre Premier. . Deffein
de ce Livre. On y traite de la partie matérielle de la parole , cest-à-dire , des
fins dont les pa* rôles font compofies. On décrit comment fi forment ces
fins. JE donne beaucoup plus d'étendue 2 i'ouvrage que j'ai entrepris , que
n'en ont pas les Rhétoriques ordinaires. Mou but ell de découvrir les
fondemena de l'Art que je traite. Je tâche de ne rien oublier pour cela. Nous
avons vû comme fe forme la voix. Nous" avons dit que nous avons une
orgue naturelle; que les poûmons en font les fouffiets : & que ce canal par
lequel nous refpirois , qu'on appelle la Trachée artère, ou l âpre-artere, ell
comme letuyau de l'orgue. A préfent que nous entrepre.... i noas

188 La Rhétorique , ou l'Art de bien traiter à fond de la partie matérielle de la parole , c'est-dire des sons dont elle est composée , il faut expliquer avec plus d'exactitude comment se fait la voix , & comment se forme le son de chaque lettre. Il faut donc considérer en premier lieu , que le larynx ; c'est ainsi qu'on nomme le haut de l'apophyse-artere , est entouré de muscles. L'ouverture du larynx se nomme glotte, ou languette qui s'ouvre & se ferme plus ou moins par le moyen des muscles qui la font mouvoir. Cette glotte est composée de deux membranes cartilagineuses, Lorsque ces membranes sont tendues , & qu'elles ne laissent qu'un petit passage, comme une fente, l'air qui sort soudainement des poumons , les secoue , ce qui fait le son de la voix, de la même manière que se fait le son d'une musette & d'un haut-bois. Les anches « Ces instrumens font le même effet que la glotte. Les cartilages dont elle est composée , reçoivent un tremblement de l'air qui les sépare avec contrainte quand nous parlons. Les bons Anatomistes en distinguent cinq assez folles , polis , & faisant effort. Ils sont entourés de plusieurs petits muscles qui ont une admirable liaison avec les oreilles, les yeux, les parties du visage, avec le cœur , la poitrine ; ce qui fait que le seul son de la voix fait connaître l'état de celui qui parle , & qu'on lit sur son visage ce qu'il dit aux oreilles. • C'est ainsi que se forme la voix , qui nous serait commune avec plusieurs animaux , si elle ne recevait point d'autres formes que celle qu'elle prend en sortant du larynx. Les muscles qui sont attachés à cette partie, servent à la modifier. Elle est douce ou rude , selon la qualité des membranes de la glotte ; & elle reçoit plusieurs degrés , ou tous , selon que l'ouverture du larynx est plus ou moins

DEPARIER. Liv. III. Chap. I. 189 moins grande : quand elle est petite le son en est aigu; mais ce n'est pas ici le lieu de faire ces considérations qui regardent la Musique. Considérons que la voix , après être sortie du larynx , reçoit d'autres modifications différentes selon qu'on dispose le lieu où elle est reçue , que la langue la porte contre différentes parties de la bouche qui s'ouvre ou se ferme différemment/par le moyen des dents & des lèvres. Ainsi qu'on voit dans les orgues que les tuyaux ont des sons tout différens, selon leurs différentes formes. Ces différentes modifications sont les sons qui composent les paroles : les lettres sont les signes de ces sons. On voit par l'expérience qu'on en fait dans les orgues , qu'on peut imiter toutes sortes de sons. On imite avec un appau le chant des cailloux, dans lequel on entend le son de quelques syllabes; ce qui a fait croire qu'on pourroit faire parler une machine. Il n'y auroit, dit-on, qu'à remarquer la disposition particulière des organes de la voix , & la disposition de la bouche qui est nécessaire pour faire le son de chaque lettre. En faisant autant de tuyaux qu'il en faudroit pour prononcer toutes les lettres , on feroit une orgue parlante, qui prononceroit des paroles selon qu'elle feroit touchée. Remarquons combien la difficulté de cette entreprise est grande , afin qu'on comprenne l'habileté de celui qui nous a fait , ce ^que nous ne pouvons assez considérer. S'il s'agissoit de faire parler François à une orgue ; comme nous avons cinq voyelles, & dix-sept consonnes, il faudroit déjà vingt-deux machines différentes , & il ne faut pas croire qu'elles fussent toutes également (impies , que ce ne fussent que des tuyaux. Il y a des lettres qui demandent , que la machine qui les feroit sonner , se fermât & s'ouvrît , ce qui ne se pourroit faire qu'avec plusieurs

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

ioo La Rhétorique, ou l'Art refforts. Il y a bien de la différence entre le for de deux lettres qu'on prononce leparement , & le on de la fyllabe qu'elles compofent. Ces deux l »ns s'allient pour n'en faire qu'un; ainfi deux ma ûnes, dont l'une feroit, par exemple, rf,l'autr< by ne feroient pas ab , ni ba. Combinant donc < en ces deux manières avec les dix-iept confones il faudroit trente-(fuatre différentes machines p< ur marquer ces fyliabes , & comme il en faudroit utant pour chacune des cinq voïcilles , quideman leroient pareillement trente-quatre machines dil èrentes , il en faudroit par coniéquent pour tou es cent foixante-dix. H y a des fyilabes de trois lettres , dont es unes ont une voïcille entre deux confones, comme Inb, & les autres une confone entre deux voïelles, comme t. La voïelle a fe peut combiner avec les confones, pour faire une iyllabe de trois lettres, pour le moins en deux-cens quat;e-vi:;gts neuf manières différentes. Multipliant ce sombre par le nombre des voyelles, c'efi-à-dire par cinq , cela fait mille quatre cents quarante cinq; il faudroit autant de differens inftrumens. Les fyilabes de trois lettres fe font encore d'une autre manière. On peut à la fyllabe ab ajouter une confone , comme abb ; abc; abd; ce qui demanderait encore une infinité de machines. Je n'ai point voulu remarquer ici que nous avons plus de cinq voïelles , comme nous le ferons voir. Nous avons deux fortes de a, trois fortes de e 9 deux fortes de o , deux foi res de // , ce qui augmenteront infiniment l'orgue dent nous parlons. Et quand auroit-on inventé un fi grand nombre de machines qui pût les faire jouer avec la vitcfle nécefiaire ? Car comme les fons de deux ou de pîufieurs lettres qui font une fyllabe , doivent être unis, il faut que. les fois des fyliabes qui font un ♦ - mot,

The text on this page is estimated to be only 28.72% accurate

DE PARLER. Liv. ITL Chap. 7. mot foient liées enfemble , autrement on entend des syllabes, Ôc non point des mots. Il raudroit un clavier d'une infinité de touches , & on est embarrailé quand un clavier n'en a qu'un certain nombre qui est assez petit. Admirons donc ici la disposition merveilleuse des organes de la parole qui n'ont rien d'embarrassant , & qui l'ont tellement placé , qu'on s'en sert plus facilement qu'on ne peut remarquer comme ils sont faits. Dieu dont nous sommes l'ouvrage, nous fait faire , sans que nous apercevions qu'il y ait de la difficulté , ce qui est impossible à l'art. Nous raifons avec la bouche ce que ne pourroit pas faire un million de machines ; car ce nombre ne suffiroit pas encore. Il y a plusieurs millions de différens mots qui demandent des dispositions particulières dans les organes de la voix ; aussi la langue qui en est. un des principaux, est composée d'un nombre innombrable de petits filets, qui sont comme autant d'instrumens par lesquels elle se tire, elle s'allonge, elle se replie, elle se tourne autant de manières qu'on ne les peut compter. Les lèvres ont pareillement plusieurs muscles qui les font jouer en différentes manières. La bouche se peut ouvrir différemment ; de sorte que ce n'est point une exagération de dire qu'on ne feroit pas avec un million de machines ce que nous raifons avec la bouche. Après quoi qu'on me vante tant qu'on voudra ces têtes parlantes, je suis persuadé que. ce n'étoient que des marionnettes. On trompoit avec esprit ceux à qui on ne donnoit pas le tems de remarquer l'artifice dont on se servoit. Les Historiens qui nous parlent d'une tête semblable faite par Albert le Grand , nous content ce qu'ils veulent.- Il n'y a que ceux qui n'ont pas fait attention à la manière dont

The text on this page is estimated to be only 28.63% accurate

i\$% La Rhétorique, ou l'Art nous parlons , qui croient qu'on puisse imiter un ou vrageauſſi admirable qu'eſt la tête de l'homme. Mais il eſt très-vrai que ſi on ne peut pas faire parler une tête artificielle , on peut faire parler un muet avec artifice. Il n'y a qu'à lui faire prendre garde à la diſpoſition qu'il voit que ſes ſens prennent les organes de la voix de ceux qui parent pour faire ſonner chaque lettre , réitérant ſeulement la prononciation d'une même lettre , dont on lui fait voir en même-tems le caractère, afin qu'il remarque les mouvemens de la langue , l'ouverture de la bouche, comment les dents coupent les ſons , comment les lèvres battent l'une contre l'autre pour faire entendre ce qu'il voit faire. Les muets ne ſont muets que parce qu'ils n'entendent pas ; ainſi ils ne peuvent pas apprendre à prononcer le ſon de chaque lettre autrement que par cet artifice , qui leur fait voir ce qu'ils ne peuvent pas entendre. Monſieur rapporte dans ſon voyage d'Angleterre , qu'un excellent Mathématicien d'Oxford ſit lire en ſa préſence un muet , & que c'étoit le ſeul qu'il avoit fait parler. Il avoue néanmoins qu'il ne faiſoit que faire former les lettres ſéparément , & qu'il ne pouvoit lier leurs ſons. J'ai ſouvent entendu parler de plufieurs ſourds qui au mouvement des lèvres, & à la manière qu'ils voyoient qu'on ouvroit la bouche , connoiſſoient tout ce qu'on diſoit. Je le crois j car j'ai vû dans le Dioceſe de Grenoble, dans la Paroiſſe de Beſſet, une femme ſourde , à qui ſes parens faiſoient entendre tout ce qu'ils vouloient. Elle lui parloient fort bas, de manière qu'elle ne pouvoit remarquer que les mouvemens de leurs lèvres, & la diſpoſition de la bouche: j'en & faire plufieurs expériences en ma Dreſſe. Cet.

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

PÀRtl*. Lh. III. Chdf. I. lf)3 Cette quatrième b.dirion ét k
commencée lorfque j'ai vu une excellente Differtation d'un Médecin Suilfe
qui relide en Hollande, & fe nomme'Amman. Il afiure qu'il a appris à
plulieurs perfonnes fourdes & muetes à parler, lire & écrire. Il explique fa
méthode, quiconfifte en deux chofes , dont la première eft d'observer avec
les yeux les difTerens mouvemens des organes de la prononciation. Il décrit
les difpofitions particulières à chaque lettre, & comment il les fait
remarquer &c diftinguer à ceux qu'il mfiruit- Pour cela il les oblige, en fe
regardant dans un miroir, de s'habituer à faire les mêmes mouvemens qu'ils
lui voient faire. L'autre partie de fa méthode, c'eft de donner lui-même au
goder de fon difciple la dtfpofition qu'il doit avoir pour certaines lettres ,
comme peut faire un Maître à écrire, qui prend la main de fon difciple, & la
conduit, ou comme unMaitreà danfer qui tourne les pieds de fon écolier, &
lui fait faire les pas qu'il veut qu'il fafle. Cet admirable Maître des muets,
quand il leur donne fes premières leçons, forme avec fes mains dans leurs
organes la difpofition q'ii eft n.xeilaie pour prononcer chaque lettre* Il
prefle ^eurs lèvres Tune contre l'autre , ou il les fepare ; il leur fait étendre
la langue , ou la réplier , l'enfler , félon que cela eft neceffaire. Dans les
lettres à la prononciation desquelles le nez contribue , il leur prefle cette
partie de la manière qu'il convient. Sans doute qu'il faut pour cela beaucoup
d'adrefie & d'exercice. Car fi nous avons tant de peine à faite des
mouvemens extraordinaires, qu'il y a des .cures dans chaque langue qu'on
ne peut prononcer , lorfqu'on n'y a point été habitué dès fa naiffance , il ne
faut pas s'étonner qu'il fe trouve de la difficulté à faire prendre la coutume à
ceux qui I n'ont

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

i ■ * 04 t.* Rfre tou qjs « , ou l* Art n'ont point d'ouïe, de
prononcer des lettres qu'ils n'ont jamais entendues. •Ctil une excellente
remarque de ce gavant & ingénieux Médecin ., que fi 'Dieu n'avait point
.donné la parole au premier des hommes, l'ufage

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

DE paulek Liv. III. Chnp. 7. ipj gneur plus admirables, cVft que fans inftuon ces muets parloient difflincement , ce qui ne fe pouvoit pas faire naturellement , puifqu'en mille choies plus ailées, il eft impoffible de faire certains mouvemens qu'après un lon^e exercice. Je ne crois pas que jamais les hommes euflent prononcées différentes lettres de l'alphabet, s'ils ne îesavoient entendues prononcer. Ils peuvent bien les changer, les altérer, &c faire de nouvelles langues; mais je ne conçois pas que s'ils n'avoient jamais entendu parler dilhnétment , ils euflent trouvé d'eux-mêmes le fonde chaque lettre. L'expérience le prouve comme je l'ai dit , puifqu'ort n'a jamais vû de muet de parler de lui même. il feroit à fouhaiter que la méthode dont nous parlons., fut connue, qu'en tous pais il y eût des perfonnesqui enflent parfaitement inltruites. Il y a des muets par tout , & des enfâns à qui il ne funit pas d'entendre parler pour parler eux-mêmes: Il y a des lettres qu'ils ne peuvent prononcer. Cette méthode s'emploie avec fucecs pour ceux-ci. La facilité avec laquelle nous parlons, cil caufe qu'on ne fait prefque aucune attention à la difpolition des organes de la parole. On croit qu'il cil inutile de le faire. Un fameux Comédien en a fait un fujet de raillerie dans l'une de fes Comédies , où il joue un Bourgeois, qui après avoir amaffé du bien , vouloit pafler pour homme de qualité, & en avoir les airs. Pour cela il croyoit qu'il falloit fçavoir quelque chofe ; il prit donc un Maître* Ce Bourgeois étoit fi groffier & il fot , que l'idée qu'il a voit de la feiencefe réduifoit à vouloir apprendre l'Orthographe & l'Almanac , pour favoir quand il y a de la Lune & quand il n'y en a point. Il faîûit donc que fon Philofophe qui f inftroit fur le Théâtre, choifît une leçon accommodée à fa capacité & à celle l i du

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

*çrô L a Rh b t'o ki^vi ou t'A nr du peuple. Il lui apprend donc feulement comment fe forme chaque lettre, les voyelles & les •confones. Un homme feroit ridicule qui croiroit que c'eft là une grande feience ; qui s'écrirort en écoutant de femblahles leçons : Ab I que cela sâ beau ! vive U feience ! comme j'fait le Bourgeois qui traite fa fervante d'ignorante , parce qu'elle ne fait pas ce qu'elle fait quand *llc prononce un U. Uu homme, dis-je, qui «l'imaginerait que cela eft neceifaire pour parler, feroit auffi ridicule que celui qui croj'oit ne pouvoir manger à moins o,ue de favoir tout ce que les Anatomiltes difent de curieux fur la manière dont les viandes fc broient dans la bouche, & fe mêlent avec le fuc falivaire qui en fait la première digeftion. Cette connoilTance fi facile de h manière dont chaque lettre fe forme , eft le fondement de prefque tout ce qu'on peut dire de curieux fur les irrégularités de la Grammaire. ElI« fert à rendre raifon d'une infinité de chofes qui regardent la manière de décliner les noms¹, de conjuguer les verbes ; ainfi quoi qu'on en puifle penfer & dire, je m'arrêterai ici quelque* momens. Outre qu'à prefent on ne peut plus méprifer une recherche qui a appris le fecret de faire parler les muets , & de faire que les fourds peuvent lire fur le vifage de celui qu'ils voient parler, ce qu'ils ne peuvent entendre ; car fans doute que ceux qui ont obftrvé les difpofitions que prend la bouche propres à la prononciation de chaque lettre , & il ne faut avoir qu'un miroir pour Maître , peuvent au feul mouvement des lèvres concevoir tout ce que Ton dit en leur prefence , quoiqu'ils ne l'entendent pas. C'eft un fait dont j'ai lait des expériences certaines, C R A* >

The text on this page is estimated to be only 23.23% accurate

frS PAItiR, Lh. III. Chmf. II. l£7 Chapitre. IL l>is lettres dont les mots font compofeK. Premier* ment des voyelies. Comment leur [on fe forme. PERfonnc «à recherché plus utilement que ce fçavant Médecin dont nous venons de parler r la manière dont fe forment les lettres. Il en traite dans deux Ouvrages qu'il a faits» Le premier a pour titre Surdus menus loquens Le dernier qui vient de paroître eft une excellente Differtation fur cette même matière. Je n'ai pas vû le premier Ouvrage. Voilà ce que j'avois écrit dan» l'Edition précédente , avant que d'avoir ?û cette Differtatiou La voix , comme on l'a dit, n'eft que le fon que fait l'air qui fort des poulmons , lorfqu'il pafle avec contrainte par l'ouverture du larynr eutre les deux membranes delà glotte. Cette voie fe modifie différemment dans la bouche; il s'ete fait diffère ns fons cîow on compofe le* paroi: s r & qui font comme les membres , artm , du discours» ce qui fait qu'on dit que la voix eft articulée , après qu'elle x reçû ces différentes formes. Les caractères qu'on a choifîes pour être les. fignes de chacun de ces differens fons, s'appellent lettres. Les lettres qui marquent les differens fons qui fe font feulement par les différente» ouvertures de la bouche , s'appellent voyelles r parce que leur fon n'eft prefque que la feule voix qui n'a pas encore reçû de grands changemens». La voix eft la matière du fon de toutes les lettres.. Si Ton ne raifoit que faire battre les lèvres l'une* epntre l'autre , ou remuer langue, on ae feroitr 1 3 point

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

ic8 La Rhitorhjuï , ou e\A*t point entendre le ion d'aucune lettre ; de même qu'une flûte ne dit rien quand on n'y pousse point d'air, 8c qu'on ne fait que remuer les doigts. Il faut que la voix précède ou accompagne le mouvement des organes qui font les lettres qu'on appelle confines , qui sont ainsi nommées, parce qu'elles ne sont point entendues qu'on n'entende en même temps le son d'une voyelle, c'est-à-dire, qu'on n'entende une voix qui leur tient lieu de matière, à qui elle donne une forme particulière. Il faut donc parler des voyelles avant que de venir aux consonnes. Les différentes manières dont on ouvre la bouche , font qu'il y a. différentes voyelles. Ce passage de la glotte où. % se forme la voix , peut s'ouvrir ou se refermer. Les poumons peuvent s'envoyer plus ou moins de cet air qui fait la voix; outre que selon qu'on ouvre la bouche plus ou moins, on y fait retentir la voix dans ses différentes parties , ce qui la diversifie. Alors la langue ne fait rien , si ce n'est dans sa racine , comme nous l'allons voir en examinant comme se forme chaque voyelle. Elles ont une grande affinité entre'elles ; parce que les manières dont elles se forment sont peu différentes , ce qui fait que dans toutes les langues on change facilement une voyelle dans une autre voyelle. A. Lorsqu'on ouvre la bouche , la voix qui sort fait ce son qu'on appelle A , lequel son retentit dans le fond du gosier. La langue ne fait rien. Elle demeure suspendue sans toucher aux dents, laissez couler la voix qui est portée en haut. . E. Quand le larynx se ferme (Terre, que les poumons poussent moins d'air, que la bouche est moins ouverte , & que les lèvres se replient en dedans, la voix »**™Bigltfe0eHty-GoegIcf

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

DE r ai l n. Liv. fit C&af. IT. voix qu'on entend est la lettre E Il femble que' le goffier retienne le fonde cette lettre, & que ce fon s'appue fur la racine de la langue dont la' pointe touche pour lors les dents qui font médiocrement feparées. 1. La voyelle I fe prononce avec moins de travail. Il faut peu d'air pour la former. Leforr n'en est point retenu dans le goîer. 11 est porté, vers les dents qui contribuent a le diftinguer. Labouche est un peu ouverte, & les lèvres s'étendent. Nous verrons qu'il y a un J confone. O. Le contraire arrive lorfqu'on prononce la royelle O. Le larynx s'ouvre, le gofier s'enfle^ & fe fait creux: on y entend fonner cette lettre. Toute la bouche s'arondit, & les lèvres font un cercle: au lieu que dans la prononciation d'un i elles font comme une ligne droite. Le fon de cette lettre approche de celui de la lettre A; c'est pourquoi il y a des nations qui les confondent r comme le font les Allemans. Le fon de la Diphtongue o* diffère de l'O feulement parce qu'il est plus obfcure. - U. La prononciation de l't/est douce. Le larynx contraint moins la voix qui fort des poumons, ainfi cette voix est moins forte. Le gofier ne s'ouvre pas, ainfi l'on n'y entend pas U Voix raifonner. Les lèvres avancent en dehors r. & fe raïterablent pour faire une très-petite ouverture. C'est ce qui fait que les Hébreux ran^ gent cette lettre entre les confones qu'ils appellent Labiales. Le fon de Tm* quand il est adouci, approche' du fon de l'/. C'est pourquoi les Latins confondoient autrefois ces deux voyelles. Ils difoient aptimus, & optumits. Ce fon adouci de Vu, que les Grecs appellent upfikn, c'est- à -dire t* petit, est bieu differeat du fonde la diphtongue-14 «%

The text on this page is estimated to be only 22.42% accurate

too La R m e t o m ĩ

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

»l fahlir. ttv. Ht. Chap. ft ici St de l'y Grec vient de la même caufe. Nous ne nous fervons pas de differens caractères pour marquer ces différences; on met feulement fur la lettre ordinaire une note qu'on appelle acetnt , qui avertit qu'il faut élever la voix. Nos voyelles ont une prononciation toute différente quand' elles font accentuées. On prononce différemment maie une efpece de coffre , & m ile en Latin' ptafeulus : ce mot hôte en Latin hvfpes & hott qui eil uneefpecede panier. On compte jufques à treize voyelles différentes dans notre langue. Outre la différence que le temps qu'on employé à les prononcer peut mettre entr'elley, il efl certain qu'elles ont différens fons\ félon qu'on les retient dans le gofier, qu'on les pouffé vers le palais, qu'on' les porte vers différentes parties de h bouche. Der là vient que les mêmes voyelles n'ont pas le même fon dans la bouche de différentes nations. On remarque qu'entre les voyelles celles qui ont un fon plus fort, font particulièrement IV & l'# , enfuite IV Le fon de Ye eft fourd , parce qu'il fe fait dans la bouche qui en retient \c fon. Ceux qui ont aimé les voyelles fonnames,. ont, évité cette voyelle r, lorfqu'elle ne fe ren~ controît pas avec des confones qui en relevaffent le fon. Quoique Yo foit plus fort , quelques-uns ont mieux aimé You que le nmple c Lorfqu'on lie le fon de deux voyelles , il s'en• ftit un troi-fieme , ce qu'oD'nomme une diphthongue, c'eft-à^dire une lettre qui a- deux fons>. comme tion, félon fon inclination dominante, affecte de fe fervir des voyelles qui conviennent plus à fon humeur ; & c'eft ce qui a fait les différentes dialectes de la Çreee. Cela fe voit dans les lân* y Google

The text on this page is estimated to be only 21.84% accurate

201 La Rhétorique, o"u l'A * t* gucs vivantes ; car les Efpagnols qui font natirrelement gtaves & fiers, fe font fervis de mots qui remplirent la bouche , qui demandent une frandc ouverture , de grands mots , qui fonnent eaucoup. Ainfi ils répètent beaucoup YA9 voyelle magnifique, qui fe fait par une grande ouverture. Ils terminent pluſieurs de leurs mots en O & Os , terminaifon qui eft fort fonnante. Les François qui n'aiment point l'affectation , fe fervent volontiers de YE , dont la prononciation eft plus douce ; & c'eft pour cela que les élifions , qui ibnt rudes dans les autres langues , n'ont rien de defagreable dans la nôtre : parce que pluſieurs de nos mots fe terminent en Ey dont l'clifioa eft douce , comme il paroît dafts le vers fuivant. « J'aime une amante t ingrate , n'importe qu'elle at\$ monde. C'eft ce que montre fort bien l'Auteur des Avantages de la langue François, qui remarque qu'un François n'eft point obligé de parler de la gorge , d'ouvrir beaucoup la bouche r de frapper de la langue contre les dents , ni faire de* ïgnes & des geſtes , comme il paioît que font la plupart des étrangers , quand ils parlent le langage de leur pais , & comme nous fommes contraints de faire lorſque nous voulons parler leur, langage. Chapitre IIL Iks Confiais. Comment elles fcfcrmtnu. ON peut dire; que les voyelles font au regards des lettres «ju'qû appelle confimes ^ ce qu'eft Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.80% accurate

»i parler. L'tv. 111. Chap. Iff. 203 U fon d'une flûte aux différentes modifications de même fon que font les doigts de celui qui joue de cet instrument. Dans les voyelles, la langue, comme on l'a dit, ne fait presque rien; on entend une voix continue'. Au contraire dans les consonnes la voix est interrompue' : tantôt la langue l'arrête, & tantôt la laisse couler; elle est coupée par les dents, & battue par les lèvres. La langue est un des principaux organes de la parole. C'est elle qui conduit la voix, qui la détermine, & la change félon qu'elle se replie ou qu'elle se déploie, & qu'elle frappe certaines parties de la bouche. La capacité du gosier fait que la voix ► y résonne. Il y a des consonnes dont le son se forme dans cette partie. Les lèvres donnent aussi une forme particulière à la voix, félon qu'elles battent les unes contre les autres & qu'elles se ferment ou qu'elles s'ouvrent. Les dents contribuent pareillement à articuler la voix. Il y a des consonnes dont le son se forme dans le palais. Nous avons dit qu'on entend toujours lorsqu'on prononce une consonne le son d'une voyelle, qui est entendue dans le lieu de l'organe qui la modifie pour en faire une consonne, soit dans le gosier, < soit dans le palais, soit sur la langue, entre les dents, sur les lèvres. D'où vient que les Hébreux distinguent les consonnes en différentes classes, à • qui ils donnent le nom des organes qui servent à les former, c'est-à-dire qu'ils les distinguent en lettres du gosier, ou guttérales; lettres des lèvres, ou labiales; lettres de la langue, lettres du palais, & lettres des dents. il y a des peuples dans l'Orient qui ont des lettres que leurs Grammairiens appellent Vovales, parce qu'elles s'entendent dans cette partie de la bouche où est la luette & qu'on nomme en Laria »y&> les voyelles qu'ils ne prononcent qu'avec le souffle, 1 by Google

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

I • zo4 La Rhetorijte, où t'A % r ; Éffl.nt, d'autres qu'ils prononcent en bégayant',* bâbutiendo. Il y a des lettres dans leurs alphabets qui se prononcent la langue repliée proche de la racine des dents. Les Grammairiens Grecs distinguent leurs lettres en voyelles, c'est-à-dire lettres qui font un son, & en lettres muettes, qui sont celles qui par elles-mêmes n'ont point de son, & un lettres qui ont un demi-son. ils comptent sept voyelles, comme nous avons vu, ôc neuf muettes qu'ils distinguent en trois classes, chacune de trois lettres. La première classe comprend celles qu'ils appellent tenues 9 dont le son est faible, p. k. t. La seconde classe contient les lettres qui ont un son qui n'est ni fort ni faible, qu'ils nomment pour cela moyennes. & qui sont φ. χ. ψ. La troisième comprend les aspirées qu'on ne prononce qu'avec aspiration, p. b. g. d. que nous exprimons ainsi ph. ch. th. ajoutant h. qui est la marque de l'aspiration aux lettres tenues.. Les lettres d'un demi son sont celles que les Grammairiens appellent liquides, qui ont une prononciation coulante. On compte quatre liquides, p. l. m. n. r. Les lettres de demi-son sont en second lieu toutes les lettres qu'on appelle doubles, parce qu'elles ont la force de deux lettres, comme sont α. β. γ. qui enferment une muette avec un figma, c'est-à-dire avec une s. La lettre double α vaut βk w. Qr. La lettre γ. vaut δ *c. yr & γ. vaut, fo. Il y a des lettres fort opposées à ces lettres doubles, qui sont celles que les Hébreux appellent quetefcKtes, parce qu'elles semblent se reposer, & ne rien faire dans la prononciation. Nous avons de ces lettres dans notre langue, dans ce mot fuft, comme quand nous disons qu'il finit, \%

Jcttrg 0 Digrtized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.42% accurate

» E PARLER. Lh. III. Chap. III. 20\$ lettre s. ne se prononce pas. Cependant elle n'est pas inutile, non plus que dans ce mot paon la lettre o. Ces lettres qu'on appelle quiescentes, ne font pas une classe à part, parce qu'en général une lettre est quiescente ou de repos dans le mot où elle se trouve, lorsqu'elle n'y contribue pas toute sa force : ce qui arrive souvent dans les langues, qui aiment une grande douceur dans la prononciation. Il y a des rencontres, où si Ton n'adoucit pas certaines lettres, la prononciation feroit fort rude. Avant que nous considérons comme se forme chaque consonne, il fera bon de remarquer que les organes de la parole peuvent diversifier la voix en tant de manières différentes, que si on marquoit ces manières par autant de caractères particuliers, on feroit des alphabets qui auroient une infinité de différentes lettres. On le voit par expérience : chaque nation a des manières si particulières de prononcer certaines lettres, que s'il leur falloit donner un signe propre, il faudroit leur en donner un tout différent de ceux qui sont ordinaires. C'est ce qui fait que les alphabets ne sont pas les mêmes dans toutes les langues. Il y a des peuples qui ont plus de lettres que nous, comme nous avons des lettres qu'ils n'ont point. La prononciation se peut diversifier, comme nous venons de le dire. Lorsque cette diversité est notable, on est obligé de la marquer par un signe particulier, c'est-à-dire, par une lettre ou caractère particulier, qui ne peut être bien prononcé que par ceux du pays, parce que la prononciation, et cette lettre consiste dans une manière à laquelle il faut être habitué. On ne peut pas non plus l'exprimer avec nos caractères, qui sont les signes d'une prononciation différente. Nous voyons qu'on veut exprimer avec nos caractères les 7 Créations

The text on this page is estimated to be only 22.89% accurate

to6 La Rhétorique, où l'on voit les caractères
Hébreux. Personne ne s'accorde : les uns les expriment d'une manière^ les
autres d'une autre; . 6c tous se trompent -, parce que les Hébreux
prononçoient ces lettres d'une manière qui leur étoit si particulière, que nous
n'avons point de lettres qui en puissent être une si propre. . L'ordre qu'on
peut garder en examinant comme se forment ces consonnes, c'est de suivre la
distribution que les Hébreux en font selon les organes où elles s'entendent.
Commençons par les consonnes du gosier ou gutturales, qui sont dans la
langue Hébraïque, aleph , he> ghet ou chef , hga'm ou gnaïm ou aïtm-, car
les Grammairiens ne s'accordent pas entr'eux touchant la prononciation de
ces lettres que les anciens Grecs ne regardoient que comme des aspirations ;
c'est : pourquoi en exprimant les noms Hébreux ou Grecs, ils ne marquoient
point ces lettres. Elles sont appellées gutturales , parce qu'elles se pronon-
cent in gutture , dans le fond du gosier, c'est-à-dire que pour les prononcer
il faut ouvrir le gosier plus qu'on ne fait pas pour les autres lettres. C'est ce
qu'on appelle aspirer une lettre. Nous avons en Latin & en notre langue un
caractère particulier pour marquer l'aspiration , qui est H. . qui n'a point
d'autre usage. . si fin tu es magis qu'àm ittera. Nous n'avons point d'autres
lettres aspi- - ' rées. Pour exprimer les-aspirées des Grecs nous joignons aux
lettres tenues, comme nous l'avons dit, une A. Ainsi pour

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

E parler. Liv. III. Chap III. 207 devant cette voyelle. Comme de «gpW on fait barmonia , harmonie. Les Orientaux aspirent plus fortement que les Grecs ; & ils aspirent des lettres que nous prononçons doucement. Les Hébreux prononcent leur aleph dans le fond du gofier d'une manière particulière , que leurs Grammairiens prétendent qu'on n'en peut exprimer le son par aucune lettre des langues Européennes. Ualeph tient le milieu entre a & e. Le he & le chet ne font que des aspirations. L'aspiration de he est douce, c'est l'aspiration des Grecs, qui en traduisant les mots Hébreux , oublient cette lettre. Le chet c'est Yetha du Grec. Le gnaïm ou àum leur omicron. Cette dernière lettre a cela de particulier , que la voix est portée vers les narines où elle sonne. Nous n'avons point de gutturales que notre b, qui est la marque de l'aspiration. Les lettres des lèvres font en Hébreu beth% vau, mem, pei dans le Latin tk dans le François, br p, m> Vif. On entend ces lettres sur l'extrémité des lèvres, aussi voit-on qu'elles se confondent facilement, parce qu'elles se prononcent à peu près de la même manière , qu'elles sont entendues dans un même organe; ce qu'il est bon de remarquer pour appercevoir comment il se fait que certains peuples prononcent une lettre pour une autre, ce qui change tellement une langue, qu'à peine peut-on connoître son origine. Les Allemands confondent ces lettres labiales; ils disent ponxm pour bonum, & finum pour vmm. Les Gascons b'mum pour vim. Les Latins ont de. même confondu Yv avec f. de pi®- ils ont fait vit a. Nous avons changé v en b. de corvus nous avons fait corbeau, , & le p. en v , cVAprilis , Avril l. de cuppa, cuve% de ntpn , neveu. Chez les Hébreux le bttb % tantôt le fou 4e k% & tan

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

loi La Rfltt OM^{fti}, l'Ai t têt ccjui de Voyons comme chacune de ce»: lettres labiales fe forme. B. La lettre b. s'entend lorfque la voix fortant du milieu des lèvres , elles les oblige avec une méliocre force de fe feparer. P. La lettre p. fe prononce en étendant les lèvres, de forte qu'elles ne font pasfi grolTes; ellesfé compriment plus fortement que dans la pronon- . ciation du b. ainli la voix fait plus d'effort pour les feparer. M. Le fon de la lettre m eft fourd , mugttns littera* On ouvre d'abord la bouche en la prononçant', & on entend une voix qui prend la forme aV fon de cette lettre, lorfque les lèvres viennent à s'approcher fans fe battre, & qu'elles ferment la bouche ; ce qui fait qu'on entend un bruit obfcure comme dans une caverne. V. Vv confone eft le Vau des Hébreux. Les Grecs l'avoient dans les commencemens, l'ayant reçâë des Hébreux avec le refte de leur alphabet. Cétoit leur fhieme lettre comme elle l'en &tns~ l'Hébreu. Celt pourquoi après qu'ils l'eurent retranchée, comme ilss'enétôientfervi, comme de* leurs aunes lettres, pour notes numériques, ils* mirent en fa place r , qui n'eft point une lettre. Cette confone v eft proprement une afpiration; les: Latins l'ont prife pour cela, faifant, par exemple, vefperdc %mif&. Ce qui fait que f diffère de b , c'eft que les lèvres ne battent pas quand on le prononce. La voix fort du milieu des lèvres, au lieu eue dans la prononciation du £ les levres battent Tune contre l'autre. F. Le fon de / eft encore une afpiration. Quand' on commence de prononcer cette lettre, la bouche* s'ouvre , enfuite elle fe ferme un peu , la lèvre inférieure fe colant par fon extrémité fur lesdents. Le/ avec l'arpiration tient lieu de cette let* ^ tre Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

M parier, th. 1H. Cbxp. UT. 200 trt cheilcs Hébreux comme chezles Grecs. Les Latins ont mis quelquefois / au commencement des mots Grecs qui commençoient par une aspiration. Ils ont dit franco de fâym. Les Espagnofa f en h , d'où ils font karma de farina , leur ha* 1 blare de fabulan. On voit aflez l'utilité ies remarques que nous faifons ici , & qu'elles donnent de grandes lumières pour découvrir l'origine des langues. On voit comment les Romains i >nt fait forma de >p*fc<> de £Jrx» , fremo de Ppiuv. Quintilien , ce grand Maître de Rhétorique , veut qu'on faife faire ces réflexions aux jeunes gens. Difcat puer quid in litteris proprium , quid commune , qua cutn qu'tbus cognatio : nec m'tretur cur ex fcamn\$ fiât fc-ibeUum. Les lettres du palais chei les Grecs font gimel y t\$d, kaph, kopk; en Latin, & parmi nous g. i. c. k. d'où l'on appuend pourquoi ces lettres fe mettejit fi facilement les unes pour les autres, comment de ferviens on a fait fergeant, de x\l& gloria j gubernator , de *o£i»«<>f*f» M que de l'Hebreu gainai om fait xt^fr. Dans la prononciation de ces lettres la langue en fe repliant porte la voix contre le palais. G. Quand on prononce un g, la pointe de l* langue s'approche du palais , les lèvres s'avancent de fe replient un peu en dehors. , t* J. Quand on prononce ; confone , la voix s'er> tend au milieu de la langue & du palais. La bouche ne s'ouvre qu'un peu. C. En prononçant c la langue fe replie en dedans r & porte la voix contre le palais, où elle s'arrête , ce qui oblige de la pouMer avec force. Les lèvres font étendues , & ainft elles ne s'ouvrent que médiocrement, K. Les Hébreux ont deux fortes de c , fçavoirlc fciph & le Koph, Il nous feroit bien difficile de dit

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

2ro La Rhétorique , ou l'Art diftinguer ces deux lettres en les prononçant , parce que nous n'y fommes pas faits. Le k ne diffère guère du c que par une afpiration. Nous adoucirons en plufieurs rencontres le fondue , de forte qu'il approche du fon de ts , comme en ce verbe commença \ alors on met deffous ce c une notte ç , que les Efpagnoïs appellent cédille, Q. Le q eft proprement une lettre double qui a la force dur & de Vu voyelle. Les Grecs n'ont point cette lettre. Le x Latin qui répond au J des Grecs , eft auffi une lettre double compofée du * & de F* Les lettres de la langue font en Hébreu , Dakth, Teth⁹ Lamed, Nun⁹, Tun, Dy TH, L⁹. N , T. Ceux qui ont la langue épaille ou humide ont peine à prononcer ces lettres, qui fe confondent facilement fropter cognationem. De \$w on a fait fans peine Deut* i D. Lorfqu'on appuyé l'extrémité de la langue-fur la racine des dents de deffus, &qu'enfuitehu voix l'en.fepare pour couler entr'elleôc les* dents u on. entend fur l'extrémité delà langue le fon délai lettre d. T. s'entend pareillement fur l'extrémité de I*i langue qui alors touche les dents de deffus, mais^ plus près de leur trenchant.-. Les Hébreux & les-* Grecs ont deux * , quifediftinguent par ràfpirationque nous marquons en Latin & en François avec la« lettre h. ! L. En commençant de prononcer / , on ouvre la ïrouche, ainfi cette lettre n'eft pas muette entièrement. La langue travaille peu , elle porte feulement la voix contre le palais , contre lequel elle s!appuye par fon extrémité. La mâchoire d'en bas contribué* à la prononciation de cette lettre , portant la voix en haut, La Trachée-artere retient stuflî la voix* de forte quecette lettre fe prononce fût

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

DE PARLER. LIV. III. Chpt. III. 21 T fort vite , parce que le larynx se ferme promptement , & tout à coup , & qu'on ne fait point d'effort pour pouffer la voix. N. La bouche s'ouvre auîi en prononçant n , c'est pourquoi elle n'est pas muette entièrement. La langue se replie, porte la voix dans cette partie du dedans de la bouche où est la communication des narines. Le son de cette lettre refonne en ce lieu, parce que la bouche se ferme sur la fin de la prononciation , ce qui fait qu'on appelle cette lettre , l'intermédiaire. Nous adoucissons le son de cette lettre dans ces mots gagner , agner , ignorer , comme nous le faisons de la lettre / , particulièrement quand elle est double , comme dans ce mot fille , dont les deux lettres ne se prononcent pas comme dans mollis. C'est de là que de fil on fait fou , de coïcâsi, de mala maux, de mou mic , de fel fiel. Ces deux //ont en notre langue un son particulier qu'on auroit pû marquer avec un signe particulier pour en faire une lettre distinguée de/, quand cette lettre a sa prononciation ordinaire. Les lettres des dents chez les Hébreux sont zain , jamecb , tsade , refeh , fchin. Nous n'avons que s y. z , r , qui se changent facilement les uns dans les autres. Les Latins ont dit Vulefiuc, & Vakrius, honos & bonor. Il y a des lieux en France où l'on dit courin pour coufin. 'Naufea.. vient de »«tru* • S. La lettre s se prononce lorsqu'on les dents approchant les unes des autres, coupent la voix qui coule sur la langue , laquelle s'appuie dans son extrémité contre les dents de dessus , & demeure droite; c'est pourquoi la voix n'étant point arrêtée , au contraire étant contrainte de passer avec vitesse entre les dents , on entend un sifflement semblable à celui d'un vent qui passe avec violence par

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

Ul La RHSToiKtui , l'Awt par une fente. Il faut pouffer la voix fortement pour faire sonner cette lettre; c'est ce qui la faisoit éviter aux Grecs, qui aimoient mieux dire. *a«t7» que Ils faisoient des pièces de vers où il n'y avoit pas une seule s, qu'on, appelloit pour cela irsynut Nous adoucif- , Ibns cette lettre en ces mots cavfe, defir* piaifir. Nous la prononçons comme le tade des Hébreux. Nous la doublons quand nous lui confervons le son quelle a , comme dans ces mots , aujft r haijfer, laiffer. Les Latins se font fervi de cette: lettre pour marquer l'aspiration, AinM de h us ont fait y*j, de Ihi fyfoa. Nous avons mis un t devant , pour en faciliter la prononciation , difant kiabUr de fiahilire , & écrire de feribere. Dans plusieurs Provinces au delà de la Loire , on ne prononce point cette lettre quand elle commence le mot, qu'on ne mette un e devant; on dit eftatuë, efpeSiâcîe. Le Samech 8c le Schin des Hébreux ne se distinguent que par la force de la prononciation; Le Z. des Latins & le nôtre, comme le xain «tes Hébreux, & le zêta des Grecs, est une lettre double., qui vaut un d avec i, v comme le tade «vaut un t avec /. Nous donnons au x une prononciation douce dans ces* mots, onze, douze , treize, R. Cette lettre n'est pas entièrement muette r parce. qu'on commence par ouvrir la bouche. On* pouffe ensuite fortement la voix , qui étant arrêtée par les dents qui ferment le passage, elle est obligée de rouler clans le palais , à quoi contribue la langue qui se replie un peu dans son extrémité. Il faut pouffer la voix fortement ; ce qui rend la prononciation de cette lettre assez rude 8c difficile. Ceux qui ne la peuvent pas prononcer , gument l en fa. place. Au lieu de mûrier ils

Digitized by LiO<

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

»1 PABXFR. Lh. Mît Ch*f. Ht ll-ĩ difent lotutier, d'où Ton a dit
h'tfi«p& pour fi> , £r/

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

Ai4 La Rhitori^{^vĩ}, ou l'Art Chapitre LV. l>i Varrang€7nent des
motu Ce qu'il y faut obfervtr ou éviter, C'Eft un effet de la Sageffe de Dieu
qui avoit créé l'homme pour être heureux , que tout ce qui eft utile à fa
confervation lui eft agréable. Le plaifir qui eft attaché à toutes les actions
qui peuvent lui conferver la vie , fait qu'il s'y porte volontairement Nous
n'avons pas-de peine à manger , le goût que nous trouvons dans les viandes
nous feifant trouver la necelTrté de manger agréable. Et ce qui autorife cette
remarque que Dieu a joint l'utilité avec le plaifir, c'eft que toutes les viandes
qui fervent d'alimens out du goût : les autres chofes qui ne peuvent être
changés en notre fubftance, font infipides. Cet aflaifonneraent de l'utile
avec le délectable , fe rencontre dans l'ufage de la parole : il y a une
fymphathir merveilleule entre la voix de ceux qui parlent , & les oreilles de
ceux qui entendent. Les mots qui fe prononcent avec peine, choquent ceux
qui les écoutenr. îcs organes de l'ouïe font difpofez de telle forte , qu'ils font
blelîez pat un difeours dont la prononciation blefle les organes de la voix.
Le difeours ne peut être agréable à celui qui écoute , s'il n eft facile a celui
qui te prononce , & il ne fe peut prononcer facilement fans qu'il foit écouté
avec plaifir. On mange plus volontiers les viandes délicates qui confervent
la fanté, Sz qui font agréables au goût. On prête auffi plus facilement les
oreilles à un difeours dont la douceur diminue le travail de l'attention. Il en
eft des feiences comme dès viandes, •Digitized by

DE parier. Lrv. III. Chap. IV. it\$ des, ditfaint Auguftin; il faut tâcher de rendre agréable ce qui eit utile, Quoniam uennullam inter fe habent ftnilitudiuem vefcentes arque difcentei , propter fa/lidia plur'imorum , et'nim ipfa fine quibus *vivi non poteft, alimente condienda funt. Le plaifir attire après lui tous les hommes, c'eft lui qui eft le principe de tous leurs mouvemens , & qui les fait agit. La prudence demande qu'on fe ferve de ce penchant pour les conduire là où l'on veut qu'ils aillent ; &c afin que nos paroles reçoivent un favorable accueil, qu'on gagne les oreilles, qui , en fait de fons , font comme les porticres de l'ame , outre que le plaifir que nous donnons en parlant eft précédé de notre propre utilité , le fouïagement de celui qui parle faifant le contentement de celui qui écoute Dans toutes les langues polies , c'eft-à-dire dans celles des peuples qui ont écouté la Raifon , on y .a toujours évité ce qui pou voit choquer les oreilles , ce qui a caufé ces grandes irregulatitez qu'on voit dans leurs Grammaires; car li on n'avoit égard qu'à fe faire entendre , on le feroit d'une manière uniforme, comme le font les Barbares , dont les Grammaires font extrêmement fimples. Ils ont peu de fociété entr'eux , ils vivent preique comme des bêtes farouches; ainfi faifant peu d'afage de la parole , ils ne penfent pas à polir leur langage , & ils ne s'apperçoivent pas de ce qu'ii a de rude. Les Hébreux, les Grecs les Latins ne fourTrent point d'expreffions rudes. Ils les changent , quoiqu'elles foient conformes à l'analogie de la langue, c'eft-à-dire à la manière commune. Les Hébreux doublent quelquefois une confone , ou ils la changent , ou ils l'accompagnent de voyelles longues ou brèves. On découvre arTez facilement que ce n'eft que pour rendre la prononciation plus aifée. Pourquoi change -t-on dans le Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.47% accurate

1*6 La Rhetorkwb, 00 l'Akt le Grec les lettres douces en fortes, ou celles qui font fortes en douces; & pourquoi tantôt ajoûtel-o n, & d'autres fois on retranche, que de deux voyelles on n'en fait qu'une, lesquelles on fepare en d'autres lieux; cela ne se fait que pour la douceur delà prononciation. Les irregularitez n'ont point d'autres causes. Tous les noms se décîneroient de la même manière, & tous les verbes auroient les mêmes inflexions, si la douceur de la prononciation n'obligeoit point d'éviter les inflexions ordinaires, à cause du concours de quelques consonnes qui ne s'accommodent pas ensemble> 11 faut remarquer que les Grecs, aussi bien que les Orientaux, ont aimé des sons distincts & forts; ils ont, par exemple, préféré, selon Dcnysd'Halicarnasse, les lettres doubles aux lettres simples, ce qui feroit que la rudefle feroit plus sensible dans leurs langues, ' Vils n'avoient eu soin de l'éviter 5 caries faux tons d'une trompette sont plus remarquables que ceux «Tune flûte douce, Dans la langue FrançoisYe les sons ne sont pas si forts* j c'est pourquoi si elle n'est pas capable d'une si grande harmonie; elle n'est pas sujette à une si grande rudefle, qu'il feroit très-difficile d'éviter, à cause qu'elle est sujette à l'ordre naturel que nous ne pouvons pas renverser, non plus que celui que l'usage a une fois autorisé; car quoique blanc brut & bont blanc ce soit une même chose, on ne dira jamais le premier qu'en riant. Avant que d'entreprendre la recherche de ce qui peut rendre un discours harmonieux, tâchons premièrement de découvrir ce qu'il faut éviter dans l'arrangement des mots; quelles fautes on y peut commettre, & qu'est-ce qui rend la prononciation difficile. Le premier pas qu'on doit faire pour arriver à la fin, est de s'éloigner du vice. SicutU frima ftultitis caruijse. Ou*

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

DE PARLER. Iru. 111. Chap. IV. %îf tre cela , dans ce qui regarde les fens , tout ce qui ne choque pas eft agréable , comme dit faint Auguftin : là omnt delettat quod non ojfen* dit. Entre les lettres , les unes fe prononcent avec plus de facilité , les autres avec peine ; celles dont la prononciation eft facile , ont un Ton agréable ; celles qui fe prononcent avec difficulté écorchent les oreilles. Les confones fe prononcent avec plus de difficulté que les voyelles ; auffi leur fon eft moins doux Sc mpins, coulant. Il eft bon de tempérer la rudeffe des unes parla douceur des autres, plaçant des voyelles entre lçs confones , afin qu'elles ne fe trouvent pas plufieurs cnfemble. Quirtilien dit agréablement , qu'il en eft comme dei pierres raboteufes, irregulieres, qui trouvent leur place dans une muraille , quand elles font employées par un artizan. La rudeffe du concours des confones eft fenfible da ns les langues du Nord. Lé Polonois , l' Allemand, l'Anglois font infupportables à ceux qui n'ont point encore endurci leurs oreilles à la rudelfe de ces langues. La coûtume fut qu'on ne s'apperçoit pas de ce que les mots ont de rude ; néanmoins on remarque , que félon les differens degrez d'inclination que les peuples ont eu pour la délicateffe , ils ont compofé leurs mots de lettres ou plus ou moins douces : ils ont eu moins d'égard à fuivre la Raifon , qu'à flatter les oreilles ; fc'eft pour cette douceur ae la prononciation que les Latins ont dit aufero pour abftro , colloco pour iumloco, comme l'analogie les obligeoit de parler. On a obtenu de l'analogie qu'elle relâchât de fes droits en faveur de la douceur de la prononciation. Imptrrdum eft À confuetudmi ut fmvitatîs Cdu

The text on this page is estimated to be only 16.41% accurate

it8 La Rus t ou î^ttrE l otri/Aatr fe prononcent d'une manière toute
contraire , ©ri oli; la trop grande facilité donne de la peine; tm glifTc, & il
eft difficile de feretenir. En prononçant ces deux mots , hardi , Esuytr f lî
Toa tie fait quelque effortpour s'arrêter un temps considérable fut la dernieré
lettre du premier mot , m interfijlat , laboret animas, le fbn de I , Ma *èi
mot harâi, fe confond avec la voyelle El far où cofnrrrence le mot fuivant,
Ectiyer'i Ce ^ui éfttpêche que les oreilles ne fbient fatisfaites f îie pouvant
diftinguer affez, clairement ces deu* ■Airrerens fons. • Pour empêcher ce
concours , ou Ton retranche «ne. des voyelles qui fe. trouvent enfemble,'
01I fcii'Q-£bS'-Wcre une coriforre pour remplir iCVui/4 de Digitized by

The text on this page is estimated to be only 24.07% accurate

n t v a x L S il. liv. HT. Chap. TV. ïi\$ &z qui fc feroit fans cet artifice; c'est pour cette raifon que nous diions en notre langue , qu'il fit pour que il fit : a- t-il fait , pour n il fait : ferat-il pour fera U. Quand une des deux voyelles t un fon aflez, fort pour fe faire diftinguer, cet artifice eft inutile. Ce foin d'arranger les mots doit être fans inquiétude: on ne doit pas confiderer comme des fautes confiderables, les manquerons qui fe font dans cette partie de l'Art de parler : Non id ut xrimen ingens expavefeendum eft, ac neftio an negliigentia in hoc , an follicitudo fit pejor. Je ne fai ce que Ton doit éviter davantage de l'inquiétude , ou de la négligence dit Quintilien. La négligence a cet avantage, qu'elle fait juger qu'on s'applique plus aux clio* (es qu'aux paroles : Indicium eft hominis de r* ma*is quod de verbis laborantis. Mais enfin naturellement , félon qu'on a plus de politefle t' on évite ce qui eft rude, on on l'adoucit: on fupprime quelque lettre , ou l'on en infère. Les perfonnes polies prononcent nous marchons , com» me s'il y a voit non marchons j il parle, comme s'il y avoit / parle. Pour éviter le bâillement on fait fonner la confone dans ces mots, Nous allons: vous irez.. On infere des lettres , comme au lieu de mon ami, on prononce, mon nami: au lieu de ton ame , on prononce 4

The text on this page is estimated to be only 17.00% accurate

xzo La Rhétorique , • © i'Ait par un

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

1>E PARIER. L'tv. 111. Cbap.V* ni defir de s'expliquer
difiinctement fait qu'on choiit pour le repos de la voix la fin de chaque fens
f pour diftinguer par ces intervalles les différentes chofes dont on parle.
Naturellement quand on a commencé une action , on ne fe repofe qu'après
qu'elle eft faite, au moins on diffère à fe repofer, qu'une partie foit achevée.
Ainli ayant comment cé de dire une chofe , de l'exprimer , on continue
jufqu'à ce qu'on achevé cette expreffion. Il eft donc naturel de ne reprendre
haleine , ou de ne fe repofer conitderablement qu'à la fin d'un fens complet ,
& de ne s'arrêter en aucune manière qu'après une partie de de l'exprefC oh
qui renferme un fens. L'on peut commettre deux fautes en diitribuant mal
ces intervalles. Si les expreflioni de chaque fens font trop courtes t & par
conféquent que la prononciation foit fou vent interrompue" , cette
interruption diminuant la force de la voix , & la faiiant tomber , l'efpiit du
Lecteur qu'on devoit tenir en haleine , fe relâche, l'ardeur qu'il a fe refroidit.
Il n'y a rien qui faffe plus ralentie le feu d'une action , que de la
difeontinue;, 8c de la faire à trop de reprifes. Le travail rend l'ame
vigoureuſe & attentive ; Toifiveté la plonge dans le fommeil & dans
l'affoupiflement , Fit attentior uç d\$tidtate > dit Su Auguftin. Lorfque les
fens ne font point trop coupez , & qu'il faut que l'efprit du Lecteur attende
quelque temps pour concevoir , ce retardement le tient en haleine : ce qui
fait qu'étant plus attentif, il conçoit mieux le fens du difcours. Nous avons
dit dans le premier Livre , que les Launs pour ce fujet rejettoient à la fin de
la fentence quelque mot , duquel dépend l'intelligence des premiers termes.
Mais fans cette tranfpofition & ce renverfement de l'ordre naturel , il fuffit
pous K 3 . em

The text on this page is estimated to be only 16.44% accurate

empêcher que la prononciation ne soit trop souvent interrompue, de choisir des expressions un peu étendues qui contiennent un assez grand nombre «le mots; oh bien il faut que les choses qu'on:, exprime soient liées si étroitement, que les premiers mots excitent le desir d'entendre les derniers, & que la voix se repose après chaque sens* «le telle sorte que l'on conçoive qu'elle doit aller plus loin. Si une pensée est exprimée par un trop grand nombre de paroles, on tombe dans un autre excès,. Comme par exemple l'action qu'on a commencée^, la voix ne se repose qu'à la fin du sens «dont elle a commencé de prononcer l'expression. Si ce sens* comprend donc trop de choses, la longue suite de paroles qu'il demande, & auxquelles l] est enchaîné, échauffe les poumons, & épuise les esprits, ainsi la prononciation en est incommode & ceux qui parlent, & à ceux qui écoutent. Une des plus grandes difficultés de l'éloquence, est de savoir tenir un milieu, & de s'éloigner de ces deux défauts. Ceux qui parlent sans art, & qui n'ont qu'un faible génie, tombent ordinairement dans le premier défaut; à peine peuvent-ils dire quatre mots qui soient liés: chaque sens finit aussitôt qui! commence* L'on n'en-tend que des vers, enfin, & cela, ce dit-il, & d'autres semblables expressions dont ils se servent pour coudre leurs paroles détachées. Il n'y a point de défaut dans le langage si méprisable & & insupportable que celui-là* Ceux qui veulent s'élever, passent dans une autre extrémité. Les premiers marchent comme des boiteux; ceux-ci ne vont que par bonds & par sauts; de crainte de s'abaisser ils montent toujours: ils n'emploient que de grands mots, & fœdalia verba. Ils ne se servent que de longues phrases, capables de r- J * t ^ met

The text on this page is estimated to be only 20.77% accurate

DE PARLER. L'tV. III. Chaf. V. 12 J mettre hors d'haleine les plus forts. Il est facile d'abrèger ou d'allonger le corps d'une sentence: on peut lier deux ou plusieurs sens, n'en faire qu'un, & ainsi soutenir le discours par une longue suite de mots qui ne raflent qu'on seul sens ; il n'est pas belin pour cela d'avoir recours à des phrases creuses & vuides , & d'enfler son discours de paroles vaines. Au contraire il une sentence contient trop de cliques qui demandent un trop grand nombre de paroles, il est facile de couper les sens de cette sentence , les separer , & les lignifier par des expressions détachées , qui soient par conséquent plus courtes que celle qui exprimoit tout le corps de cette sentence. Nous prenons naturellement des dispositions conformes à l'action que nous allons faire. Nous allons vite sur un mot quand nous en devons prononcer un fécond ; c'est pour cela que les Hébreux changent les points , c'est-à-dire les voyelles d'un mot, lorsqu'en le prononçant on le doit lier avec un mot qui suit, avec lequel il a un certain rapport. Ils changent , dis-je les points qui sont longs dans des points brefs : ils l'abrègent afin qu'il se prononce vite. Ainsi au lieu de dire Aabar'vn f}ehova% **v ba Dei9 ils disent d'abre, Jehova. C'est la douceur de la prononciation qui fait dire grand' peine & grand' chere , Grand' Méfie, contre la Grammaire qui voudroit qu'on dît, grand* peine , grande ih& rt, Grande MeJJ*. On ne fait point ce retranche* ment lorsque le mot suivant est composé de plusieurs syllabes , & qu'il est nécessaire que la voix; s'appuie pour les prononcer. On dit grande demence , grande m'ifericorde. On peut encore commettre une trop grande faute contre la juste distribution des repos de la voix. En commençant une sentence on lève la voix insensiblement , ce que les Grecs appellent rarif , & K 4 à

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

iii'4 La Rhétorique , ou iA%t à la fin du fens on la rabaifle ; ils appellent ce rabaifle ment }%nt. Les oreilles jugent de la longueur d'une phrafe par relèvement de la voix: un grand élevation de voix leur fait attendre plueurs paroles : fi ces paroles attendues hefuivent pas , ce manquement qui les trompe leur fait delà peine» auâi-bien qu'à celui qui parle. Il eft difficile de s'arrêter au milieu d'une courfe : quand là nuit on eft arrivé au plus haut degré d'un efcalier fans s'en appercevoir , & que l'on croit pouvoir monter encore, le premier pas qu'on fait après, on chancelé , & on reflent la même peine que fi lé Î>lancer fur lequel on eft, fe déroboit de deflbu» es pieds. Toutes les part iculcsexpletives, comme font notre pas, notre feint, & les autres, ont été trouvées pour tenir la place des mots que l'oreille «ttendoit. Les Grecs ont un très-grand nombre de ces particules , qui n'ont point d'autre ufage que d'allonger le difeours 9 & d'empêcher qu'il ne tombe trop tôt. Les oreilles font auffi choquées d'un difeours qui va trop loin -.tous les mots qu'élus les n'attendoient pas font importun** Ocerott comprend tout- ce que nous venons dé dire, dan* Je paifage que je vais rapporter entier ; car il If font : rjr nos admomnt compUre verbis qu* prop4* fuenmus . ut nèhil defiderênt^ nihil amplms r*ftlent. Ckm vèx ad fententiam exprmendm • *#tMtur , remiffit denec condadatur arrtft* fm0u complet oque ambittt vaudent ; cr curta ejf ri on , au* tmmoatraEntre les défauts de l'arrangement des mots, on compte: la ûmijitude , c'eft-à-dire, une icpemio» t i- il trop

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

d S r a r li R. Liv. III Chap. V. trop fréquente d'une même lettre, d'une même terminaison, d'un même son, & d'une même cadence. La Jiverûté plaît ; les meilleures choses ennuyent lorsqu'elles sont trop communes. Ce défaut est qu'autant plus considérable, qu'il se corrige facilement ; il se faut que palier les yeux par dessus son ouvrage, changer les mots, les syllabes, les terminaisons qui reviennent trop souvent. On peut exprimer les mêmes choses en cent manières ; l'usage fournit des expressions différentes pour exprimer une même pensée. On rendre différents égal & coulant lorsqu'on évite les défauts dont nous avons parlé. On marche avec peine par un chemin raboteux ; on ne peut manier un corps plein d'inégalité sans souffrir quelque douleur : une prononciation est aussi incommode & aussi importune, lorsque sans aucune proportion, il faut tantôt élever la voix, tantôt la rabaisser, allant d'une extrémité à l'autre. Les mots, les syllabes qui entrent dans la composition du discours, ont des sons différents : le son des uns est clair, le son des autres est obscur : les uns remplissent la bouche, les autres se prononcent avec un ton faible. Tous ne demandent pas une même disposition des organes. de la voix : cette différence fait l'inégalité de la prononciation. Pour soutenir le discours, & le rendre égal, il faut relever la cadence d'un mot trop faible par celle de celui qui aura une forte prononciation, tempérer la trop grande force des uns par la douceur des autres, faire que la prononciation des mots qui précèdent, dispose la voix pour prononcer les suivants, & que dans ceux-là la voix se rabaisse par degrés. Je pourrais donner quelques autres préceptes -, mais ce que j'ai dit suffit pour faire réfléchir à ceux qui veulent écrire avec soin sur ce

The text on this page is estimated to be only 18.02% accurate

%i6 La Rhetoikiuï , *v t'Ait / ou'il est neceffaire de confiderer dans l'arrangement ces mots. La principale utilité, & prefque la feule qu'on retire des préceptes , c'est qu'ils nous font prendre garde à de certaines chofes aufquelles on ne penfe pas. Pour vous perfuader encore davantage de Futilité des confiderations que nous verrons de faire fur l'arrangement des mots, remarquez , je vous prie f encore une fois , que les anomalies ou irregularitez qui fe font glifées dans les langues t y font fouffertes pour éviter les défauts que nous Venons de xenfurer. Pourquoi dans l'Hébreu cette multitude de points qui tiennent lieu de voyelles dans cette langue ? Pourquoi cette différence de points longs, de points très-brers, oui fe changent félon les différentes inflexions des verbes f & la difpofition des notes qui marquent les éle-. varions, les rabaiflemens , & les repos de la voix ; Pourquoi enfin un Scheva qui est un point qui tantôt fe prononce , & tantôt ne fe prononce point , fi, cen'est pour rendre égalé, la prononciation, la for* tirlar par des points longs Quand il en est befoin ; & diminuer force par la brièveté des points" dont on se fert quaji *rai-, fam «V/#s ou ils infèrent une cohfone, ilfèx» \ pour iimxi^ixf: : comme ils ne se fervent point de cct artifice lorquci'une de ces voyelles est longue, H qu'eUe a un fotfafTez fort pour se faire drilinger, comme dan* t»h Vous fave* ■v t ^*

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

)>F niLEK, Lh. 777. Chap. V. 227 que pour fortifier la prononciation, lorsque le mot fuivant commence par une voyelle ^spirée, ils changent les tenues en aspirées dans la fin du mot qui précède, comme dans cet exemple, pour %ùm l' y cet oàjjp ayant un esprit rude, il demande une forte prononciation, qu'il feroit difficile défaire après avoir prononcé les tenues, » &: r dont le Ton est foible. Les Grammairiens remarquent que les Grecs disent /i^«u«tau prétérit du médion, pour ^i'/oi/a, afin d'éviter la triple répétition de la même confone ^. Chacun peut faire les mêmes réflexions sur la langue Latine, & généralement sur toutes les langues qui lui sont connues. Cette grande multitude de termes qu'a chaque langue, différens par leurs terminaisons, & par le nombre de leurs syllabes; & cette abondance d'expressions, dont les unes sont courtes, les autres longues, n'ont été inventées que pour rendre le discours égal, & donner le moyen de choisir dans cette variété les paroles & les phrases les plus commodes, rejetant celles qui ne pourroient pas s'allier avec les autres, incommodes & fixantes, & mettant en leur place celles qui sont plus accommodantes. Ce qui donne encore le moyen d'éviter la répétition trop fréquente des mêmes mots, & de diversifier utilement, en quoi consiste en partie l'éloquence. Outre que* c'est une marque de pauvreté d'employer toujours les mêmes expressions; lorsque le discours est fort varié, on ne s'appelait presque pas qu'on entend parler; il semble qu'on voit les choses mêmes, ce qui n'arrive pas si les mêmes expressions deviennent trop souvent. Aussi les bons Écrivains, après s'être servis d'un mot remarquable, ils ne l'employent que lorsqu'ils croient que le Lecteur ne s'en souvient plus. Les Grecs & les Latins ont plus de facilité & d'avantage pour ceU que nous

The text on this page is estimated to be only 10.38% accurate

12\$ La Rhétorique, 00 L*A *V n'en avons pas. Il ne nous cft point permis de faire de nouvelles phrafcs. Nous fommes tellement affujctris à Tufage ,que pour parler François cetfeft pas affe* de fe fervir des termes ordinaites , il faut prendre ies tours qu'on prend ordinairement. . i ... '\ : ; c » a p i t % bv;vt. ; -,r> Zi» m* des fñs. Conditions néceffnires ««* - • « N "3' / T • . « * 1 1 ' * • » *' • Vn fin violent tft defi^reabk : an fin ■modéré fiait. Ous venons de voir ce qu'A faut éviter dans rarrangement des' mots pour ne pas choquer les oreilles ; voyons ce qu'ilpfaut faire ,afm que les ions oui compofent les mots fotènt agréa* dîcs. Tout fentiment , lorfqu-*l eft modéré , caufe quelque plaifir ; les vkhdes qui remuent doucement les nerfe de la langue, font reffentirà rame le plsrffir de la douçewt ; celles qui là coupent & qui l'agitent avec violence, font aigres % piquai*tes 6c ameres, j L'ardeur dfe feu caufe de k doUleuft h rigùeuï -du 4ro\à eft infitpportaWe; tane chaleu* 'modérée eft utile k h fatitë ^ h1 fraîcheur i fe* agrémens. Dreù , pour rendre à4Kefprit de l'hontme la prifcn du corps- 'agréable > & la:4ui faifrfe aimer , a voùlq que ifefli ce" qui arrive-au- corps , & qui n'en trjouçle point : là bonne difpofiuo»\ lui donnit du eèntenfen&h^ On prend pkiiîr à voir , à fentk * à toucher , à^ôjltçr • il n'y a point de iëris dpnt la privation ne fbit lâche ufe. Le fênV timent d'unfon doit donc être agréable, &-pla*ïï© aux oroHen torique te foâ-icè-frappe *ieç*à*~ c 3 " dera.Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.45% accurate

Mention. Les sons doux font ceux qui frappent avec cette modération les organes de l'ouïe; ce « oui les bleuent , font rades & defagréables. v . il < ■ < ; • :- *; ' i: ■ ••. • 1; ■•; î- : Vh fin doit être dtfimcl t pur confiquent ajfez, fort pour être entendu. . : MAts auili un fou dok avoir aflfer de fore© pour refaire entendre ; les viandes qui font? mfipides font pfcs capables de feire perdre i'a'ppetit , que de l'exciter. L'on eft obligé de les alfai-f fonner, & d'en relever le goût avec du fel &d« vinaigre. lien eft des fenftions comme des connoiffances an ces qui ne dépendent point du corps ; une connoiffance imparfaite ne fait que mortifier la curiosité ; elle fait feulement connoître qu'on ignore quelque chofe. On retient auffi une efpece de chagrin quand on apperçoit obfcurément un ob-» jet : la vue d'une campagne que le Soleil éclaire l donne- du plaifir. Tout ee qu'on apperçoit avei chrté , fbk par les fens* foit par l'eiprit , donna du plaifir. Voilà donc deux conditions neceffaires aux ions y afin qu'il puiſſent être agréables. première, qu'ils neſoient pas fi vioîens qu'ils bleſſent les oreilles : la féconde , qu'ils l oient claire* taenr mltin&ement'etotenidus. C'eſt pourquoi^ comme nous rematfqué, les Grecs* eſtim oient
|)luſlCTlctn^doubleè';;tevr tpfikni ^ ■> ajC ?. j^Tur.;».. *:o zK - : •> a :i : jr
t ; < - i - ■ IM v

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

vfo La RHfiTOKUPti oe l'Art & faiblement, avec viteffe & avec
lenteur, fans aucune proportion , troublent lame, comme la diverfite des-
affaires trouble un homme qui ne peut s'appliquer à: toutes en même teras.
La vue d'une multitude de differens objets difpofez fans ordre,. eft confufe..
Voyez un cabinet enrichi de bijoux „orné de Tableaux , de Bromes ,
d'Eftampes, de Médailles : la vue de toutes ces richeffes a'eft point
agréable, fi elles ne font difpofées avec ordre.. Pourquoi, eft-ce que les
arbres plantez en échiquier plaifent davantage que lorfqu'ils le trouvent
rangez fans art comme la nature les a fait naître ? Pourquoi une armée
rangée en bataille f plaît-elle à la vue" en même temps qu'elle épouvante ?
On peut affigner plufieurs caufes de ce plaifir : pour moi je crois que la
principale eft que l'égalité & l'ordre rendent une fenfation plus diftinée..
Cette clarté avec laquelle l'ame apperçoit les chofes entre lefquelles il y a de
l'égalité & de l'ordre, lui donne une fécrotte fatisfaction. Elle jouît
pleinement de ce quelle defire. S'il n'y a quelque ordre entre les impreffions
des fons, elles ne peuvent être dilhnguées par l'ame. Dans Une aflemblée de
plufieurs perfonnes qui parlent toutes à la fois , on ne peut difcerner aucune
parole. Dans un concert réglé & composé de plufieurs voix, & de differens
infrumens, on entend fans confufion & fans peine le fon de chaque
infrument , & le chant de chaque Mulkien ; & c'eft cette diftinction oui
plaît aux oreilles. Elles feroient choquées n ces voix & ces infrumens ne
s'accor doient. Je ne m'en étonne pas , puifqu'en fonnant mal une cloche , fi
on lui fait faire un faux fon, quelque folide & forte qu'elle foit, elle Se casse
auflî facilement que si elle ne toit que 4e jrerre. f) Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.59% accurate

c DE paklf. J5fc. III. Ckap. VI. 231 TV £4 diverfitè eft atiffi
neceffairt que légalité pour rendre les, fans agréable», ■Icerondit
agréablement, que les oreilles font _ l difficiles, à. contenter ;
Faft'uiiofijfnnt fient a ires : fouvent on. leur déplaît en penfant leur plaire.
L'égalité eft neceflaire , & fans elle aucun fentiment n'eft diftinct : l'on
n'apperçoit rienque confufément , & avec un chagrin fcmbJabie à celui que
l'on reçoit lorfqu'onne jouit pas pleinement des chofes qu'on aime & qu'on
délire ; cependant cette égalité devient insupportable lorfqu'elle continue
trop long-temps. Les oreilles font inconfiantes, comme tous les autres fens..
Les plus grands plaifirsfont fuivisdeprès dequelque dégoût : Omnis voluptas
habet finit imum fa ftu dïum. Ceux qui fa vent l'art de plaire , préviens nent
ces dégoûts & font goûter fucceifivement differens plaifirs., furmontaort par
la varieté cette humeur difficile des hommes qui s'ennuyent de toutes
chofes. Ce n'eft pas néanmoins le feul caprice qui rend la variété necefTaire
: la nature aime le changement, & en voici la raifon. Un fon larîe les parties
de l'organe de l'ouïe qu'il frappe trop long-temps : c'eft pourquoi la diverfité
eft néceflaire dans toutes les a étions , parce que le travail étant partagé ,
chaque partie d'un organe en eft moins fatiguée. L'harmonie fuppofo donc
de la variété. Le même fon. quoique doux & agréable , ennuyeroit s il duroit
trop longrtems.. Au contraire lesfonsdtfagreabks. d'eux-mêmes , pourvû
qu'ils frappent l'oreille avec ordre, deviennent agréables.; ce qui fe
remarque dans la chute des goûtes d'eau qui plaifent lorfqu'elles tombent
différemment , &par intervalles réglez, comme Çiçeron lç dit élégamment :

The text on this page is estimated to be only 15.04% accurate

*3i R*itorik q» t'K.wa ment: Humeras in continmtione nultus eji ,
#w er âqualium mtervâllorum percujjlo , numerum confiât, quem'm
catontibut guttis , quoi inwnkUit diftmguntur notare poffièmus , m amni
prêtante m» pojfvmuu ' ■ v t , «. »i*.V*% Jf /wtf faf conditions
précédentes. « • , « »• | • r ' L« • ^ . • . * " - " ' • • . J • IL femble que les deux
dernières conditions i oient incompatibles , & que l'une détruife l'autre ;
mais die» s'accordent fort bien , ôd'on peut allier l'égalité avec la variété
fans aucune tonfufion de ces deux qualitez. Il n'y a rien de .plus diverfifié
qu'un parterre de fleurs. On y voit des œillets, des tulippes, des violettes,
des rofes;. Les corn par timens en font fort differens £ 11 y en. a de
circulaires % û y a des ovales -, dos quarrez , des triangles ; cependant fi ce
parterre a été tracé, pat un habile homme , l'égalité s'y rencontre avec la
varit te , t tant partagé en des pieces proportionnées entr'e.les, 6c ornées de
figures Semblables. C : Nous allons faire voir comme Ton peut allier
Tégalité & la variété dans les fons : c'eft cette alliance qui fait la beauté &
l'agrément des concerts de mufique : car , comme dit S. Auguftin , les
oreilles ne peuvent recevoir un conientem en t plus grand que celui qu'elles
reflentent lorsqu'elles font chacmées par la di ver fi té des fçns , 6c que
cependant elles ne font pas privées du plaifir que donne l égalité. Quid tnm
aurîbiu jucandius poteft ejfe quàm mm w varutatt Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

DE PUIER. Liv. III. Chaf. VI. 13\$ - • * • • - • V I. Cetts alliance de légalité W de la diverfité doit m être fenfible : ce qu'il faut obferver four cela. CEtte alliance de l égalité avec la variété doit être fenfiWe-, il faut que les oreilles apperçoivent ce tempérament; c'eit pourquoi tous les fons dans lefquels elle fe trouve, doivent être liez enfemble, &il eft neceffaire que les oreilles les entendent fans aucune interruption notable.

Lafymmetned'unbatim :nt ne peut être remarquée lorsque l'on ne découvre qu'une petite partie de ce bâtiment : les habiles Architectes réunifient pour ce fujet leur ouvrage , de manière qu'il puifle être confideré d'une feule vue. Afin que les oreilles apperçoivent l'ordre & la proportion de plufieurs fons, il faut qu'elles les comparent. Or toute cornparaifon fuppofe que les termes de la comparaison foient prefens, & joints les uns avec les autres ; il faut donc unir ces fons :ce qui les rend plus agréables que lorfqu'ils font feparez ; parce que cette union les raifant fentir tous en même rems , l'impreflion qu'ils font eft plus forte, & par confequent le plaifir qu'ils caufent eft plus grand. Plus délectant omriia, cjuam fingàa , fi poffint fentir i omm a t dit S. Auguftin. Seneque exprime élégamment ce que nous voulons marquer ici , qu'il faut unir l'égalité &la diverfité des fons, & rendre cette union fenfible, comme elle l'eft dans un concert de plufieurs voix & de plufieurs inftrumens. Chaque voix elt tellement unie avec les autres , qu'elle eft , pour ainfi dire, cachée dans toutes les autres qui paroi ifent toutes enfemble. Non vides quàm piultorum vocibas eh or us confet ? Unus tamen ex omnibus fonus redditur. Aliqua illic acu/a eft\ aliqua gravis , aliqua média. Accédant viris

The text on this page is estimated to be only 14.65% accurate

f traïru , interponuntur tihU * fingtikrvm ïb'% latent Chautie VIE .
C# *r«i/w diftinguwt dans le [on Je* ' j>arolejfv es quilles y panent
appercewir avec piaîftr. CEs conditions dont nous venons de parler dans le
Cha pitre précèdent r font neceiTaires à tous les ions pour être agréables ,
foit aux fons de la voix , soit aux ions des inftrunjens : cependant je n'ai
prétendu parler que des fons de la voix humaine Encore je diitingue deux
fortes de voix r une que j'appelle contrainte , l'autre que je nomma* ample
& facile. La voix contrainte eft celle dont on fe fert en chantant , lorfque
l'air qui* tait le fon * fort avec violence des poumons. La voix (impie eft
celle que l'on forme en pa riant , qui fe fait avec fiicilité-, & qui ne- lafle
point les organe* comme I* première; Ce que je dit ai dans la fuite de ce
traité »e regarde que le fon de la voix fini pie ; il faut voir maintenant
comment on peut taire que les fons oit les mots ay ent les con ditions qui les
doivent rendre agréables aux oreilles. L'on peut facilement arranger fon
difeours de telle manière que la prononciation n'en soit ni violente , ni trop
foibîe qu'elle soit modérée &r diUinâe * & que ce difeours ait par
confequent les deux premières conditions. On a vu ce que l'on doit faire ou
éviter ,. afin que le difeours «técorche point les oreilles , & qu'il puifle être
entendu. L'on a. tait voir avec quel foin il faut éviter la rencontre des
consonnes rudes , comme il \$*t rempli les vuides qui se rencontrent entre les
* v motSt I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.62% accurate

PAPIER. Lh. IIL Chap. VU. z?c mots , où le cours de la prononciation feroit arrêté; avec quelle prudence on doit modérer la rudeffe de certaines fyllabes par la douceur de celles qui font plus douces ; en un mot , comment Ton peut égaler la prononciation , & foûtenir le fort des lettres foibles-, en les faifant accompagner de lettres plus fortes.. Les quatre autres conditions fe peuvent trouver en différentes manières dans le difcours ; les oreilles apperçoivent dans la prononciation plufieurshofes outre le Ion des lettre*. Premièrement elles, jugent delà mefure du tems dans lequel on prononce chaque lettre , chaque fyllabe, chaque mot», chaque expreffion. En fécond lieu , elles apperçoivent les éleuemens tk les rabaiflemens de voix, par lefquels on dtuingue en parlant chaque mot chaque expreffion. En troifieme lieu les oreille* remarquent le filence ou le repos de la voix à 1*. fin des mots& dufens : quand on lie deux mots r eu qu'on les fépare : ft on mange quelque voyelle a & plufieurs autres chofes qui font comprises fous le nom d'accens , dont la conaoiflance eft abfolument neceffaire pour la prononciation. Cesaccens peuvent être en très-grand nombre. L'on en compte plus de trente dans les Grammaires Hébraïques. Il 7 en a huit chez les Latins , félon Servius Honoratus,. favoir l'aigu ainfi figuré (') qui montre quand il faut hauifer la voix : k gravé (') quand il la faut abaifler ; le circumflexe , compofé de l'aigu & du grave (A ou ~) L'accent long figuré ainfi (•) qui avertit que la voix doit s'arrêter fur la voyelle qui a cette marque : le bref () que le temps de la prononciation doit être court. Hvfhén, ou conjonction (-) qu'il faut joindre deux mots enfembie , comme dans male-fanus , qu'on ne fepare pas dans la prononciation. Dinftole , ou divifion marque qu'il faut feparer les mots entre lçf

The text on this page is estimated to be only 21.76% accurate

23^ La Rhétorique, ou l'Art lei'quels elle se trouve. L'Apoptrophe montre qu'on a rejeté une voyelle. La Diafole & l'Apoptrophe, ont une même marque (') mais dans l'Apoptrophe elle se met au haut de la lettre, ad caput litterae dans la Diafole au bas, ad pedem. Il ne faut pas oublier ce que les Grecs appellent espr'u, qui est une note qui se met au commencement d'une voyelle. Il y a deux fortes d'esprits, l'un doux & l'autre âpre, qui ont chacun leur note qui marque s'il faut aspirer fortement ou doucement cette voyelle. Il ne faut pas juger de toutes les langues par la nôtre; nous ne concevons pas qu'on puisse distinguer tant de différentes choses en prononçant, parce que nous sommes accoutumés à prononcer d'une manière fort unie; ce qui fait que nous ne pouvons point comprendre comment les Chinois prononcent un même mot monosyllabe avec cinq tons différents, & qu'on les distingue assez pour donner à ce même mot cinq différentes significations. Or l'on peut faire que les oreilles apperçoivent toutes ces choses avec plaisir, y faisant trouvée; les conditions que j'ai proposées ci-dessus. Disposant, par exemple, les mors avec cet artifice, que les mesures du temps de la prononciation soient égales, que les pauses de la voix, ou les intervalles de la respiration se répondent, que la voix s'élève & se rabaisse par des degrés égaux. On y peut allier l'égalité avec la variété, faisant que plusieurs mesures liées ensemble soient égales, quoique les parties dont elles seront composées soient inégales, & que les oreilles apperçoivent ce tempérament avec plaisir. Mais avant que de passer outre, à présent que nous parlons de l'art de plaire, & que nous sommes tout occupés à chercher dans le discours ce qui peut divertir l'oreille, il est bon de faire quelque réflexion sur cette maxime de l'art éc

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

DE PARLER. LtV. III. Ch*p. VII. 237 de plaire , que les chofes les plus agréables font deagrables en certaines rencontres. Le divertiffement n'eft pas toujours de faifon , le travail & les jeux ne s'accommodent pas enfemble , perfonne ne marche en cadence pour aller à fes affaire?. Lorfqu'il s'agit de découvrir Amplement fa penfée, qu'il eft utile de faire connoîtreaux autres ce qu'onadansl'efprit, un homme de bon fens ne s'amufera jamais à compafler fes paroles, à mefurer fes mots , & à placer avec j uft efle les paufes de la prononciation. Le plaiir n'efl plaiirque lorfqu'on lefouhaite ; s'il vient à contre-temps, il déplaît , parce qu'il détourne & divertit de l'application ferieufeoùl'on étoit. Il faut donc diftinguer le difcours en deux efpeces : il eft naturel , ou artificiel. Le naturel eft celui dont on doit fe fervir dans la converfation pour s'exprimer, pour inftruire, & pour faire connoître les mouvemens de fa volonté, & les penfées de fon efprit. L'artificiel eft celui que l'on employé pour plaire, & dans lequel s'éloignant de l'ufage ordinaire & naturel , on fe fert de tout Tartinée poffible pour charmer ceux qui l'entendront prononcer. Dans In difcours naturel , il fuffit d'obferver avec exactitude ce qui a étépreferit dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ce n'eft pas qu'on n'y puiffe appeller l'art à fon fecours ; car les matières ne font pas toujours fi aufteres qu'elles ne permettent quelque petit divertilTement. Perfonne n'ignore la différence qui eft entre la Pxofe& les Vers, elle eft trop fenfible. Le difcours qui eft lié par les règles étroites de vérification eft entièrement éloigné du difcours libre, qui eft celui que l'on employé lorfque l'on parle naturellement & fans art ; c'eft pour cette raifon que les difcours en Vers font appelez particulière, gient artificiels. Nous fommes obligez de corn. in en.

The text on this page is estimated to be only 21.01% accurate

La RHnomauB, ou l'Akt mence l'art que nous traitons , par enseigner , comme Ton peut donner à undifeours libre & naturel, c'est-à-dire à la proie, les conditions qui rendent les fons agréables , fans que ces conditions lui ■ôtent fa liberté ; après cela allant par ordre , nous viendrons aux difeours artificiels , tels que font les Vers. Cet art dans la Profe se réduit à deux chofes, ou à rendre la Profe «Périodique , ou à la figurer. Voyons ce que c'est que période , ce que c'est que figure , comment l'on peut rendre le difeours pciiodi-quecomment on le peut figurer.Nous verrons enfui' te comment on le peut mefurer pour faire des vers. Avant que de paiTer outre, remarquons, i. que ce n'ell pas lefpnt , mais les oreilles qui jugent de •cet arrangement. Or elles font faftidieufes , & ce •qui leur plait une fois ne leur plaît pas toujours, comme on l'expérimente : ce qui nous paroît flbit * bien rangé dans un temps, dans un autre paroît rude. .2. La Rai Ton demande bien qu'on travaille à ranger un difeours , afin qu'il ne foit ni tude ni obfcur ; mais elle n'approuve ni les arTc-étalions , ni cette grande application à ordonner tous les mots, comme pour les faire marcher en cadence, & par leur difpofition & arrangement en faire des figures qui plaifent, C'est la marque d'un petit génie qui s'occupe de rien , comme le dit ÎJuintilien dans fem neuvième Livre à la fin , où il donne d'exceliens avis pour l'arrangement. Totm veri hic locus non ideo tratfatur à nob'ts , stt vratio cjua ferri débet ac fluere , dimetiendis. pedilus , ac perpendtndis fyUaiis confcnefcât : nam id 4um tmjtri , tum in nthiuriis occupait eft. Ne que enim qui fe totum in bac cura coufumpferit , potioribus vacabit : fi quidem reliâo rerum pondf wt j acnitùrt coHtetnfto , tefferulas , (ut ait Lu~ fiLtus) firuet , w virtnicutate inter . fe lexeis corn* mît f et. Nonne \$rgo tefr'igerttur , fi calor c? itnpetut

The text on this page is estimated to be only 21.95% accurate

M parler tiv. TIL Chap. YttL l[^]Ç tus pereat , ut equorum curfum , qui dirigit , nuit i V pajfus qui dquat , jrangit. ■ Chapitre VIII. Gemment Il faut dijlrühuer les intervalles de la rtfpiration , afin que les repos de la voix [oient proportionnez, Compofuion des Périodes* NOuî fommes obligez de prendre haleine de temps en temps. La neceffité qu'il y a de fc faire .entendre, fait que l'on s'arrête ordinairement à la fin de chaoue expreflion pour refpirer , afin que ces repos de la voix fervent en même temps à rendre le difeours plus clair, & à reprendre de nouvelles forces pour parler plus long-tems. La voix ne fe rcpoiefpas également à la fin de tous les fens. Dans unefentence qui a beaucoup de fens , on fe repofe un peu à la fin de chaque fens ; mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on adeffein daller plus loinLa partie d'un fens parfait qui fait partie d'un autre plus grand fens, eft appellécdes Grecs «

The text on this page is estimated to be only 18.93% accurate

240 La Rhb torique, pu l*A*t néanmoins elles défirent encore quelque chose (c plus parfait , comme pn le lent dans ces paroh s Latines. Si quantum in agris , locifique définis audacia potefl , tantum in foro atque judk'ùs impi h dentia valeat. Cela eft auflî dans la Traduétio; I. Éi l'effronterie étoit aufît avantngguî i ceux qui parlent dans le Barreau devant les Juges , m e l*efî la hard'teffe aux voleurs dans les lieux écarte Vous pouvez juger par vos oreilles que ce fers parfait contente , mais qu'il n'ôte pas le defirde quelque chose de plus accompli , & que Ton délire entendre le corps de la fentence après avo j entendu ce membre. La voix ne peut fe repofer qu'en fe rabaiûant , ni recommencer h courie qu'en s'élevant ; c'eît pourquoi dans chaque membre il y a deux parties , une élévation & rabaillement de voix : w*«* , 6c «ri/ttîf. La voix ne fe repofe entièrement qu'à la fin de la fentence, & elle ne fe rabailfle qu'en achevant de prononcer cette fentence qu'elle avoit commencée. Lorfqu'elles membres qui compofent le corps d'une fentence fontégîux, &quela voix en les prononçant fe repofe par des intervalles &gaux , & s'élève & fe rabailfle avec proportion, l'exprefîion de cette fentence fe nomme Période : c'eft tin mot qui vient du Grec, & qui fignifie circuit. Les périodes entourent & renferment tous les fens qui font les membres du corps de la fentence qu'elles comprennent. L'artifice dont nous parlons ici confîfte à rendre égales les exprefîions de chaque membre d'une fentence; à proportionner ces parties du du cours où Ton reprend haleine; où l'on finit un fens pour en recommencer un autre, clandendi inchoandique J entent las ratio. Pour compofer une période , ou , ce qui eft la même chose , pôûr exprimer une fentence qui eft tompoféc de deux oudepiuficurs fens particuliers. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

DE p A. R L El. L'ru. liL Chap. Vilt avec cet art, que les
expreffionsde cette fentence ayent les conditions necellaires pour plaire aux
oreilles ; il faut premièrement que ces expreffions ne i oient point trop
longues ,& que toute la période foit proportionnée à l'haleine de celui qui la
doit prononcer , *hu^«ti Xiy«>r©* ovppiTgtfpi'11 faut enviager tout ce
que contient la fentence que Ton veut comprendre dans une période ,
choifir des expreffions ferrées ou étendues i retrancher ou ajouter, afin
qu'elle ait fa juſte longueur. Mais on doit prendre garde de ne point inférer
des paroles inutiles & fans force , pour remplir le vuide de la période , oc en
achever la cadence , mania complément a. , er rament a numerorum. 1. Les
expreffions des fens particuliers qui font les membres du corps de la
fentence , doivent être rendues égales, afin que la voix fe repofeà la rin de
ces membres par des intervalles égaux. Plus cette égalité eſt exaète , plus le
pâilir en eſt fenſible, comme on le peut voir dans cet exemple. Hac eſt
enim non facla , fed ttata Ux ; quam non didicimus , accepimus , legimus j
verUm ex natura ipf.i arripu'imur , haufimm , exprefflmur : ad quam non
dotiï , fed faSti ; non inſtituti , fed 'unbuti fumus. 3. Une période doit avoir
tout au moins deux membres, & quatre pour le plus. Les périodes doivent
avoir au moins deux membres , puifque leur beauté vient de l'égalité de
leurs membres. Or l'égalité fuppofe pour le moins deux termes. Les Maîtres
de l'art ne veulent pas qu'on faſſe entrer dans une période plus de quatre
membres parce qu'étant trop longue , la prononciation en feroit forcée ; par
conſéquent elle déplairoit aux oreilles, puifqu'un difeours qui incommode
celui qui parle ne peut être agréable à celui qui l'écoute. 4. Les membres
d'une période doivent être liés. L il

The text on this page is estimated to be only 23.12% accurate

24^ La Rhétorique, l'Art se rapporte étroitement, que les oreilles apperçoivent l'égalité des intervalles de la prononciation. Pour cela les membres d'une période doivent être unis par l'unité d'une seule sentence, du corps de laquelle ils font membres. Cette union est très-sensible, car la voix ne se repose à la fin de chaque membre, que pour continuer plus loin sans courir : elle ne s'arrête entièrement qu'à la fin de toute la sentence. On peut dire que la voix roule en prononçant une période, qu'elle fait comme un cercle qui renferme tout le sens d'une période : ainsi les oreilles sentent facilement la distinction, & l'union de ses membres. 5. La voix s'élève & se rabaisse dans chaque membre : les deux parties où se font les inflexions doivent être égales, afin que les degrés d'élévation & de rabaissement se répondent. En prononçant une période entière on élève la voix jusqu'à la moitié de la sentence, & elle se rabaisse dans l'autre moitié. Ces deux parties qui sont appelées membres, doivent se répondre par leur égalité. 6. Pour la variété, elle se trouve dans une période en deux manières ; dans le sens, & dans les mots. Premièrement, les sens de chaque membre de la période doivent être distincts entr'eux. Dans le discours la variété s'y rencontre d'elle-même : on ne peut exprimer les différentes pensées de son esprit, qu'on ne se serve de différents mots. Outre cela on peut composer une période de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre membres. Les périodes égales ne doivent pas se fuir de fort près ; il est bon que le discours coule avec plus de liberté. Une égalité trop exacte des intervalles de la respiration, pourroit devenir ennuyeuse. Voici quelques passages de Cicéron que j'ai pris pour

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

DE FAMEE, th. III. Chaf. VIII. 24J pour exemples de périodes Latines, parce que U cadence de nos Françoises n'est pas si sensible. Exemple d'une période de deux membres. 1. Quid iam est admirabile, quam ex infinita multitudine hominum existere unum, 2. qui id quod omnibus naturae fit datum, vel folus, vel cum paucis facere possit. La période suivante a trois membres, i*. Nam cum antea per civitatem, huius auctoritatem loci contraingere non audeam, 2. Statu eremico nihil habere nisi perfectum industrii* 9 elaboratum ingenio edificari oportere \ 3. Meum tempus omne amicum cor uni temporibus transmittendum putavi. Celles-ci est de quatre membres, t. Si quantum in a* gratia locique defertis audacia potest, 2.- Tantum in foro ac in judiciis impudentia valeret; 3. Non minus in ecclesia cederet Aulus Caelina Sexti Iulii impudens, 4. Quantum in vi faciendum cessat ante* daci. _ ■■ Quelquefois Ton termine la fin de chaque membre d'une période par des terminaisons presque semblables; ce qui fait qu'il se trouve une égalité dans les chutes de ces membres, & que l'harmonie de la période est plus sensible, comme vous pouvez* remarquer dans les exemples que nous venons de rapporter. Toutes les périodes ne sont pas également étudiées. Le soin que Ton a de placer à propos les repos de la voix dans les périodes, fait qu'elles se prononcent sans peine. Nous avons remarqué que les choses les plus aisées à prononcer, sont aussi les plus agréables à l'oreille: Id auribus nostris gratum est inventum, quod hominum lateribus non solum tolerabile, sed etiam facile esse potest. C'est cette raison qui oblige les Orateurs à parler périodiquement. Les périodes soutiennent le discours: elles se prononcent avec une majesté qui donne du poids aux paroles. Mais il est bon de remarquer

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

X44 La Rhétorique que » ou l'Art qu'on quer que cette majesté est hors
d'usage, lorsque l'on voit le mouvement de la passion, dont la précipitation
ne souffre aucune manière réglée d'arranger & de composer les mots. Un
discours également périodique ne peut se prononcer qu'avec froideur. Les
périodes, comme j'ai dit, ne sont bonnes que lorsque l'on veut parler avec
majesté, ou plaire aux oreilles. On ne peut pas courir, & en même temps
marcher en cadence. C'est dans cette juste mesure des intervalles où le sens
se nit, qu'il paroît si un homme fait écrire. C'est le fin de l'art de savoir couper
les sens à propos, & de donner une juste étendue à leur expression. C'est
autre chose d'écrire que de parler. Le ton de la voix, l'air du visage, les
gestes font connoître ce qu'on veut faire entendre, & suppléent à tout, ôtent
les équivoques, empêchent, que le discours ne paroisse sans force & sans
liaison, rude, embarrassé. Un discours écrit n'a pas les mêmes avantages. Il
est obscur, il est ennuyeux, il est insupportable, si la composition est sans art
, si les mots sont mal rangés, composez de voyelles qui se mangent, qui se
confondent, & de consonnes qui peuvent s'allier, qui se choquent; si tantôt
on perd haleine, parce qu'il y a trop de paroles pour chaque sens, ou que
les sens soient coupés, & finissent trop tôt, de sorte qu'il sembleroit que ce
discours ne sorte de la bouche que par secouffes, comme une liqueur fort
d'une boubuté! ' Le style doit être égal & mou? Pour cela il faut éviter ce qui
arrête ou précipite trop la prononciation; mais sur toutes choses il faut
avoir égard à la juste mesure des intervalles, dans lesquels la voix se repose
à la fin de chaque sens, étendant ou retranchant l'expression, afin que cela se
& se avec proportion; que ces intervalles ne, si soient Digitized by

The text on this page is estimated to be only 23.02% accurate

Ti & parler. Lh, III. Chàp. IX. I4 J foient ni trop éloignez , ni trop proches, que le difcours fe foutienne , & qu'il ne tombe pas. Cetl en cela que confifte l'art. . Chapitii IX. Vt Tarrangement figuré des mots. En quoi cela confifte. O u s avons dit fort au long dans le fécond J^l Livre, que les figures du difcours étoient les caractères des agitations de l'ame ; que les paroles fuivoient ces agitations ; & que îorfque l'on parloit naturellement , h paflion qui nous raifort parler, fe peignoit elle-même dans nos paroles. Les figures dont nous allons parler font bien différentes : elles fé tracent à loifir par un efprit tranquille. Les premières fe font par faillies ; elles font violentes , elles font fortes , propres à combattre ; & à vaincre un efprit qui s oppofe à la verilé : celles-ci font fans force: elles ne font capables que de donner quelque divertiiTement. Je patrie de celles qui font étudiées ; car il fe peut faire que le» conditions de ces dernières figures dont on orne le difcours pour le divertiiTement , fe trouvent par hazard dans ces figures qu on employé pour le combat. Nous avons dit que la répétition d'an même mot, d'une même lettre , d'un même fon , étoit defagréable: tnaï aufii nous avons remarqué que lorfque cette répétition fe fait avec art , elle ne choque point. En effet les fons les plus defagréables plaifent lorfque l'on les entend par de certains intervalles mefurez. Le bruit des marteaux étourdit ; cependant lorfque les forgerons frappent fur leurs enclumes avec proportion , ils font L 3 une

The text on this page is estimated to be only 27.22% accurate

4 La Rhitoriqte, on l'Ait une efpecc de concert où les oreilles trouvent de l'agrément. La répétition d'une lettre , d'une même terminaifon, d'un même mot , par des tems mefurez , & par des intervalles égaux , doit donc, être agréable. Cette répétition fe fait tantôt au commencement , tantôt à la fin , tantôt au milieu dune fentence , comme vousl'allez voir dans les exemples que j'ai donnez de ces figures, que j'ai tirées pour la plupart de nos Poè tes ; il eft difficiil le d'en trouver dans notre Profe. Ne faites attention dans ces Vers qu'aux figures dont nous parlons. Dans la fuite je ferai remarquer l'artifice de laPoëfie. Ces figures peuvent être infinies , puifque cette lépetition qui les fait, fepeut faire en une infinité de manières toutes différentes. On peut répéter Amplement le même nom , fans lui faire perdre fa lignification , comme dans cet exemple ; Mon Dieu, mon Dieu , regardez-moi ; ou en changeant la lignification de ce mot. Un pere efl toujours pere , maigri fon courroux, Quand il nous veut frapper l'amour retient [es coups. Le mot de pere eft pris la féconde fois pour les mouvemens de tendreffe que reffentent les pères pour leurs enfans. En voici un autre exemple merveilleux des Entretiens Solitaires de Brebœuf % d où j'ai tiré plufieurs autres exemples. g * • Vmftinft règle bien mieux les plus vils animaux) 'Us ufent mieux que nous w des biens & des maux; Aux noirs /dereglemens Us ne font point en butté * Et fans autre fecours que ce léger appui , La brute ne fait rien d'indigne de la brute : ft tout ce qui fait l'homme eft indigne de lui. * Qn Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.64% accurate

i>E parler Lh. III. Chap. IX. ijfj On répète la même expreffion au
commencé ment de chaque membre du difcours. il n'eft crimes
abominables*, Il n'eft brutales atlions , 11 n'eft infantes pajftons , Jhnt les
mortels ne foient coupables. -* En ce fiecli maudit à peine un feukment A
Coin de vivre juftement. t On place le même mot à la fin & au
commencement d'une fentence. Vengez-vous dans le tems de mes fautes
pajfées, 'Mais dans l'Eternité ne vous en vengez, pas. On place le même mot
à la fin d'un membre t 8c au commencement du fuivant, ou au
commencement d'un membre, & à la fin du fuivant: comme vous voyez
dans les Vers fuivant. Se voyant temerni \$e fon Juge fuprcmr, • " ' L Z'efprit
plein dé fon crime , ennemi de foi- même r jl foi-même à toute heure il
devient odieux , Voyant fouvent quen lui tout contre lui s'irrite > En tous
lieux il s'évite , Et fe trouve en tous lieux. ••• A U T R E È X E M P L E, # •
Sien-têt , vous difoit-il , je veux futvre vos trfr ces , fien-tôt vous me verrez,
confentir à ces grâces

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

İ48 L»a Rhetoieiqjub, ov i'AlT Cette répétition de mêmes mots fe fait dans le milieu des membres d'une fentence. , Le dejîr des honneurs , des biens , ey délices , Produit fini fes vertus , comme il produit fes vices j Et l'aveugle Intérêt qui règne dans fin cœur , Va d'objet en tbjet , ey d'erreur en erreur : Le nombre de fes maux s'accroît par leur remède, < Au mal qui fe guérit un autre mal fuccede, Au gré de ce tyran dent l'empire eft caché , Un péché fe détruit par un autre péché. On répète le même mot dans toutes les parties du difcours, comme il paroît dans la description fuivante de l'inconfiance d'un homme qui quitte Tunique & le véritable bien , pour s'abandonner à la pourfuite des faux biens qui ne peuvent le contenter. > -, Il veut , il ne veut pas : H accorde , ilrefufe \ Il écoute U haine > il confulte V amour : Il ajfure , il retracle ; il condamne , il ex eu fi ; Et le même objet.pUU ,ç

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

d b paier, Liv. HT. Chap. IX. 24% Us aime lors même qu'il Us
châtie , puifju'd ne les châtie que parce qu'il les aime. AUTRE EXEMPLE.
Dieu n'a que deux voyes pour fauver le riche : ou de brifer cr de ruiner fin
coeur dans fis biens : ou de ruiner fis biens dans fin cœur. La main de Dieu
n'est pas moins adorable hrfquelU tué , mue lorfqu'elle refluite ,
puifqu'elU ne tué fis Elus que pour les njfufciter i que comme ce qui
paroît vie danĩ Us mēchans efl une veritabU mort , ainfi ce qui parok mort
dans Us Jujles , efl une veritabU vie. . r \ Il y a une efpece de répétition qui
fe fait eà changeant un peu le mot que l'on répète.. « Les traversis qu'il
endure r Contre Uur propre nature x Lui font un don précieux ; » Et quoique
vous put fiez, faire >, Rien ne déplaît à fis yeux , Que ce qui peut vous
déplaître.. AUTRE EXEMPLE. Le tems S fin infenfible cours Nous porte à
la fin de nos jours : C'est à notre fage conduite Sans murmurer de ce défaut ,
De nous confiUr de fa fuite , En le ménageant comme il faun t Enfuite Ton
peut en même tems faire toutes îes fortes de répétitions , comme dans ce bel
exemple pris d* la.tradu&jon duPoème deS.Profperv

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

l\$o Lk Rhetori izeuxe% Si on répète , & qu'on augmente , c'est une Gradation. Quand on re~ tourne au même mot , c'est Epanode, ou retour* Il y a des répétitions où ce n'est pas le même mot qui est répété, mais seulement le même son* ou la même terminaison , ou la même syllable r ou la même lettre ; ce qui se peut faire en différentes manières auxquelles ces Rhéteurs donnent des noms, Uixestpas nécessaire d'en charger la mémoire. Voffius les explique , & il en donne des exemples dans ses Commentaires de Rhétorique. Je n'ai pas cherché de comprendre toutes les espèces possibles de ces* Figures dont nous parlons : ■ v V Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.46% accurate

DE PARLER, th. TH. Chap. IX. 2^e Tons ; j'ai cru qu'il suffiroit d'en donner quelques exemples. Ces expressions qui sont figurées en cette manière , peuvent être estimables , à cause du sens qu'elles renferment ; mais il est évident que ces figures ne méritent par elles-mêmes qu'une médiocre estime. L'artifice qu'on employé pour les produire , est trop sensible , pour parler franchement, trop grossier; auili notre langue, qui est naturelle , ne les aime pas, & nos excellens Auteurs les évitent avec plus de soin que quelques Ecrivains ne les recherchent. A peine les souffrent-ils , lorsqu'ils se présentent elles-mêmes , & qu'elles se placent sansqu'ils s'en aperçoivent. Les petits esprits aiment ces figures , parce que ce foible artifice est assez proportionné à leur force , & conforme à leur génie. Puerilibus ingemis hoc granitis , quo fit fuit est. Il n'y a rien de si facile que de figurer un dif • cours de cette manière ; c'est pourquoi ceux qui ne sont pas capables d'une véritable éloquence , s'attachent à ces figures. Us les aiment , parce qu'ils les remarquent , & qu'ils les imitent facilement Un esprit folide examine de quoi il s'agit, & après il s'y applique. Les choses ne sont belles que par rapport à leur fin ; c'est cette fin qu'il faut considérer. Que sert un jeu de paroles à la clarté du discours ? Si la matière est frivole, il est hors de saison : on ne joue point quand on a en tête une affaire importante. Cependant je ne fais pas la critique que je condamne toutes ces figures. Elles sont belles quand elles ne sont pas recherchées, qu'il ne paroît pas que l'Auteur , au lieu de s'appliquer à la vérité , s'est donné à badiner. Il y a des répétitions figurées qui sont Naturelles & élégantes, comme celles-ci, » - L 6 Its

The text on this page is estimated to be only 27.08% accurate

15* L a Rhetorijj e , ou i'Ar t Les Grands feplaignent dans les défauts dont il n'y. a que les Grands qui /oient capables. Vamour propre eft plus habile que le plus habile homme du monde, y oublie que je fuis malheureux , quand je fonge que vous ne m'avez, pas oublié. Il s'eft efforcé de connotre Dieu , qui par fa grandeur eft inconnu aux hommes , de connaître i'homme , qui par fa vanité eft inconnu à luitième. Nous pouvons comparer toutes ces figures aux figures d'un parterre. Comme celles-là plaient à la vûë parleur variété, & par cet ordre avec lequel elles font difpofées ingenieufement ; les fons ou les mots dont un difcours eft compofé étant figurez de la manière que nous venons de le dire , ils font agréables aux oreilles. Qn les peut auffi comparer à ces figures qu'on voit fur les ouvrages de la nature , où il femble qu'elle ait voulu fe jouer en prenant plaifir à les diversifier. Un voyageur fe délafle quelquefois en confiderant une coquille , une fleur. Un Lecteur mélancolique eft auffi reveillé par cet arrangement figuri de mots. Ces figures renouvellent fon attention , & ces petits jeux ne lui font pas defagréables. J'ai remarqué quelques-unes de ces figures dans les Livres facrez , particulièrement dans le texte original d'Ifaïe , qui eft le plus éloquent de tous les Prophètes. Les Pères ne les rejettent point , foit pour accommoder à leur fieele qui y prenoit plaifir, foit parce que Ton retient mieux une fentence dont l'expr eflion a quelque cadence. * 9 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.59% accurate

De parler. Liv. II^e Ch. X. III^e — — «* C»ipmi X, De la mesure du tems qu'une syllabe se fait prononcer. De la structure des Vers. La voix s'arrête nécessairement quelque tems sur chaque syllabe, pour la faire former & la faire entendre. Nous cherchons maintenant les moyens de mesurer la quantité de ce tems de la prononciation, de le proportionner, & de lui donner les conditions qu'il devoit avoir les choses que les oreilles apperçoivent dans la prononciation. La manière de prononcer n'est pas même chez tous les peuples. La prononciation des langues vivantes de l'Europe est entièrement différente de celle des langues mortes qui nous sont connues, comme le Latin, le Grec, l'Hébreu. Dans les langues vivantes on s'arrête également sur toutes les syllabes, ainsi les tems de la prononciation de toutes les voyelles sont égaux comme nous le ferons voir. Dans les langues mortes les voyelles sont distinguées entr'elles par la quantité du tems de leur prononciation. Les unes sont, appelées longues* parcequ'elles ne se prononcent que dans un espace de tems considérable, les autres sont brèves, & se prononcent fort vite. Nous ne devons pas nous imaginer que nous prononcions aujourd'hui le Grec & le Latin comme les anciens Grecs & les Latins prononçoient ces langues; ils distinguoient en parlant la quantité de chaque voyelle. Nous ne marquons en prononçant un mot Latin, que la quantité de la pénultième voyelle de ce mot. Nous ne prononçons pas une finale brève d'une autre manière qu'une finale longue. Cependant faisons Au-, L 7 guilia»

The text on this page is estimated to be only 24.83% accurate

îç4 La Rhétorique, ôitl*Ah>t guftin dit, que celui qui lifant ce Vers de Virgile r ■ Arma , vhumque cane , Troj* qui primas ab oris , prononceroit frimis pour prima* , cette fyllable w étant longue , & w bref , il troubleroit toute l'harmonie de ce Vers. Qui de nous autres a des- ^ oreilles aflez délicates pour appercevoir cette diff fcrence ; §Huifefintit àeformùate font offenfum ; comme le* oreilles des Romains du temps de S. Auguftin étoient choquées par ce changement l Quelle étoit donc cette délicate fie fous l'Empire d'Augufte ? Cicéron dit que le plus petit peuple s'appercevoit des fautes qu'on faifoit dans la récitation d'un Vers. La véritable prononciation du Grec & du Latin eft perdue depuis long-tems. Il y a pluieurs fiecles qu'on n'a plus d'égard à te longueur & à la bréveté des fyllabes , mais aux accens qui fe font introduits dans la prononciation , differens de ceux que les plus habiles & • anciens Grammairiens ont marquez en certains noms: ce qui change entièrement la cadence du vers. Ifaac Voflius le montre en quelques vers d'Homère , dans lefquels il rétablit les aecens qu'ils deyroient avoir. Cette remarque eft de la dernière impor* tance, pour ne pas juger de l'harmonie de l'ancienne poëfie par ce que nous y fentons aujourd'hui. On nomme mefure un certain nombre de fyllabes ^ue les oreilles diftinguent & entendent féparément d'un autre nombre de fyllabes. L'union de deux ou de pluieurs mefures fait un vers. Ce mot qui vient du Latin , ver/as , lignifie proprement rangée ; & on donne ce nom aux vers , parce que~ dans l'écriture ils font diftinguez de laProfe qu'ort n'écrit point par rangs , mais tout de fuite , d'où? elle eft appelée Profà Oratio , cjuafi-prorfa „omti^ \ Mariu&> • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.24% accurate

D E PARTIR. th. III. Chap. X. *JJ Marius Victorinus prétend que ce mot Latin , ierpts y vient à vtrfuris , id eji à repetita fcripturÀ eà ex parte in quam définit. Les anciens Latins, écrivoient par liions , -ayant commencé de la gauche à la droite. Ils écrivoient le fécond vers commençant de la droite à la gauche , comiïie les bœufs font en fillonnant la terre j c'eft pourquoi, comme remarque le même Auteur , cette manière d'écrire étoit nommée Bufiropbe . à boum •verfatione. C'eft ce que nous avons dit de la première manière dont les Grecs écrivoient. L'égalité des mefures du tems de la prononciation, ne peut être agréable, comme nous avons dit, fi elle n'eft fenfible. Pour cela il faut que les oreilles diftinguent ces mefures , & qu'en même tems qu'elles font entendues féparcment , elles foient liées enfemble » de forte que les oreilles puiffent les comparer les unes avec les autres, & appercevoir leur égalité qui fuppoſe tout au moins deux termes, & quelque diftinction entre ces termes. Car on ne dit point de deux grandeurs qu'elles font égales , que lorsqu'elles font toutes deux prefentes à Pdbrit. Outre cela l'égalité des mefures doit être alliée avec la variété , comme nous l'avons fait voir avec étendue dans le Chapitre huitième ; d'où nous apprenons que l'artifice & la ftruéture des Vers conſiſte dans l'obſervation de ces quatre chofes. 1 1. Chaque meſure doit être entendue* diftin&ement , & Séparément de toute autre meſure. 2. Ces meſures doivent être égales. 3. Ces meſures ne doivent pas être les même*. Il faut qu'il y ait quelque différence entr'elles, afin que la variété & l'égalité y foient alliées l'une adirée l'autre. 4. Cette alliance de l'égalité avec la variété ne peut être fenſible dans- ces meſures, li elle ne font

The text on this page is estimated to be only 23.88% accurate

x\$6 La Rhetomo^we, ou l'Ait lices les unes avec les autres. 11
faut que les oreilles les entendent toutes enfemble, qu'elles les comparent ,
& que dans cette comparaison elles apperçoivent l'égalité qu'elle* ont dans
leur différence. La prononciation des langues étant différente r 4 a ftruélure
des Vers ne peut être la même dans toutes les langues. Toute cette différence
néanmoins fe réduit à deux chefs ; car la Poëfie Latine 6c la Poëfie Grecque
ne différent de la Poëfie Françdñie , Italienne, & Efpagnole ,que parce que
dans ces dernières langues on prononce toutes les fyllahes également , &
qu'elles n'ont point cette diflindion de voyelles brèves & de voyelles
longues : c'eft pourquoi je ne ferai point obligé de parler en particulier de la
ftruélure des Vers de chaque langue ; il furEra pour mon deffein de
découvrir les fonde mens des régies de la Poëfie Latine , & de celles de la
Poëfie Vrançoifç. Je ne prétens pas qu'on devienne Poète en lifant ce que je
vais dire. Mon deffein eft de faire connoitre les principes de l'art , ce qui
doit plaire à ceux qui font jpirituels , beaucoup plus que l'harmonie de la
Poëfie; lesplaifirsde l'efprit étant plus grands que ceux du corps ,
certainement ilsfont préfex râbles ; d'où S. Auguftin conclut que ce feroit un
dérèglement d'aimer mieux un vers que la connoiùance de l'artifice avec
lequel il eft compofé. Ce feroit une marque qu'on fait plus d'état des oreilles
que de l'efprit. Nonnulli pervers* magis *mant verfum , quàm artem
ipjam.quâ conficitur terfus , quia plus attribut quam intelligentu fĩ fĩ de*
âeruYiu Lorfque Cyrus feifok voir à Lyfander fes jardins , fes- vergers ,. fes
bocages , où tous les arbres étoient plantez avec ordre ; Cela eft admirable
, dit ce Grec mais celui qui eft l'Auteur de cette belle difpofition , me paroît
encore plus digne, d'admiration. Je tâche par ces refie* « Digitized by
Google

The text on this page is estimated to be only 22.79% accurate

X>* PARLER. & V. III Chap. XL 2J7 lions de prévenir ceux qui vont voirie détail dans lequel jedefcends. Il eft neceffaire pour connoître l'art delà Poëfie Latine. Or, félon ce que je viens dédire, cette connoiffancedoit plaire à un Efprit raifonnable , pour le moins autant que les ouvrages de cette Poëfie. .Chapitre X I. ; Des mefures , ou pieds dont Us Grecs & Us latins composent leurs Vers. • * • *■ ^Haque mefure dans la Poëfie Latine eft entendue féparément & diftinaement par une élévation de voix qui fe fâit au commencement i & par un rabaiffement de voix qui fe fait à la fin. Ces mêmes mefures font appellees pie-i* ; parce qu'il femble que les vers marchent en cadence pat* Je moyen de leur mefure. Ainfi les pieds d'un Vers Latin, comme lereroarque Marius Viclorinus, fe forment par une élévation. & pai vm rabaiffement de voix , & /ir« , id eft, alternafyllabarum fubiatione w pofitione pedes nitunturvr fir* mantur. Les Romains battoient la mefure en recitant leurs Vers : Plaudendo recitabant. Pedts pulfus ponebatur , tolUbafurque i d'où vient cette manière de parler , percutere pedes ver/us, pour dire , diftinguer les pieds ou les mefures d'un Vers. Pour déterminer combien 'û peut y avoir de différentes mefures, ou de difierens pieds dans la Poëfie Latine * il faut taire attention aux règles suivantes > qui font, fondées fur cette neceffité qu'il y a de rendre les mefures nettes & diftinctes. PRE

The text on this page is estimated to be only 20.88% accurate

1§§ La Rhétorique, ou i'Ait PREMIERE REGLE. H eft confiant qu'un pied doit être colhpofé tout au moins de deux fyllabes , fur la première de/quelles la voix s'élève, & s'abaiffefurlafecon^ (de , afin de la faire remarquer. SECONDE REGLE. . Les deux fyllabes d'un pied ne peuvent pas être toutes deux breyes , parcequ'elles pafTeroient trop vite , & que l'oreille n'auroit pas le tems de distinguer deux differens degrez dans la voix qui le» prononce ; fçavoir, une élévation & un rabaiûV ^ient. TROISIEME RE G L E* Deux brèves dans la prononciation ont la va^ leur d'une longue , c'eft-à-dire , le temps de la. prononciation d'une longue eft égal à celui que l'on employé pour prononcer deux voyelles bre± Tes. / . ■ QUATRIEME REGLE. - Un pied ne peut être compofé de plus dedeu* Jyllabes longues , ou équivalentes à deux Longues ; car celles qui fe trouvent entre les extrêmes , fur lefquellcs la voix s'élève & fe rabaiſſe, troublent l'harmonie , & empêchent l'égalité des inefures , comme nous le dirons. Je ne parle à prefent que des pieds fimples qui peuvent forcer une harmonie parfaite. On appelle pieds compefex., ceux qui font faits de deux pieds Amples* C I N~ m ■ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

» E PARLER. Lh. UL Chaf. XI. 159 CINQUIEME REGLE. Un pied ne peut être composé de plus de trois syllabes •* Il ne peut l'être de quatre ; car ces syllabes feront ou toutes brèves , ou quelques-unes feront longues. Si elles sont toutes brèves , la prononciation en fera trop glissante , & par conséquent vicieuse , une mesure de quatre brèves ne pouvant être entendue distinctement. Si dans une mesure de quatre syllabes il y a une longue & trois brèves , ces trois brèves valent plus d'une longue : ainsi cette mesure pêche contre la quatrième règle. SIXIEME REGLE.) Les oreilles rapportent toujours les mesures* composées aux plus simples, parce que les choses simples s'entendent plus facilement « plus distinctement. Ainsi d'une mesure composée de quatre syllabes longues , les oreilles veulent qu'on en fasse deux. Ces règles nous font connaître que tous les pieds simples sont ou de deux syllabes , ou de trois syllabes. Voyons de combien de sortes il peut y avoir de pieds de deux syllabes , de combien de trois syllabes. Dans un pied de deux syllabes > ou ces syllabes sont deux longues , & ce pied s'appelle Spondaïque. Ou ces deux syllabes sont deux brèves , & ce pied est nommé Pyrrhique*. Ou la première de ces deux syllabes est longue, & la seconde brève , ce qui fait le pied qu'on nomme Iambique: Ou la première est une brève , & la seconde

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

160 La Rhetorikijje^ou LrA «: t re une longue; ce qui eft appelle
l'iambe. Dans un pied de trois fyllabes , ou ces trois fyllabes font longues , &
ce pied eft nommé Mokjfe. Ou ces trois fyllabes font brèves , ce qui fait le
pi ed qu* on nomme Tribraque. Ou la première eft longue , & les deux
autres brèves ; ce qui eft un Dactyle. Ou la dernière eft longue, & les deux
premières brèves, ce qui eft nommé Anapefte. Ou la première eft brève , &
les deux dernières longues rce qui eft nommé Bachique. Ouïes deux
premières font longues, & la der* niere eft brève , qui eft appellé
Antibathique. Ou les deux extrêmes étant longues , elles renferment une
trêve r on appelle ce pied Amfhtbnacre. Ou les deux extrêmes étant brèves ,
elles renferment une longue : Ce pied fe nomme Amfhi* braque. Or tous
ces pieds ne peuvent pas entrer dans la compofition des Vers, parTcequ'ils
n'ont pas les conditions qui doivent Te trouver dans leurs mefures. Pluſieurs
font excus de h Poëſie par les règles précédentes. Le Pyrrhique par la
féconde règle. Le Molofle par la quatrième. Le Bachique & l'Antibachique
par la même règle. L'Amphiraacre & l'Amphibraque par la fixième. Outre
cela nous ferons voir que l'égalité ne peut être regardée dans ces deux
dernières mefures , fi bien qu'il n'y* a que fix pieds ; ſa voir , le Spondée , le
Trochée , l'Iambe, le Tribraque , le Dactyle, & l'Anapefte. On compte
pluſieurs autres pieds ; mais il ſe rapportent naturellement à ces ſix fortes de
pieds dont nous venons de parler. * gitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

1>X PARLER. ZitoUl Chaf. XII tôt Chapitre XII. E» quoi confifie V égalité des mefures des Vers Grecs CT Latins j oh ce qui fait cette égalité. LOrfque deux fyllabes fe prononcent en tems égaux , on dit que la quantité ou le tems de ces deux fyllabes eft égaL Cette égalité fe trouve entre deux fyllabes & une troifiemc, lorfque dans le tems qu on prononce une de ces fyllabes , on a le loifir de prononcer les deux autres. On dit que le tems d'une fyllabe eft ou 2e double , ou le triple du temps d'une féconde fyllabe, fi dans Je temps qu'on prononce Tune , l'autre fe peut prononcer dans le même efpace de tems ou deux fois , ou trois fois. Ainfi le tems d'une longue eft double du tems d'une brève. Lorfque les tems de la prononciation de deux fyllabes peuvent être mefurez par une mefure précife ; par exemple , que le tems de l'une eft double de celui de l'autre , cette prononciation empêche la confufion , & fait que les oreilles apperçoivent diftinctement la quantité de ces fyllabes ; ce qui doit plaire infailliblement , puifque l'égalité, comme nous avons vû , eft agréable , parce qu'elle rend les fonr diftinéts , & ôte la confufion. Il y a dans une mefure, ou pied, comme il a été dit, une élévation, & un rabaiiTement ; Pes habet elationem w pojitionem. Afin doneque l'égalité y foit gardée , le temps de le- ; levation doit être égal a celui du rabaiffement. Dans un Spondée les tems de l'abaiiTement & de r#evation font parfaitement égaux , puifque ce pied eft compofé de deux longues. La même choie arrive dans le Dactyle & dans l'Anapefte , le tems de deux brèves étant égal à celui d'une longue.

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

161 La Rhétorique, ou l'Art gue. Dans le Trochée , & l'iambe , cette égalité n'est pas si parfaite j mais aussi la différence (Tune longue & d*.une brève n'est pas si sensible que les oreilles en puissent être choquées. Outre cela il * faut remarquer qu'un silence notable tient lieu tout au moins d'une brève ; ainsi un Trochée a la valeur d'un Spondée ou d'un Dactyle , si après ce pied la voix se repose & s'arrête , & pour lors le tems du rabaissement est égal à celui de l'élévation. C'est ce qu'il est important de considérer, pour répondre à une objection qu'on pourroit proposer contre ce que nous avons dit , qu'une mesure demande nécessairement deux syllabes ; car il se trouve dans les Odes des mesures qui ne font que d'une seule longue ; mais le repos de la voix , distinctionis mora , ou le silence qui fait cette longue tenant lieu d'une brève , il fait avec cette longue un Trochée, qui est une mesure de deux syllabes. On peut encore ici reconnaître le fondement * de ce que nous avons dit ci-dessus, qu'un pied ne peut être composé de plus de deux syllabes ioniques ; car si l'élévation ou le rabaissement comprend la syllabe moyenne , l'égalité ne fera plus entre ces deux parties. . Si cette syllabe n'est comprise dans aucune des deux parties d'une mesure , elle demeure inutile pour l'harmonie, & par conséquent elle ne sert qu'à la troubler. C'est pour cette raison que les pieds qu'on appelle Amphimacré & Amphibraque , ne peuvent entrer dans la mesure d'aucun Vers : car dans ces pieds ou une brève se trouve entre deux longues, ou une longue entre deux brèves ; ainsi cette moyenne syllabe ne pouvant se joindre avec une des extrémités sans troubler l'égalité., elle demeure inutile , & trouble l'harmonie. Ces pieds néanmoins peuvent entrer dans une mesure harmonique , : lot * ■ s d by Google

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

'v 1>E PARLER. Lrv. III. Chap. XII. 16\$.es temps de l'élévation & du rabaiflement de ces pieds étant proportionnels. Dans un pied de trois fyllabes longues que nous avons appelle Molofle , le temps du rabaiflement qui fe fait fur les deux dernières longues , eft double du temps de l'élévation qui fe fait fur la première fyllahe longue ; ainfi ces temps font proportionels , & par conféquent il peuvent être agréables à l'oreille , comme nous avons vû. Ainfi un difcours qui eft compofé du mélange de ces pieds , eft harmonieux : mais il font exclus des Vers t parce que l'harmonie des Vers doit être fort fenftble ; ce qui ne peut être M l'égalité des mefures n'eft gardée exactement Dans un iambe & dans un Trochée , cette égalité ne s'y trouve pas ; mais comme nous l'avons déjà dit , la différence qui eft entre une brève & une longue n'eft pas fort fenftble , parce qu'une brève fe prononce vite. L'inégalité au contraire qui eft entre les parties d'une mefure de trois longues , eft très- fenftble,, & trois fois plus grande ; car deux longues valant quatre brèves , une longue eft à deux longues , comme deux brèves font à quatre brèves , & une longue eft à une brève, comme deux brèves font à une brève. Selon Marius Viftorinus une brève eft un temps : c'eft pourquoi , comme le remarque Servius Honoratus , un Spondét a quatre tems. Une mefure eft égale à une autre mefure lorſque les tems de leur prononciation font égaux : ainfi le Spondée , le Dadyle , & l'Anaſteſte font des mefures égales. Tempora elationis eſt poſitionis Aqualia funt. Le Trochée , l'iambe , & le Tribraque font auffi des mefures égales ; car deux brèves des trois d'un Tribraque aiant la valeur d'une longue , ce pied eft égal à un Trochée , ou à un iambe. L'égalité n'eft pas entière entre un SponI \

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

*64 La Rhetorij

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

De parler, liv. lit Chap. XII de la variété j s'il m'est permis de parler de la forte. La variété se trouve en plusieurs manières dans les vers Latins. Je ne parle point de celle qui consiste dans la différence du sens, & dans la diversité des mots. Premièrement, il est constant que dans le Dactyle, l'Anapeste, le Trochée, l'iambe, le Tribrache, l'élévation est fort différente du rabaissement; & quoique le tems de deux voyelles brèves soit égal à celui d'une longue, cependant les oreilles apperçoivent sensiblement la différence qui est entre une longue & deux syllabes brèves. De même, quoique les tems d'un Spondée, d'un Dactyle, d'un Anapeste soient égaux, cependant leur différence est très-sensible. In Dactylo tribrachio utitur una longa, p-nuntiat duobus Brèves : In Anapesto tolluntur duae brèves & ponitur una longa. In Spondeo tollitur & ponitur una longa. On ne compose pas ordinairement des vers d'une seule sorte de pieds. Les vers Hexamètres sont composés de Spondées & de Dactyles, les Vers Pentamètres de Spondées, de Dactyles, & d'Anapestes. L'iambe reçoit plusieurs pieds. Les vers Lyriques sont encore plus diversifiés que les autres, parce que non seulement ils reçoivent différents pieds, mais encore le nombre de ces pieds est inégal, tantôt plus grand, tantôt plus petit. Un vers composé tout entier de Spondées ou de Dactyles, ne plairoit pas; il faut tempérer la vitesse des Dactyles par la lenteur & par la gravité des Spondées. Les vers iambes peuvent être composés de purs iambes, parce que ce vers passant extrêmement vite, quoiqu'il soit composé de fix mesures, il semble qu'il n'en ait que trois. Ainsi la trop grande égalité de ces mesures dans un si petit nombre, ne peut être ennuyeuse, comme il est évident en celui-ci.

The text on this page is estimated to be only 18.07% accurate

LaRhetoki Q.O i ou l'A ht .' c Suis o* iffaRcma wibus rwt. • Les mesures de l'Hexamètre sont grandes , & fort sensibles : ainsi si leur égalité ne se trouve accompagnée de la variété , ce Vers est defagjeab!c. Les vers Lyriques sont composés ordinairement de plusieurs sortes de pieds , parce que ces Vers étant faits pour être chantés en Musique , le chant n'en feroit pas agréable , si la différence des pieds ne donnoit le moyen aux Musiciens de diversifier leurs voix. • L'alliance de la variété avec l'égalité est manifeste dans la Poésie Latine. Premièrement , dans chaque pied } car il est évident , par exemple , que dans un Dactyle l'égalité & la variété s'y trouvent ; l'égalité , puisque le temps de deux brèves est équivalent à une longue; la variété, puisque, comme nous avons dit, les oreilles apperçoivent bien de la différence entre une syllabe longue & entre deux syllabes brèves. En second lieu , cette alliance est sensible dans les vers entiers ; car ils sont composés de pieds qui sont différents & en même temps égaux , puisque les temps de leur prononciation sont égaux. Ce n'est pas assez , selon ce qui a été démontré ci-dessus , que les vers soient composés de mesures égales , il faut rendre cette égalité sensible , &: pour cela lier ces mesures ensemble. Les Latins le font par la césure, qui est un retranchement de quelques syllabes du mot précédent pour en faire un pied , avec celles qui sont au commencement du mot suivant , comme dans cet exemple. Jfh (Mil trrare bevts f Crtv . - • •

The text on this page is estimated to be only 22.61% accurate

DE PARLER. Liv. II^h Chap. J^{ft} T. z^{tij} Ce mot cêfnrc, vient du Latin ado , qui lignifie couper. La fyllabe as dans meas , eî une céfure, cette fyllabe as , avec la fyllabe er , du mot fuivant errare , faifant un Spondée. C'eft cette céfare qui fait un corps des mefures , & qui les prefente toutes enfemble aux oreilles ; car la voix n'ayant pas coutume de s'arrêter au milieu d'un mot , & de le divifer , elle achevé vite de le prononcer. Orîa céfure fait que les pieds finifTent, & commencent au milieu des mots ; ainfi la voix qui ne fe repofe point dans ces lieux , & qui lie les fyllabcs de chaque mot , lie en même temps les pieds, & les enchaîne les uns dans les autres. Cette obfervation fe peut rendre fenfible aux yeux , en coupant les deux Vers fuivans par leurs céfures. Ille me I as er [rare ho I ves ut f ternis & 1 ipfnm Ludere \ qu* vel 1 lern cala , mo fer \ raifit a grefti* La voix diftingue chacune de ces mefures , comme nous avons dit , par une élévation au commencement, & par un rabaiffement à la fin. Or elle lie aulli ces mefures par la céfure : car quand la veix a prononcé la fyllabe me dans meas , elle prononce de fuite as , qui fait partie de la mefuie fuivante ; ainfi elle fie & la première mefure , & la fuivante. Cette féconde mefure eft liée avec la troifieme; car la voix ne fe repofant point au milieu du mot errare , elle pourfuit fans interruption , après avoir dit er y la prononciatioa de la fin rare ; ainû les oreilles les entendent unies & jointes enfemble. La troifieme mefure eft liée de la même manière avec la quatrième. Les vers fans céfures ne parohTent pas vers , parce que , comme nous avons dit , l'égalité des mefures qui fait la beauté des vers , ne peut être fenfible fi M z elles

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

i68 La Rhétorique, ou l'Art des ne font liées, & files oreilles n'apperçoivent leur liaison. On liroit le vers suivant sans prendre garde que c'est un vers, parce qu'il n'a point de césure. ' • 4 tTrbem forum ' cepk ' nuper \forthr ' hostis. Yi ne me reste plus qu'à parler du nombre des mesures qui doivent composer les vers. Il est évident qu'un vers demande tout au moins deux mesures. Nous venons de dire que c'est l'égalité. À ces mesures qui plaisent aux oreilles, lorsque ces mesures leur étant présentées^Ucs en apperçoivent l'égalité en les comparant les unes avec les autres. Or, comme nous avons remarqué, toute comparaison suppose tout au moins deux termes. Si le nombre de ces mesures étoit trop grand, il est évident que les oreilles qui les doivent considérer toutes ensemble, feroient accablées de ce grand nombre; c'est pourquoi on ne compose jamais les vers de plus de six grandes mesures, telles que sont les Spondées & les Dactyles. Les vers Iambiques reçoivent jusqu'à huit pieds, parce que le pied qui donne le nom à ce Vers, passe fort vite, & huit de ces mesures ne font que quatre grandes mesures. Il y a cette différence entre les Rythmes des Anciens, & les vers, que les Rythmes étoient anciennement composés de plusieurs pieds; mais le nombre de ces pieds n'étoit point déterminé, comme est celui des Mètres, ou des vers. Ce que nous nous avons dit ici de la Poésie Latine, regarde la Poésie Grecque qui a les mêmes règles. « ■ CtfAï h . ■ Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 14.43% accurate

ïe parler. Liv. 777. Chap. XIV. 2.6\$ Chapitre XIV. les premières
Peejtes desXtlreux, cr de tontes les nul très Nations*, n'ont été
vraifemblablment que des Mimes dans leur commencement* LA Poëfie n'a
pas été d'abord parfaite. La ca^ dence qui fc trouva par hazard daas quel-,
qu'exprefiion , plat , avant même qu'on fût ce que cétoit que vers , comme le
dit Quintilicn ; Ante en\m carmen ertum efi , atum obfervatso car* m'mis.
Eniuite on afl&a de mefurer fes' paroles , afin qu'elles eu fient quelque
cadence , ce qui fe faifoit d'abord fort groflierement. Les Grecs s'y
appliquèrent avec foin } & ce qui contre bua à perfectionner les premiers
commencement de leur Poëfie, ce fut que long-tems avant la guerre de
Troie leurs Poètes joignirent la Poëfie avec la Mufique, comme nous l'avons
remarqué. Ils recitoient leurs vers au l'on des inftrumens. Auût ces deux
Arts femblent être nez en même tems ; d'où vient que les Poètes font encore
appelle?* Chantres , Muficiens. Les vers étoient des chants,; ilsfe recitoient
en chantant. Dans la frite laMufique s'eft diftinguée de la Poëfie; &, comme
le dit Quintiîien , la recitarion des vers tient un milieu entre le chant & la
manière de parler ordinaire. Mais dansies commencement la Poëfie étoit
une Mufique. Ifaac Voulus dans un Livre qu'il a fait expès pour cela ,
démontre fort bien que cette mufique n'avoit pas befofn de notes : les
longue.» & les brèves en tenoient lieu ; d'où vient que tous les vers d'une
Ode très-longue fe chantoient également bien , parce que les mêmes
mefures.y étoient obfervécs. Nos Muficieos en faifant aujourd'hui m ut*

The text on this page is estimated to be only 18.86% accurate

&7° La Rhktokikus, ou l'Akt un air fur une Ode Latine , ne s'alfujettit ni à la longueur , ni à la breveté des fyllabes ; ainfi cet air qui convient aux premières ftrophes , ne s'accorde pas toujours avec les autres Itro plies. Il eft facile de concevoir comment la Poe Me Grecque fe perfectionna , c'eft- à-dire, qu'elle devint plus charmante aux oreilles , les Muficiens s'en mêlant , &ks Grecs leur donnant toute liberté fur le langage , pourvii qu'ils le poliffent, & le rendirent harmonieux. Les Poètes Grecs- , ou les Muficiens purent donc aiûujeltir à des pieds les Vers, qui dans le commencement n'étoient que des cadences groiTieres, imparfaites , comme une Profe rimée. C'eft ce que dit'Quintilien : Po'ëma, nemo dubitaverit impttito ciuoâam initio fufum , aurinm menfurâ , al fimiiïter âecurrenwtm ipatior% m obfervatkm

The text on this page is estimated to be only 14.95% accurate

DE v A M Liv. 111. Ck?p. XÎV. 271 de mêmes fyllabes , ou
mêmes lettres. C'eft ce que l'Auteur de la Bibliothèque univerfelle a
obfervé. Il le fait voir

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

l-jï La Rhetohiqje, ou l'Art on trouve même que la langue Hébraïque n'est pas capable de mesures ou pieds des vers Grecs & Latins, Ce qu'il faut confiderer ici. Nous avons dit que les anciens Poètes Grecs ont formé la langue Grecque , qui dans son commencement fut fort imparfaite. Elle tire sa première origine de la langue Phénicienne ; ce sont les Poètes qui l'ont changée. Les Grecs n'avoient d'abord que des noms & des verbes monosyllabes sans tems : leurs noms n'avoient point d'inflexions ou de cas, comme n'en ont point les Phéniciens ou Hébreux; car c'est la même langue. La mesure des vers oblige à des transpositions qui causeroient de l'obscurité, si les noms n'avoient de différents cas, de différentes terminaisons, qui marquent leurs rapports. Or, il n'y a pas moyen de faire des vers qui aient des pieds sans transposition. Dans ce vers de Lucain , . tiellajxr Ematbios plus qu'à civilis* campos , le mot chilia , n'est pas en sa place naturelle ; mais on voit où il devoit rapporter. L'Hébreu ne souffre point de renversements semblables. Il n'y a point de différents cas en cette langue , tant de différentes terminaisons. Le substantif précède toujours l'adje

The text on this page is estimated to be only 16.59% accurate

\ DE PA-RLE.K. Liv. TIL Chaf. -T7T, 2^J en I M , &lcs féminin?
en O T , ont empêché Urs Hébreux de taire des vers Métriques , ou des Vers
compofez de pieds. Les H ébreux , auffi bien que prefque toutes les autres
langues du monde , excepté le Latin & le Grec , n ont donc pû avoir qu'une
pocfie iimple , confinant dans l'égalité des expreûlons d'un égal nombre de
voyelles , & dans la rime qui rend fenâble cette égalité, Ce mot rimes , vient
fans doute àz Rythme, f »ffM< , Kytbi#*s , mot Grec qui lignifie un
arrangement harmonieux , ou cadence agréable. Ce mot Grec comprend
tout ce que l'oreille apperçoit de mefuré , foit profe , foit vers , comme
Ciceron le définît. gj^juid' eft enim quod fab aurivm menfuram ali^uam
cadit j. ttiam fî ahefi à verfu , mmerus vocatur , qui gr&ù t%ttuuf dicitur. La
profe même eft ainfi capable de rythme \ car on en peut difpofer les mots
dont f elle eft compofée y de manière qu'ils faillent une cadence lente ou
accélérée , douce ou forre,feîbm que le fujet le demande: Dans les Vers ce
font toujours les mêmes mefures : dans La profe rl faut une grande variété.
Le mot Rythmis , fignihebeaucoup : félon l'idée générale , qui renterrae
toutes les lignifications qu'on lui peut donner ,. c'efl une compétition réglée,
qui fe fait avec un certain ordre , raifon , proportion du ion 6c da.
mouvement des paroles:. Dans toutes les langues qui ne font pas capables
d'avoir des vers qui ayent des pieds, la poeuecon&le principalement en ce
que nous appelions rimes. Quand la prononciation de la langue Latine
commença à fe perdre , qu'on ne difhnfiua'. plus la longueur & la breveté
des voyelles , qu onles prononça toutes prefque également, on fe contenta
d'une profe rimée, comme font ces fortes de Cant'wts , Hymnes , Profes .
qui fe chargent • ' M; dra*

The text on this page is estimated to be only 19.81% accurate

174 La Rhétorique, où l'Art dans nos Eglifcs , dont l'artifice ne confifte que dans des expreffions égales , qui fe terminent de h même manière. C'eft ce que les bons Poètes Latins évitaient avec autant de foin que les mauvais Poètes font recherché, depuis la corruption de la langue Latine. On fçait combien ce vers de Cicéron a été méprifé, ♦ O fortunatam natam me Confulis Romam ! Il ne fe feroit jamais fait de jaloux , fi tout ce qu'il a dit eût été de ce ftile , comme Juvenal le fit agréablement en raillant ce mauvais vers. Antonius Gellius pectus contemnere, fi ficut Omnia dixeret, Iteac Vultus obferve , que pour éviter ces trois mots, Virgile a mieux aimé écrire, ■* t. Cum canibutis tibi ventis ad focum T>ami , que de mettre comme il le pouvoit , timid*. K ajoute qu'on fe trompe fi on s' imagine qu'il y a^ yoit une rime dans ce vers. Cornua, velatarum obvertimtis antennarum*. * » Les deux dernières lettres de velatarum , ie mangeoient, & n'étoient point entendues lorsqu'un Romain prononçoit ce vers. La poëfie Grecque & Latine avoit d'autres charmes que les nôtres. Nous l'avons dit , ils recitoient leurs vers d'une manière qui ne nous eft guere moins difficile de concevoir, que les cinq tons avec lefquels les Chinois prononcent differement un même mot moafylkb* ; c'eft pourquoi je dirai Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 14.88% accurate

DE PARLER. ZjV. III. Chïïp. XÏ. T7j encore une fois qu'on a tort de s'imaginer que ces peuples pûflent femir autre chofe dan\$ l'harmonie de leurs vers, que ce que nous y tentons aujourd'hui. Chapitre XV. De la Poëfie françoife , c** de celle de toutes lâs autres Nations qui ont des rimes. I N O u s l'avons dit , que l'artifice de* la poefe Grecque & Latine eft li particulier à ce* deux langues , qu'aucune autre langue n'a rien de femblable , & que pour toutes les autres po elles anciennes & nouvelles , elles ne confiftoient que *ians Tëgalité du nombre des fyllabes , & dans les rimes. Avouons néanmoins ici qu'il y a des endroits des Pfeumes & de quelques Cantiques , où il n'eft pas poffible de trouver ces rimes

The text on this page is estimated to be only 20.44% accurate

176 La Rhetori qjs £ , ou L'Aat eu* pas de même dans notre langue à caufe de f» douceur. Elle ne frappe pas fi fortement les oreilles. Cependant on parle d'une pièce de vers qui n'avoient point de rimes , faits par de Mez*riac : c'étoit une traduction des Epîtres d'Ovide qui n'a point été imprimée. Nous ne parlerons ici que des vers avec des rimes : & comme il faut attacher à des exemples ce que nous allons dire 9 nous les tirerons de la poëfie Françoisie. Ce qui fait la différence çfentielle de notre poëfie d'avec la Latine & la Grecque, c'eft notre prononciation différente de celle dont on prononçoit autrefois le Grec & le Latin. Nous prononçons d'une manière unie , & prefque également toutes les voyelles. îl eft vrai que nous élevons la voix fur certaines ; ce qui a fait croire à Henri Eftienne que nos voyelles étoient longues ou brèves , comme les voyelles Latines. 11 donne pour exemple ces mots , grâce , race , matin , oppofé au feir, cV: matin, le nom d'un chien; pâte qu'on mange , & la pose d'un chien : il dit que parole , font trois brèves * maitrefse , une longue entre ikax brèves ; miferlcorde , trois brèves avec un trochée. C'eft pourquoi il prétend qu'on peut faire des vers François , femblables aux vers Latins ; & pour exemple il traduit en François ce diûique Latin : Hofphore , redde dkm ; cur gaudia noflra moraris. t Ce/are venturo , Phofphore , redde dietn. . • en celui-ci : Aule y riba 'dle le jour : pourquoi notre aife retient, tu ? Céfar.doit revenir ; aube, relwil}* U jour^ Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 20.17% accurate

•-DE PARLER lh. UL Chap. XV. 277 I Henri Eilienne trouvoit ces deux vers François fort beaux. Peudegensferoient defongoùt. Quand les voyelles en François pourroient être faites différentes mesures , & que ce ne feroit pas seulement par l'accent qu'une même voyelle pût différer d'elle-même , mais encore parce qu'elle peut être prononcée différemment , en peu de tems , ou dans un temps plus long , personne ne pourroit dire qu'il venoit que pour la plupart elles se prononcent également. Nous les faisons presque toutes brèves ; ainsi il n'y a pas assez de voyelles longues pour faire différentes mesures. On ne peut pas faire des vers Latins de voyelles toutes brèves. Nous faisons donc obligation de donner de l'harmonie à nos paroles d'une autre manière que les Grecs & les Latins. L'art que nous suivons , c'est celui de toutes les nations du monde depuis plusieurs siècles, comme nous l'avons dit : il ne consiste que dans un certain nombre de syllabes , & dans les rimes. Nous n'élevons la voix qu'au commencement du vers , & nous ne la rabaissons qu'à la fin. C'est pourquoi si une mesure dans notre poésie commençoit au milieu d'un mot, & finissoit au milieu d'un autre mot, la voix ne pourroit distinguer par aucune inflexion cette mesure, comme elle le fait en Latin. Afin donc de mettre de la distinction entre les mesures, & que les oreilles apprennent cette distinction par une élévation de voix au commencement, & un rabaissement à la fin, chaque mesure doit contenir un vers parfait : ce qui fait qu'une mesure doit être grande , & que chacun de nos vers est composé de deux versets qui se partagent en deux parties égales dont la première est appelée Hemistiche. Les mesures de nos vers se faisoient d'une manière fort naturelle, puisque naturellement & sans en être élevé

The text on this page is estimated to be only 16.21% accurate

tf/ff "La RHt f oriqub, oit l'Art k voix en commençant rexprefiôn
d'un fénr parfait , & qu'on Ja rabaifle fur la fin' de cette ex* preflion.
L'égalité de ces mefures dépend d'un nombre égal de voyelles. Toutes les
voyelles de notre langue fe prononçant en terris égaux , il efl évident que fi
deux exprellions ont un égal nombre de voyelles , les tems de leur
prononciation font égaux. L'égalité de deux mefures dont chaque vers eft
eormpofé , ne peut donner qu'un plaàfir médiocre î Auffi on lie tout au
moins deux vers enfcmblc , qui* , font quatre mefures. Cette liaifon fe fait
par l'u> ni on d'un même fens. Pour rendre encore cette Haifon plus fenfible
, on fait que les vers qui renferment un même fens, riment enfemble ; c'eft-
à* dire , qu'ils fe terminent de la même manière. H n'y a rien que les oreilles
apperçoivent plus fcnH* klement que le fon des mots ; ainfi la rimeuui n'eft
^ue la répétition d'un même fon 9. eft très-propre pour faire diftinguer
fenfiblement les mefures des vers. Cette manière eft très-fimple ; auffi elle
ennuyé bien-rôt , fi l'on n'a foin d'occuper l'efprit des Lecteurs par la
richefie & par la variété des peufées, afin qu'Us ne s'apperçoivent point de
fa iin> plicité. Voilà en peu de mots les tbndemens de notre f)œfie pour
rendre plus fenfible ce que j'en aidit,, j'en ferai Implication aux deux
versfuivans. \fe chante cette çmrre- \ eft cruauté féconde, O» Pharfak juLz*
I de. VEmptre du mondé. L'oreille n'apperçoit que deux mefures dans cha^
Iran de ces vers, & elle les diftingue , parce que]* ▼ oix s'élève au
commencement, &fc rabaifle à k Un de chacune de ces mefures qui
contiennent des^ Ifeûspaitoj. Lësquaue»cfures4e

The text on this page is estimated to be only 22.06% accurate

DE frARLEfc. Ih. 7 IL Chàp. XV. 27^ fon liées enfemble par l'union d'un même fens dont elles font les membres, & par la rime. Outre l'égalité da tcms , nous pouvons Remarquer que l'égalité du repos de la voix, qui fe repofe en prononçant nos vers par des intervalles égaux , contribue fort à leur beauté, Je ne parle point des differens ouvrages en vers, des vers Alexandrins, des Sonnets , des Stances , &c. Ces vers ne font differens entr'eux que pat le nombre de leurs fyllabes. Les uns font compofez de plus grandes, ou de pkjs courtes mefures j dans les uns les rimes font entremêlées. Comme chez les Latins oncompofedes ouvrages de différentes fortes de vers , en François on lie de petits vers avec de grands vers. L'artifice qu'on employé dans ces ouvrages n'a aucune difficulté qui mérite que nous nous arrêtions à l'expliquer. Ce n'eft pas aflez pour donnera un vers la juſte mefure, d'avoir égard à la quantité du tcms- de chaque voyelle, ou au nombre des mêmes voyelles : leurs concours & celui des confones avec qui elles fe trouvent, augmente ou diminue leurs mêfures. Entreles mots qui ont même quantité, eù qui contiennent un égal nombre de voyelles , tes uns font rudes , les autres font doux , les autres coulans , les autres languifTans : c'eft pourquoi pour rendre les Tirefures d'un vers égales, on doit avoir prefque autant égard aux confones qu'aux voyelles, comme nous lavons dit de la poè'lie Latine. Il faut fur- tout prendre gaTde aux acCeWi,, ou fi l'on veut , à la mefure des voyelles , & prendre garde fi elles font brèves ou longues ; fnah%^ une efpecede coffre, ne peut pas rimer aveemak , en Latin mafalus , comme l'enfeipnent ceux oui traitent exp^eiTément delà PocûeFraDçoife.

The text on this page is estimated to be only 19.13% accurate

iSo La Rhetoriquie , ou LrA*T Chapitre XVI M m (il y a une
fymfathie merveiUeufe entre notre ame et la cadence du difcourt , quand
cette cadence tonvient à ce qu 'd exfrime. NO u s avons vû qu'un difcours
eû agréables lorfque les tems de la prononciation des fyllabes qui le
composent , peuvent être mefurez par des mefures exactes: que le tems, par
exemple, d'une fyllabe eil exa&ement ou le double, ou le triple de celui
d'une autre fyllabe. Les mefures exactes font celles qui s'expriment par des
nombres. Dans la Géométrie toutes les raifons exactes font nommées
raifons de nombre à nombre j c'elt pourquoi les Maîtres de l'Art de parler
ont ap. pelle nombres, numéros , tout ce que les oreilles apperçoivent de
proportioné dans la prononciation du difcours , foit la proportion des
mefures du tems , foit une juſte diftribution des intervalles de la refpiration..
Ceſt ce que dit Ciceron. Kumercfum eſt id in omnibus finis atque
vocibusqmd babet quafdam imfrejfwes , & quod metiri fejfumus \
tntervaWis Aqualibus. En Latin , numeroſa oratio - c'eſt ceque nous
nommons en François difcours harmonieux. Que l'harmonie plaife , c'eA
une chofe qui ne demande point de preuves ; & nous ne devons pas être
furpris ſi nos oreilles iont choquées d'un ton qui n'eſt pas règle , puifque
pour rompre les plus grorſes cloches il ne faut que les fonner de manière
qu'elles faſſent un taux con. Tous ies Auteurs conviennent , & entr autres S.
Aaguûin,. qu'il y a Une merveiileure alliance de notre cCjrk avec les
nombres , que les differens mouve/ Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

dé p*Uïh. Llv. 111 Chaf. XVI x8r mens de l'ame répondent à certains tons de la voix , avec qui elle a je ne lai quelle elpece d'habitude. Mira amœi noftri cum numeris cognât t». Omr.es affecius fpiritus noftri fro fui dherfitate habent proprios modos in vo:e , quorum nefeh qttâ occulta, famili.iritate connectant ur. D'où Longin , cet excellent Critique , conclut que les nombres font des inftrumens merueilleuement propres à remuer & a faire agir les paffions ; Sat^iwio? w*Ut êfyutot. Pour pénétrer dans les caufes de cette merveilêufe fyrnpathie des nombres avec notre eJ'prit , & de leur puifTance fur nos paffions , il faut favoir que les mouvemens de l'ame fuivent ceux des efprits animaux. Selon que ces efprits font plus lents ou plus vîtes , plus tranquilles ou plus violens, l'ame fefent émue de différentes paffions. La plus petite force eft capable d'arrêter ou d'exciter ces efprits animaux : ils refiftent peu , & leur légèreté ràir que le plus petit mouvement étranger les détermine ; le mouvement , par exemple , d'un fon peut les ébranler. Notre corps cil tellement difpofé , qu'un fon rude tk violent' les tait couler dans les mufcles qui le difpofent à la fuite, de la même manière que le fait la vue d'un objet affreux , comme nous l'expérimentons tous les jours ; au contraire un fon doux & modéré a la force d'attirer. En parlant rudement à un animal , il s'enfuit : on l'apprivoife en lui parlant douce • ment ; d'où l'on apprend que la diverfité des fons produit des mouvemens differens dans les efprits animaux. Chaque mouvement qui fe fait dans les organes des fens , &c qui eft communiqué aux efprits animaux , ayant* donc été lié par l'Auteur de la nature à un certain mouvement de l'ame, les fons peuvent exciter les paffions; 5c l'on peut dire que cha

The text on this page is estimated to be only 17.58% accurate

181 La Rhbtohiqjde» ©trt'AitT chacun répond à un cenain fon, qui eft celui qui excite dans les efprits animaux ie mouvement avec lequel elle eft liée. C'eft cette liaiion qui eftla caufe de la fy mpathic que nous avons avec les nombres , &qui tait que naturellement, félonie ton de celui qui parle , nous refienrons differens mouvemens* Un ton languiffant nous infpire delà trifteîe , un ton élevé nous donne du courage r entre les airs, les uns font gais , & les autres mélancoliques , félon la paffion qu'ils excitent» Pour découvrir tous les fecrets de cette fympathie , & expliquer comment entre les nombres les uns caufent plutôt la trifteffe que la joye, il faudrait examiner quel eft le mouvement des efprits animaux en chaque paffion On conçoit facilement que fi l'impreffion d'un tel fon dans les or* ganes de fouie , eft fuivie d'un mouvement dans les efprits animaux , femblable à celui qu'ils ©nt . -dans la colère ; fi, par exemple, ce fon le» agirt violemment & avec inégalité , qu'il pourra exciter la colère , & l'entretenir : au contraire qu'il fera knguiffant& mélancolique,fi l'émotion qu'il caufe dans les efprits animaux eft foible & languiffante * telle qu'eft celle qui accompagne lia mélancolie» Ce que je dis ne doit pas fur prendre , après -ce que nous rapportent tarit d'Auteurs célèbres des effets de la mufique. Ils difent qu'il y a eu des Muficiens qui favoient jouer fur leurs flûtes des •irs propres à guérir toutes les maladies, qui pou^ voient appaifer les douleurs , & rendre la fanté aux malades. Peut-être qu'on en dit trop ; mais nous ji« pouvons pas douter de ce que nous expérimentons tous les jours, que lorfque nous entendons quelqu'un chanter, rire, oupleuVer, que nous le voyons fauter , danfer, ncpsfommes invitez à faire k même chofe.. La. nature nous a hçz cnfemble . % i Dans ■ 0> Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.85% accurate

DE PARLER. Lh. 777. Chap. XVI. 1R3 Dans un Luth, lorsqu'on pince une corde, celle qui est à l'uniflbn se remue fans qu'on y touche , quoiqu'elle soit éloignée , & qu'en d'autres il y ait plusieurs autres cordes qui demeurent immobiles. La nature , dis je , nous a liés ensemble; ainsi nous reitendons les mouvemens que nous appercevons* dans les autres : aussi est-il indubitable que la seule cadence peut exciter les passions. C'est de là que Platon , dans ses Livres de la Republique , tire cette consequence , que selon qu'on change la musique , les mœurs des Citoyens changent. Cela paroît paradoxe , mais il n'y a rien de plus véritable. Les chants effeminent et adoucent. Il y en a de mâles , de graves , de religieux, que les Musiciens observent selon les mouvemens qu'ils veulent inspirer. L'expérience & l'autorité ne permettent pas d'en douter. In certaminibus facere non eadem ratione consistit an'timos ne m'ittunt , nec iisdem modis adhibent cum bellum est canendum , tunc enim posito genu supplicandum ; nec idem fortiorum contentus est procedent e ad partium exercitu , idem receptum carmen. Ces paroles sont de Quintilien. On ne peut donc douter que les sons ne soient significatifs , & qu'ils ne puissent renouveler les idées de plusieurs choses. Ainsi comme le son de la trompette fait naturellement penser à la guerre: Thucydide , parla cadence élevée qu'il donne à ses paroles en parlant des combats, fait, comme Cicéron dit de lui, qu'il semble qu'on soit présent à une bataille, & qu'on y entende la trompette : De bellicis feribens conctat hri numéro , videtur bellicum canere. Quand on entend le bruit de la mer on se l'imagine facilement , quoique les yeux ne la découvrent point. Quand on entend parler un homme qui est connu d'ailleurs , on se le représente avant qu'il soit présent aux yeux. Les idées

The text on this page is estimated to be only 16.68% accurate

184 La HhetoriqwEj «mf l'Art des chofes font liées entr'eîles , & s'excitent lei unes les autres. Aiulî il eft hors de doute que certains fans , certains nombres, & certaines cadences peuvent contribuer à réveiller les images des chofes avec lefquelles ils onr quelque rapport & Jiaifon. Nous expérimentons qu'en parlant nous prenons un ton conforme à nos dii'pofitious intérieures. Ce n'eft pas feulemēt fur le vifage que paroiffent les m:>uvement dont nous fomroes agitez. La feule manière dont nous parlons fait connoître ces mouvement nous prenons un autre ton ea raillant que lorfque nous parlons ferieufement. Notre voix n'eft point la même quand nous louons que quand nous blâmons. En un mot, nous changeons de voix fclon nos differens mouvement : auîB on fait bien mieux cōnnoître ce que Ton penfe quand on parle , e ue lorfqu'on écrit. Cependant il efl certain qu'on peut donner une cadence a fes paroles, qui tienne lieu d'une voix vivante. Virgile réuflît admirablement en cela : Il donne à fes vers une cadence qui peut elle féale exciter les idées des chofes qu'il veut fignifier. En lifant ces paroles : Et altos confondit funbunda rogos ; qui efl-ce qui ne conçoit pas par cette cadence précipitée & élevée , la précipitation avec laquelle Didon ; dont il eft parlé en ce lieu , monte en furie fur le bûcher qu'elle avoit préparé fom \$^ kÛ1Cr" ^uand^clis cette defeription du *w m Tempus erat quo prima qu 'tes mirtdlbus tgris Incipit , çjr dono divûm gratiftma [erpu ; la douceur de ce vers qui glifle, me donne l'idée du fommeil qui femble fe gliûcr , & couler dans m fans que nous nous en apperecvion& Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

DE PARLER. Uv. HT. Chap. XVI l8f vion?. Ce nombre languissant de cette Harangue du fourbe Sinon; Heu t qu* nunc tellus , induit , qu'Il me tqtera pofjtitnt 'Accipere ; ont quidjam mifero mihî deniquerejtat ? Ce nombre, disje , n etoit-il pas capable d'exciter la compaffion dans le cœur des Troyens ? La feule cadence du vers fuivant exprime le ton languissant avec lequel on parle d'un accident têcheux ; f - * Partem opère in tante , fmeret dolor , Icare , haùeres. Ce vers fuivant marque la gravité & tranquillité du Roi dont parle le Poète, ■ OUi fedato refpondit corde Latinus* Souvent la manière de dire les chofes, la pof lare, les habits font plus éloquent que les paroles. Un habit négligé , une mine trifte fléchira plutôt que les prières & les raifons. Auûl la cadence des paroles fait fouvent plus que les paroles mêmes , comme nous l'avons vû dans le premier Livre decet Ouvrage. Un ton ferme imprime la crainte, un ton languiffant porte à la compaffion Un difcoars perd la moitié de fa force, lorsqu'il n'eft plus foutenu de l'action & de la voix ; c'eft un inftrument qui reçoit fa force de celui qui le .manie. Les paroles fur le papier font! comme un corps mort qui eft étendu par terre. Dans la bouche de celui qui les profère elles vivent , elles font efficaces : fur le papier elles font fans vie , incapables de produire les mêmes effets. Un cadence,

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

La RHBĪORIQU.UB , ou l'Art de nce conforme aux choies
conferve en quelque manière la vie aïi difcours , en confervant le ton avec
lequel il doit être prononcé. C H A P I T K E XVII. Moyens de donner à un
difcours une cadence qui réponde aux chofes qu'il figxifie. • PLaton ,
comme nous l'avons dit , prétend que les noms n'ont point été trouvez par
hasard. Sa preuve c'eft queles premières racines d'où font dérivez les autres
mots , ont été compofées de lettres dont le fon exprimoit en quelque
manière la chofe fignifiée. Cela n'eft vrai que dans un petit nombre de
racines. Mais il eft confiant que la beauté d'un difcours confinant dans le
rapport qu'il a avec la chofe qu'il fignifie , fi fa cadence convient , il eft plus
figmficauf , & par confequent plus agréable. Or, pour lier fon difcours par
une cadence conforme au fens -, on n'a qu'à confulter les oreilles* &
apprendre d'elles quel eft lefoa* de toutes les lettres, des voyelles , des
confones, des fyllabes , & à quelle chofe ce fon peut convenir. Il y a des
Auteurs qui fe font appliquez à remarquer ces ufages. Ils obfervent , par
exemple , que la conione F , exprime le vent Chm flam* ma furtmlbus
auftris : que la confone S, r éveille l'idée d'une chofe qui coule , d'un
courant ou 4'eau, ou deftnng, tstfknoſ fanguine nw: comme; auffi les
tempêtes, u f Lu&antos ventes , tempeſtatefopt foMrat. La lettreX convient
auxxhoies douces ; Digitized by Goog

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

de parler. Lh. III Cbap. XVII. 287 1 »■■ flamma medullas.
Virgile se fert heureusement de plusieurs M , pour un bruit fourd & confus. •
...Magno cum murmure montis Circum claustra fremunt. Le fondement de
tout cela est ce que nous avons dit, qu'un son excite naturellement l'idée

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

i88 La Rhétorique, ou l'Art Nous avons vû la nature du ton de chaque lettre; il est facile déjuger à quoi elle peut être propre: & par conséquent un Orateur peut connoître entre plusieurs mots qu'il a pour s'exprimer, ceux dont le son est plus propre pour son dessein. Entre les voyelles, les unes ont un son clair & élevé ; les autres ont un son obscur & foible. On peut faire entrer dans la composition de son discours celles qui sont propres au dessein que Ton a pris de faire une cadence plus foible ou plus forte, plus élevée ou plus basse. Il faut avoir particulièrement égard aux mesures du tems. Entre les mesures, les Dactyles coulent avec vitesse : le Spondée va gravement, l'iambe marche vite; le Trochée semble courir : aussi il prend son nom d'un verbe Grec qui signifie courir/r. L'Anapeste, tout au contraire du Dactyle, coule avec lenteur dans son commencement, & finit comme qu'il va heurter contre quelque corps qui le retient & qui l'arrête , d'où il a pris son nom, qui signifie percussion. Les effets de ces mesures sont tout différens. Celui qui veut accorder la cadence de ses paroles avec les choses qu'il traite, doit choisir entre ces pieds ceux qui l'accroissent. Virgile se sert de dactyles pour exprimer la vitesse d'une action. ♦ , Illidquore aperto An te Norhos , Zephyrumque volant : gémit ult'tima pulf* Tbrata ptum. Tertt cïti ferrum , date tela , feandite muros. Au contraire il évite les Dactyles, & choisit les Spondées , lorsque la gravité convient mieux à l'expression. - Magnum \$ ozis incrementum. Tant à molis erst Romanam condire gentem. 1& jnter fefe magna vi brachia toUnnt , etc. Cicéron Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

DE PARLER. Liv. Ht Chap. XVII. 289 Ciceron rapporte que Pythagore empêcha des jeunes gens d'entrer par force dans une honnête miifon , & qu'il leur fit quitter leur mauvais deffein, ayant commandé à une femme qui chantoit, de faire entrer des Spondées dans fon chant. Pythagoras conckatos ad vim pudia domus inferendam javenes jujfâ mut are in Spondeum modes tibicinâ , compefcuk. Le Spondée 6c le Dactyle font les deux grandes mefures. C'eft pourquoi les vers Hexamètres font les plus majeftueux. Le Spondée qui fe trouve à la fin, fait qu'on les prononce avec un ton ferme , parce qu'il foutient la voix. L'Anapefte qui eft à la fin du Pentamètre, fait tomber la voix ; c'elî pourquoi on employé le Pentamètre pour exprimer les plaintes dans lefquelles la voix tombe à tous momens, tk fon cours eft interrompu. On joint le 1 Pentamètre avec l'Hexamètre , afin que la force de l'un foûtienne la foibleire de l'autre. L'ïambe eft û vire , que la cadence du vers qui en eft compofé, n'eft pas I ou vent fenfible. Elle pafib avec tant de viteffe , qu'on a peine à d;ftinguerce vers de laProfe; c'eft pourquoi on employé ce pied dans les pièces de Théâtre , dont le ftile doit être fort naturel , & peu différent de la profe. Il eft facile de rendre la cadence du difeours douce ou rude. Pour la rendre douce , il faut éviter le concours des voyelles qui caufe des vuides dans le difeours , & empêche qu'il ne foit uni & égal. Ce concours de voyelles, & celui de plufieurs confones, particulièrement de celles qui font aspirées , ou qui ne s'accordent point , rendent le difeours raboteux. Un difeours rude convient aux chofes rudes & defagréables , * Rébus atrocibus conveniunt verba auditu aspera. Pour décrire de grandes chofes il faut employer de grands mots dont le fon foit éclatant , & qui remplirent la bouche. La cadence du difeours bas doit être négligée & languiffant , pour ce fujet * ®utnùlkn. N il

The text on this page is estimated to be only 22.11% accurate

I 100 La Rhétorique, ou L'Art il eil à propos que tous les termes dont on fe fert l ayent un fôn (bible. Plus les périodes font longues , Ta <5li on de la voi:: eft plus forte. Lorfqu'il eft important de parler ave< : douleur, les expreflîons doivent être courtes & cou • pées. Si l'action eft véhémence , s'il eft befoin ch: donner du poids à fes paroles, comme ceux qui f

The text on this page is estimated to be only 23.74% accurate

DE parler. Liv. fit Chap. XVII. l(/t J'ai honte d'employer l'autorité des Maîtres de l'Art pour les convaincre d'une vérité qui n'a pas besoin de preuve. Ciceron & Quinilien donnent de grandes louanges à ceux qui accordent les nombres avec le sens. Les Historiens, les Poètes, & les Orateurs ont recherché avec soin cette beauté. Ulpian, dans les Commentaires qu'il a faits sur les harangues de Demosthène, remarque que toutes les fois que ce Prince des Orateurs Grecs parloit des progrès de Philippe, il arrêtoit le cours de la prononciation de son discours, y faisant entrer à cette fin plusieurs particules, pour faire voir combien Philippe marchoit lentement dans ses conquêtes, Quoties tardos Philippi progressus voluit ostendere, tardant multis interjeuiU particulis orationem fac'ubat* Pour Virgile, on peut dire que c'est en cela qu'il est inimitable, & qu'aucun Poète n'approche de lui. Il ne feroit pas besoin d'en apporter des exemples, parce que chacun a ce Poète entre les mains : néanmoins pour vous faire remarquer l'excellence de ses vers, je rapporterai quelques-uns de plus beaux endroits qui le présentent à ma mémoire. Lorsqu'il fait parler Neptune dans le premier Livre de l'Eneïde, il donne à ses paroles une cadence élevée, majestueuse, & qui convient à la majesté de celui qu'il fait parler. Tantane vos generis tenuit fiducia vefiri ! Jam coelum, terramq'te, meo fine numine, venu Mifcere, i? tantas axdtu tollere moles* Remarquez la pompe des fuivans, avec lesquels il flatte l'Empereur. îZa fctur fulchrâ Trojantes origine Cdfar, knferrHrn Qccano, famam qui terminet aftris*, N'a teii

The text on this page is estimated to be only 19.17% accurate

api La Rhetoriquete, 00 t'A r t Perfonne nelit les vers avec lefquels
il décrit Polj- * plie me , cet horrible & difforme Géant , fans relîentir
quelque mouvement d'horreur & de crainte. ' Monjram horrmum , informe
, ingens , cui lumen ademptum ; comme auflî lesfuivais: TeU inter média, ,
atque horrents marte Latines. La cadence de ce vers , Procumbit humi bos
,qui tombe tout d'un coup, imite la chute de cepefant ahimaL Celle de celui-
ci : Quadrupcdante futrem fonitu quant unguli cam■ imite l'allure ou
l'ardeur d'un cheval fougueux. Peut-on mieux, exprimer la trifleté que par
cette cadence interrompue # . O pater , 6 hominum , dhumqte &trna
poieftas ! O lux DardanU , 6 fpes fidijftma Teucrûm t Les vers fui vans font
pleins de la douleur d'une perfonne affligée , qui regrette la perte de fon ami
: le , -amice , neqtûvî eonjpiceré , ImpUrunt râpes , fier uni "RhodopeU
arces. Dcnys d'HaKcarnaffe que nous citons fi fouvent, montre qu'Homère
lie ordinairement des nombres propres à fa matière. licite quantité de vers
de ce Poète, fur lefquels il fait fes reflexions avec une élégance dont vous
pouvez juger par cet échantillon. Il rapporte ces vers, dans lefquels Homère
fait s. Digitized by Gôogle

The text on this page is estimated to be only 17.96% accurate

BB PARTÎR. Lh. ITT- Chap. XV1L İÇJ fait raconter à Ulyfle le* travaux que souffre Srfyphe dans les Enfers. - jc«f pi? Vtfwpot %Uuhf, xi*Hf "*"y* t * Uni • fit* rX9êiWT\$tUffr fcffWf rt , mtb w/ iSii&f «9H»pfi^ff. Odyff. /. ir. Denys d'Halicarnane fait cette réflexion judicieufe 6c élégante i ' EW« i «>5ir*f in* i X|X8r« ri yiifaiu» V*iVit-, r A«i?,\$- b*Z*if>m • Homère , commue cet habile Rhéteur , fe feft dans fes vers de voyelles qui s'entre- choquent \ rpy*£tf^£»*f , 6c qui arrêtent le cours de la pro- . nonciation. Pour exprimer la longueur du tein* que Sifyphe employé dans ce pénible travail , il fe fert de fyllabes qui ont des arrêts , t&t iyx*\$(

The text on this page is estimated to be only 21.33% accurate

[94 La Rhétorique, q'u l'Art capable d'une cadence qui contribue à donner de < juste9 idées des choses. On ne doit pas s'imaginer qu'il soit nécessaire en traitant toutes sortes de matières, d\$ s'étudier à rendre le fond des paroles expressif : cette exactitude n'est point nécessaire par tout , mais seulement dans quelque partie d'un Ouvrage où est la plus en vue , & dans laquelle on veut toucher plus vivement les Auditeurs. Outre cela, cette cadence doit être naturelle. Un est pas permis de renverser l'ordre naturel , de transposer les mots , de retrancher quelque expression utile , ou d'en inférer d'inutile , pour faire une juste cadence. Quelque prix qu'ait un discours dont le nombre peut exprimer les choses autant que les paroles , on doit bien se donner de garde de préférer cette beauté à une plus solide , qui est celle d'une juste méthode du raisonnement , & de la grandeur des pensées. Notre esprit ne peut pas toujours être attentif à deux différentes choses à la fois; c'est pourquoi il arrive souvent que lorsqu'il s'applique à contenter les sens, il déplaît à la Raïson. La plus noble partie d'un discours est le sens des paroles qui en est l'ame; c'est cette ame qui mérite nos premiers soins* ^ *ç ^* ^ ^ t
LA

The text on this page is estimated to be only 17.56% accurate

DE PARLER. Liv. IV. Cbap. 7. 155 L A RHETORIQUE ,o u
L'ART DE PARLER. LIVRE QJJATRIEM E. Chapitre Premier. Sujet de ce
quatrième livre. Des différent jllif es. Çe que c'efi que fille* NOus avons
remarqué que tous les mot* ne donnent pas la même idée des cho* fes qu'ils
fignifient , ôc que pour faire connoître la forme de nos penfées , il fallait
choifir ceux qui repréfentenc en même tems leurs traits véritables , & leurs
couleurs naturelles ; c'eft-à-dire , qui réveillent dans Tetyrit des autres les
mêmes idées & les même* fnttimens que nous en avons. No us ferons
connoître dans ce quatrième Livre , que félon la différence de la matière, il
faut employer une manière decrire particulière , & que comme chaque
chofe demande des paroles qui lui conviennent , auffi un fujet entier
requiert unftilequi lui foit propre. Le* N 4 relies

The text on this page is estimated to be only 29.80% accurate

io6 La RhetouïqLue, oui'Ait règles que nous avons donnés de l'élocution cîdeflus , ne regardent , pour ainfi dire , que les membres du difcours. Ce que nous allons enfeigner en regarde tout le corps. Stile,dans fa première fignifkation, fe prend pour une efpece de poinçon dont les Anciens fe fervoient pour écrire fur l'écorce , & fur des tablettes couVertes de cire. Pour dire quel eft l'Auteur d'une telle écriture , nous difonsque cette écriture eft de la main d'un tel : les Anciens difoient , c eft du ftille d'un tel. Dans la fuite du tems ce mot de ftille ne s'eft plus appliqué qu'à la manière de s'exprimer : quand on dit qu'un tel difcours eft du ftille de Cicéron, on entend que Cicéron a coutume de s'exprimer de cette manière. C'eft une chofe admirable que chaque homme * en toutes chofes a des manières qui lui font particulières dans fon port , dans fes geftes , dans fon marcher. C'eft un effet de fa liberté , de ce qu'il fait ce qu'il veut , & qu'il n'eft pas déterminé comme les animaux qui agiflent également, parce que c'eft une même nature qui les fait agir. On voit donc que chaque Auteur doit avoir dans fes paroles ou dans fes écrits , un caradere qui lui/eft propre & qui îe diftingue. Il y en a qui ont des manières plus particulières & plus extraordinaires, mais enfin chacun a les aennes. Le fujet de ce quatrième Livie, comme je l'ai dit, eft le choix d'un ftille qui convienne à lama-' tiere que l'on traite ■ quel doit être le ftille d'un Orateur , d'un Hiftorien , d'un Poète qui veut plaire , & de celui qui inftruire. Mais avant que de déterminer avec quel ftille il faut traiter chaque chofe , j'ai cru qu'il ne feroit pas inutile de rechercher les caufes de cette différence qui fe remarque dans les manières dont s'expriment les Auteurs» ^Quoiqu'ils parlent la même langue , qu'ils écrivent fur

The text on this page is estimated to be only 20.51% accurate

t BU PARLER. LtV. IV. &J*p. IL 2f?7 liir les mêmes matières, & qu'ils tâchent de prendre le même ftile, chacun a une manière qui le caraéterife. Les uns font diffus, & quelque retenuequ'ils affe&ent , on pourroit retrancher la moitié de leurs paroles fans faire tort aufens de leurs difcours. Les autres fontfec-, pauvres r fteriles; 6c quelque effort qu'ils faffent pour revêtir Jes chofes , ils les laifient demi-nuës. Il y en a' dont le ftile eflfort, les autres font languilTans : les uns font rudes, les autres font doux. Enfin comme les vifages font dirTerens , les manières d'écrire le font auifi ; c'eit de cette différence dent nous allons re* chercher la "caufe.

Chapitre I lire* aualitez du ftile de chaque tuteur dépendit de celles de fin imagination , deja mémoire^ wde fin effriu L LOrfqucles objets extérieurs-frappent nos fênpÇ, le mouvement que ces objets y excitent , ft: # communique par le moyen des- nerfs jufques air centre du cerveau, dont la fubftance molle reçoit par cette impreffion de certaines trace». L'étroite liaifon quieft entre famé & le corps, fait- queles idées- des chofes corporelles font liées avec ccs< traces : de forte que lorfque les traces d'un objet,. l par exemple celles du Soleil font imprimées dans le cerveau, l'idée du Soleil fe prefente à l'ame & toutes les fois que l'idée du Soleil fe prefenre à\ l'âme., ces traces que caufela prefencede cet Aftm * fc l'ouvrent. Nous pouvons- appelter ces traces lesimages des objets. La puiffance qu'a famé dè former fur le cerveau les images- des chofes qu'on -ai jme fois apperçûës , s'appelle imagination • t &• ce < * . " H S mou

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

DE parler". Liv. IV. Cbapr III. 199 fois , fc lient ; de forte que les chofes fe représentent à l'efprit avec leurs noms. Lorfque cela arrive , on dit que la mémoire eft heureufe , & fon bonheur ne confifte que dans cette facilité avec laquelle les traces des mots & celles des chofes avec qui elles font liées , s'ouvrent en même tems , c'eft-à-dire , que le nom de la chofe fuit la penfée que l'on en a. Lorfque la mémoire n'eft pas fidèle à représenter les termes propres des chofes qu'on lui avoit confites , l'on ne peut parler jufté. L'on eft obligé de fe taire , ou de fe fervir des premiers mots qui fe rencontrent , quoiqu'ils ne foient pas faits pour exprimer ce que l'on eft preflé de dire. Les exprenons heureufes & juftes font l'effet d'une bonne mémoire. Enfin il eft confiant que les qualitez de l'efprit font caufe de cette différence que Ton remarque entre tous les Auteurs. Le difcours eft l'image de l'efprit : on peint fon humeur & fes inclinations dans fes paroles fans que l'on y penfe. Les efprits étant donc fi differens , quelle merveille que le ftile de chaque Auteur ait un caradtere qui le diilingue de tous les autres, quoique tous prennent leurs termes & leurs expreffions dans l'ufage commun d'une même langue ? Chapitre III. ; G^{al}hez, de la fui fiance du cerveau , dt\$ effrils animaux , necejfaires pour faire une bonne imagination» DAns l'imagination il y a deux chofes ; la première eft matérielle , la féconde eft fpiritudle, La materielje ce font ces traces caufées par » , N6 l'im

The text on this page is estimated to be only 28.02% accurate

300 LaRhitoriqjje, ou l'Art riraprefiion que font les objets fur les fens ; la fpirituelle eft la perception ou connoiffance que rame a de ces traces, & la puiffance qu'elle a de les renouveler ou ouvrir quand elles ont été faites une fois. Il neil queftion ici que de la partie matérielle ; je ne puis expliquer exactement ces traces fans m'engager dans des difcufTions philofophiques dont mon fujet m'éloigne : je dfrai leulement que ces traces font faites par les cfpnrs animaux qui font la partie dufang la plus pure qui monte en forme de vapeur, du cœur au cerveau. Ces efprits font indéterminez dans leurs cours : lorfqu'un nerf eft tiré , ils fuivent fon mouvement, & c'eft par leur cours qu'ils tracent différentes figures fur le cerveau , félon que les nerfs font différemment tirez De quelque manière que cela fe fa/Te, il eft confiant que la netteté de l'imagination dépend du tempérament de JafuMtance du cerveau ,& de la qualité des efprits animaux. (Les figures que l'on décrit fur la furface de l'eau » y laiffent aucun vertige ; les traces quelles y font étant aiuTi-tôt remplies. Celles aufli que l'on grave fur le marbre font ordinairement imparfaites, a caufe de la refiftance que trouve le rideau iur la dureté de cette matière. Cela nous lait connoître que la fubftance du. cerveau doit avoir de certaines qualitez, fans lesquelles elle ne peut recevoir les images exatfes des chofes que l ame imagine. Si le cerveau eft trop humide , & que les petits filets que le compofent foient trop faibles , ils ne peuvent conferver les plis que les efprits animaux leur donnent ; c'eft pourquoi les images qui y font tiacées font confufes , & femWables a celles que l'on tache de former fur la fange. S'il eft trop fec , & que les filets foient trop durs, il eft impollible que tous les traits des objets

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

Vb P Altî*. Liv. IF. Chap. Ht Jor objets y foicnt imprimez ; ce qui fait que toute* chofes paroiflent maigres à ceux qui ont ce tempe-* rament. Je ne parle point des autres qualifez du* cerveau , de fa chaleur , de fa froideur : quand it eft chaud , les efprits animaux le remuent plus facilement: fa froideur rallentit le feu de leur cours, elle fait que l'imagination eft peſante &c qu'on ne peut rien imaginer qu'avec peine. Les efprits animaux doivent avoir ces trois quaîtés ; ils doivent être abondans , chauds , & égaux dans leur mouvement. Une tête épuifée d'efprit* animaux eft vuide d'images , l'abondance des efprits rend l'imagination féconde ; les veſtiges que tracent ces efprits par leurs cours étant larges , pendant que la ſource qui les produit n'eſt point épuifée, on ſe repréſente facilement toutes chofes, & ſous une infinité de faces qui fourniffent une ample matière de parler. Ceux qui n'ont point cette fécondité que l'abondance des efprits animaux entretient , ſont ordinairement fecs. Comme les chofes ne s'expriment que foiblement ſous le ſiege de leur imagination , elles leur paroiffent maigres & petites, décharnées. Ainſi leur diſcours qui n'exprime que ce qui ſe paſſe dans leur intérieur , eſt ſec & maigre & décharné. Les premiers ſont grands, caſſeurs, ils ne parlent que par hyperboles, toutes les chofes leur paroiffent grandes. Le diſcours des derniers eſt ſimple & bas & l'imagination des premiers groſſit les chofes , celle des derniers le* rétrécit. Lorfque la chaleur ſe trouve avec l'abondance»,

The text on this page is estimated to be only 21.83% accurate

jpvtiA RHSToàiqjii-; ou l'Art k chaleur, rendant les esprits animaux vifs & légers-, imagination est pleine dans un instant. He diffère-ytes images. Ceux qui possèdent ces deux qualités r l'ont méditation, trouvent sur le champ plus de clarté que ceux qui ne l'ont pas, pour un sujet qu'on leur propose, que les autres, après avoir médité long-temps sur ce même sujet. Un esprit froid ne peut remuer son imagination, qu'avec des machines. L'expérience fait connaître que le défaut de chaleur est un grand obstacle à l'Imagination. Dans une violente passion, lorsque les esprits animaux sont extraordinairement remués, les plus froids parlent avec facilité, les plus stériles ne manquent point de paroles, & cette diversité d'images dans lesquelles le siège de l'imagination se transforme, pour ainsi dire, cause une agréable variété de figures & de mouvemens qui suivent ceux de l'imagination. Afin que l'imagination soit nette & sans confusion, le mouvement des esprits animaux doit être égal. Lorsque leur cours est déréglé, qu'ils sont tantôt lents dans leur mouvement, tantôt vites, les images qu'ils tracent sont sans proportion, comme il arrive à ceux qui sont malades, & dont la maladie consiste dans un mouvement déréglé de toute la machine du sang. Ceux qui sont gais, & d'un tempérament sanguin, s'expriment avec facilité & avec grâce. Dans ce tempérament les esprits animaux ont un mouvement prompt & égal; ainsi leur imagination étant nette, leur discours, n'est qu'une copie des images qui y sont tracées, est nécessairement net & distinct. M. • » . . £ » ■ m 4 :) * •

The text on this page is estimated to be only 19.69% accurate

TU pailbk. trv. JV: Cbap. HZ. 30^ * ■ * ■ ■ ■ ■ ■ — 1 — "■ 1 1
Chapitre IV» X Ve ce qui rend la mémoire heureufi. LA bonté de la
mémoire dépend de la nature St de l'exercice. Puifqu'elle ne confifle que
dans la facilité avec laquelle les traces des objets jque l'ona apperçûs fe
renouvellent , elle ne peut par confequent être heureufe , fila fubftance du
cerveau ii'eft propre à recevoir les traces des chofes , & à les conferver, & fi
ces traces qui ne peuvent pas toujours être ouvertes , ne fe rouvrent
facilement. l'exercice donne de la mémoire ; chaque chofe ie plie
facilement du, côté qu'on la plie fouvent ; auffi lesfietsdu cerveau s'en
durciflent, pour ainli dire, & l'on fe rend incapable d'apprendre par mémoire
, fi l'on ne prévient cet endurciffement en lej pliant fouvent, c'eft -à-dire, en
répétant fouvent^ que l'on a appris , & tâchant tous les jours d'apprendre
quelque chofe de nouveau. Il faut remplir, fa mémoire de termes propres ,
& faire que la îiaifon des images des chofes & de leurs noms foit £ étroite -,
que les images & les expreffions fe prêtent ent de compagnie. Un excellent
homme a; dit que la mémoire étoit comme une Imprimerie,. Un Imprimeur
qui n'a que des caractères Gothiques* n'imprime rien qu'en caractère
Gotique , quelque bel ouvrage qu'il mette fous h preffe. Ou peut dire de
même , que ceux qui n'ont la mémoire pleine que de mauvais mots , n'ayant
dans l'efprit que des moules Gothiques, leurs penfées, enfe revêtant
d'expreffioas , prennent toujours, un air GoClique. C'eft pour ceh que les
perfonnes de qualitépajient.btfn. Jlsÿivciu& «mverf«nt4tvecdes perfonnes

The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

§4 Rhétorique \ ou l'Arpt fonnes d'esprit , qui s'appliquent à ne dire aucuir mot qui ne foit du bel ufage. Comment donc ch> diroient-ils de médians qu'ils, ignorent ? Ou s'ils les ont entendus , c'est li rarement , qu'ils les ont oubliez. La même chose arrive à ceux, qui ne îifent que de bons Livres, à qui la mémoire ne prefente que des termes purs. Les enfans parient la langue de leurpere & de leur pais, qu'ils apprennent entendant parler. En lifant les Auteurs on ap* rrend leur langue ; mais fi on s'attache également plulieurs qui ayent vécu en difTerens fiedes, comme chaque fiecle a, pour ainfi dire , fa langue^, on fe forme un ftile bigarré qui n'eft d'aucun fiecle. C'est ce qu'on reproche à Eraſme , qui ayant beaucoup lu., & confervé dans fa mémoire les exprenions qu'il a voit lues* il s'en eft fait un ftile mêlé, qui n'eft pas toûjours pur. Heureux néanmoins celui qui peut aufli-bien écrire qu'il le fait. Ce que j'ai voulu dire ici , c'eft qu'il ne fuffit pas de conferver en fa mémoire les phrafes ou manières de parler, délicates qu'on a luè's,x>u entendues de tous cotez. Nous l'avons déjà dit , qu'un ftilede phrafes ne vaut rien ; qu'il faut imiter lcs-abeilles, qui des dirTerens fuçs qu'elles cueillent fur les fieuts, en compofent leur miel, liqueur fimple ; de même que la nature forme le dule de dirTerens alimens qu'elle digère.. Sans cela ces différentes leétures qu'on fait feront non feulement inutiles -, mais même nuifibles , comme léditSeneque. Apes debemus imitari , er qudcumauerex dsverfis €sngeffimus feparan deinde adh'êha. tngénii noſtri cura er facultate 9 in unum faporem varia Ma libamenta wnfundere : M ttiam fi apparuerit unde Juty.pt um fit aliud tamm effe. quàm und\$ fiimptum eft , appareat. Quod in corpore nofix» videmus fin* uli* oper? noſtrd facerr naiuram. Alimenta qu* accepimni quandtu in fui au*&> . * a i a • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.45% accurate

DE PARLER ZtV. IV. Chaf. V. 305* taie terdurent , foiidia
innatant ftomacho , onera font : at ct*m ex eo quod erant , mutât a fun* ,
tmc demkm in vires tjr in fanguidem tranfeunt. Jdem bis , qui bu s aluntur
ingénia , prdfiemus : ut quuumaut haufimus , non patiamur intégra ejfe ne
aliéna unt, ; ■ 1 Chapitre V. g>«.?//7et de h/prit neceffaires pour Y
éloquent?. CE que nous venons de dire ne regaidequeles organes corporels j
les qualitez de Tefprit font plus confiderables & plus importantes. C'eft la
Raifon qui doit régler les avantages de la nature , qui font plutôt des défauts
que des avantages à ceux qui ne favent pas s'en fervir. Celui qui a
l'imagination féconde , mais qui ne fait pas faire le chou de fes richcfles, fe
perd & s'égare dans de longs difcours. Parmi la multitude des chofes qu'il
dit , il y en a quantité de mau* vaifes : & les bonnes font étouffées par le
grand nombre de celles qui ne valent rien. S'il a de la chaleur avec cette
fécondité , & s'il fuit le mouvement de fa chaleur, il tombe dans une infinité
d'autres défauts ; fon difcours eft un tiflu perpétuel de figures : il ne parle
jamais fans paffion , mais prefque toujourns fans raifon. Etant prompt &
chaud, les plus petites chofes l'excitent, & lui font prendre feu. Sans avoir
égard à la bienséance ; fans confiderer û la chofe le mérite , il entre en
fureur; il fe îaifle emporter à là fougue de fon imagination , dont fet paroles
peignent le dérèglement & l'extravagance. Pour acquérir la perfection
fouvera'me de l'éloquence , il faut que Tefprit foit doué de ces trois

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

3c6 LaRketori clu s ou i/A«t trois qualitez ; la. première est une capacité , on une étendue d'esprit qui fait qu'on découvre sur le sujet qui est proposé , tout ce qui se peut dire avec abondance. Un esprit borné est incapable de donner à une matière l'étendue qui lui est nécessaire. La féconde qualité consiste dans une certaine délicatesse , une certaine vivacité qui entre d'abord dans les choses , qui les approfondit, & en éclaire tous les recoins. Ceux qui ont l'esprit pesant & grossier ne pénètrent pas dans les replis d'une affaire , ils n'en voient que le gros , ainsi ils ne peuvent qu'effleurer la surface des choses. La troisième qualité est la justesse de l'esprit ,, c'est elle qui regle toutes les autres qualités , fort de l'esprit , soit de l'imagination. Un esprit juste choisit il ne s'arrête pas à tout ce que son imagination lui présente ; il fait le discernement de tout ce qui se doit dire, & de ce qui se doit taire. Il n'étend pas les choses selon la grandeur de leurs images ; il amplifie ou abrège son discours , selon que la chose & le bon sens le demandent. Il ne se fie pas à ses premières idées ; S'il juge si les choses sont aussi grandes qu'elles lui paraissent , & choisit des expressions qui leur conviennent, selon la lumière de la raison , & non pas selon le rapport de son imagination » qui souvent est semblable à ces verres qui font paraître les objets plus grands qu'ils ne le sont. Il l'arrête lorsqu'elle est trop légère : il l'excite , il l'échauffe lorsqu'elle est trop froide : en un mot il use bien des avantages que la nature lui adonne ; il les perfectionne ; & si elle ne lui a pas été favorable, il combat ses défauts, & tâche de les corriger. Les bonnes qualités de l'esprit ne se rencontrent

The text on this page is estimated to be only 18.78% accurate

DB parler, liv. IV. Chap. V. 307 pas toujours avec celles d'une bonne imagination» & celles d'une mémoire heureuse ; ce qui met ui: ~~tage d'une pagination abondante & pleine de teu » lequel feu s'éteint & se rallentit dans le repos K t^à^i^z^ laquidie 0û compofe une Les qualitez de lefprit font préférables à celles du corps : l'éloquence de ceux qui ont ces dernières qualité*~~, est comme un grand feu de poudre à canon, qui parte en un moment. Cette éloquence fait du bruit d'abord , elle éclate , mais auffitot on n'en parle plus ; au contraire un ouvrage composé avec jugement , conferve fa beauté » & plus il est lû , plus il est admiré , comme reraafque Tacite au fujet d'un certain Halerius qurmt célèbre pendant fa vie , mais dont les écrits n'eurent pas le même fi*:ès que fa perfonne , parce qu'ayant plus de feu a"imagination que de iustefTe e'efprit , fon talent étoit de parler fur le champ & non pas d'écrire.. Un Ouvrage fon'deôte travaillé, dit Tacite, vit dans l'estime des hommes après la mort de fon Auteur : la douceur & l'éclat de Té-, loquenee d'Halerius s'éteignit avec lui : Qwntui Halerius eloquent U quoad nM\$ ecûbrau » monimenta ingen'ù ejus haud perinâe reùnentur, S a lice t ïmpetu magis quam eura vigebat î ut que me* dhmio aUorwn & labor in pojUrum vAltfeit , fie

The text on this page is estimated to be only 18.89% accurate

3;08 La Rhetoriqujte,ou t'A r t lialerh canorum illud v profitions
cnm ipfo fimul extinfum efi. ,, 11 y a des- efprits d'un ordre fuperieur , qui
ont ,, une élévation naturelle, nourris au Grand , pleins ,, & enflez d'une
certaine fierté noble & genereufe, ,, comme parle le Traducteur deLongin.
L'élevan tion d'esprit , dit-il, eft une image de la grandeur d'ame; & c'eft
pourquoi nous admirons quelqueH fois la feule penfée d'un homme , encore
qu'il ne ,, parle point , à caufe de cette grandeur de courage ,, que nous
voyons. Par exemple , lefilence d'Ajax ,, aux Enfers, dausl'Odyflée :
carcefilenceajene ,, fai quoi de plus grand que tout ce qu'il îiuroit ,, pu dire.
,, La première qualité qu'il faut donc fuppofer en ,, un véritable Orateur ,,
c'eft qu'il n'ait point l'ef,, prk rampant. En effet , il n'eft pas poffible ,, qu'un
homme qui n'a toute fà vie que des fen-î ,, timens Se des inclinations baffes
& ferviles, puifTe jamais rien produire qu* fort fort merveilleux r ni digne
de la poiterité, fl n'y* vrai-fembâble* » mént que ceux qui Ont de hautes &
de folides }> pénfées qui puiffent faire des difeours élever; Se «eft
particulièrement aux Grands Hommes qu'il échappe dédire des chofes
extraordinaires.Voiez* f, par exemple, ce que répondit Alexandre quand ,,
Darius lui fit offrir la mfhié de l'Afie avec ùc r» fille en mariage. Pour mit ,
lui difoit Parme» r> nion , fi fétois Alexandre , f accepterais tes offres, r, Et
mol aufft, répliqua ce Prince , fi iëroh Parme* i> nion. N'efMl pas 'vrai qu'il
faïloit être Alexanr* dre pour (aire cette réponfe ?♦ ,, Et c'eft en cette partie
qu'à principalement ,, excellé Homère , dont les penfées font toutes ,,
fublimes, comme on le peut voir dans la deferi,, ption delaDéeffeDifcorde,
quia, dit-il, » i* têt* dans les Cienx , «2r les- pieds fur U terre-, » Car

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

Bfi parler. Liv. IV. Chap. VI. 309 . ij Car on peut dire que cette grandeur qu'ii lui donne eft moins la mefure de la Difcorde , que „ de la capacité & de l'élévation de refprit d'Ho,, mere. Chapitre V L f , La diverfité des inclinations o* du tempera* ment diverfifie le Jûile. Chaque perfonne , chaque climat a [on Jûile qui lui eft particulier» LE difcours eft le caractère de lame ; notre humeur fe peint dans nos paroles j & chacun fans y penfer fuit le fûile auquel fes difpofitions naturelles le portent. Elles font toutes différentes dans chaque homme : c'eft pourquoi il y a autant de dirTerens fûiles qu'il y a de perfonnes qui par-, lent ou qui écrivent. De là vient encore que chaque climat a une manière de parler qui lui eft particulière. Car , comme ordinairement ceux qui font d'un même païs , ont beaucoup de rapport dans leur tempérament, ils ont auffi des manières de parler aflez femblables, & conformes à cetemperament qui leur eft commun. Les Efpagnols , par exemple , qui font tous graves , choifiront bien plutôt des mots dont la cadence fera majeftueufe, & des expreffions nobles, que des mots doux & languiffans, & des expreffions délicates , comme feroient les Italiens. Les Orientaux qui ont l'imagination chaude & pleine d'images , ne parlent que par métaphores & par allégories ; parce que lorfqu'ils fe propofent de traiter quelque fujet , auffi-tôt leur imagination leur prefente mille images qui ont du rap. port à ce fujet, dont ils peuvent tirer plufieurs mé. tapho.

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

• 3to La Rhbtoriaq^{ob} , ou t'An taphores. Ainfi ce fujet cit peu fenfible , comme ces images font fort vives , qu'elles frappent fortement leur efprit, & le tournent, pour ainfidire; vers elles , ils font bien plutôt portez à fe fervir du nom de ces images avec lefquelles ce fujet a rapport, que du nom propre. Ils quittent donc les expreffion^é naturelles , pour employer celles qui font figurées ; c'en: ce qui rend leur flile obfcure à ceux qui n'ont pas une imagination aufli prompte qu'eux ; car pour pénétrer dans le véritable fens de leurs paroles , il ne faut prefque jamais confiderer ce qu'elles lignifient naturellement, mais ce qu'elles peuvent lignifier prifes dans un fens métaphorique qu'il n'eft pas facile d'appercevoir , parce que les métaphores dont ils fe fervent , font tirées d'objets qui ne nous frappent pas auffi vivement qu'ils en font frappez; ainfinous ne pouvons pas découvrir d'abord la liaifon qu'ils ont avec la chofe qui elt le fujet du difcours?. Cela fe remarque dans les Poè^{Rcs} que nous avons des Orientaux. L'Ecriture fainrenous en fournît même des exemples dans les Cantiques de Salomon. Nousfommes furpris d'abord , que ce Prince, en décrivant les beautez defon Epoufe , compare fon vifage au côté de la Tour du mont Liban , qui regardoit la ville de Damas , & fes dents à une troupe de brebis nouvellement tondues , qui fortent du bain : mais avec un peu d'application on pénètre dans fa penfée , & l'on apperçoit qu'en même tems qu'il penfe aux beautez de fonEpoufe, il cil frappé des images de ce qu'il avoit vû de plus beau. La Tour du Liban fe perfente à fon imagination , quifaifoit une face extraordinairement belle du côté de Damas ; il eft frappé de la blancheur des brebis qui fortent du bain , & qui commencent à fe revêtir d'une nouvelle toison. Les Septentrionaux n'ont pas tant de feu: leur imagination ne reçoit pas une ii grande i Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

DE PAULIĀ. Lh. TV. Ckap. VI. 3n grande variété d'images.
Quand ils penfent à un fujet, ils en font occupezj ainfi s'ils fe fervent de
métaphores, ils ne les prennent

The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

3ii La Rhétorique, ou l'Ait Chapitre VIL Chaque Jîecle a fin fille.
LA diverfité des Mes vient encore des préjugez avec lefquels on parle.
Quand on conçoit dans le monde de l'eitime pour quelque manière d'écrire ,
& qu'il s'en fait une mode , chacun tâche de îafuivre , & de s'y conformer;
mais comme l'on fe lafle des modes , Se que ceux qui les ont inventées en
cherchent de nouvelles après que celles-là font devenues communes , pour
fe diftinguer de la foule \ ainfi il forfait un changement perpétuel dans" le
langage aufiî-bien que dans les habits , comme nous l'avons dit ailleurs.
C'eft ce qui fait que chaque âge , chaque fiecle a fa manière de parler qui lui
eft particulière. Les bons Critiques reconnoiffent le tems auquel un Auteur a
écrit en obfervant fa manière d'écrire , & fon goût : c'eft-à-dire, Peftime
qu'il a pour de certains tours , pour de certaines expreffions qu'il affecte
d'employer. Seneque a remarqué qu'en chaque fiecle il y a toujours (jusque
Auteur de réputation , qui eft le modèle de tous ceux qui écrivent , lequel
peut ainfi introduire de certaines manières qui, bien qu'elles foi en t
mauvaifes , quand elles ont été une fois applaudies , font en fuite en ufage,
& tout le monde les affecte. C'eft ainfi qu'on voit de certains défauts
autorifez pendant des fiecles entiers. Hxc litia unus aliquis mducit , fui quo
tune eloquentia eft : ceteri imitantur , rjr al ter alteri traiunt. Il en donne un
exemple dans Salufie. On aime , dit il , de fon tems les expreffions concifes,
& une breveté obfcure. SicSalufth ligente Digitized

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

DS PARLER. IÀV. JV. Ch&p\ VIL 313 vigente amputât* fententu
, cr verba ante expectatum cadenti* fuere pro cuit*. Et comme on affecte
d'imiter Ici grands hommes , ce qu'un Auteur de réputation a dit une fois, on
le dit a chaque page. Seneque reprend de ce défaut Aruntius : g** apttd
'Salufitum rara futrunt , 4pud hune crebra ftmt V perte continua , nec fin*
caufa. Me enim in h&c incident, at bu Ma g«4Le mie de chaque fiecle fait
aufli connoître quelles en ont été les inclinations & les mœurs.
Ordinairement dans les iiecles où les peuples ont été fericux & réglez, le
flile eft fec, auftere, & fans ornement. Le luxe s'eft introduit pendant le
dérèglement des Republiques , auffi-bien dans le langage que dans les
habits , dans les tables , & dans les bâûmens. Seneque avoit fait cette
ohfervation : Genus dicendi imitatur pttbltcos mores. Si difciplina civitatis
laboravit 9 & fi in Mcias dédit , argumentum eft luxuru publta orationis
lafcivia : fi modo non in uno aut in altère fint,fed apprûbat* eft V recepta.
Non potefi alius ejfe ingenio , alius animo color , fi Me fams eft , fi
compositus , gravis \$ tempérant , ingen'mm auoque Jtccum ac fobrium eft.
C'en ce qui eft arrivé à la langue Latine. Daos les fragmens qui nous reftent
des premiers Auteurs de cette langue , nous voyons que les Romains fe
contentoient feulement de fe faire entendre , & qu'ils ne cherchaient aucune
douceur dans leurs paroles. Elles étoient groffieres , rudes , & ne fe
pouvoient prononcer ni être entendues qu'avec peine. Auffi on fait qu'en ce
temps les Romains ne recherchoient aucune façon, ils ne fa voient ce que
c'étoit que de cuifiniers, de ragoûts; leurs maifons étoient de briques fans
peinture, fans architecture; en in mot, tout ce qui s'appelle O agre

The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate

5T4 La Rhétorique* s , ov t'A a T Agrément étoit mal reçu chet eux; ils n'aimoient que l'utile. Lorsqu'ils commencèrent de se ferver de leurs grandes richesses, après ces grandes victoires qui les rendirent maîtres de presque tout le monde, en même temps qu'ils modérèrent cette première ferveur, & qu'ils ne furent plus si ennemis des plaisirs, on voit que leur langue se polit, & s'adoucit par degrés: ce qui continua depuis le siècle des Scipions jusques à celui de l'Empereur Auguste. Elle retint néanmoins encore ce premier air qui étoit simple & naturel , ayant seulement retranché ce qu'elle avoit de dur & de grossier. Ce changement lui fut ainsi avantageux , & la mit dans sa perfection; C'est pourquoi on a toujours regardé comme des modèles achevez les Auteurs Latins qui écrivirent en ce temps-là. Mais enfin quand les Romains n'eurent plus d'ennemis considérables , & qu'ils ne pensèrent plus qu'à se divertir, leur langue fut pleine d'affectations , de tours étudiés qui ne sont point naturels. Ils ne recherchèrent plus dans leur style que ce qui peut flatter les oreilles; des cadences agréables, des jeux de mots, des allumons ; en un mot , comme ils ne recherchèrent plus dans les viandes une nourriture saine , mais des plaisirs qui sont nuisibles à la santé; aussi dans le discours ils quittèrent cet air naturel & cette clarté qui sont nécessaires pour se faire entendre ; ils n'aimèrent plus dans les paroles que de vains ornemens qui en couvrent le sens, & empêchent qu'il ne paroisse. Le même Philosophe que je viens de citer, recherche la cause de ce renversement: c'est, dit-il , la vanité & le luxe , qui ne se contentent point de ce qui est commun & ordinaire. Quand on a de la vanité, l'on n'aime que la nouveauté. s / Digitized by

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

DE PAUL FR . LtV. T V. CJfAp, VîiL 3T J té. Commendit'io ex novirate , ex foliti ordinis mnmuatione captatur. L'ambition porte à fe faire diftinguer , & le luxe , ou l'amour de la volupté fait qu'on n'eft point content de ce qui eft ordinaire. Cette corruption s'étend fur le ffile guffi-bien que fur les mœurs ; après quoi on ne peut rien trouver de beau dans le difcours, qui ne foit éloigné des manières ordinaires. Cum ajfuevit animm fajlidire quæ ex more funt , iUi pro fordïdis folita funt , etiam in oratione , auod novum quærit. Aufli ceux qui ont le goût bon , fe donnent bien de garde d'imiter les Auteurs Latins qui ont écrit en ce temps-là ; 6c ils regardent toutes ces chofes que ces Auteurs eftiment, comme des défauts qui trompent par quelqu'agrément , dulcia vitia. Quand la décadence fe mit dans l'Empire Romain, quelque temps même auparavant, îorfque toutes les Nations du monde fe mêlèrent avec eux , il fe fit un langage mêlé , & tout plein des impuretés des autres langues. Ceux qui écrivirent pour lors, & que Ton appelle les Auteurs de la baffe Latinité, ne paffent que pour la honte & l'infamie de U langue Latine , deboneftamenta Latinitatis. Chapxteb VIII. La matière que Von truite doit déterminer d*ni le choix du fûle. C'Eft la matière qui doit déterminer dans le choix du flilc. Ces expreflions nobles qui rendent le ffile magnifique , ce3 grands mots qui rempliflent la bouche , donnent aux chofes un air de grandeur,' & font connoître le jugement avantageux qu'en fait celui qui parle d'elles d une O * nu

The text on this page is estimated to be only 20.80% accurate

316 La Rhétorique , où l'Art manière est relevée. Si donc ces choses ne méritent point cette estime , si elles ne sont grandes que dans l'imagination de l'Auteur , cette magnificence fait remarquer son peu de jugement, en ce qu'il estime des choses qui ne sont dignes que de mépris. Les figures , & ces tours éloignent de l'ordre naturel du discours, découvrent aussi les mouvements du cœur; or , afin que ces figures soient utiles , la paraison dont elles sont le caractère doit être raisonnable. Il n'y a rien qui approche plus de la folie , que de se laisser aller à des emportemens sans aucun sujet , de se mettre en colère pour une chose qu'on doit traiter avec froideur. Chaque mouvement à ses figures. Les figures enrichissent le style , mais elles ne peuvent mériter de louanges si le mouvement qui les cause n'est jouable , comme nous l'avons dit ci-dessus. Je dis donc encore que c'est la matière qui règle le style ; lorsque les choses sont grandes , & que l'on ne peut les envisager sans ressentir quelque grand mouvement , le style qui les décrit doit être nécessairement animé, plein de mouvemens enrichi de figures , de toutes sortes de métaphores. Si le sujet qu'on traite n'a rien d'extraordinaire, si on le peut considérer sans être touché de passion , le style doit être simple. L'Art de parler n'ayant point de matière limitée, & toutes les choses qui peuvent être l'objet de nos pensées pouvant être matière de parler, il y a une infinité de styles étant infinies. Néanmoins les Maîtres de l'Art ont réduit toutes les manières d'écrire particulières sous trois genres. La matière de tout discours est au extrêmement noble, ou extrêmement basse; ou elle tient un milieu entre ces deux extrêmes ; savoir , la noblesse & la bassesse. Il y a trois genres de styles qui répondent à ces trois genres. O de Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 20.06% accurate

DE FAÏLÏT. L'rv. IV. Chap. VIU. 317 de matières; favoir, Je
fublime, iefimple, &lc médiocre. L'on appelle quelquefois ces fliles ,
cara&eres ; parce qu'ils marquent la qualité de la matière qui eft le Jujet du
difeours. Quand on entreprend un ouvrage , on fe propofe toujours une idée
générale. Le deflein , parexem* pie , d'un Orateur qui fait le Panégyrique
d'un Prince , eft de relever l'éclat des adions de fon Héros, & de porter fa
gloire dans un £ haut point,, qu'on le regarde comme le premier de tous les
hommes. Un Avocat qui plaidera la caufe d'un pauvre, fe contentera de
perfuader àfes Auditeurs que celui dont il a pris la defenfe , eft un bon
homme , fort innocent , & qui parmi ceux de fon ordre s'acquitte de tous les
devoirs d'un ton citoyen. Ce que je dirai de ces trois cara été rei regarde la
prudence avec laquelle on doit conduire un ouvrage, fansperdre de vue cette
idée générale qu'on s'eft propofé d'en donner ; car quoique toutes les chofes
qui entrent dans la ^compositioa d'un difecurs ne foient pas d'une même
efpece , il faut pourtant faire enferte qu'elles ayentun rap~" port avec le tout
dont elles font partie. On ne doit rien dire qui ne convienne au principal
fujet, & qui n'en porte le caractère. On reprit avec Talion les Alabandins
comme d'une grande indécence , de ce que les Statues qu'ils avoient placées
dans le lieu de leurs exercices , reprefentoient des Avocats qui pîaidoient
des caufes; & que celles de leur Auditoire étoient des perfonnes qui
s'exerçoient à la * courfe, & qui joiiioient au palet & à la paume, Cefl poux
éviter un femblable défaut , que nous recherchons dans les Chapitres
fuivans cequicouTient à chaque caractère. Oj C h *?

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

318 La Rhetoriqu^e, ou l'Ait C h a^p i t * e IX. Règle pour U Jilile
publiwt. A Pelles pour faire le portrait de Ton ami Antigonus , qui avoit
perdu l'œil gauche à l'armée, le peignit de profil, faifant feulement paroître
la partie du vifage de ce Prince qui étoit fans difformité. Il faut imiter cet
artifice. Quelque noble que foit le fujet dont on veut donner une haute idée ,
on ne peut rétifir qu'en le faifant voir par la plus belle de fes faces. Les plus
belles chofes ont leurs imperfections ; cependant la moindre tache qu'on
découvre dans ce qu'on eftimoit auparavant, cil capable de faire perdre tou,
te l'eftime qu'on en avoit conçue. Après avoir dit mille belles chofes, fi on
ajoute quelque chofe de bas ; il fe trouvera des efprits aflés malins pour lie
faire attention qu'à cette balTeffe , & oublier tout le refte. On ne doit rien
dire qui démente ce que l'on a dit. & qui détruife la première idée qu'on a
donnée. Longin reprend Hefiode de ce que dans le Poème qu'il a intitulé: Lt
Bouclier; après avoir dit ce qu'il pouvoit pour faire une peinture terrible de
la Déeffe des Ténèbres , il gâte ce qu'il avoit dit en ajoutant ces mots: O
Cette circonftance ne rend pas cette Déeffe terrible , qui étoit le deflein
d'Hefiode , mais odieufe & dégoûtante. Il faut donc cacher les défauts , ou
pour mieux parler , puifque la vérité doit toujours paroître , il faut s'attacher
à tourner les chofes dont on veut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.81% accurate

DE PARLER. Lfo. IV. Ckap. 1T. J'ip donner une grande idée , de manière qu'elles pa^ rouTentpar leur bel endrok. Zeuxis , pour reprev fenter Hélène auffi belle que les Poètes Grecs la font dans leurs vers , étudia les traits naturels de» plus belles perfonnes de la ville où il faifoit cet ouvrage, & donna à fon Hélène toutes lesgracea que la nature avoit partagées entre un grand nombre de femmes bien faites. Lorfqu'on eft donc maître de fon fujet, qu'on peut ajouter ou retrancher : qu'un Poète , par exemple, entreprend de faire une defeription d'une tempête , il doit confiderer tout ce qui arrive dans les tempêtes les circonftances , les fuites, pour rapporter ce qui eft de plus extraordinaire & de plus furprenant , comme le fait l'Auteur des vers fui vans* Comme l'on voit Us flots fouUvez par V orage . Tondre fur un vaijfeau qui s'oppofe à leur rage : L% vent avec fureur dans les voiles frémit , La mer blanchit d'écume, ey l'air au loin gémit: Le Matel.t troublé, que fon art abandonne, Croit voir dans chaque flot la mort qui- l'enviroj*~ . Les expreflions du ffile fublime doivent ê>re nobles, & capables de donner cette haut* idée qu'on envifage comme fa fin. Quoique la matière ne foit pas également noble dans toutes fe* jmrties: néanmoins il faut garder une certaine uniformité de ffile. Dans un Palais il y a desappartemens auffi-bien pour les derniers Officiers , que pour ceux qui approchent de la perfonne du Prince. Il y a des fales 8c des écuries. Les écuries nodoiventpas être bâties avec autant de magnift> cence que les fales , cependant il y a quelque proportion entre tous les compartimens de cet édifice, & chaque partie , pour baffe qu'elle foit , fait P 4 «Je*

The text on this page is estimated to be only 21.75% accurate

320 Lk RHÏTOLLd«î , ou l'A*t âfiez voir de quel tout elle eft partie. Auffi dam le ffile fublîme, quoique les expreffions doivent répondre à la matière , il faut néanmoins parler des chofes qui ne font que médiocres > avec un air «lui les relevé de leur balTeiTe , parce qu'ayant deiiein de donner une haute idée de fon fujet, il eft néceffaire que tout porte fes livrées, lui rafle lionneur, & que l'ouvrage eutier falîe connoître dant toutes fes parties la qualité de ce fujet. Les Ecrivains ambitieux, pour avoir fujet de n'employer que ce ffile fublîme, mêlent avec tout ce qu'ils traitent, des chofes grandes & prodigieufes, fans prendre garde fi l'invention de> ces prodiges eft fondée fur la Raifon. Les Grecs appellent ce vice riç«r«*«vi'«. Florus qui a fait un petit abrégé de l'Hiftoire Romaine , me fournit un exemple aflez remarquable de cette tératologie. Il n'étoit queftion que de dire, commentait Sexrus Rufus : %ue l'Empire Romain setott étendu jufques à ÎLcean , par la conquête que Decimm Brutus avoit faite de tvute VEfpa*ne > ce qu'il exprime ainfi en Latin. Hifpamas per Dectmum Brutum oht'muimus , V ufque ad Gades & Oceanum ptrvenimus. Florus prenant un vol plus élevé , dit : Decimus Brutus aliquanto latius GaliUcos , atque omnes Gallitcit populos, formtdatumque militibus fîumen oblivionis , peragratoque v'tHor Oceani littore non priUs fîgna convertit quàm cadentem in maria folem , obrutumque aquis ignem , non fine quodam frerilegn tncn er borrore ,prehendir. Il groûit ainfi la narration de prodiges: il s' imagine que les Romains ayant porté leurs conquêtes jufques aux extrémitez des Efpagnes, frémirent de peur, apercevant l'Océan , & qu'ils fe crurent coupables d'avoir regardé avec des yeux téméraires le Soleil dans fon couchant > lorfqu'U femble éteindre Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

fvB PARLER. Lsv. I V. Chap. IX. 31 r dre fes feux dans les eaux
l'Océan. Ce défaut eft auffi appellé Enflure, parce que cette manière de dire
les chofes avec un air Aiblime qui ne leur convient point, eft fembâhable à ce
faux embonpoint des malades qui paroiiient gras îorfque la fluxion les rend
bouffis. Le caractère fublime eft difficile : tout le monde ne peut pas
s'élever au deflus du commun , & continuer long-temps le même vol. 11 eft
facile de s'élever par la grandeur des expreffions; mais li ces expreffions ne
font pas foutenuës par la grandeur du îujet, 8c remplies de chofes folides,
ou-les compare juftement à ces grandes échafles qui font re* marquer la
petite taille de ceux qui s'en fervent, en même temps qu'elle les élèvent. On
peut bien par h machine d'une phrafe faire monter une bagatelle fort haut ;
mais elle tombe bien- tôt dans fon néant, & cette élévation ne fait que
Texpofer aux yeux de ceux qui ne l'auroient jamais apperçûë, Il elle étoit
demeurée dans feu obfcurité. Cette affectation de donner un air de grandeur
à toutes les chofes que To» propofe, 8c de les revêtir de paroles
magnifiques, fait naître ce foupçon aux perfonnes iudicieufes, qu'un Ai?»
tenr a voulu cacher la baflefle de fes penfées fous celte vaine montre de
grandtur, Aufli , commedit Quintilien , plus un efprit eft rampant & fcorné,
plus il affecte de paroître élevé & fécond. Les petites gens affectent de
paroître grattas en s 'élevant fur la pointe leurs pieds. Ceux qui font foibîes ,
font le plus de rodomontades. Cette enflure du ftile, ces affectations de mots
qtii font du bruit , font plutôt des témoignages de foiblefle que de force.
Qho quifijt ingenio minus valtt , hoc fe magts attoUere diùtare conatur ; er
flaturà brèves in digitos enguntur , & flura infirmī minant %r\ nam v
mrikdos, w ccr

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

3ii La Rhétorique ou l'Art ruptos , vr t 'mmlos ; er quccumque alto Cacozelu titre peccances certum habeo non virium , fed infirmé tau s vitio Uborare. Longin donne pour exemple de l'enflure Ycxpreffion de Gorgias , qui a appelé Xerxès le Jupiter des Perfes i & les Vautours des fepulchre* animez,. Il compare les Auteurs enflez à ces oifeaux qui s'élèvent fi haut qu'on les perd devue. Il dit qu'ils n'ont que du vent & del'écorce, qu'ils refiemblent à un homme qui ouvre une grande bouche pour foutfier dans une petite flûte.. Cet habile Rhéteur fait cette reflexion importante , qu'en matière d'éloquence il n'y a rien de plus difficile à éviter que l'enflure. Gar comme: en toutes chofes naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons fur tout d'être aceufeï defecherefle, ou de peu de force; il arrive je ne rai comment que la plupart tombent dan», ce vice fonde* fur cette maxime commune ,y Dans un nçbl» proVet on tombe noblement. Un Aile enflé eft ordinairement freid; car lorfqu'on veut dire une grande choie , & que cependant on ne dit qu'une puérilité, au lieu d'échauffer on refroidir. Qui n'auroit pas été glacé par cet Orateur , qui pour louer Alexandre Grand , difoit de lui qu'il avoit conquis toute l'Afie en moins de temps qu'Ijbcrate n'en avoit employé à compofer. fon Panégryrique, Les grandes exprelBons , les mots magnifiques de pluûeurs fylabes, une cadence fonore, élevée, conviennent aux grandes chofes qui méritent d'être dites noblement. Le ffile fublime demande auflî des reflexions ferieufes, des fentences; c'eftà-dire, des manières de s'exprimer ingenieufes , . courtes, viv«s, qui par un tour non commué; CX-» « I Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 18.05% accurate

wt * k% tl t. th. IV. Chap. T. 313 «citent l'attention. Mais pour cela il faut que le fujet fott digne de ces reflexions. Les figures contiennent au ilile fublime, parce que le fujet en étant grand , on ne peut point l'envifager froidement; !#Être point touché &: ému de ce qu'il y a d'extraordinaire. Ainfile difeoursqui exprime ce* mouvemens, ei\ nécefiàirement figuré: mais ces figures marquent l'égarement, & pour ainïi dire , l'yvrelTe de celui qui entre dans de grandes paf-fions fans raifon. C'eft a(Tez parler des défautsoù tombent ceux qui employent leffile fublime mal à propos; donnons au moins un exemple* d'un difeours qui en ait les bonnes qualitez fans* ces défauts. Monfieur Flecbier parle avec cesparo-ks magnifiques contre les Juges qui ne s'acquittent que négligemment de leur devoir : qui ren— verfant l'ordre des chofes , Je font une occupation de leurs amufetnens , cr qui ne> donnent à' leurs Charges que les reflet d'une 01 fret té languiffante , comme s'ils n'étoient Juges que four être dr ternes en tempe fur Us Fleurs de lys , où ils" vont peAt-être rêver à leurs divertijfemens pafez dont: ils ont encore î ' imagination remplie , oh reparer par un mortel ajfoupiffement Us veilles qu'Us on* donné à leurs plaijirt. mm mm , ■ ■ i »n m Chapitre X. ' DuJliU, ou earafterg fimpU. Cf-Eft une règle du bon fens , qu'il faut que: Jes mors conviennent aux chofes. Ce qui ell grand demande des mots qui donnent de grandes idées. Il faut dire Amplement ce qui eft bas, te rien d'extraordinaire, T* t*h frt}rfe« piykKm , 7*< ti tu*k rWtfit. Or c'eft ce qui eft difficile Oé BrOfit'.

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

314 L'ARHETORIQUE J'OULE AIT non pour le choix de la matière , mais pour rélocution. Il faut avoir une connoissance parfaite de la langue dans laquelle on écrit, pour écrire simplement, & ne point se laisser tomber. Il y a des termes & des tours qu'on n'emploie que dans les grandes occasions ; mais ordinairement ce qui fait le style de nos auteurs, ce sont les ritratures , les figures où l'on a une grande liberté. Mais quand il s'agit de dire quelque chose simplement, c'est-à-dire , d'en parler comme l'on parle ordinairement , on est assujéti à l'usage ordinaire, qu'il faut par conséquent posséder en perfection pour réussir dans le style simple. C'est pourquoi on estime plus pour la pureté de la langue les lettres que Cicéron écrivoit à ses amis, que ses Harangues. Il en est de même de ce que Virgile a écrit dans ce style, comme dans les Bucoliques. Le caractère (impie dont nous parlons ici , a donc ses difficultés!. Le choix des choses n'y est pas difficile, comme nous l'avons dit , puisqu'elles doivent être communes & ordinaires ; mais c'est ce « qui le rend difficile : car la grandeur des choses éblouit & cache les défauts d'un Ecrivain. Quand on parle de choses rares & extraordinaires , on peut employer des métaphores , parce que l'usage ne donne point d'exemples de termes forts. Le discours peut être enrichi de figures , parce que l'on n'envisage guères ce qui est grand tranquillement , ni sans ressentir des mouvements d'admiration. , d'amour ou de haine, de crainte ou d'espérance. Au contraire , si l'on n'a pour objet que des choses communes, on est obligé de n'employer que les termes propres & ordinaires: il n'est pas permis de figurer son discours; il faut parler simplement , ce qui n'est pas sans difficulté. Car enfin , ceux qui écrivent ne peuvent ignorer que la liberté de se~ courir Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.28% accurate

9 S parler. Lrv. IV. Chaf. X 315 courir aux figures est souvent commode pour s'exempter de la peine de rechercher des mots propres qu'on ne trouve pas toujours. L'expérience fait connaître qu'il est plus facile de faire des figures, que de parler naturellement. J'ai toujours observé que c'est le caractère de* petits génies que l'affaiblissement dans le discours ; un esprit élevé, au contraire, n'établit pas sa réputation sur des paroles, sur des expressions qui n'ont que le tour de rare. Pourquoi ne pas dire les choses d'une manière naturelle ? Pourquoi dire obscurément que nous nous devenons plus chers à nous-mêmes* que nous [ommes plus prêt de nous perdre > pour dire que quand on est vieux, & sur le point de mourir, on ménage davantage la vie ? Cette pensée est-elle si rare, si mystérieuse, qu'il la fallut ainsi envelopper ? Il en est de même de cette expression : A parler vainement, nous nous faisons les premiers ennemis dans un commerce trop long. On trop sérieux avec nous-mêmes. Ne parleroit-on pas plus raisonnablement en disant Amplement ce qu'on veut ici marquer : qu'on s'ennuie quand on est seul, si cette solitude dure longtemps ? Le fameux Rhéteur que je cite souvent, Longin, remarque qu'un discours tout simple exprime quelquefois mieux la chose, que toute la pompe & tout l'ornement : qu'on le voit dans les affaires de la vie ; une chose énoncée d'une manière ordinaire se faisant plus aisément croire : car les expressions simples marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse. Je suppose que ces expressions renferment un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial. Cet avis est de la dernière importance pour les conventions & pour les compositions ; on doit par tout éviter ce qui s'appelle phrase, & faire couler l'esprit à dire des choses raisonnables, O 7 &

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

f jatf La Rhé r ohôjj*, *tr i'Ait & à les dire d'une manière naturelle, en fe fett vant des termes propres que l'ufage à établi, fans[^] en affecter d'autres. C'eft donc dans ce que nous appelions le fiile fimple, qu'un honnête homme doit particulièrement s'exercer. Or, il y a bien de la différence encre la fimplici-ié & la bafieffe qui n'efl jamais bonne, & qu'il faut éviter. La matière du rn'le iimple n'a aucune élévation ; mais ce n'eft pas à dire que le difcours qui l'exprime doive être vil & meprifable. Elle ne demande psj les pompes & les ornemens de l'Eloquence, ni d'être revêtue d'habits magnifiques ; mais auffi elle rejette les façons de parler battes ; elle veut que les habits que l'on lui donne foient propres & honnêtes ; & ce qu'il faut bien remarquer , c'eft que dans ce ffile on peut être fublime ,> penfer & parler fublimement. Car , comme le remarque le fameux Traducteur de Longin, par le fublime, dont Longin a[^]it un excellent Traité , on rie doit pas entendre ce que- les Orateurs Appellent le ffile fublime \ mais cet extraordinaire v ce merveilleux q'ii frappe dans le difcours , qui fait* ou un ouvrage enlevé , ravit , tranfperte. Ce Jfile fuhïime veut toujours de grands mots , mais le fublbn*. fe peut trouver dans une feule penfée, dans une feule figure, dans un feul tour de paroles. Une chofe peut être dans le ffile fublime , c nêtre pourtant pas fublime : ccft-À-dire, n'avoir rien d'extraordinaire , dt. furprenant. Le fublime demande donc quelque chofe de nouveau & dans le tour , & dans la penfée. On donne ce Quatrain comme un chefd'œuvre en naïveté. L'expreffion en efl Ample,. Biais la penfée du Poète furprend, & donne en un mot plus d'idées que nx feroit un long discours. Diipiliiadfcy Google

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

»l nRLli. Lh. IV. Chap. XI. Colas est mort de maladie ; Tu veux que j'en pleure le fort ; Hé bien , que veux-tu que j'en dise 9 Colas vivoit , Colas est mort* 3*7 Chapitre XL Du fils médiocre. JE ne dirai rien du caractère médiocre , parce qu'il suffit de favoir qu'il confiée dans une médiocrité qui doit participer de la grandeur du caractère sublime , & de la simplicité du caractère ample.. Virgile nous a donné l'exemple de ce* trois caractères. Son Enéide est dans le caractère sublime ; il n'y parle que de combats , que de sièges que de guerres, que de Princes, que de Héros. Tout y est magnifique, les sentiments & les paroles : la grandeur des expressions répond à la grandeur du sujet. On ne lit rien dans ce Poème qui soit ordinaire.. Ce Poète ne se sert point- de termes que. l'usage de la langue du peuple ait, pour authentifier, prouvé. S'il est obligé de nommer les choses communes, il le fera par quelque tour, particulier, par quelque Trope ; par exemple, pour MfM , du pain, . il mettra Cerh , qui étoit parmi les Payens , la Décile des bleds. Le caractère des Eclogues est simple. Ce sont des Bergers qui parlent, qui s'entretiennent de leurs amours, de leurs troupeaux , de leurs campagnes,^ une manière simple , & qui convient à des bergers. Les Georgiques sont d'un caractère médiocre. La matière qu'il y traite n'approche pas de celle de l'Enéide. Virgile ne parle point dans cet

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

318 La Rhetorxqjjs , ou l'Art vrage de ces grandes guerres , de ces illufres combats , & de rétabliflement de l'Empire Romain 9 qui font lefujetde fon Eneïde ; mais auffi les Georgiques ne font pas ravalez jufques à la condition des Bergers. Car dans ces Livres il pénètre dans les caules les pins cachées de la nature , il découvre les myfteres de la Religion des Romains ; il y mêle de la Philofophie , de la Théologie , de l'Hiftoire : ce qui l'oblige à tenir un milieu entre la majefté de fon Eneïde , & la fimPLICITÉ de fes Bucoliques. C'eft auffi dans le ftile dont on parle en ce Chapitre , qu'un honnête homme doit s'exercer. Le ftile grand & fublime n*eft que pour les chofesfort extraordinaires ,& par conféquent qui font hors de l'ufage commun. La plûpart des chofes qui font le fujet de nos entretiens & de nos discours , font médiocres. La queftion eft donc de les envifager telles qu'elles font , d'en juger rai» fonnablement , comme le doit faire un honnête komme. Il y a des efprts de travers qui prennent les chofes tout autrement qu'elles ne font. Tantôt les colines leur paroiffent des montagnes. Ils fe récrient fur tout ; & tantôt ils regardent avec froideur les chofes qui font les pins dignes d'admiration. Il y a auffi des efprits groffiers qui »e découvrent rien , non pas même ce qui leur faute auxyrux. Un honnête homme , c'eft-à-dire, un homme qui a du jugement, qui eft délicat, Yoit ce que font les chofes % il ne lui échape rien; enfoite il s'en forme des idées véritables. S'il en parle , il le fait naturellement , les peignant avec les couleurs naturelles , c'eft-à-dire , exprimant les idées qu'il en a avec les termes qui font faits pour ces idées ; de ibrte t^u'on voit dans fon ftile un efprit raifonnable & naturel ^ui n'outre rien , qui juge des chofes comme il C~ - — A, Digitized by

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

V* PARLER. 1^ÀV. IV. Chap. XI. 329 faut ; qui ne les fait point plus grandes qu'elles font , qui ne les fait point plus petites, & qui en parle dans les termes qu'on en parle lorsqu'on n'y cherche point de façon, qu'on n'affeele rien , qu'on fuit la Raifon , la bien-féance , l'iifage des honnêtes gens. C'eft là le caractère d'un eſprit poli , ou'on prend dans la converſation de ceux qui ont 1 eſprit naturel , bienfait , 8c que par conféquent on ne fe peut empêcher d'aimer 8c d'honorer ; ce qui leur fait donner le nom d'honnêtes gens , à caufe de l'honneur dont ils fe rendent dignes. Il y a peu d'Auteurs qui ayent ce caractère ; c'eft fouvent un caractère oppoſé, qui eſt celui de Pédant. En lifant beaucoup Homère , on prend un ftile naturel. Leslettres deCiceron, ſur tout celles ^u'il a écrites à Atticus , les Satvres 8c les Epîtres d'HoYace } Virgile, Saiuſte , Céſar donnent cette politefle qui fait ce qu'on appelle un honnête homme. On voit dans ces ouvrages des modèles pan'aitsdu ftile dont nous parlons. Peu en jugent bien ; car on n'aime que ce qui a un air île grandeur. On pardonne à un Auteur cent endroits bas, ſi on en trouve un qui brille. Seneque redrefle un de ſes amis qui avoit ce mauvais goût , qui n'aimoit que ce qui étoit élevé, 8c prenoitpour baffeffe l'égalité 8c la douceur qui font les qualité* du ftile médiocre. Les paroles de Seneque renferment Un grand ſens. Humilia ttbi videri dicis omn'm , forum ereſta Non funt humilia illd , fèd placida. Sunt enim tenere quitto compoſitoque formata , me deprejfa , fed plana. Deejl illis oratorius vigor , ſi mulique quos quarts , cr fubiti iclus fentntiârum : Jêd totum corpus vidms , quamvis fit in* îſant les Livres , on y prend le plus ctmptum , Cha.

The text on this page is estimated to be only 24.65% accurate

330 La Rhétorique, ou l'Art Chapitre XII. Styles propres à certaines matières. Qualitez communes à tous ces styles. Nous allons parler des styles particuliers qui sont affectés à certaines matières, comme sont les styles des Poètes, des Orateurs, des Historiens, &c. Mais il est à propos de faire auparavant quelles observations sur les qualitez qui sont communes à tous ces styles. Car plusieurs Ecrivains qui s'exercent dans un même style, les uns sont plus doux, les autres sont plus forts : les uns sont fleuris, les autres sont austères. Voyons en quoi consistent ces qualitez, & comment qu'on peut donner un style lorsqu'elles conviennent à la nature du sujet. La première de ces qualitez est la douceur. On dit qu'un style est doux lorsque les choses y sont dites avec tant de clarté, que l'esprit ne fait aucun effort pour les concevoir, comme nous disons que le penchant d'une montagne est doux, lorsque l'on y monte sans peine. Pour donner cette douceur à un style, il ne faut rien laisser à deviner au Lecteur. On doit débrouiller tout ce qui pourroit l'embarasser ; prévenir ses doutes. Et un mot, il faut dire les choses dans l'étendue qui est nécessaire, afin qu'elles soient aperçues à ce qui est petit & déroband à la vue. J'ai dit dans le Livre précédent de quelle manière on adoucit la cadence & la prononciation du discours. La douceur du nombre contribue merveilleusement à la douceur du style. Cette douceur peut avoir plusieurs degrés. On dit d'un Auteur qui écrit avec une douceur extraordinaire, que son » a: Digitized by Google — ~

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

»i PAkHR Liv. IV. Chap. XII. 331 ftiie cft tendre & délicat. Je ne veux pas oublier ici qu'il n'y a rien qui contribue davantage à la douceur du ftile , que le foin d'inférer où il faut , toutes les particules neceflaires pour faire appercevoir la fuite & la Uaifon de toutes les parties du difcours. On donne pour modèle d'un ftile doux Hérodote dans la langue Grecque, & pour la Latine Tite-Live. La féconde qualité eft la force. Cette qualité cft entièrement oppofée à la précédente : elle frappe fortement l'efprit , elle l'applique , & le rend extrêmement attentif. Pour rendre un ftile fort , il faut fe fervir d'expreflions courtes , qui iignifient beaucoup , & qui réveillent pjuftieurs idées. Les Auteurs Grecs & Latins , comme Thucydide & Tacite , font pleins d'expreflions fortes. Elles font rares dans le François ces expreflions. Notre langue aime que le difcours foit naturel , libre , & un peu diffus; c'eft pourquoi on ne doit pas s'étonner que les traductions Françoises* des Auteurs Grecs & Latins foient plus abondantes en paroles que les originaux , puifqu'on ne peut pas fe fervir d'expreflions fi courtes & fi ferrées , félon le génie de notre langue , qui veut qu'on développe toutes les idées que le mot Grec ou Latin renferme. Saint Paul, par exemple, dit d'une manière noble , qu'il eft prêt de mourir, fé (ervant de cette expreflion : Sy*y«\$ n)n r»i vfêpar, que la verfion Latine rend par ces mots : Eg* triim jam delibor : Pour traduire en François ce paîlage , il faut necelTairement le faire de cette manière : Car pour moi , je fuis comme une victime qui a déjà reçu l'afperfion pour être facrifih,. Toutes ces paroles ne font que développer le» idées que donne le mot Grec mr*»»)êiAM lorsqu'on confidère fa force avec toute l'attentiu neceffaire» 1

The text on this page is estimated to be only 20.31% accurate

332. La R hī TomctuB, ou l'Art Je le penfois ainli lorfque j'ai fait imprimer ce Livre les premières fois. Je crois à prefent qu'il faut traduire ; Car pour moi, je fuis comme une vieùme> dont le facrifice va être bien-tôt achevé : déjà en fait Vejufion de mon fang. Saint Paul fait ail u don aux Sacrifices Judaïques. Il n'eft point* vrai qu'on fît aucune afperfion fur la tête de la victime , comme ceâfe pratiquoit chez les Gentils. Après la mactation on verfoit le fang de la victime au pied de l'Autel ; & c'eft cette action , dont le verbe rvtrfêpti. donnel'idée. Enfuite on ~J coupoit la victime , on la partageoit ; & c'eft ce que Saint Paul appelle tempus refolutionis mu : Te temps de là féparation de fon ame d'avec foa corps. La troifieme qualité rend un ftile agréable & fleuri. Cette qualité dépend en partie de la première, 8c elle en veut être précédée t Tcfprit ne fe divertiflant pas toifqu'il s'applique trop fortement. Les Tropes & les Figures font les fleur» du ftile. Les Tropes font concevoir fenfiblement les penfées les plus abstraites. Us font une peinture agréable de ce que Ton vouloit lignifier.' Les figures réveillent l'attention f elles-, échauffent , elles animent le Lecteur , ce qui; lui eft agréable i le mouvement étant le principe de la vie& des plaiiïrsj la froideur au contraire mortifiant toutes chofes. Quinte-Curce cft fleuri. La dernière qualité eft auftere , elle retranche du ftile tout ce qui n'eft pas abfolument neceffaire % elle n'accorde rien au pîaifir, elle ne fouffre aucun ornement , & comme un Juge de l'ancien Aréopage , elle ne permet pas que le difcours foit animé ; elle en bannit tous les mouvemens capables d'attendrir les cœurs. Lorfque l'aufterité va trop loin , elle dégénère en fccherefie. L'en n

The text on this page is estimated to be only 25.81% accurate

de p aklîr, Liv. IV. Chaf. XIII. 333 L'on doit faire en forte que le
Mile ait des qualité! qui foient propres au fujet que l'on traite» Vitruve , cet
excellant & judicieux Architecte qui vivoit fous Augufte , remarque que
dans la ftructure des Temples on fuivoit l'ordre qui exprimoit le caractère de
la Divinité à qui le Temple étoit dédié. Le Dorique qui eft le plus folide & le
plus fimple , étoit employé dans les Temples de Minerve, de Mars &
d'Hercule; les délicatesses & les ornemens des autres ordres ne convenant
pas à . la Déesse de la Sageffe , au Dieu des combats , ni à l'exterminateur
des Monftres. Les Temples de Venus , de Flore , de Proferpine , & des
Nymphes étoient bâtis félon l'ordre Corinthien , qui eft tendre , délicat ,
chargé de festons , de feuillage?, & paré de tous les ornemens de
l'Architecture. L'ordre Ionique étoit confacré à Diane & à Junon , & aux
autres Dieux ; les règles de cet ordre donnent le caractère de leur humeur. Il
tient un milieu entre la folidité de l'ordre Dorique, & la gentillesse du
Corinthien. Il en eft de même du discours , les fleurs & les gentilleses de
l'éloquence ne font pas propres pour un fujet grave & plein de majefté.
L'austerité du ftyle eft importun lorfque la matière permet de rire : la force
des expreffions eft inutile quand les efprits fe gagnent par la douceur, &
qu'il n'eft pas befoin de les combattre ni de les forcer. Chapitre XIII. « Quel
doit être le ftyle des Orateurs, IL femble que ceux qui ont traité jufqu'à
prefent de l'Art de parler , n'ayent écrit que pour les Orateurs. Ils ne
donnent des préceptes

The text on this page is estimated to be only 23.11% accurate

534 La Rhétorique» t'AiT que pour leur ffile ; & ceux qui étudient cet art regardent l'abondance & la richessie des expref. fions qu'enousadmironsdansle difcours des grands Orateurs , comme le principal & Tunique fruit de leur étude. Il efl vrai que l'éloquence paroît avec éclat dans ceftile, ce qui m'oblige de lui donner la première place. Les Orateurs parlent ordinairement pour échicir des verriez, obfcures ou conteftées; ce qui demande unllile diffus, puifque dans cette occallon il efl neceffaire de diûlper tous les nuages & toutes les obfcuritez qui cachent ces veritez. Ceux qui Entendent parler un Orateur, ne prennent pas autant d'interêt que lui dans la caufe qu'il défend ; ils ne font donc pas toujours attentifs, ou n'ayant pas l'efprit affcz. vif , ils ne conçoivent qu'avec peine ce qu'on leur dit. L'Orateur eft donc obligé de redire les mêmes chofes en plufieurs manières , afin que fi les premières paroles n'ont pas porté coup, les fécondes fafient l'effet qu'il ibuhaite. Mais cette abondance ne conflit e pas dans une multitude d epithetes , de mots , & d'exprefions entièrement fynonymes. Pourperfuader une vérité , pour la faire comprendre par les plus groffiers , & la faire appercevoir aux efprits les plus diilraits ; il faut la représenter fous plufieurs faces différentes , avec cet ordre que les dernières Cxprefilons foient plus fortes que les premiers f "fc ajoutent quelque chofe au difcours ; de forte que fans être ennuyeux , on rende fenfible & palpable ce que Von volioit faire connoître. Un habile homnie s'accommode à la capacité des Auditeurs , il s'arrête aux chofes qui font obfcures , & il ne les quitte point jufques à ce qu'elles foient entrées dans leur efprit,ôc qu'elles s'y foieat élâbilCSj ... „» . iJ. ê—*mmr via tiM* Les Digitized by Googh

The text on this page is estimated to be only 26.12% accurate

I>E parier. Ltv. IV. Cbap. XIII. 335 Les veritez qui se démontrent dans les plaidoyers & dans les harangues , ne sont pas de la nature des veritez Mathématiques. Ces dernières ne dépendent que d'un très-petit nombre de principes certains & infaillibles, Les premières dépendent d'une multitude de circonstances qui , se* parées , n'ont pas de force, & qui ne peuvent convaincre que lorsqu'elles sont ramassées & unies ensemble. On ne peut les ramasser sans art , & c'est où paroît l'adresse des Orateurs. Ils ménagent le# moindres circonstances , & souvent ils sont lefon* dément de leur preuve d'une particularité qu'un autre auroit rebutée , & n'auroit daigné employer. Pourquoi Cicéron groffit-il ses Oraisons de circonstances qui semblent inutiles & basses ? A quoi bon rapporter que Milon changea de fouliers , qu'il prit ses habits de campagne, qu'il partit tard , attendant sa femme , laquelle fut long-tems à se préparer, félon la coutume des femmes ? C'est que cette peinture simple & naïve qu'il fait sans oublier le moindre trait de l'action qu'il veut mettre devant les yeux des Juges , persuade efficacement qu'on ne peut rien appercevoir dans la conduite de Milon qui le fasse soupçonner d'avoir prémédité d'affaiblir Clodius , comme prétendoient ses ennemis. Les grands Orateurs n'emploient que des expressions riches, capables de faire valoir leurs raisons. Ils tâchent d'éblouir les yeux &: l'esprit, & pour ce sujet ils ne combattent qu'avec des armes brillantes. L'usage ne leur fournissant pas toujours des mots propres pour exprimer le jugement qu'ils font des choses , & pour les faire paroître à une grande qu'elles sont : ils ont recours aux Tropes , qui leur servent encore à donner telle couleur qu'ils désirent à une action , à la faire paroître petite ou grande, loisible ou méprisable,

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

33^ La Rhétorique, ou L'Art juste ou injuste, selon que les termes métaphoriques dont ils se fervent, la relèvent ou l'abaissent. Mais l'abus qu'ils font de cet art les rend souvent ridicules. On n'a pas droit de déguiser une action, de l'habiller comme l'on veut, de donner le nom de crime à une faute excusable, & d'en parler comme d'une faute légère, si elle est criminelle. Les mots de crime & de fautes donnent des idées contraires. Si l'on n'applique ces termes avec justesse, on doit passer ou pour n'avoir pas de jugement, ou pour avoir peu de bonne foi. Les personnes sages qui écoutent, s'attachent aux choses, & avant que de se laisser persuader par les mots, ils examinent s'ils sont justes. J'admire ces Déclamateurs qui croient avoir triomphé de leur ennemi, quand ils se font railler de ses rivaux : ils croient l'avoir terrassé quand ils l'ont chargé d'injures, & qu'ils ont épuisé toutes les figures de leur art pour le représenter tel qu'ils veulent qu'il paroisse. Mais aussi un Orateur ne doit pas être froid & indifférent. On ne peut défendre fortement une vérité, si l'on ne s'intéresse dans sa défense. Le discours est languissant qui ne part pas d'un cœur échauffé & ardent à combattre pour la vérité, dont il a pris le parti. Nous avons montré dans le second Livre, que comme la nature fait prendre aux membres du corps des postures propres à attaquer & à se défendre dans un combat singulier, elle fait aussi que l'on figure son discours, & que l'on lui donne des tours propres à soutenir une vérité contestée, à l'établir, & à réfuter ce rien de plus figuré que le discours d'un grand Orateur qui entre dans tous les sentiments de celui dont il plaide la cause, & se revêt de toutes ses affections, il n'y a C'est ' Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.65% accurate

DE PARLE*. Irv. IV. Chap. XIIT. 337 .Cest la qualité des chofes dont il parle , qui doit régler fon ffile : lorfque les chofes le méritent , il doit s'échauffer : on attend de lui de la véhémence. Par exemple, quand il déclame contre le vice , contre les crimes énormes, il ne le doit pas faire faiblement, comme le dit Seneque écrivant à un des fes amis. Defideresf inquies, c*n* ira vitia aliquid afpere dici , contra periesda animese , contra fottunam fuperhe , contra amhitionem coutume liose. VoU luxuriam objurgari , Ubidinem traduci^ tmpotentiam frangi? fit aliquid oratorie acre , tra* fiù grande, comice exile. Ces paroles Latines difent beaucoup: elles peuvent tenir lieu de pluficuri préceptes. La clarté eft particulièrement neceffaire à un Orateur; mais il faut prendre garde qu'en voulant trop dire, il ne fatigue; car on n'aime pas à eivtendre rebattre ce que l'on fait déjà. Quand on eft ferré , on n'eft pas entendu ; ce qui eft étudié & profond, eft obfcure: ce qui eft clair, fu' , connu , & entendu de tout le monde , eft s? il lieu. Auffi il fe peut faire que deux Orateurs , après s'être entendus, eurent raifon de dire l'un de l'autre; l'un, après que le premier eut parlé: Les eaux claires ne font jamais profondes j le premier ayant entendu le fécond: Les eaux profondes ne font jamais claires \ fe reprochant réciproquement leurs défauts ; à l'un d'être Aiperficiel , à l'autre d'être obfcure. Eft- il neceffaire que j'avertiffe que c*eft une extravagance , ou un orgueil mal entendu que d'affc&erl'obfcureté pour faire mine qu'on dit de grandes chofes? La réputation eft facile à acquérir à ce prix-là ; mais il faut parler devant de fottes gens , qui effectivement n'admirent que ce qui eft énigmatique , que ce qu'ils n'entendent point. Auû* comme p a Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

33S La Rhétorique, ou l'Art il ne s'en rencontre que trop , je ne m'étonne pas s'il s'est trouvé un mauvais Maître qui donnoit pour préceptes à Tes écoliers, de jeter de l'obscurité sur leurs écrits, sans doute pour paroître merueilleux. Son mot ordinaire étoit , moi-même i c'est-à-dire , obscurcisse ce que vous dites. Quintilien parle de ce mauvais Rhéteur , à qui les choses paroissent d'autant meilleures , qu'il avoit peine à les entendre : Tu n'as rien de meilleur , que ce que j'ai dit : Cela est excellent , je ne l'entends pas moi-même. Pour le nombre , ou cadence propre à l'Orateur , son discours doit être périodique de temps en temps; ces périodes se prononçant avec plus de majesté, elles donnent du poids aux choses. Chapitre XIV. 6 , Quel doit être l'usage des Histoires. Après les harangues, il n'y a point de sujet où l'éloquence le fasse davantage admirer, que dans l'Histoire ; car c'est le métier de l'Orateur d'écrire l'Histoire , comme dit Cicéron: Historia dicitur esse maxime Ornamentum. C'est par sa bouche se jouent les actions des grands hommes doivent être publiées: c'est son style qui en conserve la mémoire à la postérité. Les principales qualités du bon Historien sont la clarté & la brièveté. Un Historien éloquent fait une vive peinture de l'action qu'il rapporte; il n'en oublie aucune notable circonstance. Celui qui est sec ou aride, se reproche que la carcasse des choses , il ne les dit qu'à demi : ainsi son Histoire est maigre & décharnée. Quand on rapporte un combat; celui qui a été vaincu d'une victoire signalée , ce •est Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.36% accurate

DE PARIER. Liv* IV. Chap. XIV. 33\$ n'est pas être Hillorien que de dire simplement que l'on a combattu: il faut rapporter les causes de la guerre, dire comment elle s'est allumée, faire connaître quel étoit le dessein des Princes, quelles étoient leurs forces; il faut faire une description du lieu du combat, particulièrement si ce lieu a été cause de quelque accident considérable, & découvrir tous les stratagèmes dont on s'est servi. Mais il faut sur toute chose que l'Histoire soit comme un miroir qui rend les objets tels qu'ils se présentent à lui, sans augmentation, ni diminution de leur grandeur naturelle. La brièveté contribue à la clarté: je ne parle point de celle qui consiste dans les choses, & dans un choix de ce qu'il faut dire & de ce qu'il faut négliger. Le style d'un Historien doit être coupé, dégagé de longues phrases, & de ces périodes qui tiennent l'esprit en suspens. Il faut que son cours soit égal, & qu'il ne soit point interrompu par ces figures extraordinaires, par ces grands mouvemens qui sont défendus à un Historien dont le devoir est d'écrire sans passion. Ce n'est pas qu'un Historien qui est bon Orateur, ne puisse faire usage de son éloquence. L'occasion s'en présente assez souvent. Comme il est obligé de rapporter ce qui a été dit, aussi bien que ce qui a été fait, il y a des harangues à faire dans l'Histoire, où les figures sont nécessaires pour peindre la passion de ceux qu'on fait parler.

• • •

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

!4o La Rhïtoiiiç&i, ou-l'Akï Chapitre XV. • ♦ Quel doit être le ffile Dogmatique. LE zele que l'on a pour la défenfe d'une vérité conteftée, caufe dans lame des mouvemens qui font qu'elle fe tourne de tous cotez, qu'elle cherche par tout des armes, & qu'elle employé toutes les forces de l'éloquence pour triompher de fes adverfaires. Dans les matières dogmatiques , où pour Auditeurs on n'a que des perfonnes dociles , qui reçoivent ce qu'on leur dit comme ils recevroient des Oracles , ces fujets de zele & de chaleur ne fe prefentent point. Dans un Traité de Géométrie , quel fujet auroit-on de s'échauffer ? Les veritez qu'on y démontre font évidentes. Elles n'empruntent point leur clarté des lumières de l'éloquence : il ne faut que les propofer. Ce n'eft pas comme dans les procès , où la vérité eft facheufe aux uns , & avamageufe aux autres, & où étant reconnue, elie enrichit l'un , & apauvrit l'autre. Qui eft celui qui prend intérêt à contefter ou à défendre une propofition de Géométrie ? Les Géomètres démontrent que les trois angles d'uo triangle font égaux à deux angles droits. Que cela foit vrai ou faux , cela ce fait ni bien ni mal à perfonne , l'on ne s'y oppofe point. C'eft pourquoi le ffile d'un Geomettre doit être fimple, feç, & dépouillé de tous les mouvemens que la paffion inîpire à l'Orateur. Outre que plus une vérité eft claire, & conçue avec évidence , on eft plus déterminé à l'exprimer d'une même façon, & en peu de paroles. En traitant la Phyfique & la Morale , on peut Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.63% accurate

» E par il R. Lh. IV. Chap. XV. 341 prendre une manière d'écrire , moins feche que ce ftil des Géomètres. Un homme qui s'applique avec contention à réfoudre un problème de Géométrie, à trouver une Equation d'Algèbre, eft chagrin & auftyei il ne peut fouffrir ces paroles qui ne font phcées dans le difcours que pour l'ornement. Mais la Phyfique & la Morale ne font pas des matières fi épineufes , qu'eîlas rendent de mauvaife humeur les Lecteurs. Il n'eft donc pas neceffaire que le ftil de ces Sciences foit li fevere. Les veritez qui fe démontrent dans les Sciences profanes , font fteriles , & peu importantes. Les paffions ne font juftes & raifonnables que lorsqu'elles portent Tame , & la pouffent à chercher un bien folide, & à fuir un mal véritable ; c'eft donc une chofe affez ridicule de fe paffionner pour fouûtenir ces veritez qui ne font ni bien ni mal , d'en parler avec des emportemens , des tranfports & des figures que le bon fens veut qu'on referve à d'autres occafions. Je ne puis fouffrir ceux qui fe paffionnent pour défendre la reputation d'Aristote , qui difent des injures à ceux qui n'eftiment pas affez Ciceron, qui font des exclamations & des figures contre ceux qui fe trompent en parlant des habits des Grecs & des Latins. Mais auffi je ne puis diffimuler que c'eft avec peine que je lis les ouvrages de ces Théologiens qui parlent avec autant de froideur & de fecheffe , des principales veritez de notre Religion-, que fi elles n'étoient importantes à perforce. C'eft une efpece d'irréligion que d'enviager les chofes de Dieu fans des mouvemens d'amour ; de refpect & de vénération, qui fe faflent paraître au dehors. On ne peut aflifter aux faints Myfteres que dans une pofture refpectueufe. Ceux qui fe mêlent de parler de Théologie , qui veulent

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

342- La Rhï t c*k iqu e, ou ê'Ait inftruire, doivent imiter le Maître des Maîtres, Jesus-Christ: il éciairoit l'efprit , & tou? choit la volonté; il embrafoit le cœur de fes Difciples en même temps qu'il les enfeignoit : & c'étoit à ce feu Divin qu'il ^jlumoit dans leurs cœurs, que fes Difciples le reconnoifbient. Nonn* cor erat ardent in nobis dum nobiscum hauerttur in via? Avec quelle froideur les plus dévots lifent-ils les écrits de la plus grande partie des Scholaftiques ? On n> trouve rien qui réponde à la majesté des chofes qu'ils traitent. Leurs expreffions font rempantes , leur ftile languiffant & fans mouvement. L'Ecriture Sainte efr majestueufe. Les écrits des Pères portent les traits de l'amour dont ils brûloient pour les faintes veritez qu'ils enfeignent. Lorfque le cœur cft plein de feu , les paroles qui en fortent font ardentôs. Â M.-l V t — ' Chapitre XVI Quel doit être le ftile des Poètes. ON donne toute liberté aux Poètes , ils né s'affujettiflent point aux loix de l'ufage commun , & ils fe font un nouveau langage. Il eſt facile de juſtifier cette liberté. Les Poètes veulent plaire, & furprendre par des chofes extraordinaires & merveilleufes ; ils ne peuvent arriver à ce but qu'ils fe propofent, s'ils ne foûtiennent la rdeur des chofes par la grandeur des paroTout ce qu'ils difent étant extraordinaire , les expreffions qui doivent égaler la dignité de la matière, doivent être extraordinaires, & éloignées des expreffions communes. Les Hyperbe[es & les Métaphores font abſolutpent néccflâires dan* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.04% accurate

DE PARLER. IÀV. IV. Chaf* JfVH J^J dans la poëiie , l'ufage ne fourni (Tant pas dci termes aflez forts. Le tour du difcours poétique doit être auifi figure pour la même raifon ; car la dignité de la matière remplit l'ame du Poète de tranfports d'eftime & d'admiration , le cours de fes paroles ne peut être égal ; il eft neceffaire» ment interrompu par les flots de ces grands mouvemens dont fon efprit eft agité. Audi lorfi^ue le fujet d« Tes vers n'a rien qui puiffe caufes ces fougues & ces tranfports , comme dans les Comeies , dans les EcJogues , ôc dans quelques autres cfpeces de vers dont la matière eft bâtie , fon ftile doit être Ample & fans figures. C'eft la qualité des chofes qui font grandes & rares, qui exeufetfc autorife la manière de parler des Poètes: car lices chofes font communes , il ne leur eft pas plu* permis qu'à un Hiftorien de s'éloigner de l'ufage commun. On n'aime pas ordinairement les veritez abftraites, qui ne s'apperçoivent que par les yeux de l'cfprit. Nous fommes tellement accoûtumés k ce concevoir que ce que lesfens nous prefentent , que nous fommes incapables de comprendre tut> raifonnement s'il n'eft établi fur quelque expérience fenfible: de là vient que les exprefiions abftraites font des Enigmes à la plupart des gens & que cèies-là plaifent, qui forment dans l'imagination une peinture fenfible de ce qu'on leur veut faire concevoir. C'eft pourquoi les Poètes dont le but principal eft de plaire, n'employent que ces dernières exprefiions; & c'eft pour cette même raifon que les Métaphores, qui rendent toutes chofes fenfibles, comme nous avons vû, font fi fréquentes dans leur ftile. Ce defir de frapper vivement les fens, & de fe faire entendre fans peine, a porté les ancien» Poètes à ufer û fouvent de fictions , donnant à P4 char

The text on this page is estimated to be only 23.70% accurate

344 La Rhétorique , ou l'Art chaque chose un corps fait comme le nôtre, une ame & un visage. Lorsqu'un Poète est une fois échauffé , il ne considère plus les choses dans leur état naturel. Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre , C'est Jupiter armé pour effrayer la terre : Un orage terrible aux yeux des matelots ; C'est Neptune en courroux qui gourmande les Jlots, Cela touche d'une autre manière que les expressions communes. Quand un Poète vient à parler de la guerre , & qu'il dit que liellonne , Décrit de la guerre , porte la terreur & l'épouvante dans toute une armée , que le Dieu Mars anime l'ardeur des soldats j ces manières de dire les choses font bien une autre impression sur les sens , que celles-ci dont on se sert dans l'usage ordinaire. Toute V armée fut épouvantée i Les soldats étaient animés: au combat. Chaque vertu, chaque passion est une Divinité dans la Poésie. Minerve est la Prudence. La Crainte , la Colère . l'Envie font des Furies. Ces noms de crainte , de colère , d'envie, quand on ne considère que les idées que l'usage y a jointes , ne font pas grande impression. Mais on ne peut se représenter la Déesse de la colère avec ses yeux pleins de fureur, ses mains teintes de sang, ces flammes qui Sortent de sa bouche , ces serpents sifflans autour de sa tête , cette torche allumée qu'elle tient à la main , sans frémir & sans s'effrayer. . Dans les Poésies faibles, c'est -à- dire, dans celles mêmes qui se chantoient devant le Sanctuaire , les Prophètes se servent de manières à peu près semblables pour se rendre intelligibles la populace. David fait concevoir comme Dieu? il voit secours & protégé contre ses ennemis , d'un* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.42% accurate

s-s F ARt n. Iit/. 7F. CA il l'allume; * * Les Cumx pour le Uijfer
descendre Ahaijfent par respecl leurs grands cercles vmtez; Et fous fes pas
de tous cotez Les nuaget épais commencent de s étendre* Les Chérubins
qui de fa gloire Sont avec tant d'ardeur lés Miniftres favans ,*> Tirent fur
les atles des vents , Son char» oh fa puijfance. attache. Uvicloire. Il cache fa
. Maiefti . faint* Sous un noir pavillon fait de fombres brouillards t Qui
comme de fermes remparts , JBont autour de fon trône une effroyable
enceinte* Laiprofe eûdort, la poëfie réveille. Les narrait 5 lions

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

34^ LaRhetorik^{ue} ou l'Art tions que font les Poètes font interrompues par des exclamations , par des apostrophes , par des digressions , & par mille autres figures qui entretiennent l'attention. Ils ne regardent jamais les choses que par les endroits capables de charmer. Ils n'en apperçoivent que la grandeur & que la rareté ; ils ne considèrent rien de tout ce qui pourroit refroidir la chaleur de leur admiration ; ce qui fait qu'ils forment , pour ainsi dire , d'eux-mêmes & que se laissant aller au feu de leur imagination, ils deviennent semblables à une Sibylle , qui étant pleine d'un esprit extraordinaire , ne parloit plus le langage ordinaire des hommes Sed peStus anheUt, Et rabie fera corda tumtnt : majorqtte videri , Hec mortale fmans , afflata est nomme quando Jam propiore Be'u La cadence des vers leur donne une force particulière, d'où vient que les mêmes choses infipides . en prose, sont piquantes en vers. Eadem nejjigentiUt audiuntur , n'mufyue percuûunt , quanditi Joint à, oraùone dkuntur : ubi accejfcere numeri , o* tgregmm fenfutu afr'wxere certï pedes , eadem HUi fententiz velut lacer to excujfa torquetur. Mais pevez bien ce que dit ici Seneque, qu'il faut que les vers renferment quelque beau fentiment : car il en est de la poésie comme de toutes les autres choses que le seul plaisir fait rechercher. Ce n'est pas . alTex qu'elles soient bonnes, il faut qu'elles soient agréables. Aussi on ne peut lire un Poème qui. n'est que médiocre.

The text on this page is estimated to be only 22.06% accurate

t> E PARLER. 0 IV, Chap. XVII. 347 Chapitre XVII. />>>. - • . • !

• . » Des ornemens, premièrement de ceux qu'on peut n mer naturels, IL
femb!e que nous n ayons travaillé jufqu'à prêtent qu'à rendre foïdes les
ouvrages qu'on a entrepris , fans penfer à leur embelHîTemcnf. On fe
trompe, caria beauté, ainfi que-fa dit un Ancien, n'eft autre chofe que la
(leur dehfanté* Les fleurs font un effet & une marque du bofc état de la
plante qui les a produites. Les ornemens du difcours naiffent pareillement
de fa fanté ; c'elt à-dire, de la juftelfeavec laquelle il a été compofé. Ainfi il
ne faut point d'autres règles pour parler avec ornement , que celles que nous
avons données pour parler jufte. La même chofe reçoit differens noms ,
félon les différentes races par lefquelles on la regarde. Quand on confidere
la beauté en elle même, c'eft la fleur de la fanté; mais quand on la conGdere
par rapport à ceux qui jugent de cette beauté , on peut dire que la véritable
beauté eft ce qui plaît aux honnêtes gens , qui font ceux qui jugent
raifonnabiement des chofcs. Il n'eft pas difficile de déterminer ce qui plaît ,
& en quoi confiée ce que l'on appelle-, un je ne Jai quoi, que Ton fent dans
la leéhire des bons Auteurs j car fi on réfléchit un peu for ce fentiment , on
trouvera que le plaifir que l'on fent darîs un difcours bien fait , n'eft caufé
que par cetfe relfemblance qui fe trouve entre l'image que les paroles
forment dans l'efprît, & les chofes dont elles font la peinture. De forte que
c'eft la vérité qui plaît 5 car la vérité d'un difcours n'eft

The text on this page is estimated to be only 22.82% accurate

La Rhetor i oj5 e , ou L'Aut autre chose que la conformité des paroles qui le* composent avec les choses. Ainsi lorsque cette conformité est extraordinairement parfaite , le discours est extraordinairement parfait. Il en est comme de la peinture , lorsqu'elle est réfléchissante , elle plaît quoique les choses qu'elle représente, soient en elles-mêmes désagréables ôc horribles. Le plus affreux serpent plaît dans un Tableau. De même , quelque médiocres que soient les choses qu'un Ecrivain raconte, s'il le fait clairement & vivement, il se fait lire. L'harmonie contribue à la beauté. Le discours est un infiniment qui est fait pour signifier ce que l'on pense: cet infiniment plaît quand il rend le service que l'on en attend , & qu'il le fait d'une manière facile. Nous avons fait voir ailleurs qu'un discours qui se prononce facilement,, donne du plaisir. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a rien de véritablement beau dans un discours , que ce qui est utile , soit pour la clarté des expressions , soit pour la facilité de la prononciation. Il est. confiant: que dans les ouvrages de la nature, tout ce qui est beau, est accompagné d'une grande utilité. Dans un verger la disposition des arbres qui sont plantés à la ligne,. & en échiquier , est agréable & utile ; car elle fait que la terre communique également son suc à tous ces arbres.* Arbores in ordinem certaine inter.valla redacta placent 5 quinconce nîh'tl spécifiques tft f fed id quoque prodest, ut succu?n terri dqualiter irahnt. Dans un bâtiment les colonnes qui en sont le principal ornement, y sont nécessaires, & leur beauté est si. étroitement liée avec la solidité de tout l'édifice, qu'on ne peut les renverser sans le ruiner entièrement. Cependant nous sommes obligés de reconnaître qu'outre cette beauté naturelle , il y a. de certains.

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

M parler. Lk>. IV.Chap. XVttL 349 tains ornsmens que nous pouvons appeller arunciels , en les comparant à ceux dont les pérfonr ibnnes bien- faites accompagnentles grâces naturelles de leur vifage. Il faut avouer que dans les ouvrages des Ecrivains les plus judicieux, on trouve vie certaines choies qu'on pourroit retrancher fans faire tort au fens de leur difeours , l'ans en troubler la» clarté ,. fans en diminuer la force. Elles n'y font placées que pour l'embelliffement,, & elles n'ont point d'autre utilité que celle d'arrêter- Tefprit dn Lecteur par le plailir qu'il reçoit de fa-leélure , & de faire qu'il s'applique plus volontiers, Souvent après avoir dit tout ce qui eft neceffaire, ©n ajoute quelque chofe d'agréable. Après que les mots & les expreffions font afie* bien arrangées , & qu'elles fe peuvent prononcer commodément, on fait davantage* on les mefure ,, & on leur donne une cadence agréable aux oreilles.. La Nature fe joue quelquefois dans fes ouvrages , toutes les plantes né portent pas des fruits K quelques-unes n'ont, que des fleurs. chapitui xviir.. > Des ornement artificiels* L~ Es ornement artificiels confident dans Ics= . Tropes, dans les Figures, dans un arranger ment harmonieux des paroles qui compofent le difeours, dans des penfées fpirituelles conçûesen des termes rares, dans. des alluûons, & des applications ingenieufes de paflages de quelque Aiir leur fameux. Allons jufqu'a lafource du plaifir que donnent cesornemens. L'homme étant fait pour la grandeur , tout ce qui en porte les marr £ l ciues.

The text on this page is estimated to be only 26.90% accurate

3^o La Rhetoriquje » ou l'Art ques, donne du plaifir. Ainfi la fécondité , la richeffe des exprefhons , les grandes périodes, les grands mots, les figures hardies, les penfées relevées , font agréables. De cette inclination que nous avons pour la grandeur , vient cet amour que nous avons pour tout ce qui cil rare & extraordinaire. La capacité de notre cœur cil infinie , il n'y a que Dieu qui la puilié remplir. Toutes les chofes communes, & que nous avons mefurées, pour ainfi dire, avec cette capacité, nous doivent donc paroître petites , & nous dégoûter. Ce qui n'arrive pas H-tot quand les chofes font extraordinaires, {>arce que nous n'en avons point encore trouvé les bornes, ainfi elles nous ylaifent. Il femble que tout ce qui fe prefente a nous d'extraordinaire, elt ce qui nous va fatisfaire. C'en: pour cette raifon que les Métaphores & les Figures , qui font des manières de parler extraordinaires , & généralement toutes les expre/fions qui ne font pas communes, nous font agréables. Nous avons auflî naturellement de l'eftime & de l'amour pour ce qui eft fait avec efprit , & ce qui marque quelque rare perfection. Ainfi quand un Auteur dit fur un fujet quelque chofe qui ne vient pas dans la penfée de tout le monde , quand il fe fert adroitement d'un paffige de quelque Auteur , qu'il l'applique bien , qu'il fait quelque -allufion fpirituelle , quiltrouve un moyen fin de s'exprimer, il plaît, parce que ce font là des marques de fon efprit qui brille dans fon ou* vrage. De là vient encore que les imitations ingenieufes font fouvent au fli agréables que ja vérité même. Ne prend-on pas autant de plaifir à entendre un homme qui imite fort bien la voix d'un rolEgnol, que le roffignol même? Quand

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

DE PARLE*, th. 1 V. Chap. XVIII. 3f tt m Orateur se fert de quelque expression qui n'est pas naturelle , & qui néanmoins fait concevoir les choses , cette imitation est agréable , l'adrefTeavec laquelle il s'èirfervi de cette expreJilon, qui. n'étoit pas faite pour cet uïage ,. plaît. C'eitpour cela que les allufions font agréables, mais ce n'est pas la feule beauté de l'efprit de l'auteur qui charme dans ces occafions ; un Leéteur fpintuel prend part à fa gloire, parce qu'il remarque qu'il a lui-même de l'efprit, puifqu'il a pû appercevoir fa penfée au travers du voile de l'allufion dont il Tavoit couverte. Les emblèmes doivent être mis dans le rang de ces expreffions ingénieufes, qui font concevoir d'une manière courte & rare ce que veut dire celui qui les propofe. Il plaît, parce qu'il se fert adroitement de quelque peinture fenfible pour faire concevoir une penfée fpirituelle.. Gomme dans cet emblème qu'un Sujet prit pour Symbole de fa fidélité à fon Prince , auquel il demeura attache après que ce Prince fut tombé dans une difgrace fâcheufe. Le corps de cet emblème étoit un lierre qui embrallbit letronc d'un chêne, & qui demouroit enlafTé aprè*. que le chêne avoit été renverfé par terre, avec ces mots : Htretque. cadenti. Les hommes ne conçoivent qu'avec une application pénible les choses fpirituelle» ; les expreiïions fenfibles qui leur épargnent cette peine , kur font agréables ; c'est pourquoi les emblèmes qui font des peintures fenfibles, plaifent. Pour cette même raifon , comme nous l'avons dit fouvent , les Métaphores qui font prises de choses fenfibles, font mieux reçûes, & Quelquefois font plus claires que ks expreffions ordinaires. Enfin un difeours figuré, & qui porte les ca* tadercs d'un dprit animé, doit caufer un plaiux fc

The text on this page is estimated to be only 22.14% accurate

y;% La RHirottOUfi ou i'Àr* fccrct: car, comme nous avons vû,
la Nature a» mis les paffions dans le cœur de l'homme , comme des armes
dont il fe peut fervir pour repouffer le mal , & acquérir ce qui lui eft
avantageux. Ainfi le mouvement de ces paffions qui font fi milles pour fa
confervation , eft toujours* accompagné de quelque plaifir fecret. Une trop
grande tranquillité de lame caufe de l'ennui.. On aime à reflentir quelques
petites émotions r quand on ne craint point d'ailleurs aucune fa«heufe fuite.
Selon ce qu'on a dit , les figures* impriment dans l'efprit des Lecteurs les
pallions* dont elles font les caractères. Un difcours figuré doit donc être
beaucoup plus agréable qu'un difcours uni. On ne lit jamais les vers fui vants
fansrefentir des mouveraens de tendrefTe & de douleur. Virgile fait dans
ces vers la peinture de Nifus , lorfque Vokens-s'avancant l'épée à la main
contre Euriale qu'il croioit avoir mis- à mort Tagus: Nifus, pour mettre à
couvert de ce danger Euriale fon ami r fe déclare auteur de cette, action : il
dit que c'eft lui qui a tué Tagus, il fe préfente pour recevoir le coup dont
Volceos alloit frapper Euriale.. Me me , adfum qui feci , in m tonvtrûte
ferrum ^ O Retenti : mta fraus omnis , nihil ifte ntc aufxs r Nec potuit ,
cxlum hoc c?1 con/cia fydera teftor Tantum mfdium nimium dixit amkum.
L'on trouve peu de perfonnes qui examinent* avec jugement les choies qui
fe préfentent; Chapitre XIX. Des faux ornemens Digitized by

The text on this page is estimated to be only 23.38% accurate

BB parler. Lh. IV. Chap. XIX. 353 On se laifle surprendre par les apparences. Ainli , parce que les grandes choses sont rares & extraordinaires , les hommes se forment une telle idée de la grandeur , que tout ce qui a un air extraordinaire, leur paroît grand. Ils n'effrimenten fuite que ce qui n'est pas commun ; ils tiennent les manières de parler naturelles , parce qu'elles ne sont pas extraordinaires. Ils aiment les grands mots , les phrases enflées , SiquipedaHa verba crampullas. Pour les éblouir, il faut seulement revêtir d'un habit étranger & magnifique ce qu'on leur propose. Ils ne rechercheront pas si sous cet habit extraordinaire il y a quelque chose de caché, qui soit effectivement grand & extraordinaire. Ce qui fait remarquer encore plus faiblement leur sottise , c'est qu'ils admirent ce qu'ils n'entendent pas » mirantur qui. non intelligunt; parce que l'obscurité a quelque apparence de grandeur, & que les choses sublimes & relevées sont ordinairement obscures & difficiles. Les hommes ayant donc une fautive idée de la grandeur, il ne faut pas s'étonner si les ornemens dont ils chargent leurs ouvrages, sont faux, & en si grand nombre : car enfin , comme nous avons dit ailleurs r ils ne veulent rien dire que de grand Leur ambition les porte plus loin qu'ils ne peuvent aller, ainfi ils tombent en voulant s'élever, & crevent en voulant s'enfler. La fécondité est une marque de grandeur; l'ardeur qu'ils ont de paroître féconds , fait qu'ils étouffent leurs pensées par une trop grande abondance de paroles. Quand quelque chose leur plaît , ils s'y arrêtent , ils la répètent : Nesciunt quod bene cessit relinquere. Ils sont comme ces jeunes chiens qui ne peuvent quitter kurproye, & qui s'en jouent long-temps. Il faut donner a chaque chose son étendue naturelle. Une figure dont, les parties ne sont pas proportionnées,

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

354 La Rhe toriqjue, 'ou l'Art qui a de grandes jambes & de petits bras; un petit corps & une grotte tête , eft monftrueufe Le plus grand fecret de leloquence eft de tenir les efprits attentifs , & d'empêcher qu'ils ne perdent de vue le but où il faut les conduire. Quand on s'arrête; trop longtemps à de certaines parties T le Leéteu* en eft fi occupé, qu'il ne fe fouvientplusdufujet principal. La fécondité n'eft donc pas toujours bonne. Les repletions, aufli-bien que le jeûne., caufent des maladies. Entre les favans, on eftime ceux qui ont plu* de Jeclure; la difficulté des Sciences en relevé le prixj on a de i eftime pour ceux qui favent l'Ara* be & le Perfan. On n'examine pas fi par le moien de ces langues on acquiert quelque rare connoif* fance , qui ne fe puiffe trouver dans nos Auteurs-. Il fuffit que ceux qui ont chargé leur mémoire de ces langues , fâchent ce qu'il eft difficile de fouvoir , & ce qui n'eft fû que d'un très-petit nombre de perfonnes. L'ambition qu'on a de pa-« jôîtrefavant, & de faire remarquer fon érudition, ftit donc qn'en parlant ou en écrivant on allé* autorité ne foit neceffaire que pour raire fa* voir qu'on les a lûs, & pour pafler pour do&e, comme faint Auguftin le reproche à Julien, Quis h&c audiat , er non tpfo nomĭnum /ftifr rumque conglobatarum ftrefitu teneatur , fi tfi mtrudĭtus qitzlis efi hominum multhudo, er extfiimet te aliquem magnum qui hu /are potuer'it ? On enta (Te du Grec fur du Latin , de*4'Hebrea fur l'Arabe. Une fottife , lorfqu'elle eft dite en Gçec,effouvent bien reçue: un mot Italien dans un difeours, quelque application qu'on en fafle, fait pafler fon Auteur pour gaîand & poli. Si cette coutume n'étoit point ordinaire, nous fêlions auul étonnez de cette manière bizarre de parDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

DE PARLER. Lsv. IV. Chûp. XIX. 3 J \$ parler, que d'entendre un phrenetique. Ce défaut gêne un ffile, & empêche qu'il ne foit net 8c coulant. Si c'est pour donner du poids à ses paroles qu'on allègue les Auteurs, on ne le doit faire que dans la nécessité d'appuyer ce que l'on avance de l'autorité d'un Auteur de réputation. Qu'est-il besoin d'alléguer Euclide pour prouver que le tout est égal à ses parties : de citer les Philosophes pour persuader le monde qu'il fait froid l'hiver ? Je ne blâme pas toutes les citations ; au contraire, je les approuve lorsque les paroles sont belles, & qu'il est à propos de réveiller l'esprit du Lecteur par quelque divertissement ; le seul excès en est blâmable. Les sentences trop fréquentes troublent aussi l'uniformité du style. Par sentences on entend ces pensées relevées qu'on exprime d'une manière concise, ce qui leur fait donner le nom de pointes. Je ne parle point de ces sentences puériles & fautes qui ne contiennent rien d'extraordinaire & de particulier qu'un tour forcé, & qui n'est point naturel. Les plus belles, si elles sont placées trop près-à-près, s'étouffent, & rendent le style raboteux : & comme elles sont détachées du reste du discours, on peut dire d'un style qui est chargé de ces pointes, qu'il est hérissé d'épines. Ces pensées détachées sont comme des pièces cousues & rapportées, qui étant d'une couleur différente du reste de l'étoffe, font une bizarrerie ridicule ; ce qu'il faut éviter avec grand soin ; Ceterum est ne sententur emineant extra corpus orationis expresse, sed intexto vestibus colon nitent. On aime à parfumer ses ouvrages de sentences, parce qu'on croit qu'on passera pour un homme d'esprit. Tunc ingenit blandiuntur. En effet, comme on l'expérimente en ouvrant Seneque, on est charmé de cette manière ingénieuse

The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate

3ç6 La Ritb tôriqu b , ou LrÀirT nieufe de dire beaucoup de chofes en fi peu dt paroles, & d'un tour rare & nouveau, comme quand pour exprimer rentière ruine de la Ville de Lyon , qui avoit été réduite en cendre , il dit lugdunum qt*d ofiendebatur in Gallia , quarttur. On cherche à préfent dans les Gaules où étoit autrefois la Ville de Lyon. Et pour marquer en peu de paroles la rapidité de fon incendie , il dit : In hac , una nox fuit inter urbtm maximum , t? nullam. On rencontre dans cet Auteur à chaque page des chofes admirablement dres, d'un grand fens, exprimées en peu de mots :

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

de PÂRin, liv. IV. Chap. XX. 357 grande paffion de s'exprimer avec cfprit. En parlant des ornemens , il ne faut pas oublier les portraits dont on embellit un difeours , comme on fait une fale & une gailerie en f plaçant les images des Princes, des Rois, des Grandshommes; car comme les images fe peuvent détacher du lieu où elles ont été mites , auffi ce qu'on entend par portraits dans le difeours , ce font des deferiptions fur lefquelles on s'arrête, & qu'on auroit pû pafTer. Voilà le portrait de •ces flateurs qui affiegent les Princes , & corrompent leur vertu. Par de lâches adrefes Des Princes malheureux nourrissent les foibleffee\ Les pouffent au penchant ou leur cœur eft enclin , Et leur ofent du vice applanir la chemin : 'Deteflables flateurs , prefent le plus funefie Sue puiſſe faire aux Rois la tolère celcjie. C H A P 1 T a B XX. 4 Belles qu'en doit fuivre dans la diftribution des ont* mens artificiels. L'On ne peut pas condamner absolument les ornemens artificiels , qui ne font inferez dans les ouvrages que pour divertir & délarTer les Lecteurs , comme nous l'avons dit ctdeflus. Ils ont leur prix ; mais c'eft le bon ufage qu'on en fait qui le leur donne. Les regks fuivantes ne feront pas inutiles pour bien ufer de toutes ces richeſſes du langage, «Se pour les ménager avec prudence. La première règle que l'on doit fuivre dans la diftribution des ornemens artificiels , c'tft de les appliquer en temps & lieu. Les yeux

The text on this page is estimated to be only 22.97% accurate

s 358 La Rhétorique est, ou l'Art est importun, quand on est accablé d'affaires* Quand une matière est difficile, & que la difficulté rend le Lecteur chagrin, il faut éviter tous les jeux de paroles qui ne feroient qu'augmenter son travail, le détournant de son application sérieuse. Si on ne cherche que l'utilité, l'agréable déplaît. Il y a des matières qui ne fourrent aucun ornement, telles que sont celles qu'on appelle dogmatiques. Orneries if fa negat, contenta doceri Lorsque la matière du discours est simple, tout doit être ample. Les habits chargés de pierreries, & extraordinairement ornés, ne se portent qu'à certaines Fêtes dans les cérémonies extraordinaires. Il faut proportionner les paroles aux choses, & avoir toujours égard à la bien-séance. C'est pourquoi, comme le remarque saint Augustin, lorsqu'on traite quelque matière sérieuse. comme sont celles qui regardent la Religion, il ne faut pas donner à ces paroles une cadence qui leur fâsse perdre beaucoup de ce poids & de cette gravité -qui les doit rendre vénérables. Cavendum in divinis graiibusque sententiis dum additur mimerus, pondus detrahatur. Les ornemens doivent être raisonnables, c'est-à-dire, qu'il ne faut rien dire qui choque le sens commun. Vous trouverez de petits esprits qui ne se mettent pas en peine de dire une impertinence, d'avancer une chose fautive, pourvu que ce qu'ils disent ait l'air d'une sentence; de parler sans jugement, pourvu qu'ils fassent entrer une métaphore & une figure dans leur discours. Ils ne font pas de réflexion si ce qu'ils disent est pour ou contre eux. S'ils peuvent faire «une antithèse, une répétition, une cadence qui flatte ♦ Digitized

The text on this page is estimated to be only 24.57% accurate

DE PABLLBR th. IV. Chélp. XX. Ora flate les fens, n'importe qu'ils Mettent la Raifon, ils font fatisfaits de leur efprit. On doit être convaincu qu'il n'y a rien de beau qui ne foit raifonnable , & u* on eflime quelquefois ces faux omemens , c'eft qu'on fe laifle éblouir par leur faux brillant, & étourdir :par un certain brun; qui ne lignifie rien ; ou pour le dire franchement c'eft qu'on a l'efprit petit. Une ame élevée aime, & cherche dans le difcours la vérité , & non pas des paroles. Bonorum ingeniorum infignis eft in~ doles , in verbis vtmm amare , non verba. Je ne puis eftirner un difcours dont le fon flate les oreilles , lorfque les chofes choquent îc bon fens t*dtf foit S. Auguftin. Ntdlcmodo m'thi fonat difirie % quod dicitur inepte. ■ Les ornemens font rahonnables lorfque la vérité n'eft point choquée, c'eft-à-dire , que toutes les expreffions dont on fe fert, ne donnent que des idées véritables. Ceux qui veulent éblouir, ne parlent jamais naturellement ; leurs paroles font paroître tout ce qu'ils difent fi extraordinaire* qu'il n'y a point de vraifemblance. Pour rendre ce défaut fenlibîe, je rapporterai ici un paflage de Vitruve, qui eft admirable pour cela. Ce judicieux Architecte fe plaint de ce que dans la peinture l'on ne prenoit plus pour modèle les chofes comme elles font dans la vérité. On met, dit-il* pour colonnes des rofeaux; on peint des chaude* liers qui portent de petits châteaux; defquels, comme fi c'étaient des racines , il s'élève quantité de branches délicates, où l'on voit des figures aflifes, & fortir de leurs fleurs des demi-figures, les unes avec des vifages d'hommes , les autres avec des têtes d'animaux, qui font des chofes qui ne font point, & qui ne peuvent être, comme elles n'ont jamais été. Les nouvelles fantaiies prévalent de telle forte >

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

360 Là Rhîtohiqjte , ou l'A k t pcrfonne qui fort capable de découvrir ce qu'il y à de bon dans les Arts, & qui en puifle juger» Car quelle apparence y a-t-il que des rofeaux fi)ûtiennent untoît; qu'un chandelier porte des châteaux ; que de foibles branches portent les figuras qui y font comme à cheval, & que d'une fleur il puiffle naître des moitez défigures? Pour moi (dit Vitruve) je crois qu'on ne doit point eftimer la peinture û eUe ne repréfente la vérité. Ce n'eft pas aflez que les chofes foient bien peintes , il faut auffi que le deffein foit raifonnable , & qu'il n'ait rien qui choque le bon fens. Il faut appliquer à l'éloquence ce que Vitruve dit ici de la peinture. Quand on parle , il faut prendre la venté pour modèle, &il ne faut pas, pour donner plus d'éclat aux chofes, les repréfenter autres qu'elles font. C'eft donc à quoi il faut travailler , que les chofes paroiffent ce qu'elles font ; fimples , fi elles font Amples. Philoftrate louant un tableau où étaient représentés les chevaux d'Amphiaralis , dit que le Peintre les avoit représentés baignés de leur fueur , & couverts d'une pouffière qui les rendoit moins agréables , mais plus refemblans à ce qu'ils étoient; Déformions , fed ver'wres. Il y a des perfonnes à qui tout eft égal , qui habillent tout le monde magnifiquement ; c'eft-à-dire , qu'ils parlent fur un même ton des grandes & des petites chofes , & prodiguent partout les ornemens de l'élocution. D'où vient cela ? C'eft qu'il eft aifé d'employer de riches couleurs , & qu'il eft difficile de tirer les traits propres d'un objet qu'on veut peindre. C'eft ce qu'Apeîlès difoit à un jeune Peintre; N'ayant pû faire Hélène auffi belle qu'elle eft , vous l'avez fait riche. Je dis donc encore , qu'il ne faut rien cftimer ni dire que ce qui eft véritable : il le faut faire d'uné s Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.49% accurate

B'S P A H L £ R . Lit). IV. Chap. XX. \$fit d'une manière noble, rare, nouvelle, qui attire l'attention ; mais que la vérité s'y trouve. Cest en quoi pèchent les Vers fui vans de Racan fur Marie de Mcdecis. Paijfez. , chères brebis , jouijfez. de la joye Que le Ciel vous envoyé. A il fin fa cUrmnce a pitié de nos pleurs. Allez* dans la campagne , allez, dans la prairie \$ N'épargnez, point les fleurs ; il en revient affez, fous les pas de Marie. Cela n'est fondé fur aucune vérité. C'est une flaterie ridicule. Je fai qu'on dit que c'est une allufion à ce que quelques anciens Poètes ont dit : Cette allufion ne rae paroît pas fort ingenieufe , ni à propos ; car ce n'est pas louer une Reine que de lui attribuer ce quelle fait ne lui pouvoir convenir. On dit que dans l'Epigramme fuivante fur l'incendie du Palais, le faux y dormine, & que le vrai n'y a nulle part: cela ne me paroît pas. ; Certes Von vit un trifte jeu , Quand à Paris Dame Juftice mit le Palais tout en feu Pour avoir trop mangé d'épices. Cette allufion fait appercevoir un reproche réel qu'on fait aux Juges de prendre trop d'Epices. Avant que dp penfer en aucune manière aux ornemens, il faut travailler à rendre utile ce qu'on doit dire, choifissant des expreffions qui puiffent imprimer dans l'ame lespenfées & les mouvemens qu'on en veut donner. Après , û la bienfiance le permet, on peut travailler à rendre agréable ce qu'on a dit utilement, Un fage Architecte fonge premie

The text on this page is estimated to be only 17.19% accurate

3o"i LaRhetoriojje,ou l'A * t rement à jeter de bons fondemens ; il élevé des murailles capables de foûtenir le faîte de la maifon qu'il bâtit. S'il veut que Ton ouvrage foit agréable à la vue il y ajoûte des ornemens. Mais remarquez que tous ces ornemens qui pourroient être retranchez , c'eft-à-dire , qui ne font pas abfoluraent utiles , ne font placez qu'après qu'il a travaillé à la folidité de l'édifice. Les colonnes de marbre qui ne fe mettent que pour l'ornement, ne fe placent que lorfque le corps de l'ouvrage eût achevé. Ce n'eft qu'après ce temps-là qu'on taille les ornemens, & qu'on pofe les ftatues. Nous pouvons prouver la même chofe par une comparaifon du corps humain , dans lequel il femble que la nature établit les os pour le foûtenir & fortifier, avant qu'elle le couvrir d'une belle peau qui le rend agréable. C'eft ce que dit Sencque l'n corpore noftro oja , nervi que V articuli , firme me? iu tôt tus , v viulia minime Jpeciofa vif* , priùs futurs de' mdt h*c , ex qui ùHs orrmh in jaciem tqmmnqp décor efi : poft héte omnia , qui maxime rapt c9lor , ultimus Jxrfeiiõ jaw cor pore affun Enfin, la raifon demande qu'on garde quelque modération dans les ornemens. Ils ne doivent pas être trop frequens. Les grandes douceurs font fades. Il n'y a rien de plus beau qu'un vifage ; mais fi dans un vifage a y en avoit plus de deux , au lieu de plaire, feroit peur. La confufion des ornemens empêche

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

DS r aiiier. Ltv. IV. Chap. XX* 3^3 parlé , & à peine penfe-t-il à celui dont on a fait le Panégyrique. On doit toujours dans chaque cho* fe en rechercher la fin. Quand on veut arriver ou Ton s'eft propoié d'aller, on choifit un beau chemin , mais qui y conduife. Lorfque les feuilles couvrent les fruits , & les empêchent de meurir , on let ôte , fans avoir égard qu'on dépouille l'arbre de fes ornemens. Il y a defefprits fi petits, qu'ils n'efliment que les bagatelles : ils ne font point d'attention à ce qui eft foiide, fi on ne retire de devant leurs yeux ce qui les amufe , comme on ôf aux enfans les jouets qui ✓ les arrêtent trop. C'eft ce que fitProtogene , qui ayant apperçu qu'une perdrix qu'il avoit peinte dans un de fes Tableaux pour ornement , attiroit les yeuxdu peuple , & l'empêchoir de confiderer ce qui le meritoit plus , refolut de l'effacer. Elle étoit fi bien peinte, cette perdrix , que les véritables perdrix s'approchoient d'elle comme d'une de leur» compagnes: Mais il voulut ôter au peuple cet arnufement, pour tourner ailleurs fes yeux. Il gagna les Officiers du Temple où étoit placé fon Tableau , 8c y étant entré fecretement , il l'effaça. C'eft pour cette même raifon que le Saint Efprit qui conduifoit la plume des Ecrivains facrez , n'a pas permis qu'ils employaient cette éloquence pompeufe des Orateurs profanes , qui arrête les yeux , & fait que l'on ne confidere que les fuperbes paroles dont les chofes font revêtues. Les faintes Ecritures ne^ nous ont pas été données pour entretenir notre vanité, mais pour remplir le vuide de notre ame. Ceux qui ne recherchent dans les Livres qu'un divertifTement fterile ,les méprifent ; ceux qui aiment le* chofes , trouvent de quoi fe remplir dans ces Livres divins. Un feul Pfeume de David vaut mieux Âue toutes les Odes de Pindare , d'Ànacrcon , & 'Horace ; Demofthene & Ciceron ne< méritent Q» ' pas

The text on this page is estimated to be only 17.28% accurate

364 La Rhétorique, ou l'Art pas d'être comparez à Haïe. Tous les Livres de Platon & d'Aristote n'égalent par un seul Chapitre de S. Paul. Car enfin, les paroles ne font que des sons: on ne doit pas préférer le plaisir que peut donner l'harmonie de ces sons, à celui de la connoissance intime de la Vérité. Pour moi, je n'estime l'Art de parler, que parce qu'il contribue à la faire connoître, qu'il la tire, pour ainsi dire, du fond de l'esprit où elle étoit cachée; qu'il la développe, qu'il l'expose aux yeux. C'est ce qui m'a porté à travailler avec soin à cet Art qui pour cette raison m'a paru si utile. Se il neceffaire. 9 LA r Google

The text on this page is estimated to be only 21.72% accurate

I LA RHETORIQUE O U L'ART DE PARLER. LIVRE
CINQUIEME. Chapitre Premier. » Ctl un Art que de [avoir parler de
manière qu'on perfuade. Ce qu 'il faut faire pour cela.. Projet de ce Livre,.
L'Idée de la Rhétorique comprend l'Art) de perfuader , auE-bien que celui
de parler. L'on netudie la Rhétorique que pour parler de manière qu'on farte
ce qu'on defire en parlant , & ce qn'on defire ,ceit de perfuader. Ainil il efl
évident que la Rhétorique ,.qui efl l'Art déparier , doit enfeègner les moyens
de perfuadcr.Ces moyens ne confitent pas feulement en des paroles. Il y a
des manières de gagner les cœurs, & de les remuer. C'eft particulièrement
de ces manières que je dois traiter dans ce dernier Li\ye , où je renfermerai
Jes chofes Q 3 qui: .1 '

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

r 366 La Rhétoriquje, ou l'Art qui se trouvent dans les Rhétoriques ordinaires , Se dont je n'ai point encore parlé. Ce n'est pas seulement en prêchant 6c en plaidant qu'on veut persuader ; on a cette intention dans toutes les occasions où l'on parle. Car nous délirons qu'on croie que les choses sont comme nous le disons, ou au moins si nous rapportons les jugemens des autres, nous voulons qu'on soit persuadé que le rapport que nous faisons est fidèle. C'est pour cela que la Rhétorique est très-utile ; & si effectivement elle pouvoit donner des moyens sûrs pour persuader, il n'y auroit aucun autre art qui fût d'un plus grand usage dans la vie. Mais je fais voir qu'il faut plus de connoissance que la Rhétorique n'en donne , pour persuader les hommes en toutes rencontres. Les Maîtres de Rhétorique ne se font appliquer qu'à donner quelques préceptes pour persuader des Juges en plaidant dans un Barreau. Ils ne se font attacher qu'à suivre ce que les anciens Payens ont écrit, qui n'ayant point d'autres Orateurs que des Avocats, leur Rhétorique n'étoit occupée qu'à leur donner des préceptes. Quoique je ne juge pas ce qu'ils disent là-dessus fort utile aux Avocats mêmes , je le * rapporte sommairement , mais de telle sorte que si on compare cette Rhétorique avec les autres , on trouvera que ce que j'en dis, est plus que suffisant, & que je m'applique plus qu'aucun autre à donner les véritables moyens de persuader. Ce qu'on trouve en ces Rhétoriques, ne sert presque point pour cette fin. Voilà les préceptes que les Rhéteurs donnent pour persuader. Il faut trouver les moyens de faire tomber dans son sentiment ceux qui sont dans un sentiment contraire ; mettre en ordre ce que Ton a trouvé , & employer les paroles propres pour s'exprimer. Il faut-^ enfin apprendre par mémoire ce que l'on a écrit, pour Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.45% accurate

>I ÄA11IK, Zh. V. Chap. 7. 30*7 T>our le prononcer cnfuite.
Ainsi l'Art de persuader a, dit-on» cinq parties. La première est l'invention des moyens propres pour persuader: la seconde la disposition de ces moyens : la troisième l'élocution ; la quatrième la mémoire : la cinquième la prononciation. Si on contente une vérité de bonne Foi , où ce n'est point l'intérêt, ni la mauvaise humeur, ni la passion qui aveuglent, & qui empêchent qu'on ne se rende , il n'est besoin que de bonnes preuves, qui lèvent toutes les difficultés. , & qui dissipent* par leur clarté les obscurités qui cachent la vérité. Mais lorsqu'on a affaire à des gens qui ne l'aiment pas, qu'il s'agit de leur persuader une chose qui choque leur inclination , & dont leurs passions les éloignent, la Raison seule ne suffit pas: l'adresse est nécessaire. Dans cette occasion il faut faire deux choses. Premièrement, il faut étudier leur humeur leur inclination pour les gagner. En second lieu , pour que chacun juge selon sa passion , qu'un ami a toujours raison, qu'un ennemi est toujours coupable, à leur insu des moyens qui les font tourner de* notre côté. Ainsi les Maîtres de l'Art, reconnoissent trois moyens de persuader , les arguments ou preuves , les mœurs , & les passions, • il faut trouver des preuves, il faut parler convenablement à l'indignation de ceux que l'on veut gagner ; Il faut exciter les passions dans leur esprit , qui les font en^ancher du côté où l'on veut les conduire. C'est ce que nous allons voir en détail. Nous parlerons Q4 Ch A»

The text on this page is estimated to be only 19.85% accurate

'368 La Rhe toriqje, 'q v l'Ar t L Chapitre II. Première partie de l'Art de ferfuader, qui ejl /'».-* vcr.tion. 1 A clarté eft le caractère de la Vérité , l'on ne peut douter d'une vérité claire. Lorfque ion évidence elt dans le dernier degré, les plu* opiniâtres font obligez de quitter les armes y& de s'yioùmettre. Peribnnc ofera-t il niquer tout nefoix plus grand que fa partie : que les parties prifes enfemble n/égaknt leur tout ? Quelquefois on détourne la vue pour ne pas appercevoir des veritez claires qui bleffient. Mais enfin, lorfque leur éclat , malgré toutes nos fuites, vient à frapper nos yeux; il faut fe rendre , & la langue ne peut démentir l'efprit. Pour perfuLdcz ceux qui nous conteftent quelque proportion , parce qu'elle leur femble douteufe &c obfcure , il faut fe fervir d'une ou de pûfieurs propositions , qui ne fouffrent aucune difficulté , & leur faire voir que cette propofuion conteftée eft la même que celles qui font incontestables. Les Juge* de Rome doutoientfi Milon a voit commis un crime en tuant Claudius. Ils ne doutoient point qu'il ne fût permis de repoufler la force paria force, Ciceran voulant donc prouver l'innocence de Tac eufé, il leur étale ces deux prorofitions: qu'on peut tuer celui qui nous veut cter la vie , que Claudius vouloit cter U vie à Milon. L'une eft claire , l'autre eft obfcure : l'une conteftée , l'autre reçue ; étant bien éclaircies, la confequence étoit claire & certaine, que Milon en tuant Claudius, n*avoit fait que repoulTcr la force parla force, ce qui étoit excufable. • Ce* Digitized by Google '

The text on this page is estimated to be only 23.35% accurate

»E P A TVL E X tîv. V. Chap. 77; 369. C'est à la première partie de la Philosophie , qu'on appelle Logique , à donner les règles du raisonnement. C'est pourquoi , vous pouvez commencer à reconnoître des l'entrée de ce discours , que pour traiter l'Art de persuader dans toute son étendue , il faudroit embrasser plusieurs autres Arts, ce qui ne se pourroit faire sans confusion. La matière de l'Art de persuader n'est point limitée. Cet Art se fait paroître dans les Chaires de nos Eglises, dans le Barreau, dans toutes les négociations , dans les conventions. En un mot, le but que nous avons dans tout le commerce de la vie, est de persuader ceux avec qui nous traitons , & de les faire tomber dans nos sentimens. Pour être donc parfait Orateur & parler utilement sur toutes les matières qui se présentent, comme les Rhéteurs prétendent que leurs disciples le peuvent faire , il faudroit posséder toutes les connoissances , & n'ignorer rien.. Car enfin , un homme n'est capable de raisonner que lorsqu'il connoît à fond le sujet sur lequel il parle, & qu'il a l'esprit plein de vérités constantes, de maximes indubitables , dont il peut, tirer des conséquences propres à décider la question qui est agitée. Par exemple , un Théologien raisonne bien , & persuade lorsqu'il tire des saintes Ecritures, des Pères, des Conciles, & de la Tradition , les témoignages propres pour faire voir que son sentiment a toujours été . celui de l'Eglise. ». Q t C u A

The text on this page is estimated to be only 21.15% accurate

} 76 La Rhétorique, ou l'Art Chapitre III. Des lieux communs d'où
On peut tirer des preuves générales. On ne se remplit l'esprit de vérités
certaines sur les matières qu'on est obligé de traiter que par de frivoles
méditations, & par de longues études à dont peu de gens sont capables, La
sagesse est un fruit environné d'épines, qui éloigne de lui presque tous les
hommes. Ainsi s'il n'étoit permis de parler que de ce que l'on fait > la
plupart de ceux mêmes qui sont métier de haranguer, feroient obligation de se
taire. Pour remédier à une nécessité qui ferait si fâcheuse à plusieurs
Déclamateurs, on a trouvé des moyens, courts & faciles de satisfaire sur des
sujets entièrement inconnus. On distribue ces moyens en certaines classes
qu'on appelle lieux communs, parce qu'ils sont exposés au public, & que
chacun y peut prendre librement des preuves, pour prouver avec abondance
tout ce qui lui fera contesté, quoiqu'il ignore d'ailleurs la matière sur
laquelle à dispute.. Les Logiciens parlent de ces lieux communs dans* la
partie de la Logique qu'ils appellent la Topique^ J'expliquerai en peu de
paroles l'artifice de ces lieux. Ensuite nous verrons quel jugement on en
doit faire. Les lieux communs ne contiennent proprement que des avis
généraux, qui font rappeler ceux qui les consultent, de toutes les faces
par lesquelles on peut considérer un sujet : ce qui peut être utile, parce
qu'en envisageant une matière de tous* côtés, on trouve sans doute avec plus
de facilité tout ce que l'on en peut dire. On peut reDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.98% accurate

Bl ?AHL1. L'rv. V, Chap. 777. 37: garder une chose par cent endroits differens: cependant il a plû aux Auteurs de la Topique de n'établir que feize lieux communs. Le premier de ces lieux est le Genre-, cest-à-di» re , qu'il faut confiderer dans un fujet ce qu'il a de commun avec tous les autres fujets femblable*; Si on parle de faire la guerre contre le Turc , on pourra confiderer la guerre en gênerai , & tirer de* preuves de cette généralité. Le fécond lieu est appelle Différend, il faut examiner ce qu'une queftion a de particulier. Letroisième est U Définition i c'est-à-dire, quM faut confiderer toute la nature du fujet. Le discours qui exprime h nature d'une chose , est la définition de cette chose. Le quatrième lieu est le Dénombrement des far* ties, que le fujet que l'on traite contient. Le cinquième , l'Etymologie du nom du fujtt. Le fixieme, les Conjuguez , qui font les noms qui ont Latfon avec le nom de fujet, comme ce nom , amour, a liaifon avec tous ces autres noms, aimer, aimant, amitié, aimable, ami, &c. On peut confiderer que les choses dont il est queftion , ont quelque rejfemblance , ou dtjfemblance. Ces deux confiderations font le feptieme & le huitième lieu. On peut taire quelque comparaifon , & dans cet» te comparaifon remarquer toutes les choses auf quelles ic fujet dont on parle est oppofé : Ceût comparaifon & cette oppofition, font le neuvième & te dixième lieu. L'oniieme lieu est la Répugnance; c'est-à-dire, qu'en examinant une chose, il faut prendre garde à celles qui lui répugnent , pour découvrir les preuves que cette vûë peut fournir. Il est très-important de confiderer toutes les çrconJUous. de. h matière propose. Or , ces

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

37i La Rhitoki^{ue}, ou l'Aut circonftances ont ou précédé , ou accompagné , ou fuivi la chofe dont il eft queftion } ainfi ces cir- * confiances font diftribuéés en trois lieux , qui font le douzième , le treizième , & le quatorzième lieu. Toutes les circonftances qui peuvent accompagner une action , font comprises dans ce vers Latin. » Qui\$, qmdt ubi , quibus at4xiliis> cur , quomodoy quando. C'eft-à-dire qu'il faut examiner quel eft l'auteur de l'action; queile.cft cette aéhon; où elle s'eft faite ; par quels moiens , pourquoi , comment , quand. Le quinzième lieu eft l'Effet : le feizième, U Cdufe; c'eft-à-dire , qu'il faut avoir égard aux effets dont la chofe que vous traitez', peut être la caufe , & aux choies dont elle-même eft l'effet. • Ces lieux communs fourni (Tent fans doute unt ample matière de difeourir. Ces confide rations dit* ferentes font que l'on apperçoit plufieurs preuves : & cette méthode pourroit rendre féconds les efprits les plus fteriles. Je n'examine pas à préfent fi cette fécondité eft louable ou inutile. Selon cette méthode , fi on parle contre un parricide , on s'étend fur le parricide en générai , & on rapporte ce qui eft commun à l'accufé, & à tous les autres parricides : 6c après on defeend aux circonftances du parricide: on en repréfente la noirceur d'une manière étendue , par' des définitions, par des descriptions , par des dénombremens. Quelquefois l'Etymologie du nom de It chofe fur laquelle on parle, & les autres noms qui ont liaifon avec celui-là , donnent fujet de parler, & font trouver de bonnes preuves. On peut difeourir longtems de l'objigation que k* ChrcDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.44% accurate

D E PAILLER. L\$V. V, Chaf . 1K' 3.73 Chrétiens ont de bien vivre , en les faiïant rcfiou* venir du nom qu'ils portent. Les grands difcours font grofiis par les fimilitudes , les dillimilitudes , les comparaiibns , qui fervent à édaircir une difficulté , & mettre une vérité obfcure dans un grand jour. En un mot, quand on veut circonftancier une action, rapporter ce qui l'a précédé, & ce qui s'en eft enfuivi, les circonftances qui l'ont accompagnée, ce qui Va caufé , ce qu'elle a produit : on "iafleroit plutôt fes Auditeurs, qu'on ne manquerait de matière. ____ . C H A P I T E M IV. Bes lieux propres à certains fujets d'où fe peuvent ttt rer des preuves, CE s lieux dont nous venons de parler, font appelle! communs, parce qu'ils fournifient des preuves pour toutes les caufes : il y a d'autres lieux qui font propres à certains fujets. Avant que de parler de ceux-ci , il faut confiderer qu'il y a deux fortes de quertions : la première s'ap«* pelle Thefe; la féconde Hypothefe. Thefc, c'eil une qaeftion qui nleft point déterminée par aucune circonftance: foit du lieu, foit du temps* foit de la perfonne, comme fi on doit faire U guerre. Hypothefe, c'eft une quellion finie & tirconihneice , comme eft ceUe^cK, s'il faut fak re la guerre avec le Turc en- Hongrie cette année, &c. Or, toutes ces queftions fe peuvent rapporter à trois genres. Car l'on délibère fi on doit faire une action , ou l'on examine quel jugement on doit faire de cette adion , ou on lotie , ou. on. blâme cetto action. Le premier genre Q.7 s'ap

The text on this page is estimated to be only 25.18% accurate

374 La Rhétorique, ou l'Art s'appelle Délibératif; le fécond genre Judiciaire: le troisieme genre Demonjratif. Chacun de ces genres a ses lieux propres , c'est-a-dire , comme nous avons dit pour chacun de ces genres , on donne de certains avis; comme pour le Délibératif, félon qu'on voudra confeiller d'entreprendre une action ou de la quitter , il faut faire voir quelle est utile ou inutile ; nécessaire , ou qu'elle ne l'est pas; qu'elle est possible ou impossible; que l'événement en fera avantageux, ou fâcheux : que l'entreprise est juste ou injuste. Une question dans le genre judiciaire peut être considérée en l'un de ces trois états. Ou l'on ne connoît pas l'auteur de l'action qui fait le sujet du discours : & pour lors , parce que l'on s'efforce de découvrir cet auteur par des conjectures , cet état est appelé état de conjectures. Si l'Auteur est connu , on examine quelle est la nature de l'action : par exemple, un voleur a pris dans un Temple les coffresqu'un particulier y avoit mis en dépôt, on examine si cette action doit être appelée ou sacrilège, ou un simple vol : on cherche la définition de ce crime: ainsi cet état s'appelle l'état la définition. Le troisieme état est appelé l'état de la qualité ; parce qu'on examine la qualité de l'action ; si elle est juste , ou injuste. Pour le premier état, il faut considérer si celui qu'on soupçonne a voulu faire une telle action,, s'il l'a pu, & si on en a quelque marque. On considère quelle est sa volonté, en considérant s'il avoit quelque intérêt à commettre cette action ; sa puissance, par la considération de sa force, de ses moyens. On reconnoît s'il est effectivement auteur de l'action proposée , par les circonstances de cette action , comme s'il a été trouvé seul dans le lieu où elle s'est faite; si avant ou après cette action il a fait ou dit quelque chose. qui le peut-être

*Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.12% accurate

I*B * AU 1ER. Liv.K Chap.IV. 37 c foupçonner raifonnablement. Pour le fécond état, ii faut Amplement confiderer la nature de cette aétton. Tout ce qu'on en peut dire , dépend de la connoiffance particulière que l'on en a. Pour le troifieme état, on confulte la raifon, les loix, la coutume, les préjuges, les conventions , l'équité. Dans le genre Démonftratif, pour louer ou blâmer , il faut rapporter le bien ou le mal. Il y a trois fortes de biens dans l'homme -, les uns regardent le corps , les autres refprit , les autres dépendent de la fortune. Les biens du corps font , une patrie glorieufe , une naiffance noble , une bonne éducation , la fanté , la force , la beauté. Les biens-de Refprit font, les vertus, la fageffe, la prudence, la feience, & les autres vertus & bonnes quaîitez. Les biens de la fortune font , les richesses , les dignitez , les charges, &c. Remarquez que dans ces dénombremens je rapporte les fentimens des autres. Tous les lieux propres & communs à chacun des trois genres dont nous avons parlé, font appellez intérieurs ou intrinfeques, pour les diftinguer de ceux qu'on nomme extérieurs ou extrinfeques , qui font quatre ; favoir, les loix, les témoignages , les tranfactions , les réponfes de ceux que l'on met à la torture* L'Orateur n'a pas befoin de chercher ces . preuves; celui qui donne une caufe à plaider, met; entre les mains de Ton Avocat fes pièces , fes contrats, fes tranfactions ; produit les dépositions des témoins, & les réponfes de ceux qui ont été appliqués à la torture. 1

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

\$7* I*a RREroRituJE, eu i/Aar - ê m .m Chapitre V. Réflexion sur cette Méthode, des lieux. VÔiià en peu de paroles quel est l'art de trouver des argumens sur toutes sortes de matières, que les Rhéteurs ont coutume d'enseigner, & qui fait la plus grande partie de leur Rhétorique. C'est à vous à juger de l'utilité de cette méthode. Le respect que j'ai pour les Auteurs qui l'ont louée, m'oblige d'en faire un abrégé, & de vous en faire connaître le fond. On ne peut douter que le* jpvil qu'elle donne, n'ayent quelque utilité: ils font prendre garde à plusieurs choses dont on peut tirer des argumens; ils montrent comme l'on peut tourner un sujet de tous cotés, & l'envisager par toutes ses faces. Ainsi ceux qui entendent bien la Topique, peuvent trouver beaucoup de matière pour grossir leur discours, il n'y a rien de flétri pour eux; ils peuvent parler sur tout ce qui se présente autant de temps qu'ils le voudront, comme, nous l'avons dit. Ceux qui méprisent la Topique, ne contestent point sa fécondité. Ils demeurent d'accord qu'elle fournit une infinité de choses 5 mais ils soutiennent que cette fécondité est mauvaise, que ces choses sont triviales, & que par conséquent la Topique ne fournit que ce qu'il ne faut pas dire* Si un Orateur, disent-ils, connaît à fond le sujet qu'il traite, s'il est plein de maximes incontestables, par lesquelles il peut résoudre toutes les difficultés qui s'élèvent sur ce sujet; si c'est une question de Théologie, & qu'il soit Théologien; par la connaissance qu'il a des Pères, des Conciles, des saintes Ecritures, il appercevra d'abord si le sujet «♦» • Digitized by

The text on this page is estimated to be only 21.16% accurate

iv F. parler, liv. V. Chap. V. 377 dogme qu'on a propofé eft
Hérétique ou Catholique. Il ne fera pas necetfaire qu'il confulte h Topique,
qu'il aille de porte en porte frapper à chacun des lieux communs, où il ne
pourroit trouver les-connoiffances neceffaires pour décider la queftion
prefente» Si un Orateur ignore le fond delà matière qu'il traite, il ne peut
atteindre que la furface des chofes, il ne touchera point le nœud de l'affaire ;
de forte qu'après avoir parlé longtemps, ion advci faire aura fujet de lui dire
ce que diluit l'aint Auguftin à celui contre qui il écrivoit: Laif/e*, ces lieux
communs qui ne difent rien , dites quelque chofe, oppofez des raifons a
nos raifons , 8c venant au point de la difficulté , établiffez votre caufe, 8c
tachez de renverfer les fondemens fur lefquels je m'appuie. Separatis
locorum commmum nugis, m cum re , ratio cum ratione , tau/a cum eau fa
confinât. Si on veut dire en faveur des lieux communs^ u'à la vérité ils
n'enfeignent pas tout ce qu'il faut ire , mais qu'ils aident à trouver une
infinité de raifons qui fe fortifient les unes les autres : ceux qui prétendent
qu'ils font inutiles, répondent, 8c je ferois bien de leur avis ,
que pour perfuader il n'eft befoin que d'une feule preuve qui foit forte &
folide, & que l'éloquence confiée à étendre cette preuve, 8c la mettre en fon
jour, afin quelle foit apperçûë. Car enfin, il le faut avouer, les preuves font
faibles qui font communes aux aceufez , 8c à ceux qui accufent, dont on ne
peut fervir pour détruire 8c pour établir. Or , celles qui fe tirent des lieux
communs font de cette nature : ce font de mauvaifes herbes qui étouffent la
bonne herbe menec. Cet Art eft donc dangereux pour les perfonnes qui n'ont
qu'un petit favior , "parce qu'ils fe contentent de ces preuves qui fe trouvent
facilement. ,

The text on this page is estimated to be only 18.47% accurate

378 La Rhétorique ,ou l'Art & qu'ils ne prennent pas la peine d'en chercher d'autres qui soient plus fondes. Un homme d'esprit, en partant de cette méthode que Raimond Lulle a traitée d'une manière particulière , dit que c'est un Ait qui apprend à disputer sans jugement des choses qu'on ne fait point, ce qui est un défaut indigne d'un homme raisonnable. J'aimerois mieux, dit Cicéron, être bête, & ne pouvoir parler, que d'être vif & être impertinent. Mais un homme qui n'est ni sage, ni fin, ni loquace. Ajoutez que dans toutes fortes de discours il faut abondamment retrancher tout ce qui ne peut servir à la solution de la difficulté. Après un tel retranchement , je crois qu'il resteroit peu de choses que la Topique auroit fournies. Chapitre VI Si n'y a que la Vérité , ou l'apparence de la Vérité qui persuade. / Et ne font point les seules paroles , ni l'abondance des choses qui persuadent; c'est pour» quoi , tout ce qui se tire des lieux communs ne peut être utile qu'à de jeunes gens , qui n'étant pas capables de trouver des raisons solides , connues seulement de ceux qui ont étudié à fond les matières, ont besoin de secours pour pouvoir faire leurs déclamations de Collège. C'est pour cela que les Maîtres qui se servent de cet ouvrage, pourront traiter cette méthode des lieux avec plus d'étendue, donnant sur chacun des exemples qui se trouvent dans plusieurs Livres de Rhétorique. Il y en a de beaux : car quoique les grands Orateurs ne s'arrêtent pas à consulter les lieux communs^

The text on this page is estimated to be only 21.39% accurate

D fi parl E*. L'ru. y. Chap. VI. 370 muns, cependant on peut rapporter tout ce qu'ils difent à quelqu'un de ces lieux communs. Ciceron n'étoit point allé frapper à la porte du douzième, du treizième & du quatorzième lieu ,lorfque pour faire voir que Rofcius n'avoit pas été capable de commettre les crimes effroyables dont on l'accufoit , il dit : Qua in re prttereo illud , qttod mihi maximo argwntnto ad hujns innocent iam poterat ejfe, in rufiieis moribtis , i» viâlu aride , in hac borridà. ineuhaque vit* iUmfmodi maleficia gigni non folert. Ut non omnem fruyxn , neque arbortrn in omm agro récrire pojfïs : fie non omne facinus in omni vit» nafeitur. ■ In urbe Uixuries crtatur : ex Isêxuriâ exiftat avaritia necejfe efi , ex avaritia trumpat audacia : inde omnia fceUra , ac maleficia gignentur. Vit* autem rufiica quam V agreftem vocas , parfimonU, dUigentU , jufiitu ttagiflra efi. Ciceron dans ce lieu prefTe l'aceufateur de Rofcius , ôç fait voir par toutes les circonftances poffibles , qu'il n'» point tué fon propre pere , comme on l'en acOn trouve arTez de ces exemples dans les Rhétoriques ordinaires. Je crois devoir m'appliquer à des chofes plus utiles. Ce que je vais dire dans ceChapitre , appartient à la Logique; mais je ne puis me difpenfer de le rapporter, parce que cela eft necelâire pour découvrir les fondemens de l'Art que j'entreprends d'expliquer. L'homme eft fait pour connoître. Nous ne pourrions vivre, ni arriverà notre fin ,qui eft la félicité , fi nous étions fans connoiîance. Il eft pareillement neceflaire que nous puiffions connoître les chofes comme elles font , & que nous ne nous trompions pas. La capacité que nous avons de favoir, nous feroit defa vanta geufe , fi nous n'avions aucun moyen de diftinguer la vérité d'avec la fauffeté. On pcwt bien concevoir que l'homme ufe mal

The text on this page is estimated to be only 23.43% accurate

350 LaRhétorique, ou l'Art mal de se faciliter; mais on ne peut pas penser que la nature dont Dieu est l'Auteur, soit d'elle-même mauvaise : toutes les inclinations vraiment naturelles sont donc bonnes», &: nous ne pouvons manquer en les suivant. Voilà un principe dont il faut voir les conséquences, par rapport à ce que nous cherchons. L'expérience fait connaître qu'il y a des connaissances claires, auxquelles nous nous conformons comme force de consentement. Je ne puis point douter que je n'existe, que je n'aie un corps, qu'un & deux ne soient pas trois. Ainsi toutes les fois que je consentirai que ma nature m'oblige de consentir à ce qui n'est proposé avec une pareille clarté, c'est-à-dire que je me trouve également en état de consentir, je puis croire que je ne me trompe pas. Car si je me trompais, ce serait la nature qui me tromperait, puisque ce serait elle qui m'engagerait dans l'erreur. Nous n'avons aucun lieu de nous défier de la bonté de celui qui nous l'a faite ainsi nous devons être certains que les choses sont comme nous les connaissons lorsque notre connaissance est si évidente que nous ne pouvons pas suspendre notre consentement. La clarté est donc le caractère de la Vérité, c'est-à-dire que toute connaissance évidente est conforme à la chose qui est connue, & par conséquent qu'elle est vraie : la vérité est un rapport de conformité ; c'est ainsi qu'elle persuade. Comme nous sommes tellement faits que la volonté suit le bien, &: que c'est par le plaisir que nous consentons, que nous désirons le bien, l'esprit suit de même la vérité; & il est attiré par la clarté, comme la volonté l'est par le plaisir; c'est lui qui nous fait agir, & ce qui nous persuade, c'est la vérité. Mais outre que l'homme étant libre, il peut détourner son esprit de la considération d'une vérité,

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

DE PARLER, liv. V. Chûp. VI. } 8t & par confequent empêcher que la clarté ne le periuade ; il peut , fans bien écouter la nature , donner fon contentement , comme il peut aimer une chofe avant que d'avoir reconnu certainement qu'elle . eil capable de lui procurer, un véritable plaitlr. L'apparence du bien trompe & engage : la feule apparence de la venté éblouît pareillement. On ne fe veut pas donner la peine d'écouter la n. ture , de fonder fes inclinations véritables. D'abord on confent , fans examiner fi elle nous j oblige: ce qu'il faudroit faire pour éviter l'erreur, comme pour juger lans erreur li le fucre eft doux, on le met fur la langue, on le goûte, on fait attention à ce qu'on fent , ou à ce que la nature nous fait fentir. Le peuple qui ne raifonne point, eft fujet à cette erreur. Ce n'eft prefque jamais la vérité qui le perfunde, ce n'eft que la vraifemblance qui le détermine, de la même manière qu'il ne cherche que les biens apparens , & qu'il les préfère aux biens réels & folides. 11 n'eft pas inutile à un Orateur qui doit s'accommoder à la foiblei Tede fes Auditeurs ,

The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate

382 LaRhétorique 00 l'A ht Voilà ce qui arrive ordinairement quand on fuit la nature , & qu'on ne combat pas ses sentiments. C'est pourquoi , pour persuader le peuple qu'on dit vrai , il suffit de parler avec un discours encore plus hardi que Ton adversaire ; il n'y a qu'à crier plus fort, & lui dire plus d'injures qu'il n'en dît pas, se plaindre de lui plus aigrement, proposer tout ce que l'on avance comme des oracles , se railler de ses raisons comme si elles étoient ridicule?, pleurer s'il en est besoin, comme si on avoit une véritable douleur que la vérité qu'on défend fût attaquée & obscurcie. Ce sont là les apparences de la vérité. Le peuple ne voit guères que ces apparences, & ce sont elles qui le persuadent. Les Déclamateurs n'étudient guère que cette vraisemblance ; & c'est là leur différence d'avec un véritable Orateur qui aime la vérité. Comme le peuple n'examine point, qu'il juge par la couleur sous laquelle paroissent les choses , le Déclamateur ne penche qu'à donner cette couleur qui trompe. Le véritable Orateur instruit, il aide son Auditeur à découvrir la Vérité. Il ne néglige pas de se servir de tout ce qui peut toucher le peuple ; & c'est pour cela qu'il allègue quelquefois des raisons faibles en elles-mêmes, mais qui sont fortes par rapport à ceux à qui il parle, parce qu'elles s'accroissent avec leurs préjugés. Néanmoins sa principale application est de prouver solidement la vérité, de la bien mettre en son jour: nous allons voir comment cela se peut faire. •»- v ' ' * *

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

X>E PARLER, ih. V. Chaf. VIT. 3^3 Chapitre VII. Comment on peut trouver la Vérité, la faire connoître^ & découvrir l'Erreur. * T
'Eloquence feroit perniciofe, fi elle n'a voit pour O-ila rme de tromperie peuple. Elle ne réuffiroit pas même, fi c)\c ne favoit que tromper • car enfin on ne fe laiffe guère tromper deux fois de fuite. Un Sophifte neft eftimé qge peu de temps auffi-tôt que l'art dont il s'en fervi eft connu? orl Je mepnfe/Puifqu'ii s'agit donc de perfuader & WnJf dC tromPer* <3u>il a que la vérité qui perfuade pour toujours, il faut voir comment on la peut trouver, & la faire connoître. On peut dire en un mot tout ce qui eft neceffaire pour cela. Nous avons propofé le principe fur lequel nous pouvons être attirés que nous ne nous trompons pas. Lorfque la clarté d'une propofition nous paroît fi évidente qu'il n'eft pas en notre pouvoir de fufpendre notre confentement, qu'enous nous fentons comme forcez d'acquieffer, nous n'avons point fujet de craindre de nous tromper. Nous avons dit qu'alors c'eft la nature qui nous fait agir. Tout ce qu'elle fait eft bien fait: elle a Dieu pour Auteur, qui ne peut tromper ni être trompé. Nous ne devons point craindre l'erreur pendant qu'enousnefuivronsqueles inclinations qu'il nous donne; mais il faut bien diftinguer la voix de la nature d'avecce que nous difent nos paffions & nos préventions. Nous allons quelquefois tr*p vite : nous donnons d'abord notre confentement avant que d'avoir bien confulté la nature. Nous ne nous tromperons pas en la fuivant : mais il ne la faut pas prévenir, il faut marcher après elle. Voili

The text on this page is estimated to be only 22.38% accurate

3^4 LARHETOItIQJÏK,OUL*ARf Voilà donc en peu de mots tout ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper. Comme les Orateurs ont plus fou vent à combattre l'irrévéralité, ils doivent examiner en détail tout ce que leurs adverfaires ont avancé comme indubitable, pour reconnoître fi effectivement la vérité en eft fi claire, qu'on ne puilTe s'empêcher d'y confentir , & que ce foit parler contre ce qu'on fent , que de la contredire. Si on découvre au contraire qu'ils fe font trompez, il faut rendre fenfible leur erreur. Je Juppofe qu'ils ne trompent que parce qu'il font trompez. Voyons ce que doit faire un Orateur; mais auparavant tarifons cetteremarque , que perfonne ne peut être convaincu entièrement que de ce qui eft vrai , de ce qu'il croit véritable, & que ceux qui fe trompent, croyentvoir la vérité aufli-bien que ceux qui ne fe trompent pas: ils font prêts de fôûtenir avec une égale fermeté leurs fentimens. Or, qu'eft-ce que voit celui qui fe trompe, croyanf voir la vérité qu'il ne voit pas? Car enfin , il voit quelque chofe , fans cela il fe rendroit. Je répons en premier lieu , qu'on ne vi it rien clairement que ce qui eft vrai. Que voit donc celui qui fe trompe ? C'eft une confequence qui fuit clairement d'un principe qu'il n'a point examiné, oc qui eft faux. Il n'envisage que cette confequence qui eft vraie, fuppofé le principe lequel il ne confidere point. Un exemple éclaircira, cette importante remarque. Allant parla Ville, j'ai vu un homme habillé comme Metius, & de fa taille. D'abord, fans aucune autre réflexion , j'ai conclu que c'étoit Metius î j'ai ainfi fuppofé que je l'ai vu : venant enfuite a parler de lui, on dit qu'il eft à la campagne, moi jeibutiens qu'il eft à la Ville. Je ne confidere que cette confequence qui eft claire. Je l'ai vû en Ville , donc il y eft ; & c'eft ce qui me rend opiniâtre : car je cederois fi j'examin ois — # Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

T> E P AU LEK. Liv. V. Chaf>\ VIL 38c minois bien le principe dont je tire cette conséquence, faifant réflexion que deux perfonnes peuvent être habillées de même manière i & avoir beaucoup de rapport pour la taille , & qu'effectivement je n'ai vu autre chofe qu'un homme fait comme Metius que je n'ai peint vû au vifage. Cet exemple dit beaucoup. Avec un peu d'attention il fera facile de reconnoître l'erreur de ceux qui ne contefknt que parce qu'ils n'apperçoivent pas ce qui les trompe. O'eft toujours, comme nous l'avons dit , l'apparence de la vérité qui fednir. Ainiï l'application d'un Orateur doit être d'examiner ce qui a pû tromper ceux qu'il veut defabufer, c'eft-à-dire, de quels principes ils tirent leurs confequences , s'ils ont fupoofé ces principes pour vrais fans en. être convaincus, ou s'ils ont tiré de raulTes confequences. Il n'y a rien qui perfuade mieux ceux dont on combat les fentimens , que de démêler ainfilcs choies où ils ont railbn , d'avec celles où ils fe trompent; de leur accorder ce qui eit vrai, &c de leur faire voir ce qui eit faux, & ce qui les a feduir. Tout ceci demanderoit peut-être plus de détail» mais cela appartient à la Logique, dont l'étude eft abfolument neceiTaire à un Orateur. Nous avons dit qu'il faut connoître à fond les matières dont il s'agit. Pour connoître une vérité inconnue , ou pour la faire connoître , il la faut déduire de fes principes. Comme dans la nature tout fe fait par des loix iiraples , & en petit nombre , auflidansles Sciences tout fe peut déduire d'un petit nombre de veritez. C'eft à ceux qui traitent les Sciences particulières d'indiquer ces premières veritez , qui font des fources fécondes d'où coulent toutes les autres veritez. On fe trompe fi on croit qu'en lifant une Rhétorique bien faite,

The text on this page is estimated to be only 21.21% accurate

jStS La R^etoïiq.ue , «m l'Art Chapith fi VIII. L attention eft neceffaire por.r Connaître la Verltc. Cent" ment en peut rendre attentif un Auditeur. Parlant en gênerai de ce qu'il faut faire pour perfuader , je ne veux pas oublier une chofe qui eft plus confidérable qu'on ne penfe, puifque fans elle les plus folides raifonnemens font inutiles. Il n'y a que ceux qui font Couvent reflexion fur notre corruption, quiapperçoiventquela caufedel'ignorance des hommes, & du peu d'effet des plus beaux & des plus forts difcours ne vient que du défaut d'attention. Il arrive à l'efprit ce qui arrive au corps. Un corps malade & languiflant ne peut agir. Une ame qui eft malade, eft fans action : fi elle travaille à connoîtrela Vérité , aufli-tôt elle eft fatiguée. Les corps qui font impieffion fur elle , l'en détournent ; elle ne la peut donc envifager fans combattre contre fon corps ; & dans l'état de langueur où le péché Ta réduite , elle n'en eft prefque plus capable. On aura peine à le croire } cependant il n'y a rien de plus vrai, que de mille perfonnes qui écoutent un Prédicateur un peu fpirituel » il n'y en a peut-être ras dix qui foient attentifs. Le fon de fes paroles frappe bien les oreilles ; mais la vérité que fes pa*oles expriment, eft peuapperçue" ; ellen'cft à leur ard que comme une image qui parle promptement devant leurs yeux. Nous l'expérimentons ; il y a des veritez que nous avons entendues mille fois l'ans en être touchés ; & lorfque Dieu tourne vers elles notre efprit, nous nous trouvons frapper, & nous les voyons d'une manière fi particulière , que j^hus croyons ne les avoir jamais vûes. Ce n'eft çu l'attention qui diftingue les habiles gens d'avec

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

DE FAR 1ER. IÀV. V. Ckap. VIII. 387 les ignorans. Tout homme qui est capable d'attention, est en même temps capable de toutes les plus hautes Sciences; rien n'est difficile pour lui. C'est à quoi un Orateur doit prendre garde : autrement il parle à des rochers. Toutes les figures de Rhétorique ne s'employent que pour cela. Les Apostrophes , les Interrogations ne se font que pour réveiller les Auditeurs, & les tourner vers ce que l'on veut qu'ils considèrent. Interroger , c'est comme tirer un horrible parle manteau, pour lui faire appercevoir ce qu'il ne voit pas. Les descriptions , les Hypotyposes , les dénombremens représentent sous différentes faces la vérité qu'on veut persuader, afin que si elle n'est pas sous une face, on la voie sous une autre. Les Métaphores , les Allégories en font des peintures sensibles qui frappent les sens. Cela a été dit avec étendue dans le fécond Livre; mais la chose est si importante, qu'on n'en peut assez parler : c'est de ce côté-là que l'Orateur doit tourner son adresse. Comme l'a me est faite pour la Vérité, qu'elle a un désir ardent de la voir; aussitôt qu'elle aperçoit quelque chose qu'elle n'a point vu", & qui la frappe d'une manière extraordinaire, elle a de la curiosité, elle la veut connaître. Ainsi pour rendre l'ame attentive , c'est-à-dire, pour lui donner de la curiosité, il n'est question que de trouver des tours ingénieux, qui donnent un air extraordinaire à ce qu'on veut faire considérer. La nouveauté attire : qu'un homme vêtu en étranger passe par une rue , il se fera regarder de tout le monde. Vitruve rapporte qu'un fameux Architecte n'ayant pu obtenir audience d'Alexandre le Grand , pour lui proposer le dessein d'un grand ouvrage i comme on le rebutoit , & qu'on le laissoit parmi la foule du peuple, à qui on ne donnoit pas la liberté d'approcher du Prince, il s'avisa de paroître au à la R * par

The text on this page is estimated to be only 19.93% accurate

») - •/ 358 La Rhétorique, »u l'A r t porte du Palais , rouvert de feuilles. Alexandre l'avait aperçù dans cet habillement extraorchV niire , eut la curiofite de lui demander ce qu'il étoit, ik pourquoi il paroifToit dans cet état. Ce qui lui donjial occafion de propofer fon deflein , ce qu'il n'a voit pas rû faire auparavant. Quand on a trouvé la Vciiré, pour en perfuader les autres , il ne s'agit que d'infpirer un delir véritable de la connoître , en la propofcent d'une manière qui la fafle regarder. Lprfqu'on lit les Orateurs, il faut remarquer l'adrc(fe dont ils fe/ervent pour fe faire écouter. Les preceptes fervent peu de diofe , fi l'on n'obierve IHifage qu'en ont fut les grands Maîtres. il ne fera pas néanmoins inutile de faire ces denx reflexions , aufquelles fe peut réduire i'art , s'il y en a un, de rendre attentifs ceux à qui on parle. Conlîdrons donc , i. Queles hommes délirant favoir, & ce detir ayant pour fin un objet infini , il faut que la chofe dont on promet de parler, fcù grande, ou pa roi He grande * carfi on cannoilbit qu'elle e(l petite , on la négîgcroir. i. De ce que l'objet de notre curioiné naturelle eft une chofe infinie, je conclus encore que îé grand fecret pour entretenir le feu de la curio.:, c'eli de ne point faire connoître entièrement ce qu'on propofe , qu'après qu'on ne demande pl ;is d'attention : n'ayant plus rien à dire. Jufqu'à ce moment il faut nourrir la curiofité fans la remplir, l'enflammant toujours, afin qu'elle fort plus ardente. Car enfin, tout ce qu'on peut enêigner n'ert point ce que la nature fait defîrcr. Ainfi on fe dégoûte de ce qu'on a appris, & le temps du pîaifir ne dure que pendant ces momcr.s (juc ce qu'il entrevoir lui donne l'efperance de connoitre quelque chofe de nouveau & de confidérable. C'eft ce eue les Poètes favent fi bien pratir * . *

• / Digitized by GoOgl

The text on this page is estimated to be only 15.97% accurate

t> t PARLER. Z/v. T. Chap. VI II. , 3*5 Suer. Voyez dans l'Eneïde comme Virgile propofii l'abord une hiltore fameufe d'un homme d\$ conlideration , qui par l'ordre des Dcftins étoit venu en Iralie y jettcr les fondemens de l'Empire Romain. Il ne commente pas cette hiltore par h naiffance de fon Héros. Il le repréfenteau milieu de la mer, batm delà tempete qu'une Déefle avoit excitée; les Dieux prennent parti, les uns font pour lui , les autres contre. Sa flotte eft diA fipée. Il fait naufrage, dont à peine il fe fauve, jette fur un bord étranger. Cela donne la curiofké de favoir quel étoit cet Enée, & comment un fugitif comme lui , fi malheureux , pourroit enfin , arriver dans l'Italie , & y établir un puiflant Empire; A mefureqifon litl'Eneïde, on apprend ce qu'on: déûre favoir \ mais il y a toujours quelque cil5* confiance qui éloigne le dénouement des difficulté* qu'on voudroit voir éclaircies. La curiofué eft de plus en plus fatisfait; mais jufqua la fin il refte quelque chofe qu'on ignore , ce qui fait qu'on lit avec ardeur ce Poème depuis les premiers vers jufques aux derniers. Je puis dire que c'eft en cela que confiée un dea grands fecrets de l'éloquence; car pour perfuader, il faut fe faire écouter. Or , quand un Orateur trouve le moyen de donner de la curiofué pour ce qu'il Ta dire, qu'il l'entretient , & que ce n'eft que lorfqu'il ce (Te de parler qu'elle eft parfaitement contente , on peut dire qu'il a réuffi. Autrement fon Auditeur s'ennuye. C'eft: ce qu'il doit le plus appréhender. La plus méchante qualité d'un Orateur c'eft d'être ennuyeux. S'il ne. plaie pas , s'il dégoûta , de-quelle utilitéfom fes difcours ? Pourquoi s'emprelTe-t-il de parler? Naturellement on eftime &: on prend. plaifir à eequiefthien fait, & répond à la fin qu'on s'y eft propofée. On eftime le portrait d'un: chofe méR 3 F"*

The text on this page is estimated to be only 19.19% accurate

30o La Rhétorique, ou L'Art f[^], prifable en elle-même, s'il eft
refTemblant. Ainfi quoiqu'après avoir lû l'Enéide, quand on le relit, on
n'ignore plw toute l'hiftoire d'Enée; cependant ^ on y prend encore plaifir ,
parce que fi ce n'eit pas les nouvelles connoiffances qu'on acquiert qui
divertiffent , le Poète qui fait conduire fon ouvrage , plaît par fon efprit. Ce
n'eft pas feulement dans le Poème Epique &c dans les pièces de Théâtre ,
niais dans les plus petites pièces que cette conduite réiiffit. Quand un
Auteur commence de manière qu'il fait attendre quelque ebofe de rare, de
nouveau» fans faire connoître ce que c eft, on fent fa curiofité émue. Il
Penveloppe , il la cache en même temps qu'il la laiffe entrevoir par quelque
bel endroit ; ce qui augmente le defir de la voir entière. La difficulté où il
jette le Lecteur, le rend plus attentif : Animas fit attentior ex difficultate.
Ainfi il s'applique davantage ; & c'eft ce qui lui fait trouver bon ce qu'il lit ,
comme c'eft l'appétit qui nous fait trouver bon ce que nous mangeons. Ne
pouvant pas produire ici une pièce d'une longueur confidérable pour
prouver ce que j'avance, en voici une petite qui fervira d'exemple. > Elevé
dans U vertu, Et malheureux avec elle, Je difois , A quoi fers-tu ; Pauvre er
mijérable Vertu ? Ta droiture or tout ton z.cle , Tout compté , tout rabattu ,
#e valent pas un fétu. Mais voyant que l'on couronne Aujourd'hui le grand
Pompont > Aufft-tôt je me fuis tu ; A quelque chofe elU eft bomie* - ' « • -,
* * • « . • • ' Dİgitized by Go

The text on this page is estimated to be only 17.35% accurate

91 pa* LE r. Lh. V. Ghap. Ix. 39t ■ : * — ~ — Chapitre IX. Ci qui fait la différence de l'Orateur d'avec le Th'iUï fophe. NO us pouvons ici décider une question qui fervira à l'éclaircissement de l'Art de persuader. On demande ce qui fait la différence de l'Orateur d'avec le Philosophe: d'où vient que le Philosophe peut convaincre , & qu'il ne persuade presque jamais; au lieu qu'un excellent Orateur ne manque point de faire l'un & l'autre. On peut comprendre par ce que nous venons de dire , qu'il n'y a que la Vérité qui puisse convaincre & persuader; mais comme elle ne le peut faire qu'étant connue , ce n'est pas assez de la proposer , si on ne trouve les manières de la faire appercevoir, & si en même temps l'on n'ôte les préventions qui lui font un obstacle. Le Philosophe se contente de donner les principes sur lesquels il s'appuie. Il les explique en peu de paroles, supposant que son disciple est attentif, qu'il a de la curiosité pour l'écouter, de l'empressement pour être instruit: qu'il ne veut que voir la Vérité pour la suivre : ainsi il ne cherche aucun tour rare pour le tenir attentif. Il ne s'agit point d'exiter en son ame aucun mouvement pour le porter vers la Vérité, & pour l'éloigner des objets qui l'en détournent. Effectivement il ne feroit pas nécessaire de le faire, si tous les hommes étoient dans cette disposition au regard de la Vérité , où ce Philosophe suppose qu'est son disciple ; mais il n'en est pas ainsi ; les hommes ont peu de curiosité ; le desir que Dieu nous a donné pour la Vérité est languissant , il ne se réveille que lorsqu'il se R 4
prc.

The text on this page is estimated to be only 18.04% accurate

j9i La Rhitori q^u t , ou l'Auî prefente des objets extraordinaires. Nous avons tous l'esprit fort diftrait , peu perçant ; ainfi à moins qu'on ne s'accommode à notre foi bk ffe comme fait l'Orateur, pour nous faire voir, la Vérité par tant d'endroits qu'enfin nousl'appercevions , nous ne la concevrons jamais. On voit donc pourquoi les Philofophes convainquent bien, c'eft-à-dire , qu'ils obligent d'avouer qu'on ne peut tenir contre ce qu'ils veulent prouver, & que cependant on n'entre point dans leurs fentimens. C'eft qu'on fent la force d: leur raifonnemem finis le comprendre , & qu'on ne fort poin\$ de l'état où l'on fe trouvoit avant que de les avoir entendu parler. L'Orateur ne fouffre point d'indifférence dans fon Auditeur; il le remue en tant de manières, qu'enfin il trouve par où il le pourra renverfer, & pouffer du côté où il veut qu'il tombe. Perfonne ne peut reiifler à la force de la Verite. Les hommes l'aiment naturellement; il eft impoffible qu'ils ne fe laiffent gagner , quand ils la connoiffent avec tant de videnec qu'ils n'en peuvent douter, ni s'imaginer qu'elle foit autre qu'elle leurparoît. Ainli l'Orateur qui a le talent de mettre la Vérité dans un beau jour 9 doit charmer, puisquil n'y a rien de plus charmant que la Vérité, & elle doit triompher de la refit tance qu'on lui faifoit, puisqu'efTectivement pour être viéorieufe , elle n'a qu'à fe faire connoître. Nous allons parler de ces manières qui font particulières aux Orateurs.. " S'il: Ar * * Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.71% accurate

t DE PARLER th. V. CUp. X. 33 CHAPITRE X. » Des manières de s*mfntar dans Veftr'it de ce tx à epi Von parle, ' * S î les hommes aimoient îa Vérité plus que ce qui flatte leurs paffions, & s'ils la cherchoieat fincerment , il ne feroit befoin pour la leur faire recevoir, que delà leur propoler Amplement, & fans art. Ils la haïflent , parce qu'elle ne s accommode pas avec leurs intérêts, 3c ils s'aveuglent volontairement pour ne la pav voir s car ils s'aiment trop pour fe laifler perfuader que ce qui leur eft defagreable , foit vrai. Avant que de recevoir une vérité, ils veulent être aflurez qu'elle ne fera point incommode. C'eft donc en vain qu'on fe fert de fortes raifons quand on parle à des perfonnes qui ne veulent pas les entendre, qui perfecutent la Vérité, & la regardant comme leur ennemie, ne veulent pas envifager fon éclat, de; crainte de reconnoître Jeur injntic^ On eft donc contraint de traiter la plupart des hommes qu'on vscut délivrer de leurs faufles opinions, comme on traite les phrenetiques , à qui on -cache av.ee artifice les remèdes qu'on employé pour les .guérir.. Il finit propofer les.verirez dent il eft neceftaire qu'ils foient perfuadez, avec cette adrefle qu'elles foient maîtreiïesde leur cœur avant qu'ils les ayenc apperçûës ; & comme s'ils étoient encore enfans , faut obtenir d'eux par de petites careffes , qu'ilsveuillent bien avaler la médecine qui eft, utile à leur fanté. . Les O/atcurs /m font animez d'un véritable zèle , étudient toi/t es les manières poffbles de gacner les gomme, .pour ks ^g.ncr à* -la Vérité. Une R \$ me

The text on this page is estimated to be only 19.68% accurate

394 La Rhétorique ,t>v e'A*t mère pare fes enfans avec foin, & l'amour qu'elle a pour eux la porte à faire que toutes les autres perfonnes les aiment avec la tendrefle qu'elle refient. Si nous aimons donc fincerement la Vérité , bous devons travaillera ce qu'elle fort aimée. Les faincs Pères de l'Eglife ont toujourns tâché d'éviter tout ce qui la pou voit rendre odieufe. Lorfque Je sus-Chkist commença à prêcher loj* Evangile aux Juifs, qui étoient jaloux de la gloire de la Loi de Moïfe , pour ne les pas choquer ^ comme remarque faint Jean Chryfoftorac , il té-» moigna qu'à ne prétendoit pas renverfer cette Loi; mais au contraire qu'il étoit venu pourj'accomplir. Sans cela ils euffent bouché leurs oreilles pour ne le pas entendre , comme rurent ceux. que par un juſte jugement il ne daigna pas gagner* Nous avons dit que les anciens Maîtres font conflter l'Art de perfuader dans la feience de fai*< jre ces trois chofes, inftruire, gagner, & émou- _ voir ; Docere , fiefcftn ,

The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate

de parler" Lh. V. Chaf. X7. 395gue expérience qu'on a fait de h
maniereque les hommes agirent, & qu'Us fe gouvernement. En un mot, cette
feience ne fe peut enfeigner méthodiquement que dans la Mqrle. »■ \ •* C
U A P I T H E XI, Qualité*. re

The text on this page is estimated to be only 16.53% accurate

396 La Rhétorique, où l'Ait n'être point un trompeur. C'en est pour quoi il est plus avantageux à un Orateur que la vertu éclate, que la doctrine * In Oratore non tam dicendi facilitas quam honestas liitndi ratio elucet. Le Christianisme oblige ceux qui font profession de persuader les autres, de travailler à s'acquiescer de l'autorité dans l'esprit des peuples; & le même Evangile qui commande à tout le monde de fuir l'éclat, les oblige de faire éclater leurs bonnes œuvres, avec cette intention que ceux qu'ils instruisent soient autant portés par leurs exemples à embrasser la vertu, que par leurs paroles. Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut liceant fieri tejlra l'na. Cette nécessité a porté quelquefois les plus modestes à se donner des louanges, & à dévaler leur réputation, en même temps que la patience & la douceur les portaient à aimer les injures dont on les chargeoit. La bonne vie est la marque que J h s v *-C nous a donnée pour distinguer les Prédicateurs de la Vérité, d'avec ceux que l'Esprit d'erreur envoie pour tromper les hommes. On est bien aise de se décharger de la peine d'examiner un raisonnement, & pour cela de s'en fier à l'examen de ceux que l'on estime; & de soumettre son jugement aux lumières de ceux en qui on voit briller une grande sagesse.. j Ah fortitati credere magnum Comendatum, & nullus labor. L'autorité d'un homme de bien, sage, & éclairé, est à ceux qui se défient de leurs lumières, ce qui est un appui à un malade. Personne ne veut être trompé, peu se peuvent défendre de l'erreur; c'est pourquoi l'on est ravi de trouver une personne sous l'autorité de laquelle on se tienne à couvert. Dans toutes les disputes on voit que deux ou trois têtes, à qui leur confiance a acquis de * C'est-à-dire, -f S. Augustin

The text on this page is estimated to be only 16.01% accurate

D E n-RtER. Liv. V. Çhap. XL 3^7 cfe Teftime, partagent tout le monde , ôc que char cun fe range du parti de celui qu'il croit êt .cle plushabile. Lorfqu'un Orateur n'a pu encore ga* gner une grande autorité j il n'attirera jamais dans fes fentimens qu'un très-petit nombre de perfonnés, parce que peu font capables d'appercevoir la fubtilité de fes raifonnemens. S'il veut avoir h , . multitude de fon côté, il faut qu'il fafle voir qu'il a pour lui ceux à l'autorité de qui elle a coutume de fe rendre > & dont elle fuit les fentimens avec* glément. ; Il ny a- rien qui foit plus capable de gagner les hommes , que les marques d'amitié qu'on leur, donne. L'amitié donne toutes fortes de droits fur la perfonne aimée. On peut dire toutes chof.s à ceux qui font convaincus qu'on les aime. AmatJ w die quoâ vis. Il faudroit que l'amour qu'on a pour la Vérité fût bien definterefie' pour vouloir la recevoir lorfqu'elle vient de la bouche d'un ennemi. L'on ne peut pas s'imaginer qu'une perfonne ennemie veuille procurer un aufli grand bien qu'elt la connoi(Tance de la Vérité. Les Kpîtres de f ûnt Paul font pleines de marques d'affection & de tendrefTe , qu'il raifoit paroître à ceux à qui il écrivoit; & jamais il ne*les reprend de leurs défauts, qu'après les avoir convaincus que c'étoit le zele qu'il avoit. pour leur falut, qui l'obligeait de. Les en averti»*. La quatrième qua'ité que je crois necelTaire à un Orateur, eft la modeltie. Souvent la refiftance que quelques-uns font à la Vérité';, n'eft canfée que par la fierté avec laquelle on veuextorquer de leur bouche un aveu de leur ignorance. Po\aj:quoi chicanc-t-on dans les converfa'tions ? Pourquoi eft-ce qu'on difpute fans vouloir demeu^ rer d'accord des veriiez les plus incontestables } C'eft. que. ies uns veulent triompher, & les autres^ • R 7 s'o^ .

The text on this page is estimated to be only 22.00% accurate

y y^m t. jç8 La Rhktoki c^u e ou l'Art â'opiniâtrent à nepas céder, & à difputer une victoire, dont la perte leur paroît honteufe. Ceux qui font fages, laifTent refroidir la chaleur de la» difpute, laiTent pafler le temps de l'opiniâtreté. Ils cachent tellement leur triomphe, que les vaincus ne s'apperçoivent pas de leur défaite; & qu'ils ne fe confiderent pas tant comme vaincus, que victorieux de l'erreur où ils étoient engagez. Non de adverfati* vificiam, fed contra mendacium quiremus veritatem, c'eftoit faint Jérôme écrivant contre les Pelagiens. Un fage Orateur ne doit jamais 'parler de foi avantageufement. Il n'y a rien qui foit plus capable d'éloigner de lui l'efprit de fes Auditeurs, & de leur infpirer des fentimens d'aversion- 8c de haine, que cette vanité que font paroître ceux qui fe vantent* La gloire eft un bien où chacun prétend avoir droit On ne peut fouffrir qu'un particulier fe l'approprie; car, comme Quintilien l'a fort bien remarqué, nous avons tous une certaine ambition qui ne peut rien fouffrir au deflus de foi. De là vient que nous prenons plaifir à relever ceux qui s'abaiffent eux-mêmes, parce qu'il femble que nous le faifons comme étant plus grands qu'eux. Habet enim mens nostra fublime quiddam, c'eft* impatiens [userions; ideoque fubietlos V fubmittentis fe lubenter ad levamus quia hoc facere tanquam majores videmur. Cette modeftie ne doit rien avoir de bas: la fermeté & la générofité font inféparables du zèle que notre Orateur a pour la défenfe de la Vérité, & comme elle eft invincible, il doit être intrépide. Il eft confiant qu'un homme fe Tient redoutable. qui ne craint rien davantage que de blefler la Vérité; ainfi il ne fied pas mal quelquefois de relever les avantages de fon parti, qui eft celui de la Vérité, Ajoûtez, que le difcours doit • j Google

The text on this page is estimated to be only 18.44% accurate

VË, P A kl ci. %tv PI Chay. XÏT. jço* doit convenir à la qualité de celui qui parle. \Jtt Roi , un Evêque doivent parler avec majeiré ; 8c ce qui est la marque d'une autorité légitime dans leur personne r feroit en ceïe d'une personne privée une marque de fierté & d'arrogance. ■ ■ ■ ■ C H A P I T H. E XI r. C* ffU faut observer dans Ut chofes dont en fartefour s'mfinUer dans leffrit des Auditeurs. A Près avoir parlé de la personne de- l'Orateur voyons ce qui regarde les chofes que l'on traite. Si les Auditeurs n'y prennent aucune part , & qu'elles ne bleffent point leur intérêt , l'artifice n'est pas neceftaire. Lorfqu'il n'est queftion que de prouver que les trois angles d'un triangle font égaux à deux angles droits ,. il n'est pas befoin. de difpofer les efprits à recevoir cétte vérité; nepouvant caufer aucun dommage, il ne faut pas craindre que quelqu'un la rejeté. Mais lorfqu'orii propofe ees chofes contraires aux inclinations de ceux à qui on parle , l'adrefte est neceffaire. L'oit ne peut s'inlinuer dans leur efprit que par des chemins écartez & lecrets; c'est pourquoi il faut faire en forte qu'ils n'apperçoivent poinr-la vérité dont on veut les perfuader, qu'après qu'elle fera maitrèfle de leur cœur; autrement ils lui fermeront la porte de leur efprit, comme à une ennemie , ainfi que nous l'avons dit. Les hommes n'aghTant que par intérêt , lorsmême qu'il femble qu'ils y renoncent, il faut acceffairement Le% faire voir que ce qu'on leur perfuade , ne leur fera point defavantageux. On doit combattre leurs iuclinations par leurs incli

The text on this page is estimated to be only 22.46% accurate

'4<>\$ La* Rhétorique, © a t'As/T nations , & s'en fervir pour les attirer dans îes îentimens qu'on leur veut faire prendre, comme tes Matelots fe fervent du vent contraire pour arriver dans le port d'où le vent les éioignoit : cela fe comprendra mieux par des exemples. Afin d'inspirer de l'averfion pour le fard à une femme qui n'a de l'amour que pour elle-même, & que rien ne touche que fa beauté, il faut, félon le confeil de faint Jean Chryfoftome , fe fervir de la paffion qu'elle a pour fa beauté , pour modérer cette paffion, en lui montrant que les poudres & le fard gâtent le teint. On détache delà débauche un homme qui ne refufe rien à fes païfirs, en lui propofant des plaïfirs plus doux ou le perfuadant fortement que ces débauches feront quelqu'intérêt. Car enfin , à moins que la Grâce divine ne change le cœur, les païfions peuvent changer d'objet : mais elles îemeurent toujours îes memes. Ôr, ce changement d'objet n'eft pas difficile. Un orgueilleux fera tout ce qu'on voudra, pourvu qu'il évite l'humiliation, 6c que fon orgueil foit content. Ainfi il n'y arien qu'on ne puïffe perJuader , quand on fait bien fe fervir des inclinations des hommes. Lorfqu'on veut obtenir de ceux à qui on parle une chofe qu'ils ont defTein de ne point accorder , quoiqu'on la puïffe exiger d'eux avec droit , il faut fe contenter de la recevoir comme une grâce. Onv ne doit pas leur faire cette demande qui les choque, après qu'on aura clairement prouvé que ce qui leur reliera, fervira plus à leur gloire , & lera plus avantageux que ce qu'ils accorderont. Saint Jean Ch»yfoftortif loue la prudence de Fiatien /Patiiarchc. d'Antioche,. qui fit révoquer à Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.65% accurate

DI pàkLER. Lrv. V. Cbap. XII. 401 fEmpereur Theodofc l'Arrêt
fanglant qu'il avoit donné contre les habitans de cette Ville, qui avoient
renverfé les ftatues de l'Impératrice. Ce Patriarche étaut venu à
Conftantinople pour fléchir la colère de Theodofe, il exagéra la faute de
ceux d'Antioche ; il confefia qu'une femblable fante meritoit les chârimens
les plus rigoureux. Mais enfuite ayant montré que la gloire du pardon feroit
d'autant plus illuftre que l'ofTenfe étoh> grande , & qu'un Prince Chrétien
ne pouvoir vanger une injure avec une li grande feverité , il gagna l'efpiit de
Theodofe , qu'il auroit irrité, s'il eût entrepris de diminuer le crime du
peuple d'Antioche , outre qu'il eût femblé approuver leur fédition , & en eût
paru complice. Il eft avantageux à un Orateur, quefes Audi^ teurs foient
perfuadez qu'il entre dans leur fentiment: ce qui neft pas impoffible ,
quoiqu'il travaille à ce que fes Auditeurs changent de fentiment. Dans une
opinion , quelle qu'elle foit tout n'eft pas faux , tout n'eft pas déraisonnable^
Onpeut^fans blefler la Verké, s'attacher d'abord à ce qui eft vrai, dans
l'opinion que l'on veut combattre , & la louer en ce qu'elle a de véritable, &
qui meijte des louanges. Un peuple, par exemple , s'efl révolté contre fon
légitime Souverain; & a enlevé la puiflance d'entre fes mains pour la
partager à ceux qu'il a choifis pour k gouverner. On pourra donc commencer
fon difcours par louer l'amour de la liberté. Enfuite faifant voir à ce peuple
que la liberté eft plu* grande fous un Monarque que dans un République ,
où cent tyrans ufurpent l'autorité fouveraine ; on le gagne , & on fie fert
delà paflion qui Ta porté à la révolte , pour Je ramener à l'obeïffTance. Ccft
avec cette même prudence que l'on deta

The text on this page is estimated to be only 20.03% accurate

* ■ 7 > 401 La Rhétorique qu'on ne doit pas tacher les hommes de ceux pour qui ils ont un amour déraisonnable , contre lefoues par conséquent il faut bien se donner de garde de déclamer d'abord : au contraire il est bon de commencer par leur donner quelques louanges. Par exemple: Il est vrai, ô Romains, que personne n'a jamais été plus libéral que Spurius Melius; il vous a fait des profusions de toutes ses richesses. Mais prenez garde que c'est un ambitieux ; que toutes ses libéralités sont des appas pour vous surprendre , & que tous ces présents qu'il vous fait , sont le prix avec lequel il prétend acheter votre liberté , & se rendre votre maître. L'humilité est la plus rare de toutes les vertus; elle est l'appanage des âmes innocentes , & elle ne se rencontre que fort rarement dans ceux qui sont criminels ; c'est pourquoi ces derniers ne peuvent souffrir que Ton- leur reproche leurs fautes. Il est difficile par conséquent de gagner ceux qu'on veut corriger ; néanmoins lorsque les coupables sont effectivement persuadés que leur faute leur est pernicieuse, que c'est l'amour de leur intérêt qui fait parler celui qui les reprend , qu'ils reconnoissent qu'ayant plus de prudence, il prévoit les malheurs qui les regardent , & qu'ils n'aperçoivent pas; ils supportent avec patience ce reproche pénible, comme les malades souffrent qu'on leur coupe un membre pourri. Ce qui fait souvent que les avertissements sont défectueux , c'est qu'on les fait avec empire & avec insulte. Quand on veut corriger les coupables, on doit quelquefois se contenter de leur montrer ce qu'il falloit faire , sans leur reprocher ce qu'ils ont fait. Il y a de certaines choses qui ne sont mauvaises que par le défaut d'une circonstance ; on peut louer cette chose , mais faire voir qu'elle n'a pas été faite dans le temps ni dans le lieu convenable. .Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.01% accurate

DE PARLER. Liv. V. Châp. XI L 403 Afin qu'un coupable n'ait point de honte d'avouer sa faute, & de s'en repentir, il est bon de la faire paroître petite, en la comparant avec une plus grande: & afin qu'il ne la foute point, il faut trouver des moyens de l'en décharger. Il y a de certaines gens qui ne veulent jamais condamner ce qu'ils ont fait. On doit réparer l'erreur de ces personnes, & ne point prouver qu'ils en sont coupables qu'après qu'ils l'auront condamnée, C'est ce que fit le Prophète Nathan, lorsqu'il voulut reprendre le Roi David de l'adultère qu'il avoit commis, il lui fit des plaintes d'un homme qu'il disoit coupable d'un crime qui étoit moins criminelle que celle de David. Après que ce Roi eut condamné cet homme, pour lors Nathan lui dit que c'étoit de sa Majesté même dont il avoit parlé, & qu'il étoit plus coupable que cet homme qu'il venoit lui-même de condamner. Quelquefois on est si attaché aux résolutions qu'on a prises sur une affaire, qu'on ne veut plus écouter de nouvelles propositions. L'artifice est donc nécessaire; celui dont se servit Agrippa est admirable. Il vouloit rappeler le peuple Romain qui avoit quitté la Ville, se plaignant de la dureté des Magistrats, qui sans rien faire, vivoient de son travail. Il leur proposa la parabole de la guerre qui s'éleva entre les parties du corps humain, qui ne voulant plus rien donner à l'estomac qui étoit, disoient-elles, un parasite, se débarrassèrent enfin par l'expérience, qu'elles leur rendoient bien ce qu'elles lui donnoient. Cette seule parabole que le peuple écouta avec plaisir, ne voyant point où elle alloit, suffit, après qu'il en vit l'application, pour lui faire quitter sa première résolution. \\ n'y a point de meilleure manière pour instruire les peuples, que les paraboles. Elles instruisent en un mot plusieurs choses.

The text on this page is estimated to be only 18.74% accurate

4*4 La Rhétorique, ou i'Akt fes qu'on ne pourroit expliquer autrement que pardedifcours ennuyeux , & difficiles â comprendre. Chapitre XIII. £S qualité*, neeejfares à un Orateur pour gagner ceux à qui il parle , ne doivent pas être feintes. JE ne doute point qu'on ne puifle faire un très J mauvais ufage de cet Art que nous enfeignons ; ce qui n'empêche pas que les règles que nous avons données ne foient très-juftes. On peut feindre que Ton a de l'amour pour ceux à qui Ton parle, afin de cacher le mauvais defiein que la haine aura fait concevoir contrVux. On* peut prendre lç marque d'honnête homme pour furprendre ceux qui ont de la vénération pour tout ce qui a les apparences de h vertu. Mais il ne s'enfuit pas qu'oi ne doive point témoigner d'amour à fes Auditeurs, & s'acquérir quelque efiime dans leur efprit,lorfque cet amour eft fincere comme il le doit être , & que Ton n'a point d'autre ârr qiie l'intérêt de la Vérité. Les Rhéteurs Païens ont donné ces mêmes prrceptes que nous donnons , & les Sophiftes s'enfoirt fervis. Il eft vrai; mais c'elt ce qui nous oblige de les fuivre avec plus de foin. Les impies auront-ils plus de zele pour le Menfonge , que les Chrétiens •pour la Vérité ? Ce feroit une chofe honteufe aux amis de la Vérité, de rejeter les moitns natù> reïs qu'ils ont pour la faire recevoir, pendant que fes partifans du menfonge emploient tant d'arri•fices pour tromper. Ces moiens font bons Se juft es tfeiU;mêBies; & tout 1*9 qoi a 4e la chav , rité Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.78% accurate

J M par il m. Zjw, V. Chap. XI IL 405 rité & de la prudence les employé , quoiqu'il n'y faſſe pas de reflexion. Il faut aimer les hommes. On ne doit ſe ſentir pour leur perſonne que de la tendreſſe , quand même ils ſeroient criminels. Il n'y a que leurs crimes qui mentent de la haine. Difiyhe homlnes , merſicite errerts. Ceux qui ont de la pieté n'ont pas beſoin de feindre : leur charité ſe peint elle-même dans leurs diſcours ; elle ſupporte avec patience les fautes des autres : elle les corrige avec douceur , elle ne les confrère que du côté qu'elles paroiffent plus légères. Elle cherche tous les moyens pour ne point choquer, pour ne point contriſter les perſonnes qu'elle eſt obligée d'avertir -, & pour cela elle adoucit les corrections qui font un remède amer: * elle tâche de répandre un miel ſur ſes paroles, qui en peut ôter toute l'amertume. En un mot, elle fait pour Dieu tout ce que fait faire l'amour de ſon propre intérêt, de forte que la conduite extérieure de l'une ne paroît pas différente de la conduite de l'autre; la manière d'agir de l'une n'eſt diſtinguée de l'autre que par ſon principe. Un Ora*» teur Chrétien n'a pas moins de zèle pour ceux qu'il veut perſuader , ſans aucun autre intérêt que celui de la Vérité, que les gens du monde en ont pour ceux de qui ils attendent quelque récompenſe. Quand j'ai dit qu'on ne doit pas choquer ceux à qui on parle, je n'ai pas conſeillé de ſe fervir d'une lâche complaiſance , qui n'a point d'autre fin qu'une vaine ſatiſfaction de n'être pas rebuffé. Les hommes aiment qu'on les entretienne de choſes qu'ils ſe flattent de ſavoir : Loquere nobis placent ia. C'eſt le métier d'un flatteur d'entretenir les

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

406 L A ; R H E T O R I Q ^ U E , 0 9 L ' A R T hommcf/^p cette
humeur délicate. Pendant• Chrétien espere de gagner ses Attdouceur, il s'en
doit fervir: mî* rcis, & qu'ils ne veuillent point qu'ils ont prises contre la
Vérité, ce lors flatterie, & non pas charité, que r à vouloir leur plaire. Si les
prières t point de force , il faut avoir recours aux menaces. Cest la conduite
que les Percs de l'Eglise ont toujours te*ue. Ils ont commencé par la
douceur, mais «ils ont fini par la feverité , lorfque la douceur a été inutile.
Saint Auguftin dit qu'il n'avoit pas voulu nommer Pelage dans les premiers
Livres qu'il corn pofa contre cet Hérétique., afin de lui épargner la honte de
fe voir reconnu pour Auteur d'une Herefie. Mais quand ce Pere vit que cet
Herefiarque ne profitoit point de cette retenue , & qu'elle pouvoit contribuer
à lui donner de la fierté, il crut que la même charité qui l'a voit fait parler
d'abord avec douceur , l'obligeoit à fe fervir de remèdes plus violens, &
proportionnez à la maladie de cet Herefiarque, ou pour le guérir, ou pour
avertir les peuples du danger qu'il y avoit de communiquer avec lui. Chapitre
XIV. ' Manières d'exciter dans Pefprit de ceux à qui ton furie , les paffions
qui les peuvent porter oU en les veut LE troifieme moyen que l'Orateur doit
employer pour perfuader ses Auditeurs , c'eft d'e*Titer'dans leur efprit les
pafCons qui les feront panher du côté où il les veut porter , & d'éteindre le
Digitized by Goog

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

DE PARLER. Liv. V. Châp. XI? . 4C7 feu de celles qui pourroient éloigner de lui fes mêmes Auditeurs. Mais on me dira qu'il n'est point permis d'ufer de moyens auffi injultes que font les paffions: Que c'est mal s'y prendre, pour régler & pour éclairer refprit de fes Auditeurs, que d'y exciter les troubles & les fumées obfcures des paffions. Répondons à cette objection que nous avons prévenue : lachofe mérite qu'on la confidere. Les paffions font bannes en elles-mêmes : leur feul dérèglement est criminel. Ce font des mouvemens dans l'ame , qui la portent au bien , & qui l'éloignent du mal, qui la pouffent à acquérir l'un , & qui l'excitent, lorfqu'elle est trop paffionnée, à fuir l'autre. Jufques-là il n'y a point de mal dans les paffions; mais lorfque les hommes , fuivant les faulx idées qu'ils ont du bien & du mal , n'aiment que la terre, alors ces paffions qui les font agir & qui étoient bonnes par leur nature, deviennent criminelles par les qualitez mauvaises de l'objet vers lequel on les tourne. Qui peut douter que les paffions ne foient mauvaises , lorfque dans l'idée de ce nom de paffion, on comprend les mouvemens de l'ame avec tous fes dérèglemens ? Si par la colère il faut entendre ces rages, ces emportemens, ces fureurs qui troubtent le Raifon, j'avouerai que la colère est une chose très-mauvaise. Mais fi on la prend pour un mouvement , pour une affection de l'ame qui nous anime à vaincre les empêchemens qui nous retardent la poffeffion de quelque bien, & pour une force qui nous fait combattre & furmonter le mal ; je ne crois pas qu'on puiffe dire raifonnablement qu'il n'est pas permis d'exciter la colère, & de fervir de fon mouvement pour animer les hommes à chercher le bien qu'on leur propofe. Dans les paffions les plus dérégées, dans celles qui n'ont pour objet que de faux biens, il y a tou:

The text on this page is estimated to be only 21.02% accurate

4ô& La RHETÔRĭ^ut, ou t'A % r toujours quelque chose de bon. N'est-ce pas une bonne chose d'aimer ce qui est bien fait, ce qui est grand , ce qui est noble? On peut donc se ferver de ce mouvement qui nous porte Vers la beauté & vers la grandeur , pour faire agir les hommes. On peut sans scrupule réveiller dans leur cœur ce mouvement, en proposant la beauté & la grandeur de la chose vers laquelle on les porte, puisque je suppose qu'on n'entreprend de faire aimer que ce qui est beau d'une véritable beauté , & ce qui possède une grandeur réelle. L'on ne peut faire agir les hommes que par le mouvement des passions; chacun est emporté par le poids de son amour , & l'on fuit ce qui donne plus

The text on this page is estimated to be only 26.05% accurate

DE PARLER. Liv V. Chap. XIV. 40\$ les Vierges ont fait , s'il arrive qu'ils ne puissent satisfaire la passion qui les domine , qu'en Apportant ces peines. Catilina a été un très-méchant homme : cependant on remarque dans sa vie des exemples d'une austérité & d'une patience extraordinaires. Je sais que Tes vertus apparentes n'étoient que les fervantes de son ambition , comme parle un grand Docteur. AuiTi je ne fais cette reflexion que pour prouver que l'on peut faire entreprendre toutes choses à un homme, lorsqu'on a pu lui inspirer les passions propres pour cela, & que par conséquent le défenseur de la Vérité ne doit pas négliger un moyen A efficace. Saint Augustin dit fort bien au pécheur: Fai* tes par la crainte des peines, ce que vous ne pouvez faire encore par un pur amour de la justice. Tac tbnore poen& , quod nondum potes amare juflitU. Je ne ferois point de difficulté, pour inspirer à une femme du monde de l'horreur pour le tard, de lui faire connoître qu'il n'y a rien qui gêne davantage le visage. Je tâcherois par cette crainte de la détourner d'une action qu'elle ne peut encore haïr par un amour de Dieu. Cette crainte n'est pas sans péché , mais enfin les Pères ont approuvé ce fainct artifice par l'usage qu'ils en ont fait. Les grandes playes ne se guérissent que par des bleffures : pour faire crever un apostume , il faut faire des incisions. Cette conduite se peut juilifier sans peine ; mais ce n'est point ici le lieu de le faire. C H «?

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

'4M La RHBTouuo.ua, au l'Art C H A f» r T R E XV. Ce qu'il faut faire four exciter les fajftons. LE moyen gênerai pour remuer le cœur des hommes , eft de leur faire fentir vivement l'objet de la paffion dont on délire qu'ils foient émus. L'amour eft une affeâion qui eft excitée dans l'ame par la vue du bien préfent. Pour ai- » lumer donc cette affeâion dans un cœur capable d'aimer , il faut lui prefenter un objet qui ait des qualitez aimables. La crainte a pour objet des maux qui arriveront certainement , ou qui peuvent arriver. Pour donner de la crainte à une -ame timide, il faut lui faire connoître les maux qui la menacent. On a quelque raifon de ne pas feparer l'Art de perfuaderde l'Art de bien dire, car l'un ne fert pas de grand chofe fans l'autre. Pour emouvoir une ame , il ne fuffit pas de lui repréfenter d'une manière feche l'objet de la paffion dont on veut l'animer ; il faut déployer toutes les richedes de l'éloqueivce, pour lui en faire une peinture fenfible & étendue, qui la frappe vivement , & qui ne foit pas femblable à ces vaines images qui ne font que palier devant les yeux. Jl ne fuffit pas, dis-je, pour donner de l'amour , de dire fimplement que la chofe qu'on propofe eft aimable; il faut approcher des fens fes bonnes qualitez , les faire fentir, en faire des defcriptions, les repréfenter par toutes leurs faces, afin que fi elles ne gagnent pas, étant vues d'un certain côté, elles le faifent quand elles font regardées de l'autre. On doit s'animer foi même; il faut, lî je Pofc dire, que notre cornr foit embrafé, qu'il* foit comme une fournaife ardente, d'où — .

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.20% accurate

DE PARLEE» LIV. V. Chdp. XV. 3flf d'où nos paroles fortent pleines de ce feu que nous voulons allumer dms le cœur des autres. Pour bien traiter cette matière, je ferois obligé de parler au long de la nature des paflions , de les expliquer toutes en particulier, de dire queh font leurs objets, quelles chofes les excitent & les calment. Mais il faudroit pour cela comprendre dans cet Art la Phyfiq.ue & la Morale , ce qui ne fe peut taire fans confufion ; néanmoins je ne puis m'exempter de parler plus exactement ici de quelques-unes de ces paflions : favoir , de l'admiration , de l'eftime , du mépris , & du ris, qui font de très-grand ufage dans l'Art de perfuader. L'admiration eft un mouvement dans Pame qui la tourne vers l'objet qui fe prefente à elle extraordinairement , & qui l'applique à confiderer fi cet objet eft bon ou mauvais, afin qu'elle le fuive, ou qu'elle l'évite. Il eft important à un Orateur d'exciter cette paflion dans l'efpricdefes Auditeurs. La Vérité perfuade , mais il faut pour cela qu'elle foit connue. Or , afin qu'elle foit connue , il faut que celui à qui on la déclare, s'applique à la connoître. Tous les jours nous voyons que de certains raifonnemens n'ont point été goûtés , qui font approuvez dans la fuite, lorfqu'on prend la peine de les examiner. Il y a de certaines opinions , qui après avoir été négligées pendant pûfieurs ficelés , fe réveillent , & font du bruit rparce qu'on les étudie, & que par l'étude on en reconno.t la vérité ou la faufleté. Ainû ce n'eft donc pas afiez de trouver de bonnes raifons, de les expofer avec clarté; il faut les dire , avec un certain tour extraordinaire qui furprenne, qui donne de l'admiration , & qui attire les yeux de tout le monde. Saint Jean Chryfoftome remarque que faint Sz * * Mat

The text on this page is estimated to be only 22.39% accurate

4T2 La Rhétorique, ou l'Art Matthieu commence l'Histoire du Fils de Dieu par dire qu'il étoit Fils de David & d'Abraham, au lieu de dire Fils d'Abraham & de David, pour obliger les Juifs à lire son Histoire avec plus d'attention ; car les Juifs attendoient le - Messie de la Famille de David ; ainsi rien n'étoit plus capable de les rendre attentifs, que de leur parler d'un Fils de David. Tous les Livres qui sont lus, tant par les Orateurs qui les écoutent, ont tous quelque chose d'extraordinaire, soit pour la matière qu'ils traitent, soit pour la manière de la traiter, soit pour quelques circonstances de temps & de lieu. L'admiration est suivie d'estime ou de mépris. Lorsqu'on remarque du bien dans l'objet qu'on a envisagé avec application, on l'estime, on le recherche, on l'aime. C'est pourquoi, comme vous le voyez, on n'estime proprement que ce qui est véritable, que ce qui est grand, que ce qui est bien fait, lorsqu'on fait estime des choses mauvaises, c'est en se trompant dans son jugement, ou en considérant ces choses sous une face qui n'est pas mauvaise. Ainsi un Orateur trompeur ne persuade que pour quelque temps, & ses Auditeurs changent leur estime & leur amour en haine & en mépris, aussitôt qu'ils reconnoissent qu'ils ont été trompés. Le mépris a pour objet la faiblesse & l'erreur ; c'est-à-dire, que cette passion est excitée lorsque l'âme n'aperçoit dans l'objet qu'elle considère, que de la faiblesse & de l'erreur. On se laisse aller volontiers à cette passion. Elle est agréable : elle flatte cette ambition naturelle que tous les hommes ont pour la supériorité & pour l'élévation. On ne se méprend véritablement que ce qu'on regarde au-dessus de soi. Ce regard donne du plaisir, au lieu que ce n'est qu'avec chagrin qu'on se voit les

Digitized by

The text on this page is estimated to be only 23.48% accurate

1JE parler. Ltv. V. Chap. XV. 413 les yeux pour confiderer ce qui est au deffus de nous , parce que nous nousappercevons de ce que nous ne fommes pas. Les autres partions épuifent, & intereflent la fanté;- mais celle-là lui est utile, & on peut dire qu'elle est plutôt un repos qu'un mouvement de lame, qui se delafle dans cette paffion, au lieu que dans les autres elle travaille avec contention. Tout mépris n'est pas agréable : car Ci le mal qui en est l'objet, est redoutable, pour lors on reflent de la crainte , qui est une véritable douleur ; mais si ce mal ne nous touche pas de fort près, & qu'on n'y prenne pas grand intérêt, le mépris qu'on en fait donne du pbtifir, & est iùivi du ris , qui accompagne ordinairement les excès de joye imprévus & extraordinaires. Il n'y a rien de plus utile pour détourner les hommes de quelque erreur, que de leur en donner du mépris. & de la faire paraître ridicule. Car il n'y a rien qu'on appréhende davantage que d'être méprisé , & d'être eupofé à la rifée de tout le monde. Aufii une raillerie faite à propos , fait quelquefois plus d'effet, que le plus fort raifonnement* Ridkulum azri . Tortiùs c? meliUs magnas plerumque fecat res. Quand on combat avec de fortes raifons, la. peine que trouve l'Auditeur à concevoir la fuite, d'un raifonrementférieux , le rebute. Lorfqu'oa lui propofe quelque chofe de grand , cette grandeur l'éblouit , & lui est un fujet d'humiliation^ mais lorfqu'il n'est queftion que rire & de se diveitir, cet Auditeur, s'applique ^ntiers, cette application lui tenant lieu de divertulement. Ou* tre cela, le mépris qu'il fait de la chofe qui lui paroît ridicule , & qu'il regarde de haut en bas S 3 fiatte V

The text on this page is estimated to be only 22.69% accurate

^T4 LaRhithique ou l'Art flatte sa vanité. Ceci pourquoi on excite & on entretient plus facilement le mépris , que toutes les autres passions, puisque les hommes aiment mieux mépriser qu'estimer , se divertir que de travailler. Ajoutez qu'il y a beaucoup de choses qu'il faut ainsi mépriser, & rendre ridicules, de peur de leur donner du poids en les combattant faiblement. Multa. sunt sic digna revinci ne gravitate adorentur. Chapitre XVI. Comment on peut donner du mépris des choses qui sont dignes de respect, Puisqu'il est permis de se ferver du mouvement des passions Pour faire à nos hommes , Ton ne peut pas blâmer l'Art que nous enseignons , de rendre ridicules les choses dont on veut détourner ceux que Ton instruit. Mais il faut avouer que les si railleries ne sont faites avec prudence , elles ont un effet tout contraire à celui que l'on en attendoit. Les Poètes prétendent dans leurs Comédies combattre le vice en le rendant ridicule: leurs prétentions sont bien vaines , l'expérience ne faisant que trop connaître, que la lecture de ces fortes d'ouvrages n'a jamais produit aucune véritable conversion. La cause en est bien évidente. On méprise & on ne se rit que d'une chose balfe que l'on regarde comme un petit mal. L'on ne se rit pas du mauvais traitement que souffrent les innocents. Si les libertins se raillent un adultère, & des crimes semblables y qui sont un sujet de larmes aux gens de bien, c'est qu'ils ne considèrent ces crimes que comme des bagatelles. Or Digitized by G

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

D E PAMER. Liv. V. Ctdp. XVI. 4? J Or les Poètes dans les Comédies ne travaillent point à inspirer l'averfion qu'on doit avoir du vice, ils tâchent feulement de le rendre ridicule ; ainii ils accoutument leurs Lccleurs à regarder les débauches comme des fautes de peu de confequer» ce. On n'y conçoit point cette horreur neceffaire pour refifterà la concupifcence. La crainte d'être raillé, ne peut point dompter l'amour des plaitirsj auffi voyons-nous que les débauchez font les premiers à fe railler de leurs défordres. Il y a des vices qui ne fe furmontent que par le filence & l'oubli , & dont la bienféance ne permet jamais de pailer. Les descriptions d'un adultère n'ont jamais rendu chartes ceux qui les ont entendues : cependant ces fortes de crimes font la matière ordinaire des Comédies. L'Orateur doit garder la bienféance dans les railleries, & ne s'arrêter jamais aux chofes que l'honnêteté oblige de paner fous filence. Puisqu'il eft fage & homme de bien , il n'eft pas neceffaire de l'avertir qu'il doit éviter ces ratfUrics bouffonnes & ridicules qui fe font à contre-temps, & qu'il n'y a que le mal qui mérite d'être raillé. Si ce mal eft pernicieux & confidcrible , il ne doit pas fe contenter de le rendre ridicule , il faut qu'il en donne de l'horreur. Néanmoins on peut quclque. fois commencer par les railleries , en combattant des erreurs de grande confequence , lorfque c'eft une neceffité de rendre fes Auditeurs attentifs par le plaifir: ce qui eft l'effet & l'utilité des railleries, & ce qui m'oblige de donner quelques règles touchant la manière de tourner en ridicule les chofes qui le méritent. Puifque le ris eft un mouvement qui eft excité dansl'ame, lorfqu'après voir été frappée de la vue* d'un objet extraordinaire, elle âpperçoit qu'il eft extrêmement petit; pour rendre uae chofe ri dieu S 4 ley ■

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

416 La Rhétorique, ou l'Art le, il faut trouver une manière rare & extraordinaire de repréienter fa baiTefie. L'on ne peut donner des préceptes particuliers pour faire des railleries. Ceux qui ont voulu, comme dit Cicéron, enfeignerle moyen de railler les autres, fe font fait railler eux-mêmes. Néanmoins on peut remarquer que tous les tours & toutes les manières extraordinaires font propres pour faire une raillerie, c'eft-à-dire pour faire appercevoir la bafieffe de l'objet que l'on veut faire méprifer. C'eft pourquoi l'Ironie eft de grand ufage dans ces occafions, parce quedifant le contraire de ce que l'on penfe , & avec des termes extraordinaires qui ne " conviennent pas à la chofe dont on parle, cette difpofition fait que l'on remarque" ce qu'elle eft: affectivement. Quand on donne à un frippon la qualité d'honnête-homme , cette expreffion fait refubvenirde ce qu'il n'eft pas. L'on ne peut faire connoître plus fenfiblement la lâcheté d'un homme fans cœur, qu'en lui mettant des armes entre les mains , dont il n'a pas la hardieffe ; de . feiervir. Ainfi quand le Prophète Elie difoit aux Prophètes deSamarie, qui invitoient avec de grands cris leur Idole à faire defeendre le feu du Ciel, pour réduire en cendre le facritlce qu'ils lui olTroient : Criez encore plus haut ; car peut-être que ce Dieu ne vous entend pas , à caufe qu'il . parle à d'autres personnes , ou qu'il eft dans une hôtellerie , ou en chemin , ou qu'à dort , w ne peut è re éveillé que par un grand bruit -, cette manière de parler de cet Idole, qui étoit extraordinaire, faifoit faire attention à fon impuiffance & àfabafreife. f]*f Les allufions font propres pour les railleries , parce que la difficulté qu'il y a de les entendre , fait qu'on s'applique à en pénétrerlefent, ^ cette application elt caufe qu'onle découvre avec beaucoup ■ s r ' Digitized by GoogI

The text on this page is estimated to be only 21.39% accurate

DE P h R t E R. LIV. V. Chxp. JCVI. 417 coup plus de clarté.
Lorfqu'au fil après avoir loué la chofe qu'on veut faire méprifer, 8c l'avoir
relevée par des ex preflion* magnifiques, qui font attendre quelque chofe de
çrand , on vient tout d'un coup à marquer fa baffelTe , cette furprife fait
qu'on s'applique : aiiiili l'on rend très-fenfible ce que Ton dit, comme dans
cette Epitaphe de la façon de Scarron. Ci pt qui fut de belle taille , Qui fa
voit dan fer ejr chanter , Ta; frit des vers , vaille que vaille > Ht les fa voit
bien reciter Sa raccavoit queljue antiquaille, Et.pouvoit des Héros comter-,
Même il axroit donné bataille, ' 1 S'il en avoit voulu tâter. Il parbit fort bien
de la Guerre 9 Des Cieux, du Globe delà Terre l Du Droit Civil , du Droit
Canon , Et connoijfoit ajfez les chefes Par leurs effets par leurs caufes : Et
oit -il honnête homme? Oh non! Quand on expofe toute nuë la bafleiTe
d'une chofe , en lui ôtant toutes les qnalitcz dignes d'eftime , dont elle paroît
revêtue, on la rend ridicule infailliblement. Lucien ne rapporte rien des
Dieux & des Sage>s de la Grèce, que ce que les adorateurs des uns, & les
admirateurs des autres publient dans les louanges qu'ils leur donnent. Mais
dans les écrits de cet Auteur ils paroiffent ridicules , parce qu'il détache la
baffe/Te des Divinité! de laGentilité, & des Sages delà Grèce, de ces
qualitez, imaginaires que les Anciens admiroient dans leurs Dreux & dans
leurs Sages \$ ainii on ne peut lire fes ouvrages fans concevoir du mépris de
la Religion & de la vaine fageîTc des S 5 Grecs. 1 A Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate

418 La Rhétorique ,ou LfA*f Grecs. Outre cela la nature des Dialogues , qui est la manière d'écrire de Lucien , est très-propre pour découvrir la bassesse de ceux qu'on veut jouer car les faisant parler conformément à leurs propres inclinations , & aux principes qu'ils suivent ; on fait qu'ils publient eux-mêmes ce qu'ils ont de ridicule & de bas j de sorte qu'il n'en soit pas possible d'en* douter. Chapitre XVII.. Seconde partie de l'Art de persuader, qui est la Drf^ pètion. Elle a quatre parties. De la première r qui est l'Exorâe* Pour persuader , il faut disposer les Auditeur* à écouter favorablement les choses dont on doit les entretenir. En second lieu il faut leur donner quelque connoissance de l'affaire que l'on traite, afin qu'ils sachent de quoi il s'agit. On ne doit pas se contenter d'établir ses propres preuves,, il faut renverser celles des adversaires ; & lorsqu'un discours est grand , & qu'il y a sujet de craindre qu'une partie des choses qu'on a dites avec éternel , ne se soient échappées de la mémoire des Auditeurs, il est bon vers la fin de dire en peu de mots ce qu'on a dit plus au long. Ainsi un Discours doit avoir cinq parties ; l'Entrée ou l'Exorde, la Narration ou la Proposition de la chose vers laquelle on doit parler, les Preuves ou la confirmation des vérités que l'on défend , la Réfutation de ce que les ennemis de ces vérités allèguent contre, & l'Épilogue ou la recapitulation de tout ce qui a été dit dans le corps du Discours. Je parlerai de ces cinq parties séparément. L'Orateur doit se proposer trois choses dans.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.68% accurate

DE parier". Lh. V. Cbap.XVIL 410 l'Exorde ou l'entrée de fon Discours , qui font la faveur, l'attention & la docilité des Auditeur*. Il gagne ceux à qui il parle, & acquiert leur faveur, en leur donnant d'abord des marques sensibles qu'il ne parle que par un zèle sincère de la Vérité, & par un amour du bien public. Il les rend attentifs , en prenant pour Exorde ce qu'il y a de plus noble, de plus éclatant dans le sujet qu'il traite, & qui par conséquent peut exciter le desir d'entendre la suite du Discours. Un Auditeur est docile lorsqu'il aime , & qu'il est attentif. L'amour lui ouvre l'esprit , & le dégageant de toutes les préoccupations avec lesquelles on écoute un ennemi , elle le dispose à recevoir la Vérité. L'attention lui fait percer dans les choses les plus obscures. Il n'y a rien de caché qui ne se découvre à une personne qui s'applique , & qui s'attache aux choses qu'elle veut connoître. J'ai dit qu'il étoit bon de surprendre d'abord les Auditeurs, en plaçant quelque chose de noble à l'entrée de son Discours ; mais il faut aussi prendre garde de ne pas promettre plus qu'on ne peut tenir, & qu'après s'être élevé dans les nues, on ne soit contraint de ramper par terre. Un Orateur qui commence d'un ton trop élevé, excite dans l'esprit de ses Auditeurs une certaine jalousie, qui fait qu'ils se préparent à le critiquer , & qu'ils conçoivent le dessein de ne le pas épargner, en cas qu'il ne soutienne pas ce ton. La méthode sied fort bien en commençant , & gagne un Auditoire. Outre cela c'est aller contre la Règle de commencer d'abord par des mouvemens extraordinaires , avant que d'avoir fait paroître qu'on en ait sujet. Un Auditeur ne peut concevoir que du mépris d'un homme qui lui paroît s'emporter sans raison. Aussi les Maîtres donnent cette

S 6 ref!e

Digitized by Go

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

410 La Rhétorique, ou l'Art règle, qu'il faut commencer
Amplement. Il traite de ridicules ceux qui commencent d'une manière
élevée qui ne peut point soutenir, qui promettent beaucoup, donnent peu ;
de qui on peut dire : Quid dignum tanto feret hic promissor biatuf 'Parturiunt
montes, nascetur ridhulus mus. Ce n'est pas que le commencement d'un
Discours doive être sans art, puisque tout dépend de ce commencement. Si
un Orateur ne tourne vers lui l'esprit de ses Auditeurs, c'est en vain qu'il
parle, & il ne le peut faire qu'en leur donnant de la curiosité. Il est donc
obligé de faire paroître ce qu'il va dire, extraordinaire. On n'est point
touché de ce qui est commun. Mais la principale chose que doit faire un
Orateur, c'est de prévenir d'abord ses Auditeurs de quelque maxime claire,
évidente, qui les frappe, d'où il peut conclure dans la suite ce qu'il veut
prouver. S'il les trouve prévenus de quelque sentiment contraire aux
sentimens qu'il leur veut inspirer, c'est pour lors qu'il doit employer
l'adresse; car s'il ne peut pas leur ôter ces sentimens, il faut au moins qu'il
les détourne, afin qu'ils ne lui soient point opposés. Cela ne se peut point
enseigner. C'est en vain qu'on veut donner des méthodes pour trouver
des Exordes; car tous ces préambules qui peuvent être communs à toutes
sortes de matières, ne servent de rien. Ils sont inutiles & ennuyeux,
puisque'on les peut retrancher. Tout ce que l'on peut dire de raisonnable
touchant la manière de commencer un discours, c'est quelorsqu'on a un
sujet à traiter, il faut examiner les dispositions de ceux à qui l'on va parler,
& voir ce qui leur peut être agréable, ce qui leur déplaît, Digitized t

The text on this page is estimated to be only 22.70% accurate

P'i P AKLEKi Liv. V. Chap. XVI T. 4Iï ce oui les gagne. Il n'y a point de fujet qui n'ait pluueurs faces , & qu'on ne puitTe tourner en différentes manières. Quand on a du jugement (or comme nous l'avons démontré en tant d'occafions, c'eft le jugement qui fait les grands Orateurs;.} qmnd , dis-je , on a da jugement, on fait comment il faut prendre un Exorde par rapport à la fin qu'on doit envifager, c'eft-à-djre pour ouvrir le cœurauffi bien que les oreilles de ceux qu'on a pour Auditeurs. C'eft par confequent du fujet même, ex vifeeribus eaujk, qu'il faut tirer un Exorde ; ce qu'on ne peut faire qu'après qu'on a médité ce fujet, & qu'on a trouté l'endroit par lequel il le faut faie paroître. C'eft pourquoi T Exorde devroit être la dernière chofe dans le projet, quoique la première dans le Difcours; car il faut qu'on y voye en quelque manière tout le fujet. C'eft une difpofirion , une entrée dans tout ce qui fe dira. Principinm aut rei tôt fus qsu agitur figriificat'wntyn habent , aut aditum ad caufam. ".Xj^h, exemples font plus utiles que les préceptes} mais quand il eft queflion de faire remarquer l'adreffe dont un Orateur s'eft fervi , il ne faut tenter de propofer le commencement de fo cours, il faut rapporter l'état de toute l'arTa laquelle il a parlé, afin de faire remarquer a quelle adrefle il traite fon fujet, comment il le fait d'abord paroître parla plus belle de toutes fes fa-? ces , qui eft propre pour rendre fes Auditeurs at* lentifs, & les prévenir de fentimensqui lui.foient fevorahles*^ ^ v ■ • S 7 Cm aj \

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

4ti La Rhétorique, ou l'Art V Chapitre XV II T. De la féconde partie de la Vifpofithn , qui efi la Propofition. Quelquefois on commence fon Difcours par ^en propoferlefujet, fansfe fervird'Exorae: ce qu'il faut faire de telle manière que la juftice de la caufe qu'on défend , paroiffe dans cette Propofition, qui ne confiftant que dans une déclaration de ce qu'on a à flire, elle n'a point de re* glepourfa longueur. Quand il ne s'agit que de traiter une queftion, il fuffir de la propofer, ce qui demande peu de paroles. Si c'eft une action qui foit la matière du difcours, on doit faire un récit de cette action , en rapporter toutes les circonftances, en faire une 'peinture quil'expose nux yeux des Juges, afin qu'ils jugent aufli exactement que s'ils avoient été préfens lorfqu'elle s'eft faite. Il y a des perfonnes qui ne font point de ferupule , pour faire paroître une action telle qu'ils fouhaitent, de la revêtir de circonftances favorables à leurs deffeins , & qui font contraires à la vérité. Ils croient le pouvoir faire , parce que , comme ils le difenj, ce n'eft que pour faire valoir la caufe qu'ils défendent. Iln'eftpas neccn*aire que je combatte cette faufle perfuafion ; car il eft manifefte qu'employer le Menfonge contre la Vérité, c'eft une chofe mauvaife , puifqu'on abufe de la parole qui ne nous a été donnée que pour exprimer la vérité de nos fentimens: li c'eft pour la défendre, cet office qu'on lui rend lui eft defagreable: elle n'a pas befoin du fecours du menfonge pour fe défendre, On Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.91% accurate

de PARIER. Lh. V. Chap. XV II t. 413 On doit donc dire les choses Amplement comme elles sont , & prendre garde de ne rien inférer qui puisse porter les Juges à rendre un jugement injuste. Mais aussi une affaire a plusieurs faces dont les unes sont plus agréables, les autres ont quelque chose de choquant : ôc qui peut rebuter les Auditeurs.. Il est de l'adresse d'un sage Orateur de ne \ pas proposer une affaire par une face choquante, & qui puisse donner une opinion défavorable de. ce qui doit fuir.. L'Orateur doit faire choix des circonstances de l'action qu'il propose. Il ne doit pas s'arrêter à-, toutes également. Il y en a qu'il faut passer sous silence, ou ne dire qu'en passant.. Quand*bn est obligé de rapporter quelque circonstance odieuse, & qui peut faire paroître criminelle l'action que l'on défend, il ne faut pas passer outre sans avoir remédié au mal que ce récit pourroit faire , & laisser l'Auditeur dans la mauvaise opinion qu'il aura, pû concevoir. Il faut apporter quelque raison, ou quelque autre circonstance qui change la face de la première, & lui en faire prendre une moins odieuse. Vous êtes obligé de rapporter la mort de celui qui a été tué par celui que vous défendez : comme vous ne parlez, que pour un homme innocent, en même temps que vous rapportez cette mort, il faut rapporter les justes causes de cette mort, . & faire voir que celui qui a tué, ne l'a fait que par ' malheur, que par hasard, & sans dessein. On doit aussi prévenir l'esprit des Juges, & faire précéder toutes les raisons, toutes les occasions", toutes les circonstances qui peuvent justifier cette action , afin que lorsqu'ils en entendront la proportion , ils soient disposés, à l'examiner, & à reconnoître qu'elle n'a que l'apparence de crime & qu'en effet elle est juste , puisqu'elle a été accompagnée de toutes les circonstances qui rendent "*» in: Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.54% accurate

4*4 La Rrt e iö r iqu e ou L'A*. V innocentes de femblabîes actions Nvn lentement cet artifice n'est pis défendu, mais ce feroit une faute de ne s'en pas fervir. L'on doit craindre de rendre la Vérité odieuse par Ton imprudence. C'en feroit une bien grande que de dire les choses d'une manière dure, & de donner occasion à ceux qui écoutant, de faire un jugement téméraire. Les hommes jugent d'abord, & fui vent après leurs premiers jug'-men; ainfi il est important de les prévenir. -Les Rhéteurs demandent trois choses dans une narration, qu'elle soit courte, qu'elle soit claire, qu'elle soit probable. Elle est courte lorsqu'on dit tout c qu'il faut, & que l'on ne dit que ce qu'il faut. «On ne doit pas juger de la brièveté d'une narration par le nombre des paroles, mais par l'exactitude à ne rien dire que ce qui est nécessaire La clarté est une fuite de cette exactitude, le nombre des choses inutiles étouffe une histoire, & empêche qu'elle ne représente exactement à l'esprit l'action qu'on raconte. Il n'est pas difficile à notre Orateur de rendre vrai semblable ce qu'il dira, puisqu'il n'y a rien de si semblable à la vérité qu'il défend, que la Vérité même. Cependant pour cela il faut un peu d'adresse, & il est évident qu'il y a de certaines circonstances qui toutes seules feroient suspectes, & ne pourroient être crues si e'ks n'étoient fouter nues par d'autres circonstances. Pour faire 'donc paroître une narration vraie comme elle l'est en effet» il ne faut pas oublier ces circonstances. w Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

Chapitre XIX. * De /a troifieme partie de la Difpofition , la Confirma/ion , 4# l'établiffement des preuves , ct* en même temps de la Réfutai ion des raifons^des adver/aires. S Avoir établir par des raifonnemens folides la vérité, renvcrier le menfonge qui lui eft oppofe : c'eft ce que la Logique enfeigne. C'eil d'elle qu'il faut apprendre à raiibner , comme nous lavons dit. Cependant nous pouvons donner ici quelques règles , qui avec ce que nous avons enfeigne dans le Chapitre fecon d , pourront fupple'cr en quelque manière à la Logique , que ceux qui lifent cet Ouvrage n'ont peut-être point encore étudiée. Premièrement, il faut étudier fonfuj et , faire attention à toutes fes parties, les envifageant toutes » afin d'appercevoir quel chemin l'on doit prendre ou pour faire connoître la Vérité , ou pour découvrir le Menfonge. Cette règle ne peut être prar tiquée que par ceux qui ont une grande étendue* d'efprit , qui fe font exercez à refoudre des queflions difficiles, à percer les chofes les plus ca-^ chees , qui font rompus dans les affaires , qui d'abord qu'on leur propofe une difficulté , quoiqu'embarraffée , en trouvent anflitôt le dénouement, & ayant l'efprit plein de vues & de veritez, apperçoivent fans peine des principes incontestables pour prouver les chofes dont la vérité eft cachée, & convaincre de faux celles qui font faufles. La féconde règle regarde la clarté des principes fur lefquels on appuie fon raifonnement. U four

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

416 La Rhétorique, ou l'Art de T fource de tous les faux raisonnemens que font les hommes, est cette facilité de supposer témérairement pour vraies les choses les plus douteuses. Ils se biffent éblouir par un faux éclat, dont ils ne s'aperçoivent que lorsqu'ils se trouvent précipitez dans de grandes absurditez, & obligent de consentir à des propositions évidemment fausses, s'en se retracent. La troisième règle regarde la liaison des principes, avec leurs conséquences. Dans un raisonnement exact les principes & les conséquences sont si étroitement liés, qu'on est obligé d'accorder la conséquence, ayant consenti aux principes; puis que les principes & la conséquence ne font qu'un même chose; ainsi vous ne pouvez pas raisonnablement nier ce que vous avez une fois accordé. Si vous avez accordé qu'il soit permis de repousser la force par la force, & d'ôter la vie à un ennemi, lorsqu'il n'y a point d'autre moyen de se défendre; après qu'on aura prouvé que Milon en tuant Clodius n'a fait que repousser la force par la force, vous êtes obligés d'avouer que Milon est innocent; parce qu'effectivement en consentant à cette proposition, qu'il est permis de repousser la force par la force, vous consentez que Milon n'est point coupable d'avoir tué Clodius qui lui vouloit ôter la vie & la liaison de ce principe & de cette conséquence étant manifeste. Il y a bien de la différence entre la manière de raisonner des Géomètres, & celle des Orateurs. Les vérités de Géométrie dépendent d'un petit nombre de principes: celles que les Orateurs entreprennent de prouver, ne peuvent être éclaircies que par un grand nombre de circonstances qui se fortifient, & qui ne feroient pas capables de convaincre, étant détachées les unes des autres. Dans les preuves les plus folides, il y a toujours des difficultés

Digitized by G

The text on this page is estimated to be only 24.77% accurate

DE PARLER. Ltv. V. Chap. XIX. 427 ficultez qui fourniflent de la matière de chicaner aux opiniâtres , qu'on ne peut vaincre qu'en les accablant par une foule de paroles, par un éclairciflement de toutes leurs difficultez Ôc de toutes leurs chicanes. Les Orateurs doivent imiter un foldat qui combat fon ennemi. Il ne fe contente pas de lui faire voir fes armes , il l'en frappe, ils l'étudie à le prendre par fon défaut , par où il lui fait jour , il évite les coups que cet ennemi lâche de lui porter. En un mot , il prend toutes les poftures que la nature & l'exercice enfeigne pour attaquer & pour fe défendre , comme nous avons dit ailleurs. Les Géomètres fe contentent de propofer leur! preuves , & cela leur fuffit. Il y a de certains tours & de certaines manières de propofer un raifonnement , qui font autant que le raifonnement même , qui obligent l'Auditeur de s'appliquer, qui lui font appercevoir l* force d'une raifon , qui augmentent cette force , qui difpofent fon efprit, le préparent à recevoir la vérité & le dégagent de fes premières pallions » & lui en donnent de nouvelles. Ceux* qui favent le fecret de l'éloquence , ne s'amuseront jamais à rapporter un tas & une foule de raifons : ils en choifiront une bonne, & la traitent, bien. Ils établiflent (Tent folidement le principe de leur raifonnement , ils en font voir la clarté avec étendue. Ils montrent la liaifon de ce principe avec la confequence qu'ils en tirent , & qu'ils vouloient démontrer. Ils éloignent tous les obftacles qui pourroient empêcher qu'un Auditeur ne fe laiffe perfuader. Ils répètent . cette raifon tant de fois, qu'on ne peut pas en éviter le coup. Ils la font paroître fous tant de faces qu'on ne peut pas l'ignorer , & ils la font entrer avec tant d'adreffe dans Tes efprits, qu'enfin elle en devient la maîtrefle. Les préceptes que l'on trouve dans les Rhétoriques

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

418 La Rhétorique, ou[^]Arî ques communes touchant les preuves & la Réfutation , ne font point confiderables. Les Rhéteurs confeillent de placer d'abord les plus fortes raifons, & de les mettre à la tête du difcours, les plus foibles au milieu, & de referver quelqu'une des plus fortes à la fin. L'ordre naturel que l'on doit tenir dans la difpofition des argumens , c'eft de les placer de forte qu'ils fervent de degrez aux Auditeurs pour arriver à la Vérité, & qu'ils faffent entr'eux comme une chaîne qui arrête celui que l'on veut attirer à la Vérité. La réfutation ne demande point de règles particulières. Qui fait démontrer une vérité, peut bien découvrir l'erreur opposée , & la faire paroître. Ce que nous venons de dire du foin que l'Orateur doit avoir de bien faire paroître la force de fes principes, & leur liaifon avec les conféquences qu'il en tire , s'entend pareillement du loin qu'il doit, avoir de faire remarquer la fauffeté des principes des adverfaires , ou fi leurs principes font vrais , que leurs conféquences font très mal . tirées. ; Chapitre XX. * • ■ * * De V Epilogue, dernière partie de la Difpofition. UN Orateur qui appréhende que les chofes qu'il a dites ne s'échappent de la mémoire de fon Auditeur, doit lui renouveler ces chofes avant que de finir fon difcours. Il fe peut faire que ceux à- qui il parle ont été diftraits pendant quelque temps , & que la quantité des chofes qu'il a rapportées n'ont pû trouver place dans fon efprit; ainfi il eft à propos qu'il répète ce qu'il a dit , & au!il fane comme une efpece d'abnrgé qui. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.64% accurate

DE parler. Ltv. V. Cbaf. XXL 429 qui ne charge point la mémoire. Tout ce grand nombre de paroles , ces amplifications , ces redites ne font que pour expliquer davantage la Vérité, & la mettre dans fon jour. Cest pourquoi après avoir convaincu les Auditeurs , après leur avoir fait comprendre nettement toutes choses, afin que cette conviction dure toujours, il faut faire en sorte qu'ils ne perdent pas facilement le souvenir de ce qu'ils ont entendu. Pour cela il faut faire ce petit abrégé, & cette petite répétition dont je viens de parler, d'une manière aisée, & qui ne soit pas ennuyeuse , réveillant les mouvemens qu'on a excités , & ouvrant , pour ainsi dire, les portes qu'on a faites. Mais la leçon des Orateurs ; fut tout de Cicéron qui excelle particulièrement dans ses Epilogues, vous fera connaître mieux que mes paroles , cette adresse & cet art de s'adresser dans l'Epilogue , ce qui est répandu dans le discours. Chapitre XXI. Des trois autres parties de l'Art de persuader , qui sont l'Elocution , la Mémoire, & la Prononciation. Restent trois parties à expliquer, l'Elocution, ou la manière d'exprimer les choses que l'on a trouvées , & disposées , la Mémoire , & la Prononciation. J'ai donné quatre Livres à la première de ces trois parties. Pour la seconde , qui est la Mémoire , tout le monde demeure d'accord qu'elle est un don de la Nature que l'Art ne peut perfectionner que par un continuel exercice qui ne demande point de préceptes. La prononciation est trop avantageuse à un Ora

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

I 430 La Rhe touiqjte , ou l*A*t Orateur pour être dite en peu de paroles. Il 7 a une éloquence dans les yeux , & dans l'air de la perfonne , qui ne perfuade pas moins que les raïfons. Dès qu'un Orateur qui a cet air commence à parler on lui donne les mains. Telles Prédications font bien reçues , étant bien prononcées , qui font méprifées dans la bouche d'un homme qui prononce mal. Les hommes fe contentent de l'apparence des chofes. Dans le monde ceux qui parlent avec un ton ferme & élevé , & qui ont l'air agréable , font aflurez de remporter la victoire. Peu de perfonnes font ufage de leur Raïfon. On ne fe fert ordinairement aue des Sens: On n'examine pas les chofes que dit un Orateur: On en juge avec les yeux & avec les oreilles. S'il contente les yeux, s'il flatte les oreilles, il fera maître du cœur de fes Auditeurs. La neceffité de prendre les hommes par leur foible , oblige donc notre Orateur zélé pour la Vérité , à ne pas négliger la prononciation. Il y a fans doute de certains défauts, des poftures indécentes, ridicules, affectées, baffes, qui ne fe peuvent fournir , & des tons de voix qui bleflent les oreilles, & qui les fatiguent Il n'eft pas nece/Taire que je les fpecirle , elles fe remarquent aflez. Les fentimens, les affections de l'ame ont un ton de voix , un gefte & une mine qui leur font propres. Ce rapport des chofes & de la manière de prononcer, fait les bons Dedamateurs. Ils étudient le ton de voix qu'ils doivent prendre, leurs geftes. Ils favent quand ils doivent s'animer, & parler avec véhémence. Un Prédicateur qui crie toujours , eft importun. Il doit élever ou rabbaifler fa voix , félon les impreffions que fes paroles doivent faire. Tout doit être étudié dans un homme qui parle e» public , fon gefte, fon vifage* & ce qui rend cette étuDigitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

DE PAitER, Liv. V. Chap. XX /. 43t étude difficile, c'est que si elle paroît, elle ne feroit plus son effet. Il faut employer l'art , & il n'y a que la nature qui doive paroître ; aussi c'est elle qu'il faut étudier. Quand elle agit , qu'elle nous fait parler, le seul air avec lequel nous parlons, le ton de la voix, sont autant & plus que nos paroles. Ceux qui nous voyent & entendent, savent, pour ainsi dire, ce que nous voulons dire avant que de nous avoir entendus. Jamais Déclamateur ne réussit que quand il a acquis d'être naturel, parlant néanmoins avec art » c'est-à-dire , qu'il peut dire ce qu'il a appris par cœur, comme si la nature seule sans art & sans préparation le faisoit parler. Dieu ayant fait les hommes pour vivre en société dans une grande union , il les a tellement disposés , qu'ils prennent les sentiments de ceux avec qui ils vivent , lorsqu'ils paroissent naturellement. On s'afflige avec une personne qui paroît affligée : On a de la joie avec ceux qui rient. Les lignes naturels des visages sont in> préfixion sur ceux qui les voyent , & à moins qu'ils ne fassent de la résistance , ils s'y laissent aller. Ainsi tout homme qui parle naturellement , selon les sentiments qu'il a dans le cœur, ne manque point de toucher sans qu'il y pense: ceux qui l'écoutent , prennent les mêmes sentiments. Comme les hommes n'agissent presque point par Raïson , que c'est l'imagination ou les sens qui les gouvernent , on voit que ceux qui savent représenter au dehors les sentiments qu'ils veulent inspirer , ne manquent point de réussir. Les Déclamateurs ordinaires n'attachent qu'une prononciation éclatante , qui effectivement donne de l'admiration; & en cela ils réussissent : car comme naturellement on parle avec un ton élevé, & avec des gestes extraordinaires de ce qui est extraordi

The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate

43i La Rhetom q.u e, oc l'A h t nàirc, & dont on cft furpris, quand un Déclamateur ouvre la bouche fort grande, qu'il fait de grands geftes , le peuple ne manque pas de croire qu'il dit de grandes chofes, il l'admire, mais cette admiration n'a aucun fruit. Il ne fait pas même attention à ce que dit le Déclamateur; il eft trop occupé de fes manières extraordinaires. Il faut déclamer naturellement comme parlent ceux qui font véritablement perfuadez des mêmes fentimens qu'il veulent infpirer. Alors , comme on vient d'en donner la raifon , les Auditeurs font portez par la nature à prendre ces fentimens. Il y a peu de gens qui déclament naturellement : On s' imagine que pour bien faire il faut faire quelque chofe d'extraordinaire. Au contraire on tait toujours mal quand on ne fuit point la nature. Il eil rare que ceux qui recitent des pièces apprifes par mémoire , ayent un grand talent pour la prononciation , parce qu'ils difent les chofes comme la mémoire les leur rend. Cependant l'ame ne prend pas de fuite les mouvemens félon Tordre qu'ils ont été couchez fur le papier, & qu'ils font dans la mémoire. Il eft difficile fans un grand art de feindre des mouvemens qu'on n'a pas. Comme le Décîamateur ne peut donc faire paroître dans fes yeux, dans fon air, ks mouvemens que ces paroles marquent, les Auditeurs ne relTentent point les effets de cette Sympathie mutuelle, qui fait prendre les mouvemens de ceux qui en paroiffent touchez. C H Â? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate

b & p* A r i- e r Liv. V. Chap. XXI T. 433 Chapitre XXI I. * X>e la disposition qui est particulière aux Discours Ecclesiastiques, ou Sermons. ON ne doit pas s'étonner que je n'aye encore rien dit de la Prédication. Ce n'est pas la coutume de le faire dans des Livres de Rhétorique. Tout ce qui se dit de cet Art dans les écoles, est tiré des anciens Rhéteurs. Ni les Grecs, ni les Romains ne faisoient point d'assemblées pour l'instruction du peuple, comme on le fait parmi les Chrétiens. Leurs Discours publics ne regardoient que les affaires du Barreau ou de l'Etat : quelquefois ils donnoient des louanges en public à ceux qui avoient servi la République. La Rhétorique, comme ils l'enseignoient, & comme on l'enseigne aujourd'hui, n'avoit point d'autre fin. Les préceptes qu'elle donne, ne sont que pour ces sortes de pièces. La coutume n'exuse pas, ainsi si c'étoit pour moi une obligation de donner des préceptes pour les Discours qui se font pour l'instruction des peuples, je serois coupable, à moins que ce que j'ai dit en général touchant l'Art de parler & de persuader, ne pût suffire, & c'est ce que je prétends. Car je crois avoir enseigné toute la Rhétorique qui est nécessaire aux Prédicateurs, & qu'ils ne peuvent attendre de cet Art, que ce que j'en ai dit. Il est vrai qu'il n'y en a point assez pour prêcher ; mais c'est qu'outre la manière de dire les choses, ce que l'Art de parler enseigne, il faut avoir de quoi parler. Je n'ignore pas qu'il y en a qui souhaiteroient que comme j'ai donné des lieux communs aux Avocats pour trouver de la matière de quoi composer

The text on this page is estimated to be only 23.24% accurate

434 La Rhétorique» ou l'Art de leur plaire, j'en donnaflé aux Prédicateurs pour prêcher, fans qu'ils fuflent obligez d'étudier; mais ceux qui auront fait attention aux reflexions que j'ai faites fur ces lieux communs, jugeront bien qu'ils leur feroient inutiles. Us ne font capables que de faire de médiâns Orateurs, comme nous l'avons fait voir. Il faut favoir, pour inftruire, difce quod doceas. Ceft en vain qu'on veut* fuppléer à l'ignorance de ceux qui ont l'ambition de prêcher avant que d'avoir rien appris. Un Ecclefiaftique qui a delà pieté & de l'humilité, fe contente de faire des inftruélions familières, qui ne demandent point d'art, & peu d'étude. Il n'y a qui méditer les premières veritez de notre Religion, pour les accommoder à l'intelligence du petit peuple. Ceux qui par le devoir de leur Charge font obligez de faire des Difcours plus forts, en trouvent des modèles fur lesquels ils peuvent fe régler, même les débiter comme ils font, ce qui leur acquerra plus de gloire, quand même on connoîtroit les sources où ils puiffent, que ceux qu'ils feroient par le moyen de certains lieux communs» Je n'ai donc rien oublié que je d u (Te traiter, fi ce n'eft que je n'ai point parlé de cette difpofition qui elt particulière aux Sermons, comme j'ai parlé "de la difpofition 8c des parties d'une Harangue telle que font les Harangues de Demofthene & de Cicéron. Il fera facile d'y fuppléer, & de le faire en peu de mots. Il y a deux manières d'inftruire le peuple, fans parler de celle où l'on catechife feulement les enfans. La première, prefque la feule uitée dans les premières fiecles de l'Eglife, ne confiftoit que dans une explication de l'Ecriture, Celui qui faifoit la fonction de Lecteur, en lifoit un ouplufieurs verfets, dont l'Evêque donnoit l'ex* Digittfed by Google

The text on this page is estimated to be only 21.70% accurate

nE parler Liv. V. Chaf. XXII 435 l'explication , s'appliquant à combattre les Hérétiques qui troubloient l'Eglise, ou prenant occasion de reprendre les vices qui regnoient. Cela s'appelloit , Homélie , Sermon ; c'est-à-dire , entretien , convention , parce que ces Discours se faisoient d'une manière familière qui ne demande point d'art. Ceux qui voudront bien faire une Homélie, n'ont qu'à lire Saint Chrysostome, & les autres Pères. On profitera plus en considérant ces modèles animez, qu'en lisant des préceptes froids, qui font peu d'impression . Aujourd'hui on a une autre manière qui plus d'art. On ne choisit qu'un verset de l'Ecriture , qu'on applique à son sujet. On propose d'abord ce sujet: & pour le traiter comme il le doit être, on demande les lumières du Saint Esprit par l'intercession de la Vierge, qu'on invoque* en récitant Y Ave Maria. Ensuite on partage son Discours en deux ou trois points, auxquels on rapporte tout ce que l'on a à dire. Il y en a qui font ce partage avant Y Ave Maria, après lequel ils commencent à expliquer leur premier point. Cette disposition est arbitraire, & n'est fondée que sur la coutume. L'Ave Maria, est assez nouveau. On remarque que cette prière commença de se faire à la naissance des dernières Hérésies, pour distinguer les Prédications des Catholiques d'avec les Prêches des Hérétiques. La division en trois points vient de la Scholastique , qui explique les Sciences par divisions & subdivisions. Les anciens Sermonnaires ne se contentoient pas de trois points. Voyons ce qu'on peut dire d'utile touchant cette disposition reçue & autorisée dans l'Eglise. Un Prédicateur doit choisir pour matière de ses instructions, ce qui convient au lieu & au temps T 2, : qu'il

The text on this page is estimated to be only 19.02% accurate

• * y436 La RHE Toni Q. T J t, oir i'Aut '-.yjj qu'il prêche , & à la condition de ceux à qui il par- "--A Je. Pour fatkfaire à la coutume, il doit prendre un ' " Texte, ou paflage de l'Ecriture , dont le fenditfcexx\ , s'il eft poffible , ne foit pas éloigné de ce qu'il va dire: car. ceux qui on^ quelque cèhnoiffance de l'Ecriture, font choquez lorfquedès l'en- . trée d'un Difcours où Ton fait profeffion d'expliquer l'Ecriture, on la prend à contro^fens? . j] A l'entrée de fon Difcours il faut donner une idée générale de fon fujet , préparer l'eiprit des Auditeurs, leur faire voir l'importance de /ce qu'on va traiter. Ce que nous avons dit touchant les Exordes, eft d'ulage ici pour fe faire écouter Un Exorde dc.it avoir quelque trait extraordinaire* \ qui puiffe procurer l'attention. La pieté , & la connoiffance ce que nous avons de la necelfité de la GjfoçrS ce , nous oblige auj de ne pas continuer un difcours fans l'interrompre^ pour attirer l'efprit de Dieu p ar n os prières. ^ « - i* P. uîque c'eft l'ufage, il faut réduire <:e que="" l="" veut="" cn="" deux="" ou="" trois="" chefs="" qui="" ay="" rapport="" une="" principale="" chofe="" le="" pre="" dic.ueur="" doit="" avoir="" en="" v="" car="" comme="" il="" s="" de="" perfuader="" toucher="" faut="" tenir="" fon="" auditeur="" tenant="" toujours="" attentif="" cet="" eft="" fujet="" difcouiv="" nous="" lavons="" dit="" donner="" grande="" id="" ce="" qu="" va="" dire.i="" enflammer="" fes="" auditeurs="" du="" defir="" favoir="" fond="" entretenir="" de="" tir="" d="" plus="" entrepris="" mais="" jufqu="" la="" fin="" chaque="" pas="" pour="" ainii="" dire="" faifant="" entrevoir="" y="" a="" grands="" attendre="" fait="" curiofit="" ardente="" tout="" .temps="" continue="" parler.="" cela="" sut="" dans="" deflein="" c="" />

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

ni parler. Itv. V. chaf. 437 ait en vûe une grande vérité dont il
veuille convaincre, & qu'il veuille faire aimer. Il peut dire plusieurs choses, mais c'est à cette vérité que tout doit se rapporter. Or, c'est cette liaison qui est rare dans une Prédication. C'est souvent un ramassis de différentes choses, de différents genres, un pot pourri. Quand l'Auditeur se sent poussé d'un côté, presque aussitôt on le rappelle ailleurs, & il ne fait ce qu'on veut faire de lui. C'est pour cela qu'il est rare qu'un homme d'esprit ne s'ennuie pas au Sermon, & qu'il y puisse être attentif. Je parle de ces Sermons où le Prédicateur veut plaire.- Car ces Prédicateurs qui n'ont point d'autre vûe que d'instruire, font l'obligation de leur Charge, font toujours écouter avec édification* Revenons à un Prédicateur qui employé toute sa Rhétorique pour bien faire. Puisque c'est l'usage, il peut diviser matière en deux ou trois points. Mais ces trois points doivent être trois parties tellement liées, qu'elles ne fassent qu'un tout; quelles ne composent qu'un corps proportionné qui aie une seule forme, & qui ne soit pas monfrueux, composé de parties différentes- qui ne se réunissent point sous un chef, un nœud, nec caput uni mU datur formx. Un Prédicateur ne réussit point, à moins qu'il n'y ait pas un seul mot qui ne porte l'Auditeur vers le terme où il a dessein de le conduire; ce qui demande beaucoup d'art, & une grande justice d'esprit. » Je n'ai rien à dire de particulier sur la manière dont un Prédicateur doit traiter sa matière. Pour persuader, il faut proposer la vérité : il faut établir les principes d'où elle se tire, & les mettre dans le grand jour. Les principes sur lesquels s'appuyent les Prédicateurs, c'est l'Ecriture, c'est la Tradition, ce sont les palaces des Conciles & des Pères >T y qui i

The text on this page is estimated to be only 24.25% accurate

'438 La Rhétorique ou l'Art qui nous ont confervé cette Tradition. Ainfi l'raisonnement d'un Prédicateur conlste dans l'exposition des passages de l'écriture & des Pères. Il fuffit ordinairement de rapporter le sens des passages, sans alléguer les textes originaux, parce que cela fait une bigarrure defagréable. On s'en fie au Prédicateur; il ne doit point citer les propres paroles des Auteurs, que dans de certains points importants, ou de temps en temps pour réveiller l'attention par un langage extraordinaire. Il n'est pas nécessaire que je répète ici ce que j'ai dit de la manière d'éclaircir la Vérité, & delà faire comprendre aux esprits les plus simples & les plus abstraits, comme aussi ce qui a été proposé touchant l'exacitude avec laquelle on doit pourfuivre le fil d'un raisonnement. On a vu combien les Tropes & les Figures étoient utiles pour mettre la vérité dans un beau jour, & pour toucher. Il faut rappeler tout cela ici. Ce qui fait la principale différence des Prédicateurs qui instruisent les peuples, & des Avocats, c'est que ceux-ci ont pour Auditeurs des Juges qui ne se laissent persuader que par la force d'un raisonnement exact.

The text on this page is estimated to be only 26.15% accurate

DE PAUL R. Lh. V. Chap. XXIII 439 leur esprit , ne supposant rien , expliquant tout , développant la vérité. En un mot, il ne doit rien laisser à deviner, se foudroyant qu'il parle au peuple peu instruit , à qui tout est nouveau , tout est obscur. Comme son but est de porter à Dieu ses Auditeurs, de les détacher du monde, de leur faire embrasser la Pénitence, haïr le péché, aimer la vertu, il doit ménager tous les avantages qu'il a pour cela; c'est-à-dire, qu'après qu'il voit que son Auditeur est convaincu d'une vérité , il doit en déduire toutes les conséquences favorables à » Ja fin qu'il a en vue, faisant de vives descriptions de la beauté des choses qu'il veut faire aimer, de la difformité de ce qu'il veut faire haïr. Nous avons donné des règles pour cela. Pour dire beaucoup en peu de mots , disons que c'est le jugement qui fait les grands Prédicateurs , aussi bien que tous les autres grands -Orateurs. Je parle d'une grandeur réelle, qui n'est pas fondée sur une vaine réputation , sur le peu de jugement d'une populace qui se laisse surprendre par l'apparence/ 8c émouvoir sans raison. Outre que parmi la foule il se trouve des gens d'esprit , tout ce que l'on dit doit être raisonnable. Les mouvements qu'on veut inspirer doivent naître de la connaissance de la vérité qu'on a exposée, autrement on ne touche que pour un moment. L'Auditeur qui se retire sans avoir ce qui l'a ému, ne prend les premières inclinations à souffrir qu'il n'entend plus le Prédicateur; au lieu que lorsqu'on l'a convaincu d'une vérité , cette conviction entretient les bons mouvements qu'on lui a donnés. Je crois avoir dit ce qui se peut dire d'utile pour cela , 8f généralement pour tout ce qui regarde l'éloquence de la Chaire; quand j'en dirois davantage, ceux qui m'écouteront n'en deviendront pas meilleurs Prédicateurs. T 4 S*

The text on this page is estimated to be only 22.06% accurate

440 La Rh et or iq. it e , ou l'An T En finissant cet Ouvrage il faut que je fâfle cet aveufincere, qu'il ne peut être utile qu'a celui qui lira avec foin les Ouvrages de ceux qui écrivent avec l'Art que nous avons enfeigné. Comme en fe promenant au foleil on prend un teint bafané fans qu'on s'en apperçoive, auffi on prend les manières des Auteurs en les lifant. Cela ne fe fait qu'à la longue , & infenliblement; car il ne faut pas s'imaginer, par exemple, que pour avoir lû une fois Ciceron d'un bout a l'autre, on prenne fon (tile. Il faut s'attacher à un petit nombre d'Auteurs excellens qu'on li e affidument. Cet Ouvrage ne doit fervir qu'à faire remarquer les beautez qu'on rencontre dans les Orateurs fameux. On imite plus facilement ce qu'on connoit; îunfi les fpeculations qu'on fait fur la Rhétorique , ne font pas inutile?. Elles fervent à former le goût , qui n' eft autre ch©fe qu'une habitude de bien juger fut les idées qu'on a prifes en lifant les excellens ouvrages, comme on fe forme le goût delà peinture en voyant d'excdlens Tableaux. Touteft beau à ceux ' qui n'ont rien vu. * Qui n'auroit jamais lu ni Virgile ni Horace , ne feroit pas fi difficile à fe con-. tenter en lifant des vers Latins. Accoutumé aux bonnes chofes , on fe dégoûte des communes. Le goût eft donc une habitude de bien juger fur les' idées juftes qui viennent de la leclure de ceux qui au jugement de tout le monde, ont parfaitement réufln Le goût , dit un Auteur célèbre , eft un fenûment naturel qui tient k iame , es1 qui eft indèfendait de toutes les Sciences qu'on peut acquérir s le goût n'eft autre chofe qu'un certain rapport qui fe trouve entre le/prit cr les objets qu'on lui f refente ; enfin le bon goût eft le premier mouvement , ou pour ainfi dire , une efpece d'mftinc't de la droite Raifon qui tentraixe avec rapidité, & qui Digitizedjby GoogU

The text on this page is estimated to be only 21.45% accurate

DE parLIR Liv. V. Cbap. XXII. ,441 la conduit plus furcment que tous les nïtfommer.t qu'elle pourrait faire. Je n'en demeure pas d'accord, & pour exprimer phis fimpîement ce que c'eft que le goût j je dis que fi un Peintre qui fait à fond les principes de fon Art, remarque mieux les beautez d'un Tableau, & eftplus en état d'en profiter, & de fe former une plus excellente idée de la Peinture; aufli celui qui fait fur quels fondémens les règles de l'Art de parler font appuyées, fe met lui-même au deffus de l'Ait, il en peut Juger, & fe former une plus paifiieeidéc de ce qu'on doit appeller beau ca matière d' éloquence* F I N. AVÎfc

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

44i AVIS D E L'IMPRIMEUR. IL y a plus de trente ans que V Auteur communiqua à [es amis Us premiers ejjais de V Ouvrage qu'on vient de lire, le R. P. Mafca7on, alors Prêtre de l'Oratoire* aujourd'hui Eyêque d'Agen , dent il avoit eu le bonheur d'être le Difciple , lui fit faire un reproche obligeant de ce quon ne lui avoit point fait voir cet effai. L'Auteur le lui fit présenter y avec une Lettre ou il marquoit fa joie d\xpprcHre qu il avoit été nom tné à l'Évêché de Tulles. Ce Prélat fit la réponfe quon va lire avec platfir ; car les matières les plus feches flcurijfcnt fout la plume de ce grand Orateur. AuJ/î cette Lettre peut s'ajouter aux exemples d'éloquence qu'on a propofez dans cet Ouvrage. Elle fut a l'Auteur un prefage que fon travail peur* roit être bien reçu» Il tacha donc de le finir , & il le publia pour la première fois l'an 1 6yo. Il Ta ' retouché daus tontes lesEditions qui s'en font faites a paris. Apres celle-ci il n'y a pas d'apparence qu'il yfaffe déformais de changement. L E TV Digitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 25.63% accurate

443 L E T T R E Eu Révérend Pere Mafcaron, Prêtre %
del'Orato\rt9. nommé à l'Evêché de Tulles , aujourd'hui Evêque d'Agen , au P.
Lamy , Prêtre de l'Oratoire. IL y a trop long-temps que je connois le
caractère de votre esprit & de votre cœur , mon Révérend Pere, pour
pouvoir douter de la beauté de l'un , & de la bonté de l'autre. J'ai toujours
crû que vous feriez un progrès si confiderable dans toutes les Sciences
aufquelles vous vous appliqueriez, que vous vous trouveriez à la fin en état
de vous mettre à la tête de ceux que vous auriez vu vis quelque temps. Ce
temps est venu aussi vite que je le souhaitois & par ce que le Pere
Malebranche m'a fait voir de votre part , je suis tout convaincu que vous
êtes arrivé où les autres ne se trouvent d'ordinaire qu'à la fin de leur vie.
Vous m'avez fait connoître la Théorie de cent choses , dont je ne faisais que
la pratique & ce que je ne croyais que de la jurisprudence de mes oreilles,
vous l'avez porté jusqu'au tribunal de ma Raifon. Vous êtes à l'égard des
éloquens de pratique, ce que font ceux qui étant éveillés, voyent marcher
des hommes endormis,. Us leur voient faire avec une Raifon définie, ce
que les autres ne font que par le feu mouvement des esprits qui les font
mouvoir. Nous n'allons que par les sentimens où finit d'une éloquence
naturelle nous fait marcher. Vous allez , mon Pere, jusqu'à la source de cet
instinct. Nous jouissons de la nature telle qu'elle est : vous auriez été capable
de la faire si elle n'étoit pas?. EnUn votre connoissance est celle du matin , &
nous n'avons pour partage que celle du soir. Tout de bon,

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

444 LETTRE bon , on ne peut pas démêler avec plus de pene-; tration & de netteté les causes Physiques de l'Art de bien dire; & si je crois n'en avoir lû que la moindre partie, qui est l'élocution: & je pense que vous allez bien plus loin dans le Traité des Figures d'udifcours, qui ne s'arrêtant pas à chatouiller l'ame , la remuent jusques au fond. Votre style est très-net, très-poli, & très-exaër. : & il (me semble que pour le style dogmatique, on ne fauroit en choisir un qui soit plus propre. Vo* Comparais-les font belles & justes; je ne les voudrons pas tout à fait si longues que font celles du Parterre , & d'autres, Tout ce que j'aurois pu remarquer sur cet écrit que j'ai renvoyé au Père Malebranche, est si peu de chose , que je le regarde comme de petites taches qu'une petite application de votre esprit diffusera avec autant de facilité, que le Soleil dissipe celles qui le couvrent en tant de petits endroits. Cependant ne vous abandonnez pas tellement à la spéculation , que vous en ruiniez votre santé. La Philosophie • doit être la méditation de la mort; mais il ne faut • pas qu'elle en devienne l'instrument. Faites-moi la grâce de m'aimer toujours , & d'être persuadé que je suis très- véritablement, mon R. P. Votre «rès-humble & très-obéissant ferviteur , MA SC ARON,

Rom Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.84% accurate

NOUVELLES REFLEXIONS SUR L'ART POETIQUE. Dans
lesquelles on explique quelles sont les causes du plaisir que donne la Poésie,
& quels sont les fondemens de toutes Règles de cet Art, on fait
connoître en même temps le danger qu'il y a dans la lecture des Poètes. Sur la
Copie imprimée à Paris en 1678.



The text on this page is estimated to be only 24.09% accurate

AVERTISSEMENT. ■ OJV ne se propose pas dans ces Réflexions sur l'Art Poétique, de parler des Règles de la vérification, on va seulement dans l'Art de parler; on prétend seulement examiner celles du Poème ^particulièrement du Poème Epique & des Pièces de Théâtre : lesquelles sont aussi communes à ces Histoires Poétiques, qu'on appelle Romans. Comme on a diverses raisons par lesquelles on juge que cet Art est par fort utile, on n'a pas de dessein d'en faire ici l'Apologie \ mais seulement de donner quelques moyens pour faire que la jeunesse vive avec tout 'dit à des Poètes, qui peuvent servir à son instruction, & pour lui donner du dégoût des Ouvrages quelle ne peut voir sans danger; Cependant ce petit Traité donnera peut-être plus de connoissance de l'Art Poétique, que ces gros Volumes composés sur cette matière par de fameux Auteurs. Les commencements de la Poésie ^ comme de toutes les autres choses, ont été fort grossiers.. Les Poètes s'en étudièrent peu à peu à composer leurs ouvrages selon le goût de leurs Auditeurs, dont le plaisir Jtrfitt l'idée Je ne te règle qu'ils furent dans la conduite de leurs Ouvrages. Aristotele ayant remarqué fit des règles de ce que les Poètes, qui plaient ^ avoient coûté de l'observer, & réduisit par ce moyen la Poésie en Art. Ce Philosophe raisonna fort peu sur les règles qu'il propose : il ne dit point quels en sont les fondemens A ♦ • Digitized by Google—

445 AVERTISSEMENT démens , & ceux qui ont écrit depuis lui
K prefque tous r? avoir point eu d * autre but» que de nom injïruiſſe de ſes
fentimens. Ces nouvelles Réflexions ont cela de particulier, qu'il n'y a point
de règles dans la Poeſie dont elles ne découvrent les principes , c'eſt à dire,
les cauſes du plaïſir que donnent les Poeſies, où ces règles ſont gardées.
Pour faire ces découvertes, l'un ſ'applique à connoître la nature de
l'homme : l'on entre dans ſon eſprit & dans ſon cœur, & l'on recherche quel
eſt le r effort de tous ces mouvemens. Ce ſont des vues très-importantes,
dont la connoiſſance doit plaire à tout le monde. Quoi que les perſonnes de
piété n'aient pas beſoin de ſavoir l'Art Poétique , ne ſ'amuſant point à
compoſer de ces fortes d'Ouvrages , & en liſant encore auſſi peu » elles
pourront néanmoins prendre plaïſir à lire ces Réflexions, parce qu'elles
peuvent beaucoup fervir à faire connoître l'homme , & h néant des créatures
auſſi quelles il ſ'attache; ce qui a été la principale raiſon qui a porté l'Auteur à
les donner au public. ftOtr Digitized byGoogle

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

pag- 449 NOUVELLES REFLEXIONS SUR L'ART
POETIQUE. PREMIERE PARTIE. Chapitre Premier. La Peinture est une
peinture parlante de ce qu'il y a de plus beau dans les Créatures; elle fait
oublier Dieu, dont ces Créatures font l'image. ■ Dire que la Poésie est une
peinture parlante n'est pas une nouvelle remarque. Les peintures
ordinaires ne s'exprimant que par des couleurs grossières & matérielles, ne
font que de faibles impressions : au lieu que la Poésie par l'harmonie & la
cadence de ses Vers, en fait dans l'Âme de si vives & de si agréables, que
l'on ne se doit pas étonner si un des Maîtres de l'Art a pu dire que les Poètes
ren

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

4>o Nouvelles Reflexions fermant leurs penfées dans les bornes d'un Vers, & donnant une prifon étroite à leurs mots , favent par là enchaîner la Raifon avec ia Rime. Les Peuples les plus fauvages ont été fenfibles à la douceur des Vers : c'eft pourquoi lorfque les hommes étoient encore difperfez par les Forêts comme des bêtes farouches, ceux qui les voulurent raflembier & les faire vivre fous des Loix dans une Republique, fe fervirent de l'harmonie pour les perfuader. C'eit ce qui a donné lieu à la Fable, qui nous raconte qu'Orphée , un des Grecs , apprivoife les lions, & adoucit les tigres par les Vers qu'il chantoit fnr le Luth ; & que le Poète Amphion obligea les rochers & les bois de fe mouvoir , & de fe ranger avec ordre pour former une nouvelle Ville. Perfonne ne contefte que la manière de parler des Poètes ne foit merveilëufe : que leur langage ne foit divin. Ils donnent un tour à ce qu'ils âffent qui n'eft point ordinaire , & qui nous enchante de telle manière, que ne nous fentant plus nous-mêmes, nous entrons avec plaifir dans tous les fentimens & dans toutes les Pallions qu'ils veulent exciter dans notre Ame. La matière de leurs Vers eft ordinairement grande, & ils n'emploient de fi riches couleurs que pour peindre ce qu'il y a de plus excellente Les yeux ne voient rien de beau ni dans le ciel nifur la terre , & l'imagination ne fe peut rien repréfenter de grand, dont l'on ne trouve chez eux des deferiptions exactes. Tout ce que l'on peut dire de l'excellence de la Poefie a été dit, Se n'eft ignoré de perfonne: mais tout le monde ne remarque pas quelles font les chofes que nous fait oublier cette peinture fi vive que les Poètes font ordinairement des grandeurs d'ici-bas ; ceux qui les îffent ne s'apperçoivent pas que ces grandeurs qu'on leur repréfente , ne font que des images r ♦ Digitized by

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

sur l'Art Poétique. Part, I. Ch. /. 4^e Images de celles qui font en Dieu , auquel ils ne pensent jamais & ils ne voient pas lorsqu'ils-s'attachent à ces images, qu'ils ne font pas moins infenfer que le feroit un homme que la mort de la femme auroit rendu si extravagant , qu'il prendroit pour elle-même un Portrait bien fait. Cependant c'est une vérité ; mais comme elle est surprenante , & que les admirateurs des Poètes profanes que j'attaque ici , ne se persuadent pas facilement que leur erreur soit grande & si dangereuse , il faut faire quelques réflexions pour les en convaincre. Les Créatures font sans doute une image de Dieu, & chacun de leurs traits porte le caractère de quelqu'une des perfections de la Divinité. Cette vaste étendue de l'Univers, dont les bornes nous sont inconnues, représente l'immensité de celui qui leur a donné l'Etre : Cette variété admirable, qui paraît dans les ouvrages de la Nature, fait connaître quelle est la fécondité de son Auteur : Le cours réglé & confiant des Astres prouve l'immortalité de celui qui Ta une fois ordonné , &c. ce plaisir que donne la vue de tant de belles choses que le Monde renferme, est comme un échantillon du plaisir souverain, dont jouissent ceux qui possèdent Dieu. Les hommes charnels ne peuvent comprendre ces vérités: ils ne portent leur vue que sur les Créatures ; & ils ne s'élèvent jamais au dessus d'elles , pour contempler cet Etre , de la beauté duquel elles ne font qu'une peinture très imparfaite. Ainsi, comme un homme, qui auroit été attaché toute sa vie dans le recoin d'une caverne, en sorte qu'il n'eût pu voir que les ombres de plusieurs belles statues éclairées par un flambeau qu'il ne voyoit point , ne pourroit prendre ces ombres que pour des réalités : Aussi peu

The text on this page is estimated to be only 23.51% accurate

4\$ r Nouv Et le s ReflèxioWs pendant que ces efprits terreftres fe renferment eux-mêmes dans le Monde , & qu'ils ne confiderent que les corps , ils ne peuvent pas penfer que les beautez paffageres d'ici-bas ne font que les ombres, d'une beauté éternelle. Les hommes ne voient pas non plus , que Dieu eft le principe & le terme de ce mouvement ou de cette inclination de leur cœur, qui leur fait aimer la grandeur, & rechercher la béatitude dans l'état où ils font. Il ne fontent cette inclination qu'à l'occafion des grandeurs delà terre, & des plaifirs qu'ils trouvent dans les chofes fenfibles. Lors qu'une pierre nous a frappé * par réflexion , nous ne pouvons favoir d'où elle eft venue , ainfi le mouvement de cette inclination, qui vient de Dieu , comme nous l'al^lons voir , ne les frappant, pour ainfi dire , qu'en refléchiflant des créatures , ils croient qu'elles en font le principe, & ils les regardent comme leç: terme où doit retourner ce mouvement. Chapitre TV m DiiU ayant fût toutes chofes pour fa gloire] tour les mouvemens qu'il a imprimez, dans les Creaturet tendent vers lui : c'eft pourquoiles hommes ne peuvent trouver du repos qu'en Dieu. Dieu comme un fage ouvrier, a rapporté fes» ouvrages à la plus excellente fin qu'on puifle penfer, qui n'eft autre que lui-même. De li vient que tous les mouvemens qu'il a imprimez dans le cœur de fes Créatures, tendent vers lui, & que toutes nos inclinations naturelles fe portent vers un Etre excellent que nous defirons de connoître & d'aimer. On connoit que la terre eft le centre de

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

sur l'Art Poétique. Vart. I. Gh. IL 453 des corps peſans* par la pente qui les y porte toujours, & par cette violence qu'il leur faut faire pour les en éloigner. Cet amour naturel que nous avons pour tout ce qui eſt grand, pour ce qui eſt bien fait; cet ardent deſir avec lequel nous cherchons un ſouverain bonheur, qui ſoit immuable, infini, éternel, font pareillement des preuves invincibles que nous ſommes faits par un Etre grand, parfait, ſouverain, immuable, infini, éternel, & que les Créatures, dont la nature eſt finie, ne peuvent être notre centre. -Ceux que le péché a aveuglez, corrompent toutes ces bonnes inclinations : ils cherchent à la vérité la grandeur, l'immutabilité, l'infinité, l'éternité qui eſt Dieu même; puis qu'ils fouhaiteroient que leurs débauches fuſſent honnêtes : qu'ils les plaifirs, qu'ils y prennent, ne puſſent être troublez par aucun changement fâcheux, qu'ils y fouffrent à peine des bornes, qu'ils s'étudient à ce qu'il «y manque rien, & qu'ils délirent que ces plaifirs ne finiſſent jamais : ainſi les mouvemens de leur cœur, c'eſt à dire, leurs deſirs, les portent vers Dieu, mais ils détournent ce mouvement, & ils ne cherchent pas Dieu où ils le doivent chercher; ils font continuellement appliquez à la poursuite d'un objet, dans la poſſeſſion duquel tous ces deſirs d'une félicité achevée ſe puifſent repoſer. Car qu'on examine quelle eſt la fin que tous les hommes ſe propoſent dans leurs travaux, ils veulent trouver un parfait repos, dherchez, leur dit S. Auguſtin, ce que vous cherchez. , mais il n'eſt pas où vous U cherchez. Non eſt requies ubi qmrius *am : qu&rite quod qutritis ; fed ibi non eſt ubi qmritis. Ils reconnoîtreient bien-tôt leur erreur, s'ils fa voient profiter de tant d'expériences, qui les auroient dû convaincre, que c'eſt en vain qu'ils cherchent

The text on this page is estimated to be only 20.79% accurate

454 ^Nouvelles Reflexions client ailleurs qu'en Dieu même4- çe
qu'ils défirent avec tant d'ardeur, & que ce n'efl qu'en lui feul que fe
rencontre cette fouveraine grandeur. & cette parfaite béatitude qu'ils
fouhaitent. Mais après qu'ils font dégoûtés d'une créature , leurpaffion ne
fait que changer d'objet : & comme fi tous les Etres de ce monde
n'étoientpas d'une même nature finie & bornée, ils efperent toujours que
celui dont ils n'ont point encore découvert les bornes & les défauts, fera
celui qui remplira parfaitement la capacité infinie de leur cœur ; ainfi loin
de quitter l'amour qu'ils ont pour le monde, ils s'enfoncent toujours
davantage dans l'erreur 5c dans l'aveuglement. Ch^pithes III, r tes Toëtes
entretiennent cette ilh'fien des hommes : ils dérobent a le:

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

su b. l'A r t Poétique. Part. I Ch. III 4? \$ toisde certains lieux & de certains emplois, dans lesquels je me fouvenois fort bien, que je n'avois pas été fort content; mais je revenois bientôt de cet étonnement , & j'appercevois facilement que mon imagination me jouoit ; me reprefeatant l'agrément de ces lieux, 6c la douceur de ces emplois fans leur amertume: & que c'étoit ce qui faifoit, que fans quelque chagrin je ne pouvois penfor que je lesavois quittez. C'est ainfi que les poètes faifant paroître les créatures lous une face parfaitement agréable, ils en augmentent l'amour, & font ainfi oublier entièrement Dieu: au lieu que \pL portrait; qui eft en elles de la Divinité , devroit en entretenir le fouvenir. Les hommes prennent plaifir à fe laifler tromper par ces peintures flattées de la beauté du monde : ils ne penfent à aucune autre félicité qu'à celle qu'ils trouvent dans la joiiffance des creatur^es: ils ne regardent jamais la terre comme un lieu d'exil, qui eft ce que font les Saints; ainfi ils s'appliquent à rendre cette demeure auifi agréable qu'ils le peuvent: ils l'ornent; ils y bâtiflent comme il c'étoit leur patrie , & qu'ils n'en dûient jamais être chaflez par la mort. Cependant toutes les imaginations des Poètes n'ajoutent rien à la beauté du monde, ils ne rendent pas les créatures capables de nous faire heureux, & néanmoins augmentant par leurs ridions les grandeurs &: les plailrs de la terre , il nous femble qu'ils augmentent la félicité que nous y cherchons. Nous fommes à peu près comme un a:nant paflionné, qui fe cache les défauts de la perfonne qu'il aime, 8c qui s'attache aux ornemens qu'elle emprunte

The text on this page is estimated to be only 25.06% accurate

4.5^ Nouvelles Réflexion^ en prefentant une vaine apparence. Etant maîtres de leur fujet, ils choiûflent pour matière de leurs difcours tout ce qu'il y a de grand & de confidérable dans le monde, & ne s'alfujettiflant ni aux loix de l'Hi {loire, ni à celles de la Vérité, ils changent, ils ajoutent, ils retranchent comme bon leur femble, fi le fonds de ce qu'ils racontent eft véritable, ils donnent un certain tour aux chofes, qui fait que tout ce qu'ils difent paroît prodigieux. On la voit à l'admiration corrompue. Us étudient tout ce que Ton peut dire de plus furprenant, de plus merveilleux, de plus rare. Si par exemple ils entreprennent de faire la defeription d'un riche Temple, ils rempliront leur imagination de tout ce que l'Art & la Nature peuvent fournir pour la conftruction d'un fuperbe édifice. Les matériaux ne leur coûtent rien, ils en font venir de tous les coins de la terre; ils épuifent toutes les carrières de leur marbre, de leur jafpe; toutes les mines de leur or, & de leur argent. Les ouvriers, à qui ils confient la conduite de ce bâtiment, font tous experts & confommez dans leur Art; ainfi l'efprit ne peut rien concevoir de plus magnifique & de plus grand que cet ouvrage. Il en eft de même de toutes les autres chofes. S'ils décrivent un combat, l'Hiftoire ne fournit point d'auffi rares exemples de valeur,

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

sur l'Art Poétique. Part. I. Ch. IV. 457 gard de Dieu , qui est lui
seul la véritable grandeur. Chapitre IV. Les Poètes ne proposent que des
choses rares & extraordinaires dont ils cachent les imperfections. Les
Créatures participant toutes de l'Etre souverain qui est la source de tous
les plaisirs , elles sont nécessairement agréables ; mais comme ce plaisir
qu'elles donnent , est proportionné à leur Etre , elles ne sont pas capables de
contenter pleinement ce désir que nous avons d'un bon-heur Souverain.
Elles ne peuvent plaire entièrement qu'autant que dure le tems de Terreur,
c'est-à-dire , tant que l'on n'a pas encore reconnu ce qu'elles sont. C'est pour
cette raison que les choses rares & extraordinaires plaisent & sont
souhaitées* parce qu'on n'est point encore convaincu qu'elles ne sont pas ce
que Ton cherche. Elles ne sont belles que dans l'Espérance , & elles ne
paraissent précieuses , que parce que l'on n'a pas encore senti leur peu de
valeur. C'est aussi pour cette même raison, que la vanité* est si agréable ,
& que sans elle on est chagrin au milieu de plus grands divertissemens; car
on s'ennuie de toutes les choses finies , parce qu'elles ne suffisent pas à nos
desirs, & l'on tombe dans l'attristement, si, avant que l'on s'aperçoive, que ce
que nous possédions d'abord avec joie , ne nous peut pas rendre heureux »
l'on ne change de divertissement. Il n'y a qu'une vicissitude de différens
plaisirs , qui puisse charmer nos ennuis , & nous cacher ce grand vuide de
notre Ame , qui est privée de Dieu. V Auf

The text on this page is estimated to be only 24.98% accurate

4§§ Nouvelles Réflexions Autfi , comme dit faint Auguftin , & comme on le remarque fenfiblement dans la Mufique , la beauté des Créatures confiée particulièrement dans le mouvement de leurs parties , qui fe fuccedent les unes aux autres : Rerum tranfitu fit intima puU chrituão. Cette fucccfiion de plufieurs chofes différentes prévient les dégoûts qui rendent amers les plaifirs finis , parce qu'elle empêche en quelque manière que ces plaifirs ne paroiffent finis, l'Ame trouvant dans la multitude des chofes, félon la remarque de faint Grégoire le Grand, ce que leur qualité ne donne point: Per multa ducitir , ut quia qualitate rerum non poteft , faltem varietate faiietur. Ôn ne voit rien de fi diverfifié que les Ouvrages des Poètes : ils changent continuellement de faits, de paroles, d'expreffions&demefures. Tout ce que comprennent de grand le Ciel & la Terre, fert de matière à leurs Vers; le cours des Planètes, le mouvement des Afires , les pluies , les grêles, les éclairs, les tonneres, les montagnes, les plaines, les forêts, les moûTons,les fontaines , entrent dans toutes leurs deferiptions : ils ouvrent les entrailles de la terre pour nous découvrir ce qui «'y pafle : ils nous entretiennent de la vie des hommes, des Guerres des Princes, des Combats, des Sièges de Villes , des Coutumes & des inclinations des Peuples differens, d'une manière extra- ordinaire Renouvelle. Ils ne fe contentent pas d'exercer leur veine fur tout ce que l'Univers renferme dans fon vafte fein, ils donnent i'elfor à leur imagination pour fe former des chimères, des centaures, & d'autres montres qui ne fe trouvent point dans la Nature, pour furprendre davantage les hommes par ces figures extraordinai- « s. Ils ajoutent à cette diverfité des chofes prefgue inDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

sunt^RT Poétique. Part. I. Ch. V, 459 infinie, la diverfité de leurs expreflions toutes furprenantes. Tantôt le Poète s'élève , & tantôt il s'abaille: il reveille fans cefle l'attention par quelque trait furprenant , & court de merveilles en merveilles; de forte qu'il afiiege, pour ainfi dire, l'efprit de fes Lecteurs par une multitude de différentes chofes, qui pafTent fi vite devant eux, qu'il n'y en a aucune dont ils puiffent s'ennuyer. C'eft la fuite des plaifirs, qui fait les grands divertifemens que l'on prend dans les Palais des Rois, où la journée eft comme partagée entre differens jeux qui fe fuivent de près. Cela fe rencontre dans la Poëfie, où depuis le commencement jufques à la fin , toute* les parties d'un Poëme font fi bien liées , que le Lecteur pafle de l'une à l'autre fans s'en appercevoir. De peur qu'il ne s'ennuye après avoir entendu un récit ferieux , & le dénouement d'une intrigue , qui demandoit quelque application , on voit fuccéder une fête dans laquelle le Poète fait célébrer des jeux avec toute la magnificence poffible : & avant que cette fête puiffe devenir ennuyeufe , on la fait fuivre de quelque autre divertiflement. §m — Chapitre* V. Les Poètes couvrent toutes les créatures d'un faux éclat : Us occupent tellement l'efprit de leurs Lecteurs , qu'ils ne peuvent faire aucune reflexion fur eux-mêmes , fur le néant des créatures. CE que nous venons de dire fait comprendre l'artifice , dont les Poètes fe fervent pour augmenter la beauté des créatures : comment ils les mafquent toutes ; comme ils les couvrent d'un faux éclat , ne les propo&nt jamais fans V 2 quel

The text on this page is estimated to be only 28.30% accurate

Jffio Nouvelles Réflexions quelque ornement , & fans faire fuivre leurs Tioms d'un appareil d'épithetes , qui en donnent une grande idée. Les chofes dont ils parlent, Ibnt toutef nomparetlks , fécondes en miracles , des chefs-d'œuvre des deux. Nous avons vu de quelle manière ils les dérobent à notre vûë , auîi-tôt que nous pourrions découvrir ce qui leur manque. Ceux qui favent combien l'attache qu'on a pour les créatures, eft criminelle devant Dieu, connoiflent aufS combien cet artifice des Poètes eft dangereux. Car enfin pour éteindre l'amour des créatures , il faut les oublier , & n'y penfer jamais , fl ce n'ell pour en connoître le néant : il faut rentref dans foimême , & confiderer qu'elles ne nous peuvent donner cette béatitude que nous délirons; & les Poètes emploient tout leur Art , pour nous détourner de ce devoir indifpenfable , & delà Raison , & de la Religion. Ils propofent tant de Chofes à la fois, qu'ils enyvrent en quelque façon leurs Lecteurs; ils préviennent leurs defirs : ils n'oublient rien de ce qu'ils pourroient ibuhaitter pour faire une grandeur achevée j ils favent frapper vivement l'imagination par des événemens rares , des morts funeftes, des guerres fanglantes, des ftratagêmes extraordinaires, des fiegesde Villes , des combats, des renverfemens d'Etat ou des établiflemens de quelque nouvel Empire : En un mot, toutes les chofes que rapportent les Poètes, font capables d'arrêter l'efprit , & de le tourner vers cïies par leur nouveauté, par leur rareté, & par leur grandeur. Airiïi les Lecteurs des Romans avouent, que le plus grand plaifir qu'ils prennent dans ces fortes d'ouvrages , vient de ce qu'ils ne fe peuvent ennuyer dans ces lectures; & que leur efjjrit .en çft tellement occupé qu'ils oublient tout leur » s Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.04% accurate

sur l'Art Poétique. Tart. T. Ch. V. 46\$ leur chagrin. Nous perdons
, disent ils , le temps agréablement : étrange langage ! qui est la marque que
d'une extravagance prodigieuse. Ils sentent* que les Créatures telles qu'elles
sont ne peuvent pas les contenter : qu'elles laissent de grands vides dans
leurs âmes 3 que plusieurs inquiétudes s'en faiblissent , qui sont comme la
voix de l' nature , qui les avertit de chercher ailleurs cette grandeur & cette
béatitude qu'ils délirent. Cependant bien loin d'écouter cette voix, ils lui fer-
ment les oreilles j ils s'estiment heureux, & croient avoir bien palTé leurs
temps j lors qu'ils se font laissez tout Lr parle récit d'une bagatelle. ,Y Les
Ouvrages des Poètes ne diffèrent p:s seulement l'esprit lors qu'on les lit
actuellement ; mais encore après qu'on les a quittés. Toutes ces excellentes
veritez , dont la connoissance nous est si nécessaire pour acquérir les vertus
& les Sciences, ne trouvent plus de place dans la- tête de ceux qui sont
pleins de ttt^agnuïds& rares evenemens, lesquels sont la matière ordinaire
de la Poësie. Dieu a écrit dans le cœur de l'Homme ces veritez ,ntfaî ^ont
comme le flambeau de notre âme : ce sont celles, qui l'éclairent, qui
l'instruisent de ce qu'elle doit faire C'est en les consultant, que nous jugeons
facilement de toutes choses , que nous réglons sagement nos actions : Nous*
voyons dans leur lumière ce que nous sommes, & ce que sont les Créatures,
qui changeant à tous momens, & cessant d'être ce qu'elles étoient , nous
avertissent elles-mêmes qu'elles sont peu éloignées du néant, & que par
conséquent c'est une folie de s'appuyer sur elles, & de quitter Dieu qui les
retient , 8ç les empêche de retomber dans le néant , dont elles sont forties:
Mais comme c'est au dedans de nous-mêmes que luit ce flambeau de la
Vérité ; il ne V 3 petit

The text on this page is estimated to be only 27.75% accurate

\6i Nouvelles Reflexions peut être apperçu de ceux dont les yeux font entièrement tourner vers les choses extérieures. L'ame s'unit en quelque manière avec l'objet de sa connoissance ; ainsi , lors qu'elle n'est occupée que des corps qui lui sont étrangers, elle sort d'elle-même , & ne peut par conséquent connaître ce qui s'y passe. C'est ce qui arrive à tous ceux qui lisent avec ardeur les Poètes, *dont la principale fin , comme nous avons dit, & comme nous le dirons encore dans les Chapitres suivans , est de remplir l'imagination de leurs Lecteurs d'une peinture vive des choses sensibles , qui les tiennent toujours hors d'eux-mêmes , & qui les empêche d'y rentrer. Nous allons voir pour quelle raison les Poètes se sont proposés cette fin. Chapitre VI. le chagrin qui trouble tous les plaisirs de la terre], nous avertit que Von ne peut trouver du repos qu'en Dieu. Les Poètes pour les rendre heureux travaillent lent à dissiper ce chagrin, IL n'y auroit rien de plus utile aux gens du monde, que les chagrins qui troublent leurs plus grands divertissemens , s'ils en faisoient profiter > en apprenant que leur cœur demande quelque-chose de plus grand que les Créatures ; que de quelque côté qu'ils se tournent , toutes choses leur seront dures , & qu'ils ne pourront trouver de repos , que dans l'amour de Dieu. Une ame , dont Dieu fait les charmes délicieux, jouit d'une profonde paix, & trouve dans cet unique objet de son amour de quoi satisfaire cette avidité qu'elle a pour le bien : Ceux

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.65% accurate

su r. l* A rt Poétique. Part. I. Ch. VI. 4S3 Ceux au contraire qui se
separent de l'unité de Dieu, & se jettent dans la multitude différente des
beautés temporelles, sont déchirés nuit & jour de soucis différents. Leur vie
est une chaîne de délirs & de folies : Aussi-tôt qu'ils ont acquis ce qu'ils
souhaitent, cette acquisition ne les contentant pas, ils sont encore brûlés de
plusieurs desirs pour les autres choses qu'ils croient manquer à leur félicité.
Ce qui fait dire à S. Augustin, que l'amour du monde donne bien de la peine
à ceux qui s'y abandonnent. Laboriosus mundum amor. En effet ne peut-on pas
dire qu'ils sont semblables à ces misérables esclaves, qui sont obligés d'obéir
à cent maîtres : car l'ambition, l'orgueil, l'avarice, l'impudicité, & les
autres passions déréglées sont toutes, comme autant de tyrans qui partagent
leur cœur, & qu'ils ne peuvent servir sans d'étranges fatigues, dont ils
seroient délivrés, s'ils étoient assujettis à Dieu, dans lequel comme dans leur
centre naturel, tous leurs desirs se reposeroient. Le plus grand mal de
l'homme pécheur est, qu'il ne travaille point à sortir des ténèbres, où il con- *
noît qu'il est engagé. Il est convaincu de la vanité des créatures, & qu'elles
ne lui peuvent procurer cette félicité qu'il souhaite : il sait aussi qu'il ne peut
acquérir cette félicité par les forces qu'il trouve en lui-même ! Il voit fa-
cilement, mais il ne cherche point le secours qui lui est nécessaire, & se sent
enveloppé d'épaisses ténèbres, mais il ne demande point de flambeau pour
les dissiper : pourvu qu'il ne pense pas à ses misères, il est satisfait & il
se sent heureux : il ne fait ce que c'est que de se servir du temps que Dieu
nous donne pour travailler à notre salut. Ce temps qui est une chose si
précieuse, lui paroît méprisable & ennuyeux, & parce qu'il n'est point
content de ré- V 4 u&

The text on this page is estimated to be only 29.89% accurate

464 NOUVELLES RE FLEXIONS tat où il se trouve à chaque moment, quand il considère cet état attentivement, il est bien aise qu'il passe vite , 8c qu'il s'écoule sans* qu'il s'en, aperçoive, c'est pourquoi il ne cherche rien tant que l'occasion de le perdre. C'est ce que Monsieur Pascal représente d'une manière très-éloquente dans le Discours qu'il a fait de la misère de l'homme. Vante est rejetée y dit-il , dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée , elle fait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel , car quelle n'a que le peu de temps que donne la vie pour s'y préparer : les nécessités.. de la Nature lui en ravissent une très-grande partie : il ne lui reste que très-peu dont elle puisse disposer; mais ce peu, qui lui reste 3 l'incommode si fort , l'embarasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre : ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec foi y veut de penser à foi : à quoi si tout fin fond est de s'oublier soi-même , de laisser couler ce temps si court V si précieux sans réflexions , en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser. C'est l'origine de toutes ces occupations tumultueuses des hommes , de tout ce qu'on appelle divertissement (sont ou passe-temps > dans lesquels on n'a ni effet pour but , que d'y laisser passer le temps sans le sentir , ou plutôt sans se sentir soi-même , ou d'éviter , en perdant cette partie de la vie , l'amertume ou le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce temps là. V Ame ne trouve rien en elle qui la contente', elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense : c'est ce qui la contraint de se répandre au dehors , de chercher dans l'application aux choses* des extérieures , à perdre le souvenir de son état véritable , la joie consiste dans cet oubli, // souffrit, pour la rendre misérable , de l'obliger de se voir & d'être avec soi. Un Poète habile détourne toutes les pensées qu'il les ■ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.90% accurate

Sur l'Art Poétique > Part. I. Ch. VII \$6\$ les hommes peuvent avoir de leurs misères, empêchant qu'ils ne les considèrent : Ô pour cela occupant leur esprit ailleurs, il attache si fortement les Lecteurs à ce qu'il leur propose, qu'ils ne peuvent pas porter la vue d'un autre côté, & ne voir autre chose. Nous avons déjà parlé de l'artifice dont il se sert : Nous verrons encore plus clairement dans la suite de ces Reflexions, comment il produit dans l'esprit de ceux qui lisent ses Ouvrages, ce plaisir que les hommes trouvent à oublier ce qu'ils font. Chapitre VII. Un des moyens dont les Poètes se servent pour attacher les hommes à la lecture de leurs Ouvrages, est de leur proposer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompues. < Les Poètes ne choisissent pas seulement pour matière de leurs Ouvrages, les choses dans lesquelles on voit paroître quelque ombre de la véritable grandeur, & qui pour cette raison sont agréables : ils y donnent place à toutes celles qui ne plaisent que parce qu'elles flattent la concupiscence. Les hommes n'ont du goût & de l'amour que pour les plaisirs sensibles ; c'est pourquoi, comme les richesses fournissent les moyens de se les procurer, ils les regardent comme capables de leur procurer une félicité véritable, & de les rendre parfaitement heureux : ils ont cette idée des richesses, qu'elles font la véritable félicité, ou qu'elles donnent le moyen de l'acquiescer. C'est pour cette même raison qu'ils estiment particulièrement les grandes dignités, pensant que ceux qui y sont élevés, peuvent tout sacrifier à leurs

The text on this page is estimated to be only 28.21% accurate

'466 Nouvelles Reflexions leurs plaifirs, que rien ne peut prefcrire des bornes à leurs voluptez , & qu'ils font les difpenfateurs de celles dont le reite des hommes peuvent jouir fur la terre. Il n'eft pas difficile aux Poètes , comme nous avons vû , de tirer des entrailles de la terre tout l'or qu'elle cache , de rendre ce métal commun comme le fer. On peut penfer &c dire tout ce que l'on veut. Cependant ces threfors imaginaires plaifent , 5c un avare qui en entend parler, fe repaît agréablement de ces imaginations. Dans les Hiftoires Poétiques on ne parle que de Sceptres & de Couronnes: Touteslesperfonnes que les Poètes introduifent dans ces ouvrages, font ordinairement iliuftrés, ou par l'éclat de leur naiffance, ou par les faveurs confiderables> qu'ils ont reçues de la Fortune. Ce font des Rois , des Reines , de grands Capitaines , qui paroiffent fur le Théâtre. Il y a bien des gens qui en lifant ces Hiftoires, s'imaginent en quelque manière être à la Cour , & conveder avec ces Rois & ces Reines, & qui fe plaifent dans ces repréfentations , comme faifoit ce valet hypocondriaque , qui s'entretenoit une partie de la journée avec un tableau , où étoit représenté le facré Collège des Cardinaux , croiant converfer effectivement avec ces Princes de l'Eglife. Les ambitieux trouvent dans ces ouvrages des. images de leur ambition , & les vindicatifs une peinture des effets de la vengeance. On trouveim plaifir exquis à voir & à entendre parler de ce qu'on aime, & même on ne peut fouffrir ceux qui font d'un fentiment contraire, & on les regarde comme des Cenfeurs. Aufliles Poètes prennent bien garde que tout-ce qu'ils difent, ou ce u'ils font dire , foit conforme aux inclinations e ceux qu'ils veulent avoir pour Lecteurs : & comme ils favent fotf bien que les perfores ChreV tiennes Digitized by Gc

The text on this page is estimated to be only 22.42% accurate

'su* l'Art Poétique-. Patt.LCk'.VIL' jfir tiennes ne s'amuferont pas à lire leurs ouvrages & qu'ainfi ils n'écrivent que pour ceux dont la vie eft toute payenne, ils ne parlent jamais des veitus Chrétiennes, de la Pauvreté, de la Pénitence , de l'Humilité : la représentation de ces Vertus n'étant pas propre pour divertir le gens du monde. S'ils propofent de grands exemples de Chafteté& de Juflice, ils les corrompent : C'eftle delir de la Gloire qui enefi le principe, & ils ne les font paroître que par cet endroit en ceux qui en font ornez. Chez eux l'on ne fait rien par un pur amour de Dieu , & l'on n'y facrifie qu'à l'idole de la vanité & de l'amour propre : parce que c'eft l'amour propre, & le defir de la gloire , .qui font les re (Torts cachez de tous le mouvemens des hommes. L'on n'eftime & Ton n'aime dans le monde les vertus, que parce qu'elles font coniidérer ceux qui les pofiedent, & qu'elles fervent à' rétabliiement de leur fortune. Les Héros des Poètes, c'elt à dire> ceux dont? ils entreprennent de célébrer les belles aftions , font tous généreux & grands Capitaines : ils font intrépides dans les dangers, & forts dans les corn-bats. Ces vertus font fans doute très-confid érables en elles-mêmes, & elles mentent des Joiiian- ■ ges quand elles fe trouvent dans un cœur Chrétien, mais elles font criminelles 6c plutôt des vwces que des vertus, par le côté par lequel îeshommes corrompus les regardent & les admirent. Pour le comprendre , confiderez que lorfque nous fuivons les inclinations de notre nature corrompue; il n'y a rien que nous fouhaitions avec plus de paf- ■ fion que de commander, & de nous affujeftir' •ceux avec qui nous vivons; d'en être refpeétéSc redouté. Or comme chacun a cette même ambition, l'on ne peut acquérir cette domination au

The text on this page is estimated to be only 21.71% accurate

468 Nouvelles réflexions^ »; préjudice des autres, que par la violence: ainfi il arrive qu'il n'y a que ceux qui ont de la hardiesse & de la force, qui peuvent secouer le joug: qu'on leur impose, & en charger les autres. C'est pourquoi comme on desire cette hardiesse & cette force, l'on en conçoit une grande envie: & lors qu'on lit dans un Poète les combats & les victoires d'un Héros, chacun qui voudroit être ce qu'il lit, prend plaisir dans cette lecture, & donne avec joie toute son attention à un récit qui lui est si agréable. Chapitre VIII. L'Amour est le maître de la Poésie: les Poètes par la représentation de cette passion arrêtent les esprits sensibles. il est d'autant plus dangereux, que ces poètes tâchent de cacher les dérèglements de leurs Poèmes donnent quelque partie de leurs ouvrages à l'ambition; mais ils les consacrent tout entiers à l'amour; & c'est toujours sur quelque intrigue amoureuse que roule toute la pièce, particulièrement dans les Poèmes du tems. Il n'y a pas un esprit sensible; qui ne soit brûlé de quelque flamme impudique; & qui par conséquent ne se livre avec plaisir aux représentations que les Poètes font de ces faibles affections, comme S. Augustin l'avoit expérimenté avant sa conversion. J'avois, dit-il, une passion violente pour les spectacles du théâtre, qui étoient pleins des images de mes misères, & des flammes amoureuses, qui entretenoient le feu qui me devoit dévorer: Rapiebant me in spectacula theatrorum, plena imaginibus miseriarum mearum & omnibus ignis meum. Il est certain que plus. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.67% accurate

s*tj* t'Aïi T P oétique. Part. 1. Ch. VIII. 464 plus on a le cœur corrompu, plus on trouve de plaisir dans ces choses; car on ne se divertit pas à voir ce qui choque notre humeur, ni ce qui répugne à notre inclination. Un Chrétien qui fait que Dieu est jaloux, & qu'il ne veut point que notre cœur soit partagé entre son amour & celui du monde, ne peut voir sans gémir une personne dont toutes les affections sont tournées vers les créatures. Aussi ce n'est pas pour lui, comme nous avons dit, que se jouent les Comédies: c'est pour ceux qui ne conçoivent point de plus grands plaisirs que d'aimer & d'être aimé, & qui défient qu'on excite le feu de leurs passions, qui sont comme des playes de leurs âmes» lesquelles ils font bien ailes qu'on égratigne, pour en augmenter l'ardeur, parce que cela leur donne du plaisir. Ainsi l'Amour est l'âme de la Poésie; elle languit, quand elle ne fait pas une agréable peinture de cette passion, & elle ne peut plaire aux esprits corrompus qui en font les Lecteurs ordinaires. Qu'on ne me dise point que l'amour est bien la Passion dont les Poètes font de plus vives & de plus fréquentes peintures; mais que celui qu'ils représentent est toujours honnête, & qu'ils prennent soin d'en bannir toutes les ordures: ce soin ne rend pas la Poésie innocente, mais seulement plus dangereuse. Les Poètes ne tâchent que de déguiser les Passions, & de cacher leur difformité. Les remords de conscience, les peines, les douleurs qui tourmentent ceux qui suivent les affections déréglées de leur cœur -, sont des barrières qui retiennent les hommes.. Un ambitieux quitte son ambition, considérant que tout le monde s'élèvera contre lui. Un vindicatif ne se venge pas, craignant que l'on ne se venge sur lui malqu'il voudroit bien faire. Un avare se dégoûte de ses richesses.

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

'Jflo Nouvelles Réflexions chefles , dont la poiTeûion lui donne tant d'inquiétudes. Enfin les impudiques trouvent dans leurs déreglemens mêmes la punition de leurs déreglemens. Mais les Poètes feparent toutes ces amertumes de la douceur des paffions, ils en coupent routes les épines : ainfi dans les représentations qu'ils en font il ne paroît rien qui puitie donner la crainte de s'y, lairTerfurprendre : de force que leurs Lecteurs trouvent des peintures très-achevées de ce qu'ils voudroient être. Les ambitieux y voyent qu'on fuit l'ambition fans périls: les vindicatifs la vengeance exercée impunément: les avares y trouvent les richeffes polTedées fans inquiétudes : & les impudiques y voyent des amans qui brûlent continuellement l'un pour l'autre, fans qu'ils s'engageutdans aucune chofequi puitie faire critiquer leurs amours, & leur donner des remords de confeience. Les plus infâmes débauchez fouhaiteroient parmi leurs ordures, pafler pour honnêtes gens ,ainfi que faint Auguftin le dit delui-raême, lorsqu'ilsfe rouloit encore dans la boue de fes defordres : Cependant , dit-il, j'étois ii difforme & il infâme, que je ne travaillois , par mon exceflive vanité, qu'à paroître honnête homme & agréable : Et ta» men fxdus atque inhonestus , elegans u urbamit ejje gefiiebam abundantia vanitati. Le Poète eft maître de fes Vers * il peut feindre des amours chaftes entre une fille & un jeune homme qui s'aiment paffionnément, qui fe trouvent fouvent feuls, qui font de longs voyages enfemble, comme Theagene & Cariclée dans l'Hiftoire Ethiopique d'Heiodore , qui vont toujourns fur le bord du preci* pice fans y tomber. Le Poète eft, dis je , maître de fes Vers , mais il ne l'eft pas du cœur de l'homme. Il peut régler & les actions & les paroles de ceux qu'ilfaitagir &c parler; maisen'eft pas à dire qu'il fe puitle faire quedeuxperfonnes

Digitized by Gogglg

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

è v R l' A R T Poëti Qjo H. Tart. 7. C£. VIII. 471: s'exposent à de si
grands périls sans y succomber, & qu'ils s'approchent si près du feu sans se
brûler. Il ne peut pas non plus régler les pensées & les affections de ceux qui
lisent ses Ouvrages, & prévenir tous les mauvais effets que causent
infailliblement les funestes images dont il remplit leur esprit. C'est donc une
mauvaise raison pour excuser les Poètes, que de dire que dans ces images
qu'ils exposent des effets de l'Amour, ils ne font rien paraître que de chaire
& d'honnête; car en effet ils ne font que cacher le poison sous un voile
d'autant plus dangereux qu'il est plus artificieux. Par exemple dans l'Histoire
Ethiopique d'Heliodore, Cariclée qui s'étoit fait enlever par Theagene, avant
que de commencer son voyage avec lui, exige un serment de lui
qu'il vivra chaste avec elle, & il lui en donne sa foi. L'auteur leur fait
renouveler cette promesse dans les plus grands transports de l'amour, parmi
les caprices n'a point été violée, en exposant Cariclée à l'épreuve du
feu ardent sur lequel elle monte, & dont, parce qu'elle est Vierge, elle ne
reçoit pas la moindre offense. Peut-on penser avec quelque raison, que cette
Histoire, à cause des circonstances d'une honnêteté apparente, en soit
moins dangereuse? Peut-on croire que la peinture de la passion ardente
qu'ont l'un pour l'autre Theagene & Cariclée, tous deux jeunes, ne produise
point de mauvais effets dans l'esprit de ceux qui lisent ce Roman? Sa lecture
remplit-elle moins l'esprit d'images licentieuses, qui corrompent & qui:
échauffent l'imagination des Lecteurs? Au contraire cet artifice d'Heliodore
, qu'on appelle le Pere des Romans & des Histoires Poétiques, ne tend qu'à,
augmenter le dérèglement du cœur, U 11 fait voir que cette

The text on this page is estimated to be only 25.21% accurate

47* Nouvelles Réflexions à perfuader aux jeunes gens qu'ils peuvent fans rieri craindre s'engager dans les plus grands périls. Chapitre I X. L'homme ne peut vivre fans amour : Son de/ordre vient de ce au'il le tourne vers les Créatures au lieu de le tourner vers Dieu. La Po'éfa entretient ce de /ordre. ' . " CE defir ardent avec lequel les hommes cherchent un objet qu'ils puuTent aimer & en être aimez , naît de la corruption de leur cœur , & de l'état miferable , où ils font par le péché du premier homme. Nous fommes faits pour aimer une beauté parfaite, qui ett Dieu, & pour jouir des chaftes délices qui accompagnent cet amour. Nous avons en nous comme un poids qui nous porte toujours vers ce côte. C'eft ce qui fait que ceux qui vivent dans l'oubli & dans la privation de Dieu, ne pouvant être fans amour , ils tournent çette inclination vers les Créatures , & en cherchent quelqu'une à laquelle ils s'attachent. Us veulent auffi être aimez; car toutes les affeélions qui partent du cœur des médians, y retournent par un cercle neceflaire. Il n'y a donc rien qui leur plaife davantage que d'aimer & d'être aimez, & par confequent il n'y a point de peinture qui leur foit plus agréable que celle de ces amours fidèles , où l'on ne voit rien de fâcheux , car le Poète cache toutes les fuites funeftes de ces amours. L'on trouve toujours dans leurs Ouvrages deux perfonnes qui brûlent l'une poul'autre : ils forment entre elles une fi parfaite & fi douce union, que les travaux , les guerres., le^mauvaifes fortunes ne font point capables

The text on this page is estimated to be only 26.19% accurate

sur i/Aa t Poétique. Vart. I. Ch. ix. 473 de la rompre, ni de troubler par conséquent leurs plaifirs que ces Poètes rendent ainfi comme immuables & infinis: de forte qu'ils periuadent facilement leurs Lecteurs , qu'ils ne trouvent que trop difpofez à les croire , que c'eft dans ces amours que confifte le bonheur que cherche la Nature. Ils font naître mille irrcidens propres à faire paroître les forces de l'amour : ils repréfentent l'un des deux amans dans quelque difgrace delà Fortune: dans cet état ils reçoivent tant de confolation delà fidélité de la perfonne qui les aime, que ces difgraces leur font douces. C'elt ce qui fait naître cette fauffe opinion, que de véritables amans ne peuvent jamais être malheureux. Il eft certain cependant que Ton ne peut conferver fon cœur dans la pureté de l'amour de Dieuy qu'en le tenant fermé à toutes les penfées& à toutes les images qui nous repréfentent les douceurs de. ces folles amours du monde, &c aux plus légers fentimens de fenfualité qui gagnent ramc-& la corrompent ; Omni cuflodlâ ferva cor tuum. \ Il faut s'appliquer à conliderer fouventles maïheurs oùfé précipitent ceux qui lâchent tant foit peu k bride à leurs Parlions , la perte qu'ils font de leur tems , de leurs biens , de leur honneur , de leur fanté, de leur vie; il faut être perfuadé que les amours entre des perfonnes de dirïerens fexes,qu'on appelle honnêtes, ne demeurent pas long tems captives fous les Loix de l'Honneur; que filon n'évite tout ce qui peut faire naître & entretenir un feu fembïable, on en eft enfin confumé. Ce fontlà les confiderations dont on doit s'occuper toujours, pour fe défendre contre les attaques delà cupidité , qui ne nous 1 aille jamais en repos. Les Poètes travaillent à détourner l'efprit de ces réflexions; ils le remplirent d'une grande eftirrie pour les Créatures; ils en relèvent la beauté ; de Us.

The text on this page is estimated to be only 25.28% accurate

474 Nouvelles Reflexions ils employant tout leur art pour les faire paroître aimables à ceux qui les croient; au lieu que ceux qui apperçoivent ce qu'elles font, c'est à dire leur néant, les jugent indignes de notre amour,& regardent comme des extravagans ceux qui s'attachent à elles,iraparfaites comme elles font & fujetes à mille accidens qui les éloignent de nous » ou nous feparent d'elles. Ce n'est pas feulement du côté de notre intérêt, par la perte de l'honneur , des biens & de la fanté, que Ton doit juger que rien n'est plus funefle à l'homme que la paffion de l'amour, mais principalement du côté de la Religion. Quand ces amours ardentes entre deux perfonnes feroient honnêtes aux yeux des hommes,. elles ne font pas chrétiennes. Notre cœur eft un autel où Dieu ne fouffre point qu'on facrifie impunément à d'autre qu'à lui , & qu'on y allume un feu étranger: il ne veut pas être adoré dans un Temple où une Idole eft révérée. Auffi-tôt que lesPhiliftins eurent placé fon Arche dans le Temple de Dagon, la ftatuè' de cette fauffe Divinité fut renverlée par terre; & il ne permit pas que les Romains , qui drefloient des Autels aux Dieux de toutes les différentes Nations du monde, l'honoraflent, qu'après qu'ils eurent renverfé- leurs Idoles. Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas un petit mal de penfer jour & nuit à une Créature , de tourner toutes les affections vers elle, quoi qu'en apparence on s' imagine ne vouloir pas commettre une aétion défendue par la Loi de Dieu : cependant on ne penfe prefque point à lui , on nepoulfe pasun foupir, il ne. fe forme pas un defir pour lui dans* notre cœur, pendant qu'il fe répand tout entier dansecs folles amours. Nous devons néanmoins aimer Dieu de tout notre cœur, & par confequent

Dtgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.15% accurate

Sun l'A rt Poétique. Part. I. Ch. IX. 475 il faut que tous ces
mouvements tendent vers lui car il le commande & le veut ainsi. Dans
toutes les descriptions que les Poètes font du transport de la passion de deux
amans, ils leur font commettre des idolâtries épouvantables, comme l'a
remarqué une personne d'une très-illustration, dans un Traité contre la
Comédie. La Créature y chafte Dieu du cœur de l'homme pour y dominer à
sa place, y recevoir des sacrifices & des adorations y régler ces
mouvements, sa conduite, ses intérêts, & y faire toutes ses fonctions de
Souverain, qui ne* appartiennent qu'à Dieu, qui veut y régner par la
charité, qui est la fin & le* accomplissement de toute la Loi Chrétienne. Ne
voyez-vous pas y continue cet Auteur, l'Amour traité de cette manière si
impie dans les plus belles Tragédies & Tragi-comédies de notre temps
N'est-ce pas par ce sentiment qu'Alceste mourant de sa propre main, dit à
Lydie f Vous m'avez commandé de vaincre & j'ai vaincu* Vous m'avez
commandé de vivre & j'ai vécu, Aujourd'hui vos rigueurs vous demandent
ma vie> Mon bras aveuglément l'accorde à votre envie, Heureux & satisfait
dans mes adversités. D'avoir jusqu'au tombeau suivi vos volontés. 1 Cha

The text on this page is estimated to be only 27.50% accurate

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

sur l'Art Poétique. Part. I. Ch. X, 477 pas moins considérables parmi les hommes, & moins chéris des Dieux; ainsi en consacrant leurs personnes, ils consacrent leurs vices, & rendent par ce moyen la vengeance, l'ambition, l'orgueil & l'adultère honorables. Les hommes ne délirent rien davantage que d'allier la vertu avec le vice, afin de jouir en même temps des douceurs de la volupté, & du repos de la bonne conscience. Les Poètes font d'intelligence avec eux là-dessus, & pour autoriser leurs défordres, & les délivrer de la honte qu'ils ont en les commettant, ils feignent que les Dieux mêmes font sujets à l'amour & à la vengeance; ils les font querelleux, adultères; en un mot ils s'efforcent autant qu'ils le peuvent, de faire les hommes Dieux, & au contraire des Dieux mêmes ils en font des hommes, leur attribuant des actions humaines & criminelles, tant qu'elles ne paraissent plus pour telles, comme saint Augustin le leur reproche dans le Liv. I. Chap. 16. de ses Conf. & que ceux qui les commettent semblent imiter plutôt les Dieux célestes & tout-puissants, que des hommes perdus & scélérats. C'est ce que les Payens mêmes ont eu en horreur. Les Poètes, s'écrie Cicéron, feroient bien mieux de rendre les hommes semblables aux Dieux, que de rendre ainsi les Dieux semblables aux hommes. Humana ad Deos transferunt, divina malitiam ad nos. Si le respect que les Poètes doivent avoir pour leurs Dieux, n'a pas empêché qu'ils n'en aient été les calomniateurs publics, comme les appelle Tertullien au Traité des Spectacles, criminatores et detractores Deorum; il ne faut pas s'étonner s'ils attribuent tant de vices à leurs Héros. Ils leur donnent à la vérité toutes les vertus éclatantes qui font du bruit dans le monde: ils les font pieux extérieurement envers les Dieux, mais avec toute cette piété

The text on this page is estimated to be only 26.68% accurate

478 Nouvelles Réflexions pieté ces Héros font des hommes colères, vxolensi ambitieux , vindicatifs , qui font brûlez de feux impudiques: & cependant il faut fuppofer que ce lont de grands hommes qui méritent Teltme & l'amour de tout le monde. Et en effet le delTein des Poètes en les chargeant de tant de défauts, u'eft pas de leur ôter rien de cette gloire qu'ils fe font acquife par leurs travaux. Ce feroitmal entendre la Poétique, que de prétendre que les Poètes pèchent contre leur Art, lequel demande oue tout ce qu'ils difent contribue à établir Femme du Héros de leur Pièce; car ils répondent fort bien qu'ils font obligez défaire paraître leurs Héros vertueux , mais de ces vertus qui font eftimées dans le monde, & de les exemter des défauts que leshommes condamnent: or l'amour , l'ambition e> la vengeance même , quand elles font exercées avec certaines Loix, paffent pour des vertus. Mais à parler proprement , il n'y a point de vertus parmi ceux qui fuivent la corruption du fiecle: on s'y fert de fon apparence pour cacher la laideur du vice. L'impureté cft une galanterie quand on évite le bruit & les fcandales. Les voleriesfont des adrefTes, quand on trouve le moien d'enlever le bien de ion voifin fans qu'il s'en apperçoive 6c qu'il crie au voleur: L'ambition, qui ne fefert point de moyens bas pour arrivera fes fins , pafie pour une grandeur de courage. En un mot toute la vertu des gens du monde confifte feulement dans Fobfervation de certaines bienféances , aufquelles on a attaché une idée d'honnêteté. C'eft donc une neceffité aux Poè'tes de former leurs Héros fur cette idée que les hommes à qui ils veulent plaire , ont de la vertu, Delors qu'ils y iéuffiflent, ijsfatisfont merveiîkufemtnt ; caries perDigitized

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

sur l'Art Poétique. Part.T. Ch. XI. 479 personnes les plus déréglées font bien aises de voir, pour ainsi dire, l'apologie de leurs passions, c'est à dire de voir d'honnêtes gens, qui font faits comme eux, & qui vivent comme eux. Aussi après qu'un Poète ou l'Auteur d'un Roman a représenté la fermeté d'un jeune homme à résister aux desirs impudiques de sa maîtresse, il lui fait prendre toutes sortes de libertés criminelles avec une ferveur, lesquelles sont peintes avec des couleurs agréables, & qui couvrent le crime de ses impudicités, comme on le voit dans l'Histoire Ethiopique. Ce qui fait comprendre combien tous ces ouvrages sont dangereux: car tous ceux qui les lisent, ne le font que parce qu'ils y trouvent du plaisir: ils ne peuvent y prendre plaisir sans estimer & approuver ce qu'ils voient, & ils ne peuvent estimer & approuver ce qu'ils voient sans renoncer à la Morale de Jésus-Christ pour suivre celle du monde, qui est celle des Poètes, & des faiseurs de Romans. - t ♦ H * * y* Chapitre XI. V homme est fait pour la l'édition de son grand désir de [avoir, qui dégénère en curiosité criminelle, que nourrit la Poésie. ^Ua n d on connaît que Dieu est le centre du V^cœur de l'homme, l'on ne peut ignorer la cause de ses inclinations. Les différentes perfections de ce centre l'attirent, pour ainsi dire, par de différentes chaînes: c'est pourquoi comme Dieu est grand, qu'il est parfait, qu'il est la source de toutes les Joies, les hommes sont portés naturellement vers tout ce qui leur paraît grand, parfait, & capable de les rendre heureux. Il est aussi la Vérité: il faut donc que notre cœur ait une forte

The text on this page is estimated to be only 27.17% accurate

LIXIONS \ 480 Nouvellis Ref: forte inclination pour la connoître. Cette amour de la grandeur & du pîaifir, lors qu'on le détourne de fa fin naturelle qui eft le Créateur , que ion «quitte la grandeur véritable & que l'on n'en pourfuit que l'apparence, fe nomme -cupidité ; & le defir de favoir, lors que nous ne l'appliquons qu'à apprendre des fables & des bagatelles , & que nous négligeons la Vérité , ne recherchant que des Scien- " ces criminelles ou inutiles , eft appelle curiofité. Comme les Poètes flatent la cupidité des hommes , leur préfentant les viandes qu'ils fouhaitent & qui leur font défendues, ainfi que nous venons de le voir, ils entretiennent aufi leur curiofité, en ne leur propofant pour matière de leur étude & de leur application , que des chofes qu'ils font bien-aifes de connoître , mais dont la connoiffance eft ou inutile ou dangereufe. Notre curiofité eft ardente pour connoître les chofes qui paroiffent grandes & extraordinaires; ce qui vient de ce que Dieu, qui eft la fouveraine grandeur , eft l'objet de ce defir que nous avons de favoir: c'eft pourquoi les Poètes ne choififfent que ce qui eft rare & grand pour matière de leurs Vers; & pour irriter le feu de cette curiofité, ils fe fervent d'un artifice à peu près femblable à celui dont ufent les chafieurs, qui jettent devant la bête qu'ils veulent attirer dans leurs filets, la viande qu'elle aime , mais en petite quantité , afin qu'elle ne s'arrête pas dans le lieu qu'ils lui veulent faire quitter. Les Poètes font d'abord la propofition de leur fujet d'une manière fort générale , qui donne une grande idée de ce qu'ils ont à dire, & qui excite le defir de favoir, mais qui ne le contente pas , n'expliquant point encore ce qu'ils propofent. S'ils le faifoient , on fe dégoûteroit bien-tôt de leurs

OuDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

Sur l'A&t PoEfiQ^UB Part. I. Ch. XL 4? t Ouvrages. Car comme il n'y a que la véritable grandeur qui puisse contenter pleinement notre cœur, aussi il n'y a que la première vérité qui puisse satisfaire entièrement notre esprit, & nous méprisons les connoissances des autres choses, presque au même moment que nous les avons acquises. Ainsi les Poètes se donnent bien de garde de faire connoître tout ce qu'ils ont à dire, ils fervent toujours quelque chose qui irrite & entretient l'ardeur de la curiosité. Si par exemple le sujet de leur Poème font les louanges de quelque grand homme, après avoir dit en cinq ou six lignes quel est leur dessein, sans faire connoître quel est cet homme, quel est son pays, ils commencent par le milieu de sa vie, par quelque-une de ses actions qui soit considérable, & dont aussitôt on délire de connoître le commencement & la fin. Ils ne suivent jamais l'ordre naturel; s'ils le suivoient comme font les Historiens. Se qu'ils donnaient d'abord la connoissance de ce qu'ils proposent, l'on ne feroit point ces ardeurs que l'on a de poursuivre la lecture qu'on a une fois commencée de leur Ouvrage. Mais parce qu'ils ne disent les choses qu'obscurement dans leurs premiers Vers, on en recherche la connoissance sans se dégoûter, que l'on n'acquiert toute entière qu'à la fin de tout l'Ouvrage, & même que le Poète ne craint plus le dégoût de ses Lecteurs. Le Poète a soin de nourrir le feu qu'il allume. A proportion qu'on avance dans la lecture de son Ouvrage, on aperçoit que ces ténèbres dont il avoit couvert ses premières paroles, se dissipent & quoi que l'on ne connoisse point pleinement ce que l'on desire de savoir, qu'à la fin, cependant on acquiert continuellement de nouvelles connoissances; qui le perfectionnent de plus en plus. On s'instruit de la vie du Héros de la Pièce: on découvre.

The text on this page is estimated to be only 24.27% accurate

4#L No u telles Réflexions couvre quelle est sa naissance , quels font ses travaux ; ce qui engage à en continuer la lecture. Mais l'Auteur rejette toujours fort loin le dénouement des intrigues qu'il * brouillées , & sur le point que le Lecteur espère voir ce dénouement , il lui jette dans d'autres embarras par des accidens qui le surprennent: de sorte qu'il ne peut pas faire réflexion sur les choses qu'il apprend, & s'en dégoûter , & qu'il est toujours dans un perpétuel de* voir d'apprendre la suite. C'est ainsi que les Poètes amuse & trompent ce désir que nous avons de savoir, L'on n'a pas de honte d'avoir écouté attentivement les contes ridicules de sa nourrice , parce que l'on étoit dans un âge foible. Mais de quel voile peuvent couvrir leur foiblesse , ceux qui étant dans un âge avancé , passent les jours & les nuits à lire les aventures d'un Héros imaginaire, & qui n'emploient pas un moment à une lecture utile? qui ont une curiosité ardente pour apprendre quelle a été sa naissance , quelle a été sa vie & sa mort, & qui négligent de savoir quel est leur propre devoir, & ce qu'ils doivent devenir: Peut-on avoir une preuve plus sensible de la foiblesse & de la sottise de notre esprit? Les hommes n'ayant accoutumé de se laisser toucher qu'aux choses sensibles , les choses spirituelles sont insipides pour eux , & ils ne peuvent y penser , qu'au plus tôt le dégoût ne les prenne. Ce n'est pas aussi de ces fortes des choses que les entretiennent les Poètes ; la matière qu'ils traitent , n'a aucunes épines ; elle ne demande point une application d'esprit pénible : tout ce qu'ils disent le conçoit par l'imagination; & leurs Vers y réveillent les images de toutes les choses dont la vérité est touchante & agréable. Cert pourquoï outre que les descriptions des choses

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.90% accurate

sur l'Art Poétique. Part. L Ch. Tl. 48* choies qui font l'objet de la cupidité, fortifient cette même cupidité, c'est à dire l'amour que nous avons pour les biens sensibles, elles font encore dangereuses, en ce qu'après de telles lectures, l'esprit de ceux qui s'y font divertir, n'est plus capable d'aucune lecture sérieuse. Ils ne trouvent point dans ces Livres pleins de fable & d'instructions très-utiles pour la conduite de la vie, ce sel & cet agrément qui irrite leur curiosité : & ne s'étant fait aucune habitude d'user de leur esprit tout pur sans le ministère des sens, il ne leur faut point parler d'éternité.]r ^eliën >



The text on this page is estimated to be only 15.29% accurate

4*4 Nouvelles Reflexions I Chapitres XII. r » • Cvnim l'effût ne
fe porte à conno'itre qtte la Venté, on ce qui en a Vaparence \ les Poètes a

The text on this page is estimated to be only 19.35% accurate

sur l'Art Poétique. Part. I Ch. XL 4.8\$ tellement lices, qu'un événement en engendre un autre, & tout ce qui arrive à la fin du Poème est une fuite de ce qui s'est fait dans les commencements, les choses ne pouvant avoir d'autre influence que celle qui naît de la disposition qu'on leur a donnée. Chacun de ceux que le Poète fait agir & parler tient un langage conforme à son âge & à son état. Il peint ses mœurs & ses inclinations dans ses paroles; & il ne dit & ne fait rien qui soit contraire aux coutumes de son pays: de sorte qu'aucune circonstance soit de temps, soit de lieu, ne peut faire appercevoir la fausseté des fictions du Poète. On voit par tout dans son Ouvrage une image si naïve de la Vérité, qu'on la prend facilement pour la Vérité même. Ceux qui entendent bien l'art de la fable ou de l'action, veulent même que les Poètes observent quele fonds de leur pièce soit vrai, & qu'ils n'étendent la permission qu'on leur accorde de feindre, que sur les ornemens & les circonstances de l'action qu'ils proposent. Ceux qui pensent qu'un Poète peut inventer tout ce qu'il dit, ne savent pas, dit Lactance, les bornes que doit avoir la liberté de la Poésie: Elle peut enrichir & donner un tour figuré & agréable aux choses qui se font effectivement faites: mais; ne rien dire de fabuleux, c'est être un impertinent menteur, & non pas un habile Poète; Kéfant qui fit Poétiques, licentius nodus, quousque pro*ris* di fin^endo liceat, chm effiwn Poettfit in eot ut ta qutgesta funt, verè in aliquas species olijuis fi* guratiombas cum decore aliquo converfii trãducat, Totum autem quod referas fingere, id est tneptum esse,

The text on this page is estimated to be only 22.73% accurate

486 NoUTeTLES Reflboxiomi puilTent être [agréables, c'est une preuve invincible que notre esprit est fait pour la Vérité; & par conséquent que cette attache qu'il a à lire des fables, est une marque évidente de fa corruption & de la vanité où il est tombé, qui lui font préférer l'image de la Vérité à la Vérité même, comme nous avons vu qu'il quittoit la véritable grandeur pour courir après son ombre. Aussi ceux qui sont exempts de cette corruption & de cette vanité, ne peuvent s'arrêter aux imaginations des Poètes, & y chercher du divertissement; la Piété ne le permet pas. Une des raisons pour lesquelles on défend aux Chrétiens d'aller trouver aux Spectacles, est, selon saint Augustin, qu'ils ne font que des images de la vérité, & qu'il est dangereux à l'homme susceptible d'erreur, comme il est, qu'il n'y prenne l'habitude de quitter les choses réelles pour suivre leur ombre : Et * h*c enim qu&dam tmitano verhat'a est, nec ob aliud à talibus prohibem*tr fpeïiacults t riifi ne umbris rerum decepti ab ipfis rebus, quarum nmbra fant, aberremus. Platon s'allegue cette même raison, pour justifier la défense qu'il fait aux Poètes d'entrer dans sa République. L'auteur de la Vérité, dit Tertulien, n'aime point la fausseté, & tout ce qui tient de là fiction, paraît devant lui pour une espèce d'adultère : Non amat falsum auSlor VeritatU, aâulter'mm est apud illum onine quod fingitur. L'on peut dire de ceux qui ne repaissent cette inclination que nous avons pour la Vérité, que de ces images fausses de la Vérité que forment les Poètes, qu'ils font aussi infensez. qu'un hypocondriaque qui quitte les aliments naturels pour se faire des yeux de U figure d'un festin. La véritable Beati* Dt U Tt^l'?' cbnp. ti. 4 D* U Diaiojut ».

The text on this page is estimated to be only 18.26% accurate

sur l'Art Poétique. Part, I. Ch. xxi. tñ Béatitude , félon faint Auguflin , confifle dans Ta connoi (Tance de la Vérité: Be.itaquippev'ttaeft gan~ iium de veritate. Peut-on dire qu'un homme eil heureux qui met fon honneur à compofer ou à lire des Romans, puis qu'il ne fait coniiſter tout» joie que dans le menfonge & qu'elle n'eit , pour ainſi dire , qu'un meufonge perpétuel ? Chapitre XXII. Voù vient que limitation eſt fi agréable , que ton frend par exemple plus de plaifir à voir l'image d'une chofe que cette chofe mime. C'Et Art avec lequel les Poètes imitent h Verf* té , & le foin qu'ils prennent de faire tenir à ceux qu'ils introduiſent , un langage tout conforme aux perſonnages qu'ils leur font jouer , font fans doute les chofes qui contribuent le plus à rendre la leéture de leurs Ouvrages agréable. Par exemple, la repréſentation d'un pere qui reprend fon fils , enchante tellement qu'on ne croit pas avoir une image, mais un pere véritable. Ce Ipeclacle n'eſt pas fort divertiffant en lui-meme; on auroit du chagrin fi l'on ic trouvoit efflétivemens dans la compagnie de ce pere dans le tem* qu'il gourmande fon fils : mais cependant la peine> ture qu'en font les Poètes n'a rien que de charmant. C'eſt pourquoi Arrſtote , qui avoit fort bien remarqué tout ce qui plaifoit dans les Poètes , & qui en a pris les règles qu'il propoſe dans ſa Poétique, donne celle-ci : que le Poète doit peu parler , Se ne paroître prefque jamais dans ſes* Ouvrages , même dans ceux qui ne conſiſtent qu'en récits. Il faut que par la Voie de l'imitaX 4 , tion ,,

The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

4^S Nouvelles Réflexions tation , il reduife en action toutes les
choses: c'est à dire , qu'il trouve le moyen que les personnes dont il veut faire
connoître les actions, rapportent elles-mêmes ces actions , & qu'ils le fassent
de telle manière que les Lecteurs ne s'apperçoivent pas que ce soit le Poète
qui les influit, mais qu'ils s'imaginent en quelque façon être en la
compagnie de ces personnes, & dans les mêmes lieux où le Poète les
représente , afin qu'ils y reçoivent cette satisfaction douce que donne une
imitation parfaite. C'est un sujet d'étonnement assez grand, que les hommes
prennent moins de plaisir à considérer les choses, que leurs images : que la
Vraisemblance leur plaise plus que la Vérité. C'est ce qui leur arrive, quand
ils aiment mieux lire des Histoires feintes qu'un Poète habile à couvrir
de l'image de la Vérité & de vraisemblance, que des Histoires véritables.
Personne cependant ne veut être trompé, & si l'on prend plaisir à voir des
enchanteurs , ce n'est pas l'erreur qui plaît, dit saint Augustin , mais
l'adresse avec laquelle l'enchanteur nous a trompés. Si on nous demande,
ajoute ce Père, quelle est la plus excellente chose, de la Vérité ou du
Mensonge, nous répondons tous que la Vérité est sans doute plus excellente
que les jeux & les contes. Cependant nous nous y laissons aller avec plus de
joie qu'à la Vérité , & nous prononçons ainsi contre nous-mêmes l'arrêt de
notre condamnation, lors que pour suivre les mouvemens de la vanité , nous
quittons ce que la Raison nous fait justement approuver : Interrogati quid sit
melius , v&um an falsum , ore uno respon~ demus *verum esse melius jocis
ludis ; tamen ubi nos utique non verum , sed folium delectat memento
prope Jusi %uam [recte sit ipse Vmatus h&namus , /** no/true • * .
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.54% accurate

su e t'A r t Poétique. Part. I. cKxnT '??'. nojiro judicio w ort
punimurt aliud rati ne aj>probuntts y al:ud vanitate feflantes. Ariftote dmsfa
Poétique, dit que la raifon pour laquelle les imitations font agréables ,c*eft
que ceux qui confiderent une image prennent plaifir à apprendre. & a.
découvrir par raifonnement quelle chofe elle reprefente ; par exemple, que
c'eft l'image d'un tel, ;g«ff*rf t*; %Ucv*- 0 ffvw« , in Mais outre cette.
raifon ; ce plaifir vient apararemment de ce que les hommes , quoi que
trèsattachez à leur fens, ont un certain fentiment naturel qui leur fait
préférer ce qui eft fpirituel aux chofes matérielles , & qui les oblige par
exemple d'eftimer davantage que les corps mêmes, l'art aTec lequel une
perfonneingenieufe les reprefente: d'où vient que toutes ces imitations &
ces peintures des Poètes leur font plus agréables que les • chofes «mêmes.
ZÛ& m Ainfi dans le tems que les hommes corrompent lès bonnes
inclinations de leur nature , en les dé- ■ tournant de leur fin principale &
véritable i ort 1 doit remarquer la bonté de ces mêmes inclination* Mais
ùTon confidere ce vtride q,ue l'on fentdani l'âme après la leéture d'un
Roman, & cette efpece de chagrin avec lequel on en quitte la leélure , on
fera perfuadé que ce font comme levchâtimen* < & les peines de l'iilufion
où l'on a été pen dant cette leclure. . Et c'elt ce qui devroit convaincre les
hommes qu'ils ne peuvent trouver de diverti HV ment folide que dans la
contemplation de la Vérité, & non point dans les fables, qui n'en font qu'une
image, ainlî qu'on les définit ordinairement, .

The text on this page is estimated to be only 19.36% accurate

'4 mouvemens font comme retenus & liez , c'est un état de
langueur & de contrainte^ çar les affections par lesquelles l'ame agit &
matr che, pour ainii dire , vers fa béatitude , font accompagnées de plaifir
auffi bien que toutes les ac

The text on this page is estimated to be only 17.24% accurate

S tr R t'A rtPof.T!ovi'!. Part. I Ch. XIV. àfr\ tions du corps
neccuaires à la confervatioa. On ▼oit, on entend, on mange & z on boit
avecplaifir: ain fi les émotions de l'amour, fes dciirs, fes efperances, lui
caufent du plaifir. Il n'y a rien qui (bit fi infupportable à l'homme % & qui
lui donne plus de trifteffe , que lors qu'il ne fe prefente point d'objet parmi
les créatures qu excite & qui entretienne le feu de fes arTc-clior.s , & vers
lequel il puilfe fe porter par eftime & par amour; c'eft comme une faim de
l'aine , qu'il veut fatisfaire à quelque prix que ce foit* Cependant il n'y a que
Dieu qui puiffe nous rendre heureux , & nous procurer la béatitude que nous
cherchons avec avidité ; il eft l'objet légitime de toutes nos affec't.ions.
Mais parce que l'homme ne peut pas la poffeder ici d une manière acconv
modée aux fens,& qu'il veut être heureux par les chofes fenfibles ; il quitte
le Créateur pour les Créatures; & en cherche quelqu'une dont h poffeffion
puiffe raie fon bonheur. C'eft en vain qu'il fait cette recherche, c'eft en vain
que fon cœur en eft émû ; quelque effort qu'il rafle il ne trouve point le
repos qu'il fe propofe : il fent malgré qu'il en ait la baiTeiTc & le néant de
la Créature où il s'attache : fon cfprit Se fon cœur s'apperçoivent bien-tôt
qu'elle ne mérite pas d'être aimée comme il le voudroit, pour arriver au
bonheur où il tend. De là naiffent les chagrins fi terribles , & les
inquiétudes fi continuelles des hommes. Les Poètes fe propofent de divertir
& de charmer ces ennuis: ils croyent avoir trouvé le remède à leur mal. Pour
cela ils amufent toutes le* affections du cœur de l'homme : ils les remuent
He forte, qu'il croit jouir fans aucune peine du plaifir que l'Auteur de la
Nature a attaché aux mouvemens de la volonté de l'homme. C'eft pour rela
£ 6 qu'il fe

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

» * _ 49* Nouvelles Reflexions qu'ils leur font voir des objets
imagine* à plarfir,* &: s'ils ne remplirent pas la capacité de lame , au
moins ils contentent l'imagination par un bonheur apparent. Et c'eft ce qu'il
eft bon de voir plus au long. Tous les hommes fouhaitent à- la. vérité d'être
heureux , mais ils ne s'accordent pas tous du fujet où ils doivent trouver ce
bonheur.. L'un éta*. bâit la félicité dans les richeffes, l'autre dans les
honneurs; celui-là dans les plaifirs du corps.. Chacun > tourne les
mouvemens de fon cœur vers le lieu & l'objet où il croit trouver fa felid té.
L'avare aime non feulement les richeffes, mais il lefeftime , & méprife la
pauvreté: il les defire, il craint de les, perdre lors qu'il les poiledé,. il porte
envie à ceux qui font plus riches que lui ; en. un mot fon cœur eft tout entier
dans fon trefor.. Il en eft de même: des ambitieux; & de ceux qui mettent
leur, bonheur dans les voluptez* Le* Poè"j:es«ne peuvent pas faire leurs
Lecteurs ; riches , leur donner des dignitez , & leur faire go &• ter les
plaifirs du corps , ils ne peuvent que réveife 1er mieux ces idées.. Mai» ils
peuvent entretenir lès mouvemens de leur cœur en une manière , qui x
pareillement a Tes charmes. Tous les hommes ont une inclination naturelle
d'amour les uns vers les< autres , par laquelle ils fe portent à aimer ceux en
• qui ils rencontrent certaines qualitez aimables , & avec qui ils ont comme
une fimpathie. Les hommes ne fouhaitent rien tant que de trouver quelque
perfonne en qui ils puiffent ainfi placer leurs af- feélions, & dont leur cœur
foit touché li vivement, . qu'il foit toujours ardent pour elle , & exempt de
cette froideur qui déplaît li fort. Et voilà ce que trouvent dans les Poètes ces
perfonnes qui ne favent ce que c'Yft que de fe rendre heureux parla
pofleffion du fouverain bien, fc qui ne mettent ; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

5u

The text on this page is estimated to be only 25.19% accurate

4\$. \ NouHttîs RETtBxroN& l'on fetrouve fi étroitement lié avec eux, qu'on» entre dans toutes leurs panions. On aime ce qu'ils aiment } on hait ce qu'ils hailfent : on le réjouît, & Ton s'afflige avec eux. Lors que le Lefteur s'eft une fois înterefle de eette manière dans ce qui arrive au Héros de fou Roman , fon cœur n'eft point froid , il relie avec pîaifir toutes les émotions des pallions diverfes, qu'excitent en lui les differens états, par lefquelsle Poète fait paffer ce Héros. Ce qui augmente le plaifir que donnent ces pallions , eft qu'elles paroîTent innocentes , & qu'elles ne font accompagnées d'aucune fâcheufe circonftance. Ceux quilifant un Poème , croyent être au milieu du combat , & fuivre leur Héros dans tous les dangers qn'il court, ne craignent point les coups ni la mort. Les colères , lesjaloufies , les haines dont on eft agité dans les affaires du monde, étant évidemment honteufes & criminelles , les remors de confeience oc les douleurs qui s'y trouvent jointes, ou qui les fuivent, ne permettent pas d'y prendre plaifir : mais dans ces émotions que donne la le&ure d'un Poème , on y vpitune vertu apparente, qui fait qu'on ouvre volontiers fon cœur à des fentimens qu'on croit innocens. Ôn s'imagine qu'il y a de la generofité , a pieu-, rcr les malheurs d'un illuftre perfecuté , haïr fes ennemis, que le Poète te manque pas de noi*cir de toutes fortes de crimes. On relTent une certaine fatisfacétion de ce qu'on aime la Vertu , & que l'on a un cœur qui n'eft pas infenfible : On ne condamne point les mouvemens de tendreiTe , que Von retient pour l'Héroïne: car il paroît toujours que la fin ;de l'amitiéque le He>ros a pour elle, eft un mariage honnête. La peine que l'on fouffre en voyant les maux d'une*

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

\$u* l'A ut PoETiaot. Pan. I.Ch.xiV. tffc d'une perfonne que l'on juge digne d'une meilleure fortune , efl liée par une union .merveilleufe avec des fentimens contraires de joye & de douceur: On pleure avec plaifir des miferes que l'on ne fouffre pomt. Cafus * alienos [me ullt dolon intuentibus etiam ipfa, mifericordia jucunda. Ce n'eft pas que la peine des autres donne de la fatisfadion , mais on eft bien aife de s'en voir à couvert, comme dit Lucrèce,. Non quod vexari quemquam jucunda voluptas , Sed quibus ipfe malis careas , quia, certtere fuave efl,. Comme dans l'inflitûtion de la nature ces mouvemens font neceflaires pour garentir l'âme de quelque chofe^qui lui feroit nuifible , l'Auteur de la nature y a joint un certain pîaifir, ainfi qu'à toutes les autres aclions du corps; même à celles qui fe font avec quelque violence , lors qu'elles contribuent à la fanté. Le travail d'une promenade, par exemple, pareequ'il efl utile àlafanté, plaît davantage que l'inaétion : de même les émotions que l'on, relie à l'occafion de quelque maf , qui pourtant ne peut nuire, donnent de la fatiV Aufli eft-ce pourquoi les Portes, afin que leurs Lecteurs ne foient pas privez de plaifirs fembter- . bles , font courir mille périls à leurs Héros. Ils mêlent leur vie dedifTcr«nsaccidens,de difgraccs, & de faveurs de la fortune. Ce Héros fera , fi vous voulez, dépouillé de fes Etats , &perfecuté; mais ce fera ou par fes amis, ou par fes plus proches parens,. par fa femme, par fes enfans. Le bonheur qui lui arrive fera aufli très- rare, & très-fingulier. Il remontera fur le thrône lors qu'on le croioit accablé fous le poids de fa mau' \ vaiie . . *

Giçcroo. Ep. lik j Eps vu

The text on this page is estimated to be only 19.78% accurate

The text on this page is estimated to be only 21.91% accurate

sur l'Art Poétique. Part.IXh.xv.491 C H a pitre XV. La Poëtfteft une Ecole de toutes les Paffions ^ condamne la Religion. L'O n peut dire que la Poëlie donne de continuelles leçons de ce qu'on appelle dans le rponde, les belles Pallions ; c'elt à dire , de l'ambition, -du deiir de la gloire , & de l'amour, qui font dire&emept oppofées à la charité. -Un homme qui fe met fou vent en colère , prend feu bien plutôt que celui qui s'applique à refiiler aux premiers mouvemens de cette Paffion. Ceux qui partent leur tems à lire des Romans , qui entrent dans tous les fentimens de ceux que les Poètes y font agir, font par confequent, pour ainfi dire, un exercice continuel d'ambition , de vanité oc d'amour , qui font les Pallions ordinaires des Héros des Portes : & ces gens ont fans doute bien plus de penchant pour ces Pallions. Ils n'y étaient. Sue trop portez par leur nature corrompue; mais s y font étrangement fortifiez par ces lectures. . Lorfque l'on fouhaite avec paflion que celui à qui on a donné toutes fes affections, acquière kh gloire qu'il délire ; n'eft-ce pas une marque évidente que l'on aime aulTi la gloire ? Si l'on s'afflige de la perte qu'il fait de fes richedes , ne voit-on pas parla l'attache qu'on a aux biens de la terre? On pleure dans la vie d'un Héros ce que l'on re-garde comme un mal , & ce que l'on ne voudroifc pas fouffrir. L'on.elt bien-aife que les chofes lui fuccedent K parce qtfon délire peur foi même dans une femblablè occaion , un pareil fuccès. Ceux qui oit de l'amour, s'affligent lors que le Héros eft malheureux dans fes amours: & comme,

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

The text on this page is estimated to be only 24.51% accurate

son l'Art Poétique. Part. I. Ch. X. 49. réuffir leurs amours. L'Héroïne est le Dieu du Héros, & le Héros est celui de l'Héroïne ; 8c c'est cet amour détestable que les Lecteurs de Romans tâchent d'imiter , quand ils se mettent l'amour dans la tête. La lecture de ces Livres pernicieux ne fait pas seulement naître les Passions, mais elle leur donne des armes. Un ambitieux y trouve des leçons pour s'élever & pour contenter son ambition. Mais surtout les Poètes sont ingénieux à trouver des intrigues pour exécuter les desseins amoureux qu'ils font prendre à leurs Héros, pour gagner ceux qui s'y opposent, ou pour le leur cacher. Ils apprennent aussi l'art de s'expliquer & de déclarer d'une manière ingénieuse, l'amour qu'on a dans le cœur. Après une étude si pernicieuse , ceux qui s'y sont rendus maîtres, non-seulement ont l'esprit & le cœur corrompu, mais ils favent encore les moyens de faire réunir leurs mauvais desirs. Ainsi on peut dire que les Poètes & les faiseurs de Romans, enseignent l'art d'aimer, & comme dit Lactance, par de feints adultères ils apprennent à en commettre de véritables: Docent adulte/ta dum fingunt , & Jimu Utis erudit ad vera. Audi Socrate dans son Histoire Ecclesiastique, en parlant d'Heliodore Evêque de Tricala , qui est une ville de Thessalie , appelle Livres d'amour l'Histoire Ethiopique que cet Evêque compos* étant jeune, i. v. r. t. n. * p. & k. t. a. Et Nicephore ajoute qu'on l'obligea dans un Concile , ou de les brûler ou de quitter son Evêché ; ce qui fait connoître que l'on a toujours crû dans l'Eglise que ces fortes d'Ouvrages étoient très-dangereux. CHA

The text on this page is estimated to be only 21.08% accurate

500 i Nouvelles Réflexions Chapitre XVI. Quand la Poësie
n'inspireroit point de mauvaises Passions , elle seroit toujours criminelle ,
parce quelle rend inutiles tous les bons mouvemens de notre cœur. 9J >Uan
d la Poësie n'inspireroit aucune Passion criminelle , elle ne feroit pas
innocente ; car l'esprit n'est pas fait pour s'occuper de fables. N'est-ce
pas une véritable extravagance que de s'intéresser dans la fortune d'un Héros
» qui est moins qu'un fantôme , de pleurer des maux qui ne sont point, & ne
pas verser une seule larme pour pleurer les propres maux , qui sont si réels ?
Est-ce de quoi fâché Angustin s'adresse devant Dieu: J'étois obligé , dit-il en
parlant de ses premières Etudes, d'étudier les vaines & les faibles avant
tires d'un Prince errant tel qu'étoit Enley. au lieu de penser à mes égaremens
et à mes erreurs ; Vous me faisoit à pleurer la mort de Didon , à cause
quelle s'est tuée par un transport violent de son amour pendant
que j'étois si misérable que de regarder d'un œil la mort que je me
donnois à moi-même ; en m'attachant à ces fictions , et même hantant de
vous , ô mon Dieu qui êtes ma vie. Car y a-t-il une plus grande misère que
d'être misérable sans remède & sans plaindre soi-même sa propre misère
que de pleurer la mort de Didon , laquelle est venue de l'excès de son amour
pour Enée , et de ne pleurer pas sa propre mort , qui vient du défaut
d'amour pour vous f Tenere cogebat neque cujus errores , oblitus errorum
meorum , & plorare Didonem mortuam , Digitized

The text on this page is estimated to be only 24.20% accurate

'sur l'A rt Poetioui. Part. T. Ch. XVI. çoi quia fe occïdtt ob amorem
, ium hitereà me iffum in his à te morientem , Detts z ita mea , ficcts ochUs
ferrem rnifirrimus. Gjuid emm mifcrius mifert non miferante fcipjum , C7*
fente DidonU mer i cm , qttA {Ubat amando JEniam , nvi fiente aitem
mertem ftiam , qtU fiebat non amando te ? Eft-ce pour des phantômes que
Dieu a imprimé dans notre cœur toutes ces différentes affections d'eftime &
d'amour ; ou pour nous attirer à lui, qui eft notre centre, comme nous avons
dit , & nous feparer des créatures , auxquelles nous ne nous pouvons
attacher fans nous priver de notre félicité? il a fait notre cœur capable
d'eftimer & de haïr, d'efperer & de craindre , afin que nous cftimaffions fes
divines perfections, & que nous mépriffions le néant des Créatures, que
nous nous élevaffions vers lui par notre amour , en nous éloignant par un
mouvement de haine de tout ce qui nous peut feparer de lui , que par notre
efperance nous nous unifions à lui, nous détachant par la crainte de tout ce
qui empêche cette union. Quand je jette les yeux fur ceux qui fe laiffent
émouvoir par ce qu'ils lifent dans un Roman , & qu'ils font froids dans
l'affaire de leur falut , il me femble voir des perfonnes, qui étant pourfuivies
par des ennemis , au lieu de fuir & de chercher une afîe , s'amuferoient à
confiderer un parterre femé de fleurss. La Poëfie amufe ainfi routes les
faintes affections de notre cœur, en les détournant vers des chofes
criminelles ou des bagatelles* de forte que par là ces bonnes affections font
absolument inutiles. Une femme, par exemple, qui eft accoutumée à ces
mariages de Roman , ne trouvant point tontes ces qualités feintes &
imaginaires des Héros dans fon mari, elle n'eft pas fort dilpofée à l'aimer.
Ceux

The text on this page is estimated to be only 27.95% accurate

501 Nouvelles kefiïxioks, &c. Ceux qui reffentent plus vivement des fentimens de compaffion en lifant ces accidens funeftes qui arrivent dans les Tragédies , font peu touchez des ^niferes ordinaires des hommes, parce qu'ils n'y trouvent rien qui' arrête leurs yeux , & qu'ils ne font pas accoutumez, d'être émus par des accidens communs. S'ils font riches & d'une condition relevée, ils Veulent exécuter toutes les folles entreprifes dont ils ont lû les defcriptions, & devenir eux-mêmes des Héros. S'ils font miferables & qu'ils foient perfecute»; tu plus profond de leur baflefle , ils s'enflent d'orgueil; &xoname ils ont autrefois admiré les travaux de leurs Héros , la grandeur de leur courage dans leurs maux , dont toute la terre s'est entretenue , ils s'imaginent que la perfecution qu'ils fouffr ent les expofe aux yeux de tout le monde , & que l'on plaint partout leur mifere ; ainfi bien loin de recueillir aucun fruit des peines que la Tnifericorde de Dieu leur avoit envoyées , comme des moyens pour fe garantir de celles de l'Eternité , qui font dûes à leurs crimes , ils ne les fouffrent que pour fe rendre plus coupables , & pour exciter davantage fa colère. On ne fait donc autre chofe par la lecture dei Romans & des Poètes, que contracter un certain efprit , qui ne fe repaît que de vaines idées & de chimères, & qui nous éloigne de plus en plu* de la fin où nous devons tendre. Tm de la première Partie, f - Digitifed by

The text on this page is estimated to be only 15.72% accurate

NOUVELLES REFLEXIONS SUR L'ART POETIQUE.

SECONDE PARTIE. Chapitre Premier, ta fin de l'Art Poétique qui a pour but de plaire \ *fes] règles générales se réduisent à quatre principales. On propose les deux premières, /avoir le choix de la manière, et l'imitation. LES règles que l'Art Poétique prescrit, ne tendent qu'à engager les hommes dans la lechire les Poètes par le plaisir qu'ils y trouvent. Pour examiner cette proposition, par laquelle nous commençons la féconde Partie de nos Réflexions, nous devons considérer que toutes les choses qui plaisent dans les Poètes se peuvent réduire à quatre chefs.

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

504. Nou YE LIES Ref LEXION" Premièrement , la Pocile eft agréable , en ce qu'elle ne choifit pour fa matière que des chofes rares, dans lefqueîles on voit une certaine, ima5ge de grandeur , ce que nous aimons ^ pirçe qu'étant faits pour un Etre, fouveraineînerît v^4riçt» notre nature nous porte à aimer tout cequiaqueiques traits de cet Etre. Les Poètes plaifent en fécond Heu , parce qu'ils imitent la vérité, & que toute imitation di venir. En troifieme lieu , ils fîatent nos inclinations, & ne difent rien que de conforme à nos femimens, & c'eft ce que nous recherchons. Enfin ils remuent nos-payions : Or toutes leur? émotions font douces, quand elles ne font point accompagnées ni fuivies d'aucun fricheux accident: Ainfl c'eft par ces quatre voies que les Poètes parviennent à leur tin principale de plaire. Pour donner donc quelque connoilfance de l'Art Poétique, nous ferons voir comment les Poètes fuivent leurs règles , pour éblouir leurs Lecteurs par la grandeur des chofes qu'ils propofent , pour les enchanter par une image de la Vérité , pour les * gagner en ne difant rien qui foit oppofé à leurs inclinations, & pour exciter dans leur cœur toutes les Pallions qu'ils font bien-aîfes d'y fentir. . Les Maîtres de l'Art ne peuvent preferire de règles pour la première chofe , qui eft le choix d'une riche matière. Ge n'eft point l'Art ni l'Etude qui donnent aux Poètes cette fécondité dimagination, par laquelle ils voyent par toutes leurs faces les chofes qu'ils traitent , & qui leur donne , moyen dans une fi grande abondance , de faire choix' de ce que l'on en peut dire de rare & de grand , & qui par fa vivacité fait qu'ils tournent ce qu'ils s'imaginent en mille manières inconnues à ceux qui ont une imagination groffiere & pefante. / *1 Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

suk l'Art Poetiq^{ub}. Vart. IL Ch. 7. Il eit auili neceflaire fur toutes chofes , que la . Nature ait donné à un Poète beaucoup de jugement , pour faire un bon ufage des richefles de ïon imagination , & pour en régler le feu; autrement fes inventions & fes manières de dire ks chofes, font extravagantes; ce qui arrive particulièrement à ceux qui n'ont point d'autre Science que celle de rimer, &c qui n'ont point cultivé leur efprit par une étude plus ferieufe qnc celle de la Poëfie. Homère & Virgile étoient excellens Philofophes, c'eft, pourquoi ils ne s'égarent prefque jamais; la Raifon les guide ptr tout, ils ne s'abandonnent ppint à ces faillies , qui font une e'pece de fièvre chaude & de délire, qui font dire cent chofes impertinentes à ceux qui s'y biffent aller. La plupart des Poètes perdent le tems dans des deferiptions ennuyeufes & hors de propos. Ils s'arrêtent cii ils devroient courir: Ils paient fous lilence ce qu'ils devroient expliquer avec étendue. Il eft bon que les Maîtres raflent remarquer ces endroits aux jeunes gens, pour les accoutumer à bien juger de ce qu'ils liient, & qu'ils leur inculquent ces bel'es maximes, que les chofes qui font hors de propos , qui font contre la bienfeanec, & contre la Vérité & la Raifon , ne doivent pas être efiimées, quoi que l'Auteur qui les a trouvées & qui les a dites, pàroifle avoir de l'efprit : autrement les Poètes qui peuvent iervir à éveiller l'imagination de la jeunefic, corrompront fa Raifon. Car on ne peut nier que plufieurs ne pouffent trop loin la liberté dont la Poëfie leur donne droit d'ufer. Souvent il n'y a pas plus de rapport entre ce qu'ils difent , qu'entre les fonges d'un malade. Ils ne favent xç que c'eft que de peindre les choY fes

The text on this page is estimated to be only 22.02% accurate

çotf Nouvelles Reflexions fes dans un état naturel & dans la proportion & la grandeur , qu'elles doivent avoir : ils les font toutes monftrueufes , quelque petites & ordinaires qu'elles ioient, ils parlent d'elles comme fi elles étoient extraordinaires & prodigieufes. Il eft vrai qu'on voit du feu & de la hardieïïe dans leurs Ouvrage* : c'eft pourquoi pour leur donner le fuffrage qu'ils mentent, il faut dire que leurs Poefies font femblables à ces grotesques agréables que font les Peintres, lorfque ne s'afujettiflant à aucun delTein f ils Auvent feulement leur caprice. La Poefie eft une imitation des actions des hommes, de leurs paroles & de leurs mœurs. Afin que cette imitation foit exacte , il faut que les Poètes, comme ils ont coutume de le faire, faffent agir & parler ceux qu'ils introduisent dans leurs Ouvrages, conformément à leurs mœurs. Pour cela les Maîtres ont foin de rapporter avec étendue les mœurs des hommes : ils parcourent toutes les conditions & les divers âges de la vie, & font remarquer quelle eft la manière d'agir de ceux qui font d'une telle condition , d'un tel âge j ce que font les jeunes gens, comment agissent les vieillards. Quoi qu'il n'y ait point d'homme qui foit toujours le même , & que ceux d'un même état ne foient pas tous femblables , il y a néanmoins un certain caractère qui diftingue chaque âge & chaque condition , & qui en fait connoître l'humeur & la manière ordinaire d'agir. C'eft dans l'exprefion de ce caractère que les Poètes font paroître cet art d'imiter qui eft fi charmant, lorsqu'il eft bien obfervé. Je ne m'arrêterai pas à parler de ces caractères ; car outre qu'Aristote l'a déjà fait dans fa Rhétorique, & Horace dans fon Art Poétique, je ne croi pas que les Livres foient neceffaires pour acquérir ces connoiffances ; on les trouve en foi-même , & le monde eft Digité

The text on this page is estimated to be only 24.30% accurate

sur l'Art Poétique. Part. IL Ch. IL 507 est un excellent Livre pour cela, il ne faut qu'étudier ses actions & Ses paroles. Les Maîtres rapportent au Chapitre des Mœurs ; car il est nécessaire d'observer pour faire qu'une invention poétique soit vraie - sera blable ; ils s'efforcent qu'il ne faut rien dire qui soit contraire à ce que Ton a une fois avancé , à une vérité connue , & à ce que la Raison nous enseigne manifestement. Il faut prendre garde sur tout de ne pas proposer des choses comme véritables, dont l'Erreur peut être aperçue par les Sens. Le Mensonge , comme nous avons vu , ne peut être agréable, s'il n'a l'apparence de la Vérité; c'est-à-dire, si l'on ne croit en quelque manière que ce que le Poète dit est véritable. C'est pourquoi , selon Aristote, il faut avoir plus d'égard à la vraie - semblance qu'à la vérité même; car il y a des choses qui sont très-véritables , que les hommes ne peuvent croire , parce qu'ils mesurent toutes choses à leurs opinions : ainsi pour leur plaire & obtenir d'eux qu'ils croient ce qu'on leur dit , l'on ne doit exposer à leurs yeux que ce que leurs préjugés - leur persuaderont être possible & vraisemblable. Chapitre II. Relies que suivent les Poètes pour flatter les passions des hommes , C7* pour remuer leurs passions. Les Poètes doivent faire paraître si clairement quelles sont les inclinations de leurs personnages, que les Lecteurs aperçoivent dès le commencement de la Pièce ce qu'ils feront dans la suite

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

503 Nouvelles Réflexions fuite : & c'elt ce qui contribue' à leur rende vraifemblablece qu'on leur propofc, & leur donne une lectette fatisfaction de ce que les chofesont eu le fuccès qu'ils avoient prévû. Auffi 11 ces pcrfonnages agifient en quelque chofe autrement qu'ils n'ont accoutumé, il faut que le Poète faffe connoître la caufe de ce changement. Nous approuvons toujours ce qui convient à nos inclinations} nous aimons ceux qui font de notre kumeur. Ainfi les Poètes , qui regardent comme , leur principale fin , la fatisfaction de leurs Lecteurs , donnent de bonnes inclinations à leurs premiers perfionnages , qu'efTedlivemcnt nous avons tous naturellement de l'amour pour la Vertu , & de l'horreur pour le Vice. L'on ne plcureroit point la mort de Didon , fi Virgile dans les premiers Livres de fon Enéide ne la voit fait paroi tre trèsvertueuie , & ne îuiavoit donné toutes ce? excellentes quaîiter qui gagnent les cœurs , & qui font qu'on eft affligé de voir une grande PrincerTe réduite au defefpoir par une Paîïion qui femble innocente , puilque fa fin étoit un mariage honnête. Seneque * rapporte qu'Euripide dans une de fcs Tragediesi, ayant donné des louanges à l'Avarice , tout le peuple d'Athènes le leva , oc auroit chaifé l'Acleur qui les recitoit , fi Euripide n'eût paru furie Théâtre , &ne les eut priez d'écouter la fuite de la Pièce, pour apprendre quelle fin feroit cet admirateur des richeifes. Les Poètes qui entreprennent de flater nos inclinations, comme nous avons vu, en même tem* qu'ils ornent leurs Héros de tant de bonnes qualitez , ne les exemtent pas neanm Ans des défauts aufquels ceux qu'on appelle hornêres gens dans le monde, font fujets. C'eft pourquoi quand les Maîtres de l'Art Poétique traitent cette queftion, û le Héros delà Pièce doit être honnête 1 lomme, ils Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

sur l'Art Poétique. Part. II. Ch. II. Ils répondent qu'il le doit être ; mais comme nous l'avons déjà remarqué, ils prennent pour honnêteté une certaine alliance, non l'union de la Vertu & du Vice que nous aimons, parce que nous sommes bien-aimés de jouir en effet des plaisirs, & d'avoir pourtant les apparences de la Vertu, sans tomber dans les infamies & les remords de conscience. Suivant cette idée de l'honnêteté que ces Maîtres le proposent, ils font un détail des mœurs que doivent avoir les Héros, & que nous ne rapporterons pas ici : Car outre qu'on ne fait que trop en quoi connaît l'honnêteté du monde, s'il étoit question de proposer un modèle parfait d'un véritable Héros, je consulterois Jésus Christ, & je ferois voir par des raisonnemens que je crois être des dernières raisons, qu'il n'y a que ceux qui fuient Tes maximes qui soient grands : mais cela demanderoit un long discours, que la matière qu'on traite ne permet pas d'entreprendre ici. Ceux qui veulent enseigner les Lettres Humaines d'une manière Chrétienne, y pourront Suppléer, & ils ne doivent pas manquer de le faire, afin que leurs Disciples ne se remplissent pas des fausses maximes de la Morale corrompue des Poètes. Toute l'étude des Poètes tend particulièrement à faire leurs Héros tels que nous voudrions être : c'est-à-dire : pourquoi comme il n'y a point de vertu qui contente davantage l'ambition que nous avons de commander & de paroître grands, que l'intrépidité & la force, ils n'oublient point cette vertu dans l'idée qu'ils forment d'un Grand-homme, conformément à l'opinion & aux desirs des gens du monde à qui ils veulent plaire. Us font aussi leurs Héros fort pieux, ce qui n'est point opposé au dessein qu'ils ont de flatter nos mauvaises inclinations : ils y sont obligés, par Y 3 que

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

cro Nouvelles Réflexions que ces grands Hommes ne pourroient être éfimez , s'ils n'avoient du refpecî pour les Dieux. On craint Dieu, & on l'ettime naturellement: ce qui fait qu'on a une haute idée de ceux qui en font chéris & protégez , de forte qu'au fentiment des hommes, il nous eft plus glorieux de furmonter un péril par un miracle oue le ciel fait en notre faveur, que par notre aarelte. C'eft pourquoi ce n'elt pas une foute à un Poète , après avoir fait paroître fon Héros dans un grand danger, de l'en tirer par un miracle, puifque cela contribue à établir la réputation du Héros dans l'efprit du Leéleur, ce qu'il regarde comme fa principale fin. Mais ce n'elt pas cette feule raifon qui porte les Poètes à faire les Héros fi religieux , & à feindre que les Dieux les accompagnent dans tous leursdangers , qu'ils leur fourni Ment des armes , & qu'ils combattent pour leur défenfe : Ils font ces fictions pour plaire aux hommes , qui font troublez dans leurs defordres par la crainte d'un Dieu vangeur des péchez qu'ils commettent : de laquelle crainte ils les délivrent en leur représentant que do grands hommes aimez des Dieux , ont fait ce qu'il* font, & outre cela le peuple fe plaît à tous ces mir*cles. L'on ne conçoit rien de plus grand que Dieu , ni de plus admirable que ces effets. Ainfx comme l'on aime ce qui eft grand & ce qui n'elt pas ordinaire ; on prend plaifir à entendre parler de la Divinité , lorfqe ce que l'on en dit eft fublime: C'eft pour cela que le Poème où l'on ne voit point les Dieux mêlez avec les hommes ne divertit pas, félon le jugement de la plûpart du monde. Les hommes ne veulent pas néanmoins que l'on les entretienne d'une Divinité fpirituelle, dans laquelle l'on n'apperçoive rien que de grand & de majefteux, & qui n'ait aucun rapport fenfibJe

The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate

sur l'Art Poétique. Part. II Ch. II. \$ri avec leurs mœurs & leurs inclinations. C'est pourquoi les saintes Ecritures ne leur plaissent pas; car ils n'y voient qu'un Dieu faint, & qui étant exempt de toutes les taches du péché, est ennemi des pécheurs: ils s'accoutument bien mieux des Dieux du Paganisme, d'un Jupiter adultère, d'un Mars cruel, d'un Bacchus yvrogne, & d'un Mercure voleur. Ces Divinités ne les éblouissent point; & c'est pour cette raison que les Poètes, qui ne regardent que la satisfaction de leurs Ledeurs, comme la fin de leur art, se font une loi de faire entrée dans leurs Vers les Dieux de la Gentilité, & confondent les Fables comme le plus bel ornement de la Poésie, parce qu'elles parlent des Dieux & que ce qu'elles en disent flatte notre cupidité. Pour enseigner méthodiquement comment Toré peut remuer les Passions, il en faudroit faire le dénombrement, & marquer en particulier quel est l'objet de chacune, & par quelle cause elle est excitée; mais cela demanderoit un Traité entier qui appartient à la Philosophie. On remarquera donc seulement que c'est en vain qu'un Poète prétend émouvoir ses Lecteurs s'il ne les dispose auparavant à recevoir les Passions qu'il veut faire naître dans leurs âmes. L'on n'entre point tout d'un coup dans des transports d'admiration & d'estime, pour des choses qu'on ne connoît point. C'est pourquoi, outre qu'un Poète pèche contre la modestie, lors qu'il commence un Ouvrage avec des termes élevez & qui marquent la trop grande estime qu'il en fait & qu'il est certain qu'il ne peut que refroidir ses Lecteurs, qu'il font surpris de voir un homme entrer d'abord dans des transports, sans leur faire connoître qu'il en a sujet. Notre cœur est fait de telle manière, qu'il prend; & y 4 dt*

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

sur l'A itt Poe ti QJJ e. Vart. IL Ch. 1IL {13 tre chofe , il faut le faire ii vite , que fon feu n'ait pas le tems de fe rallentir. Ainfi c'eft une grands faute lors qu'on décrit un combat , tk que le Lecteur commence à s'echauffer, d'éteindre fon ardeur, & de l'ennuyer par une defeription longue & inutile, des roues du chariot fur lequel eft monté le Héros. Depuis que les armées font une fois aux mains , H ne fe faut pas avifer de faire tenir des conferences entre les Capitaines ennemis: car outre que la vraifemblable eft choquée en cela , ces difcours hors de propos ôtent infailliblement a a Lecteur toute cette ardeur qui l'avoit fait entrer avec plaifir dans la defeription de ce corn* bat. «* -■ Chapitre HT.. La Poïfte eft plus dangereufe , krfyue les règles d* V Art [ont mieux observées. Relies particulières d* Vunité d'ac lion. L'On ne peut comprendre facilement pourquoi, les Poefies prophanes font d'autant plus dan— gereufes qu'elles font plus travaillées & cornpofées félon les Règles de l'Art. Quand les inventions d'un Poète font rares , elles nous font bien plutôt oublier la véritable grandeur» dont, elles nous prefentent une vaine image.. Dans un Poème où la vrai-femblance aft gardée, & où tout eft auflî exactement obiervé,. rien ne nous détrompe & ne nous fait remarquer que le Poète fe joue de notre curiofité.. Quand il nous a unis avec fes perfonnages par les liens d'une étroite fympathie , en leur donnant les qualité* que nous aimons , noui enY 5, trens»

The text on this page is estimated to be only 23.53% accurate

JTI4 Nquvelles Réflexions*' trons plus aifément dans tous leurs fentimens * & nous époufons toutes leurs Paffions ; cependant la Religion nous ordonne de les bannir de notre ame, & de fermer avec foin toutes les avenues par où elles peuvent y entrer. Un Poète habile donne tant de feu à ceux dont il peint les mouvemens , qu'il eft impoûV ble qu'en même tems que nous femmes liez à eux par le pîaûir, nous ne foions auffi brûlet des mêmes flammes. Ajoutons, que plus un Poète a d'éloquence', plus fes vers font harmonieux , & plus il fait des impreffions vives & profondes fur les cfprits.. Que perfonne ne s'y abufe, & ne dife qu'il n'y a que les efprits fbibles fur qui la Poëfie puifle taire de ii fortes impreffionsj la manière dont les Poètes trompent, ne touche point ceux qui font groffiers , mais elle caufe des émotions vives , déJicates & imperceptibles en toutes les perfonnes, qui ont l'imagination agitante & facile; d'où vient que le Poète Simonide difoit autrefois, qu'il ne: pouvoir tromper les TheTaliens, parce qu'ils étoient trop ignorans & trop ftupides. Toutes les règles particulières de la Poétique fonttirées des règles générales, qui ont été propofées; dans les deux Chapitres precedens, comme on leverra dans les Reflexions que nous allons faire fur ces règles particulières.. . La première demande qu'on choifiiTe une action grande & extraordinaire. Dans les Comédies à la vérité le fujet eft bas , mais on trouve dans: l'ac lion que Ton choifit pour être ce fujet, quelque chofe de grand dans fa bafTeTe ; On fait la faire voir par quelque circonltance , qui la rend fur*, prenante & nouvelle. Je dis que les Poètes choififlent une aâion , car quoiqu'ils parlent de piuûeurs actions particulier

Digitized by

The text on this page is estimated to be only 18.34% accurate

frtfK t* A R T P o B TIQJf E. Part. UICîînr: flç res , il y en a une principale à laquelle toutes ks rutres fe rapportent. Homère ne chante que la colère d'Achille. Stace penfant faire quelque chofe de plus achevé dans le Poème qu'il avoit entrepris fur le même Achille , promet à l'entrée de cet Ouvrage , qu'il embraiera toutes les actions de ce Héros. Homère dir-il , en a hiiTé à dire beaucoup p!us qu'il n'en a dit > & moi je ne veux rien omettre :. C'eft ce Héros tout entier que je chante. Magnammum Macidem , firmidaïamque tonanti Progeniem , w fatr'io vêtit am Juccedere caelo , Diva refer. Quamquam ad a viri rmàtum indjta cantfr M&onio 9 fed plura vacant. Nos in fer omnetn Sic amor eft , HDM-, vtlis » &C Stace fait aflez connoître par ces Vers, qu'il a* voit peu de connoiffance de l'Art Poétique , don*' Jes règles font établies fur le bon fens. Horaéré & les Poètes habiles gardent exactement cette unité d'action , afin qu'ils puiffent toucher vivement leur* Lecteurs, & les interefler dans cette action. Lors que Tefprit eft partagé entre plufieurs affaires , il ne s'applique à chacune en particulier que lâchement. C'eft pourquoi le principal defsein des Poètes étant d'engager dans la lecture de leurs contes , ils font comme les Chaffeu^ qui empêchent que leur* chiens ne prennent le change. L'action qui eft leijet de l'Enéide de Virgile,, eft l'éïabliflement de l'Empire Romain par Enée Prince Troien^ Toutes les autres chofes dont parle ce Poète, fe rapportent à cette action, & il paroît que ce n'eft que par occafion qu'il les propofe, pour faire connoître les circonftances de l'Hiftoire de foix. Jtlenos, & pour faire concevoir combien le. Ciel

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

\$16 NoUVULES HİFLÎXİOKÎ," s'intereflbit à l'établi fremcnt de cet Empire," tk £ l'élévation de la maifon d'Augufte. Ainfi après avoir donné à fes Lecteurs le defir d'apprendre le fuccès de cette grande entreprise , il nelaiffe point ralentir cette ardeur, en la partageant entre plu* Heurs autres defirs. C'eft pour cette mêmeraifon, que tout ce qu'il dit , contribue à établir une grande efUme de cePrince, qu'il en occupe fon Lecteur tout entier.. Il lui donne d'illufres Compagnons de fes travaux; mais il ne peint leur vertu qu'avec des traits & des couleurs qui n'obfcure point la gloire de leur Chef. C'eft pour le ieul Enée , qu'il ménage lafaveur de fes Lecteurs , qui par ce moyen s'attachent entièrement à lui: Ils entrent dans toutes les parties: Ils en appréhendent 3e retardement: Ils aiment ceux qui le favorifent : Ils haïffent ceux qui s'opposent à fes desTeins : & ce zèle eft ardent , p ce qu'il eft tout entier pour une feule chofe.£ Ce qui oblige encore les Poètes d'obferver cetteunité, eft que s'ils s'attachoient à décrire pluſieurs actions, le Lecteur, comme remarque Ariftote," ne pourroit appercevoir leſujet de leur Pièce au Ht nettement qu'il eft neceſſaire (faire , pour être forte ment touché du defir de la lire. M Homère, dit ce Philofophe dans ſa Poétique * n'a pas voulu décrire toute la guerre de Troie,c arroit été trop long, j& Ton n'auroit pûappercevoir d'une leule vue ce qu'il avoit à dire : y*t ** w*i £ Un tfal>ê*1& Lcimi'triiK ■ • Chnf. zjf. ' ■ -4, Digitized by G'OOgU

The text on this page is estimated to be only 17.76% accurate

j v r l" A r t P o e t i q j j * r Part. II. Cb IV. crr C H A P I T R E TV.
Les Poètes ne commencent pas t H: fi Are de leitr Héros far les premières avions de fa vie , mais par le fe+ cours des Epi f odes ils font connaître avx tecltiri tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre. LES Poètes, comme îî a été remarqué dans \k première Partie , ne commencent pas î'Hilloïrc de leur Héros par fa nai'Tance. Ils propofent d'abord Faction principale àz fa vie, laquelle action eft le fujet de leur ouvrage; & ils le font d'une manière pleine d'artifice. Je parle, dit Virgile en commençant fon Enéide , d'un excellent homme , que le Deftin coniuiſit de la Ville de Troie dans l'Italie, ponr y jetteriez fonde mens d'un grand Empire. Il fait paroître enſuite cet Homme au milieud'une grande tempête , qu'une Deefle avoir exci* tée contre lui; il repréſente les Dieux divifezles uns contre les autres; & qui prennent différent parti fur fon fort. Rien n'eſt plus capable de donner de la curioſité ; car il paroît que cet homme eſt extraordinaire , que fon entrepriſe eſt grande , 6c que ſes aventures ne font pas communes. Les Poètes commençant ai nſi la vie de leur He^ ros par le milieu, ils en ramaflent toutes les parties qu'ils renferment dans une principale action, dans un péril eſpace de tems , comme nous le verrons dans la fuite. De forte qu'expofant tant de choies en même tems toutes éclatantes, ils é-bloüiffent les yeux du Lecteur. Car, comme remarque ſaint Auguſtin, lorsqu'un tout eſt com- ' poſé de plufieurs parties , & que ces parties ne j&bſent pas toutes en même tems pour le com

The text on this page is estimated to be only 24.67% accurate

i J f i8 N O V V E t t S s R E F L E x r O N S p o f c r , elles plaissent
beaucoup davantage quand on peut les confiderer toutes enfemble , que lors
qu'on en confidere feulement quelqu'une en particulier: * Omn 'tA quibus
unum aliquid confiât , & non fimul funt omnia ea quibus confiât ; plus
deleftant omnid quàm fingula , fi p b j f i n t f e n t i r i o m n i a . Quoi que les Poètes
obfervent l'unité d'action, cela n'empêche pas qu'ils ne comprennent dans
leurs Poèmes toute la vie de leur Héros. Ils trouvent le moien de n'oublier
aucune de Tes actions qui foit glorieufe & ils le doivent faire , puifque lors
qu'on a conçu une grande eftime d'une perfonne, l'on defire fa voir toutes
les particularité* de fa vie. Cest par le moien des Epifodes que cela fe fait.
Les Epifodes , m t A f a t t font des narrations que l'on infère dans un Ouvrage ,
de quelque chofe qui n'eft point de l'e l T e n c e du fujet, mais qui lui peut
appartenir. Cè récit qu'Ence fait à Didon de tout ce qui fe paffa au Siège de
Troie, eft une Epifode , par laquelle Virgile fait connoître la famille, la
naiffance, & la fortune de ce Prince. Ainû les Epifodes contribuent
beaucoup à réclairciffement & à l'embelliffement d'une Pièce. L'on doit
retrancher avec fe vérité tous les vains? ornemens, & ne rien dire que d'utile
Se de neceffaires; mais auffi il ne faut pas négliger les occafions d'inflruire
les Lecteurs de toutes les chofes qu'ils defirent apprendre : ce qui n'eft pas
difficile. On peut faire connoître quelque accident particulier de la vie d'un
Capitaine, en rapportant ce qu'un excellent Ouvrier aura gravé fur fes armes.
En faifant la description d'un Palais magnifique, on peut en orner les
Galleries de Tableaux , les Salles de riches Tapifseries, qui contiennent
plufieurs Hiftoires, qui donnent la connoiffance des chofes qu'on eil bien
'CcDttf. ch. II. L 4, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.56% accurate

su* l'Art Poétique. F/irt. IT. ch.V. jiq aife de favoir. Et cela fe fait d'une manière agréable, parce qu'il femble toujours que c'eft par quelque rencontre favorable qu'on apprend ces chofes , & que les Poètes ne font point naître l'occafion de s'en inftruire,qu'ils n'ayent premièrement fait naître le deilr de les connoître. Dans les anciennes Tragédies les Chœurs qui é* toient compofez d'une troupe d'hommes ôu de femmes, qui paroïlToient furie Théâtre de tems en tems ,inftruifoient dans leurs récits, & dans leurs Chants les Auditeurs de ce qu'ils n'avoient pas appris des Acteurs.. Ainfi ces Chœurs étoient comme des Epifodes , mais moins ingenieufesque cclxs dont nous venons de parler. Il n'y a pas grand art à faire paroître fur un Théâtre un homme qui vient de lui-même, fans qu'aucun accidentTy appelle, ôc lui faire rapporter, comme le feroit un MeiTager , ce qui s'ett paiTé hors de la prefencedes Spectateurs. Auflinos Poeres, qui entendent le Théâtre mieux que les Anciens,, en ont banni les Chœurs.. Chapitre V. Des principales Pan tes d'une Pièce, L'On diftingue trois principales parties dans lèrécit d'une action.. La proportion , le nœud, & le dénouement. La p ro po fi tidfi* de l'action fe fait, comme nous avons vû, d'une maniejçe claire& obfcure; de forte que le Lecteur comprend clairement que le Poète va parler d'une chofeextraordinaire, & qu'il apperçoit en raême-tems. des chofes qu'il ne fait point,,& qui lui donnent, de la curiofilé..

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

jio Nouvelles Rntix: Le noeud d'une Pièce confifte dans queîqtus grande difficulé imprévue, qui fe prefente tout d'un coup , & qui met un puilTant obftacle à ce que le Héros vienne à bout de fes defieins. Ces difficulté! ôcces retardemens dei'accompliflement de l'a&ion principale, dont on délire voir la fins eu plutôt ce délai de conclure les aventures de fon Ééros que prend le Poète , font comme un fel qui irrite la curiofité. Le Poètes mêlent par tout ce fel, & font toujours acheter les connoif» fances q l'ils donnent. Le principal nœud del'E* neïde cft la guerre qui s'élève entre Enée&Turnus, lors que le Lefteur efpere que ce Héros étant arrivé dans l'Italie, va finir fon entreprife Ôc trouver le ternie de fes travaux. Le dénouement * d'une Pièce fe fait vprs la fin, lors que les chofes réuiffent comme le Lecteur la fouhaite , dans le tems qu'il y penfoit le moins , & que toutes les chofes étant defefperées, il étoit le plus touché des maux du Héros de la Pièce. Comme on a naturellement une joie extrême; lors qu'il arrive quelque bien à ceux que nous aimons ; les Poètes n'ont garde de priver leurs Lecteurs de ce contentement, & ce n'eft que pour le rendre plus grand & plus parfait , que dans le nœud de la Pièce ils avoient brouillé toutes chofes, & avoient rempli leur efprits de crainte , afin de les en délivrer avec plaifir , & de leur faire jouïr avec d'autant plus de joie de la bonne fortune du Héros , qu'ils avoient été plus fenfiblement affligez de fa difgrace. ^r^.-. Il faut qu'une Pièce fe dénoue d'elle-même, c'eft à dire qu'il faut que tout ce qui fe fait à là fin de la Pièce, arrive naturellement, 6c qu'il ne paroiffe pas que tous ces fuccès ne font que des inventions du Poète, parce que l'ont se peut Digitized

The text on this page is estimated to be only 25.36% accurate

sur l'Art Poétique. Part. H; Ch. V. 521 être touché , comme nous avons dit, de ce que l'on croit n'être qu'une fable. Il faut que les fictions soient vraies et semblables, afin qu'elles puissent produire leur effet. Pour cela les Poètes préparent toutes choses dès le commencement, & font entrevoir au Lecteur, que tous ces malheurs dont ils accablent ceux pour qui il a de l'affection, ne dureront pas toujours. Ils lui donnent: ainsi de bonnes espérances , qui entretiennent la curiosité, & lui font poursuivre avec ardeur la lecture, pour apprendre ce qu'il attend de la fortune de son Héros. Le dénouement se fait ordinairement par la Périple, ou par la reconnaissance. La périple, comme ce nom qui est grec * le marque, est un changement de fortune , qui se fait lors qu'une personne de malheureuse qu'elle étoit devient heureuse, ou que de la prospérité elle tombe dans la misère. On est assez accoutumé dans le monde à voir de tels changemens , qui peuvent être causés par quelque accident qui survient. Ainsi il n'est pas difficile de trouver le moyen de dénouer une Pièce de cette première manière , faisant naître un tel accident qui change l'état présent des personnages comme on le verra; je n'en rapporte point d'exemple, on en peut voir dans les Poètes. Le second moyen, qui est la reconnaissance, est encore plus facile & fort ordinaire dans les anciennes Pièces. Elle se fait en plusieurs façons , c'est à dire qu'il y a plusieurs choses qui peuvent faire que deux personnes ignorant la proximité qui est entre elles, se reconnoissent , ou par des marques naturelles avec lesquelles tous ceux d'une famille naissent, telles que celles des Seleucides , qui avoient la marque d'une ancre imprimée sur la cuisse

The text on this page is estimated to be only 23.46% accurate

512. Nouvelles Riflexions fe ; ou par des marques artificielle» \$
comme font une bague, un portrait, un billet. On en trouve une infinité
d'exemples , non feulement dans let Poètes , mais encore dans les
Hiftoriens. Lorfque les travaux d'un Héros ont été couronnez par une
glorieufe fin , & qu'il a achevé l'action principale qui étoit le fujet de la
Pièce , l'oa ne doit plus rien ajouter. Tout ce plaifir que l'oa trouve dans la
Poéfie , n'eft fondé que fur cette illufion , qu'on arrivera, pour ainfi dire, au
comble de la félicité, fi on peut arriver à la fin de l'Ouvrage. C'eft cette vaine
efperance qui caufe l'ardcur avec laquelle on lit. Quand enfin on a pouffé fa
lecture à bout , qu'il Ton fait ce que l'on vouloit avoir; on fe fent pleinement
raflafié, ou plutôt vuide, & on tombe en même tems dans le dégoût , qui fuit
néceffairement les illufions & les faux plaifirs. Audi les Poètes habiles
préviennent leurs Lecteurs , & pour les laiffer avec quelque appétit» ils ne
concluent pas entièrement leur Pièce : ils mettent feulement les c&ofes en
tel état, que le Lecteur devine facilement le refte. C'eft ce que fait Virgile ,
après qu'il a fait triompher Enée de Turnus, & qu'il ne lui reite plus
d'ennemis à combattre, ni aucune difficulté qui s'oppofe h l'exécution de fes
defleins. Il ne parle point de rétabliffement de l'Empire Romain, ni de fon
mariage avec Lavinie , parce qu'il a contenté la curiofité de fon
Lecteur, qui peut appercevoir fans peine les heureufes fuites de la victoire.
Et celui qui a été affez hardi pour ajouter quelques Livres aux douze Livres
de l'Enéide , pour donner à ce grand Ouvrage la perfection qui lui manquoit
, a fait voir qu'il ignoroit la fin de cet Art. Comme un Poète ne doit rien
ajouter, après*

The text on this page is estimated to be only 25.82% accurate

I « sur l'ArtPoitique. Part. Il Ch. V. 513 avoir rapporté comment l'
Action est achevée jauffi ne doit -il rien oublier de ce que le Le

The text on this page is estimated to be only 21.01% accurate

t t I 524 Nouvelles Reflexions Chapitres Vt Ee l'unité de tems V
de lien -, de la durée de chaque Pièce. LEs Poètes s'appliquent
particulièrement à ne point dire de choies qui fe combatent. Les
circonfstances qu'ils propofent , font liées les unes avec les autres : elles fe
foûtiennent de forte que l'efprit n'y peut rien appercevoir qui lui faffe
diftinguer la Vérité d'avec le M enfonce, # Entre ces circonftances, les plus
confiderables font celles qui regardent le tems& le lieu d'une action. Aulfi
les Maitres donnent pour règle que % Punité de teins & de lieu fait gardée;
c'en à dire, * qu'ayant choifi un tems pendant leque» l'action fe doit faire , &
un lieu où elle fe doit païier , l'on ne dife pasdeschofesqui nefepuiflent faire
que dansun autre tems & dans un autre lieu. Par exemple , fi on a une fois
fuppofé qu'une action fe paffe dans un jour, & qu'on ait pris pourlelieude
cette action la ville de Rome, l'oa ne doit pas pour l'accompliffement de
cette action faire faire des Sièges de Villes de fix mois, & faire aller
desMelfagers de Rx>me à Confia ntinop!e:r &les&ire retourner dans l
efpace de ce tems. Quelque plaifir que le Lecteur prenne à fe laifl'er
tromper, il eftimpoffible qu'il nes'apperçoivetrop fenfiblement que ce qu'on
lui dit eft une fable , 6c que par confequentil ne s'en dégoûte. > Les Poères
habiles donnent toute l'étendue de tems necefTaïre aux actions qu'ils
rapportent; ilsne les- précipitent point , chaque chofe fe fait en fon tems.
Les changemens de lieu fe font d'une manière naturelle : s'il? fe font vite,
toutes les chofes Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

Sur l'ART Poétique. Part. II Ch. VI 525 se trouvent tellement disposés, les vents sont si favorables, qu'un grand voyage par mer se fait en très-peu de temps. S'il est nécessaire de recevoir des nouvelles de ce qui s'est passé dans un autre lieu fort éloigné, Ton avoit auparavant placé sur toutes les Notables des personnes avec des flambeaux, qui en un moment de l'un à l'autre se donnent avis de tout ce qui se fait. Ainsi dans une heure l'on apprend ce qui est arrivé à cinquante lieues de là, sans que cela puisse paraître incroyable. Puisque le plaisir que Ton trouve dans la Poésie, vient de ce qu'elle occupe si fortement l'esprit, que l'on y oublie tous les chagrins de la vie par les douces & agréables émotions qu'elle cause, l'action principale d'un Poème ne doit pas passer dans un moment. Il faut donner de la curiosité à un Lecteur, le disposer à entendre la suite, faire naître les Parties dans son cœur, les entretenir, & les satisfaire. Cela demande différents temps. L'on ne peut pas être ému par une action qui passe vite comme un éclair. Si au contraire une action a voit une trop grande étendue, elle distendrait l'esprit qui se perdrait dans une multitude d'années. Il ne pourroit concevoir les choses nettement, & en être frappé aussitôt vivement qu'il est nécessaire pour retenir ces émotions, qui sont le plaisir de la lecture d'un Poème. Or une action demande plus ou moins d'étendue selon la nature du Poème. Entre les Poèmes les uns sont Dramatiques ou actifs, les autres narratifs. Dans les premiers, comme sont les Comédies, les Tragédies, & les Tragi-comédies, les Poètes ne parlent point : ils font paraître des personnages sur un Théâtre qui représentent une action, non en la racontant, mais en agissant eux-mêmes ; ainsi même comme d'Arifov

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

narratives ce font les Poètes qui parlent. Comme Ton n'a pas coûtume de demeurer fans interruption plus d'un jour dans les Spectacles, & qu'il faut garder en toutes chofes la vraisemblance , l'aftion qui s'y reprefente doit paroître fe pouvoir faire fans violence dans l'efpace de 24. heures pour le plus. Les Poètes difpofent pour cela les chofes comme ils veulent: ils font naître des incidens qui font que tout ce qui eft neceffaire fe trouve prêt pour une prompte exécution. Aulfi il ne leur eft pas difficile de renfermer dans un H petit efpace de tems toutes les chofes qu'ils expofent aux yeux de leurs Spectateurs. Par exemple , dans l'Andrienne de Terence , dont le fujet font les amours & le mariage de Pamphile avec Glycerie , qui pafloit pour une Courtifane ; le même jour que cette Glycerie eft accouchée , Simon pere de Pamphile, pour rompre ces amours, le veut marier avec Philumene fille de Chrêmes. Ce qui s'alloit faire malgré Pamphile , fans un certain vieillard qui furvint , ami de Chrêmes, qui lui fit connoître que cette Glycerie étoit fa fille; de forte qu'il la donne à Pamphile en mariage à l'heure même. Tout cela fe paffe naturellement en moins de 14. heures: ce vieillard furvient d'une manière qui n'eft point, forcée. Dans le commencement de la Pièce , il paroît que Chryfès qui avoit élevé Glycerie, étoit morte depuis peu. Ce vieillard , qui étoit fon parent, vient pour recueillir fa fucceffion : il eft aufsi fort bien inftruit de la famille de Glycerie , puisque Chrêmes fon pere Pavoit mife entre les mains de cette Chryfis, pour des raifons que le Poète fait expliquer. Quoi que les Comédies & les Tragédies fe retient en moins de trois heures de temps , les Speo

Digitizedby Google



526 NOUVELLES REFLEXIONS
Aristote dans sa Poétique Ch. 3. Dans les Poësies

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

sur l'Art Poétique. Part. IL Ch.VII 517 Spectateurs , qui reçoivent du plaisir de leur illusion , ne chicanent point , & se persuadent facilement, que tout le tems qui est nécessaire au delà des trois heures, s'est écoulé entre les Actes qui partagent ces Pièces. Outre cela dans ces intervalles l'on amuse le Peuple avec des violons , ou quelque'autre divertissement. Pour le Poème narratif, particulièrement pour l'Epique, qui est le plus considérable de tous ceux qui sont narratifs , comme il n'est pas nécessaire, ou plutôt comme il est impossible qu'on le lise tout d'une haleine , à cause de son étendue , on donne un plus long espace de tems à son action : néanmoins ce tems ne doit pas être de plus d'une année, selon les Maîtres, dont la raison est évidente. Toutes ces grandes Guerres, ces longs voyages , ces Sièges de Villes qui sont la matière ordinaire des Poèmes Epiques, ne peuvent* faire dans l'espace d'un jour , mais aussi pour surprendre , il faut que le tems auquel se font passées toutes ces choses , soit court en comparaison de" ces choses , afin que tous ces accidens se suivent de près , & étant , pour ainsi dire , ramassés , ils fassent plus facilement leur effet. Toute l'action qui fait le sujet de l'Eneïde, qui est un Poème Epique , ne demande pas plus d'une année. Depuis le jour auquel Virgile fait paraître Enée dans cette tempête qu'il décrit au commencement de son Poème, jusques à la mort de Turnus, il ne paraît pas qu'il se soit écoulé un plus long espace de tems. Enée demeura peu de tems à Carthage, où il fut retenu par cette tempête: il ne fit pas un long séjour ni dans l'Epire ni dans la Sicile, «e ne fut qu'en chemin faisant qu'il visita ces lieux. Aussitôt qu'il fut arrivé en Italie, il fut obligé de faire la Guerre, laquelle fut ter

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

5a8 Nouvelles Refl exions terminée en peu de mois la par mort de Turnus. On peut encore rendre une autre raifon, pourquoi le tems qui renferme l'action qui fait le fujet du Poème Epique, doit être plus long que celui du Poème Dramatique, c'eft que celui-ci ne nous repreïente que les actions des hommes, & l'autre nous en repréfente les mœurs & les habitudes. Les Pallions naiffent tout d'un coup , & leur violence eft de peu de durée : mais les habitudes > comme elles fe forment peu à peu, el'es Pubiiïtent allez long-tems. Ainfi tout fe doit faire dans le Pocme Dramatique avec rapidité; & il ne le doit rien faire dans l'Epique qu'avec confeil & maturité. i i _ _ ■ Chapitre VII. 1 Du Poème Dramatique. L'On ne choifit pour fujet des Poèmes Dramatique?, que des actions qui peuvent être imitées fur un Théâtre, ainil l'établiffement d'un grand Empire, ou quelqu'autre événement d'une longue haleine, ne peut pas être le fujet d'une Comédie ni d'une Tragédie. Ces Poèmes fe partagent ordinairement en cinq Actes, entre lefqnels le Théâtre eft vuide. Les Poètes interrompent de la forte la fuite d'une Pièce , pour ne pas tenir dans une application trop longue, ceux qui les écoutent. Ils fa vent que l'efprit des hommes ell trop inconfiant pour demeurer long-tems dans une même fituation ; & qu'il demande pour fe»délaïffer, des changemens qu'il trouve dans les intervalles des Actes , où il eft diverti, comme nous l'avons dit ci -deflus , par la fymphonie ou par s Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.61% accurate

Sur l'Art Poétique //rf. II. c. VII 529 par quelqu'autre
divertissement. Chaque Acte est distingué par Scène. Une Scène
commence lorsqu'un Acteur entre sur le Théâtre, ou qu'il se retire. L'on ne
fait parler dans une Scène que deux ou trois Acteurs. Ce n'est pas qu'il ne
puisse y en avoir un plus grand nombre, mais la conversation ne doit être
qu'entre deux ou trois, parce que lorsque plusieurs personnes parlent
ensemble, il y a toujours de la confusion : l'on ne peut bien démêler quels
sont les sentiments de chaque Acteur, ce qu'il pense & ce qu'il veut dire. Il ne
faut point que les Auditeurs soient obligés de deviner les choses, ni qu'ils
soient en peine de les débrouiller, tout doit sauter aux yeux, & se
comprendre facilement. Le nombre des Scènes n'est point déterminé. Celui
des Actes ne dépend que de la coutume. Il faut que tout Poème ait une juste
longueur, mais il n'y a point de raisons essentielles pour le distinguer en cinq
Actes, comme l'on le fait ordinairement, plutôt qu'en trois ou en quatre. On
étudie avec beaucoup plus de soin la ressemblance dans les Pièces de
Théâtre, que dans les Poèmes narratifs : aussi est-il nécessaire qu'on le fasse
, puisque ce que l'on voit par les yeux frappe davantage, & se remarque plus
facilement. Le Poème Dramatique fait voir les choses comme présentes,
où le Poème narratif nous raconte comme passées. C'est pourquoi les
Poètes Comiques & Tragiques ne font rien dire à leurs Acteurs qui ne soit
conforme à leur personnage. Leur entrée sur le Théâtre & leur sortie, leurs
postures, leurs regards, enfin toutes leurs démarches, ont un juste rapport à
la Pièce. Ceux qui observent scrupuleusement les Règles de l'Art, ne
font point ce qu'on appelle les Partes, quoi qu'ils soient communs
dans les anciens.

The text on this page is estimated to be only 14.96% accurate

» (. * p . * ' « fi X M Ch a • r • V ... * • i

The text on this page is estimated to be only 14.98% accurate

* u B. V A r t P o e t i

The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

5 3* NouvitLES Réflexions * compte leur origine que du tems que les imitations commencèrent à se faire hors d'une conversation familière, dans des lieux remarquables , & avec cérémonie , comme nous Talions voir. L'expérience fait Connoître que le peuple a une passion très-ardente pour ce qui s'appelle Spectacle , c'est à dire , pour les choses extraordinaires, qui font de grandes impressions sur les sens, N & quand il le voit, il regarde avec curiosité ce «qui lui semble nouveau. Qu'un homme aille par la ville vêtu d'un habit moitié jaune & moitié rouge , il fera sortir tous les Artisans de leur Boutiques, qui le considéreront avec une attention merveilleuse. Cela vient d'une folle curiosité, qui fait rechercher la connoissance de tout ce qui se présente sous une figure nouvelle, avant que d'examiner s'il y a quelque utilité ou nécessité de le connoître. C'est cet amour que le Peuple a pour les Spectacles, qui fait qu'un homme sur un Théâtre lui paroît bien plus digne de ses regards que lorsqu'il est à terre. Si ce Théâtre a des décorations : si celui qui est dessus est vêtu d'habits extraordinaires, soit pour la façon, soit pour le prix; s'il fait des postures qui ne sont pas communes: s'il dit des plaisanteries avec une mine naïve : s'il imite naïvement quelque action magnifique ou ridicule, & qu'il accompagne ses gestes de paroles, alors Ton ne peut exprimer la joie de la populace. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il s'est trouvé des personnes qui pour se gagner l'estime du peuple , ayant bien voulu faire des bouffons en public. Il est vrai que l'honnêteté & la pudeur ont retenu longtemps les hommes, & les ont empêchés de faire ce métier. Ce furent des jeunes débauchés à qui le vin avoit ôté la honte que la jurant a attribuée aux hommes mal-honnêtes , qui ,

The text on this page is estimated to be only 13.39% accurate

sur l'ArtPobtiq.ue. Tan. U.Ch. VI IL 533 oferent paraître ks premiers fur des Théâtres. Ce ne fut pas même fans quelque refle de cette honte , qui les obligea de fe barbouiller le vifage avec de la lie , ou de prendre des mafques pour n'être pas connus. Ces divertiffemens commencèrent parmi les Fayens les jours de Fêtes , aufquels ils avoienteoûtume de s'aflsembler, & d'honorer leurs Dieux par des Sacrifices, qui étoient fuivis de débauches; de forte quetoates les chofes propres pour faire naître ces divertiffemens , fe rencontraient enfemb!e. Le vin ôtoit la pudeur aux jeunes gens , &: la Fête donnoit le loilk au Peuple de les regarder. D e là vient que les anciens Spectacles font* dediex à quelque Divinité, dont on mêloit le* louanges avec ces divertiffemens. Les hommes accommodent, autant qu'ils le peuvent , la Religion avec leurs plaids , pour fe donner par là une faufle confiance que ces plaifirs font mnocens.Àiafi pour rendre comme licites & fains des SpeéU* des criminels dans leur origine & dans leur ma* niere , ils les dédièrent aux Dieui. Ces jeunes libertins auteurs de cet jeux , ne pouvoient fuivre aucune règle parmi ledefordre avec lequel ils les célébraient ; ils n'en avoient point d'autre que leur caprice ; ainfi chaque Pièce étoit une efpece. particulière de Drame : néanmoins comme il* gardoient quelque uniformité, foit dan* la manière de s'habiller , foit pour les lieux , foit pour le tems , on)es diftingua , & l'on leur donna des noms différent par exemple, appellent Satyres, dont les Aéleurs étoient habillez en li les Romains leurs premières Comédies étoient appellées, Prttexu, To\$au, PrJHat* , félon que les Acleurs étoient vêtus à \% Giecque ou à la Romaine, comme Ici Nobles. ,, Z 1 ou.

The text on this page is estimated to be only 21.37% accurate

Nouvelle? Reflexions ou comme le Peuple. Ces Pièces reçurent
aufïi kur nom des lieux où elles avoient été jouées les premières fois. Attila,
vilie entre NaplesSc Capoue , donna le nom à celles qu'on appelle Attlin&
Tabuh: & Tefcenn'wum , vilie de Tofcane , aux Pièces de ce nom. Pour
celles qui s'appelloient Mïmi , elles furent ainfi nommées , parce que les
Acteurs nefaifoient autre choie que d'imiter par leurs pofhires les aétions
deshonnetes. Les Drames commencèrent de cette manièrelà. Ils ne
confiftoient pour lors , ou qu'en des railleries contre des particuliers que l'on
marquoit par leur nom , ou en Mufiques & en louanges des Dieux. On y
joignit avec le tems des Difcours moraux & des Hiftoires; mais les
Magiftrats furent obligez d'employer la feverité des Loix pour arrêter la
licence de ces railleries : de forte que ceux qui voulurent divertir le Peuple,
furent contraints de feindre des aventures agréables telles qu'il en arrive
alfez fouventdans les mariages, qui jour cette raifon furent les fujets
ordinaires de ces Pièces , où perfonne ne fe trouve choqué , parce que tout
s'y pafle entre des perfonnages qui ont des noms étrangers, Ccft de là que la
Comédie eft venue, qui efry ainfi nommée de xm^ei Bourgade , &de ir^J
Chant, parce que les jeunes gens la joïierent d'abord, & chantèrent leurs
Vers dans les Bourgades en fai* font la débauche , Comelfnntes. Tous ces
Drames ayant commencé dans le vin, F on n'y oublia pas le Dieu Bacchus,
Tony chanta fes louanges, 8c l'on compofa une efpece de Drame pour lui ,
qui fut nommée Tragédie , parce que le prix de celui qui avoit le mieux
chanté étoit un Bouc 7py^*, ou parce qu'on y ' facrifioit cet animal en
l'honneur de Bacchus; ou en fin parce que ceux qui jou oient la Tragédie ,fe
barDigitized by Googl

The text on this page is estimated to be only 15.21% accurate

sur l'Art Poétique. Part, U. Chyili barbouilloient le visage de lie , qui se dit en Quiput*. . Les Tragédies & les Comédies étoient pour Ion fort gromerces. Celles-ci n'étoient que des rafleries, comme peuvent être les Farces de ce tems. Les Tragédies étoient plus ferieufes. C'étoient des Chants que chantoient des Chœurs de Musique entre lesquels on inferoit des Récits, ce qui s'appelle %wt9*h*, ou entrechants. L'ancienne Comédie a eu aussi des Chœurs , comme le dit Horace. Je n'entreprends pas de faire une Histoire exacte de l'origine de ces Poëïes, qui est affez cachée. Je crois en dire autant qu'il est utile d'en faire voie Mais si l'on desire connoître ces choses plus exactement, on peut lire la Poétique de Jules Scaliger, celle de Voulus, & le Traité que CaJaubou a fait de la Satyre. " ' ^> >!P Pour comprendre comment les Tragédies & la Comédie se font perfectionnées, il faut remarquer que les hommes ayant changé la nature de toutes choses , de leurs divers tems ils ont fait de nouvelles affaires, & s'y font appliquez ferieusement. D'abord l'on ne rechercha autre chose dans les Spectacles, qu'un relâchement d'esprit; mais ensuite on a étudié ce qui pouvoit rendre ces Spectacles plus agréables, & on en a fait des règles. Horace rapporte que d'abord Theopis promena par les Bourgades dans un tombeau les Acteurs de la Tragédie, barbouillez de lie: qu'Elchile ensuite joignit quelques personnages au Chœur qui composoit presque tout la Tragédie, & fit élever un Théâtre, & prendre des masques & des habits honnêtes aux Acteurs. Sophocle en adoucit les Vers. Menandre travailla pareillement à polir la Comédie , de sorte que Ton négligea les autres Drame , & les gens d'esprit ne s'appliquèrent qu'à la Tragédie & à la Comédie qui devint & tint Z 4,, le

The text on this page is estimated to be only 16.42% accurate

- V 536 Nouvelles Réflexions les principales & les icules espèces du Poème Dramatique. Ce n'est pas que Ton n'y ait toujours joué des Pièces irrégulières propres pour divertir le Peuple , qui ne put plus prendre le même plaisir qu'il trouvoit autrefois dans les Tragédies & dans les Comédies , après qu'on les eut spiritualisées, pour ainsi dire , & réglées comme elles le font à présent. Saint Chrysostome dans l'Homélie dixième sur le fécond Chapitre de saint Matthieu , dit que c'est le Démon qui a fait un Art de ces divertissemens & de ces jeux: Hic ille tunc Diabolus, qui etiam in artem jocos , ludicrum digessit* Chapitre IX. De la Comédie et de la Tragédie. (Quelle est leur différence & quel est le dessein que les Poètes se proposent dans ces Poèmes. ■ Après avoir parlé du Poème Dramatique en général, il faut considérer les espèces, & voir ce qui les distingue. Nous avons remarqué que quoi qu'il y eût différentes sortes de Drame dans l'Antiquité, l'on ne parle que de la Comédie ou de la Tragédie, parce qu'il n'y a que ces deux Poèmes , qui aient des règles. L'on y pourroit ajouter une troisième espèce, à savoir la Tragico-comédie, mais il n'est pas nécessaire de le faire, elle est seulement distinguée de l'une & de l'autre , parce qu'elle participe de toutes deux. Ainsi quand on connoît celles-ci, l'on fait quelle est la nature de la Tragico-comédie. • La Comédie & la Tragédie diffèrent entr'elles par la qualité de leur sujet , & par les fins différentes , que les Poètes s'y proposent. L'action qui est le - » I • r Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.78% accurate

su * l'A r t Portique. Part. IL Ch. ir. ? 37 le fujet (Tune Comédie ,
eit une action cornptnc, & c'est un de ces accidensplaifansqui arnrnt
ordinairement, mais quia quelque chconftancc plus rare & plus agréable que
les autres. Les Poète* y font une peinture divertifiante de la vie civile de ce
qui fe pafle dans le monde & dans les familles. La rli eft de faire rire j ainfi
dans toutes îe^ parties il y a des intrigues agréables. Ils prêter dent pas
à'eflirae du petit peuple , ou même ils la méprifont * c'est pourquoi ils ne
traitent pas des fujets qui foient entièrement fales & ridicules j & parce que
les plaifirs qui ont été précédés de quelque douleur, font bien plus doux, les
Comédies commencent toujours par quelque chofe de trille. C'est pourquoi
le Poète, après avoir donné de l'amour aux Spectateurs pour le principal
perfonnage de la Pièce, il le fait paroître malheureux & traversé dans tous
fes defTeins , qui regardent ordinairement un mariage, afin que iorfque tes
intrigues viennent à fe dénouer, & que ce mariage, rénlît, les Spectateurs
reçoivent un contentement, plus entier. Le fujet d'une Tragédie confient
ordinairement quelque action fanglante. C'est un Héros qui tombe en
quelque grand malheur par la malice de fes ennemis : mais qui s'en reLe ve
par quelque coup* d'une valeur extraordinaire, & qui fait fervir à
favengeance les armes qu'on avoit préparées contra. lui. La Comédie
comprend la joie &c les furprifes* agréables. La Tragédie renferme la
terreur & la compaffion. La fin de Tune & de l'autre eft d epouvanter &
d'infruire le Peuple, i*»rA*g** par des changemens de fortune, & par
lapuni ion ehi crime; c'est pourquoi les commencement de la Tragédie font
gais, afin que les Spectateur* foient frappez plus fortement par les accidens
fang'.anrs g\Û farvieraient à la fin de la Piece:* Çe change£ 5 meut

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

538 Nouvel les Réflexions mentlcft appelle Cataftrophc. li convient des reû- . verfemens d'Etats , des morts funeftes , des Princes : malheureux, des Tyrans chaflez. Ce font des chofes que le Peuple écoute avec attention : Reges * cr exaïïcs Tyrannos denfum humtrh b 'tbit ore vulgus. Les Maîtres de l'Art ne manquent jamais de faite éclater la vengeance du ciel fur ceux qui ont perfecuté leurs Héros; 8c de leur faire fouffrir quelque peine extraordinaire. Ils ne laiffent pdint aller leurs Spectateurs, qu'ils ne leur ayent donné cette confolation ; car fans cela ils fe rréweroient inécontens, parce que, comme nous avons vû ,\ ils s'intereffent dans tout ce qui le Regarde. Cette regîe n'cft pas particulière à la Tragédie , elle eftç générale pour tous les Poèmes. Le, vice ne doit jamais être impuni fur le Thea-tre. Lors qu'on remontroit à Euripide ,qu'Ixiorx-; qu'il faifoit paroître fur le Théâtre, étoit extraordinairement vicieux, il répondoit; Mais auffi jene le laiffe jamais foi tir. du Théâtre que puni & roiié. Après que les Poètes .ont fait concevoir de Teftînae&c de l'amour pour uaeperfonne, il faut qu'ils' accomplilfentles vœux que les Speclateurs ont fait pour elle, & qu'enfin il lui arrive le bien qu'ils lui; fouhaittent. Aufli dans l'Enéide on voitqu'Enée devient enfin le maître de l'Italie , après avoir tué » Turnus fon ennemi. Dans les Comédies de Te- : rence, les mariages entre les Jicrfonnes pour lesquelles le Poète a donné de l'amour^ fefonttoûjours félon leurs defirs. Outre que. les fujets de la Comédie, qui font ordinairement des mariages, réveillent des idées qui piaffent aux perfonnes fenfuelles , la représentation de ce Poème, qui fait remarquer les défauts vies hommes, eft agréable; oc l'on y prend plaifir, V fou4. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 13.23% accurate

sur l'Art Poétique. Vim: lt:ch\fgis foit parce que l'on est bien-aiù dans le del'ordré.o'u ' *^ o ou est, d'avoir des compagnons avec qui on par-u" ta^e la honte du péché , foit parce qu'on a" une feerctte fuisraction de fe voir eferat des defams: ^ danslequelson voit tomber les auircs.Qn s'é'eve *c au defus d'eux , &onlé>méprife. Outre cela, on attribue facile nient Tes fautes qui font expo fées a la rifée de tout le monde, à quelqu'un fur lequel on feroit bien-aife qu'en tombât l'infamie ; ainh* on apperçoit aifément pourquoi lesComediesfbnt fi di vert i (Fautes : mais il n'est pas li fadfe deconnoître la caufe du plaiiir que l'on prend dans la Cataftrophe fanglante d'une Tragédie. Je c'ois qu'il ne la faut point chercher aifif.ufs eue d.\i\$ * Ebomme , qui étant rougé de chagrin & de trifteffe , lors qu'il est un moment attentif à ce qui se • paiTe dans lui-même, trouve tres-agreable les cho- j . fes qui font diverfion , & qui le deibecupent de9 • penfées de la misere de son état prefent. Or les • accidens tragiques font plus capables de frapper fortement fqn e'fprit, &c de le faire fortir parconfequent de lui-même, où il ne trouve que des fujets de tntterTc & de peine. Ajoutez qu'on est bien-aife de voir des miseres dont on est exempt, . comme nous l'avons déjà remarqué, Pour Comprendre en peu de paroles ce qui regarde la Traji-comedie, je ferai .feulement remarquer que toute la différence qu'elle a avec la Corne lie tk laTrajedie , ne confifte, cnmme je l'ai déjà dit,, qu'en ce qu'elle participe de toutes deux. La Comédie est une repréil-ntation d'une avanture agreible entre des perfonnes du commun ; h \ conclufion en est toujours gaie. La Tragédie au contraire, est une représentation ferieufe d'une action fanglante, ou d'un accident funefte de que que perfonne de grance qualité , ou de grand mérite: éc la fia de cette pièce est toujours trille. Li 1 G Tra« * M gitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.61% accurate

f 40 NorTEr. les Reflexions Tragi-comcdie eft comme au milieu de ces deux Poélies. C'eft une représentation d'une avanturée a(Tcz ferieufe , dans laquelle les principales perfonnes, qui font de qualité, font menacées de quel* ques grands malheurs , dont ils font garentis à la fin par quelque événement inefpéré. Les Poètes nous veulent faire croire, que la.-principale fin qu'ils fe propofent dans leurs Poèmes, . cil la reforme des mœurs. Que pour cela ils combattent le vice en le rendant ridicule dans les Comédies , & horrible dans les Tragédies. Exami- * nons ii on doit fe fier à ce qu'ils en difent , & ii effectivement leurs Ouvrages fervent à détruire le vice. Il eft bien certain qu'il y a des défauts dont l on corrige plus facilement les hommes , en leur en infpirant du mépris & de \t honte, qu'en les combattant ferieufemenr.. Or comme il a été remarqué dans la Rhétorique , au difcours où on. donne une idée de l'art de perfuader, pour rendre une chofe ridicule , il ne faut que fe parer ce qu'elle a de bas &c de mauvais, d'avec ce qu'elle a de bon, & faire une peinture naïve de cette baffcêfc. »• » h le peut feire qu'un vieillard avare ait de bonnes qualitez, dont il couvre fon avarice. Ce qui> lait qu'elle paroîr plutôt être une vertu qu'un vice: mais lors qu'un Poète lui ôte ce mafque, qu'il la repréfente avec des couleurs naturelles, & tellequelle eft, on en conçoit un grand mépris; l'on, auroit honte de tomber dans une faute fi mépris ' fable, & on l'évite avec plus de foin ; caria honteeft un fort rempart contre le, débordement de laconcupifcence. La crainte des peines eft auGTi très- utile pour détourner les hommes du vice. Or dans les Tragédies l'on y voit de* accidens funettci accabler ceux qui n'aiment pas la vertu , & qui fuivent leurs.. paf:1* 4 r Google

The text on this page is estimated to be only 19.48% accurate

ur l'A nrFoETr^JE. Psrt. IL Ch. X ? 41 paffions dérégées. C'eft donc à tort , me dira quelqu'un, quejufqu'à prêtent nous avons condamné Ja Poéïie comme dangcreufe. Pour fatisfaire à cette objection, examinons encore le def fein que les Poètes nous veulent faire croire qu'ils ont en compofant leurs Ouvrages, & quelfuccè* Hs ont eu.. Chapitre X. tes Comédies v Us Tragédies eçrrcmptent les mœurs ^ bien l in de Us reformer. L'E x p ERiEKCEa toûjours fait connoître que' le Théâtre eft une tres-méchante école de la* Vertu ; & que lesmoïens que les Poètes femblent employer pour corriger les hommes de leurs vices* font plus propres à les y entretenir , qu'a les en délivrer * uiJfuefacJh morbi, nonliberath. Pour ce qui eft de'la Comédie, les Païens mêmes ont reconnu combien elle étoit dangereufe, & que les. jeunes gens ne dévoient pas lire ces fortes d'Ouvrages , qu'après que leurs mœurs feroient tellement affermies , qu'elles ne pourraient plus en êtreblelêes. § Cum refuer'mt'm tuto4 11 eft bien vrai que l'on y rend l'avarice ridicule, & que l'on y condamne les débauches des jeunes gens & leurs folles amours; mais ce n'eft point par des railleries que l'on détruit le vice , particulièrement celui de k'impuieté ; ce mal eft trop grand pour être guéri par un remède fi foible , & même fouvent on. prend plaïfir à s'en voir railler* La Raïfon & la Religion ne nous permettent pas de regarder Amplement l'impureté comme une chofc ridicule ; elles veulent que nous en aïons horreur, Z?, & *>Siïce. \$\$uintHsim*

The text on this page is estimated to be only 17.98% accurate

^41 Nouvelles Reflexions & elles demandent que nous en aions tant d'éloignement, que nous n'y pçniionsjaiiiais. Cen'elt que par la fuite que l'on défait ce monftre; quelque mépris qu'on conçoive pour une action im- u pure dont on voit la représentation , cette vue eft feule «capable de porter a la commettre, nifcitur adUitenum, ct:im vtdttnr. La pente que nous avons vers les plailirs elt trop forte pour être retenu^ par la feule honte, & on efpere toujours la pouvoir éviterpar le fecret ,dont on tâche de couvrir fes defordres aux yeux des hommes. . Outre cela, quoi qu'en difent les Poètes, leur deiïein eft plutôt de rendre le vice aimable que honteux. Ils ne condamnent effectivement & ne rendent ridicules que certains défauts moins confiderables , comme l'humeur difficile des vieillards, leur avarice, leur feverité envers la jeuneffe , leur facilité à fe laiïier tromper. Mais Tim pudicité règne dans leurs Ouvrages, quoi qu'elle v paroiïfe ' v fous les habits de la Vertu. Car enfin l'Idole de la Comédie elt toujours un jeune homme qui c brûlé d'un feu criminel. ^^^JtSÊ^j^^^^ Par exemple , dam l'Andrieune de Terencc , Pamphile entretient un très-mécha:it commerce avec Glycerie,qui accoudie avant le mai -rage. Cependant lePoëte qui veut interefferfes auditeurs dans la fortune de Pamphile & de Glycerie, fait paroître ces deux jeunes gens aimables; il en fait à la fois un monftre de vertu & de vice, ou plutôt un compoféde vices affectifs fous des vertus apparentes, pour le rendre aimable \$ de forte que bien loin que des jeunes gens conçoivent de la honte de ces fortes d'amours, ilsfouhaïteroientreiiemblerà ces deux amans, dont les amours réuffiffent. Pour en donner de l'horreur, le Poète auroit dû, non pas feindre ces fuccès imaginaires qui n!arri vent jamais; mais rapporter Amplement les 3 ...» . ' «

« Digitizedby Googl

The text on this page is estimated to be only 17.70% accurate

S U K. t'ÀK T F o E T I CL^ S- 'f C^ ^143 ' malheurs où s'engage
infailliblement un jeune homme , qui se marie à . l'infirmité ou contre la volonté
de ses parents. Ajoutons que Ton apprend dans les Comédies mille
mauvaises intrigues pour faire réunir ces mariages qui font contre les Loix,
soit pour gagner, ou pour tromper un père; & que l'on y tourne toujours en
ridicules ceux qui veulent corriger la jeunesse, & arrêter le cours de ses
désordres.. La Tragédie n'est point si dangereuse que la Comédie ; mais elle
l'est néanmoins beaucoup. . Les vices* dont elle donne de l'horreur,
paraissent si horribles d'eux-mêmes sans artifice. C'est un Oedipe qui tue son
père > qui épouse sa mère. La crainte des supplices rigoureux
ordonnés par les Loix retient assez de ce côté-là- Mais tous les autres vices ,
comme la haine, la vengeance , l'ambition , l'amour * y sont peints avec
des couleurs , qui les rendent aimables, comme nous/avons remarqué. : V
KSI Il est vrai que les Poètes ne louent pas ces vices, mais en louant les
personnes en qui ils se trouvent* & les couvrant de tant d'excellentes
qualités, ils font que non seulement on n'a pas de honte de leur rappeler ,
mais qu'on fait gloire d'avoir leurs défauts. C'est ainsi que faisaient les
Disciples de Platon, qui contrefaisaient ses hautes épaules ; & ceux
d'Aristote, qui affectaient de bégayer* à son égard. Nous nous imaginons
facilement que ceux qui remarqueront en nous ces mêmes défauts qui font
dans les grands hommes, jugeront que nous • leur sommes semblables en
tout le reste. Cicéron reprend les Grecs de ce qu'ils avoient consacré les
amours impudiques des Dieux, en faisant une Divinité de Cupidon:& il dit
qu'ils ne dévoient rendre ce culte qu'à leurs vertus. Là-dessus remarque fort
bien que ce n'est point assez, & qu'ils devaient

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

544 NoUVetLSS REFLExrOKJvoienr entièrement quitter des Dieux vicieux qui nuifoient plus par l'exempte de leurs defordres,. qu'ils ne pouvoient être utiles par l'exemple de leur vertu. Le mal a plus de force que le bien fur Tefprit de l'homme , & s'il fe trouve une perfonne qui imite quelqu'une des vertus des Héros des Poètes,, il y en mille qui. font les imitateurs de leurs vices. Chapitre XI. La représentation qu'en fait des Comédies & des Tra* gedies fur les Théâtres publics* en -augmente le dan^ger*. ton ne peut ajfijîer aux fpeclacles fans feril. LE* Poèmes Dramatiques font plus dangereux que tous les autres Ouvrages de Poëlie ; parcequ'on les repréfente fur les Théâtres publics. Ce que l'on voit faire touche bien davantage que ce que Ton ne fait qu'entendre. Un-Comedien lafeif émeut les paffions des autres, en feignant d'en avoir lui-même ; Enervis * hiflrio , amorem dum finfjt ,'mfiigit. Lors que ceux avec qui nous con~ verfons , expriment vivement leurs affcclions, ils nota les communiquent ; l'image de leurs aélions r que nous voyons, lefon des paroles qu'ils prononcent d'un ton élevé , excitent en notre ame des idées quifbnt fuivies des mêmes mouvemens dont' ils font agitez. Comme h Nature nous a faits les uns pour les* autres , elle nous a liez par cette fympathie ou communication réciproque de nos paffionsj de forte qu'une perfonne vicieufe qui nous parle fortement, ne manque point de nous tourner Tefprit & le cceur comme le fien • & par confequent de nous* infecler de fon venin % à moins que nous nous te' ' • Digitized"by

The text on this page is estimated to be only 22.11% accurate

sur l'Art Poétique. Tart. IL Ch. XT. 545 nions attachez à la vérité pour n'être pas ébranlez par Tes paroles , & que nous n'excitions en nous-mêmes des passions opposées à celles qu'elle nous inspire. C'est pourquoi , comme Senèque l'a fort bien remarqué dans l'une de Tes * Epîtres, il faut imiter ce que l'on voit faire sur le Théâtre , ou en avoir de l'aveu. Il n'y a point de milieu , »#ce qui est axé imitens , aut oderis. Or on ne va pas à la Comédie pour la censurer, & quand on y est , il est difficile que l'on ne s'y laisse surprendre par le plaisir que l'on y trouve, sous lequel les vices se glissent dans notre cœur. Tunc enim fer voluptatem facilius Uia fumus. Ce qui fait dire à ce Philosophe , qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les bonnes mœurs que les Spectacles. Nihil est tam damnosum bonis moribus quam in aliquo spectaculo deficiere. Et quoi qu'il n'ait pas coutume de parler à son désavantage , il avoue que les Spectacles faisoient de lui grands changemens dans son cœur, qu'il en retournoit non seulement plus avare , plus ambitieux , plus amateur des plaisirs & du luxe : mais encore plus cruel & moins homme ; parce , dit-il , que j'ai été* avec des hommes > Atque prior redeo, ambitiosior, luxuriosior, imo est crudelior & inhumanior, quia in ter homines fui. Que l'on prouve si on le veut, que les Comédies qui se jouent aujourd'hui ne peuvent causer que des passions innocentes, & des sentimens raisonnables , qu'on en conclue qu'il n'y a aucun danger, que ceux qui les représentent , nous communiquent les mouvemens qu'ils expriment ; cela ne s'accorde point du tout avec l'expérience ; & s'il étoit ainsi, les gens du siècle pour qui elles sont, faites, ne s'y divertiroient nullement. Mais enfin, quand elles feroient bonnes en elles-mêmes , c'est à dire que sur le papier & dans la bouche des Acteurs

The text on this page is estimated to be only 17.77% accurate

546 Nouvelles Reflexions reurs elles n'auroient aucun venin j on ne fauroît dire que leur représentation avec toutes ces circonftantes foit entièrement innocente. Les Spectacles font criminels par leur origine Le vin, Tinfolence, la violence, & le defir de médire les ont fait naitre , ainfi que nous l'avons vil , & que l'a remarqué Tertullien. * Facit enim hoc ad origims wa.cnl.im , ne bor.urn exifiitnes , quod initium à mah accefit , ayo irnpudentia , , h violenfia , ab odio% L'on fait quelle eit la vie des Comédiens: on fait avec quelle feverité les Loix civiles & Eccleilaltiques candamnent leur profeffion. Les unes ne les admettent point à la patticipation des Sacremens, & les autres les déclarent inrames. On ne peut donc point fans pécher les entendre , & leur donner dequoi fubfifter , puisqu'on ne peutk faire fans les attacher à leur profeffion. On ne va à la Comédie , dit - on ordinairement, que pour y prendre un phifir honnête. Tertullien * ne peut fouffrir cette recherche des pîaifirj. Il prouve invinciblement par ces belles paroles de Jesus-Chhist à fes Difcipîes , Vendant que le monde fe rejouira, tous ferez dans la trifieffe r que l'on ne peut être heureux ici fur la terre tk enfuite dans le Ciel , que chacun eft heureux & maihei> reux à fon tour. Vic'tbus difpofita t es cfi. Pleurons donc, dit ce Pere, pendant que les gens du monde fe réjouiffent; afin que lors qu'ils commenceront à tomber dans l'état épouventable des douleurs que la Juftice de Dieu leur referve, nous puiffions entrer dans la joie que notre Seigneur picparc à fes Elus.. Car li nous voulons être dans la joie avec eux dans ce monde, nous ferons /affligez avec eux éternellement. Lugeamus ergo , dam Ethmci gaudent , ut cum lugere cœperint , gaudeamus ; ne part ter nunc gaudentes , tune quo que fan ter lugea.nus. Cette Morale eft un peu forte pour les Chrétiens *-Det Sfctf*clst ci>, j,

The text on this page is estimated to be only 20.95% accurate

SVR L*A R T Poeti^u e. Part. IL Ch. I. §47 tiens de ce fiecle.
Accordons à la coutume qu'on peut aimer les divertissemens & les
rechercher ; mais aussi ne faudroit-on dénier que les plaisirs criminels ou
dangereux , tels qu'on a prouvé qu'est celui de la Comédie , ne soient
défendus. Outre les raisons que nous en avons apportées, Ton peut encore
confiderer que ce plaisir est contre la nature des divertissemens licites , qui
est de fortifier l'esprit en le relâchant, & de le rendre propre à exercer avec
plus de vigueur ses fonctions ordinaires, & particulièrement celles où la
Religion l'engage. Après la Comédie l'on n'est nullement disposé à la Prière
, qui est la principale fonction des Chrétiens. Il arrive la même chose à
l'esprit qu'aux corps qui ont été mis avec violence. Le branle de ce
mouvement dure long-tems après l'action qui l'a causé. L'esprit se trouve
encore à la Comédie après que Ton en est sorti , & comme il s'est accoutumé
à des passions violentes , à voir des choses qui le remuent fortement , il
devient insensible aux mouvemens du S. Esprit qui font modérer. Les
douceurs que prennent les bonnes âmes dans la prière, lui semblent fades ,
ou plutôt il ne les goûte point. Cette raison ne paroîtra, pas forte aux gens
du monde; cependant les Pères de l'Eglise qui connoissent par la Foi la
nécessité de la prière , l'ont fort pensée & s'en sont servis pour autoriser la
défense qu'ils faisoient aux Chrétiens d'aller aux spectacles. Il n'est pas
possible de marquer ici tous les dangers que l'on court dans les spectacles.
La cupidité y donne par tout des embûches. Non seulement les Comédiens &
les Comédiennes , mais toutes les personnes qui vont à la Comédie , y
paroissent avec tous leurs ornemens : ce qui cause de plus dangereuses
chutes, comme dit Tertullien : In omni spectacula tantum maps fiandam
occurrit ,

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

548 Nouvelles Réflexions qtiàmillevirorum muUerum accuratior
cuit Ht. La. première penféc qu'on a en ces lieu*, qui font l'E^life du Diable
, comme le même Perdes appelle i Eccltfa Diaheli, c'est de voir & d'être vû.
Nemo in ^ eftaculo weuvtfo prîtis cogitât , nifi viiere c?* inderu Ajoutons à
ces rations la dérenfe que l'E-u glife à toujours faire de fe trouver
auxfpeéhçlet. C étoit autrefois la marque , à laquelle les Pa» yens connoi
Soient qu'un homme s' ét oit fait Chrétien ,, Iofs qu'il ne ic trouvoit point
dans ces lieux, & qu'il en avoit averfion. De repudto fttclattilbrHn*
intelligimt faclum Chrift'mnum. Et l'Eglifè n'admettoit perfonne auBâteme,
comme elle fait encore aujourd'hui , qu'après avoir exige cetitpromefie, que
Ton renonceroit aux pompes du Diable , qui étoit le nom qu'on donnoir aux
fp cénacles , félon Tertullien. Uu eft pompa d'uéot , advtrfîts quant in
fignaculo fidei juramus. Cette feule - dérenfe , quand elle ne feroit foûtenuë
d'aucune raifon , ne devroit-elle pas fuffire à des Chrétiens' pour fes
détourner de la Comédie, puifque nous devons une obcïflance aveugle à
l'autorité de l'Eglife , & que nous avons renoncé à ces divettifigmens dans le
Batême ? Des perfonnes de pieté & d'érudition ont fait voir clairement en
diiFerens Traitez qu'ilsont publiez fur cette matière , que la defenfe
del'Egliff, & ces promefTes du Batême .regardent auffi bien les Comédies
de ce tems , que les fpe&acles des anciens. Ce qui doit être évident à ceux
qui auront lû avec quelque attention les Reflexions que nous avons faites
jufqu'à prefent, puifque les Pièces de Théâtre étant compofées aujourd'hui
avec plus d'art, elles font par confequent plus dangereufes, félon les
Réflexions du Chapitre troiiienac ci-deffus.

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

So % l'A h t Poeti Q.u E. Part* U.Ck.XIL 549 Chapitres XII. Dm Poëtm narratif. QuelUsfont fes effecet. LE Poëmc narratif eft un fimple Difcours fans action , oc c'cft une de fes principales'differcnces d'avec le Poëme Dramatique. Il y a autant de fortes de Difcours, qu'il y a de différentes matières furlefquelles on peut parler. Ainfi le Poëme narratif comprend fous lui une infinité de différentes efpeces , qu'on peut néanmoins réduire à un petit nombre, en confiderant que toutes le* Poèi\es font laites, ou pour être chantées, ou pour être feulement lûës. Les Odes , les Hymnes , les Chanfons appartiennent au premier chef. Tout ce que nous pouvons dire de ces Poëfics , eft que leur prix confifte dans l'harmonie de leurs Vers , dont la cadence doit exprimer la qualité de la matière. J'ai traité avec affez de foin de rhaîmonie dans l'Art de parler , je n'ai rien à y ajouter ici. Les Poëfics que l'on fait pour être lûës feulement, comme les Difcours en profe, fe peuvent diftinguer en Didactiques , en Hiftoriques , & en Oratoires. Les Poëfies Didactiques leront celles qui expliquent quelques Difciplines , comme la Phynque , la Morale , l'Aftronomie , la Médecine, la Peinture, l'Agriculture & les autres Arts. Ainrl le Poëme de Lucrèce cfl une Phyfique j celui de Manile eft un Traité d'Aûronomie: les Georgiques de Virgile expliquent l'Agriculture ; la Pharfale de Lucain eft proprement l'Hiftoire des Guerres civiles, dont Cefar & Pompée étoient les Chefs: l'Ouvrage de Sil'ms Italicus> eft auffi une Hiftoire. Pour traitei les Difciplines & l'Hiftoire en Vers, il

The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate

Çfo NOUVRLLS REFLEXIOKS fl ne faut point d'autres règles eue celles que l'on doit obferver écrivant en proie : fi ce n'eft que la vérification demande une manière d'écrire moins feche & plus gaie. Comme l'on eft gêné par la mefure qu'il raut donner aux paroles, on peut prendre un peu plus de liberté dans la manière de traiter les chofes. Les Rhéteurs diftinguent trois genres de Difcours oratoires. Le premier eft le genre délibératif, où il s'agit de délibérer fur quelque proportion : le fécond eft le judiciaire , dans lequel il eft queltion d'aceufer ou de défendre quelqu'un enjufticé: le troifieme eft le genre démonftratif, que l'on emploie pour faie paroître les verN tus d'un homme ou les vices. On peut compofer des Pocfies en ces trois genres. Autrefois celles qui étoient dans le Agonie démoniftratif, & dont on fc fervoit pour blâmer, étoient écrites en vers iambes. On fait que cette forte de vers a été inventée pour les inve clives par Archilochus. ArchiïKhmn* profrio rab'tcsarwiivh Lrmbo, Les Pièces qui font dans le genre demqnfiratif, fe nomment ordinairement Panegyriques , lors qu'elles ne contiennent que des k>iinnges. Les Panégyriques en vers reçoivent dirTerens noms félon les oca fions pour lefquelles on les fait. Ils s'apeilnt r.phhaUwt , lorfque l'on loue des perfonnes au jour de leur mariage: Fpkedie , li c'eft après leur mort, cV Af-otfaofe , ii l'on pouffe fi loin leurs louanges, qu'on lesplace parmi les Dieux de la Gentilité. Les Satyres Latines & Françoises, font des déclamations contre le vice ; elles appartiennent au genre démonftratif. Je dis les Satyres Latines, parce que les Grecques, comme nous avons vû , étoient des Dnmes. L'on combat le vice en deux manières, ou par de fortes raifons, comme Juvenal, ou * Hsraçe.

The text on this page is estimated to be only 16.75% accurate

4 SUR t'ART POETXCLtT E. Part. II.Ch.XII j-ç f par des
railleries fines, comme fait Horace. On a tâché de renfermer dans l'Art de
parler, tous les préceptes qui regardent toutes ces Pièces oratoires. Il n'y a
point de Discours en prose, que l'on ne puisse mettre en vers; ainsi l'on fait
des Epîtres en vers. Les Stances, les Quatrains, les Sonnets, les Epigrammes
, font de petits Discours, à qui l'on donne différens noms, félon le nombre
ou le genre des vers, ou félon le sujet. Les Dilliques sont des Ouvrages de
deux vers. Les Quatrains sont de quatre. Les Epigrammes sont des
incriptions. Lorsque ces Incriptions se mettent sur des Tombeaux, on les
appelle Epitaphes*. •■> 11 Teroit très-difficile de donner des règles
générales, qui fussent utiles pour composer ces sortes d'Ouvrages. Celles
que nous ont données les Maîtres, ne regardent que la vérification: ainsi c'est
des Grammairiens qu'il faut les apprendre. Maintenant l'on n'appelle pas
seulement Epigrammes, les inscriptions mises en vers, mais tous les petits
discours dont l'usage est renfermé d'une manière nouvelle en peu de vers. '
La conclusion de l'Epigramme doit contenir quelque grand sens qui
surprenne. L'expression en doit être rare & fort courte: ce qui fait que l'on
donne le nom de pointe à cette conclusion. Toute cette multitude de
préceptes que l'on a voulu donner jusqu'à présent pour faire de bonnes
Epigrammes, n'a produit aucun fruit. Les personnes d'esprit ne trouvent
point moyen d'instruire la jeunesse sur cette matière, que de leur proposer
plus excellentes Pièces des Poètes qui ont réussi en ces Ouvrages. Ce que je
dis des Epigrammes, se doit entendre des Sonnets, & en général de toute
autre Pièce, (bit envers, soit en prose. Il y a des Poèmes qu'on ne
peut appeler Drama* numm m. _Djgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.76% accurate

55* N OUVETTES REFLEXIONS matiques , puis qu'ils ne font pas faits pour le Théâtre; mais aussi ils ne font point purement narratifs , étant composés de telle manière que le Poète n'y paroît point, & que Ton croit voir non l'Auteur , mais des personnes qui parlent & qui agissent devant nous , comme à la Comédie. Les Elégies font de ce nombre: il ne semble pas, par exemple, dans les Elégies d'Ovide que ce soit le discours de ce Poète : il soit une peinture si vive de la personne qu'il fait parler , que l'on en est presque autant frappé , que si elle faisoit réellement ses plaintes en notre présence. L'on peut aussi rapporter à ce genre les Dialogues , tels que sont les Bucoliques ou Eclogues de Virgile , qui sont des Dialogues entre des Bergers. Ces Ouvrages ne demandent rien autre chose qu'une observation exacte de la vraie-semblance ; c'est à dire qu'il n'y faut rien faire dire aux personnes que l'on fait converser les unes avec les autres , que ce qu'elles disent ordinairement. Néanmoins , comme les Peintres choisissent dans la Nature les objets dont la peinture est la plus agréable , il faut aussi que ceux qui composent ces Dialogues , choisissent tout ce que les personnes qu'ils introduisent peuvent dire de beau. Sans ce choix les Dialogues feroient aussi ennuyeux que les longues conversations de ces gens qui ne disent rien. Il n'y a point de manière plus propre pour instruire , que celle qui se fait par Dialogues. Elle tient du Drame & de l'action , qui touche beaucoup plus qu'un discours mort; mais il faut qu'ils soient courts. g)«/Wqtùd prââpies , ejlo brevis. Les Ouvrages qui sont composés de différentes sortes de petits Ouvrages sont beaucoup d'étude, se nomment Sylves. C'est le nom que Stace a donné à un Recueil de plusieurs petits Poèmes qu'il avoit composés sur le champ, ex tempore. L'Epis W% 1 * Digitized by G(

The text on this page is estimated to be only 22.68% accurate

sun t'A r t Poétique, Pat*. U.ChJTII. L'Epique renferme prefque toutes les Pièces de Poëfie dont nous avons parlé. Il n'eft pas fait pour être chanté comme les Odes; cependant tous les vers à caufe de leur harmonie, ont été confiez comme des chants: d'où vient que les Poètes ne difent pas qu'ils racontent , mais qu'ils chantent, L'Epique eft oratoire; car premièrement c'eftle Panégyrique d'un Héros. Il y a des Harangues dans tous les genres, des délibérations, des accusations , des défenses , des louanges , des invectives. Il eft hiftorique , l'on y lit non feulement l'Hiftoire du Héros de la Pièce , mais prefque celle de tout le monde , comme nous Talions voir dans le Chapitre fuivant. . Il eft Didactique , puisqu'il inftruit, qu'on y trouve de la Morale , de la Phyfique, qu'on y peut apprendre la manière de combattre, d'attaquer & de défendre une Ville. L'on y rencontre des faits fréquents, ce le roete fe dérobe autant qu'il le peut de la vûe de fes Lecteurs , afin qu'As ne s'apperçoivent pas que c'eftun Livre qu'ils ont entre les mains; & qu'ils fe puiffent en quelque façon imaginer qu'ils voient les chofes qu'ils lifent. Ce Poëme eftainfile plus confiderable de tous le Poèmes narratifs & c'eft dans celui-là feul qu'on garde ces règles que l'on donne dans la Poétique , fur lefquelles nous avons fait nos Reflexions. Les Romans, à proprement parler , font des Poèmes Epiques en profe : on y prend plus de liberté que dans les autres ; mais leur principale différence eft t aue les Auteurs de ces Pièces n'occupent prefque Vefprit de leurs Lecteurs que d'intrigues amoureufes. Ce qui fait qu'on peut appeller ces Ouvrages des Livres d'amour , comme nous l'avons remarqué. L'Epique eft un Ouvrage fe< neux A a C h hi

The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

jf4 NovvSitBs RiFIBXIONS — C h a p i t a s XIII. I » S r Du
Poème Eficpu. LA matière du Poème Epique est une action jlatantc &
d'importance , comme est une Guerre & l'établifiement d'un Empire. C'est
pourquoi je flile en doit être élevé , afin que les paroles répondent à la
grandeur des chofes qu'on y traite ; Se c'est de là que ce Poème est nommé
Epique par excellence , ce mot venant du nom Grec iir^» , qui lignifie
parole. Le llile des Comédies & des Tragédies doit être afiez fimple &
approchant du difeours familier, ear puifque tout y doit être vrai-
femblable,il ne faut pas que les Auditeurs s'apperçoivent trop fenfiblement
que les Acteurs parlent un langage qui ne leur est pas naturel. C'est pourquoi
parmi les Grecs & chez les Latins , les Pièces de Théâtre font composées en
vers iambes, qui approchent de la pro*e , & qui font propres pour l'entretien
, comme dit Horace: Mternis aj>tmn ftrmonibus , & félon A ri Ilote ,
v*Ktç* Afxaxti t» f prif *» r« lapOttê tri Poëf. Ch. 4. Ce Philofophe
remarque qu'en parlant , fans y f enfer, l'on fait des vers iambes. Ciceron
fait la même remarque des vers iambes Latins. Le ffile des Comédies doit
être fimple ; celui des Tragédies peut être un peu plus élevé, mais il ne doit
avoir rien de trop éclatant , particulièrement dans les endroits où Ton
exprime quelque paffion vive , fe quelques grands fentimens , qui ne
peuvent pa* rôître lors qu'ils font couverts de paroles trop riches , comme le
dit ArifUtç * .McJanthius au rapport Digitized by

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

sur l'Art Poétique. Part. IT.Ch. XUI. s 55 port de Plutarque , difoit de la Tragédie du Poète Denys , qu'il ne l'avoit pû voir, tant elle étoit offufquée de langage. «sroxpvr7a* yàç n hi*9 hctpvrf* ht J« ra n\$ n ; >&i fief ^tatêlcts. La fin du Poème Epique eft de faire un tableau de ce qui fe paffe de plus éclatant dans le monde comme font les grands voyages , les grands Edifices d'un fuperbe Palais , ou d'une grande Ville, des Guerres , des Combats , des Sièges , & autres actions femblables. Les Poètes prétendent y former des Rois , des Capitaines , & donner des Leçons pour fe bien conduire dans les grand emplois, au milieu de la guerre ou en tems de paix. Ce qui fe remarque dans l'Enéide , qui eft l'Ouvrage en ce genre le plus accompli qui fe foit jamais fait , & où il paroît plus d'eiprit & de feience. Virgile avoit entrepris ce defsein pour flater la Maifon des Cefars , en perfuadant les Romains , qui fouffroient avec impatience le joug que cette Maifon leur avoit impofé, que les Dieux avoient deftiné de tout tems l'Empire du monde à cette famille , qui prenoit fon origine des Troyens. Nafcetur pulchrâ Trojanus origine Ctfar , Imperium Oceano , famatn qui terminet aftris. On trouve dans l'Eneïde toute l'Hiftoire Romaine. L'on y apprend les antiquitez de l'Italie % & prefque de tout le monde, les origines des Villes & des Peuples. Il n'y a prefque point de fable qui n'y foit rapportée. L'on y voit la manière de combattre & d'affieger des Villes: les cérémonies y font expliquées dans tous leurs termes propres , comme Macrobe le foit Voir. Il y a de la Philosophie, de l'Aflronomie, de la Géographie: dt forte qu'un jeune Romain qui étudioit ce Poète avec foin, y apprenoit d'une manière agréable tout A a i ce

The text on this page is estimated to be only 18.63% accurate

556 Kouv elles Reflexions ce qu'un jeune homme de qualité étoit obligé de >\voir en ce temr-là : ce qui cft unfujet de conb&on à la plupart de nos Poètes, dont les Vers n'ont que de belles paroles, qui ne lignifient rien. Leurs Ouvrages ne font bons que pour faire perdre le tems agréablement. Leur manière d'écrire cil toute païenne , pleine de fables: ils s'en excuferit mal à propos iur l'exemple des anciens Poètes. Or, comme ces fables faifoient une partie de la croyance des Païens & de leur Religion ; c'étoit une neceffué, par exemple, à Virgile de trouver les occafions dans Tes Ouvrages d'en inftruire la jeuneiTe. L'on ne oit point qu'il les invente; il parle félon la commune opinion ; & c'eft toujours pour inftruire fon Lecteur de tout ce qu'il peut apprendre de la matière qui le traire : c'eft pour faire conUOitre l'antiquité d'une Ville, l'origine d'une Fé% îr , d'un Sacrifice , félon qu'on le croyoit pour lors, & que les Hiftoriens le rapportent. Çc Poète eft auffi admirable en fes expreffions , «i ' \z dans les chofes qu'il expofe. Aucun Auteur • 'a mieux parlé Latin, ni plus favamment; il ne Je fer; que des termes les plus propres : il elt naturel, il ell clair, & cependant il cft fort, & dit en peu de mots une infinité de chofes. Par exemple • quand il dit , Et feges cft ubi Troja fttftû & les bleds croiflent où étoit la Ville de Jrcie, n'exprime-t il pas le renversement de cetîf Ville de manière, qu'il fembleque par ce peu paroles il Ta engloutie toute entière , fans en lai2er aucun reûe , comme le ditMacrobc: Pau> ùjfkms svtrhls maximum civitatem hauftt w abforfjît , Tpm reliquit UH mec ruinam. ii n'eapas necelTaire que je parle ici de l'occofioniîe a un Poème Epique , je l'ai fait lorfquej'ai propofe les règles que l'on doit obferver dans la ■io;;duiie d'en Poème. Nous avons vû comme il

The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

sur l'Art Poétique E. Part. 11. Cbjiil&Çi faut choisir une
action confidente, qui ait un commencement, un milieu & une fin
comment il faut commencer l'Ouvrage, & avec qu'elle moderne l'Auteur
d'un Poème Epique doit faire la proposition de son dessein : Nous n'avons
rien à ajouter à ce que nous avons remarqué touchant le nœud & le
dénouement d'une Pièce. Les Poèmes Epiques se partagent en divers Livres
, comme les Drame en plusieurs Actes. Cette distinction est nécessaire pour
délivrer l'esprit du Lecteur. Quelque plaisir qu'il reçoive de la lecture, elle
lui deviendrait ennuyeuse, s'il n'y trouvait quelque lieu où se reposer.
Or il semble que Ton trouve du repos quand on est à la fin d'un Livre. Le rè-
gle du second, du troisième Livre divertit — Intervalle vu est
frejtâvubur^ g*/ notât infirptus milita créera lapis, La fin d'un Livre,
comme dit faint Auguffinij foulage les Lecteurs,, comme les Hdteleries fou-
lagent les Voyageurs. Nescio quo eodem modo ha litn termtno refichur
Lettons imtntio, faut lah:r « Siatoris n hofpjtio. Le reste de ce que
l'on pourroit dire de; Poèmes Epiques, doit s'apprendre par la lecture des
Auteurs. Un Maître fera plus facilement, & en moins de temps comprendre à
ses Disciples ce que c'est que ce Poème, en leur en proposant un excellent
exemple, comme est l'Eneïde de Virgile; que s'il les occupoit pendant une
année à la lecture d'une. Poétique qui expliquât ces choses avec étendue *
Longum iter per pr accepta, brève v tfficax par exempta. Je n'ai pas tant
entrepris de faire connoître dans ces Reflexions les règles de la Poétique,
que. u> découvrir les principes, d'où ces règles sont tirées, ce que j'ai dû
devoir suffire, A a 3 Ci mi * Soie* Ep. (?.

The text on this page is estimated to be only 16.88% accurate

NOCVBtLES Rifixxionj / Chapitre XIV. tes Pactes peuvent être utiles- Avec quelle précaution il faut les faire lire aux jeuucs gens. IE grand faint Bafile enfeignant dans une de /es ^Homélies la manière de lire les Livres des Gentils, reconnoît que la lecture de leurs Ouvrages eft très-utile , & que comme avant que de teindre les étoffes en écarlate , on les prépare par quelqu'aufre couleur moins précieufe, l'on doit ainû* fclervir de cette étude , pour difpofer les jeunes gens à une do&rine plus folide. Il ajoute que ce que font les feuilles à l'arbre , k connoiflVnce que l'on acquiert dans les Livres des Païens , l'eft à l ame ; & fi on la confidere comme un arbre , Ton doit dire que la vérité qui en eft cemme le fruit , e/l bien plus agréable, lorfque l'arbre qui les porte nefl pas dépouillé de fes feuilles , qui font fesornemens : c'eft pourquoi l'on ne doit point retirer entièrement d'entre les mains de h jeunefle Chrétienne les anciens Poètes. Tout le mal même que nous avons montré être caché dans la Poefie,nefe rencontre pas dans leurs Ouvrages: ils font moins dangereux que ceux qui é«rivent aujourd'hui, parce qu'ils ne font pas tant d'impreffion fur les efprits. Les Poètes Modernes connoiffent mieux îe reffort des panions des hommes de leur tems: ils faYent ce quieft conforme à leurs inclinations corrompues, & ce qui eft capable de les toucher. Ainfi réglant leurs Ouvrages fur ces connoi (Tances, ils attaquent les hommes par où ils font le plus fenfibles : de forte qu'ils peuvent beaucoup nuire, & qu'ils ne fervent de rien, puifque, comme nous avons vu* Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.29% accurate

TSUR L*AKT PoET IQVt.Part. II.Ch.XIV.m vû , ils ne difent que des bagatelles. Je parle ici de ceux qui n'ont autre but que de flater la cupidité. Nous avons vû pluîeurs Poëfies très-faintes, où les cfprits réglez peuvent trouver du plaiûr& de l'utilité. Quand je blâme la Poëfie, on voit bien que je ne condamne que l'ufage qu'on en fait , pour augmenter Scautoriier en nous le defordre delà concupifcence. L'on trouve dans les anciens Pocte* de fort belles reflexions morales, des fentences. très-jîadicieufes: Ton y apprend l'antiquité , dont la connoiffance eft ne ce (Taire. Outre cela il faut attirer la jeunefle par le plaifir. La cadence des Vers a quelque chofe de charmant , comme on a vû dans l'Art de parler, & ce qu'un Poète enfeigne , entre fan* doute plus agréablement , & par confequent plus facilement dans l'cfprit. Aulil quand l'Empereur Julien l'Apoftat fit dé* fenfe aux Chrétiens d'étudier les Lettres humaines , & de lire les anciens Poètes; Saint Gregoi* tt de Nazianze, & les deux Apolîinairesle pere Ôc> le fils , compoferent des Vers pour fervir à l'info truction de îa jeunefle. Mais il faut prendre garde , que fous ce prétexta qu'il y a quelque neceîlté de faire lire aux jeunesgens les anciens Poètes qui font célèbres, l'on ne permette indifféremment la lecture de toute forte de vers. L'on ne doit rechercher principalement dans les Livres des Païens, que la fécondité des expreffions , & les belles manières de parler , lâchant de leur ôter comme à des ennemis, ces armes, pour «'en fervir contr'eux-mêmes , ainfi que le dit falot Paulin * : Satis fit ab Mis Imgta topiam & oris orn4f tum quafi qtuditn de hofiilibus arm'ts fpolut cefiffe. Puis qu'il eft donc plus important de ledrcffer le cœur de la jeunefle , que de former fa langue; quelque élégant quefoitun Prête, l'on n'en doit point permettre la lectures'il efl.du nom* A a 4 bre

The text on this page is estimated to be only 19.37% accurate

\$6b Nouvelles Reflexions bic de ceux qui croient que les vers chaûes ne peu* vent plaire. Il ne faut pas même faire lire aux jeunes gens les Ouvrages qui font afiez honnêtes^ fans accompagner les iafruc^ons qu'on le ur^QQne. de quelques Reflexions ferieufes. Car il ÿrén l" point qui n'ait quelque maxime faufle ou dangereufe ; ce qui a obligé Platon de ne point recevoir dans fa Republique les Poètes, & d'en bannir ceux qui y feroient entrez. «Ce Philoibphe montre combien il eft important que les jeunes gens ne fe forment point fur d'aufli mauvais modelles que ceux que repréfentent les Poètes , qui ont des fentimens bas & extravagans de la Divinité , & qui font faire à leurs Héros tant de chofes indignes: cependant ilavoit une grande cftmie de leur manière de s'exprimer , & il leur donne fur cela de grandes louanges > c'eft pourquoi il dit que fi quelqu'un de ces Poètes venoit dans I* fille qu'il formoit dans fon efprit, il le condui* roit dans une autre i après avoir verfé fur fa tête des parfums, & après l'avoir couronné de fleurs» JU republique de J e s u s-C h r i s t eft bien plus fainte Comme plus riche , que celle de Platon \$ mais fans en chafTer tous les Poères , l'on y peut conferver la fainteté, enfefervant même de l'étude que l'on fera faire de leurs Ouvrages , pour donner de l'eftime de la vérité ôc de la fainteté de notre Religion II ne faut que faire confiderer les opinions extravagantes que les Poètes Payens avoient de leurs Dieux,lefq quelles étoient conformes à celles du Peuple , cornme faint Juftin , Laéhnce , Eufcbe , & plafieurs autres le prouvent, montrant fort bien qu'il ne faut point chercher ni d'allégories , ni de myfteres, ni dePhilofophie dans les vers des Poètes,mais les conflderercomme des Hiftoriesfimples , qui propofent ce qui s'étoit dit & fait : auffi c'eft par le témoignage des Poètes > que les premiers Apologifles des. Digitized by

The text on this page is estimated to be only 16.31% accurate

sru r. l'A it PJo b t i au e. Part. IL Gh.XIVj&L de* Chrétiens ont combattu le Paganisme. Il faut faire remarquer quelles font les plaies de l'homme , & que tout ce plaisir que donne la lecture sentimens & à tous les inouvemens qui ont & ^p^ tes funestes. Il est bon de leur dire qu'on loue Didon , comme * Ton fait un Serpent affreux qui est bien peint , qu'on ne les applique à considérer ce portrait que le Poète fait de ses égaremens, qu'afin qu'ils apprennent l'art de peindre avec la parole les choses qu'ils feront obliger de se présenter. Il faut accompagner toutes les Leçons qu'on fait à la jeunesse , de quelques réflexions dont ils sont très- capables, pour** vu qu'on les proportionne & qu'on les accommode à leur capacité. Si Platon éloignoit de sa République avec tout ce qui en pouvoit corrompre les mœurs; qu'il marque même quelle espèce de Musique on y doit choisir, & qu'il n'y souffre que celle qui inspire de bons mouvemens régnez- il me semble qu'on doit apporter bien plus de précaution dans une République. A. a. c eue .

The text on this page is estimated to be only 17.31% accurate

f 6r No uv f. îles Re flexions que Chrétienne, pour en bannir tout ce qui n'est pas faint, & pour empêcher que la lecture des Poètes» qui fait furl'ame beaucoup plus d'imprefiion qae la Mufique , ne puifle donner de mauvaifes mœurs aux jeunes gens. Chapx tre XV. Plufteurs perfonnes qui ne Ufent ri Us Poètes ni les Romans , commettent la même faite cfu\$ ceux qui les fifent-, ils occupent leur efprit à à vaines penfées auffi d/wçereufes que celles qr.e les Auteurs de ces livres expriment [ur Le papitr. QUoi qu'il y ait peu de perfonnesqui fe pla4* fent aujourd'hui à lire les Romans» ce que nousavons dit ne fera pas inutile ; car tel qui ne le croit pas, eft très-coupable devant Dieu , du péché que commettent ceux qui s' y a m ufent» 11 y a des Romans imprimez , mais il n'y en a pas moins dans la tête, je ne dis pas de ceux qui font faifeurs deRomans,mais de prefque tousles hommes.'! n'y a point devuide dansl'ame non plus que dans la Nature ; aîn/i quand notre efprit n'est point occupé depen* fées folides & raisonnables, il eft plein de vaines imaginations, de vaines idées qu'il forme & qu'il ©me comme il lui plaît. 11 feint des aventures,. des intrigues qu'il confidere avec autant d'attention que s'il les voy oit exprimées dans undifeours naturel , & couchées fur le papier. Ces Romans ont un commencement , un milieu , & une fin. Ce n'est d'abord qu'une penféeordinaire qui entre dans l'efprit : elle en enfante pîufieurs autres , qui donnent occafion à mille ima-. ginations. On fait naitre des incidens ; on con. fidere quelles en font les fuites : on fe fait une af.

The text on this page is estimated to be only 20.22% accurate

su h? t'As t Poett^ue. Part.. iiii. Giï. _tp.; yffy, faire de dénouer tous les nœuds que l'on a raits^ avec la même application que fi on avoit deflein d'en compofer un Livre: & l'on ne fe peut appliquer à d'autres chofes , qu'après qu'on a cl fin trouvé la conclufion de toutes ces rêveries. Qc que je dis ici pourra paroîtrefurprenant, mais que chacun fafle reflexion fur lui-même , il s'en trouvera peu d'entièrement exemts de cette maladie. Comme les fonges que les hommes font pendant la nuit, répondent affez fou vent à leurs defirs: qu'ils voyent en dormant ce qu'ils ont fouhaité pendant le jour; chacun fe repréfente dans fo:i imagination ce qui eft conforme à fon inclination. L'un prend plaifir dans une vengeance imaginaire Qf/il. exerce fur fes ennemis: un autre drefse des banquets magnifiques dans fon imagination.- celui-là fe forme de faïcs images des plaifirs honteux dont il voudroit jouir : les uns & les autres retranchent quelquefois des idées dont ilsfe repaiflent , îescirGonfHnces qui pourroient troubler leur fatyîfaélion par des remors de confcience , & ils y ajoutent tout ce qui peut rendre agréables les chofes dont ils confiderent les images. Ces Romans ne font pas moins dangereux que ceux qui font imprimez : ils peuvent produire des effets encore plus funeftes , en ce que l'on ue lit qu'une fois un Roman imprimé , &: que ceux-là ne fortent point de l'efprit. L'on yperdletems, & comme ceux dont la lecture ordinaire n'a été que des Poètes & des Romans, ne font plus capables d'aucune lecture folide: aufïi lo s qu'on a donné libre entrée à toutes les penfées mauvaises& inutiles qui fe prefentent, K: qu'on s'eft accoutumé à s'en entretenir avec autant d'application que fi elles étoient bonnes & neceffaires , l'efprit devient fi libertin & fi déréglé , que ni dans la Prière, ni dans l'étude, ni dans les affaires, il ne fe A a d peut;

The text on this page is estimated to be only 21.79% accurate

f6+ Nouvelles Reflexions peut aflujcttir à confiderer les chofes qui lui font propofées : il faut qu'il coure ça & là , & qu'il pourfuive toutes les chimères qui fe rencontrent dans fon chemin, & qui le détournent de fon occupation. Toutes ces imaginations ont toujours pourobet les créatures , les grandeurs du monde , les v*nitez, les plaifirs: ainli ceux qui s'y abandonnent,, nourrissent les mauvaifes afTcdiorrs de leur cœur,, de la même manière que le font ceux qui lifent ces méchants Livres dont nous avons parlé. Il eft vrai que ces imaginations ne nous rendent pas toujours criminels , parce qu'elles ne font pas volontaires. L'on ne s'en défait pas auffi facilement que d'un Livre. Cest une des grandes miferes drc notre état, que cet avTujettirTcmentdenotre ame,. qui eft contrainte de voir ce qu'elle ne voudroit pas voir. Les Démons, félon S. Auguftin, peuvent remuer notre cerveau, & y tracer plulieurs figures, à l'occaiion defquelles des idées fàcheufes fè présentent à l'ame. Elle peut en avoir horreur,mais non pas les chafier fans un fecours particulier du Ciel , que les Saints demandent à Dieu dans les Prières de l'Eglife, lors qu'ils le prient de purger leur efprit de toutes fouillures. Abfterge menus ford'mm. Nous fommes obligez de combattre continuellement, pour ainlî dire, contre ces monftresqui fe jouent de notre ame , & de nous tenir fur nos gardes, pour n'être point furpris par ces images trompeufesdes grandeurs 5c des plaifirs du monde* que les Démons ou nous mêmes nous formons dans. ; notre imagination. ■if ZL GfLM

The text on this page is estimated to be only 21.26% accurate

sua l'Art Pobt VartJĬ.CkXVL \$fy C H A P I. T R £ XVT.. Za
vanité çr les amufemens de la Poejîefont commeune image de la vanité ,
&des amufeîmns de quel* ques hommes dans ce qu'ils appellent leurs
affaires* . IL y a bien dès gens, qui ne fe contentent pas d'aller à la
Comédie, de lire des Romans, oa, d'en compofer dans leur tête de la manière
que nous, venons de le dire ; ils jouent eux-mêmes la Comédie, & toute,
leur vie eil un Roman. Ils forment* des entreprifés vaines , foit pour
acquérir des ri»chefîes ou de grandes dignitez; ils tournent de ce côté là
toutes leurs inclinations , & ils en font oc* cupez,commeon nous repréfen
telles Héros des Ro* mans, occupez de leurs chimères. Jafon, par exemple,
étoitoccupédelaconquê^ te de la Toifon d'Or, & Enée de l'établiffement d'un
nouvel Empire. Les hommes conçoivent une haute eftime de la chofe qu'ils
fouhaitent , & ils lui donnent toutes les beautez & les perfections
imaginables , ainfi qu'Homère àfon Hélène : il* font ingénieux à fe tromper
par leurs propres fictions : ils n'envifagent jamais dans les richiefies ^ dans
les dlgnitez , que ce qu'il y a d'éclatant j 6t ils cachent adroitement à leurs
propres yeux les amertumes de plaifîrs du monde : ils ne confiderent point
dans la créature qu'ils aiment, qu'elle eft mortelle» fujette à mille maladies.
Si elle a des défauts, ils les déguifent, & ils y conçoivent même dès
perfections qui n'y font pas. Ils fe trompent de, cette manière , & ils aiment
leur erreur , parce que plusl'estime des chofes qui font l'objet de leurs
paffions eft grande, plus ils fefentent émûs dans. Il" jjourfuite qu'il en font ,
& plus ils en augmentent A. a]çur

The text on this page is estimated to be only 23.10% accurate

f66 Nouviues Refi Exro^s fcur félicité imaginaire. Comme dans les Romans, lors qu'on en eftime le Héros , on s'interefle davantage dans fe s aventures , 8c l'on reflent plus vivement ces plaifirs qui accompagnent les émotions de notre cœur. Ces perfonnes fe fatiguent , elles courent çà & là, 8c fe font fans cefle des affaires pour j ouïr du plaifir d'être occupées , 8c fe fauver du chagrin mortel que leur feroit infailliblement fentir le poids de leurs miferes, fi leur cœur ceffoit un moment d'être agité par leurs panions; 8c c'eft ce que les hommes qui ne peuvent vivre fans paffion, recherchent ardemment. Les Règles du Roman font aflez bien obfervées dans la vie de ces perfonnes , dont nous parlons. On peut même confiderer toute leur vie comme une feule pièce de Théâtre régulière. L'unité de tems & de lieu y'eft bien gardée; car enfin quelque longue que foit leur vie , quand elle feroit de cent années , ce n'eft pas 14. heures à l'égard de l'éternité , 8c la plus longue vie n'eft véritablement que comme un fonge, qui commence 8c qui finit dans une heure de la nuit. Ce n'eft qu'un point 8c encore quelque chofe de plus petit qu'un point , comme le dit Seneque: Pnnflumeft qu\$d vivimus, w adhuc pHnftum minus. Ce n'eft qu'un éclair dans la nuit de l'éternité. Quand ils feroient Rois ou Princes , le Théâtre où fe joue leur Comédie, & où fe parle tout ce qu'ils font fans en fortir, eft très-borné. Puisque c'eft la terre qui n'eft qu'un point; c'eft pour divifer ce point 8c en poffeder une plus grande partie que toutes les Nations difputent entr'elles , 8c qu'elles emploient le fer 8c les fiâmes pour s'armer les unes contre les autre?. Hoc eft Uhdpunttum qnodmtrr tôt pcr.tes ferro O'ignidh 'ulunr. Le Èhilofophe que je viens de citer. fait con ce* yoiirr » Digitize<

The text on this page is estimated to be only 17.32% accurate

sur l'Ar t Poëtiqjib. Part. II. Ch.XJrî 567 toir la fatuité des hommes par une fuppoſition rrèV agrcable. Si les fourmis a voient de l'efprit, neferoient-elles pas, dit-il, comme les hommes? Ne partageroient-elles pas un grain de fable en pûſieurs Provinces? Pourquoi donc lorsqu'on voit aller les hommes à l'armée, & marcher en ordre fous leurs étendarts, que la Cavaîlerie tantôt prend le devant pour découvrir l'ennemi , & tantôt couvre les flancs de l'armée , 8c que tous s'empreffent comme s'il s'agilToit de quelque chofe de grande importance, pourquoi ne les confidere-t-on pas comme une ri olpc de fourmis, & qu'on ne dit pas d'eux par mépris.. // nigrum campis agmin ? Toute9 ces courſes, eontinue .ee Philofophe ,. font femblables à celles des fourmis, qui travaillent dans un petit fentier. Formicarum tftedifcurfus tfti in. anguſtio Uborantium. Quelle différence y a-t-il entr'elles & nous, fi cen'eft que notre corps quieft petit, eft plusgrand que le leur? Ce lieu où l'on fait flotter des Vaiffeaux , où Ton range des Armées en bataille, où Ton affigne différentes Provinces , n'eft qu'un point dont l'Océan occupe la plus grande partie : Quid Mis & nvbis intereſt , ni fi exigui rnenfura corpufculi ? Punttum eſt iſtud in quo navigatis , in quo helluis , in quo régna difyonitis : min'tma etiam. cum tllis utrinque Octanus occurit. Il femble que l'unité d'action n'y foit pas gardée, parce qu'ils changent dedeffein à tout moment, & que chaque jour ils font de nouvelles entreprifes. Mais Ci on confidere avec attention ce qu'ils font^ on verra que c'eft toujours après cette même grandeur imaginaire qu'ils courent : qu'ils recherchent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre, Comme dans une Comédie il y a des Auteur* gui difpvoiflem après les premiers A&es , qu'il y en

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

■ ç68 Nouvelles Réflexions. a qui meurent dans la Catastrophe, & que les au*tres triomphent; auflî entre ces perfonnes dont nous, parlons , lesuns ne paroissent que quelque tems , ils « perdent la vie fans venir à bout de leurs enrreprises, & achèvent la Comédie *. mais enfin après la Pièce qui ne dure que quelques heures , & que la mort interrompt fouvent, ils difparoissent tous comme les Àéteurs des Comédies ordinaires. Leur vie est auflî vaine que celle des Héros des Romans elle passe anffi vite, & il semble que ce ne soit que comme une image qui paroît & difparoît presque en même tems. In imagine pertransit hom*. Mais il y a cette différence entr'eux & ces Heros, que ceux-ci ne feront pas punis pour ces actions feintes qu'ils n'ont point faites , & que ces perfonnes feront punies pour ces vanitez, dans lesquelles elles ont consumé toute leur vie. Le malheur dans lequel elles tomberont, comme saint Augustin le dit fort éloquemment , est bien différent de ce bonheur dans lequel elles fleurissent. Car ce bonheur n* est que pour quelque tems & elles feront malheureuses éternellement. Ce bonheur n'est qu'imaginaire, & leurs miseres sont très-réelles. Non enim quomodo forent fie penunt, fiorent enim ad tempus , perent in dternum j fiorent falsis bonis tpe retinet veris forment if i Tous les hommes favent ces veritez que nous vouons de proposer. Ils n'ignorent point que toute notre vie n'est qu'un songe, que la mort ôtera ces masques qui, distinguent les hommes; qu'elle les dépouillera de ces habits sous lesquels les uns paroissent. les uns paroissent. fient Princes , les autres valets; & que les réduisant au tombeau également nus , ils n'emporteront que les vêtemens de leur arr.e ; c'est à dire les vertus. Mais ils prennent plaisir à se tromper. Ils ne croient pas pouvoir passer la vie. agréablement d'une autre manière.. ' Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.60% accurate

sur l'Art Poétique Part. I. Ch. XVI. §6. Ils ne veulent pas chercher Dieu, il faut donc qu'ils cherchent quelque amusement qui serve de matière aux mouvemens de leur cœur, puis qu'il faut qu'il agisse & qu'il ne peut être en repos un moment. Ils se font des affaires, ils prennent de grands emplois où ils n'ont pas un moment pour penser à l'éternité; & bien loin de se croire malheureux, ils se consolident ces grandes & continues occupations, comme des marques de leur félicité. % Argumentum ejus felicitatis ou Hypothèse emportant. Recevant donc tant de plaisir de leur manière de vivre, qui les exempte de plusieurs chagrins; ils aiment leur erreur, & ne voudroient pas en être délivrés; semblables à cet Athénien qui se battait contre ses amis qui l'avoient guéri de sa rage. Toutes les fois qu'il alloit dans le lieu où se jouoient les Comédies, il y croyoit voir des Auteurs, & il y passoit le temps agréablement dans un divertissement imaginaire. C'est pourquoi vous ne le reprendrez pas, disoit-il à ses amis; mais vous m'avez tué, m'ayant ôté avec violence mes plaisirs & une erreur qui m'étoit si agréable. f Pot me occidijis, amici Non ferveris, ait, cum sis extorta voluptas, Et demptus per vim mentis gratissimus terror. C'est ie déclarer ennemi des hommes que de leur vouloir ouvrir les yeux sur cette extravagance; ils s'irritent même contre ceux qui leur font quitter cette fautive opinion qu'ils ont de leur bonheur, qui n'est qu'une misère véritable, comme le Cordonnier M. Ycille dans Lucien, se fâcha contre son coq, & lui jeta une pierre à la tête / parce que l'ayant éveillé il lui avoit fait quitter les richesses dont il jouissoit dans un agréable songe. Toutes les félicités de la terre font semblables à* ccU

The text on this page is estimated to be only 16.91% accurate

J70 N«trvrtt, is Reflexions &c. celles de cet homme qui ré voit ;
Félicitâtes fdcuHfîmnia dormientium. Les joies que donnent les biens du
monde ne font pas plus folides que celles que l'on* trouve dans une rêverie
agréable. GauMum defomno. Les hommes aiment ce fommeil -r 6c le
bonheur de la vie, félon l'idée qu'ils en ont, confifteà vivre dans une
perpétuelle léthargie ; pendant laquelle ils n'ont ni embarras ni inquiétude
de ce qui doit arriver après ce fommeil. Il y a peu de
perfonnesqui foient exemtes de ce mal , & dont on puiffe dire que la
roaniere.de vivre foit ferieufe 6c raifonnabîe ; car enfin tous ces
empreflernens des hommes qui travaillent à acquérir des rieherTes, des
honneurs, desplaifirs, ne for** ils pas auffi vains que les travaux des Héros
des PoëtesHToutes leuis Paffions & toutes leurs actions font âufH inutiles
que celles des Comédiens, qui s'affligent, qui fe fâchent, qui parlent &
agiflènt avec tant d'ardeur furies Théâtres : ou que les peines que fe donnent
les enfans dans leurs jeux. Il elt vrai que les nhiferiesdeshommes paflent
pour des affaires importantes: MajorumnugAnegotia vocantur. Mais enfin
puirqueTon ne doute point de h brièveté de cette vie , qui fera fuivie d'une
éternité heureufeou rnalheureufe^ne doit-il pasêtrrcorrftant que tout ce que
l'on fait qui ne fert de rien pour l'éternité, n'eft que folie ; & que les hommes
qui fe remplirent la tête de grands derTeins , qui cherchent des
étaabliifemens fur la terre fans penfer au ciel, font iafenfez : que toute cette
fageflTe avec laquelle ils. ménagent ces deffeins, n'eft que folie ; & que tout
leur efprit n'eft pas moins corrompu que le feroit celui d'un homme , qui
étant plein de ce qu'il auroit lû dans les Romans , s'imagineroit être un
Héros lui-même, & s'occuperoit toute fa vie dans des intrigues, dans des
entreprises, & dans des conquête* imaginaires, comme le Dom Quichot des
Efpagools. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.65% accurate

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS dans les Reflexions fur
l'Art Poétique. 5 CHAPITRE I. F a Poe fie eft une peinture parlante 1_ de ce
qu'il y a de plus beau dans les Créatures ; elle fait oublier Dieu, dont ces
Créatures font l'image. 449 Chap. II. Dieu ayant fait toutes choses pour fa
gloire , tous les mouvemens qu'il a imprimez dans les Créatures tendent
vers lui : Ceci pourquoy les Hommes ne peuvent trouver de repos qu'en
V:ett+ Ç h A P. I I I. Les Poètes entretiennent cette Ulufim des hommes :
ils dérobent à leur connoiffance les imperfections des Créatures ,
& s'amufent par une vaine apparence de grandeur. 4f* C H A P. I V. Les
Poètes ne propofent que des choses rares & extraordinaires dont ils cachent
les imperfections. , 457 C H A P. V. Les Poètes couvrent toutes les Créatures
d'un faux éclat: ils occupent tellement l'efprit de leurs Lecteurs , qu'ils ne
peuvent faire aucune réflexion fur eux mêmes, & fur le néant des créatures.
4f9 Ç H A P. V I. Le chagrin qui trouble tous les plaifirs de la terre nous
avertit que l'homme ne peut trouver du repos qu'en Dieu. Les Poètes pour les
rendre heureux travaillent à diffiper ce chagrin. 461 Cha* VII. Un des
moyens dont les Poètes fe fervent

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

T ABLE DES CHAPITRES vent pour attacher les hommes à la lecture de leurs Ouvrages , est de leur proposer tout ce qui flatte leurs inclinations corrompues . 465 C H A P. VIII. 12 amour est Ponte de la Poésie:les Poètes par la reprêseñtation de cette Passiñon arrêñtent les esprits sensuels. Il est Gantant plus dangereux , que ces Poètes tâchent de cacher les dérèglemens de cette Passiñon. 468 C H A P I X.Vl'homme ne peut vivre sans amour. Son de/ordre vient de ce qu'il se tourne vers les Créatures , au lieu de se tourner vers Dieu. La Poésie entretient ce de/ordre. 472 C H A P. X. Les Poètes ne prennent pas toujours le soin de purger de toutes fautes les amours qu' ils reprêseñtent ; ils autorisent les plus fautes amours, comme toutes les autres Passiñons dérèglées. 476 C H A P. XL L'homme est fait pour la Pénitence;de là naît ce grand desir de favoir , qui dégénère en une curiosité criminelle, que même la Poésie. 479 CHAP. XII.Comme l'esprit ne se perd à connaître que la Vérité, ou ce qui en a l'apparence; les Poètes aussi tâchent de rendre vrai-semblable tout ce qu' ils proposent: 484 H A P. X I I I. D'où vient que l'imitation est si agréable > que Von prend, par exemple plus aisément à voir l'image d'une chose que cette chose même. 487 C H A P.XIV. Non seulement les Prêtres gâtent l'esprit de l'homme, mais ils corrompent [on coeur', ils en détournent tous les mouvemens de sa fin principale qui est Dieu* car qu'il est la cause du plaisir que l'on reçoit de ces. émotions avec lesquelles l'on voit les Poètes, 490 C H A P. X V. La poésie est une école de toutes les Passiñons que condamne la Religion. " 4P 7 Chae. c?, I

The text on this page is estimated to be only 17.11% accurate

TABLE DES CHAPITRES. Chap. XVI. Quand la
Poe/ien'inspire point • de mauvaises Passions, elle croit toujours
criminelles parce qu'elle rend inutiles tous les bons mouvements de notre
cœur, ^qq SECONDE PARTIE. C H A P. I. r Afin de? Art Poétique est de
plaire; I_ Ses règles générales se réduisent à quatre principales. On propose
les deux premières savoir le choix de la matière l'imitation. S*! l-^les &
pour remuer leurs C H a p III La Partie est plus dangereuse, hribue les
règles de l'Art sont mieux observées. Règles particulières de l'unité d'action.
fj^ iaH A?^ y.'LrY Poètes ne commencent pas l'Histoire de leur Héros par
les premières actions de sa vie, mais fin le commencement des Épisodes ils font
connaître aux Lecteurs tout ce qu'ils peuvent avoir envie d'en apprendre, ~
7J~7 CHAP.V. Des principales Parties d'une Vie ce < \ g C H A P.VI. De
l'unité de temps & de lieu ; de la durée de chaque Partie. ^2 . C H A P. V j H
h- Du Poème Dramatique. 5-28 S Vtd} *f origine du Poème Dramatique
^L^jjSffirTS ^ ~~~~~ y^y C H A P IX De la Comédie & de la
Tragédie. Que lie est leur différence quel est le dessein que les Poètes se
proposent dans ces Poèmes. * C H A P. X. Les Comédies & Les Tragédies
corrompent les mœurs, bien loin de les réformer, 541 Chap.

The text on this page is estimated to be only 20.99% accurate

TABLE DES CHAPITRES C H A P XI. La representation qu'en fait des Come-% dies & des Tragédies sur les Théâtre f publics, en augmente le danger. Von ne peut affifiet aux Speûacles fans péril. ■ M4 C H A P. X I Y Du Poeme narratif : Quelles font fis tfpeces. S 49 Chap. XIH . Du Voeme Epique. C H A P XI V . Les Voetes peuvent être utiles. Avec quelle précaution il faut les faire Ibirt aux jeunes ens. . . . H A P. X V . Plusieurs perfores qut ne hfent m les Poètes ni les Romans , commettent la même joute que ceux qui les lifent; ils occupent leur efprtt a de vaines penjees auffi danfereufes que celles que les Auteurs de ces Livres expriment fur le papier. Soit C H A P. X V I. La vanité & les amufemens delà Poefie , font comme une image de la vanité y des amufemens de quelques hommes dan s ce qu'ils appellent leurs affaires. fV FIN. é I Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google

